

PIERRE SERGENT

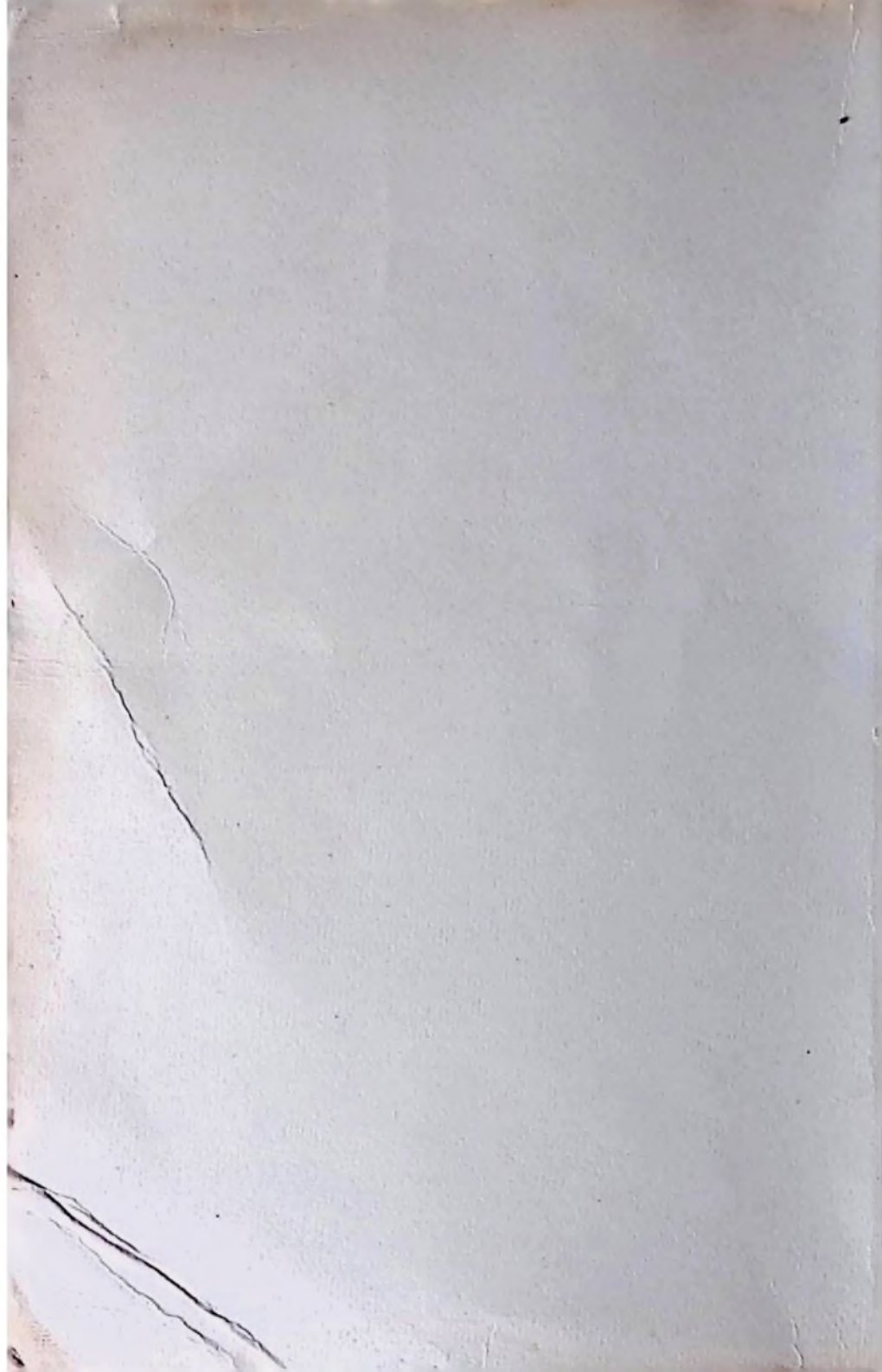
La
poignante histoire
des légionnaires
parachutistes
du 1^{er} R.E.P.

JE NE REGRETTE RIEN



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte intégral



JE NE REGRETTE RIEN

Pierre Sergent, né en 1926, fait ses premières armes dans le maquis, à l'âge de dix-sept ans. A sa sortie de Saint-Cyr, il choisit la Légion étrangère, qu'il ne quittera plus. Il combat dans les rangs du 1^{er} B.E.P. en Indochine, où il est blessé. Il vit toute la guerre d'Algérie depuis la Toussaint 1954 jusqu'à la dissolution du 1^{er} R.E.P. Il a été, avec Roger Degueudre, l'un des principaux artisans de l'engagement du régiment dans le putsch d'avril 1961. Après l'échec de la révolte militaire, il choisit la clandestinité et participe au sommet à la création de l'O.A.S. Dès 1961, il gagne la France où il est le chef de l'O.A.S. métropolitaine. Deux fois condamné à mort, il échappe pendant sept ans aux recherches de toutes les polices. Amnistié après les événements de mai 1968, il choisit la carrière littéraire.

Un document : la première histoire de la plus glorieuse unité de l'armée française en Indochine et en Algérie. Un auteur : Pierre Sergent, lieutenant, puis capitaine, dans les rangs de ces bérets verts, qui a participé en personne aux événements qu'il décrit et qui en a connu tous les acteurs. Une tragédie : cette unité de légionnaires-parachutistes a été anéantie trois fois. Deux fois en Indochine : 500 bérets verts engagés dans la désastreuse affaire de Cao Bang, 470 morts et disparus ; et un millier à la pointe du combat à Dien Bien Phu, 600 tués, 400 blessés. Et ce troisième et dernier anéantissement en Algérie ; après avoir gagné la guerre du djebel et celle d'Alger, le 1^{er} R.E.P. a été le fer de lance du putsch du 22 avril 1961. Huit jours après, le régiment était définitivement dissous.

Des acteurs à l'inoubliable courage, les plus fins guerriers de la jeune armée française : Jeanpierre, Degueudre, Morin, Martin, Faulques, Cabiro, Tasnady, et cent autres, Français de naissance ou Français « par le sang versé »...

Segretain, commandant du 1^{er} B.E.P., et Jeanpierre, commandant du 1^{er} R.E.P., ont été tués au combat. En Indochine, tous les capitaines, la moitié des lieutenants, la presque totalité des sous-officiers et des légionnaires sont morts au champ d'honneur ou dans les camps viets. En Algérie, en terre maintenant étrangère, les cimetières de Zéralda et de Guelma sont remplis de tombes de légionnaires-parachutistes. En France, le carré des fusillés du cimetière de Thiais a reçu les dépouilles mortelles de deux bérets verts : le lieutenant Degueudre et le sergent Dovecar...

Le combat a cessé. Presque tous les officiers du 1^{er} R.E.P. ont quitté l'armée. Quelques sous-officiers rêvent de leur passé dans les casernes métropolitaines. Les légionnaires survivants sont repartis dans leurs pays. Mais, dans le cœur de tous, vit le drapeau à la fourragère jaune et verte et aux cinq palmes, qui dort au musée de la Légion. « Non, je ne regrette rien » chantaient les légionnaires-parachutistes en quittant pour la dernière fois, il y a aujourd'hui dix ans, leur camp de Zéralda. Le célèbre refrain d'Edith Piaf les entraînait dans l'Histoire.

Le capitaine Pierre Sergent vous entraîne à leur suite sur les chemins de la gloire et de la mort. Personne ne regrettera rien...

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de la Table Ronde :

MA PEAU AU BOUT DE MES IDÉES (1967).
LA BATAILLE (1968).

PIERRE SERGENT

Je ne regrette rien

LA POIGNANTE HISTOIRE
DES LÉGIONNAIRES-PARACHUTISTES DU 1^{er} R.E.P.

FAYARD

© *Librairie Arthème Fayard*
and Bureau de Production littéraire, 1972.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Pierre Sergent a lui-même participé aux événements qu'il raconte. Il a été lieutenant au 1^{er} B. E. P. en Indochine et capitaine au 1^{er} R. E. P. en Algérie. Il a choisi le parti de ne jamais se mettre en scène : il s'agit là d'une démarche qui procède d'une pudeur d'écrivain, laquelle rejoint heureusement le recul de l'historien.

Chef de bataillon

CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR
(COMMANDANT EN SECOND)

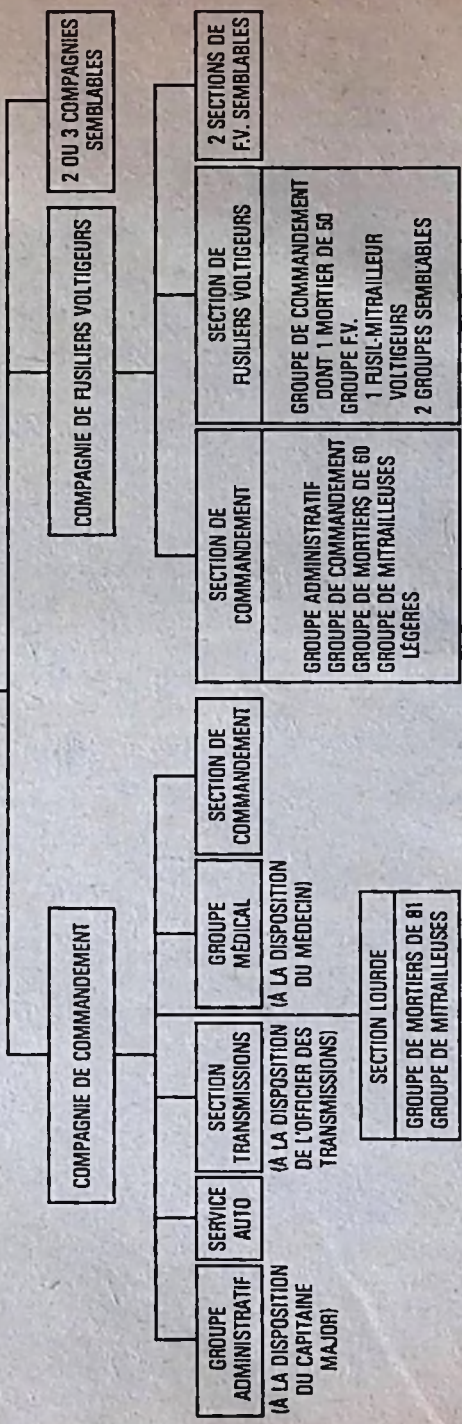
CAPITAINE « MAJOR »
(ADMINISTRATION)

ASSISTÉ DE OFFICIER DES EFFECTIFS
OFFICIER DU MATÉRIEL
OFFICIER TRESORIER

OFFICIER ADJOINT
(PEUT ÊTRE OFFICIER DE
RENSEIGNEMENTS)

OFFICIER DES
TRANSMISSIONS

MÉDECIN



Nota.

- 1) De 1948 à 1950 : 1 Section de mortiers de 81, 1 Section de mitrailleuses
- 2) Le Groupe de « Partisans » (1948-1950) était à la disposition de l'Officier de Renseignements

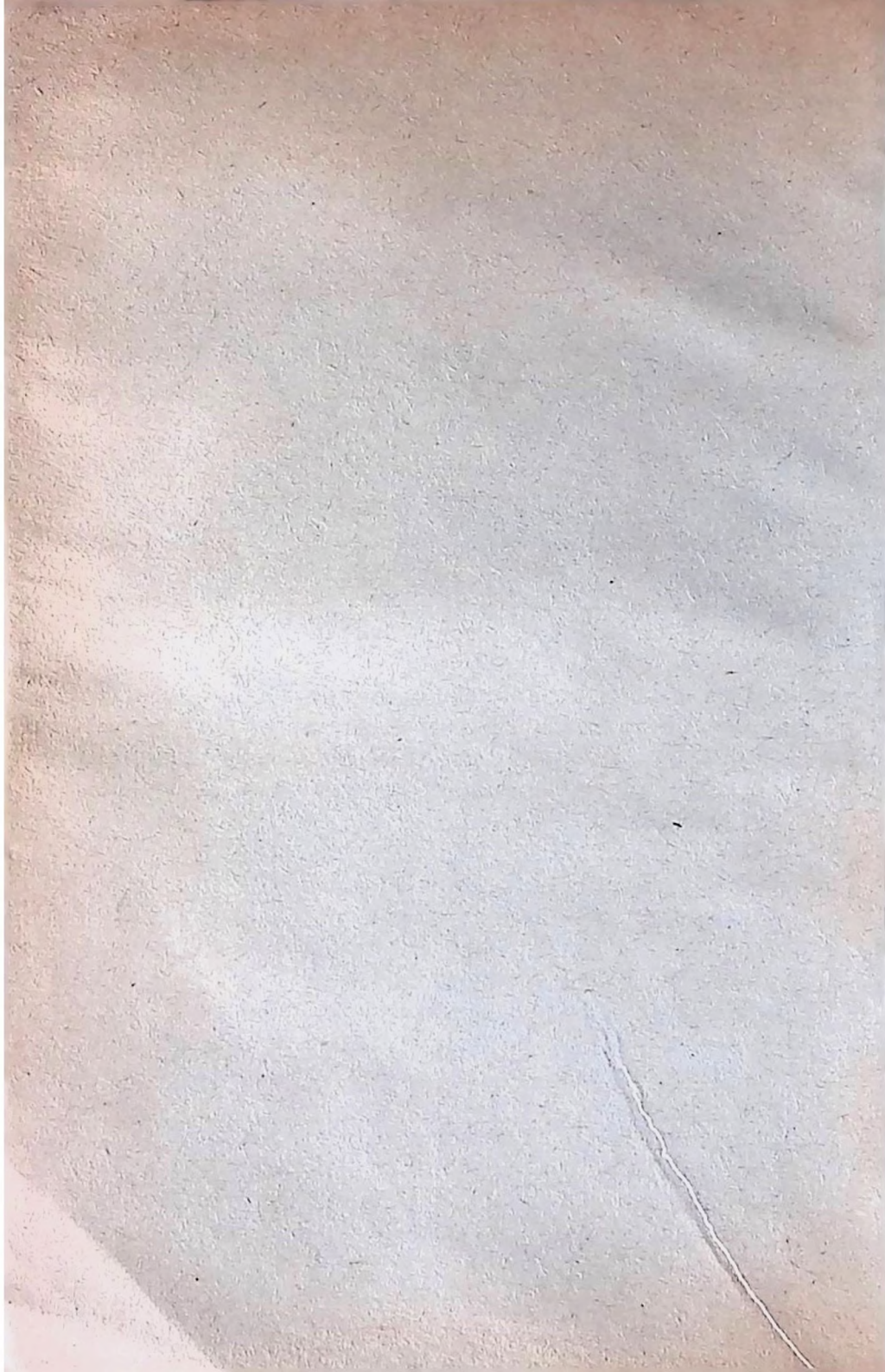
**BATAILLON (1948-1955)
(1er B.E.P.)**

PREMIÈRE PARTIE

LE 1^{er} B. E. P. EN INDOCHINE

« Ce sera la fierté de ma vie d'avoir
connu ces hommes, ces « seigneurs »,
que je salue, que j'estime et que j'ad-
mire. »

(Lieutenant-colonel GUIRAUD,
25 février 1971).



LE TRIOMPHE DU SOUS-LIEUTENANT DE CHABOT

LE petit jour. Dans les premières lueurs, la lisière du village de Yen Trinh apparaissait, paisible.

A cinq cents mètres, sur le damier de la rizière, des pions se déplaçaient silencieusement, poussés tous ensemble par un joueur invisible, dans la même direction. Sans souci des diguettes. Largement étalés dans les champs inondés.

Ces pions, c'étaient des hommes qui progressaient d'un pas régulier, sans se hâter. Ils portaient des tenues kaki et avaient des chapeaux de brousse cabossés, à larges bords. Tous étaient armés. La plupart avaient jeté leur arme sur l'épaule et la tenaient à pleine paume, par le canon. Des grenades pendaient à leurs équipements de toile et des sacs de combat remplis de munitions alourdisaient leurs silhouettes et leur marche.

Ces soldats qui se dirigeaient vers la lisière de Yen Trinh, à l'aube du 8 décembre 1948, c'étaient des légionnaires du 1^{er} bataillon étranger de parachutistes.

La section du sous-lieutenant de Chabot était en

tête. Chabot devant, le coolie portant son poste radio, un ancien Viet, collé à lui. Comme il était heureux, le petit Chabot ! C'était sa première opération, et même la première véritable opération du bataillon fraîchement débarqué en Indochine.

Trois semaines après l'arrivée du *Pasteur* en rade de Haiphong, cette unité toute nouvelle qu'était le B. E. P. avait reçu sa première mission : occuper le quartier de Xuan Mai, à mi-distance entre Hanoi et Hoa-Binh, dans le cadre de la pacification du delta tonkinois. Le commandement disait pacification. Car en face, il n'y avait pas d'armée ennemie. Pas de bataillons, ni de régiments, ni de divisions vietminh. On disait : les Viets, et c'était tout.

On disait : les Viets, mais où étaient-ils donc ces Viets depuis les sanglants événements de 1945-1946 ? Au printemps 1947, le ministre de la Défense nationale, Coste-Floret, avait déclaré tout de go : « J'estime qu'il n'y a plus désormais de problème militaire en Indochine. Le succès de nos armes est complet. » Cinq mois plus tard, le général Valluy lançait pourtant une grande offensive pour anéantir les rebelles regroupés dans une zone du Nord-Tonkin et s'emparer de leur chef, Hô Chi Minh. Echec. Ou plutôt : rien. Un grand coup d'épée dans la brousse de la Haute Région.

Une année plus tard, en octobre 1948, le général Alessandri donnait l'ordre d'évacuer les postes qui s'échelonnaient de Cao Bang à Backan sur la R. C. 3, cette « route coloniale » partant comme une flèche en direction de la frontière chinoise. Regroupement des forces ? Nouvelle tactique ? C'était la version du commandement. Mais pour le légionnaire ou le tirailleur qui avait tenu le poste, construit de ses mains, ce n'était qu'un repli sans gloire. Et puis les renforts étaient arrivés. Parmi eux : le 1^{er} B. E. P. On allait s'occuper du delta.

Ce matin du 8 décembre 1948, le capitaine Jeanpierre commandant en second du 1^{er} B. E. P., avait pris le commandement d'une compagnie de marche. Le B. E. P. devait ouvrir la route à une colonne de plusieurs bataillons chargée de nettoyer les rives du Day, affluent du fleuve Rouge qui coupait le quartier de Xuan Mai. Décor de *Kriegspiel* : la rivière, la route — la R. C. 6 —, la plaine couverte de rizières et, à la limite, des calcaires boisés. Là-bas, les Viets. Ils descendaient des massifs déchiquetés et noyés dans la broussaille pour effectuer quelques coups de main, harceler quelques postes. Puis ils disparaîtraient.

Yen Trinh et sa pagode cassée paressaient au pied des calcaires. Un village sans histoires. Et sans Viets. Le dispositif adopté par le capitaine Jeanpierre était classique. Sous-lieutenant Hippert et sa section à droite. Lepage au centre avec le groupe de mortiers de l'adjudant Pyl. Chabot à gauche, légèrement en avant.

Le sous-lieutenant de Chabot se trouvait à quatre cents mètres de la première lisière de bambous. Beau gosse, Chabot ! C'était ce que disaient les jeunes filles de Senlis, à l'ombre de la cathédrale. Le père du sous-lieutenant, le colonel de Chabot, commandait les spahis de Senlis. Un pur-sang, donc, que le jeune sous-lieutenant, c'était normal... et il était de la première promotion de Coëtquidan, le Saint-Cyr d'après-guerre.

Soudain, Chabot se jeta à terre. Premier réflexe. Un feu violent s'était déclenché vers la gauche. Les rafales de mitrailleuses. La ponctuation lourde des mortiers. Les Viets !

Chabot n'avait pas encore fait ses preuves au combat. Devant ces vieux guerriers qu'il commandait, pas question qu'il hésite. Instantanément, il se releva et s'élança.

« En avant ! » cria-t-il.

Il courait, suivi par son Viet radio, suivi par ses légionnaires qui faisaient feu de toutes leurs armes. Le dieu de la guerre — cette impérieuse entité — était avec lui. Devant ces hommes hurlant dans beaucoup de langues et surtout en allemand, ces guerriers courant et crachant le feu, les Viets s'enfuyaient. Miracle : leur tir n'avait pas atteint un seul légionnaire.

Chabot était ivre de joie. Le plus beau 400 mètres de sa vie. Pour une première rencontre avec l'ennemi, il s'en était tiré comme un ancien. Ses légionnaires l'avaient suivi. Ils avaient eu confiance en lui. C'était gagné. Pas un instant, le sous-lieutenant de Chabot ne songea qu'il avait eu de la chance.

Il atteignit le village. Plus un coup de feu. Les Viets avaient disparu. Chabot ralentit son allure. C'était un conquérant, les épaules gonflées, qui descendait ces « Champs-Élysées » de bambou et de boue. Les légionnaires suivaient toujours, aux aguets. De larges coulées de sueur plaquaient les vestes de combat à même la peau.

« Où sont-ils passés ces salopards de Viets ? » grommela Chabot.

Il arrivait de l'autre côté du village. Un portique donnait sur la rizière. Plus loin, à cent cinquante mètres de là, passait un canal. Chabot se tenait là, debout, comme un soldat sous l'Arc de Triomphe. Il prit ses jumelles.

« Attention, mon lieutenant ! hurla un voltigeur. Ils sont là ! »

Trop tard. Ils étaient bien là, retranchés à l'abri de la rive. Ils avaient ouvert le feu. La première rafale avait été pour le jeune guerrier qui s'effondra d'un seul coup, sous le portique.

Mort, Chabot.

Plus à droite, le légionnaire Neuhauser n'avait pas eu le temps de porter son F.M. à la hanche. La deuxième rafale fut pour lui. Neuhauser rencontra là,

sous Chabot, dans le miroitement de la rizière, une matinée de décembre 1948, ce qu'il n'avait pas trouvé six années auparavant dans les sables de Libye, sous Rommel.

Alors surgit l'adjudant Pyl. Il marchait, il courait au canon avec son groupe. Un cas, Pyl. Le meilleur tireur au mortier de tout le corps expéditionnaire. Déjà quinze années d'expérience, Pyl. Le seul à pointer son tube de 81 au « pifomètre », sans le caler sur l'inévitable « plaque de base ». Avec Pyl, le mortier devenait une sorte de tube diabolique. Et les légionnaires pensaient qu'on l'appelait « Pile » parce qu'il faisait mouche à chaque fois !

Voilà donc Pyl expédiant au jugé sur la rive du canal ses projectiles de 81, obus sur obus. Près de ce tireur impavide — grand type blond aux lèvres minces, aux traits à la fois mastocs et coupants —, à le voir ainsi, rigide et carré, on avait l'impression qu'il avait un portemanteau sous l'encolure de son treillis de combat — près de cette masse en action, le corps du sous-lieutenant de Chabot. Une petite chose immobile. Le visage aux yeux encore ouverts, comme une espèce de sourire enfantin, un peu de sang.

Tout en tirant au mortier, Pyl appelait un infirmier, aboyait après le coolie radio. Avait-il perdu la tête, celui-là ? Ce Viet avait pris la carabine du sous-lieutenant et tirait sur les Viets.

« Le lieutenant, soufflait Pyl, le lieutenant. Bon Dieu ! Mettez-le à l'abri ! »

A quoi bon ! A quoi bon ! Le déluge des projectiles de l'adjudant Pyl avait produit son effet. Courbés, les Viets filaient le long du canal, s'évanouissaient dans la rizière. Au même moment, débouchait un bataillon de tirailleurs marocains. Les tabors se déployèrent le long du canal. Ils occupaient le terrain. C'était prévu.

Hippert et Lepage, eux aussi, avaient reçu le baptême du feu indochinois. Les deux sous-lieutenants

étaient encore émus de ce premier contact avec l'insaisissable ennemi. Ils pensaient s'en être bien sortis puisque les Viets avaient laissé une vingtaine des leurs sur le terrain, mais étaient impressionnés par la mort de Chabot, leur camarade de promotion de Coëtquidan, avec lequel ils avaient couru la lande bretonne.

Jeanpierre, qui avait rejoint le village, les convoqua aussitôt après l'engagement. Les deux chefs de section arrivèrent en même temps : Hippert, gaillard de 1,90 mètre, musclé, épaules puissantes; Lepage, grand lui aussi, mais plus mince, plus élancé. Leurs visages qui portaient encore l'indolence de la jeunesse s'étaient tassés. Ils se figèrent au garde-à-vous devant le capitaine qui regardait le sol, silencieux, visage fermé.

Soudain, Jeanpierre regarda les deux jeunes officiers.

« Alors ? leur jeta-t-il. Alors ?... »

Les sous-lieutenants ne comprenaient pas et restaient figés.

« Alors, répéta Jeanpierre. Bilan ? »

Les deux hommes se regardèrent. Ils ne saisissaient toujours pas la raison de cette colère, car Jeanpierre ne plaisantait pas. Il était furieux.

« Chez moi, commença timidement Lepage, j'ai deux blessés... »

— Je sais, coupa Jeanpierre. Ce que je ne sais pas, c'est le nombre d'armes que vous avez récupérées.

— ...

— Aucune, je crois, risqua enfin Hippert.

— Evidemment aucune ! explosa le capitaine. Et vous aussi, Lepage, aucune ! Ce sont les Marocains qui ont tout fauché ! Vous avez été assez cons pour les laisser exploiter votre travail. Il faudra vous réveiller un peu. Sinon, je vous jure que vous irez traîner vos guêtres ailleurs. Vous pouvez disposer... »

Hippert et Lepage étaient pâles, pâles de colère et

d'émotion. Ulcérés et déçus. Sidérés. Un tel accueil au soir d'un engagement, le premier accrochage sérieux du B. E. P., qui avait coûté la vie à un lieutenant et à un légionnaire, qui avait réussi quand même : les Viets avaient décroché laissant une quinzaine d'armes sur le terrain. Bien sûr, c'étaient les tabors qui les avaient récupérées... Mais faisait-on la guerre pour aligner les chiffres sur un rapport, pour un « bilan », comme des comptables ?

Les deux sous-lieutenants n'en revenaient pas. C'était cela, le B. E. P., les légionnaires-parachutistes ? Jeanpierre c'était cet homme dur, impitoyable, uniquement soucieux de son métier de guerrier, des résultats, des bilans ?... Un homme de guerre comme un homme d'affaires ? Aussi froid ?

C'était ça, le capitaine Jeanpierre ?

A cette époque, Pierre Jeanpierre a trente-six ans. Il est né à Belfort, en 1912, dans ces marches de l'Est où le patriotisme est nourriture quotidienne, dans cette place que Denfert-Rochereau obligea les Prussiens à contourner en 1871 et qui ne tomba jamais, dans cette ville dont le symbole est un lion. Son père saint-cyrien, de la promotion « Jeanne-d'Arc », est officier de chasseurs. Capitaine en 1914, il a quitté sa femme et ses deux fils pour rejoindre le front. Il a été tué à Abeaucourt, en 1916, sans avoir jamais revu sa famille.

De son père, Pierre ne connaît que la photo, les décorations et le souvenir dont sa mère fait une religion. Le garçon n'a qu'un rêve, toujours le même. Devenir officier. Devenir soldat le plus vite possible. Saint-Cyr ? Pourquoi ? Il trouve les études trop longues. Inutiles. Il veut brusquer les étapes et refuse de passer le baccalauréat. Un jour, il déclare à sa mère :

« J'ai dix-huit ans, je veux m'engager. »

Lorsque Pierre dit : « Je veux », il n'est pas question de le faire revenir sur sa décision.

Le 1^{er} décembre 1930, Jeanpierre réalise son rêve. Il est soldat.

Cinq ans plus tard, le 1^{er} octobre 1935, il est admis avec le numéro 7 à l'École militaire de l'infanterie et des chars d'assaut de Saint-Maixent. Il en sort troisième, avec le grade de sous-lieutenant. Grâce à cet excellent classement, il obtient une affectation qu'il n'osait espérer : la Légion étrangère.

Le 15 mai 1937, il se présente à Sidi-bel-Abbès, au colonel commandant le Dépôt commun des régiments étrangers. Il ne quittera plus jamais la Légion.

A la déclaration de guerre en 1939, le lieutenant Jeanpierre se trouve à la 7^e compagnie du 2^e bataillon du 2^e Etranger.

En 1941, il assiste au drame de Syrie qui met face à face la 13^e D. B. L. E., qui obéit aux ordres du Comité de Londres du général de Gaulle, et le 6^e R. E. I. qui obéit à ceux du gouvernement de Vichy. Il a la chance de ne pas participer personnellement au combat fratricide. Mais quand les Anglais lui offrent le choix entre Londres et Vichy, il choisit l'obéissance au gouvernement légitime du maréchal Pétain et rejoint la France.

En 1942, les événements se précipitent. Le débarquement des Alliés en Afrique du Nord et l'envahissement de la zone libre par les Allemands surprennent le lieutenant Jeanpierre à Nevers où il vient de se marier. Son premier réflexe est de rejoindre immédiatement Bel-Abbès, mais il ne sait comment faire. Il tente de passer en Espagne par une filière qui doit mener chez un curé à la frontière espagnole. Quand il se présente, l'organisation des passeurs est démantelée par la police.

Jeanpierre court de Nevers à Marseille, puis de Marseille à Riom, à la recherche de son « patron », le

capitaine Poix, qu'il finit par trouver à Clermont-Ferrand. Tous les deux décident de commencer par camoufler tous les légionnaires allemands qui dépendaient du centre recruteur. Pendant deux mois, ils se cachent à Orléans où ils leur établissent des faux papiers d'identité.

Puis Jeanpierre, en congé d'armistice, se met à chercher une situation dans le civil tout en prenant discrètement des renseignements sur la Résistance. En septembre 1943, de simples contacts ne lui suffisant plus, il rejoint Sainte-Geneviève-des-Bois dans la région parisienne où son chef, le colonel Doucet, alias Cosson, le charge de recruter et former un bataillon clandestin. Pierre Jeanpierre devient dès lors Pierre Jardin.

Il recrute des hommes sur place, en Seine-et-Oise, récupère ceux qui sont entrés dans la clandestinité pour échapper au Service du travail obligatoire. Il s'efforce de trouver de l'armement et, sur renseignements, découvre en Maine-et-Loire, dans le carreau d'une mine de fer abandonnée, le stock de réserve du 131^e R. I. que le régiment a caché là, en juin 40. 27 F. M. et 100 fusils M. A. S. 36 en excellent état.

Au début de 1944, Jardin perd d'un seul coup tous ses contacts avec ses chefs. Le 19 janvier, il finit par retrouver à Paris, gare de Lyon, Max Neyraut, responsable du réseau de la Nièvre. Tous deux parviennent à reprendre contact avec un homme qui s'est échappé de la Gestapo du bois de Boulogne et qui leur apprend que la démolition du réseau est due à la trahison de l'adjoint intergroupement de Paris. Les arrestations vont se poursuivre. Trois chefs interdépartementaux sont repérés : ceux de Quimper, Evreux et Orléans.

« Orléans, je connais. J'y vais pour le prévenir, dit Jardin.

— D'accord. Il s'agit de M. Lerude, qui habite 92, rue de Coulmier. »

Jardin arrive à Orléans, le même jour, vers 19 heures et se dirige directement vers la rue de Coulmier. Là, il sonne à une maison éclairée, côté impair, afin de se renseigner sur le 92 qu'il situe à l'extrémité de la rue et, bien entendu, de l'autre côté.

Il sonne. La porte s'ouvre.

« Pouvez-vous m'indiquer où habite M. Lerude, demande-t-il.

— *Siecherheitsdienst !* »

Le S. D. ! La police secrète allemande ! Jardin est arrêté sur-le-champ. Il ne peut rien tenter. C'est la souricière classique. Par un hasard extraordinaire, le numéro qu'on lui a donné est erroné. Jamais Lerude n'a habité au 92. Il demeurait au 53, précisément dans cette maison où Jardin avait sonné et où attendaient les sbires du S. D.

Autre hasard, heureux cette fois : Jardin a été arrêté sous sa véritable identité de Jeanpierre qu'il a reprise pour se rendre à Orléans. Il parvient à ne rien lâcher pendant ses interrogatoires. Les Allemands ne découvriront pas qu'ils ont entre les mains un certain Jardin qu'ils recherchent activement. Il n'en est pas moins interné à la prison d'Orléans, puis transféré à Compiègne et déporté au camp de Mauthausen qu'il rejoint en wagon plombé. Il est affecté au commando chargé de creuser un tunnel reliant l'Autriche à la Yougoslavie.

Jeanpierre est une force de la nature. Mais ce camp de travail est un camp de la mort : il contracte une pleurésie. Durant vingt-neuf jours, il reste prostré, n'ayant pour tout médicament qu'un cachet d'aspirine par jour, pour toute nourriture qu'une soupe d'épluchures de pommes de terre. A l'aube du trentième jour, le médecin français lui fait comprendre que s'il reste couché plus d'un mois, il est bon pour le four crématoire. Jeanpierre se lève. Il n'a plus que la peau

sur les os, tient à peine debout et grelotte sous son pyjama rayé.

Quand il se présente au départ pour le chantier, l'Allemand qui passe le détachement en revue remarque son état. Il hausse les épaules : son « travailleur » est un moribond. Jeanpierre parvient néanmoins à partir avec les autres. Malgré un froid de moins douze degrés, malgré la neige et l'humidité, il survit. Il ne conservera de sa maladie qu'une énorme cicatrice au poumon.

Quand les Allemands abandonnent le camp avant l'arrivée des troupes américaines, Jeanpierre impose son autorité à ses compagnons de détention qui se jettent comme des fous sur la nourriture. Il organise des corvées de ravitaillement, fait abattre des porcs dans les fermes voisines, régleme la distribution. Il est naturellement un chef. Même dans un état physique lamentable, même en pyjama rayé.

Rapatrié le 23 mai 1945, Jeanpierre est profondément bouleversé par ce qu'il a vécu. Profondément atteint, mais il n'en montre rien. Sur quarante-cinq hommes partis avec lui d'Orléans en déportation, ils ne sont que deux à revenir. Jeanpierre ne parlera plus jamais de ces années-là à son entourage, même pas à sa femme. Sur le rapport d'activités qu'on lui demande au retour, il les résumera par ces cinq mots : « La suite n'offre pas d'intérêt. »

Fidèle à la Légion, Jeanpierre nommé capitaine est affecté au poste recruteur de Kehl. C'est l'époque où la Légion offre aux anciens soldats allemands la possibilité de troquer leur tenue de prisonnier de guerre contre l'uniforme français. Beaucoup choisissent cette solution. Et l'on imagine le degré de philosophie que Jeanpierre doit avoir atteint : après avoir failli mourir en déportation, il n'est animé d'aucun esprit de vengeance contre l'ancien ennemi. Mais c'est un officier de Légion. Pour lui, le légionnaire est un homme

dont le passé n'existe pas, un homme qui peut devenir le plus pur des héros à condition qu'il se conduise en soldat.

A Kehl, l'homme d'action qu'il est resté commence à trouver le temps long. Lorsqu'il apprend en juin 1948 que la Légion forme des bataillons parachutistes, il se porte immédiatement candidat. Jeanpierre sera l'un de ces vieux légionnaires que la Légion cherche pour donner l'esprit de la maison à ces nouvelles unités qui vont recevoir beaucoup de « cadres blancs » : on appelle ainsi les officiers et sous-officiers qui ne sont pas légionnaires d'origine et qui sont affectés aux « Etrangers » comme techniciens parachutistes.

Jeanpierre sait bien que cette affectation l'obligera très vite à quitter sa famille pour aller se battre en Indochine. Qu'importe ? Il est de cette race d'officiers qui fait passer le métier avant la famille. C'est dans le contrat de mariage. Une fois pour toutes.

C'est pendant l'été 1948 que le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes, fraîchement formé, recevait à Philippeville, en Algérie, son instruction para. Très peu d'officiers venaient de la Légion étrangère : les capitaines Segretain et Darmuzai, les lieutenants Hochart et Laborde. Les autres étaient des Bérêts bleus — parachutistes métropolitains — ou des Bérêts rouges — parachutistes coloniaux.

Amalgamer des légionnaires et des parachutistes... Etait-ce possible ? La plupart des chefs paras pensaient — non sans condescendance — que l'on ne ferait jamais de bons parachutistes avec des légionnaires. Le légionnaire, prétendaient-ils, est un soldat trop lourd, trop lent. Ses réflexes sont diminués par sa mauvaise connaissance de la langue française. Excellent pour tenir une position et « faire Camerone » s'il le faut, très bon pour attaquer une résistance enne-

mie de façon classique, solide, courageux à l'extrême, le genre rouleau compresseur, le légionnaire n'est pas désigné pour le métier de para qui exige de la rapidité, du coup d'œil, beaucoup d'astuce et d'agilité.

Certains officiers de Légion forçaient la note dans l'autre sens. « Légionnaire d'abord, parachutiste ensuite », avait fait peindre en grand, dans son bureau de Mascara, le capitaine Darmuzai. Et, de la bouche de certains sous-officiers, cette boutade était volontiers parachutée :

« Le P de B. E. P. ? Ça ne signifie pas « parachutiste », ça veut dire « parachutable » ! »

Ils ajoutaient que l'avion n'était qu'un taxi, un autobus, chargé de transporter les combattants sur place, là où il était impossible de le faire autrement, mais que cela ne modifiait en rien les règles du combat.

Les « Bérets bleus » chargés de breveter le bataillon à Philippeville avant son départ pour l'Extrême-Orient étaient des moniteurs sympathiques et compétents, mais impressionnés par cette troupe qu'ils découvraient. La Légion, c'était pour eux un monde à part, fait de violence et de mystère, dans lequel ils n'entretraient jamais complètement. Pourtant, ils s'étaient imposés parce qu'ils connaissaient le métier. Leurs élèves leur avaient cependant causé quelques surprises. Par exemple, appliquant les méthodes réglementaires de l'armée française, ils voulaient faire chanter dans l'avion avant les premiers sauts, histoire de changer les idées de leurs élèves. Beaucoup de légionnaires avaient déjà sauté dans une autre armée, en Crète ou ailleurs. Ils ne comprenaient pas pourquoi on tenait tant à leur faire hurler « *Y a des cailloux sur toutes les routes* » ou « *Auprès de ma blonde* », dont ils ne connaissaient d'ailleurs pas les paroles. Ils estimaient cette excitation artificielle déplacée en un pareil moment et refusaient

obstinément de chanter. Les moniteurs avaient capitulé. Un peu vexés.

A la veille du premier saut, il était de tradition de faire effectuer au candidat parachutiste un « vol d'accoutumance », un baptême de l'air si l'on veut, au cours duquel on allait un peu plus loin que pour le touriste ordinaire. La porte de l'appareil était enlevée, et tour à tour chaque parachutiste était mis en position de saut dans l'encadrement de la porte. Le moniteur lui montrait le paysage pour l'habituer au vide.

Un jour, le *JU 52* avait quitté Philippeville avec son chargement de futurs paras, équipés seulement du parachute dorsal. Il allait jusqu'à l'aéroport de Bône afin d'y faire son plein de carburant. Au retour, le moniteur fit passer ses élèves à la porte. La séance se déroulait normalement lorsque le moniteur surprit sur le visage du légionnaire qu'il venait de faire mettre en position de saut une expression qu'il prit pour de la peur. Le légionnaire agissait comme un automate, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait.

« Et si je te disais de sauter ! cria-t-il à l'oreille de l'élève pour dominer le bruit de l'avion, est-ce que tu sauterai ? »

— Oui », répondit tranquillement le légionnaire.

Le moniteur pensa que son élève était vraiment dans les pommes.

« Eh bien, vas-y ! » dit-il pour l'éprouver.

Sans hâte et sans la moindre hésitation, le légionnaire tira sur ses bras et sauta dans le vide. Le moniteur, décomposé par la stupeur, ne put que hurler le « merde ! » le plus retentissant de sa carrière.

Ce légionnaire était un ancien parachutiste allemand qui avait fait l'île d'Elbe et arriva comme une fleur quelque part dans les vignobles du Constantinois, où il fallut des heures pour le récupérer. Le moniteur, quant à lui, eut pendant longtemps des cau-

chemars éprouvants. Il voyait ses élèves sauter sans parachute ou bien équipés de parachutes dont il avait oublié de fixer le S. O. A., la sangle d'ouverture automatique...

Le moniteur au béret bleu n'était pas le seul à se demander s'il rêvait. Les légionnaires devaient être dignes d'entrer dans « la grande famille para » : c'était ce qu'avait souligné le colonel Noiret, qui commandait le groupement aéroporté de Philippeville... Mais, pour rien au monde, ils ne voulaient perdre leur dignité de légionnaires.

L'adoption d'un couvre-chef posait par exemple un problème aux Képis blancs. Le béret amarante des coloniaux ? C'était ce que souhaitait le général de Latre. Mais la Légion s'y opposait. Au cours de cet été 48, on avait des discussions de modistes à l'école de saut de Philippeville.

Tout le monde était d'accord : le béret devait être aux couleurs de la Légion, vert et rouge. A partir de là, les opinions divergeaient selon la vision artistique de chacun. Des plaisantins proposaient un béret avec des cercles concentriques verts et rouges. D'autres, une moitié rouge, une moitié verte. Les amateurs de *pop* avant la lettre, des zigzags successifs. Toutes ces idées n'avaient obtenu qu'un succès mitigé auprès du capitaine Segretain, le chef du bataillon en formation qui n'appréciait pas toujours l'humour de ses subordonnés.

Alors, rouge ? Déjà pris. Restait le vert, qui fut finalement adopté, mais sans plaisir. Un stock de bérets vert foncé fut livré. Le major du bataillon donna l'ordre de ne pas ouvrir les caisses. On verrait plus tard. Pour l'instant, les hommes conservaient le képi blanc. Et, suprême coquetterie, les officiers se faisaient porter par leurs ordonnances le képi sur les terrains de saut — les D. Z. — d'exercice, afin de le remettre aussitôt après l'arrivée au sol. C'était très

peu pratique, très peu parachutiste, mais tellement légionnaire...

Et l'ordre de départ était arrivé. Destination : l'Indochine. Embarquement... L'armée étant toujours l'armée, les légionnaires-parachutistes avaient pris le train à Philippeville pour gagner un autre port, à l'autre extrémité de l'Algérie, Mers-el-Kébir. Tout déconfits, en outre, d'abandonner les équipements et l'armement neufs qu'ils venaient de toucher. Le B. E. P. était passé du budget des troupes métropolitaines à celui des troupes coloniales...

Ce fut une jeune unité en vieilles tenues qui embarqua sur le *Pasteur*. Le B. E. P. y trouvait un autre bataillon de parachutistes, le 3^e B. C. C. P. Des hommes bien équipés, bien armés, portant le poignard et les rangers. Commandés par des connaisseurs en mécanique humaine, des créateurs de mode militaire et de snobisme parachutiste, du type Bigeard. En face de ces superbes mannequins, combien semblaient lourds et mal destinés à l'état de grâce parachutiste les légionnaires du B. E. P. !

Quand le *Pasteur* arriva en vue de Haiphong, Bérets rouges et Képis blancs étaient fraternellement mêlés sur le pont. D'interminables libations avaient noué les amitiés. Un détail : les poignards des parachutistes avaient changé de propriétaires. Ils avaient tous été gagnés au poker par les légionnaires...

Pyl n'était pas un tendre. Gueule carrée. Epaules carrées. Plus rigide qu'une barre d'acier. Les yeux braqués sur les choses et les gens, à un mètre quatre-vingt-cinq du sol. De ces hommes que l'on n'imagine pas contant fleurette. Plutôt le genre iceberg. Glacé, figé, l'essentiel sous la surface.

Ce matin-là, pourtant, le vendredi 12 novembre 1948, quand il posa les deux mains bien à plat sur la rambarde du *Pasteur*, l'adjudant Pyl ressentit comme

un pincement du côté du cœur, une sorte de picotement tout à fait inhabituel. Oui, c'était bien ça. C'était incroyable. Inattendu. Et parfaitement illogique. Mais c'était vrai. Pyl était ému. Emu par le spectacle de la baie d'Along au jour naissant.

Cette mer ! Cette mer qu'il reconnaissait, miroir de l'Indochine où l'adjudant se retrouvait. Limpide, transparente. Une plaque d'argent polie, frottée au chiffon de laine. Une grandiose patinoire sur laquelle ont été posés au hasard des cônes calcaires que l'on s'attend à voir glisser, comme glissent les jonques aux voiles brunes poussées par les premiers rayons du soleil.

Le *Pasteur*, dont la coque frémissait à peine au rythme ralenti des moteurs, fendait lentement le miroir, laissant un grand V derrière lui. Le regard fixé loin devant, sur cette terre d'Indochine vers laquelle il était de nouveau porté, le buste rejeté légèrement en arrière, dans l'attitude d'un curé qui attaque son sermon, l'adjudant Pyl méditait. Comment avait-il pu faire, lui, le solitaire, l'indépendant, le coureur de routes, pour être l'un des plus anciens, le plus ancien sans doute de cette unité toute neuve dont personne encore ne connaissait le nom en Extrême-Orient : le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes ? Adjudant Pyl : treize années de service à la Légion étrangère... Ils ne devaient pas être nombreux, sur le *Pasteur*, ceux qui, comme lui, avaient déjà connu la jungle indochinoise, déjà tâté du Viet...

Le bateau s'immobilisa. Les cabestans tournèrent. Les ancres s'enfoncèrent. Des ordres jaillirent. Et le 1^{er} B. E. P., en bon ordre, embarqua dans les barges qui le conduisaient aux quais de Haiphong.

La ville portait encore les stigmates du terrible bombardement que le croiseur *Suffren* et l'artillerie française lui avaient fait subir en novembre 1946, pour détruire les unités vietminh qui occupaient des

quartiers entiers. Les jeunes légionnaires sentaient leur première odeur de guerre, mais beaucoup étaient déjà de vieux soldats. Ils jetaient un regard désabusé sur ces ruines qui ressemblaient tant à celles qu'ils avaient déjà vues en Allemagne, en France, en Hollande, à Stalingrad...

Le bataillon s'installa à l'est de la ville, dans des cantonnements bien connus de toutes les troupes qui rejoignaient le Tonkin en passant par Haiphong : les anciens entrepôts de « La Cotonnière ». A un samedi d'organisation succéda un dimanche de vagabondage au milieu des marchands ambulants, des vendeurs de soupe chinoise, des filles aguichantes et toutes nues, la peau du visage lisse et tendue, les yeux rieurs, des poupées que les grands légionnaires regardaient avec plus d'amusement que d'envie. Ils n'étaient pas encore dans le bain.

Le capitaine Segretain alla aux ordres, accompagné de son adjoint, le capitaine Jeanpierre. La situation de l'Indochine, tous deux la connaissaient dans ses grandes lignes : c'était la première fois qu'ils venaient dans ce pays où le gouvernement français avait pris la décision de réinstaller son autorité après la défaite japonaise. Les deux capitaines savaient qu'après l'échec des pourparlers de 1946 entrepris par le général Leclerc avec Hô Chi Minh, le chef du parti communiste vietminh, la guerre s'était étendue à l'ensemble du territoire. Ils avaient lu des récits de la nuit du 19 décembre 1946, au cours de laquelle les Viets s'étaient rués sur les Européens de Hanoi pour les massacrer, ou des journées d'octobre 1947 de l'opération « Léa » : Le général Valluy, nouveau chef du corps expéditionnaire, lançait en vain ses troupes à l'assaut du bastion vietminh, à cent kilomètres au nord de Hanoi.

Mais, pas plus que les jeunes officiers qui formaient l'encadrement du bataillon, les deux capitaines ne

pouvaient réellement se faire une idée de ce qui les attendait en cette fin de 1948. Seuls les lieutenants Laborde et Hochart étaient à leur second séjour. Ils avaient déjà rencontré le Viet en Annam et découvert les pièges de l'insécurité généralisée.

Le capitaine Segretain reçut l'ordre de mettre une compagnie à la disposition du secteur de Haiduong, localité située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Haiphong. Il désigna la 1^{re} compagnie, celle du lieutenant de Carvalho. Le reste du bataillon rejoindrait Hanoi par voie ferrée. La Z. O. T. (Zone opérationnelle du Tonkin) était si pauvre que le capitaine Dubois, officier de renseignements du B. E. P., ne disposait que d'un seul jeu de cartes au 1/25 000 pour toute l'unité. Le légionnaire Garde, secrétaire du bataillon, aidé du caporal Constant, passa toute la journée du dimanche et la nuit suivante à le recopier pour chacun des commandants de compagnie.

Le lundi 15 novembre, le 1^{er} B. E. P. embarqua de bonne heure. Le train était composé de vieux wagons de chemin de fer de la compagnie du Yun-nan, style omnibus d'avant-guerre. Petites plates-formes à l'avant et à l'arrière équipées de volants de freinage, circulation centrale entre deux rangées de banquettes en bois dont les dossiers ne montaient pas jusqu'au plafond. Ce train de voyageurs ne possédait qu'une particularité : à l'avant, la locomotive poussait deux plates-formes chargées de pierres dont le poids devait faire exploser les mines.

Tout cela était vieillot, lent, poussif. Il fallait une bonne demi-journée pour effectuer la centaine de kilomètres séparant Hanoi, capitale provinciale, de son port. Qu'importe ! Une troupe de métier n'est jamais pressée quand elle se déplace en touriste. Le séjour était de vingt-sept mois. On avait bien le temps d'aller vite. Les compagnies s'installèrent, officiers et sous-officiers avec leurs unités. La 2 en tête. Au milieu,

l'état-major et la compagnie de commandement. La 3 était en queue.

Le B. E. P. n'avait pas encore perçu son armement organique. On lui avait seulement distribué les armes qui faisaient la navette entre Haiphong et Hanoi, et servaient successivement à tous les détachements venus de France ou d'Afrique du Nord qui constituaient des « renforts ». A Hanoi, cet armement était reversé, puis confié pour le même usage à un détachement de « rapatriables ». Il y avait de quoi équiper une section par compagnie.

De ce fait, les consignes données pour le voyage étaient succinctes. Il y avait bien un « détachement d'intervention » mis sur pied par la compagnie de jour. Mais il était bien plus destiné à assurer la discipline et à empêcher les légionnaires de débarquer pendant le trajet, qu'à garantir la sécurité du convoi.

Les premiers compartiments du wagon de tête étaient occupés par des légionnaires des sections que commandaient les sous-lieutenants Meyer et Stien. Le sergent Gouyon vérifia l'arrimage des paquetages qui occupaient l'avant du wagon. Puis il s'assit face à son patron, le sous-lieutenant Meyer.

Gouyon était un tout jeune sous-officier, un « cadre blanc ». Ces cadres blancs étaient encore l'objet de railleries amicales de la part de leurs camarades pour lesquels ils n'étaient toujours pas des purs. Ne venaient-ils pas de la « Régulière », cette « autre » armée dont on parle toujours à la Légion avec une nuance de mépris ?

Le train roulait cahin-caha. Les arrêts étaient fréquents. De temps en temps, le convoi glissait tout doucement, au pas, afin de ne pas ébranler le ballast aux endroits fraîchement réparés après l'explosion d'une mine.

« Il paraît que ça saute souvent, presque chaque

jour », dit le lieutenant Hochart au capitaine Bouyssou qui commandait la 2^e compagnie.

« C'est mauvais du côté de Haiduong, pendant quelques kilomètres, répondit Bouyssou à son adjoint. Après, ça va... en principe. »

11 heures du matin. Le train faisait plusieurs manœuvres, guidé par des cheminots vietnamiens. Puis il repartit lentement. Ce fut le moment qu'attendait le sous-lieutenant Stien pour aller se soulager sur la plate-forme arrière.

Dans le troisième wagon, l'adjutant Pyl somnolait. D'un œil distrait, il suivait le paysage qui défilait. La rizière, les villages cernés de bambous, les buffles sur une diguette, menés par un jeune *nha-qué*.

Soudain, Pyl se redressa. Dans un petit village situé en contrebas, à environ deux cents mètres de la voie ferrée, il avait aperçu un palmier qui basculait, poussé par un jeune paysan.

Au même moment, une énorme explosion secouait le train qui fit encore quelques mètres en cahotant et s'immobilisa. Kilomètre 82,720. Un ordre sec. Le détachement d'intervention sautait des wagons, l'arme à la main, se mettait en position de part et d'autre de la voie. Dans le wagon de tête, des cris, des gémissements sortaient de la fumée. Une âcre odeur de poudre et de terre se répandait.

Face au sergent Gouyon, le sous-lieutenant Meyer ne bougeait pas. Il était livide, couvert de sang.

« Vous êtes blessé, mon lieutenant ? »

Meyer regardait droit devant lui :

« Gouyon, faites évacuer ceux qui le sont. »

Puis il se leva comme un automate et descendit. C'est alors que le sergent Gouyon s'aperçut que toute la partie droite de la banquette sur laquelle était assis le lieutenant était pulvérisée. Du dossier, il ne restait rien, ni du plancher ni de la paroi extérieure du wagon. Le ciel apparaissait largement par le plafond

béant. La place de Stien n'était plus qu'un trou. Si le sous-lieutenant n'avait pas eu la bonne intelligence de s'en aller satisfaire un besoin naturel...

Le sang avait giclé partout. Des morceaux de chair et de vêtements étaient collés aux débris de bois qui jonchaient le plancher. Mais il n'y avait pas de panique. La réaction des légionnaires de ce bataillon, si jeune qu'il n'était même pas armé, c'était celle des vieux soldats qui le composaient.

Trois légionnaires, Larzul, Schroder et Brayer, étaient déchiquetés. Morts. Istvan Maro geignait.

« Aidez-moi à le descendre », ordonna le sergent Ethel.

Un légionnaire se précipita et saisit les jambes du blessé. Quand il les souleva, elles se plièrent au niveau des tibias. Les brodequins restèrent sur le sol. Istvan Maro allait mourir. Gaborit, Cholinsky, Lukas et Sitko avaient les membres brisés.

Il ne fallut que quelques minutes pour trouver le fil qui avait permis la mise à feu de l'engin, un obus de 155. Le lieutenant Laborde et l'adjutant Pyl, escortés de quelques légionnaires, le suivirent, en prenant soin de ne pas marcher sur la diguette qu'il longeait. Dans le village où le fil conduisait, il ne restait que des vieillards, des femmes et des petits *nhos*.

Laborde et Pyl se regardèrent et haussèrent les épaules. A quoi bon ? Philosophie de vieil Indochinois. Eux, ils avaient épuisé depuis longtemps leur contingent d'indignation et d'exaspération. Ils prenaient cette guerre comme elle était. Méprisable. Mais passionnante.

Trois heures plus tard, allongé sur la pile de matelas qui garnissait le wagon de marchandises, le sergent Gouyon songeait à ce baptême du feu qu'il n'avait pas prévu. Il avait encore dans les oreilles le fracas de l'explosion, dans les narines l'odeur du sang que dégageaient ses vêtements. Balancement entre la

chance et une mort stupide, qui vous attend comme ça, n'importe où, à n'importe quel moment.

« C'est tout de même trop con, se dit-il, de claquer sans même avoir aperçu un Viet. »

Sa funèbre méditation, Gouyon la poursuivit longtemps sur ses matelas, jusqu'à l'ancienne gare de Gia Lam où le bataillon débarqua. Il la poursuivit en installant ses légionnaires dans le cantonnement qui leur était affecté. Il la poursuivit à la popote du 1^{er} Chasseurs, au milieu des cavaliers. Il la poursuivit tant et si bien que, pour la première fois de sa vie, il roula tout d'un coup sous une table. Groggy. Ivre mort.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le capitaine Bouyssou à l'adjudant Pyl.

— C'est Gouyon, mon capitaine.

— Vingt dieux ! Qu'est-ce qu'il tient ! Allez, Pyl, emportez-le ! »

Pyl, d'un coup de rein, chargea le sergent sur ses épaules et le porta jusqu'à sa chambre. Avec des gestes maternels, l'adjudant lui délaça ses chaussures et le fourra sous les couvertures. Puis il s'assit un instant sur le lit, contemplant le jeune visage à peine mangé par la barbe. Lui-même avait besoin de souffler un peu. Certes, il tenait l'alcool autrement que ce petit cadre blanc. Mais le retour en Indochine avait été particulièrement arrosé. Une vraie mousson.

Gouyon ouvrit les yeux et bredouilla :

« Ça alors, mon adjudant ! Jamais je n'aurais cru que l'on pouvait être aussi affectueux à la Légion ! »

Pyl haussa les épaules.

« Moi, fit-il péremptoire, j'ai encore soif. Rien à boire dans cette carrée ? »

Le sergent se redressa péniblement. Il indiqua sa cantine du menton.

« Cognac, fit-il. Je l'ai gagné au poker, sur le *Pasteur*... »

La voix était pâteuse. Mais Gouyon parvint à expliquer qu'il était fier, lui, ancien Béret bleu, d'avoir vaincu ses anciens camarades du 3^e B. C. C. P. autour du tapis vert.

« Les paras, commença Pyl... »

Conversation d'ivrogne: Vérité qui sort de son puits d'alcool. Avec de grands élans d'un lyrisme germanique, Pyl racontait sa vie. L'adjudant savait qu'il était un cas. D'abord parce qu'il était un légionnaire de la vieille Légion affecté à cette Légion nouvelle qui faisait ses premiers pas. Ensuite parce qu'il était le seul du 1^{er} B. E. P. à avoir appartenu à la 1^{re} section de légionnaires-parachutistes créée en 1945. Une section dont il était le moniteur.

Toute une histoire ! Et Pyl sentait les années lui remonter à la gorge, comme ces boules que crée l'émotion, qui naissent quelque part au creux de l'estomac et viennent se coincer tout en haut, juste au-dessus de la pomme d'Adam, des boules qui font un peu mal et provoquent parfois l'humidité au bord des yeux.

Mais un Képi blanc, ça ne pleure pas plus qu'un Képi noir à tête de mort...

Le passé défilait : son enfance tumultueuse, Munich, les nazis, le N. S. D. A. P., sa condamnation pour injure à un ministre nazi, sa fuite et la Légion. Pyl racontait comment la Légion l'avait soustrait aux Allemands en 1940 et comment il s'était retrouvé en Indochine avec le 5^e Etranger. Il avait échappé aux Japonais et s'était retrouvé au camp de Tsao Pa, au fin fond de la Chine. C'est là que naquit l'idée de former des légionnaires-parachutistes. Et c'est lui, Pyl, qui avait instruit une section du 5^e Etranger. Elle s'appêtait à aller sauter à Kounming quand la guerre prit fin. Et la première unité de légionnaires-parachutistes ne sauta jamais.

BAPTÊME LÉGIONNAIRE EN HAUTE RÉGION

Le pilote du JU 52 poussa la manette à fond. Les moteurs montèrent à plein régime dans un vacarme assourdissant et l'appareil se mit à trembler de toute sa vieille carcasse. Il roula comme à regret, prit de la vitesse et s'arracha à la piste. Virage sur l'aile. Direction nord-est. Destination Lang Son.

Par le hublot, le lieutenant Hohart tentait de découvrir le paysage. Des rizières, des villages, des arroyos. Dans le lointain, se profilaient les hauteurs de la Moyenne Région. Hochart était parti avec un détachement précurseur de la 2^e compagnie du 1^{er} B. E. P. pour préparer l'arrivée de toute la compagnie à Lang Son, où elle était détachée.

Soudain, le hublot se voila. Hochart ne comprit pas tout de suite, puis il bondit jusqu'au poste de pilotage.

« Un moteur pisse de l'huile ! » cria-t-il pour dominer le bruit de l'appareil.

Le mécanicien hocha la tête. Quelques mots échangés avec le pilote. On revenait à Hanoi, en boitant. Minutes pénibles. Quand le vieux JU se posa sur la

piste de Bach Mai au grand soulagement des passagers, Hochart s'étonna de trouver une section toute équipée, le parachute sur le dos, prête à embarquer.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Hochart au chef de section.

— Nous nous attendions à ce que l'avion tombe dans la rizière. Et nous étions prêts à aller récupérer vos restes.

— Merci quand même... »

Grâce à un nouveau JU, le détachement Hochart parvint à destination. L'appareil descendit lentement vers le centre du cirque gigantesque où se trouvait tapie la cité de Lang Son.

C'est un paysage immense et nu. La ville est traversée par la rivière Song Ky Kong, aux harmonieux lacets. L'ensemble de la cuvette forme un cercle régulier. Tout autour, les montagnes s'étendent à perte de vue. Construite par les Français, la ville est dominée par sa cathédrale. Les avenues se coupent à angle droit. Cité de Gallieni et de Lyautey, Lang Son est une vue de l'esprit, le symbole de l'œuvre coloniale française.

A vingt kilomètres au nord, il y a une trouée dans les montagnes : la Porte de Chine. Si Lang Son a pris une telle importance au nord du Tonkin, c'est qu'elle est un verrou qui commande l'accès du delta tonkinois. Quand ce verrou saute, la menace pèse directement sur le delta et sur Hanoi, sa capitale.

Depuis l'arrivée en Indochine des troupes françaises, en 1883, Lang Son a été le théâtre de violents combats. C'est par la Porte de Chine que les Chinois sont venus occuper la citadelle à cette époque, par là que sont passées les armées japonaises pendant la seconde guerre mondiale, par là enfin que les troupes de Tchang Kai-chek sont arrivées après la défaite du Japon.

Le souvenir qui hante la cité tragique avec le plus

d'intensité, c'est celui de la tuerie déclenchée par les Japonais le 8 mars 1945. 1 200 soldats français massacrés à coups de sabre et de hache. 1 200 cadavres éparpillés dans la ville et tout autour. Les Japonais ont fait disparaître les corps. Pour les Orientaux, les morts sans sépulture sont maudits et déshonorés.

Le cimetière de Lang Son est immense. Il contient les anciens, ceux qui sont tombés au temps de la première conquête, mais il ne cesse de grandir. Presque chaque jour, des croix neuves viennent s'ajouter à celles que le temps a patinées. Ce sont les morts de la route du sang, la R. C. 4.

Le tracé de la R. C. 4 suit celui de la frontière de Chine depuis la ville de Moncay, sur le golfe du Tonkin, jusqu'à Cao Bang, la citadelle française la plus avancée en Haute Région, en passant par Lang Son...

Lorsque la 2^e compagnie du 1^{er} B. E. P. arriva à Lang Son, le 24 novembre 1948, la R. C. 4 avait déjà une sinistre réputation. Retranchés en Haute Région, les Viets « augmentaient leur pression ». Pudique expression des communiqués militaires qui signifiait que les attaques des convois étaient de plus en plus fréquentes. Et payantes.

Pour se défendre, les Français avaient mis en place un dispositif de postes échelonnés régulièrement le long de la route. Une ou deux fois par semaine, des convois partaient de Lang Son pour Cao Bang et les chefs de poste faisaient l'ouverture de la portion de route dont ils avaient reçu la charge. Convois bigarés. Files de camions militaires transportant le ravitaillement des postes, les troupes de protection, les soldats qui « montaient » à Cao Bang pour rejoindre leur unité ou ceux qui en « descendaient » parce qu'ils étaient en fin de séjour. Autobus ou camionnettes frétés par les commerçants chinois qui profitaient de la présence des troupes françaises pour faire des affaires. Voitures particulières... La population des vil-

les principales, That Khe, Dong Khe et Cao Bang, n'avait pas été évacuée et de nombreux civils obtenaient l'autorisation de se déplacer pour des raisons familiales. Les convois de la R. C. 4 offraient cet aspect hétéroclite qui n'avait rien de très militaire ni de très rassurant.

Mise à la disposition du colonel Vicaire, commandant la zone frontière, la 2^e compagnie du B. E. P., celle du capitaine Bouyssou, s'installa dans la forteresse de Kilua, sur la rive est du Song Ky Kong. Mission principale : escorter les convois Lang Son-Cao Bang. Et pendant plusieurs mois, section après section, elle parcourut la route infernale. Presque chaque fois, des incidents graves marquaient le trajet. La portion de route d'une cinquantaine de kilomètres entre That Khe et Cao Bang était la plus dangereuse. Sur ce tronçon, les « ouvertures de route » étaient systématiquement matraquées par les Viets. Quand l'escorte du convoi arrivait sur les lieux de l'accrochage, il était souvent trop tard. Il ne restait plus qu'à emporter les tués et les blessés.

En mars 1949, la situation sur la R. C. 4 empira. Les accrochages étaient presque quotidiens. La volonté des Viets se renforçait : au nord, les unités de l'armée communiste bousculaient les armées nationalistes de Tchang Kaï-chek. La protection de la route et des convois devint un gouffre à personnel. La compagnie Bouyssou fut détachée à That Khe et mise à la disposition directe du 2^e bataillon du 3^e Etranger.

Le 25 avril, elle reçut l'ordre d'installer deux sections en protection, entre That Khe et le col de Loung Phaï. C'était le tour des sections du sous-lieutenant Meyer et du sous-lieutenant Stien. Hochart était chargé de la mise en place.

Stien, c'était le rescapé du train de l'arrivée. Depuis qu'il avait échappé à l'explosion de l'obus piégé en allant uriner de la plate-forme arrière du wagon, une

plaisanterie courait dans la compagnie : Stien ? Mais c'est l'homme qui prend sa vessie pour une lanterne ! Lui laissait dire. Il avait bon caractère.

Tout autre était Meyer. Un type impossible, redoutable et cassant. Ses hommes, il les poussait à bout. Quand on le lui reprochait, il répondait d'un ton sec, en frappant sa cuisse de sa badine :

« C'est en matraquant les meilleurs qu'on arrive à former des héros ! »

Cela dit avec un fort accent berlinois. Et en regardant ce grand garçon blond, rigide, qui se cassait en deux pour vous parler, les hommes ne pouvaient pas croire qu'il était français. Oui. Mais le sous-lieutenant Meyer, incorporé d'office dans la Wehrmacht comme Alsacien, avait été décoré de la croix de fer. C'était un homme de guerre.

La section Meyer mit pied à terre. Il faisait chaud. Un soleil déjà accablant découpait sur la route l'ombre déchiquetée des calcaires. Les légionnaires grimpaient péniblement dans la broussaille. Ils atteignirent le sommet d'un mouvement de terrain assez dégagé qui dominait le pont Bascou à trois kilomètres au nord de That Khe.

Meyer prit ses jumelles. Quelques gestes. Les légionnaires, bien rodés, se déployaient silencieusement sur l'éminence. F. M. en batterie. Quelques grosses pierres bien calées. Des anfractuosités. Les hommes en treillis de combat, plaqués contre le rocher. Un hérisson de postes de guet et de tir. En bas, la route, vide. On attendait le convoi.

La section Stien dépassa le pont Bascou d'environ quatre kilomètres, prit position sur un piton situé à l'est de la route. De là, les légionnaires dominaient le col de Loung Phaï. Le lieutenant Hochart, la mise en place terminée, dépassa Loung Phaï. Escorté de son seul ordonnance, il allait à la rencontre de l'« ouverture » qui venait vers le col en partant de Dong Khe.

Le silence. La chaleur du jour. Tapis dans leurs rochers, les légionnaires contemplaient les interminables lacets de la route. Partout l'immobilité. Les mains, serrant la crosse des F. M. et des P. M., étaient moites.

Vers le milieu de l'après-midi, des bruits de moteur parvinrent en direction de That Khe. Et les half-tracks apparurent. Soulevant des nuages de poussière, les lourds engins blindés roulaient en tête de la colonne. Le convoi avançait lentement. Le sous-lieutenant Meyer le vit dépasser le pont Bascou sans encombre et attaquer les sept kilomètres de montée vers le col de Loung Phaï. A son tour, le sous-lieutenant Stien aperçut la longue chenille qui grimpait lentement dans la brume de chaleur. Il était 16 h 30.

D'un seul coup, un feu d'enfer déchira le décor. La mitraillede couvrait le grondement des dizaines de camions. C'était un déluge d'obus et de balles qui, en quelques minutes, s'abattait sur le convoi.

Stien était suffisamment éloigné pour estimer de façon précise quel était le tronçon de la R. C. 4 que l'ennemi s'était donné pour objectif. Avec une équipe de quelques légionnaires, il descendit en courant jusqu'à un virage qu'il avait repéré et qui semblait avoir été pris par les Viets comme limite à l'embuscade.

« Halte ! Halte ! »

Debout au milieu de la route, la carabine brandie, Stien arrêta la colonne de camions. Dans leurs cabines, les chauffeurs n'avaient rien entendu. Ils roulaient sans se rendre compte que, passé le virage, ils se jetaient dans l'enfer. L'un après l'autre, les véhicules stoppèrent.

« Vite ! Vite ! Débarquez ! »

Entraînant les soldats du convoi, un peu abrutis par le trajet et jurant pour se donner du cœur au ventre, les légionnaires de Stien s'élançèrent. Courbés,

les hommes couraient vers la tête du convoi où la bataille faisait rage.

Pendant que Stien intervenait, les Viets avaient surgi de partout. Ils se ruaient à l'assaut des premiers véhicules. Des centaines, peut-être un millier. On apprendra plus tard qu'il y avait deux bataillons.

Des grappes de Viets bondissaient sur les hommes qui avaient sauté des camions et cherchaient refuge sur les bas-côtés. Ils achevaient les blessés d'une balle dans la tête ou à coups de coupe-coupe. Des chefs hurlaient des ordres. Une vague de coolies se précipitait sur les camions pour récupérer les armes, les munitions, le ravitaillement, le matériel. Partout, de furieux corps à corps. La route du Sang..

Au nord du col dont les Viets interdisaient l'accès, le lieutenant Hochart n'avait eu que le temps de se jeter dans un trou aux côtés du chef de bataillon de Lambert qui commandait l'ouverture venant de Dong Khe. Pendant trois heures, les deux officiers restèrent cloués sur place par les mitrailleuses. Les effectifs dont ils disposaient ne permettaient pas de dégager le col. Par radio, ils parvinrent à joindre l'unité du R. I. C. M. qui se trouvait à Dong Khe. C'était un appel au secours.

A la tombée de la nuit, les Viets, craignant d'être contournés, se replièrent. Les Français reprenaient enfin le contrôle du col de Loung Phaï. Mais il leur fallut sept heures, de onze heures du soir à six heures du matin, pour dégager la R. C. 4. Nuit épouvantable. On n'entendait plus rien que le fracas des véhicules, mais on devinait que les Viets étaient partout, cachés dans la brousse, à quelques mètres. La route infernale était éclairée par les véhicules qui flambaient. Dedans, brûlaient les corps de ceux qui avaient été tués à leur place. A chaque instant, leurs réservoirs et les munitions qu'ils contenaient risquaient d'exploser. Les coloniaux du R. I. C. M. passaient des chaînes sous les

châssis et, avec leurs half-tracks, traînaient les carcasses sur les côtés. Au petit jour, la route était libre, sale, couverte de grandes taches noirâtres et de débris. Et sanglante.

On fit le bilan. En bordure de la R. C. 4, il y avait quatorze camions calcinés. Plus de cent hommes avaient été tués ou étaient portés disparus.

Le 16 mars 1949, quand le 1^{er} B. E. P. fut de nouveau regroupé à sa base, une rumeur fit courir un frisson dans les veines du bataillon. Cette fois, il y avait du « saut ops » dans l'air. Finie la vie de pousse-caillou, on allait entrer dans le monde des paras.

La rumeur prenait consistance. Ordre fut donné de se préparer. Commandants de compagnie et chefs de section revoyaient les listes des hommes en état de sauter. Ils préparaient les sticks, faisaient confectionner les legs-bags, rassemblaient les gradés pour leur rappeler les règles du regroupement au sol. Des foulards de couleur furent distribués pour faciliter ce regroupement qui est l'un des problèmes essentiels des sauts opérationnels, car il n'y a en général qu'une seule D. Z. sur laquelle arrivent les différentes compagnies. D'où les mélanges à l'arrivée au sol. D'où les multiples difficultés pour se retrouver, difficultés qu'accroît le choc psychologique que créent sur ceux qui n'en ont pas encore l'habitude, le saut, la découverte d'un terrain inconnu, la désorientation après une descente plus ou moins tournoyante.

A Gia Lam, ce jeudi 17 mars, l'ambiance était faite d'excitation contenue et d'espérance. Pourvu que la météo soit bonne ! C'était un baptême que le 1^{er} B. E. P. préparait, un baptême qui devait être décommandé si le plafond était trop bas, la pluie trop violente, les rafales de vent trop fortes.

Le lendemain, 18 mars, il faisait beau. L'opération « Bayard » avait lieu.

Les légionnaires s'équipèrent avec soin sur le terrain d'aviation. Les « largueurs » passaient l'inspection, vérifiaient la fixation du harnais et les aiguilles du ventral, dégageaient la S. O. A. et en donnaient la ferrure au para qui la prenait de la main gauche.

Colonne par un, et dans le sens inverse du saut, les parachutistes grimperent dans les Junker. Seuls, les commandants de compagnie et les chefs de section savaient où ils allaient. Le bataillon était largué au nord-est de Haiphong, à proximité du cantonnement d'un bataillon viet.

A la vue des avions et des centaines de couples de parachutes qui descendaient rapidement vers le sol, les Viets détalèrent. Ils abandonnaient tout leur matériel et une bonne partie de leur armement. Il ne restait plus qu'à investir les cantonnements ennemis et à les incendier. Cette première opération aéroportée du 1^{er} B. E. P. était un succès total. Quand il rentra à sa base, cinq jours plus tard, il avait le sentiment d'avoir franchi une étape.

De fait, le commandement fut agréablement surpris par les qualités dont avait fait preuve le bataillon. Discipline et rigueur dans le service, vertus fondamentales des unités de la Légion, s'étaient traduites par ordre et précision sur le terrain, beaucoup plus qu'on ne pouvait s'y attendre chez une jeune unité parachutiste. Le commandement sentait qu'il y avait là l'embryon d'une force aux caractéristiques tout à fait nouvelles. L'examen était passé avec mention. Restait au B. E. P. à confirmer ses qualités.

Quinze jours plus tard, l'attaque par les Viets du poste de Cha Vaï du lieutenant Géromini lui donna une nouvelle occasion d'intervenir. Mais il suffit d'une seule section pour dégager le poste, celle du lieutenant Roy, de la 3^e compagnie.

Roy avait de la chance. Roy avait toujours de la chance. Ce futur commandant de gendarmerie se sor-

tirait des pires pièges de la guerre d'Indochine, qui auraient nom Cao Bang ou Diên Biên Phu... Sans doute parce qu'il était amoureux... Avant de partir pour l'Extrême-Orient, il s'était fiancé avec Miss Philippeville et cette reine de beauté avait donné à son Roy un portrait d'elle, en majesté. Au cantonnement, la photo trônait en bonne place dans la *ca-nha* du lieutenant. Et tandis que ses camarades jouaient aux cartes, lui contemplait la photo en écoutant un disque, toujours le même, qui devait évoquer pour lui de tendres souvenirs.

Cet officier sentimental avait vraiment la *baraka*. Un jour qu'il était en patrouille, il avait reçu une balle en séton dans l'épaule. Le projectile, capricieux, était allé se perdre dans l'estomac d'un légionnaire. Sous le coup de la surprise, le légionnaire avait vomi et restitué la balle ! Tout le monde avait beaucoup ri, mais par prudence le mangeur de balle avait été évacué sur Hanoi. A l'hôpital, le légionnaire avait bu en cachette force boissons. Une fièvre de cheval s'était déclarée. Des soins énergiques en avaient eu raison. Mais la nuit suivante, le légionnaire s'était remis à boire. Cette fois, il avait rendu l'âme...

Le 30 avril arriva. Ce devait être Camerone. Ce fut « Pomone ». Le nom de l'opération Pomone devait relier la jeune unité de la Légion au glorieux passé des anciens, qui s'étaient illustrés soixante-quatre ans plus tôt, en défendant la citadelle de Tuyen Quang contre les hordes de Pavillons noirs.

Ce fut à ce nom de Tuyen Quang que le jeune bataillon de légionnaires-parachutistes lia son nom. Le jeudi 12 mai 1949, il courut avec allégresse à la rencontre du passé légionnaire. Il manœuvra avec tant de fougue et de rapidité que les Viets furent devant lui sans pouvoir l'attaquer de face. Il n'y eut qu'une dizaine de blessés chez les légionnaires. Les Viets

retranchés sur l'autre rive de la rivière Claire, après avoir emporté tous les bateaux, furent réduits à leur expédier des coups de canon rageurs et inutiles.

La réoccupation de Tuyen Quang eut une grande résonance sur l'ensemble du Corps expéditionnaire et particulièrement à la Légion, qui n'aime pas abandonner à l'ennemi les positions où tant des siens sont morts. Mais le commandement français avait décidé de ne pas tenir la place. Ordre fut donné de l'évacuer. Alors, le 1^{er} B. E. P. se fit un devoir de démonter la plaque de marbre qui commémorait la bataille de 1885 et de la rapporter à Hanoi d'où elle fut transportée au musée du Souvenir de Bel-Abbès.

Au passage, le bataillon devait prendre à l'ennemi trente-huit mortiers neufs et des tonnes de munitions.

L'entrée du 1^{er} B. E. P. à Tuyen Quang constituait le baptême légionnaire du bataillon. Quand il rentra à Hanoi, deux bonnes surprises l'attendaient. Le 8 mai, la 2^e compagnie, revenue de la R. C. 4, avait été remise à sa disposition, et le 31 mai, ses effectifs se gonflaient d'un élément de poids : la compagnie parachutiste du 3^e R.E.I.

UN CHEF DE GUERRE DE VINGT-TROIS ANS

LA compagnie parachutiste du 3^e R. E. I. était la première unité parachutiste de la Légion étrangère. Elle avait été constituée, le 1^{er} avril 1948 en Indochine, alors que la naissance officielle du groupement parachutiste de Légion étrangère à Bel-Abbès ne datait que du 13 mai de la même année et celle du 1^{er} B. E. P. du 1^{er} juillet.

Lorsque le lieutenant-colonel Simon, commandant le 3^e Etranger, avait reçu l'ordre de constituer une compagnie de légionnaires-parachutistes, ce fut un lieutenant de vingt-trois ans qu'il choisit pour le commander. Un de ces hommes qui cache sous un regard timide et une apparence juvénile la volonté, l'assurance et le caractère d'un chef de guerre : Jacques Morin.

Un Angevin. Dans la famille Morin, on ne trouve guère plus de militaires que dans la plupart des familles françaises. Pour des raisons qui ne sont donc pas évidentes, Jacques Morin n'a qu'un rêve : être soldat.

Bachelier en 1941, il prépare Saint-Cyr à la corniche

de Sainte-Geneviève de Versailles où il fait la connaissance de Hélié Denoix de Saint-Marc. Le 15 octobre 1942, il arrive à l'Ecole supérieure militaire que le gouvernement a installée en zone libre, à Aix-en-Provence. Fin novembre, après l'envahissement de la totalité de la France par les Allemands, Aix-en-Provence est occupée en fanfare par les troupes italiennes. Les saint-cyriens sont cloîtrés dans leur Ecole. Quel sera leur sort ?

La réponse ne se fait pas attendre. Le 27 novembre, les Allemands encerclent l'Ecole spéciale militaire. Ils exigent le dépôt immédiat de toutes les armes dans un magasin qu'ils contrôlent. Les élèves officiers ne peuvent que s'exécuter.

Ils sont mis en permission renouvelable dès le lendemain. Mais avant de se séparer, ils organisent à la hâte la cérémonie de remise des casoars. Devant les Allemands et les Italiens en armes, le père Système de la promotion des anciens commande :

« A genoux, les hommes ! »

Chaque élève de la nouvelle promotion met le genou en terre, puis reçoit le casoar rouge et blanc que lui remet un ancien.

Le père Système commande alors :

« Debout, les officiers ! »

Jacques Morin se met debout. Devant les Allemands. Il commence sa carrière d'officier après moins de deux mois d'Ecole, à dix-huit ans.

Comme l'ensemble de l'armée française d'Armistice, l'Ecole de Saint-Cyr est dissoute le 6 décembre 1942. Tous les élèves originaires de zone libre sont envoyés aux Chantiers de Jeunesse. Ceux de la zone occupée ont la possibilité de s'inscrire à la faculté des lettres de Paris afin de poursuivre leurs études. Jacques Morin fait partie de cette seconde catégorie, mais cette solution ne lui convient pas. Il a déjà choisi. Avec un camarade de promotion, il décide de rejoindre l'Afri-

que du Nord et l'armée française. Trois fois, ils tentent de passer en Espagne, trois fois ils échouent. En désespoir de cause, le jeune cyrard renonce à son projet. Il entre dans la Résistance.

En septembre 1943, Jacques Morin rejoint le maquis de la Drôme. Sa mission : faire de nouvelles recrues et les instruire. Il y reste jusqu'en mars 1944, date à laquelle il se rend à Paris avec son chef, Montangon, afin d'organiser un réseau de renseignements pour l'Organisation de résistance de l'armée. Puis il est désigné pour faire partie de l'encadrement des étudiants et des candidats aux grandes écoles, notamment ceux de Saint-Cyr camouflés parmi les candidats à H.E.C. Ces éléments, qui ont choisi la Résistance, doivent se regrouper dans la forêt d'Orléans dès l'annonce du débarquement allié.

Malheureusement, un traître s'est infiltré dans ce réseau depuis un an. Le 7 juin, lendemain du débarquement de Normandie, un coup de filet monstre provoque l'arrestation de la plupart des cadres et le massacre d'une cinquantaine d'étudiants en Sologne¹.

Jacques Morin connaît alors les interrogatoires et les cellules de Fresnes. Puis il est déporté au camp de Buchenwald.

Trois jours après son arrivée, alors qu'il est encore au « camp des tentes » où sont parqués les nouveaux déportés, il aperçoit une haute silhouette en pyjama rayé qui s'approche des barbelés. Le maintien, la longue démarche souple lui rappellent quelqu'un. Il s'approche. C'est Hélie Denoix de Saint-Marc, son camarade de « Ginette ». Les deux amis n'ont pas le temps de prononcer trois mots qu'un Allemand arrive en hurlant. Un an de captivité n'a rien enlevé au sourire

1. Curieuse coïncidence : l'auteur de ce livre faisait partie de ce groupe et fut l'un des rares rescapés. Jacques Morin, qui aurait dû être son chef au maquis, le devint pendant des années au 1^{er} B. E. P. et au 1^{er} R. E. P. (Note de l'éditeur.).

de Saint-Marc qui hausse imperceptiblement les épaules et s'éloigne avec un flegme qui passe très au-dessus des vociférations germaniques.

Le déporté Morin est affecté au commando de Laura où il contracte une grave maladie pulmonaire. Il s'en guérit tant bien que mal et peint des tuyaux dans l'usine souterraine de Lehenfeld où sont fabriqués les moteurs de V2.

L'avance des troupes russes provoque l'évacuation du commando de Laura, qui est dirigé sur le camp d'Allach, près de Dachau, où les Américains arrivent le 30 avril 1945. Craignant le typhus, les libérateurs consignent le camp, et c'est en rampant sous les barbelés que Jacques Morin parvient à se libérer lui-même et à rejoindre les ambulances de la 2^e D.B. Quinze jours plus tard, après avoir repris figure humaine, il rejoint la France dans l'une des Mercedes blindées de Hitler qu'un enseigne de vaisseau doit accompagner à Paris.

Tel est le tumultueux début de carrière de cet officier qui se retrouve en décembre 1945 avec un an de grade de lieutenant sans jamais avoir été réellement sous-lieutenant.

Un an et demi de stages d'instruction aux camps du Ruchard et d'Auvours, et le lieutenant Morin arrive à Bel-Abbès le 20 mai 1947, après s'être fait breveter parachutiste à Pau. Le 7 décembre de la même année, il rejoint le 2^e bataillon du 3^e Etranger qui se trouve à That Khe. On l'envoie construire le poste du Tunnel, à douze kilomètres au nord de Dong Khe. A cinq reprises, au cours des trois premières semaines de 1948, le poste est attaqué par les Viets. Cinq fois, le lieutenant Morin les repousse. Le constructeur est devenu défenseur. Le légionnaire va devenir légionnaire-parachutiste. Morin a appris qu'il est désigné pour former la première unité de ce type.

La compagnie parachutiste du 3^e Etranger possédait une caractéristique très originale. Unité de la Légion étrangère dépendant organiquement du 3^e Etranger, elle était rattachée sur le plan administratif et opérationnel au 3^e bataillon du 1^{er} régiment de chasseurs-parachutistes, commandé par Fossey-François.

Grâce à cette double appartenance, cette compagnie devait être la seule unité de la Légion à être mise d'emblée dans le bain parachutiste. Durant les premiers mois de son existence, elle vivait avec les paras, et faisait des opérations au sein du 1^{er} régiment de chasseurs, en liaison avec le 1^{er} bataillon de choc. Les « patrons » dont elle dépendait étaient des figures parachutistes : le lieutenant-colonel Sauvagnac qui commandait la demi-brigade de marche parachutiste (D.B.M.P.), son adjoint le commandant Mayer, le commandant Clozon, le capitaine Buchoud qui étaient à la tête du bataillon de choc.

Les éléments qui formaient la compagnie para provenaient des trois régiments de la Légion alors en Indochine, la 13^e D. B. L. E., le 2^e et le 3^e R. E. I. Chaque régiment avait formé une section. Les officiers qui s'étaient portés volontaires pour encadrer la compagnie étaient parmi les meilleurs. Trois étaient déjà brevetés : les lieutenants Morin, Salles et Camus. Deux allaient l'être très vite, les lieutenants Arnaud de Foïard et Audoye.

Quant aux sous-officiers, ils avaient été triés sur le volet. Il y avait les deux anciens du R. M. L. E., le régiment de marche de la Légion étrangère, l'adjudant Mario Masetto et le sergent-chef François La Scola, tous deux Italiens, tous deux aussi intransigeants dans le service. C'était une équipe de classe, composée d'authentiques Français et de Belges, comme le sergent-chef Montal, les sergents Casper ou Cansier. Il y avait des

vedettes comme l'énorme sergent Avogadri... Certains avaient fait leurs classes en 1944 sur le front de l'Est, où ils avaient appris à se battre jusqu'aux limites de la résistance humaine. Presque tous deviendraient des figures chez les légionnaires-parachutistes, mais tous n'auraient pas la carrière éclatante de Coalan. Coalan ! Un petit Brestois râblé, aux tripes de granit dont le premier exploit datait de 1943. Il avait dix-neuf ans et avait rallié l'Angleterre à bord d'un petit bateau de pêche, à la barbe des Allemands. Depuis, il avait décroché au feu tous ses galons. Un jour, il reprendrait son vrai nom de Coatalem, deviendrait l'ami de Degueldre, passerait sous-lieutenant et finirait... en prison.

La première grande affaire de la compagnie Morin eut lieu le 5 mai 1948, un mois après sa création.

Devant la section Audoye qui ouvrait la marche, le légionnaire Richard Kolf aperçut le pont. Dans le jour naissant, des vapeurs planaient sur la petite rivière. Il faisait un temps doux. Kolf aimait ce calme du petit matin, où règne encore un peu la langueur de la nuit. Il se retourna. Le sergent Moret lui fit signe d'avancer vers le pont.

La première balle fut pour Richard Kolf, le petit Allemand romantique. Elle le cloua au travers de la piste. Et le décor s'anima d'un seul coup. Elle s'était vite éclipsée la langueur de la nuit ! L'embuscade était violente, bien montée.

Morin courut au feu. Pour voir et diriger ses hommes. La taille haute, soulignée par les antennes de ses postes radio, c'était une belle cible, une cible impassible au milieu du fracas.

Il fit déborder la section Camus, rameuta celle d'Arnaud de Foïard. Un flegme souverain ! A le voir, il s'agissait seulement d'un exercice à tir réel. Ce fut peut-être sa seule erreur de jugement. Au moment où les Viets commencèrent à faiblir et à se replier, une balle l'atteignit à la jambe. Il était hors de combat.

Le lieutenant Salles, son adjoint, prit le commandement. A midi, tout était terminé. Un beau succès que saluèrent les vieux paras de Sauvagnac. La compagnie Morin avait acquis, à Aymo Tong, ses lettres de noblesse.

Désormais bien rodée, elle ne cessa de marquer des points. Le 16 mai 1948, sans l'appui d'aucun renfort, elle se paya même le luxe de détruire une compagnie viet. Cao Bang, Ban Cao — domaine du fameux capitaine Mattéi —, la R. C. 4, la R. C. 3, Lang Son... elle connut tous ces hauts lieux de la guerre d'Indochine, y conquérant un à un des lauriers mérités.

En mars 1949, la compagnie Morin « nomadisa » le long de la frontière chinoise. Sa dernière opération fut un raid de prestige en Haute Région, sur l'ancienne station climatique de Cha Pa. Là-haut, elle ne rencontra guère de Viets, mais faillit plus d'une fois mettre à mal les miliciens locaux, inénarrables forbans qui guerroyaient sur leurs minuscules chevaux, le crâne surmonté du chapeau des Pavillons noirs, le fusil jeté en travers des cuisses. La présence française était maintenue par une paire de patriotes qui veillaient au respect des traditions : le sabre et le goupillon. Le goupillon, un curé alsacien au langage châtié et au moral élevé, travaillait pour les siècles à venir en traduisant les Evangiles en langue méo. Quant au sabre, un vieux commissaire de police colonial, il soignait ses intestins à coups d'alcool de riz et collectionnait les oreilles de Viets dans des bocaux de formol.

Sur cette vision de la France éternelle, la compagnie Morin s'envola pour Hanoi. Le 31 mai 1949, à minuit, elle fut dissoute. L'effectif qui lui restait était affecté au 1^{er} B. E. P.

LE TÉLÉMÈTRE DU LIEUTENANT LABORDE

LES corolles des parachutes éclataient dans le bleu du ciel. Les caisses et les paniers se balançaient mollement au bout des suspentes avant d'atterrir. Dès que les colis touchaient le sol, les voilures se dégonflaient et s'affaissaient lentement, comme à regret, pour venir caresser la rizière. Les légionnaires se précipitaient.

« Mon capitaine, un colis pour vous », dit le légionnaire Morganti, en tendant à Segretain une petite boîte carrée.

Le patron du B. E. P. se demandait que pouvait contenir un paquet si léger joint à son intention au parachutage de vivres. Le carton portait une inscription : « L'Avoir et le Doit. » Le capitaine l'ouvrit : il contenait quatre ficelles et un bouchon de champagne.

Pierre Segretain sourit, et il glissa au fond de sa poche un papier plié en quatre qu'il ne montra à personne, mais qui le toucha profondément : la copie du télégramme que son père lui envoyait de France pour lui apprendre sa nomination au grade de chef de bataillon et le féliciter. Comme il serait heureux, le

vieux colonel, de savoir qu'il était le premier à transmettre la nouvelle à son fils ! C'était le 1^{er} juillet 1949. Et c'était la première fois depuis son arrivée en Extrême-Orient que le B. E. P. était à effectif plein, ayant récupéré sa 2^e compagnie et la compagnie Morin.

Pierre Segretain, le modeste, le charitable, le chrétien, rougissait parfois des initiatives paternelles qui sentaient la ligne bleue des Vosges et le Petit Soldat. Mais pas de honte, par pudeur. Son père, le saint-cyrien, le lieutenant de cavalerie, le commandant blessé à Verdun, le colonel, c'était le patriotisme à l'état pur, la fierté d'être soldat et de le proclamer. C'était une autre époque. En ce temps-là, la famille était un clan. Et la famille Segretain était un clan poitevin, fermé, jaloux, fier, dont chaque élément devait se montrer digne. Existait-il encore beaucoup de familles en France qui se donnaient la peine comme la famille Segretain d'avoir son journal intitulé : *L'Echo des Nôtres*, paraissant chaque mois et auquel chacun envoyait régulièrement des nouvelles pour tenir au courant la communauté ?

Quand, en 1907, le futur colonel André Segretain apprend qu'il a une fille, il ronchonne un peu. La pérennité du nom n'est pas assurée. Il faut faire mieux. Le 7 novembre 1909, le ciel se montre clément, Pierre naît. Son père ne l'appela plus que « le Dauphin ». Mais, pour être bien sûr que le nom ne périra pas, il prend la sage précaution de lui donner quatre frères.

Pierre est élevé dans cette ambiance patriotique qui précède la guerre de 1914-1918. Le 4 juin 1916, quand Mlle Schikelé, la vieille gouvernante alsacienne, lui apprend, très émue, que son père vient d'être blessé, que ce n'est pas grave et qu'il doit en être heureux, le bambin de six ans la regarde droit dans les yeux et lui dit : « J'aimerais mieux qu'il soit mort et que ce

soit la victoire. » Mot d'enfant dont fait foi *L'Echo des Nôtres*.

Saint-Cyr, promotion 1931-1932, aboutissement naturel. Puis le 35^e R. I. à Belfort. Après quoi, Pierre Segretain rejoint la Légion en 1936. A Géryville où il est envoyé, il retrouve sa famille sous la forme d'une rue qui porte le nom d'un Segretain, en souvenir du lieutenant de Génie, son grand-père, qui a créé le poste de 1852 à 1854.

Le lieutenant Segretain, responsable des Transmissions qui permettent les liaisons entre l'Algérie, le Maroc et l'A. O. F., fait connaissance d'une grande partie de l'Afrique du Nord et du Sahara. Puis en 1939, il est affecté au régiment de Légion destiné à la Syrie, auquel appartient également le lieutenant Jeanpierre.

Quand la guerre éclate, Pierre Segretain se lamente d'être le seul de tous ses frères et beaux-frères à ne pas être envoyé sur le front de France. Pendant la permission de six semaines qu'il prend à compter du 1^{er} mai 1940, il fait des pieds et des mains pour être muté en métropole à une unité combattante. Rien à faire. L'administration militaire est la plus forte. Il doit repartir pour la Syrie. Au moment d'embarquer à Marseille au milieu du mois de juin 1940, la situation est si mauvaise qu'il parvient enfin à se faire envoyer comme adjoint à un chef de bataillon d'infanterie coloniale. A peine a-t-il rejoint, qu'il subit son baptême du feu. Ce premier combat est un succès : son bataillon interdit aux Italiens de franchir l'Isère.

Après l'Armistice, il repart en Syrie. Il est capitaine. Et c'est à la tête de sa compagnie qu'il se bat en juin et juillet 1941 contre l'armée anglo-gaulliste. Quand le cessez-le-feu est décidé, les officiers peuvent conserver leurs armes personnelles et le choix est proposé à chacun.

Le 14 août 1941 a lieu la cérémonie d'option. Le régiment se présente colonne par un devant une com-

mission de vote. Les candidats pour les « Forces françaises libres » doivent passer à droite, les légionnaires de « Vichy » par la porte de gauche.

Dans la compagnie Segretain, deux légionnaires ayant tiré grande bordée la veille au soir étaient punis de trente jours de prison. Au moment de se présenter au guichet, l'un dit au capitaine :

« Nous passons chez de Gaulle si la punition n'est pas levée !

— Silence et à vos places », répond Segretain.

Tous deux franchissent la porte des F. F. L. En plus des deux punis, sur l'ensemble du régiment, un seul légionnaire franchit la porte de droite. Le 6^e Etranger rejoint Pau, puis l'Afrique du Nord.

En 1942, Pierre Segretain trouve le temps de se marier.

De retour en Afrique du Nord, le jeune capitaine de la Légion est affecté au 1^{er} Etranger avec lequel il combat, à la tête d'une compagnie, contre les troupes de Rommel en Tunisie. Et c'est avec le R. M. L. E. qu'il débarque en France sur la côte méditerranéenne, puis participe aux campagnes d'Alsace et d'Allemagne. Il termine la guerre avec cinq citations et reçoit la Légion d'honneur en 1946.

Il est volontaire pour les parachutistes et se fait breveter en mai 1947, à Pau. Après une courte affectation au 1^{er} R. C. P., il reçoit la tâche de constituer le 1^{er} bataillon de légionnaires-parachutistes. Segretain se donne à cette mission avec passion. Il forme le 1^{er} B. E. P. et l'accompagne en Indochine. Maintenant, il combat avec lui.

« Nom de Dieu ! bougonnait l'adjudant Pyl, nom de Dieu, ce n'est pas possible...

— Quoi donc, mon adjudant ?

— Télémètre ! Vite, le télémètre en batterie ! Allez chercher le lieutenant Laborde ! »

Le télémètre, au 1^{er} B. E. P., était bien plus qu'un instrument d'optique : un gag. Enfant chéri de Laborde qui commandait la C. C. B., il était l'objet de quolibets et de plaisanteries de la part de tout le bataillon. Quand il fallait emballer cet engin volumineux et très fragile pour le faire sauter comme tout le monde, il y avait toujours quelqu'un pour demander s'il était vraiment nécessaire de s'encombrer d'une connerie pareille. Laborde était intraitable. Il avait exigé une fois pour toutes que ce « machin-là » fût emporté. Un Basque n'est peut-être pas un Breton, mais ç'a tout de même la tête dure. Si un dessinateur avait croqué les officiers du B. E. P. à cette époque, Laborde aurait certainement eu droit au télémètre.

« Mon lieutenant, vous voyez là-bas, dans cette direction ? Les petits points noirs que l'on distingue à l'œil nu ? Ce sont des Viets !

— Allons, Pyl, tu n'es pas fou ? Ce sont des trou-pes amies. »

Au télémètre, Laborde observa à son tour les silhouettes. Sac au dos, arme en bandoulière, les hommes étaient en train de creuser des trous à quinze cents mètres de là, sur une petite ligne de crêtes.

« Bon sang ! Mais tu as raison, Pyl. Ils ont le casque en latanier. Pas de doute ! »

Le lieutenant Laborde courut rendre compte de la découverte au commandant Segretain et au capitaine Jeanpierre, qui mangeaient leurs rations non loin de là.

« Vous plaisantez, Laborde », fit Jeanpierre de sa voix rude.

Laborde, en effet, avait le goût de la plaisanterie. Mais il se montrait si véhément que les deux officiers acceptèrent de venir, eux aussi, mettre l'œil au fameux télémètre. Oui, il s'agissait bien de Viets ! Segretain regarda fébrilement la carte. Parachuté près de Vin Yên, ce 18 août 1949, le bataillon devait faire

mouvement vers le sud, en fouillant les villages. Il avait pour mission d'intercepter les Viets ou de les repousser vers les autres unités qui participaient à l'opération. La position ennemie découverte par Pyl était dans le secteur d'action du B. E. P. Un canal très large passait derrière. Si l'action était rapide, il ne serait pas facile aux Viets de le traverser pour s'enfuir. Le problème consistait à bloquer l'ennemi sur la crête. Pour ce faire, deux compagnies déborderaient, l'une à droite, l'autre à gauche, tandis que, restant dans un premier temps sur son éminence la C. C. B. dirigerait tous ses feux sur l'ennemi, notamment en l'arrosant d'obus de mortiers. Simple. Limpide. Mais il fallait agir très vite et très brutalement.

Rampant, se coulant dans l'herbe à éléphant, bondissant de fourré en fourré, les légionnaires des 2^e et 3^e compagnies parvinrent à quelques centaines de mètres de la position viet sans avoir été repérés. C'est alors que Segretain donna l'ordre à la C. C. B. d'ouvrir le feu. Toutes les armes se mirent à crépiter à la fois. Les coups de départ des mortiers prouvaient que les légionnaires de l'adjudant Pyl avaient bien préparé leur affaire. Mis en même temps sur la trajectoire, des dizaines d'obus s'abattaient sur les partisans de l'oncle Ho complètement surpris.

Ce fut un carnage. Les Viets qui se redressaient étaient abattus par les légionnaires des compagnies de voltige, arrivés à proximité de la crête.

« Attention, à droite, le pont ! » hurla Laborde qui observait le combat à la jumelle.

Comme personne ne semblait avoir repéré ce pont par lequel l'ennemi pouvait franchir le canal, le lieutenant s'empara d'une mitrailleuse et le balaya de longues rafales au moment où des Viets y arrivaient après une course zigzagante. Impossible de passer ! Ceux qui avaient réussi à dévaler la crête se jetèrent à l'eau pour tenter de traverser à la nage. Cinq ou six

seulement, sur plus de cent, y parvinrent. Tous les autres furent tués ou faits prisonniers. Déjà les légionnaires se déshabillaient pour plonger dans le canal à la recherche des armes et des noyés. Parmi les Viets retirés de l'eau, se trouvait le commissaire politique de l'unité détruite. Le sergent-chef Totchenko, médecin du 1^{er} B. E. P., le ranima, mais il ne survécut pas plus d'une heure à ses blessures. Le commissaire politique avait deux balles dans le ventre.

Le régiment « Rivière Claire » venait de perdre en quelques heures l'une de ses compagnies.

Et le B. E. P., auréolé de cette victoire, rejoignit sa base arrière à Hanoi. Il n'y resterait pas longtemps. La route Sanglante, de nouveau, appelait à son secours les légionnaires-parachutistes...

Fin 1949, la situation à la frontière de Chine, au nord-est du Tonkin, s'était encore dégradée. Les incidents se multipliaient sur la R. C. 4. Les convois de ravitaillement étaient de plus en plus souvent attaqués entre Lang Son et Cao Bang.

Le 13 octobre, un groupe de spahis à pied fut décimé dans la trop fameuse montée du col de Loung Phaï, à trois kilomètres au sud du poste. Ce poste, situé en bordure de la R. C. 4, au point culminant du col, n'était qu'un blockhaus tenu par l'effectif d'une section du 3^e Etranger, c'est-à-dire une vingtaine d'hommes. Depuis l'attaque du convoi, il restait silencieux. Le lieutenant Met, son chef, ne donnait plus signe de vie.

Le commandement décida d'intervenir en larguant une unité parachutiste à proximité. Le 1^{er} B. E. P. fut désigné. C'était l'opération « Thérèse ».

Considérée comme la spécialiste de la R. C. 4, puisqu'elle y avait passé plus de six mois, la 2^e compagnie du capitaine Bouyssou devait sauter en tête de la première vague. Le saut était techniquement très diffi-

cile car la D. Z. n'était qu'une trouée dans l'épaisseur de la forêt, une clairière située au fond d'un goulet dont les bords étaient des falaises calcaires de deux cents mètres de hauteur.

Les avions devaient alors se présenter un par un, en descendant au-dessous du niveau des calcaires. Chaque appareil larguerait ses quinze parachutistes à toute vitesse. Une prouesse...

Les parachutes des légionnaires du premier avion étaient à peine ouverts que les avions de chasse déclenchèrent *a priori* le feu sur la forêt avoisinante. Nouvelle prouesse : les trajectoires des piqués que les *King Cobra* étaient obligés de faire pour arroser les fonds passaient au ras des coupoles. Sur les douze appareils de ce type que comprenait l'aviation du Tonkin, huit avaient été engagés pour appuyer « Thérèse ». Le commandement craignait d'envoyer ses parachutistes sur des positions tenues par les Viets. Il n'avait aucun renseignement. Il ignorait tout du sort qui avait été réservé aux spahis et à la section de Légion du poste. « Thérèse » était aveugle.

Le lieutenant Hochart, qui avait sauté en tête du premier stick, tirait comme un forcené sur ses suspentes pour dévier sa trajectoire vers la clairière. C'était son deuxième saut d'opération, et il se voyait déjà dans les arbres pour la deuxième fois. Tractions... Encore des tractions... Encore des fractions de seconde... La forêt montait vers Hochart à une vertigineuse allure. Le lieutenant serra les jambes et prit la position d'atterrissage. Il n'était plus question de chercher à éviter les branches. Les yeux verrouillés au maximum, Hochart traversa le feuillage comme une bombe, toucha le sol et, aussi sec, brusquement tiré vers le haut par les épaules, repartit vers le ciel, nouveau baron de Crac.

Pendant que le lieutenant Hochart se débattait entre ciel et terre et gesticulait pour quitter son état de

lévitation, le largage se poursuivait. Beaucoup d'hommes, tombés dans les arbres, s'en tiraient tant bien que mal. Certains sticks avaient été lâchés trop près des falaises et les parachutes frôlèrent dangereusement les aspérités des parois.

Un parachute s'accrocha dans les branches d'un arbre qui avait poussé entre les rochers, à mi-hauteur. L'homme ainsi suspendu était le lieutenant Vion. Son visage très jeune, régulier, triangulaire, restait calme. Le menton semblait peut-être un peu plus pointu. Vion serrait les mâchoires, car sa position était extrêmement précaire. Il se balançait à quelques dizaines de mètres au-dessus du sol.

Vion fit un effort de réflexion. Voyons ? En pareil cas, que disait la leçon apprise lors du stage de formation parachutiste ? Il fallait libérer le parachute ventral de sa gaine et le laisser filer au-dessous de soi, en prenant bien soin de laisser ses mousquetons attachés au harnais du parachute dorsal. Après quoi, le parachutiste devait ouvrir son harnais, en sortir, puis se laisser glisser lentement le long du ventral jusqu'au sol.

Théorie simple. Qui se compliquait singulièrement quand le para était équipé pour un saut opérationnel et qu'il portait, en plus du harnachement, un sac contenant ses munitions, son ravitaillement et ses affaires personnelles, plus une carabine roulée dans le sac à parachute, sous le ventral.

Vion était un sportif. Sans brusquerie, afin de ne pas provoquer le décrochage de son parachute qui entraînerait une chute mortelle, il parvint à faire successivement toutes les opérations recommandées et commença à descendre le long de son ventral. Certes, il était bien trop haut pour espérer atteindre le sol, mais il avait repéré une petite plate-forme. S'il pouvait l'atteindre, il s'installerait là en attendant qu'on vienne le chercher.

La descente le long des suspentes n'offrait pas de grandes difficultés. Mais quand il parvint à la soie, le lieutenant s'aperçut qu'elle glissait terriblement. Pouvait-il s'y agripper ? Il le fallait. Centimètre après centimètre, les doigts crispés sur la soie, Vion continuait sa descente. Horreur ! La perspective l'avait trompé ! La plate-forme se trouvait bien plus bas, à une dizaine de mètres...

Un instant, Vion songea à remonter. Une fois là-haut, il réintégrerait son harnais et, avec un peu de chance, on pourrait le sortir de là. Remonter ? Plaqué contre la falaise, Vion leva lentement la tête. Son menton raclait la paroi rocheuse. Remonter ? Il n'y fallait pas compter. Ses mains étaient en sueur. Ses doigts tordaient la soie. Des crampes gagnaient les muscles de ses bras. Tout en bas, des légionnaires le regardaient. Il savait qu'il ne pouvait rien attendre d'eux avant un bon moment et qu'il ne pourrait pas tenir jusque-là. Alors il se décida : il tenterait de sauter sur la plate-forme. Une chance sur deux de la rater. Tant pis ! Et, puisque cette fichue plate-forme ne se trouvait pas exactement sous lui —, il y avait bien cinquante centimètres d'écart —, il fallait se mettre dans l'alignement en balançant le corps... Il n'y avait pas d'autre solution.

Vion respira profondément et se lança, en donnant de petits coups de rein. Ceux qui observaient d'en bas le pendule humain retenaient leur souffle. Arrivé à l'extrémité de son oscillation, le lieutenant lâcha tout. Et il tomba juste sur la plate-forme. Après une sorte d'hésitation tremblotante, il ne bougea plus. Mais il souffrait terriblement. Il avait la colonne vertébrale brisée.

Le lieutenant Vion fut sauvé quelques heures plus tard par des légionnaires experts dans l'art de la varappe. Il conservait la vie, mais resterait allongé sur une planche pendant des mois. Inapte parachutiste.

Pas définitivement. Il reviendra aux paras et recommencera à sauter. Belle leçon d'énergie.

Pour Laborde, le saut s'était déroulé sans histoires. Malgré ses quatre-vingt-cinq kilos, il arriva dans un fauteuil, roula à terre, fit sauter les boucles de ses cuissards et libéra son mousqueton de poitrine. Puis il tourna ses regards vers le ciel pour observer les autres parachutistes et éviter d'en recevoir un sur la tête. Cette précaution se révéla particulièrement utile. Là-haut, une gaine éclatait comme une pastèque au choc à l'ouverture, libérant des caisses d'obus de mortiers qui tombèrent en chute libre vers la D. Z.

« Attention ! » hurla Laborde en se plaquant au sol.

En principe, les obus de mortier ne pouvaient pas exploser en touchant le sol, car ils étaient munis d'un dispositif de sécurité. Mais Laborde n'ignorait pas que les légionnaires d'origine allemande avaient une prédilection particulière pour les mortiers *made in Germany*, d'excellentes armes, mais dont les obus n'avaient pas de dispositif de sécurité.

De fait, ce fut à un beau feu d'artifice qu'assista le 1^{er} B. E. P. En percutant les rochers ou les arbres, les caisses se défoncèrent, et les obus, bondissant dans tous les sens, explosèrent.

Tous les hommes du bataillon n'avaient pas eu, comme Laborde, la chance de voir éclater la gaine et de comprendre ce qui se passait. Le médecin-capitaine Pédoussaut, pour sa part, n'avait rien vu, pour la bonne raison qu'il avait perdu ses lunettes au cours du saut et qu'il était myope comme dix taupes. Il se trouvait à quatre pattes, occupé à chercher son sac pour y prendre sa paire de lunettes de rechange, quand les obus explosèrent. Dans le fracas, il se releva.

« Merde ! lâcha-t-il, je suis encerclé ! »

Il empoigna alors son colt, bien décidé à vendre

chèrement sa peau, et progressa vers le sous-bois. Une silhouette floue passa à proximité. Il fit feu.

« Eh ! ça va pas ? gueula un légionnaire. Faut tout de même pas déconner !

— Faites gaffe ! cria un autre, le toubib est devenu dingue. »

Le médecin, qui n'entendait rien dans le vacarme des avions de chasse qui straffaient, des JU 52 qui continuaient de larguer et des obus qui explosaient, poursuivait sa guerre. Il tirait sur tout ce qui bougeait.

Finalement, à distance respectueuse, en criant pour se faire reconnaître, les hommes de la C. C. B. parvinrent à calmer le médecin-capitaine. Tout rentra dans l'ordre. « Thérèse » allait pouvoir s'occuper de la route Sanglante.

Sang, mort et désolation. Aux yeux des légionnaires, le soleil du matin dégageait un décor shakespearien. Une théorie de fumerolles. Il n'y manquait que les sorcières de *Macbeth*. Sur la R. C. 4, les débris des camions où s'enchevêtraient les cadavres fumaient encore. Tout ce qui restait du convoi attaqué par les Viets. En quelques instants, hommes et matériel avaient été transformés en ferrailles tordues et noircies, en chair rôtie. Stupéfiant. La puanteur prenait les légionnaires à la gorge. Plus stupéfiant encore ! Il ne restait que la ferraille et les cadavres, tout le reste avait disparu. L'armement ? Plus rien. Les tonnes de ravitaillement que contenaient les G. M. C. ? Plus rien. En fouillant le terrain environnant, les hommes du B. E. P. se demandaient comment les Viets avaient pu faire pour emporter un tel tonnage en si peu de temps. La réponse leur fut donnée plus tard par des témoins.

L'attaque du convoi s'était déroulée en deux temps. D'abord le déclenchement de l'embuscade : un déluge de feu sur les véhicules du convoi et sur le poste. A

la mitrailleuse lourde de 12,7. Au mortier. Au fusil mitrailleur. A la grenade. Cette première partie de l'opération avait un double but : détruire les véhicules du convoi et le plus grand nombre possible des soldats de l'escorte, neutraliser le poste de la Légion pour l'empêcher de se porter au secours de la colonne.

Dans le second temps, le feu avait cessé sur le convoi. Une horde de civils s'était abattue sur tous les véhicules à la fois, y compris sur les automitrailleuses blindées. La foule se ruait sur tout ce qui bougeait encore à coups de coupe-coupe. Chaque camion était envahi par cette marée humaine qui le vidait de son contenu à une vitesse fantastique. Dès que l'une des fourmis avait son chargement, elle disparaissait dans la brousse aussi vite qu'elle en était sortie.

On retrouva indemne la section de légionnaires qui tenait le poste de Loung Phaï. Elle avait tenu bon sous l'avalanche. Le lieutenant Met pouvait en être fier.

« Eh bien, mon vieux ! lui dit Laborde, tu reviens de loin. Ça s'arrose. Tu as eu de la casse ? »

— Ma section, non. Mais je suis inquiet pour mon patron, le commandant. Il est parti de Dong Khe à la rencontre du convoi et n'a plus donné signe de vie. Certains légionnaires de son groupe de protection ont réussi à rentrer. Ils ont déclaré que sa jeep était tombée dans l'embuscade. »

C'était exact, le commandant avait joué de malchance. Il allait prendre contact avec les premiers véhicules du convoi au moment précis où s'était déclenchée l'attaque. Sa jeep détruite, il n'avait eu que le temps d'en sauter pour ne pas être tué.

« Les Viets auront au moins servi à quelque chose, dit froidement Laborde. Ils nous ont débarrassé d'un sacré con. »

A peine cette oraison funèbre était-elle prononcée

qu'un homme apparut au tournant de la R. C. 4. Tête nue, légèrement voûté, marchant à pas comptés, il s'avancait vers le P. C. du B. E. P. Sur ses épaules, brillaient vaguement des galons d'officier. C'était le commandant. Les lieutenants Met et Laborde se regardèrent, éberlués. Plusieurs dizaines d'hommes avaient péri ou avaient été faits prisonniers. Il n'y avait que quelques rescapés. Et parmi eux, le chef, le plus élevé en grade, le « con », comme disait Laborde. Le commandant avait réussi à se glisser dans les broussailles et à faire le mort pendant le massacre.

« Nom de Dieu ! murmura Laborde. A la guerre, il n'y a pas de justice ! »

LE RADEAU DE LA RIVIÈRE NOIRE

PAR certains côtés, le métier de parachutiste ressemble à celui du saint-bernard, ce sauveteur à quatre pattes. C'est au parachutiste que l'on fait appel dès qu'un coup dur se produit quelque part. Voilà pourquoi ce saint-bernard dont le patron est saint Michel prend vite l'habitude des convois détruits, des postes incendiés, des cadavres, des moribonds et des rescapés qui surgissent, hagards et en loques, de la brousse où ils ont cherché refuge.

Le 27 novembre 1949, ce fut encore une fois la disparition de deux sections qui entraîna l'intervention du 1^{er} B. E. P. Cette fois, le bataillon n'intervenait pas en unité constituée. Deux compagnies seulement étaient requises par le commandement pour prêter main-forte à une section du 5^e Etranger.

A sept heures du matin, ce jour-là, le lieutenant Hochart revint du cantonnement du B. E. P. Le « porte-chance » de la 2^e compagnie, comme on l'appelait parfois, avait hâte de retrouver à Hanoi la chambre confortable qu'il occupait à l'hôtel Splendid. Toute la nuit, sa section avait été de corvée de pliage

de parachutes à Gia Lam. Un travail de repasseuse ou de petite main. Mais essentiel. Les autres officiers de la compagnie, eux, avaient eu le loisir de parcourir le Hanoi *by night* et, éventuellement, de dormir. Lui, il était vanné.

En bâillant, comme un touriste qui a découché, il ouvrit la porte de la chambre. Était-il seul ? Les autres étaient-ils en train de goûter ailleurs au repos du guerrier ? Car il y avait les autres et, à l'image des mousquetaires, les occupants de cet appartement du Splendid étaient quatre, quatre lieutenants : outre Hochart, Laborde, de la C. C. B., Stien et Delafond, de la 2^e compagnie.

Il n'y avait que Laborde, qui sommeillait dans la demi-obscurité. Les lits de Stien et Delafond étaient vides. Hochart jeta son képi sur la table et aperçut une feuille de papier. Il lut : « Nous partons en opération. La jeep viendra vous chercher à huit heures. » C'était l'écriture de Delafond.

« Farceur ! se dit Hochart. Stien et lui ont dû boire un coup de trop cette nuit. »

En effet, ce ne pouvait être qu'une farce, bonne ou mauvaise selon l'humeur du destinataire : la 2^e compagnie n'était pas d'alerte. Hochart entreprit de se déshabiller. La voix ensommeillée de Laborde s'éleva soudain :

« Eh, Hochart ! tu n'as pas vu le mot sur la table ? »

Hochart haussa les épaules et poussa un grognement. Il jeta sa chemise et se fourra dans son lit. Tout de suite, il ferma les yeux.

« Eh, Hochart ! reprit Laborde. Je te jure : ce n'est pas une blague. Tu vois bien que Stien et Delafond ne sont pas là. »

— Et alors ? fit Hochart. Tu veux peut-être me faire croire qu'ils ne sont pas chez les filles ?

— Crétin ! lança Laborde. On ne va pas chez les na-

nas en tenue de combat ! Tu vois bien que leurs affaires ne sont pas là ! »

Hochart se dressa sur son séant. Bon Dieu ! Mais c'était vrai ! Les sacs de Stien et de Delafond n'étaient pas là. Voilà bien ce que c'est : on pieute dans un palace et on oublie que la guerre est de l'autre côté de la porte ! A toute vitesse, le lieutenant se rhabilla et prépara son sac. Encore une journée sans sommeil ! Et pour se retrouver où, la nuit tombée ?

Déjà, la jeep était arrivée. Hochart bondit. Trois tours de roue, la tête d'Hochart dodelinait. « Où est-ce que je vais ? » se demandait-il. Histoire de ne pas s'endormir. Mais il lui sembla, quand la jeep pénétra sur le terrain d'aviation, qu'il avait bien dormi trente secondes.

Perception du parachute... Comme quoi la corvée de pliage n'avait pas été inutile. Quel zinc ? Celui-là, les moteurs tournaient déjà. Hochart se hissait dans la carlingue quand il aperçut, marchant toujours raide comme un grenadier de Frédéric, le sous-lieutenant Meyer.

« Hé, Meyer ! cria Hochart. Savez-vous où nous allons ? »

Meyer le regarda de ses yeux froids et répondit avec cet accent allemand dont nul ne savait si c'était un tic, un goût, une habitude ou l'effet de la voix du sang :

« Vous sautez à Hoa Binh, mon lieutenant. »

Hoa Binh ? Sale coin ! La rivière Noire, si bien nommée... Le temps de refermer l'œil trente secondes, du moins avait-il eu l'impression que ça n'avait pas duré plus longtemps, Hochart se retrouvait dans le calme silencieux du ciel d'Hoa Binh. Un bonheur après le ferraillement assourdissant du JU. Soudainement, le lieutenant atterrit sur la D.Z. d'Hoa Binh. Les hommes de son stick se posèrent les

uns après les autres, en douceur, poignée de pétales.

Sauf un. Il s'appelait Gerboux et il était caporal. Gerboux avait cédé à cette psychose qui hantait les hommes du B. E. P. depuis les deux ou trois accidents mortels qui venaient d'avoir lieu : la sangle d'ouverture automatique du parachute qui était sectionnée net contre le rebord métallique de la porte du JU. On sautait. Le dorsal s'ouvrait-il ? Et si la S. O. A. était coupée ? Pas le temps de réfléchir beaucoup, dans ces moments-là... Gerboux avait actionné la poignée du parachute ventral alors que le dorsal se dépliait normalement. Les deux parachutes s'étaient enroulés l'un autour de l'autre. La torche. Gerboux s'était écrasé au sol.

Ça commençait bien. Gerboux resterait à Hoa Binh. Dans un trou. Les autres légionnaires de la 2^e compagnie prirent la direction de Cho-Bo, village situé sur la rivière Noire, à vingt-cinq kilomètres en amont de Hoa Binh. C'était là qu'une section du 5^e Etranger avait disparu. Aucune nouvelle depuis plusieurs jours. « A moi, la légion ! », donc. Et les hommes du B. E. P. y allaient.

Ils y allaient précautionneusement. Les méandres de cette vallée boisée où serpentait la rivière Noire étaient autant de pièges attirants. Un paysage magnifique et mortel, qu'on savait infesté de Viets. Le capitaine Bouyssou avait fait prendre de grandes distances. Loin les uns des autres, les légionnaires cheminaient, l'œil aux aguets, l'arme au poing. Soudain, Bouyssou s'exclama :

« Mais... mais qu'est-ce qu'il fout, celui-là ? »

Celui-là était un maréchal des logis-chef de la gendarmerie. Il marchait calmement, de son pas de gendarme. Mais son pistolet mitrailleur était pointé, et il portait à la ceinture un chapelet de grenades. Il s'arrêta près du capitaine Bouyssou et se tint dans une raideur réglementaire.

« Où allez-vous comme ça ? demanda Bouyssou, interloqué.

— Rendre compte, mon capitaine.

— Rendre compte ?

— Oui, mon capitaine. Je suis du poste de Cho-Bo, que nous tenons toujours avec quelques gendarmes et un groupe de partisans. Une section de légionnaires est tombée dans une embuscade à trois cents mètres du poste. Elle a été complètement détruite. Les Viets ont emporté les blessés sans que nous ayons pu intervenir. Alors je vais rendre compte à Hoa Binh. »

Bouyssou regardait le gendarme. Était-il héroïque ou inconscient ? Les deux, sans doute. Et d'ailleurs, ne s'agissait-il pas d'une seule et même vertu ?

« Nous vous emmenons, décréta le capitaine. Nous allons à Cho-Bo. »

Le poste était silencieux. Silencieux mais vivant. La situation était telle que le maréchal des logis Duranchelle l'avait décrite. Quelques gendarmes et quelques partisans, fébrilement pressés contre les meurtrières de sacs de sable. Ils avaient tenu. Le drapeau français flottait toujours sur le poste, dont les rondins étaient déchiquetés par endroits : mortier viet... Mais les Viets avaient disparu. Disparue aussi la section de légionnaires. Aux abords de Cho-Bo, la compagnie Bouyssou avait bien récupéré deux ou trois rescapés, des légionnaires du 5^e Etranger, trop sonnés pour regagner le poste par leurs propres moyens.

La compagnie du B. E. P. s'installa pour la nuit à Cho-Bo. Bouyssou attendait le commandant Thomas qui devait, avec une compagnie du 5^e, rechercher les débris de sa section. Pour leur part, les légionnaires-parachutistes pousseraient jusqu'au poste de Suyut, à une quinzaine de kilomètres de Cho-Bo. Suyut, non plus, ne répondait pas.

Au matin, dès les premières lueurs, Hochart, qui dormait enfin d'un sommeil profond, fut réveillé par

un homme qui était de garde au mirador du poste :

« Mon lieutenant ! Venez voir dans le mirador ! »

Hochart se leva lourdement. Les bat-flanc de Cho-Bo ne valaient pas la couche du Splendid. Une nuit dans les draps, une nuit debout, une nuit par terre dans son treillis de combat... Les jumelles aux yeux, Hochart suivait le cours de la rivière Noire, suivant les indications du guetteur.

« Là, mon lieutenant, vous voyez ? »

Hochart voyait. Dans le léger brouillard de cette matinée de novembre, un radeau apparaissait. Il dérivait au gré du courant. Il n'y avait personne dessus. Si, peut-être. Une vague forme humaine qui, semblait-il, remuait. Hochart donna quelques ordres. Un groupe se précipita vers la rivière.

L'homme était ensanglanté. Calé au centre du radeau en position assise, il avait les mains liées derrière le dos. Sa mâchoire était arrachée. Mais il vivait. C'était un légionnaire de la section disparue. Au poste, il fit comprendre qu'il voulait parler. Il ne le pouvait pas. Il réclamait un crayon et du papier. Avec un « accent » nettement allemand, il écrivit :

« Ne mettre pas sur le dos. »

Et, pour bien souligner son injonction, il se mit à rouler des yeux. Si cette face n'avait pas été sanglante et à moitié arrachée, tout le monde aurait éclaté de rire. Mais on avait parfaitement compris : le pauvre type craignait de mourir étouffé si on le couchait. On le rassura. Et il reprit le crayon, traçant avec application les mots suivants :

« Adjudant-chef tué — deux sergents tués — presque tous légionnaires tués. »

Litanie funèbre que le crayon récitait avec un calme admirable. Et toujours avec le même calme, le légionnaire sans mâchoire répondait aux questions posées, donnant des détails sur l'anéantissement de sa section, sur les cinq ou six prisonniers que les Viets

avaient emmenés, sur l'acharnement de l'embuscade. Le capitaine Bouyssou, bouleversé, avait l'impression que l'homme décrivait un drame qu'il n'avait pas vécu. Inconscience ou héroïsme ? Toujours la même question.

Cependant, l'état du blessé interviewé était grave. Il fallait l'évacuer sur Hoa Binh, au plus vite. Par quels moyens ? Comme Moïse sur son berceau, le légionnaire avait été apporté par le fleuve. Il repartirait par le fleuve. Hochart fréta une pirogue et confia à deux partisans l'homme à la mâchoire cassée. C'était risqué. Ce fut payant. Quelques heures plus tard, malgré le courant de la rivière Noire, malgré les Viets qui surveillaient les rives, le blessé arrivait à Hoa Binh. Un avion l'emporta immédiatement à Hanoi. Il était sauvé : il le méritait.

Pendant ce temps, à Cho-Bo, Bouyssou saluait le « père Thomas », venu avec ses éléments du 5^e Etranger. Rapides explications. Le 5^e restait là, prenant à son compte la quête hasardeuse de ses survivants. Le B. E. P. s'enfonçait, comme dans un antre, plus en avant dans la vallée de la rivière Noire. Objectif : Suyut.

Suyut avait disparu. C'était pire qu'à Cho-Bo où seule la section de protection s'était évanouie. Ici, le poste lui-même avait été rasé — les madriers, les quelques parties bétonnées, les *ca-nhas* de sacs de sable, les emplacements de mitrailleuses, le mât où avait flotté le drapeau, tout cela avait été emporté par un typhon, une rage, une méthode. Des tombes viets toutes fraîches témoignaient de la violence des combats. Les défenseurs avaient chèrement vendu Suyut. Puis, ç'avait été la mort.

Pourtant, quelques jours plus tard, alors que le B. E. P. était de retour à Cho-Bo, les légionnaires-parachutistes et les autres eurent la surprise de voir surgir des broussailles une petite troupe hagarde. Elle

était conduite par un maréchal des logis-chef de la gendarmerie — un autre ! Ces quelques gendarmes et partisans avaient accompli un exploit. Ils étaient sortis du poste attaqué par les Viets, que tenait toujours la section de légionnaires du 5^e Etranger. En bon ordre, ils avaient rompu l'encerclement et avaient gagné la jungle. Ils arrivaient, épuisés. Mais en bon ordre. Bouyssou songea que la gendarmerie française était vraiment le corps d'élite par excellence.

Le B. E. P. regagna ses quartiers d'Hanoi. A Suyut, deux sections du 5^e Etranger s'installèrent pour remplacer la section anéantie. Quelques semaines plus tard, à leur tour, elles étaient totalement détruites. Une quarantaine de morts... C'était toujours la même litanie.

Quinze jours après cette tragédie, c'était pour le B. E. P. une franche comédie : à la guerre aussi, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. La vedette de ces journées d'hilarité fut un certain colonel Lacroix, une sorte de « Sapeur Camember » du Tonkin.

Au B. E. P., personne ne le connaissait très bien. On ne savait d'où il sortait. Mais il avait atteint la célébrité en multipliant ces grandes réflexions que l'on sent longuement mûries et qui semblent faites pour passer à la postérité. On l'entendit un jour déclarer de son accent rocailleux, à la population d'un village catholique qu'il avait fait rassembler :

« Vous êtes catholiques, je m'appelle Lacroix, nous sommes faits pour nous entendre... »

Dieu merci ! Ce brave colonel était effectivement catholique pratiquant et il était animé d'un esprit chevaleresque parfaitement louable. Par exemple, il avait horreur du « pillage » et ne manquait jamais une occasion de rappeler que toute nourriture, comme un cochon ou un poulet, devait être payée à l'habitant. Régulièrement, il faisait ces ultimes recommandations au briefing des officiers. Et il se trouvait toujours

un plaisantin pour poser au colonel une question :
« Et s'il n'y a personne dans le village, comment fait-on ?

— Aucun problème, vous mettez l'argent sur une table de la pagode.

— Mais mon colonel, il peut s'envoler ?

— Allons ! Vous mettez un caillou dessus pour pas que ça s'envole. »

Un officier qui avait l'art de la synthèse déclara un jour que c'était un con, mais un con glorieux. Le sobriquet lui resta. Mais, comme il n'était pas tout à fait le seul de son espèce, « glorieux » devint un substantif courant. Il va sans dire que son emploi était inversement proportionnel au nombre des galons et qu'il trouvait sa plénitude dans le vocabulaire des lieutenants. Celui-là, c'est encore un « glorieux » était une réflexion banale chez les jeunes officiers du Corps expéditionnaire.

Le colonel Lacroix réussit pourtant un tour de force : celui de donner, sans le savoir il est vrai, son nom à une opération que le commandement n'avait pas cru devoir baptiser. A la date du 14 décembre 1949, on trouve, en effet, dans certains journaux de marche, pièces sérieuses et officielles, la mention : « Opération les Trois Glorieuses. » Pourquoi ? Tout simplement parce que le colonel Lacroix, pendant ces trois jours d'opération, avait offert aux unités qu'il commandait, notamment au 1^{er} B. E. P., un tel aperçu du registre qu'il pouvait couvrir que les subordonnés unanimes ne parlèrent plus que des « Trois Glorieuses ».

Le premier jour, le commandant du 1^{er} B. E. P. discuta l'ordre qu'il venait de recevoir. Segretain s'insurgeait. Il était vraiment trop stupide de vouloir faire former le carré à un bataillon, comme au temps de Bugeaud, sur une colline où aurait tenu à peine une compagnie.

« Faites ce que vous voulez », dit enfin Lacroix, de guerre lasse.

Le 1^{er} B. E. P. était allé s'installer à quatre cents mètres de là.

Et puis, le bataillon finit par trouver les idées tactiques du colonel si divertissantes qu'il se mit à les appliquer à la lettre en s'amusant beaucoup. Le « glorieux » avait en particulier une méthode tout à fait remarquable pour installer des unités sur une position. Elle consistait à rassembler tout le monde au sommet du mouvement de terrain choisi, sommet destiné à devenir le cœur de la position où se tiendrait le chef. A partir de là, les unités devaient descendre, colonne par un « en colimaçon » tout autour de lui, jusqu'à ce que chacun soit casé. Ce qui fut fait. Et les premiers surpris furent sans doute les Viets, s'il y en avait. En tout cas, ils ne se manifestèrent pas.

Quelques jours plus tard, à l'émission de la radio de Hanoi au cours de laquelle les soldats du Corps expéditionnaire pouvaient demander des disques pour leur vieille maman ou leur petite cousine, on entendit la speakerine annoncer, de sa voix délicieuse : « De la part d'un groupe de soldats, pour le colonel Lacroix, le colonel Y... et le colonel Z..., les Compagnons de la chanson et Edith Piaf chantent *Les Trois Cloches*. »

Ce fut un éclat de rire dans les popotes. Le succès des *Trois Cloches* fut immense. On en demandait et en redemandait. Et comme il faut toujours un certain temps à la hiérarchie pour s'ébranler, ce n'est que quinze jours plus tard qu'une vigoureuse intervention auprès des responsables de l'émission fit mettre à l'index la malheureuse Piaf et ses *Cloches*.

Au B. E. P. où la bonne humeur était de règle, les visites provoquaient souvent de franches parties de rigolade. Plus les personnages avaient un style particu-

lier, plus les plaisanteries avaient de chance de faire mouche.

Au cours de l'opération « Diabolo », une excellente occasion se présenta. C'était la veille de Noël, et le « père Monclar », le général inspecteur de la Légion étrangère, avait décidé de venir passer la fête de la Nativité avec le bataillon. Il arriva le 24 décembre escorté de son officier d'ordonnance, le lieutenant Georges Longeret, « le beau Georges » comme l'appelaient les officiers du B. E. P., un peu jaloux de ses succès féminins.

Le général Magrin-Verneret, dit « Monclar » depuis son appartenance aux F. F. L., était une figure. Les anciens connaissaient ses qualités, se moquaient de ses défauts et s'amusaient de ses manies. L'une d'elles consistait à vouloir à tout prix poser des questions aux légionnaires. Il faisait, à son échelon, le coup de l'oreille pincée de Napoléon. Les officiers étaient toujours un peu inquiets des sottises que les légionnaires allaient sortir pour épater la galerie. On savait qu'en l'occurrence c'était toujours devant les grandes gueules que le général s'arrêtait.

A la section du lieutenant Delafond, ça ne rata pas. Le père Monclar, après avoir interrogé quelques légionnaires d'origine allemande et peu bavards, s'arrêta devant Olivier. Français, truand, sympathique, enfant de l'Assistance, Olivier était au demeurant excellent légionnaire.

« Et toi ? Qu'est-ce que tu faisais dans le civil ? » demanda Monclar.

Le légionnaire bomba le torse :

« Toréador, mon général. »

Quand le général quitta la compagnie, Delafond convoqua le caporal. Il savait parfaitement qu'il était garçon de courses et n'avait jamais chatouillé le moindre taureau.

« Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? »

— C'est rien, mon lieutenant ! J'avais parié avec les copains. »

Monclar n'avait nullement tenu rigueur aux légionnaires-parachutistes des aménités particulières de leur accueil. La visite du général devait attirer quelques bienfaits du ciel sur le B. E. P. Afin de renforcer l'ordinaire pour le 1^{er} janvier, un parachutage spécial aurait lieu le 31.

Le commandant de la C.C.B., le lieutenant Laborde, se chargea d'en prendre possession. Il fit préparer une D. Z. Quand le parachutage fut annoncé, il se rendit lui-même à la D. Z. avec une escorte et des coolies. Le sous-officier qui marchait en tête houspillait les coolies pour qu'ils avancent plus vite. L'un d'eux s'apprêta à doubler Laborde. Il marchait sur le bas-côté.

Soudain, une explosion coupa en deux la petite colonne. Le coolie avait mis le pied sur une mine qui l'avait déchiqueté. Quant au lieutenant Laborde, il avait le dos complètement enfoncé. Il fut rapporté mourant au P. C. du bataillon.

Sa robuste constitution l'emporta. Evacué sur l'hôpital Lanessan, il resta pendant des semaines entre la vie et la mort. Tous les éclats reçus ne pouvant lui être enlevés à Hanoi, le médecin-chef décida son évacuation sanitaire sur la métropole.

Cependant, sa proposition pour la Légion d'honneur était acceptée, et le général Carpentier, commandant les troupes du Tonkin, se proposa d'aller la lui remettre en personne.

Ce fut le 1^{er} avril 1950 que les officiers du bataillon, alors présents à la base arrière, apprirent que le général Carpentier devait venir en fin d'après-midi à l'hôpital pour décorer Laborde. Ils bondirent dans une jeep pour prévenir leur camarade à Lanessan. Surpris de ne pas le trouver dans sa chambre, ils se rendirent chez le médecin-chef.

« Ah ! il n'est pas dans sa chambre, cet oiseau-là, dit le médecin. Eh bien, ça ne m'étonne pas. Cherchez-le.

— Comment ça ?

— Laborde a un éclat mal placé, dangereux, près du cœur. En attendant son rapatriement, je lui ai prescrit le calme et je lui ai interdit les boissons alcoolisées. L'autre jour, il me demande la permission de sortir parce qu'il devait se faire remettre la Légion d'honneur. Je lui ai donné l'autorisation. Il est rentré avec une cuite et sans Légion d'honneur. Il m'a expliqué que la cérémonie avait été repoussée. Il a recommencé cette comédie. Trois fois. J'ai enfin compris et je lui ai interdit de sortir. J'ai même fait donner des consignes au poste de police. Seulement aujourd'hui, le poste de police est tenu par des légionnaires. Je présume qu'ils ont laissé sortir leur lieutenant... »

Les officiers du B. E. P. étaient atterrés. Si Carpentier ne trouvait pas Laborde dans son lit, ça ne ferait pas sérieux ! Ils filèrent en ville, en se répartissant les bistrots, et finirent par découvrir le mourant au *Coq d'Or*, en joyeuse compagnie et en pleine forme.

« Qu'est-ce qui se passe, mes gaillards ? Vous avez l'air bien emmerdés... »

Ils expliquèrent que Carpentier allait arriver dans une demi-heure à Lanessan pour le décorer. Laborde éclata de rire :

« Ah, ça, mes cocos, vous ne me la ferez pas ! Vous me prenez pour un con ? »

Les autres ne comprenaient pas.

« Vous croyez que je ne sais pas que nous sommes le 1^{er} avril ? »

C'était la catastrophe. Persuadé qu'il s'agissait d'un poisson d'avril, Laborde restait assis sur sa chaise, offrait des tournées générales et refusait d'entendre raison. Il fallut une demi-heure de prières, de serments, de menaces et une foule de « paroles d'offi-

cier » pour qu'il consentît à suivre ses camarades du B. E. P.

Quand la jeep arriva à Lanessan, la voiture du général s'arrêtait déjà devant le poste de police où se tenait le médecin-chef. Les officiers du B. E. P. firent de grands signes pour attirer l'attention du toubib et lui faire comprendre qu'ils ramenaient Laborde. Un léger signe de tête. Le médecin-chef avait compris.

« Si vous le voulez bien, mon général, nous passerons d'abord par mon bureau.

— Vous savez, mon vieux, je suis réellement pressé. »

Le médecin réussit néanmoins à gagner quelques minutes. Pendant ce temps, les officiers portaient Laborde à toute vitesse dans les escaliers, puis dans sa chambre. Ils ouvrirent le lit, mirent dedans le lieutenant tout habillé et le bordèrent soigneusement.

Le général arriva. Il se composa une mine de circonstance devant ce blessé qui était visiblement dans le cirage. Et pour cause : Laborde avait dans le nez un nombre de verres considérable. Le général prit la croix de chevalier que lui tendait son aide de camp et, avec un mot gentil, s'apprêta à écarter le drap pour épingler la décoration sur le pyjama, comme le voulait la tradition. Il allait tout découvrir !

Le médecin-chef se pencha alors et dit tout bas au général :

« Doucement, mon général ! C'est un très grand blessé. »

Carpentier hocha la tête et se contenta d'épingler la croix sur le drap. Dès qu'il eut quitté la chambre, Laborde, remis de ses émotions, se redressa :

« Cette fois, les gars, ça s'arrose ! »

LE MARATHON DE THAÏ BINH

IL était six heures du matin. Tout le bataillon n'avait pas encore débarqué. Déjà Berthaud s'était lancé en direction de la route. Il était guidé par un groupe de sept partisans : le commando du B. E. P. commandé par le sergent Kopatoff.

Marche rapide. Presque la course. Cependant le commandant Segretain s'impatientait. Par radio, il donna l'ordre au capitaine de Saint-Etienne de forcer l'allure. Saint-Etienne obtempéra. La dimension de son pas était immense. Il doubla la section Berthaud, arriva à hauteur du lieutenant et le harcela.

« Accélérez, Berthaud ! Au maximum ! »

Le petit lieutenant jeta sur le « compas » de son chef un regard qui en disait long. Mais il se tut et poussa ses éclaireurs.

L'intention du commandement était de réoccuper l'évêché de Thaï Binh contrôlé par les Viets, mais où l'évêque demeurerait. En cas d'attaque des troupes françaises sur la ville, les Viets emmèneraient le prélat, c'était certain, puis ils feraient sauter le pont dont ils avaient préparé la destruction. Segretain

avait choisi de tenter la surprise en fonçant le plus vite possible sur Thaï Binh, pour l'occuper, s'emparer du pont avant qu'il ne saute et soustraire l'évêque à l'ennemi. C'était l'occasion de clouer définitivement le bec de ceux qui, à Hanoi, ne croyaient pas à la rapidité des légionnaires-paras.

Sept heures. La 3^e compagnie avait déjà couvert neuf kilomètres. Les partisans marchaient à petits pas précipités de part et d'autre de la route. Légèrement détachés devant la section Berthaud, ils étaient parfois obligés de courir pour maintenir leur avance.

A l'entrée du bourg de Nõi Lang, il y eut une agitation suspecte parmi les villageois. Impavides, les partisans ne ralentirent pas leur allure. Et pourtant, si c'était des Viets ? C'était des Viets. Ceux-ci les regardaient s'avancer, sans réagir, intrigués mais non affolés par cette petite troupe qui marchait au beau milieu de la route. Ils étaient sans doute trompés par la tenue des partisans, tout à fait semblable à la leur. Les Viets et les partisans n'étaient plus qu'à une centaine de mètres les uns des autres, quand brusquement les premiers déguerpirent en courant. La découverte de la longue colonne qui fonçait vers eux les avait remplis de terreur.

Berthaud comprit qu'il fallait continuer sur cette lancée afin que l'ennemi n'eût pas le temps de se ressaisir. L'allure augmenta encore. Huit, neuf, dix kilomètres. Voici l'entrée de Thaï Binh. Le B. E. P. avait mis deux heures pour faire près de vingt kilomètres. Les légionnaires, fourbus, étaient trempés de sueur. Et c'est alors que le capitaine commanda :

« Direction le pont. Comme prévu. Foncez ! »

Berthaud se lança avec son groupe de tête. Il fut accueilli par des rafales et des coups de feu à hauteur des premières maisons. Ses hommes ripostèrent. Derrière, le capitaine de Saint-Etienne réagit aussitôt :

« Cornuault, débordez par la gauche et tâchez d'atteindre le pont ! »

Cornuault, c'était un autre Berthaud. Le même tempérament de baroudeur. Mais, en plus, il avait pour lui son extrême jeunesse — c'était le plus jeune officier du bataillon. Cela lui donnait, dans le combat, une inconscience, une folie, un aveuglement triomphant qui permettent les plus grandes choses, les plus grands exploits, ou qui provoquent parfois de petites catastrophes. Aidé, en outre, par une santé de fer, infatigable, vif, vigoureux, il fonçait toujours en tête. Eclaireur de pointe de sa section, il était le cauchemar de son capitaine. Saint-Etienne, en pleine opération, se demandait souvent où se trouvait le chef de la 2^e section, qui semait ses légionnaires derrière lui, comme le Petit Poucet. Mais ses hommes l'adoraient, tant il avait de charme. Ils le suivaient partout, et c'était immanquablement en plein chez les Viets.

La section Cornuault, suivie par la section de commandement et celle du lieutenant Nicolas, contournaient le lieu de l'accrochage et fonçait droit vers le fleuve. Comprenant que leur seul itinéraire de repli allait leur être interdit, les Viets décrochèrent. De toute évidence, ils n'avaient pas eu le temps d'organiser leur défense. La fuite des éléments de couverture entraînait celle de tous les Viets qui occupaient la ville.

Arrivé en bordure du Song Tra Ly, Cornuault aperçut le pont. Des Viets le franchissaient en courant. Quelques-uns s'affairaient autour des piliers. Le lieutenant lança ses hommes qui se précipitèrent en tirant. Chez les Viets, la confusion était totale. C'était la débandade. Quand les voltigeurs de Cornuault surgirent sur le pont, des paquets d'explosifs étaient là, en vrac. Des mèches pendaient, intactes.

Au même moment, le lieutenant Delafond, avec la section de tête de la 2^e compagnie, débouchait devant

l'évêché. Il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour encercler le bâtiment, facile à repérer car il était le seul à être intact au milieu de cette cité en ruine. A côté, un orphelinat à l'aspect caractéristique aidait encore à le désigner.

Delafond, rejoint par le lieutenant Hochart, frappa à la porte.

« Qu'est-ce que c'est ? interrogea une voix terrorisée derrière la lourde porte de bois.

— Officiers français. Ouvrez !

— Je ne sais pas si... Il faut que je demande...

— Ouvrez immédiatement ou nous enfonçons la porte ! » cria Hochart.

Le vantail s'ouvrit imperceptiblement. Les deux officiers le poussèrent d'un seul coup et franchirent le seuil. Suivis par un groupe de la section Delafond, ils grimpèrent au premier étage la carabine à la main, en se heurtant dans le couloir à trois curés, deux Annamites et un Européen. Dans leur précipitation, les lieutenants leur mirent hardiment la carabine sur le ventre.

« On veut voir l'évêque, dirent-ils ensemble.

— Mais c'est moi, l'évêque ! » dit tranquillement le curé européen.

Bons catholiques — Delafond avait été élevé par les jésuites de Sainte-Geneviève et Hochart vénérât au moins saint Michel —, les deux lieutenants n'étaient pas tellement habitués à braquer les évêques. Tout penauds, ils tentèrent de faire oublier leurs carabines en les faisant lentement disparaître derrière leur dos. Ils bredouillaient des « Monseigneur », des « hommages respectueux », des « humbles pardons ».

En tout cas, l'évêque était là et c'était l'essentiel. Il n'avait pas été enlevé par les Viets et n'était pas parti de son plein gré, ce que le commandement, toujours soupçonneux à l'égard du clergé d'Indochine, craignait quelque peu...

A 8 h 30, ce 8 février, Thaï Binh était aux mains du B. E. P., pont intact, évêque dans son évêché. Pour les légionnaires-parachutistes de Segretain, c'était un succès qui dépassait largement les prévisions les plus optimistes.

A gauche du pont, le commandant Segretain rédigea le texte du message destiné au commandant.

« Qu'est-ce que vous en pensez, Garrigues ? » demanda-t-il au commandant de la 1^{re} compagnie en lui tendant le carnet.

Le capitaine Garrigues n'était affecté au B. E. P. que depuis trois mois. Sa carrure n'enlevait rien à son aspect intellectuel, à son allure racée. Officier calme et posé, il arrivait de l'état-major de Hanoï et connaissait l'interprétation que l'on faisait là-bas des messages opérationnels.

« Pas d'accord, mon commandant ! Ils vont croire que c'était une promenade et que n'importe quel bataillon pouvait en faire autant. Vous permettez que je le modifie ? »

Pierre Segretain était un homme simple et modeste. Il ne lui venait pas à l'idée de souligner les actions de son bataillon et encore moins de se mettre en avant. Ses officiers lui reprochaient presque ce côté volontairement effacé que n'avaient pas la majorité de ses pairs, qui, volontiers, « secouaient le bananier ». Certes, il n'était pas question de les imiter. Du moins fallait-il faire connaître la vérité au commandement, afin que les hommes fussent récompensés comme ils le méritaient.

Le message de Garrigues n'était pas triomphal. Il était juste. Il précisait que les Viets avaient été stupéfaits par l'irruption du B. E. P. dans leur fief et soulignait que leur dispositif défensif avait été complètement neutralisé par la rapidité des légionnaires-parachutistes.

La suite fut du même tonneau, pour reprendre le

nom de cette opération : les Viets se considéraient chez eux dans l'évêché de Thaï Binh. Tous les villages fouillés étaient piégés. Les Viets accrochaient fréquemment les unités françaises et les harcelaient durant la nuit à coups de mortiers et de mitrailleuses lourdes.

Quand le B. E. P. reçut mission de rejoindre son point de débarquement en fouillant le terrain, le commandant Segretain donna l'ordre de ne pas s'attarder. Estimant même que la compagnie de tête ne progressait pas assez vite, il la fit doubler par la 2, dont les légionnaires passèrent devant leurs camarades « en roulant les mécaniques ». Trois minutes plus tard, il y avait dans cette compagnie neuf blessés. Le lieutenant Hochart devait être évacué, le corps transpercé d'éclats de grenades. Il s'en remettrait rapidement, mais remarquerait plus tard que « Vite, vite » — le mot d'ordre de cette opération « Tonneau » — était l'anagramme de « Viet »...

Quoi qu'il en soit des jeux de mots du lieutenant Hochart, ce bataillon, que d'aucuns voulaient lourd et lent, était passé au rang des plus rapides. « Solides » et « rapides » étaient désormais les caractéristiques des légionnaires-parachutistes. Ces qualités, qui ne feraient que se développer au cours des années suivantes, pousseraient les B. E. P. et les R. E. P. à la première place des unités de choc de l'armée française.

LE BORDEL DE L'ADJUDANT STUCKLIC

CORNUAULT coupa enfin les gaz. Le repas pouvait commencer. Toujours tout fou, toujours jeune chien, cet animal de Cornuault n'avait-il pas inventé d'arriver à motocyclette dans la salle à manger de Gia Lam. Il faut préciser que Cornuault avait le plus grand mal à rouler en voiture, aucune assurance ne voulant consentir à couvrir les risques qu'il prenait. Il semblait inconscient, même à tous ces hommes qui l'étaient déjà passablement.

Evidemment, l'occasion n'était pas ordinaire. La base arrière du B. E. P. quittait enfin l'ancienne gare de Gia Lam, vieillotte et incommode, pour la cité universitaire de Bach Mã que l'on disait spacieuse et confortable. Ce n'était pas trop tôt : ils disaient également adieu à leur président, Carvalho, promu capitaine. La tradition voulait qu'il aille désormais prendre ses repas dans la salle à manger des capitaines.

Commencé dans les pétarades du sous-lieutenant Cornuault, ce gueuleton du 3 juillet 1950 s'annonçait sous de joyeux auspices. On se mit à table. Ce fut d'abord, sous les bravos, traditionnel, et sous les ri-

res, solennel : le pópotier lisait le menu. Et tout de suite, comme il arrive entre camarades, on évoqua les souvenirs du passé et les personnages de la famille. Qu'était devenu, par exemple, le lieutenant Vallet ?

Vallet, qui devait embarquer avec le R. E. P. pour l'Indochine, était resté en Algérie. A son propos, le commandement avait en effet appliqué avant la lettre la formule : « Faites l'amour et pas la guerre. » C'est que Vallet était furieusement amoureux d'une A.F.A.T., qu'il voulait épouser. Par malheur, la fiancée en uniforme avait deux qualités, dont une au moins la rendait, aux yeux du commandement légionnaire de l'époque, inapte au mariage avec un officier de la Légion : elle était juive d'une part, et d'autre part spécialiste dans les transmissions et le décryptement des messages. Quelle qu'en fût la raison, la hiérarchie avait par deux fois renvoyé le dossier de demande en mariage du lieutenant Vallet et de son lieutenant A. F. A. T. Obstiné autant qu'épris, Vallet avait réitéré. On l'avait alors muté dans une autre unité de Légion.

C'était tout ce que savaient de l'absent les lieutenants du B. E. P., qu'indignait l'attitude du commandement à l'égard de leur camarade. Cependant, au cours de cet été 1950, Vallet voyait enfin ses efforts et ses sentiments récompensés. Profitant d'un changement de chef de corps, il faisait accepter sa demande en mariage et il épousait son A. F. A. T. Dans le même temps, le lieutenant Vallet — le second, celui qui portait jupon — devenait l'une des deux seules femmes qui décryptait les messages vietminh. Fut-ce cela qui déplut finalement aux misogynes de l'état-major ? Toujours est-il que Vallet devait être muté une nouvelle fois dans un service auto des environs de Saïgon.

Après la triste évocation de ces Roméo et Juliette à deux galons, poursuivis par la hargne des Capulets et des Montaigus de l'état-major, quelqu'un détendit l'at-

mosphère en brandissant le fanion du bataillon, curieux carré de soie, rempli d'inscriptions en lettres chinoises. C'était le lieutenant Nicolas qui avait fait office de lettré, ou au moins de lettriste : il inscrivait, dans ces caractères incompréhensibles au profane, les opérations de sa compagnie, la 3^e. La chose, à l'échelon compagnie, était théoriquement interdite par le règlement. La difficulté avait été tournée, car personne ne comprenait les inscriptions mentionnées sur le foulard.

Ce foulard, moitié chinois, moitié Hermès, moitié Confucius, moitié faubourg Saint-Germain, avait une histoire. C'était un cadeau d'une « marraine » illustre : la « môme Bordas ». Cette chanteuse de chansons grivoises avait participé en Algérie, peu avant l'embarquement du bataillon, au Camerone de 1948. Son succès avait été franc, à la hauteur de son numéro. Tout le monde revoyait la scène, la « môme » courant après le médecin du bataillon en criant :

« Eh toubib ! quand est-ce que tu me la donnes, cette paire de couilles, pour que je m'engage à la Légion ! »

Charmante enfant, que les légionnaires appréciaient sans doute plus qu'une Coccinelle. Il est vrai que le grand succès de cette artiste était cette chanson fort connue et bien entendu fort appréciée des légionnaires : *La Femme à barbe...*

De fil en aiguille et de verre en verre, les lieutenants en vinrent à évoquer la personnalité du trésorier du bataillon. Il s'appelait Banstan; c'était un ancien pickpocket berlinois. Pour un trésorier, la chose était curieuse. Et, pour un légionnaire, il offrait une particularité tout aussi notable : il était pédéraste. Son bureau était merveilleusement bien tenu et les secrétaires dont il s'entourait étaient soigneusement choisis parmi les plus beaux gosses du B. E. P.

Segretain voyait évidemment d'un œil navré le tré-

sorier entouré de ses petits trésors. Mais c'était surtout les lieutenants qui personnifiaient les cauchemars du commandant, cet homme austère, très pieux, presque mystique.

Ils étaient neuf célibataires... le titre du film aurait pu servir pour symboliser la cohorte bruyante, chaleureuse, insupportable de ces jeunes lieutenants qui inquiétaient si fort leur chef. Neuf garçons de la même promotion de Coëtquidan, neuf camarades. Au combat, c'était ensemble qu'ils marchaient au canon, et quand l'un d'entre eux était en difficulté, les autres fondaient pour le dépanner. Sans attendre les ordres.

A vrai dire, deux étaient mariés. Mais, parmi leurs camarades qui avaient résisté aux chaînes du mariage, ils retrouvaient cette liberté et cette insouciance qui sont la marque du célibat.

Le premier — l'air d'un prince russe — était en effet géorgien. Marié à Coëtquidan, il était tout jeune papa. C'était le lieutenant Tchabrichvili. Le second, le grand Hippert, était passé devant monsieur le maire de Sidi-bel-Abbès avant d'embarquer. Sa femme l'avait suivi en Indochine. Elle demeurait à Hanoi.

Les sept autres lieutenants étaient vraiment célibataires, sinon endurcis, du moins enjoués. Il y avait Roy, Delafond, Demaizières, Nicolas, ce feu follet de Cornuault, Meyer « le Prussien », le petit Berthaud, Aubouin enfin, qui mettait autant de feu dans l'action que dans la conversation : on l'appelait « l'Avocat ».

Le repas d'adieu de Carvalho à la popote des lieutenants prenait bonne tournure. Fraîchement promu, le capitaine de Carvalho ne voulut pas être en reste avec ces gamins turbulents qu'il quittait en prenant un troisième galon. Sa politesse raffinée, puisée dans les traditions d'une ancienne famille, en faisait l'officier le mieux élevé du bataillon. Et, ce jour-là, le vernis vieille France craqua à peine lorsqu'il prit la parole sur un ton très mondain :

« Messieurs, fit-il, cette vaisselle est indigne d'officiers tels que nous. Il faut la détruire ! »

Joignant le geste à la parole, il prit un grand plat de porcelaine et le jeta à l'extrémité de la salle, contre le mur où il éclata. Immédiatement imité par tous les convives, Carvalho contempla le carnage en souriant. Une minute plus tard, le service entier était pulvérisé. Après quoi, le sous-lieutenant Stien, fin tireur au pistolet, visa les bouteilles encore intactes sur la table et les exécuta. On applaudit.

C'était le moment des chansons. Au 1^{er} B. E. P., elles étaient fort impertinentes, mais nullement dans le style grivois de *L'Artilleur de Metz*. C'était plus grave : l'insolence se trouvait dans l'esprit. Les deux chants de base du bataillon étaient féroce­ment révolutionnaires et antimilitaristes.

Les officiers légionnaires devaient ces chansons au lieutenant Marce, qui avait fait ses classes dans les F. T. P. Marce, soldat très solide — portant bien son nom —, ancien rugbyman, avait le tempérament d'un bon vivant. Et c'était par gouaille qu'il jouait les mauvais esprits.

« Et maintenant, messieurs, ordonna-t-il de sa voix de stentor, une dernière fois, tous ensemble, pour nos chefs, lançons notre chant de révolte, le chant des mutins de la mer Noire... 3... 4... »

*Mon enfant, prends courage
La vie n'est qu'un voyage
Les bourreaux de l'armée
Te volent ta liberté...*

Dans l'autre salle à manger, les capitaines échangèrent un clin d'œil complice. Ils savaient que le commandant avait horreur de ces chants révolutionnaires qui le mettaient dans des rages froides lui, le saint homme, qui ne manquait jamais la messe dominicale,

sauf les dimanches d'opération. Segretain baissa le nez dans son assiette en attendant l'horrible chant suivant, inévitable. C'était le chant des Jeunesses communistes :

« Attention, gueulait à présent Marce, à l'intention de ce capitaine qui nous abandonne, lançons notre avertissement suprême... 3... 4... »

Et tous les lieutenants, debout, le verre à la main entonnèrent leur grand chant de guerre :

Prenez garde

A la jeune garde

Vous les bourgeois, les sabreurs, les curés,

C'est la révolution qui commence,

C'est la revanche de tous les meurent de faim...

Sur ce « meurent de faim » qui clôturait leur repas, les lieutenants se précipitèrent sur le nouveau promu et l'enlevant à bras-le-corps, ils le transportèrent dans la salle à manger des capitaines. Là, ils le jetèrent sur le sol sans ménagement. Et, très dignes, les lieutenants regagnèrent leur popote.

Le commandant Segretain, tout de même, souriait.

Le B. E. P. n'allait pas abandonner à Gia Lam ses fidèles compagnes. Ces amazones étaient les fleurs du B. M. C., le bordel militaire de campagne. Sous la haute autorité d'un couple sympathique, M. et Mme Stucklic, les filles avaient été choisies pour assurer aux guerriers le repos auquel ils avaient droit dans les meilleures conditions d'hygiène et de rendement.

Stucklic, ancien adjudant-chef de la Légion, avait installé sa quinzaine de femmes dans une villa de Gia Lam. Il avait obtenu la bénédiction des autorités, mais l'accord du commandant Segretain ne lui avait été donné que du bout des lèvres. Le chef de bataillon savait bien qu'il devait en passer par là, mais il n'appréciait pas particulièrement ce genre d'établissement.

Quand, l'un des premiers, Stucklic apprit que le bataillon déménageait, il se mit immédiatement en chasse pour découvrir à proximité du nouveau cantonnement du bataillon une maison digne de recevoir ses pensionnaires. Il était marié à une Cambodgienne qui connaissait toutes les finesses des palabres orientales, et rien ne lui fut plus facile que de louer une maison bien située, à la sortie de la cité universitaire de Bach Mai. Tous les permissionnaires passeraient devant. Et la maison, quand ils la verraient, leur dirait : « Pourquoi vous fatiguer à courir en ville puisque vous trouverez ici tout ce dont vous avez besoin... »

Stucklic fit retaper son nouveau domicile. Il n'hésitait pas à faire les choses en grand, connaissant suffisamment les légionnaires qui apprécient toujours ce qui est « beau ». Son établissement était si pimpant, si agréable à l'œil et à l'esprit qu'il lui vint tout à coup l'idée de l'inaugurer en grande pompe.

Un beau matin de juillet 1950, tous les officiers du 1^{er} B. E. P. eurent la surprise de trouver sur leur bureau une enveloppe à leur nom. Dedans, il y avait un bristol sur lequel était imprimé en caractères gothiques le texte suivant : « L'adjudant-chef Stucklic et Madame vous convient à prendre une coupe de champagne à l'occasion de l'inauguration du nouveau B. M. C. du 1^{er} B. E. P. à Bach Mai. » C'était élégant. C'était superbe. Mais, dans son bureau, le commandant Segretain eut un haut-le-corps.

« Il se fout de moi », marmonna-t-il en déchirant cette invitation du diable et en la jetant au panier.

A la popote, en revanche, l'invitation obtint un franc succès de rigolade. Et c'est alors que germa dans le cerveau distingué du capitaine de Carvalho l'idée d'entraîner le commandant au B. M. C.

« Tu n'y arriveras pas ! » dirent les autres.

Carvalhō frappa négligemment son stick contre sa cuisse et laissa tomber :

« Morbleu ! C'est ce qu'on verra ! »

Il choisit son moment et frappa à la porte du bureau de Segretain.

« Mon commandant, commença-t-il, il s'agit d'une affaire délicate...

— Je vous écoute.

— Voilà, c'est cette histoire d'invitation...

— Ah ! non, pas ça ! Je ne veux pas entendre parler de ce B. M. C. Je le supporte, mais que Stucklic ne me casse pas les pieds avec ses sottises.

— C'est qu'il y va de l'intérêt du bataillon, mon commandant.

— Comment ça ?

— C'est bien simple. Vous savez qu'une partie des bénéfiques est versée au Foyer. Si nous vexons Stucklic en refusant son invitation, il ne nous donnera plus un sou. »

Le commandant était ébranlé par l'argument. Mais il résistait encore.

« Je n'ai qu'à dire un mot pour lui fermer sa boutique. Il le sait bien. Il a tout intérêt à ne pas jouer les malins.

— Mon commandant, nous avons nous-mêmes intérêt à le garder. Il fait du travail sérieux. C'est tout de même une garantie pour les légionnaires. Et puis, rien ne l'oblige à verser au Foyer autant qu'il le fait.

— Bon ! bon ! Allez-y, à son invitation ! Mais pour moi, rien à faire !

— Mon commandant, j'ai une idée.

— Encore !

— Il faut répondre au geste de Stucklic, qui ne manque pas de classe, par un geste d'alluré. Nous devrions y aller tous, comme en service, derrière vous, et en tenue blanche.

— Vous êtes complètement fou, Carvalho ! »

Finalement, l'aimable dialectique du capitaine l'emporta. Quand il ressortit du bureau du chef de bataillon, Carvalho arborait un large sourire. Le pari était gagné. Le commandant Segretain irait au B. M. C.

Apprenant la chose, Stucklic ne tint plus en place. Il se démenait, décorait, interdisait sa maison aux regards indiscrets. Il préparait une surprise.

Quand, vers quatre heures de l'après-midi, ce dimanche-là, le commandant traversa Bach Mai en grande tenue, suivi de tous ses officiers, il fut obligé de se frayer un chemin à travers la foule que le bruit avait attirée devant le B. M. C. Sur le pas de la porte, Stucklic attendait, majestueux. Au moment précis où le commandant arriva à sa hauteur, il fit un geste vers l'intérieur de la maison et un orchestre chinois attaqua *Le Caïd*, bientôt suivi du *Boudin*.

Les officiers pénétrèrent dans l'accueillante maison et trouvèrent toutes ces dames alignées, Mme Stucklic en tête, parées comme des princesses, en robes longues, le maintien réservé comme s'il s'agissait de leur premier bal. Le commandant inclina la tête, très digne, tandis que Carvalho y allait de son baise-main. Et la première coupe de champagne bue au succès de cette noble entreprise, Carvalho se pencha à l'oreille du chef de bataillon :

« Il faut ouvrir le bal, mon commandant. »

Sans se faire prier, cette fois, le commandant invita Mme Stucklic et, sous les regards admiratifs de ses officiers, fit une éclatante démonstration de ses talents de valseur.

Jamais sans doute B. M. C. n'avait eu aussi fastueuse inauguration. Et, qui sait, dans le cœur des filles, passa peut-être, la durée d'un après-midi où la galanterie avait un autre sens, un joli rêve ?

LE PIÈGE DE LA R. C. 4.

EN cette première quinzaine de septembre 1950, on buvait beaucoup de pots bien frais chez Betty, au Normandie où traînaient toujours quelques camarades. On riait. On s'amusait. On « dégageait » un œil fixé sans qu'il y paraisse sur ce qui se déroulait dans le Nord, sur la R. C. 4, cette putain de R. C. 4 qui était devenue intenable. De brefs dialogues s'échangeaient :

« Tu as vu que le 3 (le 3^e R. E. I.) vient de relever les Marocains à Dong Khe.

— Non ! Qui ça ?

— La 5 et la 6 (la 5^e et la 6^e compagnie).

— Qui ?

— Vollaire et Allioux (deux capitaines). »

Pas un mot de plus. C'était inutile. Les deux camarades désignés par le sort pour tenir le poste qui avait déjà sauté, qui avait été repris par le 3^e B. C. C. P. et qui était un objectif des Viets, quelque chose comme une proie dont ils rêvaient et qu'ils finiraient bien par avoir, les deux camarades étaient présents. Avec leurs défauts, leurs manies. C'était la

fraternité. Et l'on buvait, chez Betty, à la santé de ceux qui étaient peut-être déjà morts.

En essayant un verre, Betty souriait. Elle les connaissait tous, ces garçons qui rigolaient toujours et n'en pensaient pas moins. Elle, c'était la gazette. Elle transmettait les nouvelles des amis qui ne se rencontraient pas. Les conversations passaient par elle, naturellement. Et Betty donnait aux amis l'impression de s'être vus quand même.

Au 1^{er} B. E. P., ordres et contrordres se succédaient. Le commandant Segretain et le capitaine Jeanpierre suivaient les événements du P. C. de l'état-major des troupes du Tonkin où l'atmosphère se chargeait d'électricité.

A dix-huit heures, le 16 septembre, la radio de Dong Khe ne répondait plus. Vollaire... Allioux...

Dans la nuit du 16 au 17, à That Khe, on entendait la canonnade qui continuait de faire rage dans le Nord. Dans la matinée du 17, un message très faible et d'origine douteuse annonçait que la garnison du poste de Dong Khe comptait quarante tués et quatre-vingts blessés. A midi, le commandement ne savait toujours pas quelle décision prendre. A treize heures, il décidait la mise en alerte aéroportée immédiate du B. E. P. à Hanoi. La première vague décolla à 17 h 10. Les légionnaires-parachutistes sauteraient à dix-huit heures.

Le lendemain, 18 septembre, plus aucun doute n'était possible. Les Viets tenaient Dong Khe, le « verrou » de la R. C. 4. Des deux compagnies de Légion qui avaient été submergées, on ne recueillit pas le moindre rescapé, la tragédie de la route du sang avait commencé. Le rideau se levait sur la première grande bataille de la nouvelle guerre d'Indochine.

Pour le 1^{er} B. E. P., l'affaire commença réellement le

23 septembre 1950. Le bataillon avait reçu la mission d'effectuer un raid éclair sur un village situé à neuf kilomètres au nord-est de That Khe, Poma. Il s'agissait d'aérer That Khe, de chercher des renseignements sur les intentions des Viets et, si possible, de faire quelques prisonniers.

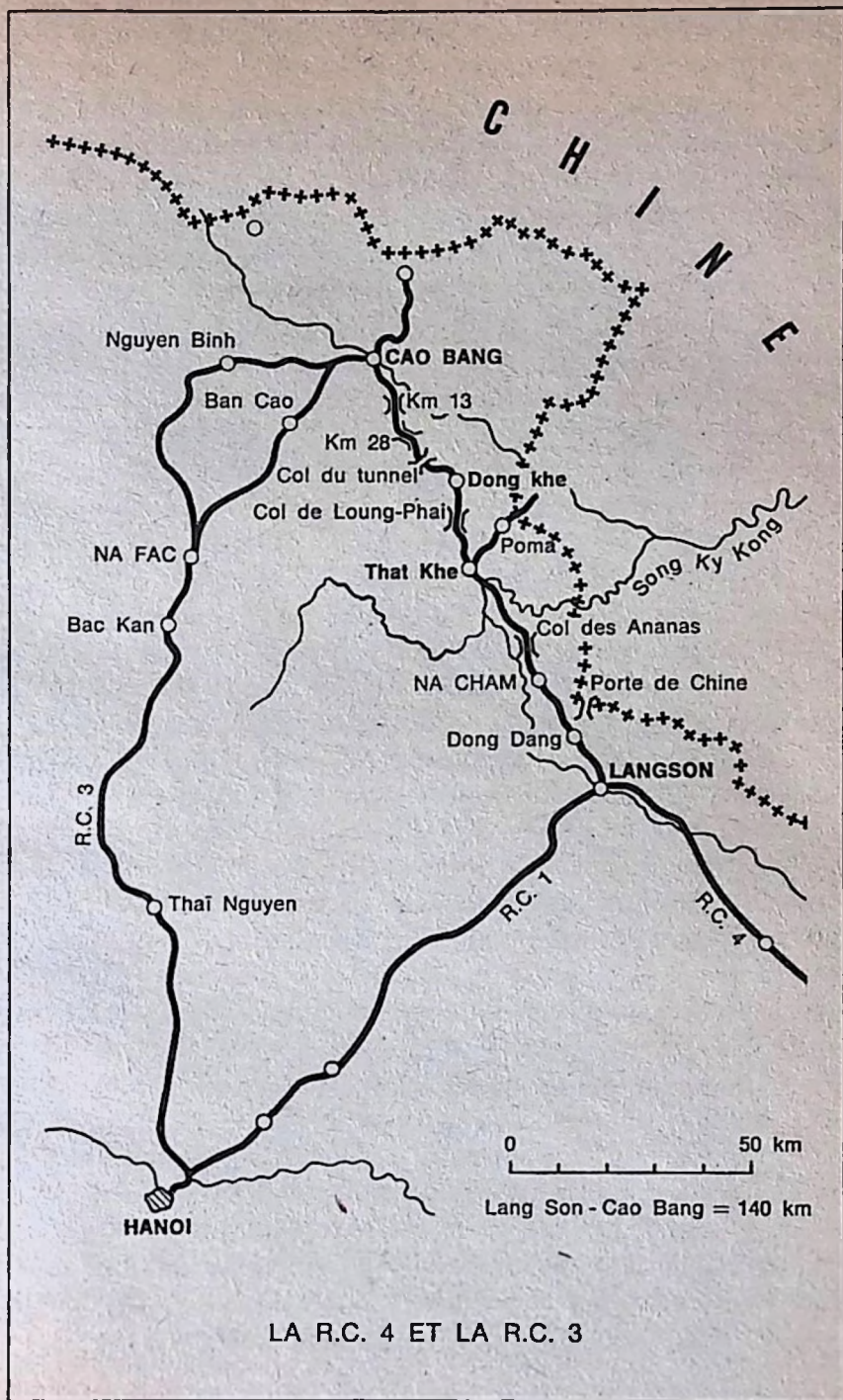
Deux tabors marocains avaient pour tâche d'ouvrir rapidement la route et de s'installer sur les hauteurs qui dominaient la cuvette de Poma. Le B.E.P., lui, pousserait ensuite des reconnaissances jusqu'au village et même jusqu'à l'ancien poste construit par les Français et abandonné.

Quand le B. E. P. dépassa les goumiers en fin d'après-midi pour descendre dans la cuvette de Poma, Segretain donna un ordre bref :

« Mettez le commando en tête ! »

Le commando qu'on avait déjà vu foncer devant le bataillon pour la prise de Thai Binh était devenu la chose du caporal Constant. Le caporal avait d'abord été l'adjoint de Kopatoff. C'était Kopatoff, métis de parents russe et vietnamien et parlant plusieurs dialectes indigènes, qui avait eu l'idée de former le commando. Constant et lui opéraient, déguisés en Viets, avec les vingt transfuges vietminh passés au 1^{er} B. E. P. Mais Kopatoff avait été tué à Thai Binh, d'une balle dans la tête. Constant avait pris la relève.

Et Constant, c'était un cas. Un loup. Maigre, presque décharné. Nerveux, sec, rapide. Un loup qui flairait le terrain et l'ennemi. Il pigeait à toute allure. Il avait ce mélange de coup d'œil et d'intrépidité qui fait le combattant de classe. Pour lui, bien plus qu'une science, le combat était l'expression d'un instinct. Il y a les besogneux du combat. Ceux qui additionnent des connaissances, du courage, de l'endurance, tout ce qu'il faut pour faire de merveilleux combattants. Mais ils restent des besogneux. Et puis,



LA R.C. 4 ET LA R.C. 3

il y a ceux qui ont le combat dans le sang, dans le cœur, dans les tripes. Constant c'était ça.

Ses hommes, une dizaine, étaient tous d'anciens Viets. Kopatoff les avait recrutés lui-même dans les camps de prisonniers. Des Viets, ils avaient conservé la silhouette, la tenue, le ravitaillement, les méthodes. Très vite, le plus grand d'entre eux, Hoï, ancien capitaine vietminh s'était imposé par ses connaissances, son intelligence et son sens du combat. Constant l'avait pris pour adjoint.

Hoï cheminait dans les bambous, devant Constant, en descendant vers le village de Poma. Soudain il fit un geste. Le commando stoppa. Constant s'approcha. A quelques dizaines de mètres, une colonne de coolies lourdement chargés suivait une piste.

« Porteurs d'obus », murmura Hoï.

Les deux hommes les regardèrent passer pendant un moment.

« S'ils marchent si tranquillement, remarqua Hoï, c'est qu'ils sont gardés par des éléments armés. »

Une petite paillote s'élevait à proximité de la piste. Constant décida de se glisser jusque-là avec Hoï et deux de ses hommes pour y tendre une embuscade. Ils se faufilèrent. Il fallait voir les yeux, les mains, les jambes de Hoï quand il coulait comme un reptile à travers les bambous. Le P. M. au poing, il bondit dans la paillote. Deux combattants viets, le casque frappé de l'étoile rouge, étaient devant lui. Hoï fit un saut entre les Viets et les fusils qu'ils avaient posés contre la cloison. Sans un coup de feu et sans un mot, il venait de faire deux prisonniers.

Immédiatement ligotés et bâillonnés, les deux hommes furent dissimulés dans un coin de la paillote. Au milieu de la pièce, un tas d'instruments prouvaient l'importance de la prise. Mais Constant n'eut pas le temps d'en faire l'inventaire. Un guetteur lui signalait l'approche des coolies. Un à un, les porteurs qui trot-

tinaient, le balancier sur l'épaule, venaient tomber dans la souricière. Chaque fois, le commando récupérait six obus de 75.

Deux autres combattants armés vinrent se jeter dans la gueule du loup. Ils n'eurent pas le temps d'esquisser un geste et se retrouvèrent ligotés et bâillonnés comme les précédents.

De leurs poches, Hoï sortit des insignes. Sur fond bleu, se détachaient deux canons croisés que surmontaient des caractères chinois. Hoï traduisit au fur et à mesure : 35, 42, 48. C'était les numéros d'unités d'artillerie vietminh.

Pendant ce temps, les compagnies du B. E. P. poussaient des reconnaissances dans les autres parties de la cuvette de Poma. Le temps passait. Il passait si vite qu'un sentiment d'insécurité commençait à gagner les hommes du bataillon. A n'en pas douter, ce terrain constituait un piège qui risquait de se refermer brusquement. Les commandants de compagnie demandèrent à Segretain de ne pas moisir là. Puisqu'on tenait de bons renseignements, il fallait quitter les lieux avant la nuit et la réaction inévitable des Viets. Trois heures passèrent. L'ordre de repli arriva au moment où des tirs violents se déclenchaient sur les goumiers qui avaient fait l'ouverture de route et tenaient les points hauts. Le B. E. P. se trouvait dans une situation critique. Il fallait faire vite pour échapper à l'encerclement. Les compagnies décrochèrent à toute allure.

A cinq cents mètres derrière la dernière compagnie du bataillon, le commando, retardé par les prisonniers et le matériel qu'il tenait à rapporter, des téléètres et des goniètres-boussoles notamment, fut bientôt pris à partie par des mitrailleuses installées dans les calcaires. Le terrain était plat. Il fallait effectuer des bonds. Dans la direction générale du repli, la bataille redoublait d'intensité.

« Abandonnez le matériel viet, ordonna Constant. Il faut foncer. »

Allégés, les neuf hommes redevinrent des félins. Coupés du B. E. P., ils parvinrent à rejoindre une unité de goumiers qui traînait des blessés et réussirent à traverser les passages battus par les Viets sans une égratignure. Ils arrivèrent à That Khe plusieurs heures après le bataillon, au complet, avec leurs prisonniers.

Pour le B. E. P., le raid sur Poma s'était bien terminé. Mais en plus d'une centaine d'obus de mortier de 81 et autant de 75, il rapportait des renseignements impressionnants. L'étude des inscriptions portées sur les emballages tout neufs, la lecture des documents saisis et l'interrogatoire des prisonniers prouvaient que de nombreuses unités ennemies étaient déjà passées par Poma. Ils révélaient aussi que leurs objectifs étaient Dong Khe, puis That Khe. Les Français apprenaient en outre que deux bataillons d'artillerie équipés de 75 et n'ayant pas participé à l'attaque de Dong Khe prenaient position sur la R. C. 4. Ils étaient suivis par des éléments d'infanterie, accompagnés de deux mille porteurs chargés chacun de six obus.

Le colonel Constans vint lui-même à That Khe pour se faire donner les détails. Il eut un haut-le-corps en voyant les prisonniers et laissa entendre, avec un certain mépris, qu'à leur échelon de soldats, ils avaient tendance à embellir la vérité. Par conséquent, la valeur des renseignements qu'ils avaient fournis était douteuse.

Le colonel Constans se fit présenter le caporal Constant. Il le félicita, puis laissa tomber :

« Il est certain que vous avez attrapé quelques dissidents. Mais ce que racontent ces gens n'est que boniment... »

Au matin du samedi 30 septembre, on parla départ.

Comme le sujet était sur toutes les lèvres depuis plusieurs jours, la rumeur ne provoqua pas d'affolement. Vers midi, elle se précisa. Les paris furent ouverts. Partirait-on vers le Nord ou vers le Sud ? Dong Khe et les Viets, ou bien Hanoi et la bière fraîche ?

En début d'après-midi, Segretain et Jeanpierre furent convoqués au P. C. du colonel Lepage. Une quinzaine d'officiers assistaient au briefing : ceux de l'état-major du groupement et les trois autres chefs de bataillon, accompagnés de leurs adjudants-majors.

Lepage prit la parole. C'était un officier classique que rien ne distinguait de ses pairs. Plutôt effacé, sans relief. Un officier dont on ne dit rien parce qu'on ne le connaît pas. Comme la plupart des colonels de l'armée française : intelligent, discipliné, courageux. Ce qui ne signifie pas forcément chef de guerre. Il donna les ordres :

« La mission est triple : a) conquérir Dong Khe pour le 20 octobre à midi; b) assurer les communications entre That Khe et Dong Khe, avec des éléments dont l'effectif ne dépassera pas celui d'un bataillon; c) Dong Khe, pris, assurer la conservation avec une garnison d'un bataillon, les deux autres bataillons étant rendus disponibles en vue d'une opération vers le Nord qui n'est pas précisée. »

Le colonel regardait la carte fixée au mur. Il évitait ainsi de croiser les regards de ses officiers. L'ambiance était lugubre. Pas un officier présent n'ignorait les révélations des prisonniers viets auxquelles le commandement ne voulait pas croire. Le chiffre de trente bataillons viets trottait dans leur tête. Trente contre quatre !

Après avoir réparti les missions, Lepage demanda si on avait des questions à lui poser. Après un temps, la voix de Jeanpierre s'éleva :

« Mais enfin, mon colonel, quel est le but de cette opération ?

— Je voudrais bien le savoir moi-même, répondit Lepage. Je suppose qu'il s'agit de recueillir la garnison de Cao Bang. Et je suppose aussi qu'elle se repliera par la R. C. 4. Mais je ne peux vous en dire plus.

— Tout ça est bien gentil, reprit un chef de bataillon, mais revenons à la mission du groupement : prendre Dong Khe. Vous nous avez dit, mon colonel, que la citadelle « ne semblait pas être tenue ». Et si elle l'était tout de même ? Si Dong Khe était puissamment tenu par les Viets, comment ferions-nous pour le prendre ? »

Le colonel baissa la tête. Il avait un air résigné où éclatait son impuissance à contrarier des ordres reçus :

« Je ne sais pas comment on fera pour prendre Dong Khe s'il est tenu », dit-il en baissant la voix.

Pendant quelques instants, la stupeur figea les visages. Tout faisait défaut dans cette opération : les appuis d'artillerie étaient inexistantes puisqu'on ne pouvait emporter de canons par une route devenue impraticable; quant à l'aviation, elle ne pourrait intervenir que par beau temps. Or, il ne cessait de pleuvoir depuis plusieurs jours. Pour cette raison. Lepage avait demandé un délai de vingt-quatre heures. Refusé. Il fallait partir la nuit prochaine.

Segretain et Jeanpierre quittèrent la réunion et se dirigèrent vers le P. C. du 1^{er} B. E. P. Ils marchaient côte à côte en silence, plongés dans des réflexions amères. « Et dire que le sous-groupement Lepage a été baptisé « Bayard », se répétait Jeanpierre. Quelle plaisanterie ! » Soudain, il s'aperçut que Segretain tirait la jambe. Il ralentit l'allure.

« C'est ma sciatique, expliqua le commandant. Elle m'a repris depuis hier. »

Quelques instants plus tard, les ordres d'opération furent communiqués aux commandants de compa-

gnie. Puis le lieutenant Stien, officier de renseignements du B. E. P., réunit tous les officiers du bataillon pour leur faire la synthèse des informations obtenues sur l'ennemi. Cela se passait dans une maison de That Khe. Stien écrivit sur un tableau noir les effectifs en présence : d'un côté, les forces viets, de l'autre, la composition du groupement.

Du côté viet, douze bataillons n'ayant pas participé à l'attaque de Dong Khe venaient d'arriver de Chine. Si on ajoutait ces douze bataillons frais aux dix-huit bataillons qui avaient participé à la prise de Dong Khe, au total trente bataillons se trouvaient dans la région.

« Et nous ? demanda une voix.

— J'y viens : quatre bataillons qui ne disposent que de leur armement organique : 1^{er} Tabor, 2^e Tabor, 8^e R. T. M., 1^{er} B. E. P. »

L'exposé de Stien avait jeté un froid. Les officiers se taisaient. L'un d'eux posa timidement la question :

« Pourquoi s'acharne-t-on à vouloir reprendre Dong Khe ? »

Alors, de sa voix tonitruante, Marce lança la phrase qui, devenue leur devise, permettait aux lieutenants de dominer les situations apparemment les plus sombres :

« Ce qui fait notre force ? »

Tous les lieutenants crièrent d'une seule voix :

« C'est qu'on s'en fout ! »

Le caporal Constant rassembla son commando pour donner les ordres. Les dix hommes baissaient la tête. Il s'était passé quelque chose.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda Constant.

Pas de réponse.

« Parlez, nom de Dieu, je ne vous boufferai pas ! »

Personne ne voulait ouvrir la bouche. Hoï, ex-capi-

taine viet du régiment d'honneur de Hanoi, le régiment 48, se décida alors à parler :

« Il y en a un qui ne veut pas partir.

— Qui ça ? » demanda Constant.

L'un des hommes leva la tête et dit très bas :

« Moi. »

C'était Doang, un des plus jeunes, un garçon qui s'était montré très courageux jusqu'à présent.

« Pourquoi ? insista le caporal.

— Ridicule continuer se battre pour Français qui veulent pas comprendre, dit Doang.

— Comprendre quoi ? »

De sa petite voix perchée très haut, en petites phrases chantantes et saccadées, l'ancien Viet expliqua :

« Viets nombreux. Très nombreux. Des milliers. Beaucoup plus nombreux que nous. Ils attendent. Deux fois, ils ont pris Dong Khe. Si nous retournons là-bas, ils vont attendre que nous soyons tous passés. Ils viendront alors de partout et nous ne pourrons pas revenir. Tout le monde sera mort... »

Doang disait tout haut ce que chacun pensait tout bas.

« Ta gueule ! coupa Constant. On part, c'est tout. Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Je veux rester ici. »

Constant se tourna vers tous les autres :

« Qu'est-ce que vous pensez de ce dégonflé ? Qu'est-ce qu'on va en faire ? Je ne veux pas d'histoire au commando. Alors ?

— Si Doang veut rester à That Khe, laisse tomber Hoï, qu'il reste ! Ce n'est pas la peine de nous encombrer d'un lâche ! »

Doang frémit sous l'insulte.

« Tu as bien réfléchi ? insista le caporal. Qu'est-ce que tu décides ?

— Rester ici. »

Constant et Hoï gardèrent le silence. Doang s'éloi-

gna. L'ancien capitaine viet dit alors avec un grand calme :

« Puisque les officiers français ne veulent pas entendre raison et ne veulent pas tenir compte des renseignements que nous leur avons fournis, il faut dès maintenant préparer notre retour.

— Que veux-tu dire ?

— Nous allons à la catastrophe. Emportons au moins ce qu'il faut pour nous repérer afin de pouvoir revenir ici.

— Tu as raison. »

Constant se débrouilla pour trouver des boussoles. Il alla traîner auprès du P. C. Lepage et parvint à se faire donner des cartes au 1/25 000. Pendant ce temps, ses hommes faisaient cuire du riz. Ils l'emporteraient comme les Viêts, dans leur toile de tente roulée en forme de boudin et passée sur l'épaule, en bandoulière.

LA PREMIÈRE MORT DU B. E. P.

3 h 45, le dimanche 1^{er} octobre 1950. Nuit. Sur la place de That Khe, le 1^{er} B. E. P. se rassemblait. Le commandant Segretain et Jeanpierre étaient près du colonel Lepage et de ses officiers.

« Constant, appela Segretain. Viens ici. »

Constant rejoignit le groupe d'officiers. Là, Segretain le présenta à Lepage et expliqua :

« Quand le bataillon passera en tête, c'est le lieutenant Faulques qui fera l'ouverture de route avec le peloton. Toi, avec ton commando, tu prendras la piste de gauche qui passe par la ligne de crêtes, afin de le couvrir de ce côté-là. Compris ?

— Très bien, mon commandant. »

La colonne quitta That Khe à quatre heures.

L'ordre était le suivant : le 2^e Tabor démarrait en tête, suivi du 1^{er} Tabor et du 8^e R. T. M. Venait ensuite le P. C. Lepage. Le B. E. P. fermait la marche. La « marche en tiroir » se déroula comme prévu. Ponts détruits, abatis, arbres fraîchement coupés barrant la route, tout prouvait que les Viets étaient partout. Les trois bataillons de tête occupèrent tour à tour les

mouvements de terrain qui constituaient leurs objectifs. Pas un coup de feu.

A huit heures du matin, le B. E. P. stationnait à hauteur de la cote 703 qu'occupait le 2^e Tabor. Curieusement, le P. C. Lepage était resté au pont Bascou, trois kilomètres plus au sud. Le commandant de la colonne avait gardé avec lui le commandant Segretain.

Pendant toute la matinée, le B. E. P. attendit sur place. Enfin rejoint par le P. C. Lepage et Segretain à onze heures, il reçut l'ordre d'avancer jusqu'au col de Loung Phaï, tenu par les tabors. Au moment où Segretain arrivait à la hauteur du 1^{er} Tabor, le capitaine Feugas qui en était le patron déchiffrait un message du 8^e R. T. M. Puisqu'il n'y avait pas de manifestation de l'ennemi vers le Nord, le 8^e R. T. M. demandait au B. E. P. d'activer son mouvement.

Le B. E. P. se mit aussitôt en marche. Dans l'ordre : peloton et commando, 2^e compagnie, P. C., 3^e compagnie, 1^{re} compagnie. Le capitaine Jeanpierre se tenait avec le peloton afin d'être mieux placé pour juger la situation.

Vers treize heures trente, le peloton parvint au P. C. du 8^e R. T. M. Le commandant Arnaud donna à Jeanpierre les positions qu'occupait son régiment :

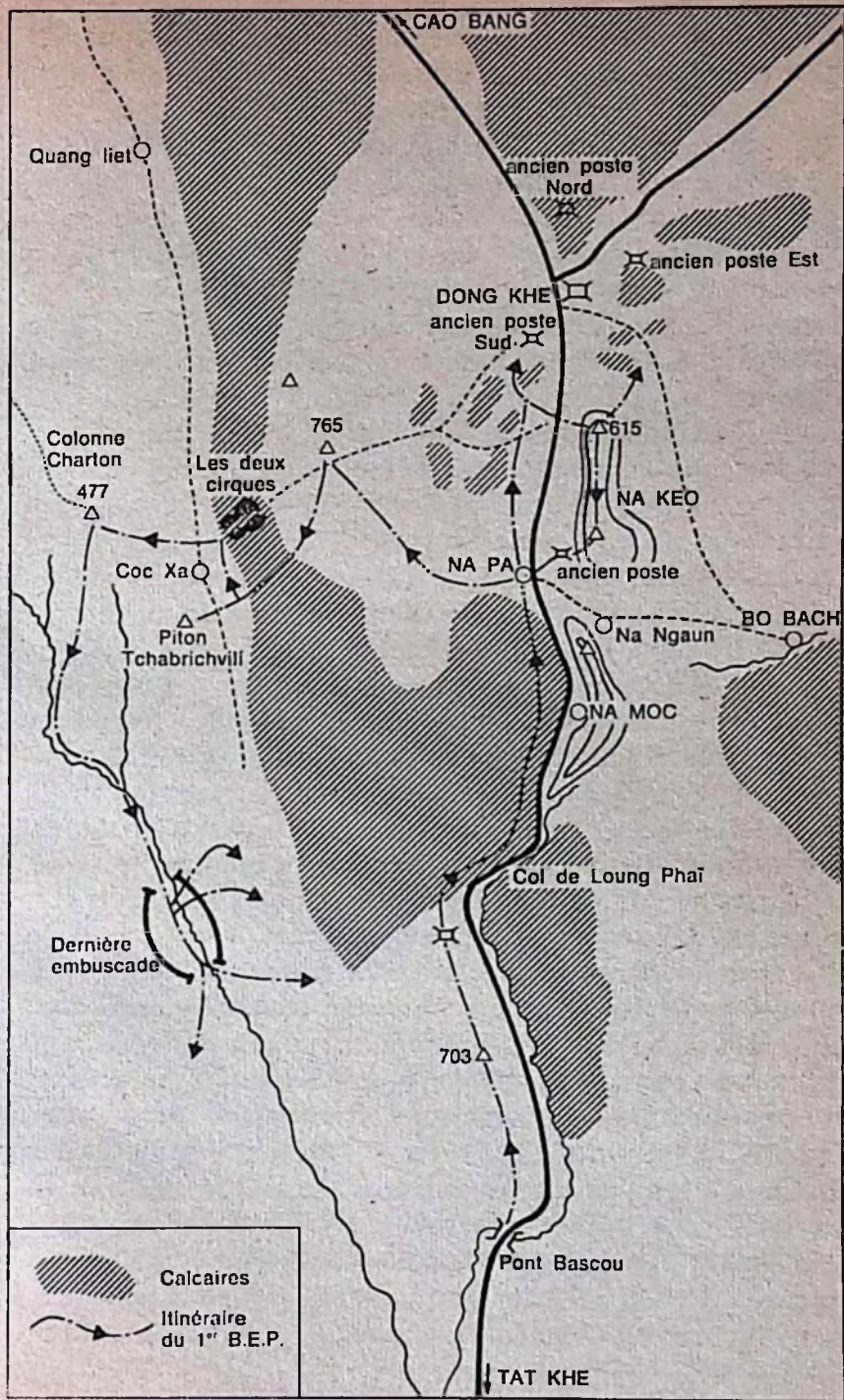
« Les calcaires qui sont à l'ouest de la route et qui dominant le village de Na Pa. A l'est, la crête qui domine le village de Na Moc et l'une de mes compagnies occupe la trouée de Nga Na Ngaun par où passe la piste qui va de Bo Bach à Ke Tchoung. Cette compagnie qui est à moins d'un kilomètre au sud du Na Kéo a l'impression que le piton n'est pas tenu par les Viets.

— Bien, dit Jeanpierre en se tournant vers le lieutenant Faulques. Vous allez reconnaître l'ancien poste de Na Pa. Si possible, vous l'occupez rapidement. »

Pour une fois, Jeanpierre, le laconique, avait pro-

noncé une parole inutile. Rapidement ! Comme s'il était nécessaire de demander à Roger Faulques d'agir rapidement ! Pourquoi demander à un lion d'être courageux ? Ce garçon de vingt-cinq ans était déjà une figure. Presque un symbole, le symbole de la génération qui avait quinze ans en 1940. Assez vieille pour comprendre et souffrir. Trop jeune pour se battre. Assez vieille pour avoir la rage au cœur. Trop jeune pour oublier. Le berceau de Roger Faulques n'était pas doré. Autour, on parlait travail et l'on faisait des économies pour acheter l'essentiel. Une vision dure de la vie, celle de son père, mobilisé en 1913, blessé quatre fois, qui a perdu trois frères au combat. Une famille dans laquelle on ne mange pas tous les jours à sa faim et où l'on parle trop souvent chômage.

Cela donne un enfant volontaire, un adolescent exalté, un maquisard de dix-neuf ans, un caporal qui se distingue dans l'attaque du col de Bussang pendant la campagne d'Alsace. Faulques est né près de Coblençe. Une trempe de maréchal d'Empire. La carcasse solide, des éclairs dans les yeux, une épopée dans la tête, un besoin irrépressible de conquérir. De conquérir tout. Les places fortes, la gloire, l'estime des hommes, les femmes. Pour Faulques, l'épopée a bien commencé. Il décroche son galon de sous-lieutenant, rejoint la Légion et débarque en Indochine, en 1947, avec le 3^e Etranger. Premier séjour tonitruant. Des coups fumants, des citations, une blessure et la Légion d'honneur à vingt-trois ans. Napoléon aurait été content. Quand il revint pour son second séjour, Segretain et Jeanpierre le jaugèrent immédiatement : il formera les gradés du bataillon. En quelques semaines, Faulques donna son empreinte au peloton : exercices de jour et de nuit, tirs à toutes les armes, marches d'entraînement épuisantes. Secondé par le sous-lieutenant Stien et une poignée de sous-officiers de premier ordre, Vraux, Fages, Savella, Lecomte..., il mène un train d'enfer aux



soixante-dix futurs cadres du B. E. P. Il veut en faire les meilleurs de la Légion et des parachutistes.

C'est à cet homme que Jeanpierre, le 1^{er} octobre 1950, donna l'ordre d'aller reconnaître l'ancien poste de Na Pa. Il ne fallut qu'un geste : le peloton descendit au pied des calcaires tenus par les tirailleurs. Il manœuvra et s'empara du poste.

« En attendant le reste du bataillon, envoyez une patrouille de reconnaissance vers le Nord, ordonna Jeanpierre. Qu'elle ne dépasse pas votre horizon visible. »

La patrouille n'avait pas fait un kilomètre le long de la R. C. 4, qu'elle aperçut des Viets, une section qui descendait vers le Sud. Les légionnaires n'eurent que le temps de se mettre en embuscade et ouvrirent le feu à faible distance.

« Saloperie », fit le tireur au F.M. dont l'arme s'était enrayée après la première rafale.

Le reste de la patrouille parvint à abattre trois Viets et à récupérer leurs armes, tandis que les autres s'enfuyaient de tous côtés. L'alerte était donnée.

Au poste de Na Pa, Jeanpierre fulminait. Il se demandait pourquoi le reste du B. E. P. mettait si longtemps pour le rejoindre. Depuis le matin, l'opération traînait. Le commandement voulait-il surprendre les Viets ou bien leur laisser le loisir de manœuvrer ? Il était déjà quinze heures trente quand les compagnies arrivèrent à Na Pa, où le peloton trépignait depuis près de deux heures... Enfin livré à lui-même, débarrassé du frein que Lepage semblait lui opposer mi par prudence, mi par crainte, le B. E. P. pouvait manœuvrer.

La 1^{re} compagnie occupa le piton du Na Kéo, qui en effet, n'était pas tenu par les Viets. La 2^e compagnie se porta sur la cote 615 à un kilomètre plus au nord. Et le peloton, soutenu par la 3^e compagnie qui

le suivait, continua sa progression vers le Nord. Il contourna l'ancien poste sud de Dong Khe. Il était arrivé à huit cents mètres de la citadelle lorsque de longues rafales se firent entendre sur ses arrières. Deux ou trois armes lourdes, situées dans l'ancien poste sud, prenaient violemment à partie la tête de la 3^e compagnie.

Les mortiers du bataillon cherchèrent à neutraliser les mitrailleuses viets. Impossible ! Elles étaient solidement installées dans des blockhaus. Deux sections de la 3^e compagnie occupèrent alors le calcaire situé immédiatement à l'ouest de la R. C. 4 et au sud de l'ancien poste sud. Une troisième section tenta un débordement par l'est à flanc de 615, tout en cherchant la liaison avec la 2^e compagnie qui devait occuper la crête.

Quant au peloton, pris à partie, lui aussi, par trois armes automatiques au tir redoutablement précis, il se trouvait dans une souricière. Un tir de mortier déjà réglé s'abattait maintenant sur les hommes. Terrés sous la mitraille, les légionnaires de Faulques ? Mais non ! Fouettés, excités, enivrés par le feu. Hurlant comme des fous, leurs cris répondant au grondement des mortiers et des mitrailleuses, les hommes du groupe de tête franchirent la R. C. 4 en direction de la citadelle. Ils couraient, couraient toujours, bousculant les Viets à la grenade et au P. M. C'était trop beau. Trop beau de courir ainsi à la mort. Car le reste du bataillon ne suivait pas. Il n'en avait pas reçu l'ordre.

Jeanpierre le comprit parfaitement. Le capitaine se trouvait juste derrière le groupe de tête, à portée de voix de ces diables qui hachaient du Viet avec allégresse. En haletant — lui aussi avait couru —, il donna ses ordres. Décrochage immédiat. Repli dans le dispositif du B. E. P. Et la même course folle reprit sous le feu, en sens inverse, cette fois. Cinq ou six

cents mètres à faire parmi la rocaille et la mitraille. On rampe. On bondit en tiraillant. On se jette à terre. On reprend la course. Cinq ou six cents mètres miraculeux. Il n'y eut pas un seul blessé chez les hommes du groupe de tête.

Le pâle soleil disparut soudain derrière les calcaires. Le paysage déchiqueté se refroidit et s'évanouit. A ce moment seulement, le reste du peloton, mené par Faulques, put décrocher à son tour. Pour une fois, la nuit était complice des légionnaires. A vingt-deux heures trente, ce 1^{er} octobre, sauf la 3^e compagnie, restée sur ses positions à l'ouest de la R. C. 4, face au poste sud, tout le B. E. P. était regroupé sur le mouvement de terrain 615 et le tenait solidement.

Le lundi 2 fut la journée de l'incertitude. Lepage voulait remplir sa mission : prendre Dong Khe avant midi. Mais, artilleur sans artillerie, il ne se sentait pas à l'aise dans ce combat de fantassins. Ordres et contrordres se succédèrent toute la journée. Quatre fois, il fut question de donner l'assaut à la citadelle de Dong Khe. Les compagnies s'y apprêtèrent. Puis une autre idée domina et, en fin de compte, ce fut l'ordre timide de déborder Dong Khe à la fois par l'ouest et par l'est qui reçut un début de réalisation. Pour le B. E. P., cela se traduisait par une escalade très difficile du calcaire de Pac Cam, effectuée par la 1^{re} compagnie. A la tombée de la nuit, pas un coup de feu n'avait été tiré par les légionnaires.

Ce qu'attendait le lieutenant-colonel Lepage arriva enfin : deux canons de 3,7-pouces, largués sur la D. Z. de Na Pa. Ce cadeau venu du ciel fut, hélas ! compensé par un autre, qui l'était moins : les avions signalaient que de fortes colonnes ennemies progressaient d'est en ouest en direction de la R. C. 4, qu'elles atteindraient incessamment. C'était la menace directe, précise, inéluctable, sur le seul chemin de repli dont disposait « Bayard ».

La journée se termina par un message que reçut Lepage et qui donnait enfin un sens à cette opération à laquelle personne ne comprenait rien : le 3 octobre à minuit, c'est-à-dire quelques heures plus tard, le colonel Charton quitterait Cao Bang avec toute la garnison de la ville. La seconde partie de la mission de la colonne Lepage apparaissait dès lors clairement. Il s'agissait de recueillir la colonne Charton et de l'aider à se replier jusqu'à That Khe.

Pourtant, un mystère demeurait : le message n'indiquait pas l'itinéraire qu'emprunterait Charton...

Quand la nuit tomba, Segretain et Jeanpierre firent le point. Les exigences de Lepage étaient telles que le B. E. P. se trouvait écartelé. Les compagnies seraient incapables de se prêter main-forte en cas d'attaque. A force de vouloir tout occuper, on ne tenait plus rien. Les deux officiers songeaient aux menaces que les Viets faisaient peser sur les arrières et qui se précisaient. Soudain, un violent tir d'artillerie et de mortiers s'abattit sur le Na Kéo que tenait à présent un goum du 2^e Tabor. La première nuit de cauchemar commençait.

Les Viets avaient décidé d'enlever le Na Kéo. C'était pour eux une position qui commandait la R. C. 4. Une position clef. Ils la voulaient. A tout prix. Enterrés dans les trous qu'avaient creusés tant et tant d'ouvertures de route pendant des années, les goumiers se battirent magnifiquement. Au P.M., à la grenade, à coups de crosse et de poignards, ils lutèrent corps à corps. Les combats durèrent toute la nuit.

Le 3, au petit jour, les Viets lancèrent un nouvel assaut. Les rafales crépitaient, entrecoupées d'explosions. Le commandant du 2^e Tabor, qui suivait à la radio l'agonie de son goum et ne pouvait rien faire d'où il se trouvait, lança un pathétique appel à Lepage :

« Les Viets prennent pied sur le Na Kéo. C'est la fin si la Légion ne donne pas le paquet.

— Allez-y ! » ordonna par radio Lepage à Segretain.

L'ordre de contre-attaquer surprit la 2^e compagnie au moment où elle faisait mouvement vers le Nord en direction de Dong Khe, sur la crête, au-delà de 615.

« Hochart, annonça par radio, le capitaine Bouysou à son adjoint qui était en queue de compagnie, nous venons de recevoir un S. O. S. du 2^e Tabor. Le goum qui est sur le Na Kéo est foutu si la Légion ne met pas le paquet. Prenez la section avec laquelle vous êtes. Faites demi-tour et allez à son secours.

— Bien reçu. »

Hochart fonça. Immédiatement. Suivi de toute la section. Il n'avait pas le temps de prendre de précautions. Il courait au pas de gymnastique sur la ligne de crête et « marchait au canon ». Le bruit de la fusillade se rapprochait. Il s'apprêtait à gravir une pente couverte d'herbes hautes quand, deux cents mètres devant lui, il aperçut les dos de Viets qui donnaient l'assaut au sommet. Hochart fit un geste. Tous les légionnaires se couchèrent dans l'herbe. Puis il se précipita à côté du servant du mortier de 60.

« Tu vois là-bas, murmura-t-il, à deux cent cinquante mètres, un F. M. viet, sur le bord d'un trou ?

— Vu !

— Vas-y ! Feu ! »

Le tireur régla la hausse et visa soigneusement. Puis il engagea un obus et le laissa glisser au fond du tube. Tous les légionnaires attendaient de voir où il allait exploser. A la stupéfaction générale, il tomba en plein dans le trou. Une explosion. Une gerbe de débris : le F. M. viet et son servant projetés dans les airs.

Ce fut le signal de la contre-attaque. Largement étalés sur le terrain, les légionnaires avancèrent en faisant feu de toutes leurs armes. En quelques instants,

ils firent un massacre. Surpris par-derrière, les Viets tentèrent de s'enfuir et se jetèrent sur les pentes où les légionnaires les pourchassèrent.

Quand la section de la 2^e compagnie arriva au sommet, les goumiers survivants les regardèrent hébétés. Pour eux, un miracle venait de se produire. Ils n'en pouvaient plus. Le sol était jonché de cadavres et de blessés. Les mains crispées de certains Marocains saisis par la mort serraient des grenades dégoupillées qu'elles n'avaient pas eu le temps de lancer.

Pendant que la 2^e compagnie occupait le sommet principal du Na Kéo, un bataillon viet, contournant la position par l'est, se rua sur le petit col qui reliait 615 au calcaire du Pac Cam. Le peloton Faulques s'y tenait avec une section de la 1^{re} compagnie. Si les Viets le prenaient, le B. E. P. serait coupé en deux, la plus grande partie de la 1^{re} compagnie se retrouvant isolée dans son calcaire de Pac Cam. Chaque homme l'avait compris. Il fallait tenir. Tenir jusqu'au dernier. Il n'y avait pas un trou à abandonner. Pas un rocher. Pas un centimètre. Alors, contre ces centaines de Viets qui chargeaient au clairon et qui hurlaient en s'engouffrant dans le col, les élèves gradés de Faulques se déchaînèrent. Chaque rafale perçait du Viet. Chaque coup de feu portait. Parfois, poussé par son élan, un Viet s'écroulait sur le légionnaire qui venait de l'abattre. Le clairon sonna à nouveau. L'ennemi se repliait en désordre.

Faulques compta ses hommes. Une dizaine de blessés; seulement trois morts. Jamais peut-être l'efficacité d'une section au combat n'avait été si grande. Tous ces futurs caporaux et sous-officiers menés par des combattants admirables de sang-froid, comme le sergent-chef Vraux, connaissaient parfaitement leurs armes. C'étaient d'excellents tireurs et ils savaient utiliser le terrain. Ils constituaient une supersection. Mais il était temps que les Viets décident de renoncer

à prendre le col. Toutes les munitions de 7,5 avaient été consommées. Il n'y avait plus un seul obus de mortier.

La leçon avait porté. Le lieutenant-colonel Lepage comprit enfin que le bataillon sur lequel il comptait tant ne devait pas rester dispersé, et donna l'ordre d'un regroupement du B. E. P. sur le Na Kéo. Ce fut fait à midi : la 2^e compagnie conserva sa position au sud, la 3^e occupa le centre. On plaça la 1^{re} au nord. On mit le peloton en réserve vers le centre. La position n'était pas bonne. Sans profondeur, elle ne permettait aucune manœuvre. De plus, elle se terminait à l'ouest par une falaise à pic qui dominait la R. C. 4.

Installé en contrebas sur une petite crête secondaire avec son P. C., Segretain s'efforçait de déchiffrer les intentions du commandement et de prévoir des itinéraires de repli. Ce n'était guère facile. Jeanpierre, infatigable, faisait nettoyer la position et veillait aux moindres détails d'installation. Plus de deux cents cadavres viets furent dénombrés. Une dernière petite résistance tomba. Un F. M. fut récupéré.

Des emplacements qu'ils occupaient sur le Na Kéo, les hommes du B. E. P. pouvaient voir les colonnes de Viets approcher par le sud, l'est, le nord. A deux kilomètres, on apercevait une unité vietminh qui mettait en place des mortiers. Vers deux heures de l'après-midi, l'emplacement de batterie d'un canon de 75 fut repéré dans le nord-est.

Pour mieux observer les mouvements de l'ennemi, le lieutenant Pelleterat de Borde envoya un groupe de la C. C. B. au sommet du Na Kéo avec le fameux télémètre de Laborde. Quand le canon se mettait à tirer, l'observateur voyait si bien le départ du coup qu'il hurlait de toutes ses forces : « Attention ! » Chacun alors se jetait à terre ou se précipitait dans le premier trou venu. Que de vies furent sauvées cet après-midi par les cris d'un seul homme !

L' « encagement » de la position tenue par les légionnaires-parachutistes était de plus en plus serré. Des pitons qui l'entouraient, partaient des rafales de mitrailleuses qui la balayaient. Une balle frappa en plein cœur le lieutenant Meyer qui mettait en place l'un de ses groupes sur un éperon situé à l'extrémité sud du Na Kéo. Le corps du beau lieutenant bascula sur le glacis battu par les tirs viets. Il resta là un long moment. Dès la tombée de la nuit, une petite opération effectuée par la 2^e compagnie permit à Hochart d'aller le chercher. Il le remonta sur son dos et le fit enterrer au sommet du Na Kéo.

Une lune intermittente éclairait la scène : les légionnaires courbés, s'activant avec leurs petites pelles-bêches, jetant un peu de la maigre terre du Na Kéo, mêlée de pierrailles, sur le corps du lieutenant enveloppé dans une toile de tente. Ça et là, quelques éperons calcaires montaient une garde immobile. C'était grandiose et sinistre. Au même instant — contrepoint romanesque permis par la radio —, une autre scène se déroulait à Hanoi, au bar de l'hôtel Splendid. Le lieutenant Nicolas buvait un whisky, qu'il trouvait amer, quand une jeune fille souriante surgit à ses côtés. Elle lui tendait un colis, amoureusement confectionné. C'était Mlle Pick, l'amie de Meyer, et les douceurs étaient pour celui que recouvraient les pierres du Na Kéo. Quelques instants avant, Nicolas avait appris la nouvelle par radio. Sans rien dire, il prit le colis. Il ne se sentait pas le courage de parler. A quoi bon tout de suite... Pour Nicolas et la base arrière du B. E. P., le message annonçant la mort de Meyer fut le dernier reçu du bataillon.

A dix-sept heures, la météo devenue meilleure permit enfin l'intervention de l'aviation. Elle dura trois heures. Trois heures durant lesquelles toute l'aviation de chasse disponible du Tonkin, c'est-à-dire huit chasseurs-bombardiers *King Cobra*, arrosa les environs du Na Kéo. Sans doute, leurs tirs ne pouvaient-

ils être très efficaces dans un terrain aussi tourmenté, mais en interdisant toute attaque viet, ils permirent au bataillon de souffler un peu et d'améliorer ses positions.

Le rodéo des *King Cobra* permit aussi le parachutage de munitions. On vit arriver au-dessus du Na Kéo le Junker du capitaine de Fontanges qui n'aurait laissé à personne d'autre le soin d'aller aider ses amis du B. E. P. en difficulté. Prenant son temps, au milieu des explosions et des rafales que chacun de ses passages déclenchait, le bon vieux JU 52 larguait les caisses avec un soin méticuleux. Ce n'était pas facile de viser cette étroite bande de terrain. Il suffisait du moindre souffle de vent pour déporter les parachutes à l'est, chez les Viets, ou à l'ouest, au pied de la falaise. Par miracle, l'appareil passa à travers les balles et réussit à terminer son largage. Il survola une dernière fois le piton à vingt mètres à peine au-dessus du sommet. Par la porte ouverte, le largueur faisait de grands signes d'amitié. L'avion battit deux fois des ailes et disparut.

L'intrépidité de Fontanges n'avait servi à rien. Beaucoup de caisses étaient tombées au pied de la falaise. Il fallut aller les chercher. Quand on les ouvrit, on constata qu'il n'y avait pas de bouchons allumeurs pour les grenades et que, pour les obus de mortiers, il n'y avait ni fusées ni relais. A l'arrière, à Hanoi, quelqu'un dont on ne connaîtrait jamais le nom n'avait pas fait son métier. C'était à pleurer. Les légionnaires serraient les poings.

« Détruisez les grenades et les obus ! » ordonna Segretain.

A huit heures du soir, le vrombissement des *King Cobra* cessa. Chassés par la nuit, les avions regagnaient Hanoi. Tout de suite, au-dessus du Na Kéo, ce fut un autre bruit infernal : un déluge d'obus s'abat-tait sur les légionnaires. Du 81 au 75. Le B. E. P. était

désormais seul pour affronter la nuit. Il ne pouvait plus compter que sur lui-même. Il n'y avait qu'à baisser la tête, se terrer, attendre en se faisant le plus petit possible. Les Viets en profitaient pour se rapprocher. Maintenant, on entendait leurs voix. L'assaut pour la nuit devint une certitude.

Segretain et Jeanpierre étaient de vieux soldats. Ils savaient que la meilleure unité du monde ne peut que se faire détruire quand l'ennemi atteint une telle supériorité en nombre et en armement. Ils voulaient comprendre pourquoi on leur demandait de tenir ce piton à tout prix.

Comme Lepage, dans sa réponse, ne donnait aucune raison impérative, ils s'exaspérèrent. Pour eux, se faire hacher sur place ne servait à rien puisque la position n'était pas encerclée. Il fallait manœuvrer, rusier avec les Viets, une véritable armée. La seule chance de s'en sortir était la rapidité et la souplesse. Tenir à tout prix équivalait à une destruction certaine.

Lepage ne voulut rien entendre. Une fois encore, il fallait être fantassin dans l'âme pour mener cette guerre. Fantassin ou génial. Il n'était ni l'un ni l'autre.

Les clairons des Viets, dont chaque légionnaire redoutait la sonnerie, éclatèrent entre chien et loup. Les assaillants surgirent à la fois au nord et au sud. Les hommes de Garrigues et de Bouyssou ouvrirent le feu à bout portant. Les Viets ne parvinrent pas à entamer leurs positions enterrées. Ils se replièrent. Une seconde vague, bien plus forte, déferla de l'est sur la position centrale que tenait la 3^e compagnie. C'est là que le terrain en pente douce se prêtait le mieux à un assaut. Les Viets étaient si nombreux, un bataillon au moins, qu'ils submergèrent le point d'appui avancé tenu par la section de Cornuault. Dans leurs trous et leurs abris de rondin, les légionnaires résistèrent. Des

ordres et des hurlements éclatèrent alors au milieu de la mitraille. Les Viets refluaient en désordre. Deux groupes du peloton Faulques avaient contre-attaqué. Les Viets étaient rejetés du Na Kéo.

Après cette heure de combats acharnés qui coûta encore une dizaine d'hommes au bataillon, l'ordre d'évacuer la position parvint aux commandants de compagnie. Ce repli, qui aurait pu être organisé aisément quelques heures plus tôt sous la protection aérienne dont disposait le B. E. P., devenait une gageure. Le seul itinéraire possible était abrupt. Et surtout les Viets étaient au contact. S'ils revenaient à l'assaut au moment où les hommes se trouveraient hors de leurs trous, ils anéantiraient sans aucun doute le bataillon. On se prépara à décrocher. Au P. C. du B. E. P., le lieutenant de Lacroix-Vaubois détruisit les codes qui n'avaient pas d'utilité en zone frontière.

On devrait quitter la position dans l'ordre : 1^{re} compagnie, peloton, 3^e compagnie. La 2^e fermerait la marche. Bouyssou fit venir son adjoint.

« Hochart, nous serons les derniers à occuper le Na Kéo. Si les Viets s'aperçoivent que le bataillon fiche le camp, c'est foutu. Il faut absolument leur faire croire que nous sommes toujours là. Vous allez voir les chefs de section. Vous allez leur dire de gueuler très fort pour que les Viets l'entendent : « Interdiction de tirer », « Economisez les munitions ».

— Compris.

— Ensuite, chaque chef de section circulera de groupe en groupe et tirera lui-même une rafale de F. M. immédiatement suivie d'injures contre le tireur trop nerveux. »

La comédie dura deux heures. A intervalles de plus en plus espacés, les chefs de section faisaient du cinéma : « Quel est le con qui a tiré ? criaient-ils. Halte au feu... Economisez les munitions. » Ce fut un cinéma aussi parlant que payant. Les Viets attendirent

quatre heures du matin pour se ruer à l'assaut d'une position tenue seulement par les cadavres.

Mercredi 4 octobre. A trois heures du matin, la tête de la colonne que formait le 2^e Tabor et le 1^{er} B. E. P. n'avait pas encore quitté l'ancien poste de Na Pa. Si bien que les derniers éléments du B. E. P. étaient encore à mi-pente entre le sommet du Na Kéo et la vallée. Ce retard, dû aux difficultés rencontrées par les goums, notamment celui qui était au sud du Na Kéo et qui avait perdu la moitié de ses effectifs à la suite d'un assaut viet, incita le commandant Delcros, du 2^e Tabor, à se replier par la R.C. 4 vers le col de Loung Phaï. Seule solution à son avis pour sauver les blessés et les canons.

Le 2^e Tabor n'avait pas fait un kilomètre sur la R.C. 4 qu'il tomba sur un solide point d'appui tenu par les Viets. Deux sections de tête parvinrent quand même à passer. Mais les unités suivantes refluèrent en désordre vers Na Pa et le B. E. P.

Il ne restait plus qu'un itinéraire de repli pour échapper à l'encerclement : la piste qui mène vers l'ouest à la cote 765, qu'avait déjà rejoint le P. C. du groupement Bayard et des éléments du 8^e R. T. M. Tandis que Jeanpierre partait en tête avec la 1^{re} compagnie, Segretain fit détruire les canons, abattre les mulets et récupérer les blessés du 2^e Tabor qui jonchaient la R. C. 4. Ce travail demanda un temps considérable. La 2^e compagnie, toujours en arrière-garde, ne quitta la cuvette de Dong Khe pour s'enfoncer dans la forêt qu'aux premières lueurs du jour.

Alors commença un calvaire. Les gémissements des dizaines de blessés s'ajoutaient à la fatigue, à la faim, à la soif. Aucune corvée d'eau n'avait pu être faite sur le Na Kéo. Personne n'avait voulu se résoudre à abandonner les blessés qui alourdisaient la colonne. Elle

n'avancait que de 200 mètres en une heure. La piste était si tortueuse, si ravinée et, par endroits, si abrupte, que les blessés devaient être portés à dos d'homme. Le médecin-capitaine Pédoussaut allait de l'un à l'autre. Il refaisait un pansement, serrait une attelle, faisait déposer les morts. A intervalles réguliers, il se penchait sur le dernier blessé de la colonne, un légionnaire de la 1^{re} compagnie dont une balle avait fait sauter la boîte crânienne et dont on voyait le cerveau, et faisait arrêter les porteurs. A l'aide d'une seringue, il nettoyait ce cerveau à nu d'un jet de sérum physiologique. Le toubib était las. De fatigue physique, mais bien plus encore de fatigue morale. Dans la soirée, il n'en pouvait plus. Il demanda qu'on le laisse sur place avec les blessés.

« C'est un assassinat médical que vous faites », reprocha-t-il au commandement.

Les ordres demeurèrent formels. L'armée française n'abandonnait pas ses blessés.

Dans cette journée du 4, la confusion était totale. Les Viets s'infiltraient entre les unités, harcelaient sections et groupes au détour d'une piste ou quand ils passaient à découvert. Tant et si bien que l'objectif du 2^e Tabor et du B. E. P., la cote 765, entraîna de longues discussions entre Lepage, Delcros et Segretain.

Lepage. — Rejoignez-moi par la piste 765-Coc Xa.
Delcros. — Mais 765 est tenu par les Viets !

Lepage. — Impossible, une compagnie du 8^e R. T. M. s'y trouve.

Il s'avéra que la compagnie en question avait quitté la position avant l'heure prévue.

Lepage. — Je maintiens mon ordre. Rejoignez-moi par la piste 765-Coc Xa.

Segretain. — Delcros vient de se faire accrocher là-bas. 765 est tenu par les Viets.

Lepage. — Mais, bon Dieu, je vous dis que non ! J'ai moi-même placé une embuscade sur la piste. Rejoignez-moi par cette piste. C'est un ordre formel.

Lepage, en fin de compte, dut l'admettre : l'itinéraire était bien contrôlé par les Viets. Il laissa les deux commandants manœuvrer au mieux. Quand la nuit tomba, la jonction entre les différentes unités du groupement Lepage n'avait pu être opérée. Le colonel et son P. C. s'étaient repliés, sans laisser de guides capables d'indiquer au reste de la colonne la voie à suivre. On avait ainsi perdu un temps considérable. Souvent, au combat, le temps perdu est une erreur fatale.

Pour la centième fois dans cette nuit épuisante du 4 au 5 octobre, le B. E. P. redémarrâ. En tête, avec la première compagnie, Jeanpierre cherchait en vain une trouée pour descendre de la barrière rocheuse qui dominait de plusieurs centaines de mètres la vallée de Coc Xa. Rien à faire pour trouver un passage dans cette nuit d'encre. Les hommes étaient écrasés de fatigue. Quand la marche s'arrêtait, ils se laissaient tomber sur la piste. Calés contre leur sac, l'arme sur le ventre, ils sombraient dans le sommeil. Quand le murmure « En avant » courait le long de la colonne, ils se remettaient debout et repartaient mécaniquement, encore endormis.

Hochart qui marchait en queue s'efforçait de ne laisser trainer personne. Une fois, il aperçut un homme encore écroulé par terre les fesses en évidence.

« Allons, debout... Nom de Dieu... En avant ! »

Et il lui administra un vigoureux coup de pied au cul.

« Hein ! qu'est-ce que c'est que ça ? gueula le capitaine Bouyssou en se levant.

— Oh ! mon capitaine ! Euh ! ça, c'est un coup de pied au cul... »

Bouyssou, qui avait parfaitement compris, se releva sans rien dire, mais en grimaçant un sourire.

A quatre heures du matin, Segretain donna l'ordre de cesser les recherches et de prendre un peu de repos. Ce ne fut qu'au jour, après un bref et violent accrochage avec les Viets, que le commandant trouva lui-même un passage. Il descendit avec la section de la 1^{re} compagnie que commandait le lieutenant Tchabrichvili, le peloton Faulques et son P. C.

Arrivé en bas, il installa le peloton en protection et s'avança vers le nord en direction du P. C. Lepage. Le lieutenant de Lacroix-Vaubois lui fit alors remarquer qu'il était dangereux de s'aventurer par là, sans tenir un mouvement de terrain qui dominait la vallée à l'ouest de Coc Xa.

« Vous avez raison, dit Segretain. J'y envoie la section Tchabrichvili. »

Avant la fin de l'après-midi, le B. E. P. reçut une fois encore l'ordre de rester sur place. Pourtant, comme sur le Na Kéo, mis à part l'élément qui était avec Segretain, il se trouvait dans les calcaires, au-dessus de la vallée de Coc Xa. Une position intenable. Jeanpierre et les trois commandants de compagnie se livrèrent à une reconnaissance minutieuse. Ils aboutirent aux mêmes conclusions. Jamais, dans ces conditions, le B. E. P. ne pourrait résister à un assaut massif.

« Si nous restons ici, dit Jeanpierre, le terrain est si chaotique que chaque homme devra passer une nuit blanche sur son arme individuelle. »

Segretain remonta de la vallée pour se rendre compte par lui-même. C'était exact. Il passa alors des heures à tenter de convaincre Lepage qu'il ne fallait

pas rester là. Lepage finit par céder. Le bataillon se porterait vers les crêtes sud de 477, point par lequel on savait maintenant que devait passer la colonne Charton, venant de Cao Bang.

Le mouvement commença un peu avant sept heures du soir. Dans la lumière déclinante, alors que la 1^{re} compagnie débouchait dans la vallée et que, pour une fois, toutes les armes étaient silencieuses depuis une heure, un hurlement effroyable qu'amplifiait la montagne glaça les cœurs les plus intrépides. Il était venu d'un seul coup. Et d'un seul coup, toutes ensemble, des centaines de bouches hurlèrent à la mort. C'était quelque chose d'inhumain, d'inouï... Bientôt, le vacarme des armes domina ces cris. L'affaire se passait en face, sur le mouvement de terrain que tenait Tchabrichvili à l'ouest de Coc Xa. Au milieu de la fusillade, on entendait la voix du grand lieutenant qui criait :

« Tenez bon ! Tenez bon ! Le bataillon arrive... »

Tchabrichvili n'avait pas besoin de galons pour être un seigneur. Elancé, figure en lame de couteau, le cheveu noir et coupé ras, c'était un guerrier déjà confirmé par de belles campagnes comme légionnaire, puis comme sous-officier. Son prestige était immense auprès de ses légionnaires comme auprès des autres officiers. On l'adorait. Et le B. E. P. n'aimait pas voir mourir ceux qu'il aimait. Alors, dans une ruée brutale, folle, sans attendre les ordres, une ruée qui valait bien celle des Viets, les élèves gradés de Faulques, les légionnaires de Hippert et de Auboin, ses camarades de promotion de la 1^{re} compagnie foncèrent.

La voix de Faulques domina à son tour le combat. Il criait des ordres. Tout alla très vite. Les Viets, balayés, s'enfuirent. Mais de la section de Tchabrichvili, il ne restait rien. Le lieutenant avait été tué de plusieurs rafales. Le caporal-chef Constant et Hoï, son adjoint, redescendirent son corps jusque dans la val-

lée. Là, il fut enroulé dans une toile de tente et transporté une partie de la nuit.

Cette mauvaise journée n'était pas terminée. Après que Lepage eut tardivement ordonné le repli, les derniers éléments du bataillon — la 3^e compagnie — commencèrent dans la nuit noire une descente acrobatique de la falaise. Quand ils arrivèrent en bas, le capitaine de Saint-Etienne s'aperçut que deux sections ne l'avaient pas suivi. La pièce de mortier et la mitrailleuse mises à sa disposition par la C.C.B. n'avaient pas rejoint non plus. Saint-Etienne ne pouvait savoir que les Viets l'avaient volontairement laissé passer avec son groupe de commandement. Sans tirer un seul coup de feu, ils avaient alors bondi sur le porteur de la mitrailleuse et s'étaient emparés de l'arme. Après quoi, la colonne coupée, les légionnaires avaient perdu la piste et s'étaient égarés. Le lieutenant Marce, qui était avec la section de queue, prit le commandement de cet élément et passa une grande partie de la nuit à chercher un passage pour descendre. Un légionnaire fit une chute. La colonne vertébrale fracturée, il hurlait de douleur. Marce fut obligé de le faire bâillonner. Et il entendit les Viets, à sa recherche, passer à quelques mètres au-dessous. Il décida d'attendre le jour. Il ne parvint à rejoindre le gros du B. E. P. que le lendemain à dix heures du matin, avec deux groupes de combat.

Le bilan de cette journée était lourd. En vingt-quatre heures, le B. E. P. avait perdu deux sections entières, un groupe de mortiers et un groupe de mitrailleuses, soit près de cent hommes.

Le commandant Segretain chercha à prendre contact le 5 au soir, dès vingt-deux heures, avec le P. C. Lepage, par poste 694. Peine perdue. Les radios du colonel ne répondaient pas. Dormaient-ils ? La liaison ne put être reprise qu'à six heures du matin...

Le vendredi 6 octobre, à sept heures trente, les éléments de tête du B. E. P. arrivèrent au lieu dit « la Source ». Quelques instants plus tard, Jeanpierre prenait enfin contact avec Lepage. Il lui rendit compte des pertes de la nuit. Depuis trois jours, il n'était plus ravitaillé. Il ne lui restait plus qu'une compagnie complète, la 2^e. La 1^{re} avait perdu une section, la 3^e une section et un groupe, la C. C. B. une pièce de 81 et une pièce de mitrailleuse avec tout leur personnel, y compris l'adjudant-chef commandant la section lourde. Il y avait encore des munitions pour les F. M. et les armes individuelles, mais seulement dix-sept coups de 81. Aucun de 60 et plus un seul obus pour « lance-patates » de 50.

La sortie des calcaires avait coûté cher au B. E. P. Dans ce terrain difficile, parfaitement connu des Vietnamiens qui s'y trouvaient à l'aise, les Français, alourdis par la centaine de blessés qu'ils emportaient avec eux, ne se déplaçaient qu'avec d'immenses difficultés. Lepage y était pourtant entré à nouveau. Il s'était installé de part et d'autre de la piste qui menait de 765, dans le nord-est, au petit village de Coc Xa dans le sud-est. A vol d'oiseau, un kilomètre environ séparait ces deux points. Sur le terrain, c'était une autre affaire.

Dans le sens nord-est-sud-ouest, si on suit la piste qui passe à proximité du sommet rocheux de 765 qui surplombe les environs, on passe d'abord par une échancrure, dominée à gauche par la crête sud de 765. On descend ensuite rapidement dans un cirque entouré des deux côtés d'une série de pitons calcaires. Pour sortir de ce cirque, on franchit une seconde échancrure dans le sud-ouest qui ressemble à un coup de sabre dans la roche et mène dans un second cirque bien plus vaste que le premier, débouchant sur une falaise verticale, interrompue seulement sur une cinquantaine de mètres par un palier. Ce palier aboutit à une pente extrêmement raide qui descend sur

plusieurs centaines de mètres jusqu'au fond de la vallée. Sur le palier coule une source.

L'ensemble constituait une gigantesque nasse, un piège naturel, une souricière, dont il fallait impérativement tenir les ouvertures, les bords et les sorties. Le lieutenant-colonel Lepage y avait songé. C'était évident.

Le B. E. P. reçut l'ordre d'occuper le cirque supérieur, à l'exception de la 2^e compagnie. Celle-ci grimpa jusqu'aux cols qui dominent la source, vers le nord.

Journée des plus confuses. Les liaisons radio avec le commandement — That Khe, Lang Son, Hanoi — étaient défectueuses, sans doute parce que le terrain encaissé se prêtait très mal aux communications. On ne put faire aucun parachutage. Il ne fut donc pas possible de compléter les munitions. Comme vivres, le B. E. P. dut se contenter de quelques boîtes de rations, très insuffisantes pour ses effectifs.

Vers deux heures de l'après-midi, la première alerte vint confirmer les sombres pressentiments des officiers du B. E. P. Une mitrailleuse viet, habilement installée sur un piton éloigné, prit d'enfilade le coup de sabre par lequel communiquaient les deux cirques et en interdit le passage.

« Quelle connerie ! bougonna Jeanpierre. Il est certain que nous ne pouvons pas tenir tous les pitons et tous les cols. »

Des éléments du 8^e R. T. M. essayèrent en vain de réduire cette mitrailleuse. Preuve fut faite que les Viets ne se contenteraient pas de harceler les Français. Ils étaient décidés à les attaquer. En moins de trois heures, leur pression s'accrut et se précisa. On signalait des infiltrations nombreuses du côté du palier qui commandait la sortie du cirque inférieur. Une section du 8^e R. T. M. quitta sans ordre le piton qu'elle occupait. Une unité viet la remplaça immédiatement. Du côté de 765, c'est-à-dire dans le nord-est,

on entendait le tac-tac caractéristique des 12,7, les mitrailleuses lourdes dont étaient dotées les compagnies d'appui des bataillons ennemis. Aucun doute ne pouvait subsister : les Viets rameutaient leurs unités à toute vitesse. En anéantissant ce groupement, ils voulaient remporter leur première grande victoire.

Le caporal Constant ne restait pas inactif. A l'inverse des légionnaires, les hommes de son commando se sentaient en pleine forme. Depuis des mois, ils vivaient à la viet, sans sac, le boudin de riz grillé au creux des reins, un bidon, leur arme, leurs grenades et leurs munitions. Constant lui-même s'était adapté à cette vie rudimentaire. Il savait croquer le maïs et mâcher les racines de manioc pour en extraire le jus, puis le recracher soigneusement afin de ne pas risquer l'empoisonnement. Il avait d'ailleurs montré cette technique à un grand nombre de légionnaires.

Cet après-midi, Constant circulait au milieu des groupes qui se formaient et discutaient. Il s'approcha des officiers. Tous étaient des hommes courageux, mais ils ne savaient pas ce qu'ils devaient faire. Le manque d'un chef déterminé se faisait cruellement ressentir. L'hésitation sur le parti à prendre, les velléités, les contrordres donnaient une pénible impression de flottement.

Constant prit à part son adjoint, Hoï.

« Qu'est-ce que tu ferais, toi ?

— Pour tout le monde, j'en sais rien. Il ne fallait pas venir s'enfermer ici. On pouvait très bien continuer en direction de la colonne Charton. Maintenant ce sera difficile de sortir d'ici. Mais nous, nous sommes le commando du B. E. P.

— Que veux-tu dire ?

— Il y a une issue pour nous. On peut passer.

— Par où ?

— Suis-moi ! »

Les deux hommes étaient dans le cirque supérieur.

Hoï se faufila le long de la piste et parvint très vite à la sortie en coup de sabre qu'arrosait la mitrailleuse viet, dès que le tireur apercevait quelqu'un.

« Attends ! » dit Hoï, en se dissimulant le long de la paroi.

Quelques instants plus tard, des goumiers faisant une liaison se présentèrent. Eux aussi savaient le passage dangereux. Ils foncèrent. Aussitôt la mitrailleuse se mit à tirer sur eux. Hoï en profita. Il bondit, suivi de Constant, et ils se retrouvèrent sains et sauf de l'autre côté.

Hoï continua de longer les calcaires de la paroi sud. Il arriva en bordure de la falaise qui délimitait le second cirque et s'accroupit au bord. Constant le rejoignit. Ils étaient à l'angle formé par la bordure calcaire et la falaise, qui tombait à pic. Constant se pencha : il y avait au moins vingt mètres à franchir pour arriver au fond d'un thalweg encombré de rochers et de brousse.

« Regarde, dit Hoï, tu vois ces lianes qui descendent le long du calcaire ? Il suffit de les attraper et de se laisser glisser jusqu'en bas. »

Constant hocha la tête. C'était acrobatique mais possible, même avec une arme. Et les Viets, à cause de l'angle mort, ne pouvaient pas voir cet endroit. Une fois en bas, il serait certainement possible de rejoindre le fond de la vallée.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » demanda Hoï.

Constant réfléchissait. D'un côté, le coup dur, très dur, avec une bonne chance pour qu'il se termine en catastrophe; de l'autre, la possibilité de s'en sortir, mais l'abandon du bataillon et des camarades.

« Hoï, on ne peut pas faire ça. On n'a pas le droit. On fait partie du bataillon. On reste avec lui. »

Dans les yeux de Hoï, Constant ne put rien discerner. C'était comme ça. C'était tout. Ils remontèrent vers le cirque supérieur.

A dix-sept heures, Lepage convoqua à son P. C. les chefs de bataillon et leurs adjoints. Il leur fit part de sa décision de quitter cette position dangereuse pour aller vers l'ouest.

« Départ dix-huit heures. Dans l'ordre : 1^{er} B. E. P. en tête, une compagnie du 8^e R. T. M., les blessés et les deux Tabors. Le reliquat du 8^e R. T. M. qui tient actuellement les pitons fermera la marche. Le point de destination est la crête située à deux kilomètres au sud de 477. »

Pendant la réunion, les renseignements continuèrent à parvenir au P. C. Le palier et la source avaient dû être évacués. Les Viets qui avaient occupé les pitons voisins les tenaient sous leur feu. Une tentative pour reprendre le contrôle de ces points essentiels avait échoué. De plus, les harcèlements s'accroissaient sur le cirque inférieur comme sur le cirque supérieur. Aux tirs de mitrailleuses lourdes, s'ajoutaient des bombardements par mortiers.

Il devint évident que le départ de la position ne se présentait plus comme un simple mouvement, mais devrait commencer par une attaque : percer l'encerclement ennemi à l'endroit du palier et de la source. En tenant compte de l'afflux probable, sinon certain, des Viets dans la vallée, il fallait prévoir un combat en profondeur qui ne pourrait être que très dur.

Parfaitement d'accord sur ce point, les chefs de bataillon firent remarquer au colonel Lepage qu'il serait préférable de remettre l'opération au lendemain matin, en profitant d'appuis aériens puissants et en demandant à la colonne Charton dont on avait aperçu certains éléments sur 477, à environ un kilomètre à l'ouest, de lier son action à la sienne; Lepage se rendit à ces raisons. Il fit transmettre à Hanoi une demande d'appui aérien et décida que l'attaque du grou-

pement aurait lieu le lendemain 7 octobre, au lever du jour.

Minuit. Malgré les deux attaques tentées par les Viets sur la partie nord du cirque inférieur, Jeanpierre s'était assoupi. Il se tenait assis, le dos contre un rocher, le menton sur la poitrine, dans une position qui lui était familière, celle d'un homme toujours prêt à bondir à la première alerte.

« Mon capitaine, le commandant vous demande. »

Morganti, l'ordonnance de Segretain, le secouait par l'épaule. Jeanpierre se leva aussitôt. Guidé dans la nuit noire par Morganti, il s'approcha de Segretain.

« Mon vieux, lui dit Segretain, Lepage a changé d'avis. Il donne l'ordre de partir à trois heures.

— Bon Dieu, mais il est complètement fou ! Tu te rends compte. On n'y voit absolument rien !

— Je sais, je sais, dit Segretain très las. Je n'y peux plus rien. Il n'y a qu'à obéir. L'ordre de départ est le même que celui prévu hier soir. Nous sommes en tête. Fais prévenir les compagnies. La 2^e compagnie soutenue par le peloton prendra la source. Les deux autres compagnies suivront. Par une nuit pareille, dans un terrain aussi chaotique et sans connaître exactement les positions viets, tout ce que nous pouvons faire c'est de foncer tout droit.

— Evidemment... Et les blessés ?

— Ils restent ici avec Pédoussaut qui demande à s'en occuper. »

Il y a des nuits plus ou moins sombres. Celle-là n'était pas sombre. Elle était opaque. Le trou noir, le tunnel. Chaque homme se déplaçait comme un aveugle, le bras tendu, le pied incertain. Pour transmettre les ordres, on se traînait d'homme en homme à la recherche des officiers. Pour rassembler les groupes, les sections, les compagnies, on devait se donner la main, se tenir au ceinturon et ne plus se lâcher. Pour retrouver les légionnaires qui, abrités du mieux qu'ils

pouvaient dans les rochers, s'étaient parfois mélangés aux gommiers, il fallut une bonne heure.

En tâtonnant, les légionnaires s'engagèrent sur la piste sud, qui longeait les calcaires vers la source. A quatre heures trente seulement, la section de tête de la 2^e compagnie aborda le palier. Un tir nourri l'accueillit. Elle se replia aussitôt comme elle en avait reçu l'ordre, avec un tué et trois blessés.

« Bouyssou, ordonna Segretain, au commandant de la 2. Attaquez et enlevez la source ! Il faut que nous passions.

— Première section, en avant ! cria Bouyssou.

— En avant ! gueula le sous-lieutenant Chauvet. En avant ! »

Et lui-même s'avança dans la pente sans rien voir. Tout d'un coup, ce fut l'enfer. Des milliers de flammes trouèrent la nuit dans un vacarme assourdissant. Embusqués derrière chaque tronc d'arbre et chaque rocher, les Viets tiraient comme des déments. A bout portant. Les légionnaires avançaient en tirant sur les flammes. Mais c'étaient eux qui tombaient.

« Par la droite, par la droite ! » hurlait Chauvet qui essayait de déborder la Source avec quelques hommes.

Il tomba à son tour, le genou gauche fracassé par deux balles.

« Hochart ! cria Bouyssou, allez remplacer Chauvet. »

Hochart s'avança et appela :

« Chauvet ?

— Par ici. »

Chauvet s'était traîné derrière un rocher. Hochart se glissa près de lui. Les deux officiers appelèrent les chefs de groupe par leur nom, puis les légionnaires. Personne ne répondit. Des râles s'élevaient tout autour. La section Chauvet était décimée. Plus à gauche, la 3^e section, à son tour, attaqua. Elle avançait mètre

par mètre, au milieu des rafales et des explosions de grenades. Les légionnaires tombèrent les uns après les autres. C'était une tuerie. La source resta aux mains des Viets.

Pendant ce temps, les tirailleurs et les goumiers quittaient les crêtes pour se replier eux aussi, comme l'ordre en avait été donné. Ils quittaient les crêtes sans que le passage eût été forcé ! C'était une absurdité. Le jour se lèverait sur une immense souricière que les Viets n'auraient plus qu'à mitrailler. Lepage s'en rendait compte. Il comprenait que l'ennemi tenait la seule issue qui restait à ses troupes, la source. Angoissé, il dit alors à Segretain :

« Le sort du groupement est entre les mains du 1^{er} B. E. P. Il faut passer coûte que coûte. »

Ordre tragique. Un ordre qui ne se discutait pas. Jeanpierre fut chargé de l'attaque. Il lança le peloton de Faulques sur la gauche pour déborder la source.

« En avant ! » hurla le lieutenant.

Les élèves gradés du B. E. P. se ruent en avant. Des démons crachant des flammes. Ils avancent en pleine obscurité, tirant sur les lueurs que font les rafales des armes viets. On s'entretue à bout portant. Dans le noir. Sans rien voir. Un combat d'aveugles. L'ennemi n'a pas de visage. Roger Faulques avance, lui aussi, guidé par la pente et par la ligne de feu. Un coup de fouet le cingle sur l'épaule. Il chancelle. Son bras droit ne répond plus, il pend.

« En avant ! crie-t-il encore. En avant ! »

Il fait quelques pas. Un second coup de fouet le cingle. Il titube, le bras gauche brusquement inerte. Une balle lui a fracassé le coude. Il crie :

« Savella, en avant ! Savella, mets le paquet !... Fonce, nom de Dieu. Il faut passer ! »

Les rafales et les explosions diminuent d'intensité. Faulques avance encore. La voix du sergent-chef Savella sort de la nuit.

« Mon lieutenant, je suis tout seul... Mes légionnaires sont morts... »

Faulques est encore debout. Il progresse comme un automate. Un nouveau choc le secoue. Il plie le genou, se redresse, la jambe droite transpercée, fait quelques pas.

« Par ici, mon lieutenant, appelle le caporal Carta. Par ici... »

Un terrible coup atteint Faulques à la cuisse droite. Cette fois, il s'écroule.

Du peloton du B. E. P., de l'élite du bataillon, il ne reste rien. Des cadavres, des blessés, des corps percés que continuent de secouer les petites grenades à manche chinoises qui explosent. Derrière son rocher d'où il ne peut bouger, Chauvet reçoit deux nouveaux éclats.

Jeanpierre donna au lieutenant Resner qui commandait la dernière section de la 2^e compagnie l'ordre d'attaquer les Viets entre le peloton et les débris des autres sections. La section Resner fut, elle aussi, anéantie avant d'avoir pu faire quarante mètres.

L'aube se levait. Titubant dans les premières lueurs, Jeanpierre, Bouyssou, quelques rescapés cherchent à se rendre là où étaient engagés les restes des 1^{re} et 3^e compagnies. Dès qu'ils sortirent des couverts de la source, ils se trouvèrent sous le feu des Viets. Bouyssou fut tué à bout portant. La liaison n'était plus possible.

Dans la partie droite du cirque inférieur, le jour naissant permit l'amorce d'une manœuvre. Avec un beau courage, le lieutenant Lévêque, avec la 4^e compagnie du 8^e R. T. M., se lança à l'assaut des pitons qui surplombaient la Source. Dix, vingt hommes tombèrent. Mais cette montée au calvaire était irrésistible. Quelques minutes plus tard, Lévêque et ses Marocains, épuisés, blessés, mourants, mais vainqueurs, étaient installés parmi les rocs déchiquetés. F. M.

pointés, ils dominaient ces maigres fourrés qui, pour le B. E. P. et les autres rescapés de « Bayard », signifiaient tant de choses : l'eau et la vie, les Viets et la mort, et le passage, l'unique passage, l'unique trouée dans la muraille circulaire des calcaires.

Lepage saisit cette chance. Au B. E. P. d'y aller. Evidemment au B. E. P. Y aller, c'était descendre une petite pente bien découverte, parvenir à un palier bien dégagé et entrer dans le bois, comme dans la chanson, mais pour y cueillir des mitrailleuses. 1^{re} et 3^e compagnies, c'est à vous.

Deux officiers se dressèrent, deux capitaines, les deux commandants de compagnie : Saint-Etienne et Garrigues. Des ordres brefs. Un mince sourire sur le visage harassé, sale, couvert de barbe, mais toujours élégant du capitaine de Saint-Etienne. Sans doute le clin d'œil amusé de celui qui sait qu'il n'ira plus au bois. Sections en ligne. Enfin, ce qui reste des sections. Ce qui reste des lieutenants. On y va. Pour une fois, ça descend.

Saint-Etienne fut tué aussitôt. Les légionnaires indemnes foncèrent vers le bas. Une dizaine seulement parvinrent sur le palier, près de la source : les lieutenants Roy et Marce, le sergent Becker, cinq ou six légionnaires.

La Source était presque aux mains de cette poignée de rescapés du 1^{er} B. E. P. Hochart se faufila parmi les rochers. Sain et sauf par miracle, il tendait l'oreille, écarquillait les yeux. L'accalmie soudaine qui tombait sur le champ de bataille était plus terrifiante que le plus fort du feu. Vingt mètres au-dessous de lui, il aperçut un amas de corps. Contre un arbre, l'un d'eux remuait. Hochart reconnut Faulques. Il cria :
« Ne bouge pas, je viens te chercher !

— Ne viens pas ! C'est un nid à balles. »

Hochart se mit à ramper, la tête rentrée dans les épaules. Une quinzaine de mètres et il atteignit la

piste. Les tirs avaient pratiquement cessé. Il bondit jusqu'à Faulques. Tout autour du blessé, dans un carré de dix mètres de côté, il y avait plus de quarante corps. Dans ce magma humain, Faulques agonisait. Il avait quatre blessures : une balle qui lui avait fracassé la clavicule et brisé trois côtes, une balle dans le bras gauche, une dans la jambe droite et surtout un trou béant dans le haut de la cuisse gauche, près du pli de l'aîne. Il haletait, le visage tordu par la souffrance.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? demanda Hochart.

— Rien. Fiche le camp. Laisse-moi là. Toi, tu dois t'en tirer.

— As-tu une commission, un message, quelqu'un à prévenir ? insista Hochart.

— Eh bien, écoute, souviens-toi que j'ai laissé des piastres à la banque de Hanoi. C'est tout. »

Il était sept heures du matin. Les survivants du B. E. P. n'avaient pas tout à fait enlevé leur objectif : la Source. Le manque d'effectifs, la désorganisation des unités, le mélange avec les goumiers qui commençaient à descendre à leur tour ne permirent pas d'exploiter la situation. Cependant, l'accalmie se poursuivait. Le caporal Constant en profita pour tenter de regrouper les hommes de son commando. Avec Hoï, il descendit vers la Source, de rocher en rocher. Il donna l'ordre au petit groupe déjà rassemblé de l'attendre près de la falaise qu'il avait reconnue l'après-midi et il se mit à fouiller le terrain à la recherche des autres. Certains blessés s'efforçaient de remonter la pente en se traînant. Constant aperçut le lieutenant Chauvet qui se hissait, un garrot serré sur la cuisse. De temps en temps, le caporal retournait un corps pour vérifier s'il était bien mort. Plus tard, il apprit qu'il s'était trompé, au moins une fois. Dans le tas, il avait reconnu le cadavre du sergent Laperlier. Et ce dernier devait s'en sortir.

« Caporal, caporal ! » cria une voix.

Constant se retourna. C'était Doam, l'un de ses partisans. Recroquevillé près d'un rocher, il se tenait le ventre à deux mains. Un éclat de mortier lui avait défoncé l'abdomen. La plaie était énorme. Les bouts de tissu se mêlaient aux chairs et au sang. Constant l'entoura de plusieurs pansements individuels et porta le blessé avec Hoï jusqu'à la falaise.

« On y va maintenant », dit Constant.

Hoï attrapa une liane grosse comme le bras, qui descendait du calcaire et se pendit dans le vide. Il se laissa ensuite glisser sans à-coups et disparut.

« Ça va ? demanda Constant.

— Ça va. Allez-y ! »

Un à un, les six survivants du commando saisirent une liane.

« Agrippe-toi », dit Constant à Doam qu'il avait fait mettre sur son dos.

Des légionnaires de la section lourde du bataillon qui avaient assisté à la scène se précipitèrent à leur tour sur les lianes et glissèrent le long de la falaise. De temps en temps, un homme perdait une grenade ou une partie de son matériel.

« Attention ! » hurla un légionnaire qui venait de laisser glisser la plaque de base du mortier de 81 qu'il portait. Les hommes rentrèrent la tête. La lourde plaque siffla à leurs oreilles et s'écrasa sur les rochers.

Brusquement, les hommes s'arrêtèrent, saisis d'effroi. Après cette nuit d'épouvante, ils crurent devenir fous. Un chant s'élevait. Oui, un chant lugubre comme la mort, d'abord en sourdine, comme s'il n'osait planer sur ce champ de bataille. Puis il s'était enflé. Maintenant des centaines de voix scandaient *La Fatiha*. Le chant de guerre des Marocains résonnait dans les calcaires.

C'était le capitaine Feugas qui avait pris cette déci-

sion incroyable. Pour faire donner l'assaut par ses goumiers descendus des calcaires, il avait regroupé tous ses hommes et les avait fait partir en rangs serrés, au coude à coude, en chantant.

« Dans quelle direction faut-il aller ? demanda au capitaine Jeanpierre le lieutenant de Villeneuve qui commandait le goum de tête.

— Suivez les cadavres. »

Pour Feugas, il n'y avait aucun doute. Cet ultime assaut était la seule façon de bien mourir. Mais un miracle se produisit. Les Viets réagirent à peine. On aurait dit qu'une écluse avait brusquement cédé. Le Tabor franchit le palier maudit, dépassa la Source et se précipita de part et d'autre de la piste. Brusquement, les Viets se ressaisirent et la prirent sous le feu de leurs armes automatiques. Dans la confusion, tous les hommes se jetèrent vers la droite. La falaise leur offrait un gouffre en à pic d'une cinquantaine de mètres. Des lianes pendaient. Les Marocains s'y agrippèrent. Beaucoup tombèrent. De cette hauteur, les corps arrivaient en bouillie.

Dans le fond de la vallée, c'était la cohue. Les légionnaires se regroupaient par petits paquets autour des officiers et sous-officiers qu'ils rencontraient. Il fallait de toute urgence quitter cette cuvette que les Viets ne tenaient pas encore, gravir le versant ouest et franchir la crête. Le colonel Lepage se retrouva avec une partie du P. C. du B. E. P. et un groupe de légionnaires que le lieutenant Stien reprit en main. A ce moment, des éléments viets donnèrent l'assaut sur la droite.

« Nous sommes à nouveau encerclés, dit Lepage, désespéré.

— Nous ferons Camerone », répondirent les légionnaires.

Stien dirigea une contre-attaque et parvint à dégager le groupe.

« Lacroix-Vaubois ! cria-t-il, veux-tu faire le voltigeur de pointe ?

— D'accord !

— Alors vas-y. Direction plein ouest. »

Le jeune sous-lieutenant prit la tête de la petite colonne et s'enfonça vers l'ouest. Il parvint quelques heures plus tard sur la cote 477 où se trouvait une partie de la colonne Charton. Le premier officier qu'il rencontra, un de ses camarades, le lieutenant Mintec, lui cria :

« Vous voilà enfin ! Nous comptons sur vous...

— Nous aussi, nous comptons sur vous », riposta Lacroix-Vaubois.

Pendant ce temps, au pied de la falaise de gauche, Constant donnait des ordres :

« Hoï avec moi, devant ! Les autres, suivez à vue ! Et fermez vos gueules ! »

Constant et Hoï descendirent la pente extrêmement raide, au milieu des éboulis rocheux, en prenant mille précautions pour ne pas faire trop de bruit. Les Viets étaient sans aucun doute en bas, au débouché, dans la grande vallée.

Les deux hommes se regardent de temps en temps. C'est leur manière de converser. Sans mots. Brusquement, ça y est. Hoï a vu les Viets. Constant comprend aussitôt. Il se planque et fait signe à ceux qui suivent d'arrêter. Hoï change d'emplacement pour mieux voir. Et il indique à Constant en montrant ses doigts : six. Ils sont six, dans le fond. Apparemment, ils n'ont pas détecté la présence du commando.

Hoï et Constant se regardent à nouveau. Leur accord est total. Il faut faire ça à deux. Tout est dans la surprise. Rameuter le reste du commando multiplierait les risques d'être découverts.

Ils continuent tous deux à descendre, à la même hauteur, mais à dix mètres l'un de l'autre. Ils se rapprochent des Viets. Ils n'en sont plus qu'à une cinquan-

taine de mètres. C'est encore trop pour les liquider au P. M. avec certitude. Hoï et Constant continuent leur progression. Ils ne sont plus qu'à vingt mètres. Ils sont prêts à tirer. Constant s'arrête. Il épaule sa Sturmgewehr, regarde Hoï qui épaule à son tour. Il tire. Hoï l'imite. Quatre longues rafales suffisent. Les six Viets sont morts sans avoir pu tirer un coup de feu. Pendant que Hoï reconnaît l'autre côté de la piste, Constant ramène à toute allure le reste de ses hommes. En quelques minutes, ils sont tous à l'abri dans les couverts qui bordent l'autre versant de la vallée. Ils entendent à cinq cents mètres en aval les bruits d'un violent accrochage.

Doam, le partisan blessé au ventre, n'en peut plus. Il sait qu'il va mourir et qu'il est un terrible poids pour le commando. Mais il sait aussi que les Viets seront sans pitié s'ils le prennent. Couché au pied d'un arbre, il lui reste suffisamment de force pour sortir de son étui le poignard qu'il porte le long de sa cuisse. Puis dans l'entrebâillement de sa veste de combat, il compte ses côtes en partant du haut. Il s'arrête à la sixième et parvient à glisser la pointe de sa lame dans l'intervalle qui sépare la sixième de la septième. Dans un dernier effort, il redresse son poignard et le tire vers lui. Mais il n'a plus assez de force. Un petit filet de sang coule seulement près de la pointe de l'arme qu'il garde dressée.

Une lueur de désespoir passe dans les yeux de Doam.

« Hoï, appelle-t-il. Hoï. Viens ! »

Hoï s'approche.

« Pousse ! » supplie Doam.

Hoï a un geste de recul. Il cherche les yeux de Constant, y lit la réponse. Alors il s'agenouille près de Doam, et, d'un coup sec du poignet sur le manche, enfonce la lame qui pénètre jusqu'à la garde dans la poitrine du mourant.

Le lieutenant Hochart, qui avait eu la chance extraordinaire de passer la nuit sur le palier de la Source sans avoir été blessé, n'avait pas suivi comme les autres le rush des Marocains. Remonté dans le cirque inférieur, il s'efforçait de récupérer les hommes encore vivants de sa compagnie. Il ne retrouva que Chauvet, qui se traînait toujours, et une quinzaine de blessés, auxquels vinrent s'ajouter quelques légionnaires d'autres unités, des tirailleurs et des goumiers. Les Viets durent apercevoir le mouvement de ce groupe. Ils reprirent leur tir au mortier.

Hochart décida de quitter les lieux avec la quarantaine d'hommes autour de lui. Il choisit aussi de descendre la falaise par les lianes. Spectacle fabuleux. Le soleil venait de se lever, mais il pleuvait sur la cuvette de Coc Xa. Une étrange lumière irisait les calcaires blancs. Les uns après les autres, les hommes s'accrochaient comme ils pouvaient à ces lianes immenses, longues de vingt-cinq mètres. Certaines supportaient quinze hommes à la fois. Portant sur leur dos les blessés les plus graves, ils descendirent ainsi, grappes humaines suspendues dans le vide, de liane en liane. Ils arrivèrent en bas.

Les autres rescapés du B. E. P. étaient loin à présent. Hochart avait mis beaucoup de temps à descendre avec ses blessés, dont certains pouvaient à peine marcher. L'ennemi interdisait tout passage vers l'ouest et le nord. Connaissant très bien le terrain, le lieutenant décida de marcher plein sud pour se rabattre vers l'ouest et retrouver la colonne Charton dans un secteur moins pourri. Il parcourut ainsi plus d'un kilomètre, traversa la piste et se jeta dans les couverts qui montaient vers l'ouest. Une grande déception l'attendait. Quand il déboucha sur la première crête, au lieu des hommes de Charton qu'il espérait, il tomba presque nez à nez avec les Viets. Il les avait

heureusement entendus le premier, et se planqua immédiatement dans les hautes herbes, imité aussitôt par ses quarante hommes. Fallait-il les surprendre et passer en force ? Possible. Mais sans les blessés. Avec eux, il ne pouvait en être question. Donc attendre la nuit. Avec un peu de chance, les Viets ne les découvriraient pas. Mais il n'était pas deux heures de l'après-midi. Près de six heures sans bruit, ce ne serait pas facile.

Plus au nord, une autre colonne s'était constituée autour du commandant Segretain et du capitaine Jeanpierre : les lieutenants Marce, Lepage et Roy, indemnes, deux officiers blessés, les lieutenants Cornuault et Béchard, et une quinzaine de sous-officiers et légionnaires. En se déplaçant vers le sud-ouest, le groupe rejoignit enfin la colonne Charton. A midi et demi, Segretain et Jeanpierre prenaient contact avec le colonel en personne. Ce guerrier authentique n'eut pas besoin d'explication. Un coup d'œil sur les hommes du B.E.P. lui fit comprendre l'ampleur du drame.

Jeanpierre fit le compte des rescapés du bataillon qui avaient rejoint la position. Ils étaient maintenant cent trente : neuf officiers, douze sous-officiers, cent neuf légionnaires. Il restait sept F.M. en état de marche. Une caisse de munitions fut distribuée et deux sections purent être reconstituées. Mais la sciatique dont souffrait Segretain depuis le début de cette opération avait fini par l'épuiser.

« Prends le commandement, dit-il à Jeanpierre. Je n'en peux plus. »

La situation était critique. Les Viets talonnaient les unités de queue de la colonne Charton. Ils tenaient déjà la cote 477. Les restes du 3^e bataillon du 3^e R. E. I. étaient épuisés. Dans l'après-midi, le chef de bataillon Forget fut mortellement blessé. Charton, sur lequel comptait Jeanpierre, qui tenait le colonel en

haute estime, avait disparu. Rien à faire pour obtenir un ordre cohérent. Jeanpierre ne décolérait pas. Il arriva dans cet état d'esprit au P. C. du colonel Lepage où se trouvaient le capitaine Feugas, du 1^{er} Tabor et le commandant Delcros, du 2^e. Quand Lepage lui demanda s'il savait où se trouvait Charton, Jeanpierre explosa. Tout ce qu'il ruminait sur l'incapacité des chefs depuis le début de la tragédie lui remonta à la gorge. Puis il se tut.

« Bon, répliqua Lepage. Il n'est plus temps de gueuler. A votre avis, que faut-il faire à présent ? Voyez-vous une solution ?

— Je n'en vois qu'une seule : laisser chaque bataillon, ou du moins ce qu'il en reste, rallier That Khe à son initiative.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Lepage à Feugas et Delcros.

— Il a raison.

— Bien, faites pour le mieux, conclut Lepage. Et bonne chance. »

Il était dix-huit heures trente, le 7 octobre 1950.

L'AGONIE DU COMMANDANT SEGRETAIN

SUR la pente qui descendait de 477 vers le sud, Segretain et Jeanpierre rassemblèrent les officiers rescapés du B. E. P. Autour d'eux, la pression des Viets s'accroissait. Les légionnaires la contenaient comme ils pouvaient. Il y eut encore plusieurs nouveaux blessés. Segretain expliqua :

« Nous resterons ici jusqu'à dix-neuf heures. Jusque-là, avec ce qui reste du 3^e bataillon du 3, nous devons tenir et permettre l'écoulement des résidus des deux colonnes. Ensuite, nous nous efforcerons de rejoindre That Khe. Nous ne pourrons pas emmener les blessés avec nous. C'est impossible... »

Au moment où Segretain prononçait ces mots, Jeanpierre porta ses deux mains à hauteur de son ventre, tituba et pâlit. Il ne tomba pas et écarta les mains : une balle venait de ricocher sur la boucle de son ceinturon et avait traversé la poche de sa tenue de combat. Il n'avait rien.

« Ça va ? demanda Segretain.

— Ça va.

— Alors, à toi pour les ordres de détails.

— Nous allons former cinq groupes d'environ vingt-cinq hommes, dit Jeanpierre. Chaque groupe sera placé sous le commandement d'un officier possédant carte et boussole. Le point à atteindre est la cote 703 que vous connaissez tous, au sud du col de Loung Phaï. Vous préviendrez chaque légionnaire qu'en cas de dislocation, il suffit de suivre une ligne d'eau quelconque pour rejoindre That Khe, que la cote 703 est tenue par des éléments amis et qu'il faut marcher sud-est pour l'atteindre. Chaque groupe partira à cinq minutes d'intervalle par le versant est. »

Dans le groupe de tête, il y avait trois officiers : Jeanpierre et Stien, qui assuraient la direction de la colonne, et Segretain. Le malheureux chef de bataillon, totalement épuisé, traînant lamentablement la jambe, supportant sa crise aiguë de sciatique en serrant les dents, resterait au milieu du groupe. Il suivrait, s'il le pouvait. Jeanpierre s'approcha d'un homme qui lui avait glissé un mot quelques instants auparavant : « Il faut partir, mon capitaine, on peut encore réussir à rejoindre That Khe, mais il faut faire vite. » Il lui toucha l'épaule :

« Constant, tu veux bien ouvrir le chemin avec Hoï ? »

C'était la première fois que Jeanpierre n'employait pas le ton de commandement pour s'adresser à un caporal.

« D'accord, mon capitaine. »

A dix-neuf heures précises, Constant se glissa dans un ravin qui bordait la position, suivi par cent vingt-neuf survivants du B. E. P.

A deux kilomètres de là, Hochart et ses quarante hommes attendaient toujours, planqués dans la brousse, à deux pas des Viets. Les hommes étaient pris de crampes. Les blessés s'efforçaient d'oublier leur douleur.

« Est-ce qu'ils vont tenir ? » se demandait Hochart.

La réponse ne tarda pas. Un homme toussa. Ce faible bruit suffit à faire bondir les Viets qui dévalèrent la pente.

« Foutez le camp deux par deux ! » hurla Hochart en protégeant la retraite par des rafales.

Au milieu du bois où il se trouvait à présent, Hochart indiqua un objectif à ceux qui l'avaient rejoint : « Direction le col de Loung Phaï. Nous passons par petits paquets la ligne viet et nous nous retrouvons de l'autre côté si possible. » Les hommes bondirent par groupes de deux ou trois. Ils se retrouvèrent à la tombée de la nuit. Sur les quarante, il en restait quinze. Le lieutenant Chauvet, avec ses quatre blessures, avait à peine eu le temps de se lever qu'une grappe de Viets s'était déjà jetée sur lui.

A Hanoi, dans les états-majors, ça n'allait pas fort ce soir-là. Les stylos à bille des gratte-papier s'enrayaient, eux aussi, comme de vulgaires P. M. Plus de rafales d'ordres et de contrordres. Plus de grands mots, de calques et de gracieuses flèches de couleur. Des gueules fermées, des regards inquiets et l'air stupide de gens devenus soudain inutiles. C'étaient des machines grippées. On n'avait pas prévu ça. On n'aurait pas cru ça possible. On ne savait ni quoi dire ni quoi faire. A la confiance idiote, succédait un désarroi plus stupide encore.

Surpris par l'ampleur de la défaite et du drame, le haut commandement craignait tout d'un coup le déferlement d'un raz de marée viet sur le Tonkin. Après avoir pensé trop tôt à la victoire, il pensait trop vite à la défaite.

Les « guerriers », ceux qui connaissaient le poids du camarade qu'il faut transporter, l'efficacité d'une rafale bien ajustée et les réserves sans limite d'un homme qui veut sauver sa peau, n'attendaient que l'ordre de partir au secours des camarades. La sainte

rage au cœur, ils avaient deux envies : fusiller les chefs responsables et rejoindre ceux qui se battaient. C'était l'heure des « sacrifices suprêmes » et des imbéciles envols de renforts. Le commandement ne savait plus que dire ça et que faire ça au moment où tout allait mal. Voilà ce que pensaient, sur le terrain de Bach Maï où ils attendaient l'ordre de sauter, les légionnaires-parachutistes du lieutenant Loth, en compagnie de leurs frères d'armes, les paras du 3^e B. C. C. P. du capitaine Cazaux.

Dans la nuit retombée, aussi opaque, aussi dense que le soir précédent, Hoï et Constant progressent prudemment. Leurs pieds s'enfoncent dans un terrain marécageux qui mène à un petit arroyo. Constant regarde l'aiguille de sa boussole. La pointe lumineuse se stabilise. C'est la bonne direction. Il continue.

Derrière, la colonne suit, très serrée pour ne pas risquer de se laisser couper. De temps en temps, les hommes tendent le bras pour toucher celui qui est devant. Parfois, un homme qui trébuche étouffe un juron. Les chaussures pleines d'eau, de sable et de gravier, blessent les pieds. Constant, lui, marche pieds nus. Vieille habitude prise depuis deux ans. La progression est lente et pénible. Et l'arroyo, large de deux mètres environ, devient plus profond.

En tête du dernier groupe, Lacroix-Vaubois marche comme un aveugle, les deux bras tendus devant lui. Sans s'en rendre compte il s'approche d'une berge. Tout à coup, il pose les mains sur un homme qui se met à hurler. Il le saisit à la gorge, prêt à l'étrangler pour le faire taire.

« Partisan, partisan... » parvient à murmurer l'homme.

Aidé par un légionnaire, Lacroix-Vaubois s'efforce de maîtriser l'individu et de l'empêcher de crier.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Jeanpierre qui a redescendu la colonne.

— Ce type-là prétend qu'il est un partisan.

— Tenez-le bien. Je vais voir. »

Jeanpierre tâte les habits du suspect. Il n'a pas le ceinturon des partisans.

« C'est un Viet. Il faut le descendre.

— Avec quoi ?

— Au poignard. Je le tiens. Allez-y. »

Lacroix-Vaubois s'apprête à frapper.

« Attention ! dit Jeanpierre. Ce sont mes mains. »

Il est près de quatre heures du matin. La colonne n'a fait qu'une halte vers minuit. Puis la marche a repris. Epuisante. Il faut pousser, tirer, ramener vers l'avant les légionnaires harassés qui se laissent distancer. Segretain, plié en deux, est exténué. Sa sciatique a fixé un poids d'une tonne à ses jambes. Chaque pas est un effort si violent qu'il n'a presque plus la force de recommencer. Plusieurs fois, il a demandé qu'on le laisse là, mais le sergent Lévêque l'a porté.

Constant, toujours en tête, bute sur une forme molle. Il se penche et tâte de la main. C'est un cadavre encore tiède. Près de lui, son fusil Garant attesté qu'il s'agit d'un soldat ami. Au même instant, la voix de Segretain s'élève. C'est la voix d'un homme à bout de forces :

« Doucement en tête. Doucement ! »

Jeanpierre et le sergent Holland retournent rapidement près du commandant.

« Silence, murmure Jeanpierre. La situation est grave. Les Viets sont certainement là. Faites discrètement passer l'ordre de s'abriter contre les berges à droite et à gauche et de se mettre en garde. »

Constant et Hoï reprennent leur marche en avant. Ils arrivent sur un abattis frais qui coupe l'arroyo. Brusquement un appel part dans la nuit :

« Tabors, goumiers, soldats français, rendez-vous...

— Va te faire foutre ! » crie Constant qui lâche une rafale et se jette à terre.

Aussitôt une rafale de F. M. tirée de face, à cinquante mètres, arrose le lit de la rivière. Constant se dissimule vivement derrière un rocher.

« C'est toi, Constant ? dit une voix.

— Qui est là ?

— Le commandant.

— Oui, c'est moi, mon commandant.

— Cette fois, c'est la fin, on va tous y passer...

— Mais non, mon commandant, c'est seulement un F. M., c'est pas une mitrailleuse. Je m'en charge et on aura le passage. Restez là, mon commandant, je traverse.

— Il faudrait mieux attendre jusqu'au jour, insiste Segretain.

— Moi, j'avance ! Viens, Hoï. »

Le F. M. tire encore. Constant attend la fin d'une rafale et bondit de l'autre côté de la rivière, sur la berge qui est très raide. A peine arrive-t-il en haut, suivi de Hoï, que d'autres armes se mettent à cracher.

« Merde ! » fait Constant en s'enfonçant dans la brousse.

La fusillade oblige les hommes du B. E. P. à monter le plus vite possible sur la berge est. C'est la seule façon d'échapper aux balles qui crépitent sur l'arroyo et ses abords. La colonne éclate. La pluie ajoute à la confusion. Des gémissements prouvent que des hommes ont été blessés. Des grenades explosent dans la rivière. Le sergent Lévêque est atteint à la jambe. Il entend quelqu'un qui souffre à proximité. Il se hisse sur la berge et s'abrite derrière un rocher. Dans le groupe de queue, Lacroix-Vaubois fait remonter ceux qui sont près de lui sur la pente. Le sergent-major Bonnin qui faisait partie de son groupe continue d'avancer le long de l'arroyo.

« Je ne peux pas remonter, dit faiblement une voix qui vient de la rivière.

— On va vous porter », répond une autre.

Bonnin fait quelques pas et demande :

« Qui est là ?

— C'est le commandant du 1^{er} B. E. P. »

L'homme qui a répondu à la place de Segretain est un capitaine, commandant une compagnie de partisans qui s'est mélangée aux légionnaires. Bonnin et ce capitaine portent le commandant sur deux cents mètres et le déposent sur la berge.

« J'ai été touché à la jambe et au ventre, explique Segretain.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demande Bonnin.

— T'en aller. Laisse-moi là et tâche de rejoindre That Khe.

— Je ne peux pas vous abandonner comme ça.

— Mets-moi seulement un peu plus à l'abri. »

Bonnin tire Segretain par les épaules jusqu'au premier fourré, puis, sur l'insistance du commandant, il part pour tenter de retrouver quelqu'un. Il ne trouve personne et revient. Le légionnaire César et le sous-lieutenant Cornuault sont près du commandant.

« Votre devoir est de partir, dit Segretain.

— D'accord, mon commandant, mais nous attendrons le jour. »

Cinq heures du matin. Sur le terrain de Bach Mai, près de Hanoi, régnait, pour un dimanche matin, une agitation inhabituelle. Les parachutistes du 3^e B. C. C. P. du capitaine Cazeaux et la compagnie de marche de la Légion, composée d'une partie du dernier renfort de légionnaires-parachutistes venu d'Algérie sous le commandement du lieutenant Loth, percevaient leurs « pépins ». Pliés en deux, le buste à l'horizontale, les hommes réglait les sangles de leurs harnais. Ils s'équipaient avec soin. L'attention qu'ils devaient por-

ter à ces gestes dissipait l'angoisse qu'ils ressentaient au creux du ventre. Ils voulaient partir. Ils n'attendaient que ça. Mais rien ne pouvait les empêcher, au moment du départ, de ressentir cette appréhension brutale. Un sentiment de dernière fois. Comme si chaque geste, effectué avec la précision de l'ouvrier qui sait manier son outil, devait être le dernier.

Loth avait en main ses sous-officiers et ses légionnaires. Il avait lui-même formé et instruit sa compagnie à Philippeville, au sein du 3^e B. E. P. qui servait de dépôt au 1^{er} et au 2^e engagés en Indochine. Jusqu'à la dernière minute, les parachutistes se demandèrent à quel endroit ils allaient être largués. Les officiers avaient suivi de loin le déroulement de l'opération « Thérèse » devenue « Tiznit ». Ils savaient qu'elle tournait au désastre. Mais ils ne connaissaient pas les détails, ignorés le plus souvent de l'état-major lui-même. Il était seulement question d'envoyer un bataillon pour ramasser les débris des deux colonnes. Pour renforcer les effectifs, la compagnie Loth destinée au 1^{er} B. E. P. était intégrée provisoirement au 3^e B. C. C. P.

En fin de compte, on largua ce bataillon parachutiste sur That Khe. Là, la situation militaire n'avait pas changé : la ville n'était pas directement attaquée. Mais la situation morale devenait désastreuse. En arrivant, les parachutistes trouvèrent le désarroi le plus total. Avec le 3^e B. C. C. P., la compagnie Loth fut dirigée au nord de That Khe pour occuper des positions et recueillir les rescapés des deux colonnes.

« Partez, maintenant », ordonna Segretain.

Une vague lueur descendait du ciel bouché. Le jour se levait.

« Mon commandant, insista Cornuault, vous ne pensez pas... que nous pourrions...

— Laissez-moi là et partez tous les trois. Vous avez

encore une chance de vous en sortir. Allez. C'est un ordre. »

Les trois silhouettes se redressèrent, rectifièrent la position pendant quelques secondes devant le corps étendu devant eux.

« Venez », dit Cornuault qui s'en alla en clopinant.

Segretain regarda les trois hommes disparaître dans le clair-obscur. Puis il ferma les yeux sur la douleur atroce qui lui dévorait le ventre.

Dans les environs de l'arroyo près duquel agonisait leur chef, les derniers officiers du B. E. P. se cherchaient et se regroupaient. Lacroix-Vaubois retrouva le lieutenant Aubouin, le sergent Gouyon et cinq légionnaires. Ils se faufilèrent entre les griffes des Viets qu'ils entendaient sur la crête et marchèrent dans la brousse en direction du sud-est. Jeanpierre, Marce et Roy, suivis de quelques hommes, progressaient plus au sud.

Cachés au sommet d'un petit promontoire, Constant et Hoï assistaient au lever du jour. Un bruit de pas les inquiétait. On aurait dit une colonne en marche sur une piste qui passait à quelques mètres d'eux. Des unités viets défilaient sous leur nez. Quand le calme revint, les deux hommes se levèrent. Ils s'aperçurent que six partisans thaï se cachaient également à proximité, et décidèrent de continuer ensemble vers That Khe. Constant regarda sa boussole et sa carte. Azimut 175. Il fit un geste. Le petit groupe démarra en silence, s'efforçant de marcher à mi-pente, évitant soigneusement les crêtes et les fonds de vallée où les Viets avaient posé des bouchons, comme l'avait prouvé l'embuscade de la nuit.

Il était huit heures quand quatre hommes du B. E. P. qui suivaient l'arroyo arrivèrent auprès du buisson où gisait Segretain. C'était deux sous-officiers blessés, les sergents Laperlier et Martin, et deux capo-

raux, Dubois et Chateau. A cet instant, des cris aigus les firent sursauter :

« Rendez-vous... rendez-vous... rendez-vous... »

Une compagnie viet les encerclait. Les hommes n'eurent pas le temps de faire un geste. Les Viets braquaient sur chacun d'eux plusieurs canons d'armes. Un de leurs officiers arriva, vit les galons du commandant, se pencha et le fouilla. Il s'empara fébrilement d'un carnet. Segretain était pâle, les traits tirés. Il murmurait : « Laperlier, Laperlier ! Le B. E. P. ! Le B. E. P. ! »

« Qu'est-ce que ça veut dire ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? » cria le Viet en mettant le carnet ouvert sous les yeux du commandant.

« Vous feriez mieux de le laisser tranquille et de le soigner, dit Laperlier. Vous voyez bien que le commandant est grièvement blessé.

— C'est vrai », dit le Viet brusquement calmé.

Et la compagnie viet, qui avait visiblement une autre mission à remplir qu'à s'occuper des blessés français, quitta les lieux en direction du nord. Quelques minutes plus tard, un infirmier du B. E. P. surgit. D'où venait-il ? Il ne le savait pas lui-même. Mais il avait avec lui sa trousse de secours. Il fit des piqûres au commandant et soigna ses plaies. On confectionna un brancard. Et l'on attendit. Jusqu'à dix-sept heures, le petit groupe resta sur place, ne sachant quelle direction prendre. Les unités viets continuaient à défiler sur l'itinéraire. Laperlier finit enfin par obtenir la direction qui menait à un hôpital. Le brancardage commença. Mais déjà le commandant avait perdu connaissance. A minuit, les porteurs éreintés s'arrêtèrent sur une petite île, au milieu de la rivière. Il y avait des Viets partout. Un officier vint les voir.

« Vous, dit-il en s'adressant aux hommes du petit groupe, restez là. Moi, je me charge de faire porter très vite le commandant à l'hôpital. »

Quatre petits hommes jaunes hissèrent le brancard sur leurs épaules et partirent à pas pressés vers la cuvette de Dong Khe.

Dans la nuit du 8 au 9, ils étaient encore une soixantaine du B. E. P. à marcher par groupes épars vers le sud-est. Sans vivres, sans eau, parce qu'ils ne voulaient pas prendre le risque de tomber sur l'ennemi qui occupait les villages. Ils ne tenaient que par la volonté de survivre et de rejoindre les positions françaises.

Dans la journée du 9, presque tous rencontrèrent des Viets. Les uns les entendaient ou les voyaient suffisamment tôt pour se camoufler et les éviter. Les autres tombant sur eux ne pouvaient que les attaquer pour passer quand même. C'est ainsi, que le groupe Lacroix-Vaubois se heurta à une patrouille, lui livra combat, tua quelques Viets et mit les autres en fuite. Le groupe Constant, de son côté, surprit un élément ennemi de ravitaillement qui se déplaçait sans précaution l'arme sur l'épaule, bondit sur lui, provoquant une panique invraisemblable.

Peu après, au détour d'une piste, Constant et ses commandos aperçurent quatre hommes que le caporal prit pour des partisans thaï. Constant portait son éternelle casquette chinoise. Les quatre Thaï obéirent à son geste et se mirent en queue de sa petite colonne. Soudain, un coup de feu éclata. L'un des derniers hommes de la colonne s'écroula, tandis que s'enfuyaient les partisans. Les hommes du commando se ruèrent sur les fuyards, parvinrent à en abattre un. C'était un Viet.

Le mardi 10 octobre, de tout petits paquets de quelques hommes parvinrent à deux kilomètres au nord de That Khe. La 8^e compagnie du 2^e bataillon du 3^e Etranger les recueillit. Quand le sous-lieutenant Ysqvierdo vit monter vers lui un homme au visage à

moitié mangé par une barbe sale, les traits ravagés par la fatigue et les yeux fiévreux, il eut peine à voir en lui le commandant en second du fameux B. E. P. pour lequel il s'était porté volontaire. Pourtant, c'était bien le capitaine Jeanpierre, qu'il rencontrait pour la première fois.

Dans l'après-midi, le groupe Constant, obligé de marcher en terrain découvert à l'ouest de That Khe, fut pris à partie par des armes automatiques. Il aperçut au loin le poste. Trop heureux d'être enfin sauvé, il alla tout droit en rase campagne, en terrain découvert. A peine avait-il fait quelques centaines de mètres que plusieurs armes automatiques l'arrêtèrent net. Un partisan thaï tomba dans la rizière. Le groupe éclata immédiatement, chacun utilisant au mieux le terrain pour rejoindre le poste. Constant arriva au cimetière. Il était seul.

« Halte, cria une sentinelle, ou je tire. »

Constant bondit, fou de rage, prêt à tuer. Il secoua violemment le soldat :

« Va donc, eh ! peau de fesse ! Tu aurais mieux fait de venir nous aider. »

Il fut rapatrié sur Lang Son. De violentes douleurs traversaient son pied droit. On le passa à la radio. Il était cassé. Sur le moment, il ne l'avait pas senti.

« La chaleur des événements, dit-il, m'avait fait oublier une part de moi-même. »

Cette journée du mardi 10 octobre, ils furent vingt-neuf du 1^{er} B. E. P. à rejoindre That Khe. Vingt-neuf sur quatre cent quatre-vingt-dix-neuf. Et il n'y en eut pas d'autres. Vingt-trois légionnaires. Trois officiers : le capitaine Jeanpierre, les lieutenants Marce et Roy. Trois sous-officiers : un seul de la 3^e compagnie, le sergent Becker; deux de la 1^{re}, les sergents Hartkopf et Antonoff. Voilà ce qu'il restait du meilleur bataillon du Tonkin, parti, dix jours plus tôt,

avec le groupement Lepage. Le B. .E. P. était mort.

Les rescapés étaient dans un tel état qu'il fallut les faire soigner sur-le-champ. Puis on les évacua sur Lang Son. Pour eux, le drame se poursuivrait longtemps encore, en cauchemars fiévreux.

A That Khe, les discussions devenaient de plus en plus violentes au sein de l'état-major. A la vue des débris des colonnes Charton et Lepage qui sortaient de la brousse dans un état lamentable, sous le flot des populations qui fuyaient devant les Viets et venaient chercher refuge près des Français, ce fut la panique. Certains officiers voulaient évacuer la place le plus vite possible. D'autres estimaient qu'il fallait encore attendre. Ils pensaient que des hommes erraient encore dans la jungle et cherchaient à rejoindre la ville.

Le repli de la garnison de That Khe commença. De nombreux petits groupes continuaient à lutter pour rejoindre les positions françaises. Celui de Lacroix-Vaubois et d'Aubouin, fort maintenant de douze hommes, ne perdait pas courage. Chaque fois qu'il trouvait un cadavre, il le fouillait minutieusement pour récupérer des munitions et de la nourriture. D'autres étaient déjà passés par là. Le butin fut maigre : une ration de fromage que l'on coupa en douze. Lacroix-Vaubois aperçut bien un bananier, mais les bananes étaient vertes et immangeables. Les hommes mâchaient de l'herbe. Le ventre creux, ils progressaient le plus vite possible. Dans la nuit du 10 au 11, ils tombèrent sur un bivouac viet. Le temps de faire demi-tour sous les rafales et ils étaient de nouveau plongés en pleine brousse, dans une végétation inextricable.

Le 11, on coupa à nouveau en douze une pastèque. Un Viet fut capturé. Il cherchait à se faire passer pour un partisan. C'était faux. Une rafale de P. M. régla la question. Et la marche reprit, interminable.

« Regarde cette crête, dit Lacroix-Vaubois à son camarade. C'est certainement 703. »

A quelques mètres des taillis, dans une trouée, une colonne viet débouchait. Le petit groupe se camoufla et la regarda passer. Lacroix-Vaubois prit des notes pour la décrire avec précision : une unité d'artillerie de montagne. Des mulets portaient des canons de 75. Quand la colonne eut disparu, le groupe se glissa plus avant dans la brousse. Mais de nouveaux piétinements se faisaient entendre. Cette fois, sous les regards médusés des officiers français, défilait une compagnie de mitrailleuses lourdes, avec des armes manifestement neuves et quantité de munitions.

La nuit suivante, sous une pluie battante, le groupe escalada 703. Lacroix-Vaubois, qui marchait en tête, eut un doute. Il ne trouvait pas la piste qu'il connaissait qui descendait progressivement sur That Khe.

« Aubouin, dit-il découragé, nous nous sommes trompés. Ce doit être la crête précédant 703. »

Ils poursuivirent leur marche. Tout à coup, à travers les arbres, Lacroix-Vaubois aperçut des lumières dans le lointain. That Khe ! Une joie immense détendit les visages. Demain, ils arriveraient là-bas. Inutile pour le moment de prendre des risques au milieu des falaises calcaires, dans la nuit et la pluie. Les hommes, à même la terre trempée, sombrèrent instantanément dans le sommeil. Au milieu de la nuit, des bruits de camion les réveillèrent. Lacroix-Vaubois se glissa près d'Abouin et lui serra le bras.

« Ecoute, murmura-t-il, tu crois qu'ils sont en train d'évacuer That Khe ? »

L'angoisse prit Aubouin à la gorge.

« Ce n'est pas possible ! souffla-t-il. Ce n'est pas possible... Ils ne vont pas nous laisser tomber... »

Dès que la nuit fut moins noire, ils repartirent. En tête, Lacroix-Vaubois se hâtait. L'idée que les Français en ce moment même quittaient peut-être la ville lui

martelait la tête. Il fallait faire vite. Pour gagner du temps, ils empruntèrent une piste. Ils tombèrent sur une *ca-nha* isolée, l'encerclèrent et découvrirent un vieillard. Pas un grain de riz. Pas le moindre ravitaillement. D'autres étaient passés avant eux.

« Hier, Vietminh prendre That Khe, dit le vieillard en jetant des regards effrayés.

— Ce n'est pas vrai, tu mens », dit Aubouin en le secouant.

La petite colonne repartit, prudemment cette fois. Le doute avait saisi chacun des hommes. Ils marchaient les poings serrés. That Khe maintenant n'était plus bien loin. Un civil arriva par la piste, les bras lourdement chargés. Le groupe se dissimula et le laissa passer. L'homme transportait des parachutes. Oui, That Khe devait être aux mains des Viets.

« Il faut tout de même aller voir », dit Aubouin.

Avant de repartir, ils décidèrent de démonter leurs armes devenues inutiles, sans munitions, et d'éparpiller les pièces dans la brousse. A huit heures, ils pouvaient observer la ville à la jumelle. Le drapeau viet flottait sur la citadelle. Les deux camarades regardèrent longuement, sans rien dire. Puis Lacroix-Vaubois mit la main dans sa poche et en tira un pistolet qu'il avait gardé en secret. Il le leva. Aubouin avait vu le geste. Il lui saisit la main et lui prit son arme.

« Non, mon vieux ! Non, pas ça ! »

Lacroix-Vaubois entendit un bruit sur la piste. Il se jeta sur le bas-côté dans un trou plein d'eau boueuse et s'y enfonça. Aubouin sauta près de lui. Les deux officiers virent un de leurs hommes qui levait les mains : une patrouille viet, en embuscade juste au-dessus de la piste, venait de le capturer. Les uns après les autres, les hommes restés sur la piste furent faits prisonniers. Le dernier, le sergent Gouyon passa, suivi par un Viet. Il aperçut les officiers dans leur trou. Un petit clin d'œil discret et il s'en fut. A

l'oreille de Lacroix-Vaubois, Aubouin chuchota :
« Puisque That Khe est pris, il n'y a plus qu'à contourner et rejoindre Lang Son qui se trouve à soixante kilomètres. »

Il fallait attendre que les Viets eussent quitté le coin. Les deux hommes restèrent le visage enfoui dans la boue. Soudain, une voix chantante et haut perchée susurra :

« Si vous voulez faire la guerre, vous pouvez continuer. »

Ils levèrent la tête. Une dizaine de fusils étaient braqués sur eux, à moins d'un mètre. Il était 8 h 10, le jeudi 12 octobre 1950.

Le lendemain, dans la soirée, le groupe de quinze hommes que commandait Hochart connut la même fin tragique. Il arriva jusqu'à la tour nord de That Khe. Il y avait plus de trois jours que la garnison avait abandonné la ville...

Les « pétochards » avaient gagné. On avait évacué That Khe au milieu d'une panique indescriptible. On avait appris que le gros de l'armée viet avait déjà passé la ville et que des milliers de coolies démolissaient la route de Lang Son. Une véritable course de vitesse s'engageait. D'un côté, une armée fanatisée, galvanisée par ses succès — ses premiers grands succès depuis le début de la guerre. De l'autre, une colonne hétéroclite, affolée, interminable : civils fuyant le Vietminh, rescapés des colonnes Charton et Lepage, blessés des derniers combats. Beaucoup, malgré la douleur, s'obstinaient à marcher, poussés par la peur et l'acharnement de vivre. Les services des garnisons des environs traînaient un matériel qui alourdissait la colonne et ajoutait à la confusion. Lamentable exode, style 1940.

Les dispositifs d'évacuation avaient provoqué de vives discussions entre les chefs de corps. A bout de

patience, l'officier d'infanterie coloniale responsable de la garnison avait tiré au sort l'ordre de marche dans son propre képi. Jolie façon de commander ! Quoi qu'il en soit, le 3^e B. C. C. P. du capitaine Cazeaux, avec la compagnie Loth, passerait en tête, devant les tabors et les légionnaires du 2^e bataillon du 3^e Etranger.

Le repli commença le 10 octobre, à vingt heures trente. Cazeaux, au moment du départ, vérifia ses effectifs.

« Nom de Dieu, où est Guillaumart ? »

Ça ne manquait jamais. Guillaumart, sous-lieutenant de la compagnie Loth, était toujours en retard. Manquant, Guillaumart ? Ce n'était pas le moment.

« Dégotez-moi cet abruti en vitesse ! hurla Cazeaux.

— Alors, Cazeaux, vous démarrez, oui ou merde ? répétaient les officiers du Tabor.

— J'ai perdu Guillaumart !

— On s'en fout, de votre Guillaumart ! »

Guillaumart resta introuvable. Et le Tabor, en fin de compte, passa en tête. Le sous-lieutenant Guillaumart venait de lui sauver la vie et, par la même occasion, de condamner le 3^e B. C. C. P. et sa compagnie. Ce ne serait pas son seul titre de gloire.

Le drame commença par le franchissement du Song Ky, au sud de That Khe. Les Viets avaient fait sauter le pont. Il fallut traverser en barques. Le nombre des barques diminua, passa à six, puis à une. Pour la traversée du 3^e B. C. C. P., il n'en restait plus. Quelques paras se jetèrent à l'eau, traversèrent le Song Ky à la nage et ramenèrent les six barques que les Marocains, dans leur affolement, avaient laissées sur la rive. En une heure, tout le bataillon fut enfin de l'autre côté. Les mitrailleuses viets arrosaient déjà le fleuve.

Sur la R. C. 4, la colonne avançait le plus vite possible. Mais dans un défilé, tenu en principe par deux petits postes, elle fut coupée en deux par les Viets.

Les postes avaient été évacués prématurément par leurs garnisons. Une section d'un goum reflua sur le 3^e B. C. C. P. Impossible d'avancer ! Les paras tentèrent de forcer le passage. Ce fut un massacre. Les Viets avaient mis des mitrailleuses lourdes aux excellents emplacements prévus par les Français.

Plus question de foncer. Il fallait contourner le défilé par la jungle. Mais que faire des blessés ? Cazeaux ne voulait pas les laisser. Il décida d'abord de rester sur place. Devant l'insistance de ses officiers, il se résigna à les abandonner sur le bord de la route, après les avoir désarmés. Loth, blessé à la jambe, incapable de marcher, était du nombre. Les Viets suivaient de très près. Loth fut capturé.

Et tandis que son bataillon était disloqué, supportant la douleur qui lui déchirait la jambe, les yeux fixés sur le fusil qu'un Viet braquait sur son visage, sans doute fit-il une prière spéciale à l'intention du petit Guillaumart. Car le résultat était là : sa compagnie toute neuve, ses beaux légionnaires de Philippeville, ses Bérêts verts, il n'en restait rien. Et sur l'ensemble du 3^e B. C. C. P. de quatre cents hommes, cinq survivants rejoignirent Lang Son.

La brousse se referma sur le drame. Des milliers de morts. Des centaines de petites colonnes d'hommes épuisés et hagards qui marchaient dans la jungle, sous les insultes et les coups des Viets. Certains, brancardés, d'autres soutenus par deux camarades quand la largeur de la piste le permettait. D'autres encore trop épuisés pour continuer à marcher. Ceux-là « tentaient de s'évader ». Les Viets les abattaient. Pour eux, le martyre était terminé.

Segretain, lui, mourut sur son brancard pendant que les quatre Viets le transportaient vers Dong Khe. Ils constatèrent son décès le 9 octobre. Le même jour, Faulques commençait un étrange périple. Pen-

dant trois jours, il s'était vu mourir, en toute lucidité. Il avait assisté au spectacle de la fin atroce des légionnaires blessés au ventre qui rampaient jusqu'à la source pour étancher leur soif à grandes lampées mortelles. Ils se mettaient à délirer, puis se roulaient sur le sol en hurlant. La première nuit, les Viets avaient parcouru la cuvette. Ils cherchaient les blessés récupérables à la lueur de flambeaux. L'un d'eux baissa sa torche vers le visage du lieutenant français. Un infirmier avança. L'autre le retint.

« Non, dit-il, pas lui. C'est un officier colonialiste. Il peut crever ! »

Faulques n'avait pas rendu l'âme. Et l'on s'était enfin décidé à l'emmener à Dong Khe. Là, il apprit qu'on allait le remettre à la Croix-Rouge. Les Viets transportèrent au col de Loung Phaï où devaient se joindre les deux délégations. Un colonel viet, à cheval, escortait le cercueil du commandant Segretain.

« Je sais qui vous êtes, dit-il en se penchant vers le brancard de Faulques. Vous êtes un officier du 1^{er} B. E. P. Je tiens à vous féliciter pour votre courage. Vous vous êtes très bien battu. »

La Croix-Rouge n'était pas au rendez-vous... Les Viets enterrèrent Segretain sur place, devant quelques blessés français qui rendaient les honneurs. Faulques, ramené à Dong Khe, fut mis dans un « hôpital ». Il en repartit le 15 octobre et arriva à That Khe le 18 dans la nuit. Un Junker l'évacua.

Les quelques grands blessés rendus par les Viets, les vingt-neuf rescapés qui avaient réussi à rejoindre That Khe le 10 octobre, et les douze survivants de la compagnie Loth, c'était tout ce qui restait du 1^{er} B. E. P.

Le drame de la R. C. 4 était la première véritable victoire du Vietminh sur les troupes françaises. Ce fut aussi une révélation : la découverte par tous les

prisonniers français d'un univers nouveau, l'ordre vietminh.

La Légion ne pouvant envoyer immédiatement assez de renforts pour compléter les effectifs, le commandement décida de dissoudre le 1^{er} B. E. P., le 31 décembre 1950 à minuit, et d'affecter globalement ses éléments épars au 2^e B. E. P. Pour assurer la continuité, on décida toutefois que ces éléments, aux ordres du capitaine Vieulès, constitueraient la compagnie de tradition, et qu'elle reprendrait sa place au sein du 1^{er} B. E. P. dès sa reconstitution.

Le 15 novembre 1950, une cérémonie très simple et très émouvante eut lieu au terrain d'aviation de Giam Lam pour le départ du capitaine Jeanpierre, rapatrié sanitaire. Le fanion du 1^{er} B. E. P. était là. Une section de la compagnie Vieulès rendait les honneurs. Près d'elle, se tenaient quelques rescapés de la R. C. 4. Jeanpierre leur serra la main. Il s'arrêta devant Constant.

« Sois discipliné, lui dit-il. Et sois discret sur les événements qui nous ont rapprochés. »

Puis, le fixant droit dans les yeux, il ajouta :

« Continue d'agir en homme. »

LE RÈGNE DU « PETIT PIERRE »

*Quand un soldat s'en va-t-en guerre, il a,
 Dans sa musette, son bâton d'maréchal.
 Quand un soldat revient de guerre, il a,
 Dans sa musette, un peu de linge sale.
 Partir pour mourir un peu
 A la guerre, à la guerre,
 C'est un drôle de petit jeu
 Qui n'va guère aux amoureux...*

UNE équipe de lieutenants était morte. Une autre chantait. A tue-tête. Ce n'était plus à Gia Lam ni à Bach Mai. C'était à Sétif, la bourgade perchée sur les hauts plateaux algériens, qui n'était plus une petite ville sans histoire depuis qu'elle était devenue la maison mère des légionnaires-parachutistes.

Ils étaient une douzaine à hurler que la guerre ne va guère aux amoureux... Et c'était Le Braz qui menait le train, lui, le beau gosse du bataillon, le bourreau des cœurs ! Dès que les mémoires défailaient, on entendait sa voix forte, chaude, timbrée, poursuivre les paroles. Son amour des chants séditionnels le liait aux anciens qui étaient morts. Tous ces lieute-

nants avaient été plus ou moins rattachés à la première promotion de Coëtquidan, après des débuts de carrière divers et mouvementés. La plupart portaient des surnoms. Martin, c'était « Loulou », Vareilles, « le Marquis ». Le grand Gamas, le seul moustachu de la bande, était « le Gache », parce qu'il avait fait un séjour à Madagascar. « Boulaya », c'était Allaire, le barbu. Morin, Audoye et Vion, les trois anciens de la compagnie para du 3, avaient rejoint l'équipe.

Et puis, il y avait les « B » : Bouchacourt, Buonfils, Banse, Borel, Bordier. Ils venaient en général du 3-13, l'ancien bataillon du commandant Brothier, un « B », lui aussi. Et ça, c'était une coïncidence typiquement légionnaire. Elle remontait au temps où le chef d'état-major de la 13^e D. B. L. E. était le capitaine Arnault, figure originale, qui avait acquis une réputation de grand seigneur florentin en allongeant les clairons du régiment. Devenus trompettes de Jéricho, les instruments avaient gagné en élégance ce qu'ils avaient perdu en musicalité. Le même souci de distinction poussa le capitaine Arnault à n'admettre de bon cœur au 3-13 que les officiers dont les noms commençaient par la même lettre que celui du patron. Pour être affecté à ce bataillon, il fallait être né avec un B devant. La Légion le savait. Elle envoya des B. Quand le lieutenant Pozzo Di Borgo se présenta, Arnault eut un haut-le-corps. Il finit par s'incliner.

« Monsieur, dit-il, puisque vous êtes dit Borgo, vous serez Borgo et je ne connaîtrai que Borgo. »

Elle chantait donc l'équipe du capitaine Darmuzai qui commandait le 3^e B. E. P. à Sétif et qui, officieusement, était « le petit Pierre » pour tout le monde. Elle chantait parce que, dans ce monde de guerriers, il n'était pas d'usage de pleurer les camarades. Pourtant, l'anéantissement du 1^{er} B. E. P. avait frappé la famille au cœur. Pour la première fois depuis la créa-

tion des B. E. P. leurs trois numéros, 1^{er}, 2^e et 3^e, s'estompèrent. Naissaient entre eux la solidarité et l'affection que rien ne pourrait plus détruire. Le sacrifice du 1^{er} B. E. P. était celui de tous les légionnaires parachutistes. A la popote des officiers, on voyait de jeunes femmes en noir. Les femmes ou les veuves de ceux qui étaient restés là-bas du côté de Coc Xa.

Pour reconstituer l'unité détruite, les volontaires affluaient. Le départ pour l'Indochine serait imminent ? Qu'à cela ne tienne. On sacrifiait allégrement congés de fin de campagne et repos en Algérie pour prendre la relève. Mort administrativement le 30 décembre 1950, le 1^{er} B. E. P. fut recréé deux mois plus tard, le 1^{er} mars. Ce jour-là, un avion *Armagnac* décolla du Bourget en direction de Saïgon. A bord, quatre officiers partaient en détachement précurseur : Darmuzai et trois de ses B, Banse, Borel et Buonfils.

Le 13 mars 1950, quand le *Pasteur* fendit lentement le miroir de la baie d'Along, laissant un grand V derrière lui, ce n'était plus l'adjudant Pyl qui posait les mains sur la rambarde et ressentait comme un pincement dans le cœur en voyant approcher la côte du Tonkin. C'étaient tous les anciens qui revenaient, sous les ordres du capitaine Morin, avec le gros du nouveau bataillon. Ils étaient nombreux, cette fois, ceux qui avaient connu la jungle indochinoise et tâté du Viet...

Ils débarquèrent, sans un regard en arrière.

Il fallait faire vite. La situation s'aggravait au Tonkin où les Viets avaient déclenché une offensive sur le Dong Trieu, au nord du delta.

L'ambiance avait changé depuis le désastre de la R. C. 4 et l'arrivée du général de Lattre de Tassigny. Le « roi Jean » n'avait pas l'intention de se laisser faire ! La plaisanterie avait assez duré. Finis les tergi-versations, les mollesses, les replis continuels. On allait rendre coup pour coup. On allait attaquer.

Le nouveau 1^{er} B. E. P. débarqua à Haiphong. On le dirigea immédiatement sur Hanoi, où il fut aussitôt équipé et armé. Les unités formées à la hâte, les fonctions prestement distribuées, le bataillon était engagé le 18 mars, cinq jours seulement après son arrivée en Indochine.

Les Viets faisaient peser une lourde menace sur Haiphong et le nord du delta. Le B. E. P. marcha dans cette direction. Par la route des Eaux, il devait aller jusqu'au poste de Bi-Cho pour relever une compagnie de Sénégalais. Le soir, il s'arrêta à sept kilomètres de ce poste qui fut attaqué dans la nuit. Alerté trop tard, le bataillon n'arriva qu'au petit jour, pour dénombrer et ensevelir les cadavres. Le ton de la campagne était donné, l'ambiance créée...

Dès le 26 mars, le bataillon accrochait sérieusement les Viets dans les calcaires de Qui-Che. Il les avait repérés dans une pagode sur laquelle tomba le premier obus de 81 millimètres tiré par le lieutenant Banse, commandant la section d'armes lourdes. A 1 500 m ! Joli coup au but, peut-être un symbole. L'opération se poursuivit par un temps exécration. Pluie, crachin, capotes détrempées. Pour une mise dans le bain c'en était une. Elle dura cinquante-deux jours et se termina par une prise d'armes à la cité universitaire de Bach Mai, le 11 mai 1951. De Lattre vint remettre en personne le glorieux fanion du 1^{er} B. E. P. au capitaine Darmuzai. Sur la place d'armes, planait le souvenir de tant de morts, de tous les morts du Grand Ancien. En général, le chef de corps quittant son commandement passe le fanion à celui qui vient le prendre. Cette fois, le chef de corps sortant était mort. Il reposait au bord de la R. C. 4.

Lourd héritage ! Chacun en avait conscience, Darmuzai le premier qui s'était juré de refaire du 1^{er} B. E. P. le meilleur bataillon du Corps expéditionnaire. Sa mission le remplissait de fierté. Un de ses

rêves les plus chers se réalisait. Seul, à trente pas devant son bataillon immobilisé dans un « Présentez armes » impeccable, le petit Pierre se gonflait d'un légitime orgueil. L'image du premier B. E. P. idéalisée par les combats dantesques de Coc Xa était au cœur des hommes du nouveau 1^{er} B. E. P. « Etre digne du Grand Ancien », voilà ce qu'aurait pu être la devise du bataillon. Sans doute faut-il des « hochets » pour faire marcher les hommes. Le souvenir d'une épopée est le meilleur moyen d'en faire des héros.

Pierre Darmuzai, c'était l'enfant de troupe, le gamin malheureux, aux traits fins et réguliers, blondinet aux joues roses, aux yeux bleus, un peu délavés, un gamin qui ne connaissait pas les attendrissements familiaux, mais qui gardait la gaieté de son ascendance basque. Il était fier comme Artaban quand il défilait avec la clique des enfants de troupe d'Autun. Il était tambour, tambour dans l'âme. Il frappait de toutes ses petites mains sur la peau d'âne, avec le secret espoir de faire un peu plus de bruit que le voisin.

Il s'était engagé au 57^e R. I. à Bordeaux, avait travaillé et avait été reçu à Saint-Maixent. Ce succès méritoire allait pourtant empoisonner lentement, mais sûrement son existence : il n'était pas à la hauteur de ses ambitions. Il savait bien que l'étiquette maixentaise, pourtant excellente, n'était pas la meilleure pour franchir les dernières étapes de la carrière militaire. Il en souffrait, comme beaucoup d'autres, mais certainement plus que beaucoup d'autres. Saint-Maixent, pour Darmuzai, c'était à la fois un grand succès et un grand drame. Il n'avait jamais su s'élever tout simplement « au-dessus de ça », pas plus qu'il n'avait dominé son complexe physique. Petit, il en voulait un peu à tous ceux qui le dépassaient par la taille. La réflexion de Napoléon à un grenadier, « plus haut, mais pas plus grand », ne le rassurait pas. De là

peut-être sa sécheresse, le ton catégorique et cassant qu'il adoptait malgré lui.

Il avait horreur qu'on lui rappelle sa taille. Un soir, cela frisa le drame. Pour fêter ses six mois de mariage, le lieutenant Gamas avait invité les officiers. L'un d'eux eut une idée géniale : puisque la jeune maîtresse de maison, Caroline, ne connaissait pas encore le lieutenant Bailly nouvellement arrivé, présentons-le comme le général de Monsabert. De Bailly à Monsabert, il y avait un certain pas à franchir, mais Caroline Gamas, très émue, n'y vit que du feu, ce qui eut le don de mettre le faux Monsabert dans une forme éblouissante. Il se fit présenter les officiers, distribua compliments et réprimandes, accompagnées de remarques plus ou moins saugrenues. Il se tourna vers Le Braz et Darmuzai :

« Vous avez un excellent comportement mon ami, dit-il à Le Braz, j'en suis très satisfait. Dès demain, je vous ferai inscrire au tableau. Quant à vous, Darmuzai, vous ne pourrez jamais commander. Vous êtes trop petit ! »

Darmuzai pâlit. Une mouche vola. Mais le petit Pierre se domina.

Sec, le ton catégorique, tranchant, il ne faisait rien pour se faire aimer. On aurait même dit, parfois, qu'il se faisait volontairement détester par des réflexions inutilement vexantes. Combien de grincements de dents n'avait-il pas provoqués chez les lieutenants frais émoulus, qui ne demandaient qu'à apprendre, qu'à obéir, qu'à faire de leur mieux ? Ces jeunes officiers, Darmuzai ne devinait pas qu'ils étaient prêts à tout pour « être dignes », qu'il suffisait de le leur demander. « Pinailleur » au dernier degré, il semblait croire qu'il n'est pas d'autorité possible sans brutalité et était la terreur des sous-officiers.

Sa réputation de beau guerrier lui assurait pourtant d'avance estime et sympathie. Il avait fait de la résis-

tance. Les Allemands l'avaient jeté en prison. Puis il avait réussi à passer en Afrique du Nord. Fin 1942, il avait été l'un des premiers à se rallier aux Forces françaises libres en Tripolitaine. Envoyé en renfort au 2^e bataillon de la 13^e après les pertes subies par la Légion à Bir-Hakeim, il s'était montré brillant commandant de compagnie. Et ses états de service, cette carte de visite du soldat, étaient remarquables.

Tel était l'homme qui allait donner au 1^{er} B. E. P. sa marque d'origine. Rien n'était trop dur pour un bataillon qui devait être le premier partout. Discipline de fer. Pas l'ombre d'un sentiment dans le service. Connaître son métier. Le faire. Pas de place pour les médiocres. Le regard que, de son fauteuil à haut dossier où il était assis bien droit, Darmuzai lançait au nouvel arrivant était celui du procureur. Au départ, personne n'était digne de servir au 1^{er} B. E. P. Il y avait ceux qui le deviendraient et ceux qui ne le deviendraient jamais. Pas de pitié pour ces canards boiteux ! Qu'ils aillent tenter leur chance ailleurs !

Il n'en fallait pas plus pour donner au 1^{er} B. E. P. un esprit très particulier, fait de fierté, d'une certaine dose de mépris pour les autres, d'un peu de morgue et de cynisme. A force de répéter qu'ils étaient tous beaux, intelligents, modestes et décorés, les officiers du 1^{er} B. E. P. finirent par le croire. D'ailleurs, jamais personne ne se permit de leur dire qu'ils étaient laids, stupides et bouffis d'orgueil... En fin de compte, c'eût été encore moins vrai.

Dans la seconde quinzaine de mai 1951, le 1^{er} B. E. P. prit une allure nouvelle. Pour renforcer les effectifs insuffisants envoyés par la métropole, et faciliter l'entrée progressive du peuple vietnamien dans la guerre, de Lattre avait prescrit le « jaunissement » du Corps expéditionnaire. On créa une compagnie entièrement jaune, encadrée par des officiers et des sous-

officiers de la Légion. D'autre part, on gonfla chaque compagnie d'une section vietnamienne.

Dans un cantonnement sous paillotes, à proximité de Bach Maï, les 1^{er} et 2^e B. E. P. organisèrent un centre d'instruction destiné à former des parachutistes vietnamiens. Le lieutenant Allaire, assisté du lieutenant Bouchacourt, le commandait.

Après trois mois de stage, quatre cents volontaires vietnamiens, sur les cinq cents d'origine, sélectionnés et brevetés parachutistes, formèrent les deux C. I. P. L. E. (Compagnies indochinoises parachutistes de Légion étrangère), destinées aux deux B. E. P.

Pour la Légion, le « jaunissement » posait des problèmes. La plupart des légionnaires étaient des transfuges d'Europe centrale, exilés d'Allemagne ou d'Autriche. On leur avait inculqué dès leur plus jeune âge le mépris des peuples de couleur. Ils regardèrent d'abord du haut de leur mètre quatre-vingts ces petits hommes jaunes à l'accent étranger. Mais la condescendance fit vite place à l'estime. Les légionnaires apprécièrent rapidement la gentillesse, le dévouement, la débrouillardise de « leurs petits frères ». Aubaine supplémentaire, les Vietnamiens leur apprirent à cuire les poulets et le riz, à utiliser au mieux les ressources du pays. En peu de temps, les Jaunes se sentirent légionnaires. Ils disaient fièrement : « Moi pas vietnamien, moi légionnaire. » Les habiller n'avait pas été facile. L'Intendance n'avait pas prévu une telle quantité de petites tenues. La Légion, quant à elle, ne voulait pas donner aux Vietnamiens sa coiffure traditionnelle, le képi blanc, qui, de toute façon, eût été trop grand pour des têtes indochinoises. On les dota de bérets blancs pour la tenue de sortie en ville. Ces bérets leur donnaient un petit air de pensionnaires endimanchées que certains d'entre eux détestaient.

Au début du mois de novembre 1951, de Lattre

lança son offensive sur la rivière Noire : l'opération « Tulipe ». Largué sur Cho Ben, le 10 novembre, le B. E. P. mit les Viets en déroute après une intervention éclair. Premiers coups spectaculaires portés à l'ennemi. Le 13, Hoa Binh était reprise. L'offensive de Lattre se poursuivait. Parachutistes et légionnaires étaient sans répit sur la brèche.

Du 15 novembre au 4 décembre, le B. E. P. opéra dans la région de Cho Ben. C'est là que le groupe du sergent Koshort, beau guerrier athlétique, disputa aux Viets un pont qu'ils voulaient traverser. Seul avec son P. M., le légionnaire Pradella s'élança sur le pont et se retrouva indemne de l'autre côté. Moderne Bonaparte, il repoussa les Viets et en fit un massacre. Quelques années encore, et Pradella serait sergent-chef, médaille militaire et Légion d'honneur sur la poitrine...

Le 4 décembre, le bataillon prit la route d'Hanoi. Il pensait à un peu de repos bien mérité. Il pensait mal. Direction la rivière Noire. Encore elle ! Et ce furent les combats acharnés du Ba Vi. A la cote 81, la lutte fut particulièrement chaude. Trois fois, Bouchacourt lança sa compagnie à l'assaut. Trois fois, elle fut rejetée. Malgré l'artillerie qui matraquait le sommet. Malgré l'aviation qui arrosait les positions viets au napalm. Malgré l'ardeur des légionnaires auxquels se joignirent le reporter photographe Kowatt, qui troqua sa caméra contre un F. M., et le médecin-lieutenant Ehrhart, qui s'empara de l'arme d'un mort pour faire le coup de feu. Les deux genoux fracassés, Bouchacourt tint jusqu'au bout. Quand Darmuzai lui donna l'ordre de passer sa compagnie au lieutenant Gamás, il l'appela lui-même à la radio.

« Viens, lui dit-il seulement. Tu prends ma compagnie. » Quelques jours plus tard, entre Rocher-Notre-Dame et Ap Da Chong, le B. E. P. tomba dans une embuscade. La compagnie Le Braz qui essuya le gros de

l'attaque viet riposta si bien que l'affaire tourna à son avantage. Elle éprouva pourtant quelques pertes. Au plus fort de la bagarre, on entendit un cri.

« Je suis blessé. Nom de Dieu ! Je suis blessé. »

L'adjudant Moga, que son surnom « Bouboule » décrivait parfaitement, brandissait son casque défoncé par une balle. Le médecin-lieutenant Ehrhart se glissa jusqu'à lui.

« Une simple estafilade. Ce n'est rien », dit-il en inspectant le cuir chevelu de l'adjudant. Cependant « Bouboule » contemplait son casque.

« Mon lieutenant ! s'exclama-t-il avec son accent méridional, regardez ! »

Du sang, des cheveux et quelques débris de peau s'étaient collés à l'intérieur. La balle s'était logée entre le casque lourd et le casque léger. « Bouboule » sentait le sang couler le long de sa joue. Il était hypnotisé par l'intérieur de son casque. Tandis que le toubib lui tamponnait la tête, il finit par demander, l'angoisse dans la voix :

« Dites, mon lieutenant, est-ce que c'est de la cervelle, ça ? Dites-le-moi tout de suite.

— Mon pauvre Bouboule, répliqua Ehrhart, tu n'en as pas tellement ! »

La cervelle de l'adjudant Moga fit recette. Elle devint bientôt aussi célèbre au Tonkin que la bataille de Tuyen Quang.

Fin 1951, le roi Jean, malade, quitta l'Indochine. « Ses » B. E. P. étaient toujours sur le R. C. 6, entre Hanoi et Hoa Binh. Il faisait froid dans les trous d'Ap Da Chong. Ni la bouteille de Martini pour trente qu'on leur parachuta, ni la présence du sourire de Valérie André, la courageuse pilote d'hélicoptère coincée là par le mauvais temps, ni les grands feux de bivouac exceptionnellement autorisés pour cette veillée de Noël, ne parvinrent à faire oublier aux légionnai-



LE 1^{er} BEP EN INDOCHINE





Constant. C'était un cas. Un loup.
Maigre, nerveux, sec, rapide. (p. 96).



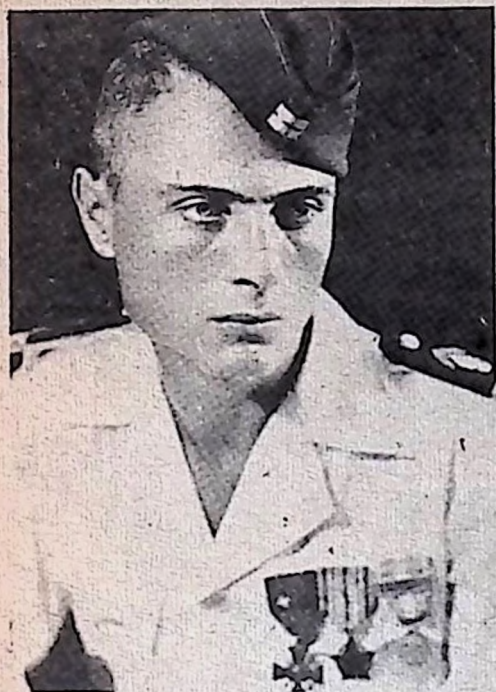
Pierre Segretain. Un colonel viet, à cheval, escortait le cercueil du commandant (p. 163)



Comme Hoche. Faulques est né près de Coblenche. La trempé est la même (p. 108).



Le commando du BEP. D'anciens viets triés sur le volet. De gauche à droite, debout : Ky, Liu, Trung, Hoi, Doang (caché) — Accroupis : Dueth, Minh, Quang — A droite : le caporal Constant (Levaudi de son vrai nom).



Hochart. Au lieu des hommes de Charton qu'il espérait, il tomba nez à nez avec les viets (p. 142).



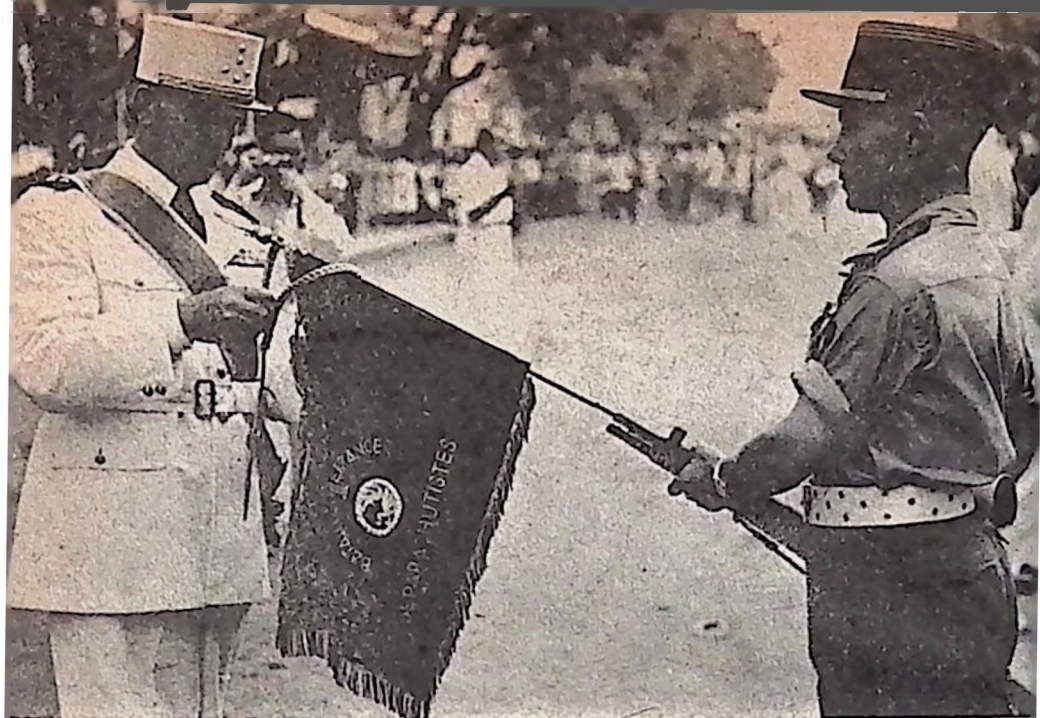
Un mince sourire sur le visage couvert de barbe, mais toujours élégant, du capitaine de Saint-Etienne. Il fut tué aussitôt (p. 136).



A gauche, le lieutenant Nenert. A droite le lieutenant Turcy. Le sourire de ceux qui ne s'attardent pas à vivre (p. 229).



Le médecin lieutenant Ehrhart. Il resta entre la vie et la mort pendant plusieurs jours (p. 212). Debout, derrière lui, l'auteur.



De Lattre vint remettre le glorieux fanion du 1^{er} BEP au capitaine Darmuzai. Seul, à trente pas devant son bataillon, le « petit Pierre » se gonflait d'un légitime orgueil (p. 169).



Avec Brothier, apparaissait un nouveau style, on se sentait heureux de servir (p. 184). Ici, il serre la main du maréchal Juin. A sa gauche, le capitaine Colin et le lieutenant Le Braz.

Avec Lemahieu, la Légion perdait encore un de ses maréchaux. Il avait pourtant l'air timide et rien ne pouvait révéler 25 campagnes, 7 blessures, 11 citations, Médaille militaire et Légion d'honneur (p. 475).



Le pouls cessa de battre... Ce furent les combats acharnés du Ba Vi (. 173).

Cabiro à l'hôpital. Il a les deux jambes brisées, plus de vingt éclats. Descendue à 4, la tension remontera lentement (p. 234).

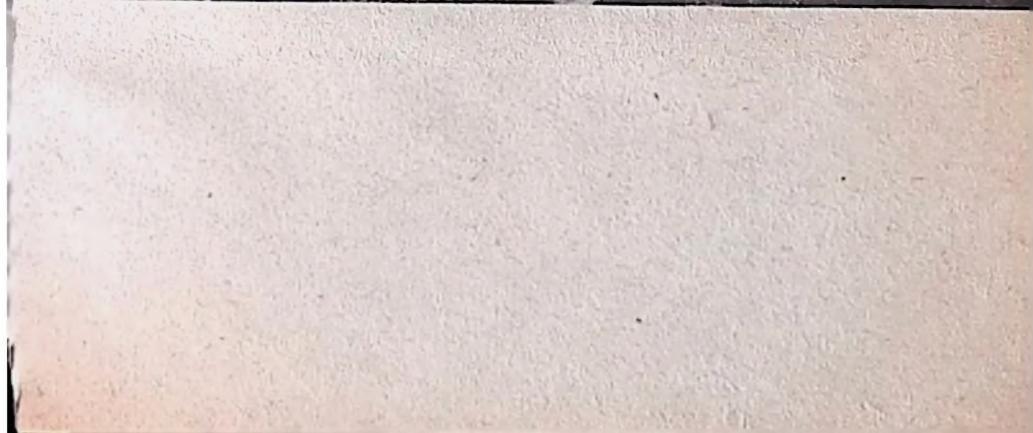




A gauche, le sergent-chef Grimaud. Il s'était faulilé dans un trou... le poignard à la main, prêt à vendre chèrement sa peau (p. 223).



A Dien Bien Phu, olliciers et sous-olliciers étroitement unis. De gauche à droite au premier plan : No Mura (lunettes noires), Domingo, Guiraud, Vieulès. Derrière Domingo : Martin. Derrière lui, Lecoq sourit avec complaisance. Il tombera l'un des premiers.





Brandon. Il n'est plus alors le bon
« Nounours ». Il devient un ours
méchant (p. 222).



Alain de Stabenrath. Il avait rendu son âme à Dieu discrètement, modestement (p. 283).

Au dos.
Tant de sang versé et de sacrifices consentis (p. 293).



res la malédiction qui pesait sur cette terre. De Lattre ne reviendrait plus, on le sentait confusément. Avec lui, la dernière chance de victoire semblait envolée.

Le jour de Noël, un incident remit de la gaieté dans les cœurs. Depuis de longs jours, la route était coupée par les Viets et le ravitaillement se faisait uniquement par parachutage. Brusquement, on vit arriver un camion à toute allure, au milieu d'un nuage de poussière. On se précipita. D'où pouvait-il sortir, celui-là ? Le chef de voiture descendit du G. M. C. Sa silhouette massive, la façon dont il baisait la tête en essayant ses lunettes étaient caractéristiques : Juge, c'était le sergent Juge, de la base arrière du 1^{er} B. E. P.

« Ça alors, d'où viens-tu ? »

— D'où voulez-vous que je vienne ? » répliqua Juge en haussant les épaules.

Les autres restaient interloqués.

« Comment as-tu fait pour passer ? »

C'était au tour du sergent de ne plus rien comprendre.

« J'ai suivi la route, voilà tout.

— T'as pas vu un poste, un barrage ?

— J'avais enlevé mes lunettes... »

Personne n'ignorait au B. E. P. que Juge ne distinguait plus rien sans ses verres. On ne sut jamais par quel hasard le conducteur qui avait reçu mission de foncer pour apporter au bataillon les cadeaux de Noël ne vit pas le barrage qui aurait dû interdire la route. Mais le ravitaillement et les caisses de bière du myope heureux n'en eurent que plus de saveur. Quant à Juge, il s'en tira avec une citation et quinze « gros » !

Le 11 janvier 1952, le général de Lattre de Tassigny mourut à Paris. Le B. E. P. fut remis à la disposition du G. L. A. P. L'opération « Violette » commençait.

— Qu'eût fait de Lattre, à ce moment, pour sortir le

Corps expéditionnaire du guépier dans lequel il semblait s'être mis, en allant réinstaller des postes le long de la rivière Noire ? Nul ne le sait. L'homme de génie trouve des solutions aux problèmes apparemment insolubles. Le génie mort, tout redevient inextricable. Les troupes françaises, de nouveau, se repliaient.

Il fallait évacuer la région de Hoa Binh par la R. C. 6, cordon ombilical qui relie la rivière Noire au delta. Opération tout à fait semblable à l'évacuation de Cao Bang qui avait abouti quatorze mois plus tôt à un désastre. Ce douloureux souvenir hantait la mémoire des chefs militaires d'Indochine et celle des hommes du nouveau 1^{er} B. E. P. Une fois encore, il fallait se montrer digne des anciens. Mais il s'agissait aussi de s'en sortir, autant que possible. Les Français engagèrent plusieurs groupements mobiles et le G. L. A. P., dont faisait partie le 1^{er} B. E. P. Le Viet-minh, de son côté, aligna plusieurs divisions, notamment les 304, 308 et 312.

Depuis le début du mois de janvier, les garnisons se repliaient à l'abri des postes qui contrôlaient la R. C. 6 et à la faveur d'opérations de dégagement entreprises dans les intervalles par les groupements mobiles. Entre la rivière Noire et le delta, la R. C. 6 était dominée par des hauteurs d'une centaine de mètres et des pitons calcaires. Elle traversait sur des kilomètres une jungle impénétrable. C'était la portion la plus « sensible », la plus vulnérable.

Le P. C. de l'opération « Violette » s'installa dans la cuvette d'Ao Trach, à vingt kilomètres du delta. Là voisinaient les camions P. C., les tubes de deux batteries d'artillerie, les ambulances et les services logistiques. Tout autour de la cuvette, les bataillons engagés depuis plusieurs semaines dans la bataille de la rivière Noire attendaient les ordres. Le 18 janvier, le 1^{er} B. E. P. rassemblé auprès du P. C. reçut mission d'ouvrir une fois de plus la R. C. 6, d'Ao Trach jus-

qu'à un poste situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest, afin de permettre le repli des unités en provenance d'Hoa Binh.

A l'aube, le bataillon s'engageait en avant-garde du groupement aéroporté, en direction du « piton IV », distant de trois kilomètres. Pour intervenir, les autres bataillons paras attendaient que le 1^{er} B. E. P. ait levé le gibier. La compagnie Buonfils — la 2 — était en tête sur la route, suivie par le P. C. léger que commandait Morin, puis la C. I. P. L. E. (Allaire) et enfin la 1^{re} compagnie (Le Braz). Seul mouvement de terrain dénudé, des suites d'une exploitation forestière antérieure, le piton IV dominait la route de deux cents mètres. Une jungle épaisse le ceinturait. Au nord de la route, juste en face, se dressaient quelques rochers calcaires. L'ensemble se présentait comme un col que franchissait la route.

Il est neuf heures du matin. Bien éclairé par les apparitions intermittentes du soleil, le piton IV se détache nettement au milieu de la jungle. Une légère couche de branchages, de fagots et de hautes herbes récemment coupées le recouvre çà et là. Tout est silencieux, trop silencieux, comme si la nature était artificiellement endormie.

Buonfils ordonne à Lalande d'occuper le sommet du piton et à Bardon de prendre pied sur les rochers calcaires du bord nord de la route. Il conduit ses sections à la voix et ponctue ses ordres des moulinets de sa canne. La section Lalande se déploie en bataille pour aborder le piton. En tête, le groupe du sergent Koshort, avec pour éclaireur le légionnaire Pradella, le « Bonaparte » de Cho Ben.

La section parvient à mi-chemin du sommet. Encore cent mètres à parcourir. Tout à coup le décor s'écroule. Branchages et hautes herbes du sommet s'animent. Un feu d'enfer se déchaîne sur la compagnie, puis s'étend très vite à l'ensemble du bataillon

pris dans une très vaste embuscade. Le groupe de tête est presque anéanti. Trois morts et cinq blessés en quelques secondes. Pradella passe au travers. Les Viets se lèvent tous ensemble au coude à coude. Et ils avancent. Les uns balançant des grenades, les autres tirant des rafales de P. M. Les grenades roulent le long de la pente. Beaucoup heureusement explosent mal et ne soulèvent que de la poussière. Quarante mètres plus bas, Buonfils, debout, le casque sur la tête, fait tourner sa canne et répète calmement : « Allez, mon petit Lalande. Allez ! » Un merveilleux combattant, Buonfils ! Un beau soldat qui a fait parler de lui à son premier séjour comme chef de section. Du courage. Un sens inné du terrain. De la classe. Avec ce bloc de confiance qu'est leur chef, les légionnaires font face, comme à l'exercice, comme au champ de tir. Ils ne cèdent pas un pouce de terrain. En dix minutes, la moitié de la section est mise hors de combat. Lalande lui-même est grièvement blessé au bras.

Contournant la résistance de la section, les Viets entrent en contact avec les deux autres sections. A hauteur de la route, ils parviennent à tronçonner la compagnie en deux. Des combats singuliers s'engagent dans la jungle, à l'ombre de l'épaisse verdure. Pour dégager la 2, la C. I. P. L. E. d'Allaire tente de se déployer de part et d'autre de la route. Elle est sévèrement accrochée. Sa mitrailleuse de 30 se mêle au concert. Elle tire à une telle cadence qu'elle brûle son canon. En arrière, la 1^{re} compagnie de Le Braz se bat avec rage, elle aussi, tente d'avancer, mais n'y parvient pas. La mêlée dure plusieurs heures.

En début d'après-midi, l'escadron Gaillard d'Aillières, du 1^{er} Chasseurs, réussit à progresser sur la route avec ses chars. Après la traversée pénible d'un arroyo, il peut enfin seconder efficacement le B. E. P. A la nuit, la compagnie Buonfils reçoit l'ordre de rejoindre le gros du bataillon, qui se regroupe à Ao Trach.

Au cours du décrochage, alors que ses hommes le traînent comme ils peuvent, Lalande est à nouveau blessé. Au ventre, cette fois. Lourdes pertes pour la 2^e compagnie : une quinzaine de tués, une vingtaine de blessés. La 3^e section a été si éprouvée qu'elle est dissoute. L'effectif restant passe à la 1^{re} section, celle de Bardou dont le sous-officier adjoint, le sergent Montial, a lui aussi été sérieusement touché.

Durant huit jours, le B. E. P. reste en position à Ao Trach, sur la base opérationnelle. La route demeure coupée entre Ao Trach et Hoa Binh, en particulier à la hauteur du piton IV et des calcaires de Dong Ben, six cents mètres plus à l'ouest. Pour assurer l'évacuation des dernières garnisons, il faut la rouvrir. Une nouvelle opération est décidée. A l'action, les trois bataillons paras. En fin de matinée, le 24 janvier, de sourds grondements ébranlent les calcaires. Des pitons, tombe comme un suaire de poussière blanche. 105 et 155 français donnent de la voix, déchirent le paysage, aplatissent le Viet, du moins l'espère-t-on. Les paras s'ébranlent. Trois bataillons. En tête, sur la gauche de la route, le B. E. P. Aucune difficulté pour aller jusqu'au piton IV. On a seulement un peu, dans cette lumière froide, parmi ces hautes falaises blanches qui ont l'air de fantômes, l'impression de marcher sur un astre mort. Mais on marche. Et l'on dépasse le piton IV sans ralentir, l'âme impavide, le casque droit, le P.M. pointé. On est légionnaire et parachutiste. Stop soudain. Un arroyo escarpé. Le pont à moitié détruit. Instinctivement, on se déploie. On est sur ses gardes. On fait bien.

Un feu insoutenable se déclenche sur les légionnaires du B. E. P. Les Viets sont de l'autre côté du pont, sur la route, appuyés par de solides bases de feu installées sur les calcaires de Dong Ben. Impossibilité d'avancer au-delà du pont. En fin de journée, il y a plus de vingt-cinq blessés au 1^{er} B. E. P. Mais le

1^{er} B. E. P. est toujours là. On ne peut sans doute pas franchir le pont, mais on ne peut non plus l'abandonner. Alors on reste ! Pradella, l'habitué des Garigliano du Tonkin, aimerait en faire plus. On le retient. Nuit sur place. A l'aube, on s'étire comme de gros chats. Les grands légionnaires allemands, torse nu dans la froidure, s'aspergent d'eau en vidant le contenu de leurs bidons. A présent, le B. E. P. est tranquille. La radio n'a rien dit, mais un invisible tam-tam, résonnant dans les calcaires, a tout révélé. Au cours de la nuit, un autre régiment étranger — ce ne sont pas des parachutistes, mais ce sont tout de même des légionnaires — a occupé sans coup férir, à la faveur de l'obscurité, les calcaires de Dong Ben. Pour ce faire, ils ont dû y aller comme de vrais singes. Bravo la Légion ! Les Viets s'évanouissent, la route est libre, la vie est belle, les postes peuvent être dégagés. « Violette » reprend. Le B. E. P. rentre à sa base de Bach Mai, près de Hanoï. A quoi tiennent les pages d'histoire ? En tout cas, la R. C. 6 ne sera pas la R. C. 4.

Après trois mois d'opérations ininterrompues, le B. E. P. n'avait pas volé un peu de repos. Il fêterait Camerone chez lui. Au cours d'« Ouragan » et d'« Amphibie », le bataillon s'était particulièrement distingué. Plus de cent Viets hors de combat. Une mitrailleuse prise à l'ennemi, trois F. M., des dizaines d'armes individuelles. Des réguliers Viets des bataillons 706 et 738 lui avaient même fait l'honneur de se rallier, ce qui n'était pas courant. Le bataillon se préparait donc à fêter le 30 avril dans l'éclatement des bouchons de champagne et des caisses de victuailles. Camerone, c'est Camerone. Pour quelques heures, on allait reléguer corvées et soucis.

C'est alors que Darmuzai eut une idée.

Après la prise d'armes traditionnelle, il rassembla les officiers et sous-officiers pour leur faire un « laïus ». Il estimait « indispensable à l'enrichisse-

ment de l'âme » une méditation collective. C'était à la fois touchant et monstrueux. Touchant parce que cet examen de conscience, cette « introspection », révélait une âme sensible, un cœur généreux et de très nobles aspirations derrière une façade qui évoquait bien plus une entrée de centrale pénitentiaire que le porche d'une cathédrale gothique. Diable de petit bonhomme qui se voulait le plus emmerdeur des patrons, le plus cassant, le plus distant, le plus exigeant, le roi des boutons de guêtres et qui affirmait soudain sa vocation de bénédictin.

Abasourdis, les officiers entendaient le petit Pierre les « convier à s'asseoir pendant quelques instants sur le bord du chemin délibérément emprunté depuis un an » et, « par cette introspection que nous voulons sincère, apprendre si l'Esprit, animant notre Foi légionnaire, progresse vers l'Idéal ou, au contraire, piétine dans l'acquis avant de s'asphyxier et de mourir ».

On aurait entendu voler une luciole.

Les jeunes lieutenants n'osaient pas se regarder. Ils étaient pétrifiés. Leur capitaine parlait à la première personne du pluriel. Comme le pape.

« Pourvu qu'il nous bénisse », murmura Le Braz.

Comme à la Légion tout commence et tout finit par le *Boudin*, l'hymne légionnaire conclut la pause imposée aux cadres du 1^{er} B. E. P., sur le bord du chemin.

Après le repas de corps, tout le bataillon se retrouva autour du ring dressé près des bâtiments de la cité universitaire. Deux figures du B. E. P., le sergent Carta et le légionnaire Morganti allaient lui offrir un spectacle de choix. Tous deux rescapés de la R. C. 4. Tous deux Italiens. Tous deux boxeurs distingués. Morganti avait été l'ordonnance du commandant Segretain. Quant à Carta, c'était une vedette !

Originaire de Cagliari, en Sardaigne, Pietro Carta était petit, presque minuscule, tout en muscles.

Boxeur de qualité, il avait gagné le titre de champion d'Indochine poids coq. Etre un des rares survivants de la R. C. 4 ajoutait à son prestige et lui conférait la qualité d'ancien, qui n'admettait pas l'ironie. Avec sa façon de parler truculente, son accent plein de soleil qui faisait rebondir les moindres mots en cascades, c'était un pitre sympathique. Ses mimiques déchaînaient l'hilarité. Ses histoires ne se comptaient plus.

Pour son second séjour, il avait été affecté à la 1^{re} compagnie. Tout alla bien jusqu'au jour où, dans l'escalier du cantonnement, il buta sur un sous-officier, sergent comme lui, qui arrivait en renfort. Il le reconnut aussitôt.

« Ça alors ! cria-t-il en lui barrant la route. Qu'est-ce que tu viens faire ici, fumier ? »

Sans lui laisser le temps de répondre, il bondit sur lui et lui assena une série de coups de poing en hurlant :

« Ta gueule, je vais la casser, ta gueule ! »

Le raffut attira d'autres sous-officiers qui séparèrent les deux hommes. Il en fallut trois pour maintenir Carta. Vociférant, gesticulant, il se démenait comme un forcené. Le calme revint lentement. On apprit enfin ce qui avait provoqué la rage du sergent boxeur. Le sous-officier nouvellement affecté à la 1^{re} compagnie était le sergent Bevilacqua, Italien lui aussi, mais de Turin. Les deux hommes se connaissaient trop bien. Ils avaient tous deux été des partisans de Mussolini. Les événements les avaient ensuite séparés. Carta était resté fidèle au Duce. Bevilacqua avait retourné sa veste et rejoint le maquis. Carta, depuis cette époque, le prenait donc pour un franc salaud. Mais les choses n'en restèrent pas là.

Carta, Chemise noire, avait fait, en 1942, une opération contre les maquisards. Il tombait sur Bevilacqua et le faisait prisonnier. Coups, interrogatoires, détention particulièrement soignée avaient attisé la haine

de Bevilacqua qui s'était évadé et avait rejoint les Américains débarqués depuis peu. La situation de Carta, toujours fidèle au Duce, devenait critique. En 1945, il était fait prisonnier à son tour, mais par les Américains. Et qui trouvait-il devant lui comme interprète ? Bevilacqua !

Seule, la Légion peut créer de pareilles situations. Elle seule, sans doute, transforme de telles haines en amitié. Les deux Italiens burent quelques verres ensemble. Ils eurent l'occasion de s'estimer. Depuis ce fait, tradition à la 1^{re} compagnie, on demandait à Carta des nouvelles des Américains.

« Ne me faites pas chi-er », répondait-il, l'œil mauvais.

LA LEÇON OUBLIÉE DE NA SAN

MALADE, tracassé par des ennuis de famille, Darmuzai termina son séjour. Il passa les consignes à un vieux légionnaire de la 13^e D. B. L. E., le chef de bataillon Brothier. Le 21 juin 1952, au cours d'une prise d'armes, il lui remit le fanion. Les deux hommes n'avaient aucun point commun. Pas plus au physique qu'au moral. Pas plus sur le plan intellectuel que sur le plan militaire. Seul, leur amour de la Légion ne les différençait pas.

Le départ de Darmuzai soulageait les T. A. P.-Nord. Si l'on appréciait en haut lieu la valeur militaire du bataillon, on goûtait peu le caractère de son chef. Une satisfaction difficilement contenue salua l'arrivée de Brothier. Avec lui, apparaissait un nouveau style. Pour l'extérieur, le 1^{er} B. E. P. allait redevenir une unité aimable. Mais au sein même du bataillon, tout changea. A la brutalité, aux exigences tatillonnes de Darmuzai succédait une certaine bonhomie dans les rapports humains. Avec Brothier, on pouvait respirer, on se sentait heureux de servir. On ne craignait plus l'éternelle sanction. Plus de tracasseries inutiles, mais

une confiance qui ne demandait qu'à durer. Il ne fallait pourtant pas jouer sur la gentillesse du commandant. Brothier n'aimait pas, mais pas du tout, qu'on « lui fasse dans les bottes. » Alors, il ne pardonnait pas et devenait d'autant plus dur qu'il avait été débonnaire.

Albert Brothier était un homme sensible, sentimental et par là même influençable. Marqué par le décès de son père, capitaine de gendarmerie mort des suites d'une chute de cheval, il avait été élevé par un oncle, à la campagne, et avait reporté toute son affection sur sa mère. Cette femme pour qui il éprouvait une grande tendresse eut sur lui une forte influence : autant par amour filial que par conviction, il choisit la religion protestante. Parpaillot, donc, jusqu'au bout des ongles. Dans la famille, on était, en religion, minoritaire depuis longtemps. L'ancêtre le plus lointain qu'il eût trouvé, un certain Broterius Airnericus, catholique d'une espèce un peu particulière, avait été brûlé en 1314. Brothier espérait être un descendant authentique de ce templier, inhumé en 1661 dans l'église de Saint-Saviol.

Malgré l'intégrité de ses convictions, Brothier avait trop d'humour pour se précipiter sur un bûcher ou pour brûler qui que ce fût. De son origine paysanne, il avait hérité un solide bon sens. C'était le contraire d'un aventurier. Son intelligence très vive et ses facilités s'alliaient à beaucoup de chance. Les plus belles perspectives de carrière s'ouvraient à lui. En plus, comme tous les gens très doués, il donnait l'impression de ne jamais travailler. Il était de ces indolents qui prennent le temps de bien vivre, ne courent jamais après un train et semblent avoir le temps de tout faire. Comme Segretain, c'était un « Brution » : il sortait du Prytanée militaire de La Flèche. Ils avaient fait partie, à Saint-Cyr, de la même promotion.

En 1940, Brothier fut affecté à l'une de ces unités de Légion constituées pour la guerre qui rassemblaient les étrangers résidant en France désireux de se battre contre les nazis, le 22^e régiment de marche de volontaires étrangers (R. M. V. E.) cantonné au Barcarès. En juin, les Allemands bousculèrent le régiment, engagé sur la Somme. Fait prisonnier, Brothier, deux fois, creusa un souterrain pour s'évader. Deux fois, il fut repris. Il finit ses cinq années de détention dans un camp de discipline. Il rejoignit Bel-Abbès et se retrouva en Indochine avec la 13^e D. B. L. E., en mars 1946.

Le capitaine Brothier découvrit alors un homme, de trois ans son cadet, qui allait le marquer profondément : son propre chef, le commandant de la 13, le colonel de Sairigné. Pour Sairigné, la tradition légionnaire ne devait être qu'une base. La Légion ne devait pas se figer, rester pétrifiée pour l'éternité, mais vivre avec son temps, en prise directe avec le siècle.

Telles étaient les idées que ce jeune colonel au rayonnement considérable, l'un des plus vivaces que la Légion ait connu, inculquait à ses officiers. Grâce à lui, sans doute, la 13 fournissait une très grande partie de ses cadres aux deux bataillons de légionnaires-parachutistes.

Une chaleur accablante tomba sur le delta tonkinois en ces mois de mai, juin et juillet 1952. Le bataillon s'épuisait en opérations si bien montées que les Viets parvenaient sans peine à sortir des filets qu'on leur tendait. Les coups de chaleur, parfois mortels, succédaient aux coups de chaleur. Il fallut un jour laisser à un poste ami sept légionnaires et trente volontaires vietnamiens, incapables de continuer la marche.

Brothier n'aimait pas les actions absurdes. Il dit d'abord au colonel Britsch que les bilans ne justi-

faient pas la fatigue et les efforts exigés de la troupe. Il fit ensuite remarquer poliment qu'il était plus facile de tracer des traits sur une carte que de se déplacer sous un soleil de plomb. Quand le premier homme fut mort des suites d'un coup de chaleur, il laissa alors clairement entendre qu'il en avait assez d'être commandé par un con. Britsch demanda s'il s'agissait bien de lui. Brothier eut le tort de répondre avec franchise. L'affaire s'envenima et monta jusqu'au général Cogny, qui convoqua Brothier à son P. C. de Haï Duong pour lui passer un savon. La route n'était pas sûre. Brothier décida de partir avec tout son bataillon et monta une opération dans le courant de la nuit.

A six heures du matin, le 18 juillet, la C. I. P. L. È., compagnie de tête, quitta Dong Cap. La section d'ouverture avait adopté un dispositif très large qui couvrait une centaine de mètres de chaque côté de la route. Parfaitement rectiligne, construite sur une digue, la route dominait d'un mètre la rizière qui s'étendait à perte de vue. Ça et là, des villages entourés de bambous semblaient posés sur l'eau. Dans ce pays si plat, aucune surprise ne semblait possible.

« Là au moins, dit le lieutenant Bouchacourt, commandant la compagnie, à son adjoint Banse, nous ne tomberons pas dans une embuscade ! »

A peine a-t-il parlé qu'un feu nourri d'armes automatiques, de fusils et de mortiers s'abat sur l'ensemble de la colonne. Les éclaireurs de pointe tombent, tués ou blessés. La section éprouvée se replie sur une trentaine de mètres. L'incroyable alors se produit. La rizière semble d'un coup se lever. Plusieurs centaines de Viets foncent vers la digue. Certains sortent des buses qui permettent le passage de l'eau sous la route, sans armes, pour être plus libres de leur mouvement. Ils se jettent sur les hommes du B. E. P. qui se sont couchés pour donner moins de prise aux bal-

les. Ils parviennent à arracher un poste radio et quelques armes. Mais leur vaillance sera inutile. Ils ont mésestimé leur adversaire.

Le premier instant de surprise passé, la riposte du B. E. P. vient, violente, précise, meurtrière. Toutes les armes de la C. I. P. L. E. ouvrent le feu à bout portant stoppant net les assaillants dans leur élan. Les armes automatiques de la 1^{re} compagnie se déclenchent à leur tour. A droite, sans voir le danger ou sans l'évaluer exactement, les Viets donnent un second assaut. Ils sont fauchés après quelques dizaines de mètres. Un ordre claque :

« En avant ! » hurle en se levant le lieutenant Soufflet qui commande une section de la C. I. P. L. E.

La section se rue comme un seul homme. Pliés en deux, lâchant des rafales, les petits Vietnamiens courent en ligne dans la rizière, bientôt suivis de tout le reste de la compagnie, entraînée par Bouchacourt. Il n'a fallu que quelques minutes pour retourner complètement une situation difficile.

Brothier fait donner les mortiers et les mitrailleuses de la C. C. B. Gamas déclenche un tir meurtrier. Le commandant a demandé des appuis d'artillerie et d'aviation. Mais il ne laisse pas passer l'occasion d'exploiter immédiatement le désarroi des Viets. Il lance à l'attaque les autres compagnies du bataillon. En moins d'une heure, soixante Viets, dont quarante-sept tués, ont été mis hors de combat. Un mortier, deux F. M., vingt fusils, une carabine et cinq P. M. ont été récupérés. Le B. E. P. n'a perdu que six hommes, dont deux tués.

En dressant ce bilan, Banse et Bouchacourt se sentent heureux. Ils sont vengés. En effet, lorsque Darmuzai avait cherché un commandant de compagnie pour remplacer le capitaine Allaire à la tête de la C. I. P. L. E., il avait longuement hésité avant de se décider pour les deux bons camarades qui n'avaient

qu'un jour d'ancienneté de grade de différence. Il avait accompagné cette étrange décision d'un commentaire embarrassé sur les qualités intellectuelles de l'un et la fougue de l'autre. « En somme, avait résumé Bouchacourt, ce sera l'union de l'intellectuel amorphe et du crétin vigoureux. »

Mais celui qui se frotte les mains, c'est Brothier. Il remercie le Ciel de l'avoir fait naître sous un astre heureux. Il pense à Britsch et compose à son intention un petit message plein de fiel, pour lui demander s'il ne serait pas judicieux d'exploiter la situation plutôt que de se rendre chez le général Cogny. Britsch s'incline. Cogny vient rendre visite le surlendemain au commandant du 1^{er} B. E. P., la louange aux lèvres, des médailles plein les poches et, à la main, un télégramme de félicitations du général de Linarès qui commande les F. T. N. V. (Forces terrestres du Nord-Vietnam).

Pendant trois mois, les opérations se succédèrent dans le delta : nettoyage de villages, ouvertures de routes, construction de postes pour les autres unités, notamment les jeunes bataillons vietnamiens. Du béton, encore du béton, toujours du béton, sous les harcèlements des Viets. On aimerait mieux de l'audace. Le bilan ne se soldait plus en nombre d'ennemis abattus, mais en mètres cubes de maçonnerie amoncelés.

Enfin, le 8 novembre 1952, le 1^{er} B. E. P. fut mis en alerte aéroportée et consigné à Bach Daï, dans l'ignorance la plus totale de sa destination. Le temps passait. On préparait l'embarquement : confection des sacs et des legs-bags, conditionnement des avions. Les hommes ne savaient toujours rien. Ils s'attendaient à embarquer d'un moment à l'autre. On entendit décoller les avions de chasse. Peut-être allaient-ils arroser la D. Z. ? Sur le coup de midi, les rumeurs de départ se précisèrent. La tension montait. Une journée d'at-

tente et d'alerte est aussi épuisante, en fin de compte, qu'une journée d'opération. Pendant trois heures, à bout de nerfs, exaspérés par le vrombissement incessant des avions, les hommes battirent la semelle. Vers cinq heures de l'après-midi, la tension peu à peu diminua. S'embarquer maintenant équivalait à sauter de nuit. Ce serait de la folie. L'alerte fut levée.

Le lendemain matin, les légionnaires embarquèrent enfin dans les camions. Direction Gia Lam, l'aérodrome d'Hanoi. On savait maintenant à quoi s'en tenir. Il fallait sauter derrière les lignes viets, trouver et détruire d'importants dépôts de vivres, de munitions, d'essence et de véhicules. C'était l'opération « Marion », opération aéroportée effectuée dans le cadre de l'opération « Lorraine », par les 1^{er} et 2^e B. E. P., et le 3^e B. B. C.

Jamais opération n'avait été montée avec autant de minutie, dans un tel secret et avec de tels moyens. Pour la première fois, cinquante Dakota avaient été mobilisés. Les paras exultaient. Enfin un travail pour eux. Les avions décollaient trois par trois, tournaient pour prendre la formation de vol et piquaient vers le nord-ouest. Finis le béton et les bilans en mètres cubes ! Là-bas, c'était la jungle contrôlée par les Viets. Les paras ignoraient tout du secteur. Il fallait sauter au premier passage, de cent quatre-vingts mètres d'altitude.

Le B. E. P. fut largué le premier, sans incident, sauf pour le lieutenant Brandon, commandant de compagnie, qui tomba sur une diguette recouverte par de l'herbe à éléphant. Double entorse à une cheville, l'autre cassée : Brandon fut évacué le lendemain sur Vietri, en hélicoptère, luxe rare à l'époque.

A trois heures de l'après-midi, les trois bataillons étaient au sol. Des reconnaissances autour de la D. Z. révélèrent des traces de passages récents. Les Viets étaient encore là avant. Une unité découvrit un

important dépôt de munitions. La chasse commençait.

Les légionnaires allaient de découverte en découverte, plus stupéfiantes les unes que les autres. Sous la forêt, échappant à l'observation aérienne, les Viets avaient construit de véritables routes, toutes reliées entre elles. De l'autre côté du miroir, les légionnaires, comme Alice, découvraient un autre monde. La puissance et l'organisation du Vietminh leur étaient tout d'un coup révélées. Camouflés sous des branchages, en parfait état, certains gros comme des maisons, les dépôts se succédaient, pleins à craquer d'équipements, d'armes, de munitions. Il y avait là de quoi ravitailler et armer des divisions. Pour couronner le tout, sous des branchages, une compagnie trouva un camion russe « Molotova », tout neuf, prêt à servir. Ainsi les maquisards d'hier étaient devenus une armée structurée, organisée jusque dans les moindres détails, sans une faille. Les jours suivants, les trésors continuèrent à s'amonceler. On ne pouvait pas tout emporter. Des spécialistes du Génie aéroporté vinrent détruire ce qui restait. Le général de Linarès arriva et distribua des décorations.

Mais les Viets n'aimaient pas que l'on vint fouiller dans leurs affaires ni qu'on fit sauter leur beau matériel. Les éléments avancés du 1^{er} B. E. P. sentaient que Giap resserrait sur eux ses régiments. Il fallait s'en aller avant le coup dur. On le réalisait à la base, sur le tas, comme toujours. Le commandement, tout à son euphorie, ne se rendait compte de rien, sauf Linarès lui-même.

« Qu'est-ce que vous foutez-là ? » cria-t-il au colonel Dodelier, commandant l'opération, qui était arrivé au sud de la D. Z. avec tous ses camions. « Qu'est-ce que vous attendez pour partir ? Vous ne voyez pas qu'ils vont vous tomber dessus ! »

Enfin l'ordre d'évacuation arriva. Le 1^{er} B. E. P.

passa en tête. Marche de vingt-huit kilomètres jusqu'à Ngoc Tap, le dimanche 16. Des camions emmenèrent les légionnaires à Vietri. Le lundi 17, ils passaient la rivière Claire sur des bacs. A dix-sept heures trente, ils arrivaient à Hanoi, avec un matériel fabuleux à leur actif et seulement trois blessés accidentels.

Le 1^{er} B. E. P. avait fait du bon travail, du vrai travail de bataillon parachutiste. Les autres bataillons, eux aussi, étaient fiers d'eux. Mais beaucoup de parachutistes n'eurent pas le loisir de raconter leurs exploits. A peine le 1^{er} B. E. P. était-il passé que les Viets attaquèrent. Leurs clairons semblaient hurler que ça ne se passerait pas comme ça et qu'il fallait régler la facture du matériel enlevé ou détruit. Et ce fut le massacre. Les Viets, descendant des calcaires, déferlaient sur la colonne et sur la route. Toutes les armes leur étaient bonnes. Ils anéantissaient des sections entières au P. M., à la grenade, au poignard. Ils brûlaient les camions. Comme des insectes sur des éléphants, d'innombrables fantassins s'agglutinaient sur les chars, soutiens des troupes aéroportées, qui devaient se tirer dessus à la mitrailleuse pour se débarrasser de ces parasites. Un char explosa.

Le commandement envoya en renfort plusieurs bataillons. Les légionnaires parvinrent à redresser la situation. Mais malgré d'énormes pertes de leur côté, les Viets avaient tué, blessé ou capturé trois cents hommes.

Depuis la R. C. 4, on savait que les Viets utilisaient à fond les fautes du commandement français. Ils venaient de le démontrer encore une fois. Devant l'importance du matériel découvert et la perfection de l'ossature viet, il avait même été question de remonter jusqu'en Pays thaï pour continuer à détruire leurs arrières jusqu'au fleuve Rouge. Mais les clairons viets avaient raison. Le matériel coûte cher.

« On va tous se les faire couper en beauté, si ça continue. Il faut regrouper tout le monde, récupérer les unités dispersées et livrer un combat ensemble, bataillons d'intervention, bataillons thaï, bataillons de tirailleurs. »

Ainsi s'exprimaient crûment tous les commandants de bataillons parachutistes au cours de l'automne 1952. Les Viets avaient lancé une offensive en Pays thaï, s'emparant sans anicroche de plusieurs petits postes essaïmés dans toute la Haute Région. Au sommet de la hiérarchie, se trouvait par bonheur un homme doté d'un solide bon sens, le général Salan. Un prudent. Un calme. Sans doute pas, comme de Lattre, un homme capable de modifier le cours de l'histoire, mais un chef avisé, lucide, qui ne s'en laissait pas conter. A l'époque, ce n'était pas si mal.

Dans l'immédiat, il prit une décision : ralentir dans toute la mesure du possible l'avance des unités viets venues de l'Est et du Nord-Est, qui se dirigeaient à vive allure vers le Sud-Ouest. Pour cela, utiliser l'obstacle naturel que constitue la rivière Noire. Cette action permettrait de regrouper les unités isolées pour éviter la destruction séparée. Il donna l'ordre aux troupes aéroportées d'aller tenir Na San.

Le 20 novembre, à 11 h 20, les premiers éléments du 1^{er} B. E. P. posaient le pied sur le terrain d'aviation de Na San. Ils furent aussitôt embarqués sur des canions et mis en route vers le poste de Co Noï, à une vingtaine de kilomètres au sud-est, sur la route de Moc-Chau. Le bataillon avait pour mission, une fois encore, de recueillir les unités qui se repliaient, notamment une partie du 5^e Etranger, et de couper la route à la division 316 pour la retarder.

Dans la journée du 21, munitions, barbelés et vires furent parachutés au B. E. P. qui creusait et s'en-

terrait le plus vite possible pour recevoir le choc dans les meilleures conditions. Mais les événements se précipitaient. L'état dans lequel arrivaient les rescapés des unités prouvait l'acharnement des Viets. Le 1^{er} B. E. P. seul n'arriverait probablement pas à endiguer le flot. Et il risquait de se faire déborder. Si les régiments viets contournaient Co Noi et coupaient la route de Na San, le bataillon serait isolé.

Dans la nuit du 21 au 22, Brothier reçut l'ordre de décrocher. Le 1^{er} B. E. P. assurerait l'arrière-garde de la colonne, après avoir protégé l'évacuation du poste et détruit le matériel abandonné. Toute la nuit, jusqu'au petit jour, les rescapés de la rivière Noire continuèrent de défiler. Les malheureux étaient épuisés. Quelques-uns se traînaient à grand-peine.

Ducournau appelle Brothier :

« Tu te replies derrière le bataillon du 5^e Etranger.

— Les compagnies arrivent individuellement, répond Brothier. Fixe-moi une limite de temps.

— Fais pour le mieux. Tout ce que tu feras sera bien fait. »

Cas de conscience difficile pour le patron du B. E. P. Brothier ne veut pas partir avant d'avoir recueilli le plus grand nombre d'unités. Mais il sait que la vie de son bataillon va se jouer dans les heures qui viennent. Il ne doit se replier ni trop tôt ni trop tard. Très calme en apparence, Brothier est terriblement anxieux. C'est alors qu'un radio de son P.C. intervient :

« Mon commandant, le *Criquet*¹ vous demande.

— Ici autorité, dit Brothier en prenant le combiné, j'écoute.

— ...De *Criquet*. Ici Allaire, mon commandant. »

La voix de l'ancien commandant de compagnie du B. E. P. réchauffe le cœur de Brothier. Allaire. n'a

1. Petit avion d'observation.

pourtant rien d'un homme affable. Les deux officiers n'ont pas de grandes affinités. Brothier n'a jamais oublié que, sur la carte postale que lui avaient envoyée du *Pasteur* tous les officiers du bataillon, il manquait une signature, celle du lieutenant Allaire, qui avait refusé d'envoyer ses amitiés à « ces cons de Sétif ». Mais en ces moments difficiles, en ces instants de vérité où la vie et la mort se jouent sur un coup de chance, Brothier éprouve un sentiment de fraternité à l'égard de cet homme qui, détaché au G. A. O. (Grouperment aérien d'observation) de Na San, a porté l'insigne du 1^{er} B. E. P. Le *Criquet* tourne toujours à basse altitude autour du P. C. du B. E. P.

« Mon commandant, poursuit Allaire, je situe très bien les Viets. Pour le moment, vous ne risquez pas d'être manœuvrés. Il n'y a pas de pistes des deux côtés de la route. Bien reçu jusque-là ?

— Bien compris.

— Je vous propose donc de rester sur la route pour ne pas perdre de temps. Je resterai moi-même en observation tout le temps qu'il faudra. Je vous dirai quand vous pourrez vous arrêter et repartir. Bien reçu ?

— Bien reçu. Attendez un instant. »

Brothier réfléchit. La proposition du lieutenant est lourde de conséquences. Le bataillon ne se déplace jamais dans un terrain pareil sans protection. Il y a toujours une compagnie en position pendant que les autres font mouvement. Marcher le plus vite possible sur la route ferait gagner un temps considérable. Mais c'est aussi offrir à l'ennemi une cible de choix. Tant pis ! Brothier prend le risque.

Il reprend contact avec le *Criquet* :

« D'accord ! dit-il à Allaire. Le B. E. P. vous fait confiance. »

Dans le petit appareil, Allaire réalise tout à coup l'énormité de la responsabilité qu'il vient d'assumer.

Il a dit à Brothier qu'il n'y avait pas de piste. En réalité, vu la densité de la jungle, il ne peut en être absolument certain. Une sueur froide lui coule le long du dos.

« Descends, ordonne-t-il au pilote.

— Nous sommes déjà bien bas...

— Descends, répète Allaire. Au ras des arbres. »

Jamais sans doute le pilote n'a rasé la jungle de si près. On dirait que le petit avion saute d'arbre en arbre. Il se glisse dans les replis du terrain, longe les thalwegs, vire au ras des pitons. De temps en temps, il revient au-dessus de la longue chenille vulnérable qui se déplace sur la route. Courbés en avant par le poids des sacs et des armes, les légionnaires du B. E. P. marchent en deux colonnes, dans un ordre parfait, le plus rapidement possible.

« ... De *Criquet*, parlez...

— J'écoute.

— Je vois les Viets. Ils vous talonnent. Ne vous arrêtez pas !

— Bien reçu. »

C'est une course de vitesse. Les Viets voudraient accrocher le B. E. P. et le manœuvrer. Ils n'y parviennent pas. Cette course dure toute la matinée. Trois fois, Allaire annonce qu'il doit changer d'appareil, faute de carburant. Trois fois, il revient ne voulant laisser à personne d'autre la responsabilité de l'observation. Sur la route, la marche forcée continue. Quand un homme titube, les autres le déchargent. Tous les officiers portent des charges supplémentaires. Les serre-files doivent parfois se montrer brutaux. L'homme auquel on enlève son arme et ses munitions sait qu'on va l'abandonner sur place. Alors il repart, soutenu par les camarades, comme un somnambule.

Quand le bataillon débouche dans la cuvette de Na San où les unités amies se trouvent en recueil, il n'a perdu ni un homme ni une arme. Il n'a pas laissé derrière lui le moindre traînard. Cette victoire de l'intel-

ligence et de l'audace en vaut certainement bien d'autres.

Au même instant, Allaire se pose sur le terrain de Na San. Ses yeux se ferment. Il va enfin pouvoir dormir tranquille. Brothier a définitivement oublié la carte postale du *Pasteur*.

Si les divisions de Giap ne perdaient pas une minute pour progresser, malgré leurs immenses difficultés de ravitaillement, Salan et Linarès, eux non plus, n'avaient pas chômé. Na San, le 22 novembre, était plus qu'un simple « point fort ». C'était déjà un camp retranché, une place forte organisée en une vingtaine de points d'appui répartis tout autour de la piste d'envol, à proximité de laquelle s'étaient installés le P. C., les appuis de mortier et d'artillerie.

En début d'après-midi, le B. E. P., fraîchement sorti de sa marche forcée, « perçoit » trois pitons sur lesquels il doit s'installer pour la nuit et organiser des points d'appui baptisés P. A. 23, 23 *bis* et 23 *ter*. Malgré la fatigue, les hommes du B. E. P. se mettent à creuser des embryons de tranchées. Sur les P. A. 23 et 23 *ter*, la méthode du débroussaillage, chère au commandement, est immédiatement employée. En quelques heures, le sommet des pitons est rasé, des champs de tir dégagés, des trous creusés. Mais quand la nuit tombe, les trous ne sont encore que des abris dans lesquels il faut se coucher pour être protégés. Sur le 23 *bis*, une discussion s'engage. Les Vietnamiens volontaires de la C. I. P. L. E. qui connaissent les méthodes viets et les appliquent chaque fois qu'ils en ont l'occasion préfèrent le trou bouteille à la tranchée. De plus, ils ne sont pas chauds pour enlever la végétation qui constitue à leurs yeux un bon camouflage. Le lieutenant Banse propose à Bouchacourt de ne pas débroussailler. Idée adoptée, Buonfils, le commandant de la 2^e compagnie qui occupe la même po-

sition, l'adopte à son tour. Le P. A. 23 *bis* sera le seul à ne pas avoir l'aspect de crâne chauve qu'auront tous les autres P. A. de Na San.

La première nuit, les Viets déferlent entre les P. A. et anéantissent un bataillon thaï qui n'a eu ni le temps ni la volonté de s'enterrer. Au petit jour, ils se replient. Dès le lever du soleil, l'odeur de cadavre commence à envahir le camp retranché. Sans perdre une seconde, le B. E. P. aménage ses positions. Les renseignements qui ne cessent de parvenir sur l'arrivée de plusieurs divisions ennemies décuplent les ardeurs. Tandis que les légionnaires dégagent des champs de tir, creusent des boyaux de communication et aménagent des abris, l'aviation largue munitions, ravitaillement et matériel : sacs à sable, outils, rouleaux de fils de fer barbelés.

Dès la tombée de la nuit, les Viets attaquent. De la position qu'elle tient, la 1^{re} compagnie de Le Braz les entend fort bien progresser. Ils passent à proximité, dans le bas. Le problème essentiel est d'empêcher les légionnaires et volontaires vietnamiens de tirer à tort et à travers. Ne pas gaspiller les munitions ! Faire du tir à tuer ! Et la nuit est noire. A vingt heures, les Viets prennent violemment à partie le P. A. 23 *bis* de la 2^e compagnie et de la C. I. P. L. E. La réaction est vigoureuse et c'est le P. A. 8, situé entre les deux positions tenues par le B. E. P., qui cède. Vers minuit, les Viets s'y engouffrent. C'est grave, car ce P. A. est placé en bordure de la piste d'envol. Au cœur du dispositif, il protège directement le P. C. et l'artillerie. Le commandement décide de contre-attaquer immédiatement. Il envoie une compagnie de parachutistes coloniaux qui, tranchée par tranchée, alvéole par alvéole, reprend la position.

A l'aube, le colonel Gilles, commandant le camp, confie ce point d'appui essentiel au 1^{er} B. E. P. qui y

installe son P. C., la 1^{re} compagnie et la C. C. B.-La 3^e compagnie, elle aussi, change de position et va organiser le point d'appui 8 *bis*. Les renseignements sur les concentrations viets se font de plus en plus précis : au moins deux divisions prennent position autour de la cuvette et l'encerclent complètement. Cette situation d'assiégés est très pénible. Pas un homme présent sur le terrain, du colonel commandant le camp au dernier des coolies, n'échappe à cette anxiété de l'homme pris dans un piège qui sait qu'il ne doit plus compter que sur lui-même pour en sortir. Dès que le plafond baisse, l'aviation ne peut plus rien faire pour aider les combattants au sol. Cela explique la hâte avec laquelle les hommes creusent trous et tranchées, installent les sacs de sable et renforcent les abris. Il s'en faut pourtant de beaucoup que les installations soient terminées lorsque les Viets attaquent en force, six jours plus tard.

Le 30 novembre, à vingt et une heures, un tir massif de mortiers de 120 millimètres et de 81 millimètres s'abat sur le P. A. 23 *bis*. Bouchacourt et Banse sont dans leur abri P. C. de la C. I. P. L. E.

« Je vais faire le tour des sections, dit Banse en se levant. J'emmène le sergent Zimski avec moi. »

Les deux hommes arrivent à hauteur des trous les plus avancés de la position quand une rafale d'obus tombe sur eux. Zimski s'écroule.

« Mon lieutenant, je suis blessé ! »

Banse ne répond pas. Il a reçu comme un énorme coup de fouet qui l'a cinglé sans le faire tomber. Il est dans un état second. Il remonte lentement vers l'abri-P. C. et s'accroche à la couverture qui en masque l'entrée.

« Bouchacourt, je suis blessé, dit-il d'une voix pâteuse.

— Fais pas le con ! » réplique Bouchacourt.

Mais dès qu'il écarte la couverture et aperçoit son

ami, il comprend que Banse ne plaisante pas. Sa tenue camouflée est couverte de sang. Il a la poitrine et le bras droit transpercés.

A ces bombardements qui s'abattent sur un grand nombre de P. A., les Français ripostent bientôt par des tirs de contrebatterie qui ne font peut-être pas grand mal aux Viets, mais raffermissent le moral des assiégés. Ce duel dure jusqu'au milieu de la nuit. Vers vingt-trois heures, deux intenses fusillades éclatent sur deux pitons qui se trouvent à deux extrémités du camp : les P. A. 22 *bis* et 24. Les balles traçantes transforment les combats en un spectacle « son et lumière ». Les éclairs des explosions de grenades et d'obus se mêlent en un feu d'artifice extraordinaire aux rafales incessantes. Les trajectoires des balles, brusquement brisées par des ricochets, s'entrecroisent comme les mailles d'un filet lumineux. Et puis il y a la lueur blafarde des « lucioles », ces fusées éclairantes parachutées qui font leur apparition pour la première fois en Indochine et donnent aux choses un aspect irréel. Des milliers d'hommes, le doigt sur la détente de leur arme, prêts, eux aussi, à recevoir l'assaillant observent les illuminations. Ils imaginent difficilement que ce sont des hommes de chair et de sang comme eux qui tissent ces filets mortels. Parfois, la fusillade diminue d'intensité pour reprendre encore plus fort, quelques instants plus tard. Sans doute de nouvelles unités viets donnent-elles l'assaut ?

A une heure du matin, les tirs diminuent, puis cessent sur le 22 *bis*. Que s'est-il passé ? Les Viets ont-ils renoncé ou ont-ils gagné ? Sur le 24, des rafales espacées durent jusqu'au petit jour. L'aviation vient mitrailler les deux pitons. Chacun comprend alors que les deux positions ont été prises par les Viets et réalise ce qui attend le camp retranché si l'ennemi s'acharne à ce point.

Deux bataillons parachutistes reprennent les pitons dans la matinée. Sur le P. A. 24, ils découvrent un

groupe de tirailleurs marocains qui s'est enfermé dans un blockhaus et a tenu jusqu'au bout. Autour des P. A., le sol est jonché de cadavres. Pour enlever ces positions tenues chacune par une compagnie, les Viets ont engagé un régiment sur l'un et un bataillon sur l'autre. Les combats se sont déroulés à dix contre un !

La nuit suivante, du 1^{er} au 2 décembre, les harcèlements sur l'ensemble du camp retranché reprennent et deux P. A. sont attaqués : le 21 *bis* et le 26. Cette fois, ce sont des légionnaires qui les tiennent. Les P. A. résistent jusqu'au bout, aidés par l'artillerie qui se déchaîne. Le 21 *bis* occupé par une seule compagnie du 5^e Etranger a tenu tête au régiment 209 et au bataillon 141 de la division 312. Quinze contre un, cette fois ! Des centaines de cadavres sont accrochés aux barbelés.

Ces attaques de plus en plus violentes incitent les assiégés à parachever leur installation. Les plans de tir des armes sont rigoureusement revus afin que les tirs de flanquement puissent avoir leur maximum d'efficacité. Des mitrailleuses de 12,7 sont perçues en supplément et mises en batterie dans des blockhaus de rondin.

Le 2 décembre, c'est au tour du P. A. 8 de subir un puissant bombardement de mortier qui tombe sur la 1^{re} compagnie. La présence d'un gros arbre en boule au centre du P. A. a dû faciliter le réglage du tir. Ça tombe dru et c'est précis. Le lieutenant qui commande la 1^{re} section faisait le tour de ses hommes quand le tir s'est déclenché. Il se trouvait à la hauteur du F. M. du groupe du sergent Miller. Le sous-officier lui fait face au moment où ils entendent les départs. Instinctivement, les deux hommes rentrent la tête dans les épaules en se penchant l'un vers l'autre. La rafale d'obus tombe droit sur eux. Les explosions jaillissent tout autour et les couvrent de terre. Le lieutenant est ébloui par une lueur en pleine figure :

un obus est tombé juste derrière Miller. Il croit d'abord que c'est simplement la déflagration qui projette Miller sur lui, mais un cri, dans le fracas des détonations, le détrompe vite.

« Mon lieutenant, je suis touché.

— Où ça ?

— Là », répond Miller en portant les mains à la poitrine et au ventre.

Le lieutenant le soutient, ouvre sa veste de combat, déchirée en de nombreux endroits et voit avec sa lampe-torche que la poitrine et le ventre de Miller sont percés de multiples trous. L'infirmier se précipite et, secondé par l'aumônier, s'occupe du blessé. Le lieutenant se hâte de remplacer les servants du F. M. qui gisent au fond de la tranchée, car la neutralisation de cette arme crée un trou dangereux dans le dispositif de défense. Quelques minutes plus tard, les Viets, venus tâter la position, sont reçus par les tirs bloqués des mitrailleuses lourdes. Ils n'insistent pas.

Dans l'ensemble du camp retranché, la tension nerveuse a atteint son paroxysme. Il n'est pas possible de dormir pendant la nuit ni de négliger, pendant la journée, les travaux de consolidation. Les hommes tombent de sommeil. Les guetteurs s'endorment. Pour les tenir éveillés, on utilise les systèmes les plus divers. On leur donne comme arme une grenade dégoupillée qu'ils tiennent dans la main. Au moindre relâchement, la cuiller s'échapperait et la grenade exploserait. Ou encore, on met la sentinelle fautive à l'extérieur des barbelés, avec, pour toute arme, un bambou. Certains guetteurs sont reliés entre eux par des ficelles attachées au poignet. De petites tractions permettent de vérifier qu'ils ne dorment pas.

Pendant les trois premières semaines, la pression des Viets sur le camp ne diminue pas. Sans doute n'attaquent-ils plus avec la même violence, mais, après les échecs de leurs assauts, l'impression domine

qu'ils préparent méticuleusement la suite, attendant renforts, ravitaillement et appuis pour livrer de nouvelles batailles. Pour le combattant qui ignore tout des intentions de l'ennemi, celui-ci a dû se retirer à distance de sécurité afin d'échapper aux coups de l'artillerie, bien décidé à reprendre ses assauts dès qu'il en aura les moyens. La découverte d'emplacements de combat viets très nombreux au nord du P. A. 8 confirme le B. E. P. dans cette opinion.

Pourtant, l'étau se resserre progressivement. Le 9 décembre, le bataillon effectue une sortie limitée dans le cadre du groupement parachutiste. Une multitude d'emplacements de combat et d'appuis de feu sont encore découverts. Le 15, au cours d'une nouvelle sortie, un groupe viet est accroché par la section de l'adjudant Baty, brillant combattant qui a fait ses premières armes dans la 1^{re} armée du général de Lattre. Comme il s'est encore une fois distingué, le général de Linarès, venu en inspection, tient à le féliciter lui-même. Puis, se tournant vers Brothier :

« Qu'est-ce qu'on peut donner à ce garçon-là ? demande-t-il.

— Il a déjà la médaille militaire, répond Brothier, et depuis il a obtenu quatre citations.

— Eh bien, allez me chercher une Légion d'honneur au P. C. », ordonne Linarès à son aide de camp.

Quelques instants plus tard, le général accroche la médaille à la veste de combat délavée de l'adjudant Baty. Dans cette ambiance de combat, le geste ne manque pas de grandeur.

Des reconnaissances de plus en plus profondes permettent de faire des prisonniers et d'obtenir des renseignements : les Viets ont lâché prise de leur plein gré.

Le 18 janvier 1953, le B. E. P. est regroupé au complet à Hanoi.

LE COUP AU BUT DE QUE SON

LES premiers mois de 1953 marquèrent le début des grandes migrations du 1^{er} B. E. P. Les hauts plateaux, le Sud-Annam. Des transports en avion, en bateau, en train. Toute une série de noms inconnus, mais chantants que les troupes américaines feront mettre, dix ans plus tard, à la une des journaux : Pleiku, Kontum, An Khe, Ban Me Thuot...

C'était aussi l'époque où l'on récitait, dans toutes les popotes d'Indochine, la version militaire du poème de Prévert : « Ceux qui copieusement... » Il s'intitulait : *Ceux qui sont parce qu'il y a des cédilles*, et résumait magistralement l'état d'esprit du moment :

*Ceux qui volontaires
Ceux qui d'office
Ceux qui campagne simple aux T. O. A. ¹ en attendant que ça passe
Ceux qui traquent*

1. Troupes d'occupation en Allemagne.

*Ceux qui half-track
Ceux qui pitonnent
Ceux qui bétonnent
Ceux qui détonnent
Ceux qui bobonnent
Ceux qui biberonnent
Ceux qui déconnent
Ceux qui ouvrent la route et qui ont tout juste le
droit de la fermer
Ceux qui l'ancre au calot
Ceux qui l'encre au stylo
Ceux qui donnent des ordres
Ceux qui les transmettent en les améliorant
Ceux qui demandent comment les exécuter
Ceux qui disent qu'on est commandé par des
cons, sans se rendre compte qu'ils pourraient
faire partie du haut commandement...*

Avec Brothier, le B. E. P. était un bataillon souriant. L'humour toujours en éveil, le commandant appréciait les bonnes histoires. Dans les discussions de popotes, il reprenait la balle au bond. Il savait aussi canaliser l'ardeur de ses officiers vers des diversions souvent imprévues.

Un jour que l'officier de Transmissions, Tourenne, et un lieutenant, Vareilles, s'étaient lancés imprudemment dans un débat culinaire de haute volée, il les avait interrompus :

« Dites donc, tous les deux, au lieu de nous faire venir l'eau à la bouche depuis une heure, vous feriez mieux de nous montrer ce que vous savez faire. C'est nous qui déciderons quel est le plus fort des deux. »

Le lendemain, le « coq au vin » du lieutenant de La Brouë de Vareilles-Sommières, dit « le Marquis », emportait haut la main le concours de Dong Cap. Ce qui prouvait que l'on pouvait fort bien se battre dans

les rizières du Tonkin pour le Sacré-Cœur de Jésus et se montrer épicurien.

Le Marquis était un cas. Il était resté très hobereau de l'Ouest, rappelant les vieux Chouans des livres d'histoire, pour qui la guerre de Vendée était une inoubliable croisade. Sauf cas de force majeure, il ne ratait jamais la messe dominicale. Il s'y rendait, portant ostensiblement sous le bras l'énorme livre de messe doré sur tranche que la marquise, sa mère, avait arboré durant toute son existence. Mais, chez lui, le livre de messe s'accommodait parfaitement de la proche présence d'une bouteille de vieux bourgogne. Fils aîné, il avait une haute idée de son rôle. A ce titre, il avait hérité du château familial qui lui coûtait les yeux de la tête. Il y avait toujours quelque catastrophe dans l'air : les douves puaien la vase, la toiture fuyait, un mur s'écroulait. Il passait son temps à dépenser, car au fond c'était un panier percé, mais aussi à compter parce qu'il craignait toujours d'aller au-delà de ses limites. Le Marquis ne pouvait rouler qu'en Mercedes, à moteur Diesel par économie ! Il empruntait *Le Monde* des camarades et s'abonnait au bulletin paroissial de Sommières-du-Clain. Il aurait pu être odieux, mais tout le monde l'aimait bien.

C'était tout de même un curieux militaire. Darmuzai l'aurait volontiers laissé à Sétif, et puis, comme il faisait partie du folklore du B. E. P., il avait consenti à l'emmener. Cependant, le Marquis était beaucoup trop imprégné de l'éducation et des méthodes paternalistes pour s'intégrer au monde légionnaire. Dans sa section, pour stimuler les hommes, n'avait-il pas institué un système de primes qu'il payait de sa poche ? Il gaspillait ainsi sa solde et Brothier avait dû y mettre le holà, car ces pratiques mettaient ses voisins dans des situations impossibles.

On lui avait donné le commandement de la section

de mortiers du bataillon. Il souffrait de voir ses hommes perpétuellement éparpillés en groupes mis à la disposition des compagnies.

« Comment voulez-vous que j'établisse des bases de feux dans ces conditions ? hurlait-il. Comment voulez-vous que je concentre mes tirs ? Comment voulez-vous que je pilonne les Viets ? C'est du sabotage ! »

Les envolées du Marquis provoquaient toujours l'hilarité générale. On ne le prenait pas au sérieux. On avait tort.

Pendant tout son séjour, il s'était montré remarquablement efficace notamment au Ba Vi, à Na San, à Dong Cap. Quand les compagnies accrochées entendaient les premiers départs, elles se sentaient mieux tout d'un coup. Et elles se réjouissaient : les Viets allaient recevoir une dégelée d'obus et ça ferait mal. En avril 1953, le bataillon effectuait des opérations amphibies dans le Sud-Annam. Le Marquis était resté à Hanoi, car il était rapatriable. On lui proposa d'effectuer une liaison pour porter le courrier. Il sauta de joie : ce serait l'occasion de serrer une dernière fois la main des camarades. La mission était d'autant plus agréable que le « Pacha » qui commandait les navires engagés dans l'opération était son cousin, le contre-amiral Bovieux. Le 25, le Marquis débarqua. Il héla les officiers qu'il rencontrait :

« Venez tout à l'heure au P.C. Nous casserons la croûte. Le cousin m'a donné du ravitaillement. »

La section lourde, son ancien fief, était installée dans une cocoteraie. Le Marquis lui rendit visite. A ce moment, les Viets se manifestèrent. Son sang ne fit qu'un tour. Il bénit le Ciel de lui donner l'occasion de montrer encore une fois ce qu'il savait faire avec ses chers mortiers. Il courut vers les pourvoyeurs.

« Préparez-moi les obus, leur dit-il. Le reste, je m'en charge. »

Il introduisit les premiers obus.

« Plus vite ! criait-il. Plus vite ! »

Placé entre deux pièces, il enfournait les obus. C'était sa grande spécialité. Il parvint ainsi à mettre sur la trajectoire une vingtaine d'obus à la fois. Admiratifs, les légionnaires le regardaient faire. Spectacle étonnant, ballet mécanique. Le béret rejeté en arrière, le Marquis se baissait, prenait un projectile, se redressait, l'introduisait, le lâchait. Puis il se baissait à nouveau, faisait les mêmes gestes de l'autre côté. C'était merveilleux...

Et puis, tout à coup, ce fut le drame. Un obus restait au fond d'un tube. Occupé avec l'autre pièce, le Marquis ne l'avait pas vu.

« *Achtung !* » hurla un légionnaire en plongeant vers le sol.

Inutile, car le Marquis avait lâché un second obus sur celui qui se trouvait encore au fond. Une énorme explosion fit éclater le tube. Treize hommes restèrent au sol. Cinq moururent presque aussitôt. Le Marquis avait été déchiqueté. Le contre-amiral Bovieux embarqua le corps de son cousin sur l'*Intrépide*.

Six mois plus tard, le lieutenant de la Brouë de Vareilles-Sommières était inhumé à Sommières-du-Clain, devant un grand concours de population. Le Marquis eut droit à de nombreux discours qui firent bâiller les enfants des écoles ! On vanta ses mérites et ses vertus. Mais on omit de dire qu'il avait été un bon vivant et que, s'il avait pu en toutes circonstances offrir un verre à ses amis, c'est qu'il avait toujours eu idée de se faire parachuter des bouteilles de vin fin dans ses caisses d'obus de mortier...

Le bataillon revint brusquement dans le delta tonkinois. Il fut chargé, le 2 avril, de nettoyer la zone « *Cavalcade* », dans le secteur de Hadong. Cette opération n'aurait pas dépassé le cadre de la routine si

elle n'avait constitué un tournant dans la vie du B. E. P. Le premier jour de l'opération, les compagnies s'étaient emparées de quelques villages et les avaient nettoyés. Il y avait eu des accrochages sans grande importance.

Le 4 avril, le casse-croûte du matin avalé tranquillement, on s'apprêtait à « remettre ça » quand un convoi de tirailleurs marocains fut accroché dans le village de Que Son, sous le nez du B. E. P. Il était 8 h 30. Avec l'aide de l'artillerie et des mortiers du bataillon, les tirailleurs se replièrent tant bien que mal. Que Son semblait tenue par des Viets qui voulaient en découdre. Ils ripostèrent aux coups de canon français par une avalanche d'obus de mortiers.

A 8 h 50, un de leurs projectiles explosa au milieu de l'état-major du bataillon. Une hécatombe. Quatre officiers, une dizaine de gradés et de légionnaires gisaient sur le parvis de la pagode qui servait de P. C. Le chef de bataillon Brothier et le médecin-lieutenant Ehrhart étaient les officiers les plus grièvement atteints. L'un avait le ventre défoncé, l'autre une jambe à moitié arrachée. Quant au lieutenant Audoye, officier adjoint, il était criblé d'éclats. Pour un coup au but, c'en était un. Le B. E. P. était décapité avant la bataille.

Le capitaine Colin, adjudant-major, était en liaison avec le groupement blindé qui participait à l'opération. Il ne pouvait donc prendre le commandement du bataillon qui lui revenait. Il fallut faire appel au commandant de compagnie le plus ancien. Le capitaine Morin arriva, toujours aussi calme, aussi précis, aussi maître de lui. L'aspect du P. C., qui n'était pas sans ressemblance avec les abords d'un abattoir, altéra à peine son teint rosé. Il reprit immédiatement les choses en main. Le flottement à la tête du bataillon n'avait pas duré une demi-heure.

Que Son fut napalmé, bombardé et mitraillé par

deux B 26. Et le bataillon, en début d'après-midi, reçut l'ordre de l'investir. A voir les colonnes de fumée qui s'élevaient sur le village rebelle, on aurait pu penser qu'il s'agissait d'une formalité. Il fallut déchanter. Quand le silence tomba sur Que Son, faisant comprendre aux Viets que la préparation de l'attaque était terminée, ils soulevèrent les nattes humidifiées qui recouvraient les trous-bouteilles dans lesquels ils attendaient la fin du déluge. Les Viets jetèrent un rapide coup d'œil par les étroits orifices et aperçurent les légionnaires-parachutistes qui fondaient vers eux, largement étalés dans la rizière. Alors, ils bondirent hors de leurs trous avec armes et munitions. Pas un seul n'avait été touché par l'artillerie et l'aviation. Ils étaient tous prêts à accueillir les hommes léopards.

Ils les laissèrent avancer. Stoïques devant cet assaut silencieux, ils attendaient le signal d'ouverture du feu. La première rafale éclata au moment où les premiers ennemis arrivaient au village. La lisière de Que Son s'embrasa. Les Viets démolissaient des paras à tour de bras. Il en tombait beaucoup, mais ces diables d'hommes ne s'arrêtaient pas pour autant.

Du côté B. E. P., l'assaut de toutes les compagnies était un modèle du genre. Une force irrésistible les poussait. Les légionnaires n'avaient pas apprécié la façon dont avait été traité leur patron. La blessure de Brothier était un affront que les Viets allaient payer cher. A gauche, la 3^e compagnie entraînée par le lieutenant Martin prit pied dans le village et commença à le nettoyer au P. M. et à la grenade. A droite, la compagnie du lieutenant Brandon se heurta à des tireurs viets qui s'accrochaient aux lisières et se montraient particulièrement coriaces. La fureur du combat avait quelque peu isolé le lieutenant Bardou du gros de sa section. Suivi de son ordonnance, le fidèle Krella, il fut accueilli par une giclée de balles. Il voulut riposter mais, à la première cartouche, sa carabine se désossa.

Responsable de ce mauvais fonctionnement, Krella roula des yeux effarés, rougit et, comme toujours dans les cas semblables, se mit à bégayer. Furieux, Bardou lui arracha son P. M. et ouvrit le feu sur les Viets. Au bout de quatre cartouches, il dut cesser le tir : le chargeur était vide ! Second chargeur, même chose... Krella, devenu pivoine, avoua que ses chargeurs, en raison du poids élevé des munitions, ne comprenaient pas plus de quatre cartouches. Ce procédé avait évidemment l'avantage de rester caché. Les quatre jours de « tombeau » et la « boule à zéro » promis sur-le-champ à Krella n'amélioreraient pas la situation. Un F. M. voisin se mit heureusement à tirer, sortant les deux hommes du mauvais pas dans lequel ils s'étaient mis.

Presque aussitôt, le capitaine Morin apparut. Il restait un coin de village à prendre. Nouvel effort, nouveaux blessés. Morin appela Cansier, l'adjudant de compagnie de la 3, et lui dit avec le plus grand flegme :

« Prenez-moi ces paillotes !

— Oui, mon capitaine », fit simplement Cansier.

Il disparut dans les herbes. On entendit deux ou trois explosions de grenades, quelques rafales. Cansier revint, toujours aussi calme, aussi grand, aussi roux, mais couvert de sang : il venait d'être blessé à la poitrine. Ça « camphrait » partout. Il y avait de nombreux blessés, notamment deux commandants de compagnie, Bouchacourt et Martin. Les Viets finirent par se replier sur un village voisin.

L'affaire de Que Son se termina en beauté. La section Nenert de la 1^{re} compagnie, montée sur brêles, revenait tranquillement d'une liaison de ravitaillements organisée la veille lorsqu'elle aperçut les fuyards. Nenert était aussi vif que petit. Il n'était au courant de rien, mais il sut saisir l'occasion. Il fonça dans le tas, suivi de ses légionnaires et de quatorze

mulets, et réussit à capturer une douzaine de Viets avec armes et bagages. Il saisit même un F. M. A dix-sept heures, Que Son était entièrement nettoyé. Les pertes viets étaient sévères. Celles du B. E. P. aussi.

La nuit approchait. Les colonnes s'organisaient sur les diguettes. Les civières portées sur les épaules se détachaient sur le ciel rougeoyant. Au carrefour d'une piste, on pouvait apercevoir le lieutenant Martin souriant, un pied recouvert d'un énorme pansement. Il se déplaçait par bonds, sur une seule jambe.

« C'est le plus beau combat du bataillon », lui dit Morin.

C'était le plus beau pour l'époque...

Le médecin-lieutenant Ehrhart resta entre la vie et la mort pendant plusieurs jours. Tout le bataillon suivait avec une grande émotion la lutte qu'il menait pour survivre, car il n'était pas seulement le toubib qui aime son métier et le connaît. C'était « Lolo », l'ami de tous. Des officiers, des sous-officiers, des légionnaires. Toujours présent là où ça « camphrait » le plus, obligé parfois de troquer ses seringues et ses attelles contre un P. M. pour défendre sa peau. Son état était si critique que, pour la première fois, le professeur Laborit tenta l'hibernation. L'expérience réussit et sauva la vie de « Lolo », mais elle ne lui rendit ni sa jambe ni ses doigts. Ehrhart, le sportif, ne courrait plus jamais. Ehrhart, le candidat chirurgien, n'opérerait jamais.

Dans la chambre voisine, le commandant du 1^{er} B. E. P. luttait lui aussi contre la mort et la souffrance. Il gagnerait également la bataille, mais l'ère Brothier était close. Une période de malheurs s'ouvrait pour le 1^{er} B. E. P.

CENT DOUZE JOURS AUTOUR DE DIÊN BIÊN PHU

MAURICE GUIRAUD daltonien ? Possible. En tout cas, on le disait, et les légionnaires qui assistèrent à son arrivée à la cité universitaire de Bach Maï, le 10 avril 1953, en furent persuadés : le nouveau patron du B. E. P. portait un béret rouge ! Les Bérêts verts eurent du mal à saluer celui qui prenait leur tête.

Au demeurant, Guiraud avait un noir caractère. Il était de tempérament triste et chagrin. Un sourire éclairait rarement son visage. Né et resté parpaillot, et de plus parpaillot cévenol, il avait une nature sévère. Lointain, distant, il glaçait ceux qui l'approchaient. Ces têtes chaudes et ces cœurs chauds qu'étaient les légionnaires du 1^{er} B. E. P. avaient du mal à reconnaître en leur chef un des leurs. Et pourtant il faisait partie de la race des guerriers que l'on apprécie à la Légion : le général Gilles l'aimait bien et ceux qui le connaissaient le tenaient en haute estime. Arrivé en Indochine au titre des troupes aéroportées, il fut brusquement parachuté au 1^{er} B. E. P. C'était la

première fois qu'il arrivait dans des circonstances exceptionnelles. Ce ne serait pas la dernière.

Ce fut donc sous ce nouveau chef que se poursuivirent les grandes migrations du B. E. P., au printemps et à l'été 1953 : le Centre-Annam, le Laos, la plaine des Jarres et de nouveau le Centre-Annam.

Le parcours du B. E. P. était ponctué d'accrochages, d'embuscades, de coups durs. Le bataillon ne semait pas des cailloux derrière lui comme le Petit Poucet : il laissait sur son passage de la sueur et du sang. En classant ses morts et ses blessés, un historien pourrait suivre aisément ses traces et refaire ce douloureux voyage. Le B. E. P. faisait la guerre partout. Il revint au Tonkin fin septembre pour l'opération « Brochet », opération détestable dans un terrain semé de mines. Ses adieux au delta furent violents. Aux attaques anonymes des pièges du Vietminh, les légionnaires-parachutistes ripostèrent sans tendresse. Le bilan fut remarquable.

Novembre 1953. Depuis une quinzaine de jours, le 1^{er} B. E. P. jouissait d'un certain repos. Il en profitait sans arrière-pensée à Hanoi. Les piastres amassées pendant les mois d'opérations filaient à vive allure dans les tiroirs-caisses des bistrotts, des restaurants et des boîtes de nuit. Beaucoup allaient aussi rejoindre les cachettes où les *Congai* accumulaient le salaire de leurs charmes. Pourtant, derrière la façade de détente et de plaisir, on sentait confusément que quelque chose se tramait du côté du commandement.

Un jour, les officiers furent convoqués à la salle ops des troupes aéroportées. Là, toutes portes closes, on leur révéla sous le sceau du secret qu'ils auraient bientôt pour mission d'investir Diên Biên Phu. Ils se penchèrent sur la caisse à sable, découvrirent que le village était au centre d'une vaste cuvette qui mesurait environ vingt kilomètres sur sept ou huit, traversée du sud au nord par une rivière, la Nam Youm.

On leur expliqua qu'une attaque sérieuse des Viets sur le Laos était prévisible, que Diên Biên Phu était sur le chemin de pénétration et que la région était également une importante réserve à riz.

Le jour J fut fixé au 20 novembre 1953, un an jour pour jour après l'aérotransport du B. E. P. à Na San. L'opération « Castor » allait commencer.

Oui, « Castor » commençait. Mais l'histoire, elle, recommençait.

Comme l'année précédente, une offensive viet menaçait le Laos. Comme l'année précédente, l'avance des divisions viets était foudroyante. Comme l'année précédente, les petits postes français éparpillés dans la Haute Région étaient voués à la destruction. Il fallait à nouveau couper quelque part la route du Laos aux Viets, évacuer en toute hâte les positions menacées, récupérer leurs garnisons et les populations amies. L'histoire recommençait, mais les acteurs avaient changé. Du moins les vedettes, les vedettes françaises.

Un général que personne ne connaissait, que pas un combattant n'avait croisé sur une diguette, un personnage surgi d'on ne savait où, sans doute parce qu'il fallait absolument en trouver un et que les chefs militaires connus ne se bousculaient pas pour prendre la place, un général tout neuf s'était assis dans le fauteuil qu'avaient occupé de Lattre et Salan. Aux yeux des combattants qui espéraient un grand, un très grand patron, il n'avait pour l'heure qu'une seule vertu, son nom. S'appeler Navarre en France, cela signifie encore quelque chose pour ceux qui aiment le courage et la gueule. Tout le monde n'a pas la chance de porter un tel nom.

Le commandant des troupes du Tonkin avait changé lui aussi. Gonzalès de Linarès, le condottiere, avait été remplacé par un militaire moins net. Cogny. Un soldat, c'est vrai. Grand, beau, connu. Et pourtant un chef auquel il manquait quelque chose pour don-

ner entière confiance aux subordonnés. Linarès, pour les combattants, c'était du solide. On n'oubliait pas qu'il était venu à Na San au moment où la situation n'y était guère confortable. Il était présent, concret, solidaire. Cogny, c'était plus subtil, plus nuancé, plus calculé. On aurait dit du sous-de-Lattre, du mauvais de Lattre.

Le 20 novembre, la première vague parachutiste s'abattit sur Diên Biên Phu. Le 1^{er} B. E. P. n'en était pas. Elle ne comprenait que deux bataillons, le 6^e B. P. C. de Bigeard et le 2^e 1 R. C. P. de Bréchignac. Les Viets étaient là. Après s'être bien battus, ils décrochèrent. La cuvette était aux mains des Français.

Quand le 1^{er} B. E. P. sauta le lendemain matin à huit heures avec le colonel Langlais qui commandait le G. A. P. 2, il n'eut pas à tirer un seul coup de feu. Il reçut pour tâche d'occuper une des collines qui s'élevaient au nord-ouest de la cuvette. Plus tard, cette colline serait baptisée « Anne-Marie », prénom commençant par la première lettre de l'alphabet, c'est-à-dire, dans l'ordre chronologique, le premier point d'appui organisé à Diên Biên Phu.

Le bataillon devait interdire l'accès de la cuvette face au nord. Il se hâta d'établir un plan de feu, de creuser des emplacements de combat, des trous individuels, mettant à nu la colline afin de dégager les champs de tir. Torse nu, ruisselant de sueur, les légionnaires s'enterraient. Ils savaient ce qu'il en coûtait à ceux qui n'avaient pas le courage de piocher pour se mettre à l'abri.

Le B. E. P. avait à peine ébauché ses propres fortifications qu'il reçut sa seconde mission : remettre la piste d'aviation en état. Cette piste avait été construite par les Japonais. Depuis, les Viets l'avaient coupée de multiples « touches de piano ». Le commandement avait bien prévu des moyens modernes, mais, sous le regard consterné des légionnaires, la

pelle du bulldozer fut larguée trop loin et alla se vomir quelque part dans la forêt. Quant au bull lui-même, il fit une descente en vrille très remarquée, tandis que ses parachutes descendaient tranquillement derrière ! On dut se contenter de pelles, de pioches et de brouettes. Les hommes de Diên Biên Phu n'eurent plus qu'à retrousser leurs manches, en maudissant les imbéciles de l'arrière.

Le général Gilles, qui commandait l'ensemble de l'opération, demandait chaque jour où en étaient les travaux. Pour avoir été le patron à Na San, il connaissait l'importance de la piste. Vieux para dans l'âme, il ne manquait jamais d'enthousiasme pour sauter chez l'ennemi ou derrière lui, mais, en bon parachutiste, il s'inquiétait toujours de savoir comment, le coup ayant été porté à l'adversaire, il serait récupéré. Aller à Diên Biên Phu ne l'ennuyait pas. C'était son métier. Y rester, s'y installer était une autre affaire. Il n'était pas chaud, mais pas du tout, pour refaire Na San.

Les travaux allaient bon train. Un Piper se posa, puis deux. Un Dakota vide se risqua à son tour. Tout allait bien. Le pont aérien était lancé, par lequel arrivaient sans interruption hommes et matériel. Les parachutistes pouvaient être relevés sur les positions qu'ils occupaient et retrouver des missions plus nobles : il convenait maintenant de « donner un peu d'air » à Diên Biên Phu.

L'aération de Diên Biên Phu consistait en missions de renseignements, d'éclairage et de repli des unités de partisans pour les mettre à l'abri dans la cuvette. Ces missions furent baptisées « reconnaissances offensives ». L'étiquette désignait exactement la marchandise. Le 4 décembre, les chasseurs-parachutistes de Bréchnac étaient violemment accrochés à cinq kilomètres de Diên Biên Phu. Trois jours plus tard, le 1^{er} B. E. P. devait faire le coup de feu pour dégager un mouvement de terrain situé à trois kilomètres au

nord de la piste d'envol et qui, en raison de sa forme, fut baptisée le « Torpilleur » avant de prendre le nom plus romantique de « Gabrielle ». Le même jour, le « père Gilles », malade et fatigué, quittait le camp. Il laissait une partie de ses paras au cavalier de Castries, colonel de son état. Le G. A. P. 1 (Groupement aéroporté n° 1) s'en allait. Seul, le G. A. P. 2, commandé par Langlais, demeurait à Diên Biên Phu. Il comprenait trois bataillons : le 8^e B.P.C. de Toulouse, le 5^e B.P.V.N. de Leclerc et le 1^{er} B. E. P.

Le repli de 2 100 partisans thaï et trente-six Européens de la région de Lai Chau sur Diên Biên Phu avait commencé le 9 décembre. C'était l'opération « Pollux ». On passait de « Castor » à « Pollux », avec l'espoir que les jumeaux seraient identiques. Il fallut déchanter. « Castor » avait été une chevauchée. « Pollux » fut un calvaire.

Ce matin-là, le 11 décembre, le commandant de la 2^e compagnie se réveilla de mauvaise humeur. Le lieutenant Brandon, que tous ses camarades appelait « Nounours », semblait souvent de mauvaise humeur. En fait, il ne l'était pas. Il bougonnait comme d'autres respirent. Si on l'avait baptisé « Nounours », ce n'était pas pour rien. Il était rond, solide, puissant comme un grizzli. Il en avait l'aspect pesant et la grâce. Au combat, cet ancien maquisard de 1944 avait non seulement du flair, mais de la rapidité.

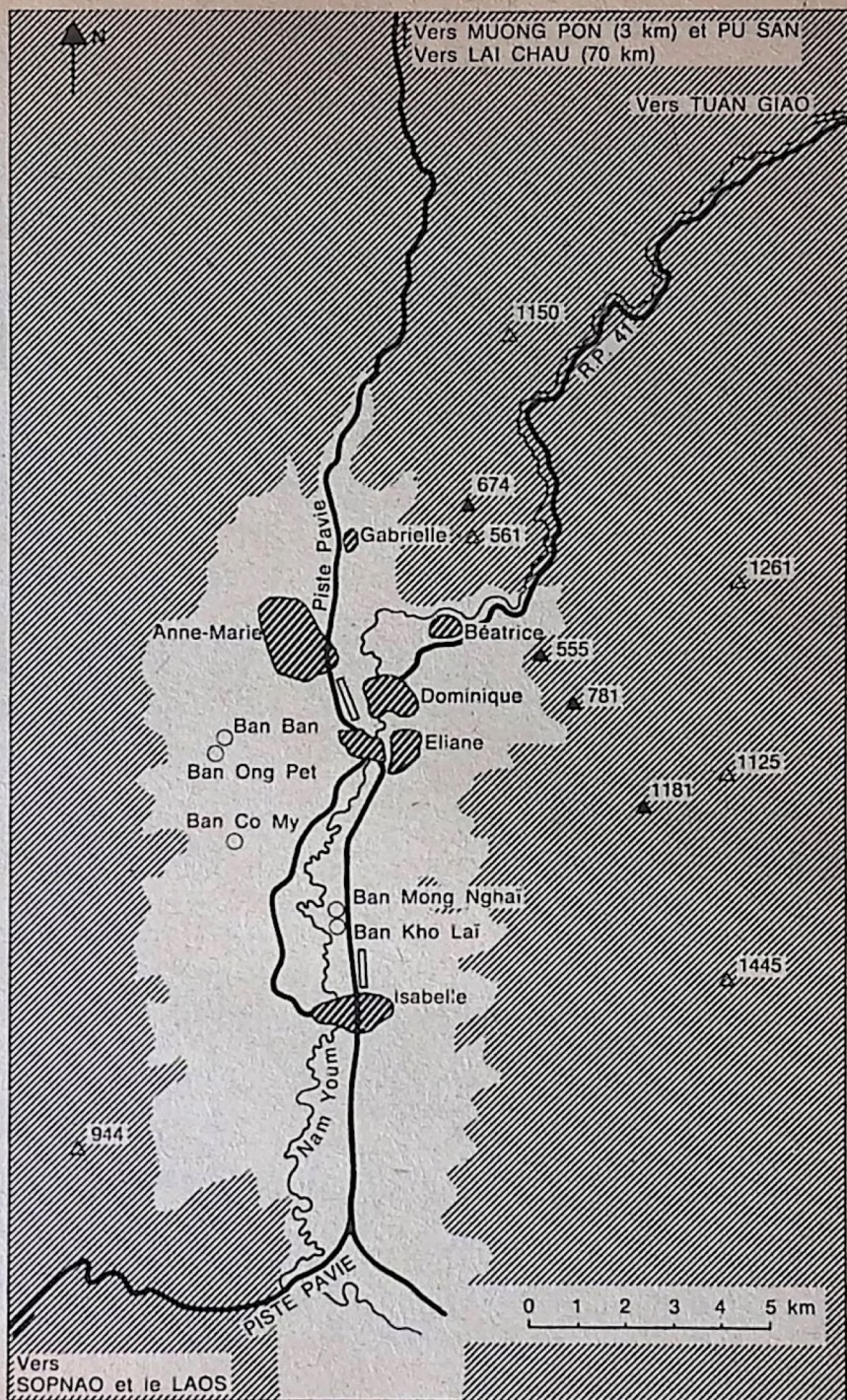
Comme Lang, son ordonnance, lui tendait un quart de jus bouillant, il grogna :

« Va me chercher le chef Duvernet. »

Sa voix était profonde. Elle vibrait un peu. Duvernet se présenta.

« Trouve-moi une carabine ! ordonna Brandon. Avec un tas de chargeurs. »

Le chef Duvernet ouvrit la bouche de surprise. Les commandants de compagnie se contentaient en général d'un pistolet. Le lieutenant devait avoir une lubie.



Duvernet était un jeune et brillant sous-officier. Il faisait fonction d'adjudant de compagnie. Lubie ou pas, ce n'était pas son problème. Vu l'humeur du lieutenant, il ne fallait pas le contrarier. Va pour la carabine ! Une demi-heure plus tard, la 2^e compagnie se mettait en route. Elle passa devant la 4 que commandait Cabiro.

« Eh ben mon z'ami, te voilà équipé ! ironisa Cabiro quand Brandon le dépassa. Sacré « Nounours » ! Tu vas faire la guerre ?

— T'en fais pas, bougonna « Nounours ». D'après ce que j'ai entendu cette nuit, on va certainement en prendre plein la gueule. J'aurai l'air moins con avec ma carabine que d'autres avec leur pétoire... »

Les paras avaient reçu l'ordre de pousser plein nord jusqu'à Muong Pon par la piste « Pavie ». Il n'y avait que dix-sept kilomètres à parcourir. Mais, dès la sortie de la cuvette, la colonne fut prise à partie par les Viets. Il fallut abandonner la piste et progresser sur une ligne de crête parallèle, dans l'herbe à éléphant. La chaleur était atroce. Dégager le terrain au coupe-coupe était épuisant.

Cette marche dura toute la journée du 11 décembre, toute la nuit du 11 au 12, toute la journée du 12 et toute la nuit du 12 au 13. Le G. A. P. de Langlais savait que Muong Pon était attaqué, car la garnison lançait appel sur appel. Les bruits de la bataille se rapprochaient et les paras faisaient l'impossible pour faire au plus vite les quatre derniers kilomètres.

Soudain l'intensité du feu déclina. Puis ce fut le silence. Il était midi. Un *Criquet* annonça que Muong Pon était tombé. Quand la tête de la colonne de secours arriva deux heures plus tard, il ne restait plus que des cadavres et les débris calcinés du village. « Pollux » n'était pas beau à voir.

L'affaire n'était pas terminée, loin de là. Le groupement parachutiste avait traversé les positions viets

pour tendre la main — trop tard — aux bataillons thaï. Maintenant, il fallait revenir.

La nuit fut relativement calme. Au petit jour, le patron du B. E. P. envoya la compagnie Cabiro reconnaître le Pu San, un piton qui dominait le terrain. Cabiro découvrit là-haut une multitude d'emplacements de combat, des tombes fraîches, des débris de mitrailleuses, trois fusils abandonnés. Il estima qu'un bataillon viet avait occupé le Pu San. C'était du sérieux.

A midi, Langlais décida le repli sur Diên Biên Phu. En perroquet, bien entendu, pour parer à toute surprise. A peine la compagnie Verguet, qui décrochait la dernière, eut-elle quitté ses emplacements, que les Viets apparurent sur le Pu San. Dès lors, la bataille commença. Les Viets, qui avaient immédiatement compris la manœuvre des Français, rameutèrent leurs unités pour leur couper la route de Diên Biên Phu. Le mauvais temps ne permettait ni au *Criquet* ni à la chasse de prendre l'air. Il ne restait aux paras qu'un appui d'artillerie lointain et peu efficace.

En arrière-garde du groupement, le B. E. P. est sur les dents. Chaque fois qu'une compagnie quitte sa position, les Viets surgissent. Le temps s'est amélioré, l'aviation intervient enfin. Mais elle est reçue à coups de canons antiaériens. Deux *Criquet* et un chasseur sont touchés. Quelle surprise ! Les Viets disposent donc d'une D. C. A. ? Jamais on ne l'aurait cru. Vers quinze heures, c'est la compagnie Martin, la 3, qui reçoit l'attaque viet. Les légionnaires réagissent, mais l'ennemi continue d'avancer. Tout à coup, une mitrailleuse ouvre le feu sur les Viets à une cadence folle. Elle les prend d'enfilade. Ils refluent. Martin cherche à comprendre. Et il aperçoit Scholz. Le légionnaire s'est posté dans un paquet de rochers. Il a attendu que les Viets approchent. Puis, à quelques mètres, il a ouvert le feu. Maintenant, Scholz est isolé. Les deux coudes posés sur la roche, le corps à moitié sorti, il

tire bande sur bande, faisant un carnage. Mais il constitue une cible de choix. Les éclats sifflent autour de lui. La mitrailleuse lui échappe des mains. Il est blessé. Ses camarades le voient se redresser, reprendre son arme. Et le voilà qui recommence à tirer. Puis, rassemblant toutes les forces qui lui restent, il bondit hors de son emplacement et se dirige en trébuchant vers sa compagnie. Deux légionnaires se précipitent pour l'aider, tandis que les autres font feu de toutes leurs armes. Scholz est sauvé.

Au milieu de l'après-midi, tout le B. E. P. s'est regroupé sur le Pu Ya Tao, tout le B. E. P. moins la compagnie de Brandon qui est à présent la dernière. A peine la section de tête a-t-elle franchi le dernier col la séparant du Pu Ya Tao que les Viets donnent l'assaut, qui tombe sur la section vietnamienne, la moins solide. En quelques secondes, elle est bousculée. Le col est aux mains des Viets. Brandon est coupé du bataillon.

Brandon n'est plus alors le bon « Nounours ». Il devient un ours méchant. Il comprend que chaque seconde perdue est une chance qui s'échappe. Pour « passer », il doit profiter de la confusion qui règne encore chez les Viets après l'assaut. La carabine à la main, il entraîne les deux sections qui lui restent. Les légionnaires foncent. Ceux qui n'ont plus de munitions se battent au poignard. Dans la végétation dense, c'est une série de combats individuels qui se déroulent. Brandon se retrouve seul avec Duvernet et l'infirmier. Ses deux radios ont disparu. Les trois hommes se couvrent. Ils bondissent tour à tour. Et soudain, c'est un cri de désespoir :

« Merde ! hurle Duvernet. Je suis défiguré. »

Brandon le rejoint. Il ne voit rien sur le visage du sous-officier.

« Qu'est-ce qui te prend ? T'es pas dingue !

— Je suis pas dingue. J'ai pris une balle dans le cul. »

Le malheureux Duvernet se retourne. Le fond de son pantalon de treillis est en lambeaux et couvert de sang... Pendant ce temps, la moitié des hommes isolés parvient à franchir le col. Brandon arrive, son infirmier blessé sur l'épaule. Quand il regroupe sa compagnie sur le piton tenu par le B. E. P., ses effectifs ont diminué d'une quarantaine de tués, de blessés et de disparus.

Un disparu, un seul, allait avoir une chance stupéfiante : le sergent-chef Grimaud. Un caractère, ce Grimaud. Aussi futé, aussi doué que celui du valet des *Trois Mousquetaires* dont il portait le nom. Un de ces sous-officiers qui ont fait la grande Légion. De la race des Lemahieu, des Koshort, des Degueudre. Bien entendu, il avait déjà effectué un premier séjour en Indochine et les coups durs qu'il avait traversés ne se comptaient plus.

Quand la compagnie Brandon avait été coupée du bataillon, Grimaud s'était retrouvé seul et sans munitions, au milieu des morts et des blessés. Les Viets fouillaient la brousse. Grimaud s'était fauflé dans un trou couvert de branchages. Le poignard à la main, prêt à vendre chèrement sa peau, il était resté là vingt-quatre heures sans faire le moindre geste. Dévoré par les fourmis, des crampes dans tous les muscles, il avait vu cent fois les Viets passer à quelques centimètres de sa tête. Ils avaient même enlevé quelques branches qui le recouvraient pour faire du feu.

Et puis, les « peaux de citron » étaient partis. Grimaud avait quitté sa cache. Ne disposant pour s'orienter que des quelques connaissances reçues au peloton 2, il avait grimpé au sommet d'un arbre, pour essayer d'apercevoir le soleil. Il avait fini par l'entrevoir entre deux nuages et s'était dirigé plein sud. Evitant toute piste, se taillant un chemin au poignard, Grimaud avait réussi à éviter les Viets qui infestaient les abords du camp retranché et l'encer-

claient. Il avait mis trois jours pour arriver en vue de la cuvette. Pour effectuer les derniers kilomètres et traverser « les lignes » viets, il employa une ruse. Il commença par modifier sa tenue pour obtenir une silhouette de *Bo-doï*. Sa petite taille lui facilitait les choses. Puis il attendit la nuit.

Il s'approcha lentement d'une unité viet qui faisait du bruit et s'apprêtait visiblement à faire mouvement. Il essaierait de passer entre le moment où elle quitterait les lieux et celui où une autre arriverait pour la remplacer. Le plan était bon. A peine les *Bo-doï* qui étaient devant lui eurent-ils démarré qu'un bruit de pas se fit entendre derrière. C'était le moment. Il se leva, s'avança et fit quelques centaines de mètres. Tout allait bien. Le dernier Viet de l'unité de devant le prenait pour le premier de l'unité suivante. Et *vice versa*.

Brusquement, la colonne de tête s'arrêta. Catastrophe. Grimaud se sentit perdu. Coincé entre les deux colonnes, il allait être reconnu. Alors, il joua le tout pour le tout. Il stoppa, lui aussi. Puis il attendit que la colonne suivante approche et leva le bras pour la faire arrêter. Il transpirait à grosses gouttes. Qu'allait faire le Viet ? En soldat bien éduqué, il s'arrêta pile. Quand la colonne redémarra, Grimaud fit à nouveau un geste. Il fut obéi. La scène recommença plusieurs fois. Le sous-officier de Légion était devenu viet parmi les Viets ! Il marchait, mais il n'en revenait pas !

Quand il fut arrivé dans la cuvette, il choisit un embranchement de boyau pour fausser compagnie aux Viets. C'était le petit jour. Il se dirigea vers le point d'appui le plus proche. Au B. E. P., où on le croyait mort, on l'accueillit avec des transports de joie. Sacré Grimaud, il n'en faisait jamais d'autres !

Le combat du Pu Ya Tao était un avant-goût de ce que le 1^{er} B. E. P. allait vivre jusqu'au mois de mai 1954. Cette première rencontre avec les Viets se

terminait bien puisque Langlais parvenait à ramener tout son groupement parachutiste en pleine nuit et en bon ordre jusqu'à Diên Biên Phu. Mais cette « reconnaissance offensive » avait été un échec : vingt-huit morts et disparus, vingt-quatre blessés, quatre F. M., douze P. M., une mitrailleuse, trois postes radios perdus. Et surtout, le G. A. P. n'avait pu secourir les bataillons thaï. Sur les 2 136 hommes partis de Lai Chau et de sa région, il n'en parviendrait que 185 à Diên Biên Phu : 175 partisans et 10 Français. La cuvette n'était déjà plus le « point d'amarrage d'opérations offensives » qu'elle devait être ! Et l'on commença à se demander si Diên Biên Phu n'avait pas déjà perdu sa principale raison d'être...

Le 21 décembre, cependant, une nouvelle sortie à longue distance fut faite par le groupement Langlais. C'était une opération de prestige destinée à justifier le camp retranché : il s'agissait de prouver que les Français n'étaient pas bloqués dans leur place forte et qu'ils pouvaient tendre la main aux troupes laotiennes quand ils le désiraient. Dans le secret des états-majors, on avait même décidé qu'une poignée de main symbolique serait échangée à Sop Nao entre le général Navarre et le colonel de Castries, sous le mitraillage des photographes.

Hélas ! pour le mitraillage, il n'y eut pas besoin de reporters. Les Viets suffirent. La sortie avait été baptisée « Régate » par un officier plein d'humour. En fait de soleil, de voiles blanches gonflées par le vent et de filles en bikini, ce fut une marche harassante dans un terrain impossible. Les deux colonnes parvinrent néanmoins à se rejoindre. Langlais serra la main du colonel Vaudrey, le 23 décembre à midi. Les deux hommes firent comprendre à leurs chefs respectifs que ce n'était pas le moment de faire du cinéma et qu'il valait mieux se hâter de retourner chacun chez soi, avant que les Viets n'aient réussi à mon-

ter une manœuvre pour les couper de leurs bases.

Le B. E. P. termina la « Régate » dans les rivières glacées que les légionnaires traversaient en claquant des dents, l'eau jusqu'à la poitrine. Ils passèrent la nuit de Noël à grelotter. Pour escalader les falaises et franchir les ravins, il fallut même abandonner le matériel lourd après l'avoir détruit. Pour une opération de prestige, c'était particulièrement réussi !

Les opérations de reconnaissance à longue distance empêchaient les unités de fortifier leurs points d'appui. D'ailleurs, les moyens mis à leurs dispositions restaient sommaires. Ce serait très grave par la suite : jamais ces bataillons auxquels on allait demander l'impossible ne disposèrent de casemates ou d'abris suffisamment solides pour récupérer leurs forces et se réorganiser. Les meilleures troupes seraient les moins bien loties. Il leur faudrait se contenter jusqu'à la fin d'alvéoles et de boyaux mal protégés.

Le 12 janvier 1954, le groupement aéroporté fit une nouvelle sortie. Il n'était plus question d'aller bien loin pour rencontrer les Viets. Il s'agissait seulement d'aller jusqu'au P. A. « Isabelle » situé à cinq kilomètres au sud de Diên Biên Phu, de le dépasser et d'aller « tâter les Viets » du côté du village de Ban Noai Phuc, à 3 kilomètres au sud-ouest. Tout alla bien jusqu'à proximité de Ban Lun, village blotti au pied des hauteurs qui bordent la cuvette. Le lieutenant Raynaud était en tête de la compagnie Brandon. Il hésitait sur l'itinéraire à suivre, le terrain devenant difficile et la végétation dense. Il fit appel à son commandant de compagnie. Brandon le rejoignit, avisa une termitière, grimpa au sommet, posa sa boussole sur sa carte pour l'orienter.

On aurait dit que ce geste avait été choisi par les Viets pour déclencher le feu. D'un seul coup, la 2^e compagnie se trouva prise sous un déluge de balles et d'obus. « Nounours » fut blessé, ses légionnaires ne pouvaient que riposter sur place, cherchant à

s'abriter, à utiliser les trous et les rochers pour laisser passer l'orage.

Comprenant aussitôt le danger que courait la compagnie Brandon, dont le lieutenant Lecocq prit le commandement, Guiraud donna à la 3^e compagnie l'ordre de voler à son secours. L'ordre était à peine nécessaire, car la 3^e compagnie était celle du lieutenant Martin.

Louis Martin — le diable boiteux du combat de Que Son où avait été blessé Brothier — était une figure du B. E. P. Il allait devenir une figure de Diên Biên Phu. Plus tard, en Algérie, commandeur de la Légion d'honneur comme capitaine, il serait une figure du R. E. P. Sa compagnie — il la commanda pour la première fois le 30 avril 1949 et fera au total quatre ans et demi de commandement de compagnie au feu — devait porter le surnom, charmant mais qui en disait long, de « bande à Loulou ».

Ce « chef de bande » était le plus délicieux des hommes. Chose invraisemblable chez les légionnaires : ils lui obéissaient avant tout pour lui faire plaisir ! Sa gentillesse était extrême, son humanité certaine, sa bonté évidente. De plus, il était toujours gai, toujours drôle. Il aimait chanter, il aimait danser, il aimait rire. Parachevant ses dons d'animateur : sa simplicité. Dans cette unité d'hommes souvent superbes et le montrant, il était d'une modestie exemplaire. Très simple, il n'en remontrait à personne.

Et tout cela était inscrit sur son visage. Un visage à la Stan Laurel, que d'ailleurs « Loulou » Martin imitait à la perfection, se caressant de la main le même toupet blond au-dessus du crâne, ouvrant de grands yeux étonnés. Ces yeux, d'un bleu très clair, étaient ceux d'un Breton bretonnant. Loulou était natif de Guingamp. Et la Bretagne avait été le théâtre de ses premiers exploits guerriers. A vingt ans, après avoir préparé H. E. C. au titre de Saint-Cyr en 1943, il fai-

sait partie du maquis de Plésidy, au sud de Guingamp. Sergent F. F. I., il était rattaché, à la fin de la guerre à la promotion de Saint-Cyr « Veille au Drapeau ». Sa veille au drapeau l'avait conduit à la Légion et, dès mars 1948, en Indochine.

Au moment de cette sortie jusqu'à « Isabelle », Loulou Martin entamait la deuxième année de son second séjour en Extrême-Orient. C'était un officier aguerri.

Quand Guiraud dit à « Loulou » de voler au secours de « Nounours », il pouvait donc avoir confiance. L'impossible serait fait. Avec des hommes comme le lieutenant de Touchet ou les sergents-chefs Cansier et Thomas, Martin avait entre les mains une bonne force de frappe.

Sur la droite, Guiraud lança la 4^e compagnie. Là encore, pas besoin de faire un dessin. La 4, c'était Cabiro, une autre figure que tout le monde connaissait à la Légion. Car « le Cab », lui aussi, était un cas.

Bernard Cabiro était aussi landais que Louis Martin était breton. Tous deux avaient en commun une sympathie communicative, une façon d'entrer immédiatement en amitié avec leurs hommes ou leurs camarades officiers, un courage supérieur à la moyenne dans une unité où cette moyenne constituait un sommet pour toutes les autres unités du Corps expéditionnaire. Mais autant l'un était maigre et blond, autant l'autre était brun, les cheveux drus, petit, costaud. Autant le visage de Loulou exprimait une certaine nonchalance, d'ailleurs trompeuse, autant celui du « Cab » respirait la vivacité, la mobilité. Ses yeux noirs, pétillant d'astuce, roulaient comme des billes. Il avait l'air perpétuellement sur le qui-vive. Prompt à la repartie, dans la conversation comme au combat, il avait cette agilité des Basques. On l'imaginait devant un fronton, la chistera à la main.

Pour l'heure, il se livrait à un autre sport. Grâce à

lui, grâce à Loulou, la journée du 12 janvier 1954 devait être un match mémorable. Les deux commandants de compagnie s'acharnèrent sur les Viets qui tenaient les hauts. Ils les obligèrent à lâcher prise et à se replier, abandonnant des cadavres et de l'armement sur le terrain. De ce côté, le danger était écarté. Mais les Viets n'avaient pas dit leur dernier mot. D'un piton situé au sud-est, ils cherchèrent à s'infiltrer entre les compagnies pour couper le bataillon en deux. Guiraud fit donner la chasse et l'artillerie. Les Viets étaient trop près des légionnaires pour être atteints. Et ce fut au sergent-chef Béres de la compagnie Cabiro que revint le mérite de bloquer cette contre-attaque. Avec sa section de mitrailleuses, il réussit à clouer les Viets au sol.

En mauvaise posture, comprenant qu'ils ne parviendraient pas à détruire ce bataillon qui continuait à progresser, les Viets firent donner les mortiers qu'ils avaient installés à l'abri des crêtes. Les rafales d'obus surprirent la 1^{re} compagnie, celle de Verguet, qui s'appêtait à aller de l'avant. Tir meurtrier. Le lieutenant Nenert fut tué sur le coup, le sous-lieutenant Thibout grièvement blessé.

En choisissant Marc Nenert pour ouvrir la liste des officiers du 1^{er} B. E. P. qui allaient mourir dans la cuvette maudite, le destin avait choisi celui dont le visage évoquait le mieux la pureté de l'enfance et la foi de l'officier. Nenert venait d'avoir vingt-six ans. Atteint à la nuque et à la poitrine, il fut fauché en plein vol, eût-on dit. Pas une crispation n'altéra ses traits. Un sourire flottait encore sur son visage aigu et volontaire quand les légionnaires se précipitèrent. Le sourire de ceux qui ne s'attardent pas à vivre. Avant de choisir Saint-Cyr, il voulait être missionnaire. Pour tout le monde, c'était le « petit Nenert »...

A dix-sept heures, le groupement aéroporté décrocha. On savait ce que l'on voulait savoir : il y avait

du dur autour du camp retranché. Non seulement des troupes de qualité, mais de l'armement lourd. La mission était remplie. Maintenant, il n'y avait plus qu'à s'en retourner. Huit kilomètres. Une promenade. En principe...

Le bataillon traversa « Isabelle » à la nuit. Ses blessés évacués et le ravitaillement effectué, il prit la piste de Diên Biên Phu. La compagnie Verguet, la plus éprouvée, était en tête. Dans l'obscurité totale de cette nuit de janvier, les éclaireurs ne pouvaient rien faire d'autre que marcher quelques pas en avant. La colonne était aveugle. Mais cela n'avait rien de dramatique puisqu'il ne s'agissait que d'aller d'un P. A. du camp à un autre.

A la hauteur du village de Ban Comy, une brusque fusillade éclata en tête. La 1^{re} compagnie était tombée dans une embuscade. Dans la nuit d'encre, la riposte n'était pas facile. Les armes viets tiraient dans des directions repérées à l'avance. Malgré leurs pertes, les légionnaires tinrent bon. Les Viets se retirèrent. Parmi les blessés, se trouvait le lieutenant Luciani, officier adjoint du bataillon.

La progression reprit. Un nouvel accrochage se produisit. Et toute la nuit, le B. E. P. lutta contre des ombres qui le harcelaient avec une connaissance du terrain étonnante. Il arriva à Diên Biên Phu au petit jour, ivre de fatigue. Il avait perdu cinq tués, dont un officier. Il comptait trente-trois blessés dont cinq officiers et deux sous-officiers, le sergent-chef Lemahieu et le sergent Novacic.

Le mois de février 1954 fut pénible pour le 1^{er} B. E. P. Les accrochages se faisaient de plus en plus violents. Il devenait évident que l'ennemi était bien décidé à « mettre le paquet ». Pour avoir cherché son contact dans toutes les directions, le bataillon savait qu'il était partout, qu'il était nombreux,

qu'il s'installait, qu'il parvenait, malgré les distances qui le séparaient de ses bases, à se ravitailler et à se renforcer chaque jour. Le 31 janvier, il s'était même permis de tirer au canon de 75 en plein jour. Il avait touché trois P. A. et endommagé un avion sur la piste. Le 2 février, le B. E. P. s'était heurté pour la première fois à des positions viets fortifiées selon les méthodes classiques des armées occidentales : meurtrières guère plus larges que la fente d'une boîte aux lettres, camouflage parfait, solidité à toute épreuve, ouverture du feu à bout portant.

A partir du 6 février, la mission principale du groupement aéroporté consista à faire des sorties pour détruire les batteries d'artillerie ennemies que les canons du colonel Piroth ne parvenaient pas à réduire au silence. Le 14 février, la conquête de la cote 674 située en bordure de la cuvette, dans le nord-est, prouvait que les abris et les boyaux de communication creusés par les Viets pouvaient résister aux coups de notre artillerie. C'était une constatation grave. Une de plus. Et quand, le 17 février, Cogny prit la décision de limiter les offensives extérieures à des « reconnaissances légères » afin de réduire la casse qui devenait vraiment trop forte, nombreux furent les officiers subalternes à se poser des questions sur la raison d'être du camp retranché. Les hauteurs qui entouraient Diên Biên Phu étaient désormais contrôlées par l'ennemi. La nasse était refermée.

De Hanoi, il était facile de recommander la prudence. Mais quand on prend des obus régulièrement sur la figure, le réflexe n'est pas le même. Castries en avait assez de ces canons qui semblaient le défier, il demanda une nouvelle fois aux paras de Langlais de l'en débarrasser. Le 5 mars, le B. E. P. reprenait le chemin de la cote 781. C'était une colline bien connue des défenseurs de Diên Biên Phu, car elle s'avancait en éperon à moins de 5 kilomètres de la piste d'envol.

Elle avait déjà coûté fort cher. Les tirailleurs y avaient déjà perdu une centaine des leurs.

Le B. E. P. eut bien du mal à progresser jusqu'à proximité de la terrible colline. Les Viets étaient bien retranchés tout le long du chemin, mais il passa. Quand il fallut aborder la position elle-même, malgré les appuis de la chasse, de l'artillerie et des chars, l'enfer se déchaîna. Il fallait donner l'assaut. Ce fut à Cabiro que revint cet honneur redoutable.

« Le Cab » est en pleine forme. Ses yeux noirs sont encore plus brillants. Il a rameuté tous ses gens. Bertrand et Boisbouvier, ses deux lieutenants, sont de jeunes guerriers sans doute, mais il connaît leur courage. Ce sont des fonceurs. Quant aux anciens, l'adjudant Martin, les-chefs Stérley et Béres, c'est ce que la Légion offre de plus solide.

Alors, montrant l'exemple, « le Cab » donne l'ordre d'avancer. Les F. M. viets crachent. Mais les légionnaires bondissent de rocher en rocher, faisant feu de toutes leurs armes. Soudain, Béres pousse un hurlement :

« Attention, mon capitaine, en haut ! »

Trop tard. Cabiro n'a pas vu le blockhaus bien camouflé qui le surplombe et qui est resté jusque-là silencieux. Une grappe de grenades s'en échappe et tombe sur le groupe de commandement. Une explosion énorme. Avec une quinzaine d'hommes, le capitaine roule jusqu'au bas de la pente.

Quatre légionnaires déchiquetés sont morts. Cabiro respire encore. Il a les deux jambes brisées en de nombreux endroits. Plus de vingt éclats en ont fait des morceaux informes et sanguinolents. Rondy, le médecin-lieutenant du B. E. P., se hâte de les panser tant bien que mal pendant que l'infirmier fait des piqûres. Vite une fiche d'évacuation : « Fracture ouverte des deux jambes par grenade. A. T. T. Morphine, pénicilline, 500 000. » Si l'hélicoptère ne tarde pas

Elle avait déjà coûté fort cher. Les tirailleurs y avaient déjà perdu une centaine des leurs.

Le B. E. P. eut bien du mal à progresser jusqu'à proximité de la terrible colline. Les Viets étaient bien retranchés tout le long du chemin, mais il passa. Quand il fallut aborder la position elle-même, malgré les appuis de la chasse, de l'artillerie et des chars, l'enfer se déchaîna. Il fallait donner l'assaut. Ce fut à Cabiro que revint cet honneur redoutable.

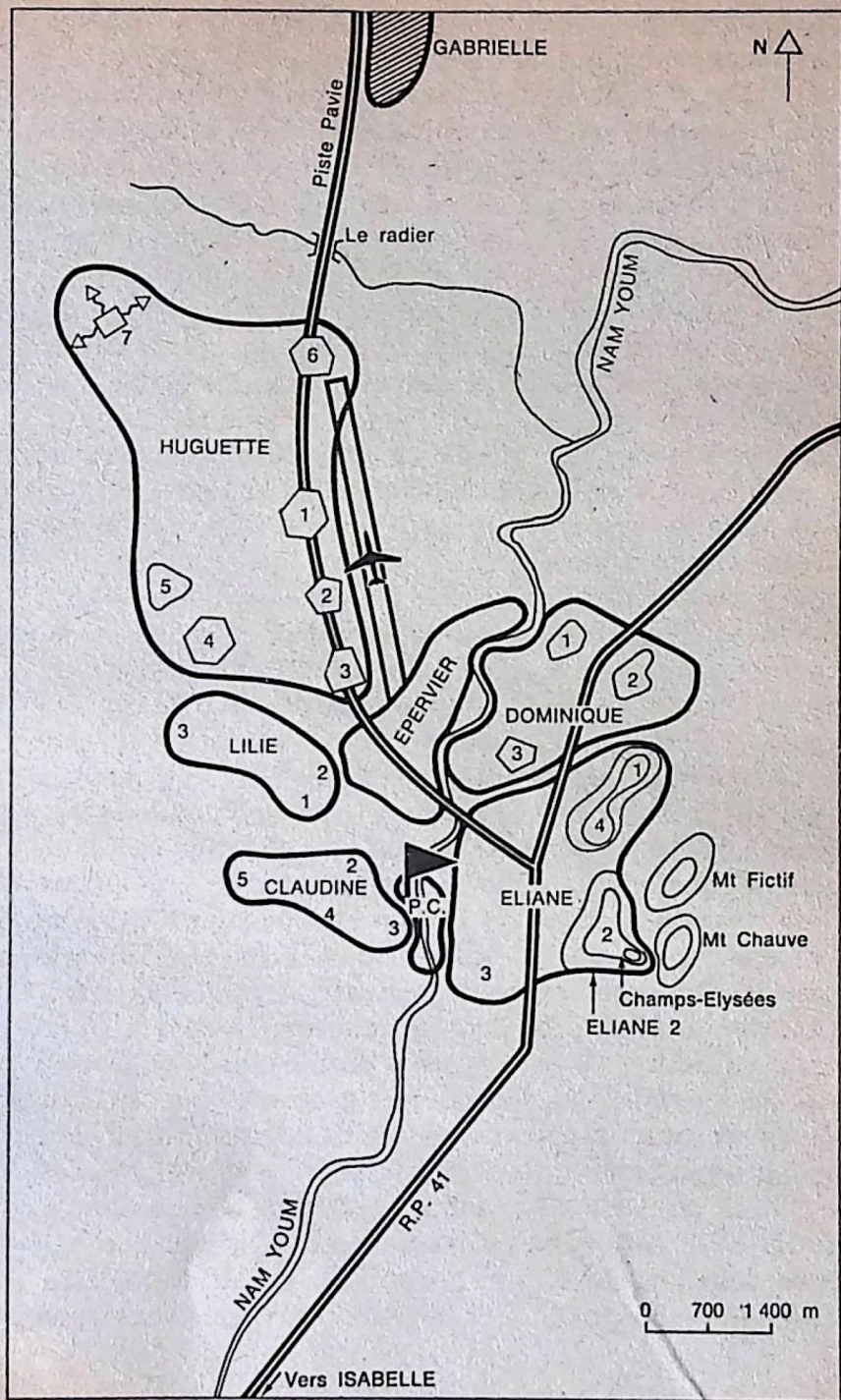
« Le Cab » est en pleine forme. Ses yeux noirs sont encore plus brillants. Il a rameuté tous ses gens. Bertrand et Boisbouvier, ses deux lieutenants, sont de jeunes guerriers sans doute, mais il connaît leur courage. Ce sont des fonceurs. Quant aux anciens, l'adjudant Martin, les-chefs Stérley et Béres, c'est ce que la Légion offre de plus solide.

Alors, montrant l'exemple, « le Cab » donne l'ordre d'avancer. Les F. M. viets crachent. Mais les légionnaires bondissent de rocher en rocher, faisant feu de toutes leurs armes. Soudain, Béres pousse un hurlement :

« Attention, mon capitaine, en haut ! »

Trop tard. Cabiro n'a pas vu le blockhaus bien camouflé qui le surplombe et qui est resté jusque-là silencieux. Une grappe de grenades s'en échappe et tombe sur le groupe de commandement. Une explosion énorme. Avec une quinzaine d'hommes, le capitaine roule jusqu'au bas de la pente.

Quatre légionnaires déchiquetés sont morts. Cabiro respire encore. Il a les deux jambes brisées en de nombreux endroits. Plus de vingt éclats en ont fait des morceaux informes et sanguinolents. Rondy, le médecin-lieutenant du B. E. P., se hâte de les panser tant bien que mal pendant que l'infirmier fait des piqûres. Vite une fiche d'évacuation : « Fracture ouverte des deux jambes par grenade. A. T. T. Morphine, pénicilline, 500 000. » Si l'hélicoptère ne tarde pas



trop, il reste une chance. Cette chance, « le Cab » l'agrippe de justesse. Arrivé mourant, le pouls imperceptible, à l'antenne chirurgicale du médecin-commandant Grauwin, il recevra transfusion sur transfusion. Descendue à 4, la tension remontera lentement. Puis, sous le regard atterré et affectueux d'une foule de camarades venus aux nouvelles, il sera évacué sur Hanoi.

La cote 781 n'avait pas été prise. Le B. E. P. avait encore perdu bien du monde pour rien. Le lieutenant Boisbouvier y avait été blessé, lui aussi, pour la première fois.

Le lendemain, Cogny, toujours olympien, mettait une nouvelle fois le colonel de Castries en garde contre ces opérations trop coûteuses. Quatre jours plus tard, il fallut encore remettre ça. Pouvait-on tolérer que les Viets s'installent sur un mouvement de terrain situé à un kilomètre à peine du P.A. « Béatrice », qu'il dominait ? Pouvait-on tolérer qu'il y creuse en plein jour des tranchées ?

L'opération de la cote 555 fut déclenchée le 11 mars. Elle fut un échec total. Le groupement parachutiste ne parvint pas à entamer les positions viets. Il se replia le jour même à cinq heures de l'après-midi avec ses morts et ses blessés.

Ce soir-là, un canon de 75 viet, en batterie quelque part du côté de 781, se permit de harceler pendant quarante minutes le camp retranché sans que l'artillerie de Piroth fût capable de le faire taire. Un avion de transport *C 119* fut détruit sur la piste. Le moral, lui aussi, était atteint parmi les défenseurs du camp retranché, qui savaient que leur seule porte de sortie était tournée vers le ciel.

Le lendemain, 12 mars 1954, le beau Cogny envoyait à Castries le fameux message : « C'est pour demain, 17 heures. »

Si quelques malins se frottèrent les mains, personne,

au 1^{er} B. E. P., ne se réjouit. Pour les légionnaires-parachutistes, la bataille de Diên Biên Phu durait déjà depuis cent douze jours. Ils en savaient assez pour juger le général Giap et ses troupes. Ils n'avaient aucune confiance dans le haut commandement français dont toutes les prévisions se révélaient fausses. Quant à de Castries, leur chef direct, il ne leur inspirait rien. Puisque c'était pour demain, dix-sept heures, ils se battraient parce que c'était leur métier. Il ne fallait pas leur en demander plus...

LES NUITS D'« ELIANE »

CE n'était pas pour dix-sept heures, le 13 mars 1954, c'était pour dix-sept heures quinze.

Et l'on fut étonné ! Frappé par le tonnerre...

Sur tous les P. A. du camp retranché, un déluge de fer s'abattit. Un matraquage inouï. Verdun.

Avec le 8^e Choc de Turret, le 1^{er} B. E. P. constituait les troupes de contre-attaque. Il occupait des tranchées près du centre du camp, face à l'ouest. Dès la première rafale d'obus, chacun bondit à son emplacement de combat. Guiraud, dans son abri P. C., regarda son adjoint, le capitaine Vieulès. Ils n'avaient pas besoin d'ouvrir la bouche pour se comprendre. C'étaient deux hommes de guerre. Vieulès collectionnait les blessures et les balles. Il était couturé de haut en bas. Les coups venaient d'horizons différents. Il avait reçu une balle allemande en 40, une balle australienne en 41 sur le front de Syrie, une balle italienne pendant la campagne de Tunisie en 42, une seconde balle allemande en 44 et une balle viet sur la R. C. 4. Finalement, il tomberait en 1959 sous les balles algériennes. Un record ! Jamais, Guiraud et Vieu-

lès, qui avaient connu tous les champs de bataille de leur génération, n'avaient entendu une telle canonnade. Ils savaient les Viets capables de l'impossible. Ils ne s'attendaient tout de même pas à une pareille puissance de feu.

Liabœuf, le sous-lieutenant chef de la section de Transmissions, s'était précipité au téléphone. Il tourna la manivelle. Inutile. Le fil qui n'avait pas été enterré était coupé. Liabœuf rendit compte :

« Prenez l'écoute radio », ordonna Guiraud.

Le P. R. C. 10 était le seul lien qui, désormais, le reliant à Langlais. Celui-ci ne tarda pas à appeler :

« Paré ? demanda-t-il.

— Paré », répondit Guiraud.

Et l'attente commença.

Guiraud ne pouvait savoir si les Viets commençaient par attaquer « Gabrielle » ou « Béatrice ». Les deux P. A. étaient encerclés de réseaux très denses de tranchées creusées par l'ennemi. Cela, il ne l'ignorait pas. Le matin même, le B. E. P. avait dû se battre pour ouvrir la route jusqu'à « Béatrice ». A deux kilomètres seulement de la piste d'aviation ! Les légionnaires avaient passé une partie de la journée à reboucher les boyaux qui arrivaient jusqu'aux barbelés du P. A., tandis que les chasseurs-bombardiers et l'artillerie écrasaient les positions de départ des Viets. « Ecrasaient », encore une belle illusion ! Combien de fois le bataillon s'était-il fait recevoir en beauté sur des positions théoriquement écrasées.

Tendu, Guiraud écoutait les nouvelles qui parvenaient de la bataille. On avait l'habitude au B. E. P. de mettre plusieurs postes à l'écoute des autres unités afin de se tenir au courant et de pouvoir réagir plus vite en connaissance de cause. La bataille avait commencé par un coup de chance. Langlais avait reçu le plafond de son abri sur la tête, sans là moindre égratignure. Puis un obus était venu se ficher dans la pa-

roi intérieure et il n'avait pas explosé. « Pourvu que ça doure », dit un sous-officier. Mais ça ne « दौरa » pas.

A dix-huit heures trente, un obus explosa dans l'abri du P. C. de « Béatrice ». Le commandant Pégot et son adjoint furent tués. C'était le premier coup dur de la bataille. A dix-neuf heures cinquante, le même drame se déroula au P. C. du secteur centre. Le lieutenant-colonel Gaucher fut déchiqueté et mourut presque aussitôt. C'était le second coup dur. Pour une bataille souhaitée par le haut commandement, ça commençait bien mal. Une heure plus tard, deux points d'appui sur les trois qui constituaient le centre de résistance « Béatrice » ne répondaient plus. Ils étaient submergés par les Viets. Jusqu'à vingt-trois heures, il y eut une accalmie relative. Puis les tirs d'armes automatiques reprirent avec une violence accrue. A minuit et quart, le P. C. de « Béatrice » cessait à son tour d'émettre.

Il n'avait fallu que sept heures aux troupes du petit général indochinois pour venir à bout du 3^e bataillon de la 13^e D. B. L. E., cette fameuse unité qui avait tenu tête à Rommel, à Bir-Hakeim. La stupeur envahit le camp retranché. Jamais, dans toute son histoire, la Légion n'avait perdu un bataillon entier en sept heures. Giap avait eu de la chance. Mais la chance n'expliquait pas tout.

Depuis le milieu de la nuit, les troupes de contre-attaque se tenaient prêtes à intervenir. Les compagnies du B. E. P. attendaient l'ordre de reprendre « Béatrice ». C'était dans les plans du commandement et l'étude de ces contre-attaques avait été faite. On avait « répété ».

L'attente dura jusqu'à l'aube, une aube pleine de gros nuages noirs et de crachin, un ciel poisseux. A sept heures trente, l'ordre arriva. En avant ! Derrière

les chars du capitaine Hervouët, les légionnaires progressèrent. Et ils furent stoppés net. Les Viets étaient bien décidés à conserver « Béatrice ». Dès les premières tranchées, ils ouvrirent un feu intense. Il fallait monter une attaque en règle.

C'est alors qu'un homme arriva en titubant vers les paras. Il était couvert de pansements souillés. C'était le lieutenant Turpin, du 3-13, que les Viets envoyaient pour porter un message au commandant du camp retranché. Ils proposaient aux Français une trêve jusqu'à midi pour leur permettre d'évacuer leurs blessés. Ruse ? On ne le saura jamais. Mais la trêve fut acceptée par Cogny et Navarre. A midi, les Français n'avaient récupéré que treize blessés. Treize hommes sur une garnison qui en comptait sept cent cinquante ! Et les Viets avaient disposé de toute la matinée pour acheminer renforts et munitions, s'organiser à l'intérieur de « Béatrice » et y construire de nouveaux abris. La contre-attaque fut annulée. Le premier centre de résistance du camp était définitivement aux mains de l'ennemi ¹.

Pendant quelques heures, un calme insolite tomba sur le camp. Tous les regards des défenseurs se tournaient vers « Béatrice ». Sous le soleil qui pointait timidement ses rayons à travers les nuages, des colonnes de fumée s'élevaient de la colline désormais silencieuse. Après cette nuit de cauchemars et de folie, après cette nuit blanche, l'atmosphère semblait irréelle. La cuvette était comme pétrifiée. Lentement, la vie reprit le dessus. Ceux dont les nerfs étaient les plus solides allaient vers la Nam Youm pour s'y laver.

A midi, la canonnade reprit. Les avions larguèrent des parachutistes de renfort, le 5^e B. P. V. N. Les Viets réagirent en bombardant les D.Z. Trois avions de

1. Le Vietminh contestera toujours cette trêve. Et pour cause : quatre heures pour récupérer treize hommes, il n'avait jamais fait preuve d'une telle sensiblerie !

chasse, après avoir chauffé leurs moteurs à l'abri de leurs alvéoles, réussirent à décoller à toute allure. Furieux d'avoir été joués, les Viets pilonnèrent les alvéoles et la piste. Six *Bearcat* et deux hélicoptères furent détruits. Plus tard, à dix-neuf heures trente, le dernier *Criquet* prendrait feu. Diên Biên Phu se trouvait privé de son appui aérien local après une seule journée de bataille.

A dix-huit heures précises, le second grand matraquage du camp avait commencé. L'ensemble des positions était visé, mais « Gabrielle » avait la vedette. On s'y attendait. C'était logique. Cette fois, il n'y eut pas de surprise. Mais une longue et terrible nuit commença.

Toute cette nuit, les tirailleurs algériens du commandant de Mecquenem se battirent comme des lions. Le centre de résistance était particulièrement bien organisé : deux lignes de défense, des points d'appui reliés entre eux par des boyaux, des fortifications de campagne où les couches de rondin et de terre avaient été accumulées sans parcimonie. Une position défendue par plus de huit cents hommes, parfaitement encagée par les tirs d'artillerie de Piroth. Imprenable. Théoriquement imprenable.

Pendant quatre heures, de six heures du soir à dix heures, « Gabrielle » fut pilonnée, écrasée, martelée. Pas un centimètre carré n'y échappa. Un gigantesque labour. A dix heures du soir, les Viets commencèrent à s'infiltrer dans les barbelés. Ils n'arrivaient pas par vagues comme à « Béatrice », mais par petits paquets qui rampaient et bondissaient de trous en trous. Du merveilleux travail de fantassin d'élite. Le B. E. P. suivait l'affaire à la radio. Les tirailleurs allaient-ils tenir ? A deux heures trente, une accalmie permit à Mecquenem de constater que son centre de résistance avait été peu entamé. Certains éléments avaient dû se replier sur la seconde ligne de défense. Mais cela ne mettait pas en danger l'ensemble de la position. A

trois heures trente, la bataille reprit. Plus violente encore. Cette fois, les Viets réussirent à s'infiltrer profondément. Puis, à quatre heures trente, un coup au but détruisit l'état-major de « Gabrielle ». L'officier le plus ancien auquel revenait le commandement fut pris de panique et il fallut qu'un commandant de compagnie, le capitaine Gendre, prît sa place. Il était alors près de cinq heures. Gendre demanda aussitôt au P. C. de Castries une puissante contre-attaque. Sans quoi, il redoutait que la position ne puisse tenir encore longtemps.

C'est à Langlais, devenu chef du secteur centre après la mort de Gaucher que revenait la décision. Elle fut positive. Il donna l'ordre au chef de bataillon de Séguins-Pazzi de mener lui-même cette contre-attaque avec le 5^e B. P. V. N. et deux pelotons de chars. Le 5^e bataillon de parachutistes vietnamiens avait sauté la veille. Reçu à coups de canon et de mitrailleuses sur les D. Z. par les Viets, il avait eu du mal à se regrouper. Il était fatigué, physiquement et moralement. On le fit remarquer à Langlais. Il maintint sa décision.

« Le B. P. V. N. ne connaît même pas le chemin, insista Séguins-Pazzi, alors que le B. E. P. le connaît parfaitement... »

C'était vrai. Les hommes du B. E. P. pouvaient se déplacer dans toute la cuvette les yeux fermés. Le dédale des tranchées et des boyaux n'avait plus de secrets pour eux. Et cette fameuse contre-attaque de « Gabrielle », ils la connaissaient par cœur. Plusieurs exercices de cadres avaient eu lieu. Un vocabulaire spécial était né. On ne disait pas le « gué » de Ban Ké Phaï, on parlait du « radier ». Séguins-Pazzi disait :

« Quand vous arrivez au radier, c'est très simple, vous prenez le ruisseau comme main courante. »

La « main courante » ! Le beau et distingué chef de bataillon s'en gargarisait. Il était fier de sa trouvaille.

Un jour, Cabiro était arrivé au *briefing* en pleine forme. Il venait d'arroser copieusement la citation d'un camarade. Quand Séguins-Pazzi se mit à parler de « main courante », « le Cab » lança :

« La main courante, tu vas l'avoir où je pense...

— Pardon ? » demanda Séguins-Pazzi qui était dur d'oreille.

Un fou rire lui répondit, dont l'origine lui échappa toujours...

Langlais maintient donc son ordre. Il accepte seulement que Séguins-Pazzi prenne quelques éléments du B. E. P. pour guider la colonne. Guiraud reçoit l'ordre de faire participer deux compagnies à la contre-attaque.

« Comment ! s'exclame-t-il. Deux compagnies ? Mais les exercices ont toujours été faits avec le bataillon au complet et l'escadron de chars ! Vous ne pensez pas que...

— Rien à faire, réplique Séguins-Pazzi. C'est comme ça ! »

Guiraud désigne Martin et Domingo.

Le tandem des deux commandants des 3^e et 4^e compagnies, qui avaient si bien réussi lors de la sortie de reconnaissance vers « Isabelle », deux mois auparavant, était reformé pour la contre-attaque de « Gabrielle ». « Loulou » Martin était toujours là avec sa 3^e compagnie, Norbert Domingo remplaçait Bernard Cabiro à la tête de la 4.

Domingo était aussi différent du « Cab » que le « Cab » de « Loulou ». Lui, on l'appelait « Code-Phare » : un tic le faisait sans cesse clignoter des yeux. Ces yeux que le petit Cab avait si vifs, si fureteurs, si ouverts. Domingo, lui, était un balaise de 1,80 mètre, doté d'une charpente impressionnante. Son aspect pesant, solide, inébranlable de rouleau compresseur légionnaire reflétait bien ses vertus : la solidité, le calme, le bon sens. Il possédait aussi l'es-

prit de décision et, quand il y allait, il y allait. Cet homme calme et massif aurait pu être flamand : il était pied-noir, mais de Tiaret, en Oranie, et sans doute quelque chose d'espagnol le liait aux Flandres. En 1944, il avait fait la campagne d'Italie, chemin naturel pour un pied-noir. Puis c'était Coëtquidan, la Légion, l'Extrême-Orient. Et lui aussi, il en était à son second séjour.

Il avait pris la 4^e compagnie après la blessure de Bouchacourt. Peu après, Cabiro, déjà capitaine, était arrivé au bataillon. Tout de suite, le Cab avait dit à Domigo :

« Mon cher Norbert, j'espère bien qu'une balle me permettra de prendre bientôt le commandement de la 4. »

Domigo avait ri sans répondre. Quelques mois plus tard, il avait été blessé et, alors seulement, avait répondu à Cabiro :

« Mon cher Cab, je te donne la compagnie. J'espère qu'une balle me la rendra bientôt ! »

En effet, à l'attaque de 781, le Cab était allé au tapis. Et Domigo avait repris sa compagnie. Ce 15 mars, il emmenait ses légionnaires, et Loulou les siens, à la reconquête de « Gabrielle ». Les deux commandants de compagnie râlaient ferme. Ils trouvaient absurde cette demi-mesure du commandement et avaient le sentiment d'être jetés seuls dans la merde. Guiraud, lui-même furieux et se promettant de participer personnellement à l'action, leur répliqua sèchement :

« Fermez-la ! Allez-y ! C'est tout... »

Cinq heures trente. La contre-attaque démarre. L'axe de progression, c'est la piste « Pavie ». A gauche, avance la compagnie de Domigo. A droite, celle de « Loulou ». Les chars roulent sur la piste. Le 5^e B. P. V. N. suit. Les deux premiers kilomètres sont parcourus sans grandes difficultés. Les « lucioles », que jette régulièrement un C. 47, éclairent le champ

de bataille d'une lumière blafarde. Un grand manteau de brume recouvre la cuvette.

Brusquement de fortes résistances se dévoilent sur la gauche à la hauteur du fameux radier. Domigo engage deux sections face à elles, deux sections qu'il charge d'empêcher les Viets de venir jusqu'à la piste. Puis il rejoint Bertrand, le lieutenant qui commande sa première section :

« En liaison avec les chars et « Loulou », essayez d'aller jusqu'à « Gabrielle ». »

Avec Bertrand, Domigo peut être certain que l'impossible sera tenté. C'est un jeune loup qu'il faut retenir plutôt que pousser. Il semble indifférent aux obus et aux balles. Il avance, suivi de ses légionnaires.

A droite, « Loulou » continue de progresser.

Sept heures trente. La bataille continue à faire rage sur « Gabrielle ». Les deux compagnies du B. E. P. ont dépassé le radier. Une partie du 5^e B. P. V. N. a suivi. Et puis, sans doute parce que les nerfs d'un officier ont lâché, le reste du bataillon de parachutistes vietnamiens se fige sur place, puis se débande, donnant à la contre-attaque un coup d'arrêt mortel. Les ordres que donne alors le P. C. sont contradictoires. Il s'agissait d'abord de réoccuper « Gabrielle ». Il ne s'agit plus maintenant que d'aller récupérer les restes de la garnison. Ce qui est peut-être clair au fond d'un abri-P. C. ne l'est plus pour les combattants qui en reçoivent plein la gueule. Mais le capitaine Gendre, qui tient encore une partie de « Gabrielle » avec deux cents hommes environ, entend la communication et donne l'ordre de décrocher.

L'artillerie viet concentre ses tirs sur les troupes de la contre-attaque. Bertrand fonce. Il parvient jusqu'aux premiers barbelés de « Gabrielle ». Les chars ont des difficultés. L'un d'eux brûle. Certains, manquant de munitions, font demi-tour. A droite, « Lou-

lou » parvient aussi jusqu'aux barbelés de « Gabrielle ». Il est 7 h 45.

Au moment où « Loulou » est prêt à donner à ses légionnaires-parachutistes l'ordre d'investir « Gabrielle », des tirailleurs dévalent la pente. Ils bloquent le passage. Loulou ne comprend pas. Les tirailleurs foutent le camp au moment précis où on vient leur prêter main-forte ! Il rend compte et demande ce qu'il doit faire :

« Attendez sur place ! Conservez vos positions pour protéger le repli des tirailleurs. »

Ce qui avait été jusqu'alors l'héroïque défense de « Gabrielle » tourne au désastre. Les tirailleurs se précipitent vers la brèche où attendent les hommes du B. E. P. Les Viets surgissent derrière eux et occupent bientôt tout le sommet de « Gabrielle ». Les tirs qu'ils déclenchent sont terriblement efficaces. Beaucoup d'hommes s'écroulent.

Pour se replier à son tour, le B. E. P. doit se battre. Les obus tombent dru. Domingo, toujours sur la gauche, contient à grand-peine un bataillon viet. Lui-même est blessé d'une balle dans la cuisse. Les légionnaires de « Loulou » sont admirables de calme et de sang-froid. Certains soutiennent les camarades blessés. « Loulou » est touché à son tour. Il reçoit une balle dans le bras. Guiraud est atteint, lui aussi...

A neuf heures, les rescapés de « Gabrielle » et le détachement de Séguins-Pazzi ont rejoint les abris d'« Anne-Marie » et d'« Huguette ». Le bilan est lourd. Sur les 800 hommes qui tenaient « Gabrielle », il n'en reste que 150 et 4 officiers. 483 sont morts. 175 ont disparu. Les deux compagnies du B. E. P. ont perdu le quart de leurs effectifs. Guiraud, Domingo et « Loulou » sont fous de rage.

« Si le B. E. P. tout entier avait mené la contre-attaque avec l'escadron de chars au complet, disent-ils, « Gabrielle » aurait été sauvée à huit heures. »

Au P. C. du 1^{er} B. E. P., les officiers viennent voir ceux qui reviennent de « Gabrielle ». Tous ont conscience de la formidable faute qui vient d'être commise. Si « Gabrielle » n'a pas été repris, c'est uniquement par manque de moral du commandement. Ils songent à cette phrase qu'aimait répéter Foch : « La victoire appartient à celui qui a la plus grande somme de volonté ! » Ce Castries, ce faux grand seigneur, ce cavalier de concours hippique, pourquoi l'a-t-on flanqué là ? Il ne comprend rien à ce combat de fantassin. Les officiers du B. E. P. ne lui en veulent pas. Ils en veulent au commandement de ne pas avoir su trouver l'homme de la situation.

« Cette putain d'armée française, elle est bourrée de généraux, bougonne de Touchet, et elle n'est même pas foutue d'en dégoter un pour commander ici ! »

La perte de « Gabrielle », après celle de « Béatrice », portait un coup très grave au moral des défenseurs de Diên Biên Phu. « Vous souvenez-vous de ce long silence radio qui suivit la chute de « Gabrielle » ? » racontera plus tard le capitaine Bonelli qui était à l'époque au 8^e B. P. C. « Comme il était éloquent, ce silence ! »

Norbert Domingo était revenu en boitillant, traînant sa jambe blessée. Il était allé voir Grauwin, le toubib, qui avait haussé les épaules en signe d'impuissance et lui avait tendu deux cachets d'aspirine : « Regarde ! » avait-il seulement dit.

Domingo n'avait pas eu besoin d'autres commentaires. Il avait vu, senti, entendu. L'antenne chirurgicale et les tranchées qui la bordaient offraient un spectacle d'Apocalypse.

Au P. C. du bataillon, Guiraud insista pour que Domingo se laisse évacuer. Il fallait profiter des quelques possibilités qui restaient. Domingo voulait à tout prix rester et conserver sa compagnie. Finalement, Lan-

glais intima l'ordre à Domingo de se faire évacuer.

« Vous reviendrez quand vous serez rétabli, lui dit-il. On vous larguera. Vous serez plus utile en bon état qu'à moitié bancal ! »

Domingo obtempéra. Il se rendit près de l'aire prévue pour les embarquements. Des brancards étaient déjà alignés dans les tranchées voisines. Certains blessés avaient l'air angoissé. Ils savaient que les hélicoptères représentaient leur dernière chance. Deux points noirs surgirent enfin à l'horizon. Les visages se détendirent. Ce serait bientôt l'hôpital, les soins, la vie. Les deux engins se posèrent dans la poussière épaisse que soulevaient leurs pales. Un ordre jaillit :

« Allez, brancardiers ! Faites vite ! »

Les porteurs surgirent au pas de course. Les blessés serraient les dents. Certains agrippaient leur brancard pour ne pas tomber. C'est alors qu'une rafale d'obus arriva. L'un des appareils se mit aussitôt à flamber. Les brancardiers bondirent vers le second. Ils jetèrent les deux premiers brancards à l'intérieur, comme des sacs. Le pilote accélérait déjà. Domingo se hâtait. Puisqu'il pouvait se déplacer par ses propres moyens, il sautillait sur une jambe vers l'hélicoptère. D'autres blessés l'imitèrent. Le groupe des éclopés n'avait plus que quelques mètres à franchir pour l'atteindre. Ils y étaient... Non ! Trop tard ! L'engin s'inclina légèrement vers l'avant et décolla au milieu des explosions.

Le destin avait décidé pour lui : Norbert Domingo resterait à Diên Biên Phu.

« Bigeard est là ! » La petite phrase fit rapidement le tour du camp retranché. C'était la première et la seule bonne nouvelle depuis le début de la bataille. La petite phrase s'arrêta au 1^{er} B. E. P. en clignotant. On n'aimait pas tellement cette grande gueule de Bigeard chez les légionnaires-parachutistes. On n'appréciait pas sa manie de la publicité ni sa façon de rou-

ler les mécaniques. Mais il y a des moments où tout cela, on s'en fout. La seule chose qui importe, c'est le métier. Et il fallait avouer que Bigeard, malgré ses quatre petites ficelles sur les épaules, c'était autre chose que la plupart des colonels pleins qui étaient là. Bigeard, c'était peut-être la cravate, mais c'était aussi l'efficacité, le courage et la chance. Pour une affaire aussi mal engagée, ces trois vertus ne seraient pas de trop.

Bigeard arriva le 16 mars avec son 6^e B. P. C., le lendemain du suicide du colonel Piroth, l'artilleur. Cette nouvelle-là avait provoqué au B. E. P. une réaction qui n'avait rien à voir avec ce que l'histoire retiendrait de l'incident. Car, à côté de la chute de « Béatrice » et de « Gabrielle », la mort de Piroth n'était vraiment qu'un incident. On ignorait totalement au B. E. P. les engagements qu'avait pu prendre cet homme. Sa mort paraissait gratuite, idiote. Elle n'était pas le fait de la guerre, de la bataille en cours. Elle ne rimait à rien. Si l'on voulait claquer à Diên Biên Phu, ce n'était pas sorcier. Il suffisait de prendre plus de risques, voilà tout. Personne n'avait le droit d'abandonner cette galère, la cuvette. C'était un peu trop facile de partir à l'anglaise. Et pas glorieux de laisser dans la panade ses admirables petits gars, les artilleurs, qui se battaient magnifiquement. A leur place. Sans faire d'esbroufe. Et qui en prenaient plein la pipe, eux aussi. La voix des canons français avait des sonorités sympathiques. Combien d'hommes, au fond de leur trou, l'attendaient avec impatience. Quand ils entendaient les longues rafales des départs, ils comptaient instinctivement les coups, égrenant un chapelet qui redonnait espoir.

Piroth n'était pas le seul à filer à l'anglaise. Le 17 au matin, un officier D. L. O. expédia sur les ondes un message qui, dans sa concision, en disait long sur le moral des troupes : « Les Thaï foutent le camp ! »

Oui, doucement, bien gentiment, sans faire de bruit et s'affoler, ces gentils garçons soulevaient les barbelés d'« Anne-Marie 1 » et d'« Anne-Marie 2 ». Les Thaï taillaient la route. Tout simplement, ils avaient décidé brusquement que cette affaire ne les concernait plus et d'ailleurs qu'elle était dangereuse. Ils s'en retournaient à la maison.

Après les deux premiers centres de résistance conquis par l'ennemi, la moitié d'un troisième lui était servi sur un plateau. Dans bien des guerres, un acte pareil avait été sanctionné sur-le-champ, et l'on aurait pu croire que quelque chose allait survenir. Erreur profonde. Il ne se passa rien. On se contenta de resserrer le dispositif. « Anne-Marie » disparaissait honteusement de la carte, et sa moitié fidèle fut rattachée à « Huguette ».

Tout le monde s'attendait à la suite de l'attaque viet. La pression ne cessait de croître autour du camp. Les tirages de harcèlement continuaient. Mais les attaques de grande envergure n'eurent pas lieu. Cela permit aux unités de consolider leurs positions et de souffler quelque peu. Le B. E. P., pour sa part, n'eut pas de loisirs. Il n'en eut jamais durant toute la bataille. Il ne s'en plaignait pas. C'était son métier de faire la guerre. Il la faisait. Il la trouvait seulement un peu saumâtre quand, allant relever des unités incapables de se battre, il les trouvait, à son retour, installées à sa place, ayant chapardé dans les paquets et dévoré tout son ravitaillement !

Le 22 mars, il reçut mission de faire sauter le bouchon viet installé entre le camp retranché proprement dit et le centre de résistance « Isabelle » distant de cinq kilomètres. L'opération démarra à sept heures trente. Guiraud avait reçu une caisse sur la tête au cours d'un largage, Maudissant le sort, il était cloué sur son lit de camp. Son adjoint Vieulès prit le commandement. Pour franchir les trois premiers kilomè-

tres, il n'y eut aucune difficulté. La 2^e compagnie marchait en tête. Elle encadrait les chars du maréchal des logis Ney. Le lieutenant Lecocq la commandait en remplacement de Brandon qui soignait ses blessures.

Le village de Ban Kho Lai se présentait comme un village du delta, entouré de rizières et bordé d'épaisses haies surmontées de bambous. Pour l'aborder, Lecocq étala ses sections. Celle du lieutenant Raynaud était au centre et légèrement plus avancée que les autres. Quand elle arriva à une quarantaine de mètres de la lisière, une gigantesque salve jaillit des bambous. Un bras avait dû s'abaisser là-bas et donner le signal. Raynaud tomba transpercé. Mort. Son adjoint, le chef Vinchikowski, hurla : « En avant ! » Puis il s'effondra. Mort. Alors le sergent Biancardi tenta d'entraîner les quelques légionnaires qui étaient autour de lui. Mais il ne fit pas plus de cinq mètres et s'écroula. Mort. De la 1^{re} section de la 2^e compagnie, il ne restait qu'une poignée d'hommes valides autour du sergent Pradella.

A droite et à gauche, les autres sections attaquaient à leur tour, entraînées par le sous-lieutenant Kerbaul, les chefs Kreschmann et Grimaud. Kerbaul tomba sous les balles. Encadré par ses radios, Lecocq avançait, imperturbable. Une rafale le coucha. Mort, lui aussi. Il ne restait plus d'officier à la 2^e compagnie.

Mais il restait Grimaud. Le miraculé du Pu Ya Tao avait de la ressource. Il se précipita vers les radios. L'essentiel, il le savait bien, c'était de ne pas s'arrêter là, sous le nez des Viets qui tenaient les lisières du Ban Kho Lai. Il transmit donc les ordres qu'aurait donnés Lecocq, et relança l'attaque. La 2^e compagnie ne fut pas ralentie par la mort de son chef. Dès qu'il eut connaissance de ses pertes, Vieulès envoya l'officier adjoint du bataillon, le lieutenant Fournié, pour prendre la 2. Le combat se poursuivit avec rage.

Les bouchons de Viets de Ban Kho Lai et Ban

Mong Nghai étaient bien plus solides qu'on ne l'imaginait. Il fallut toute la matinée pour en venir à bout, avec l'aide d'un bataillon de tirailleurs et d'un autre peloton de chars venant d'« Isabelle ». A midi, les deux détachements français parvenaient enfin à se rejoindre. C'était la première victoire remportée par les assiégés. Ils avaient écrasé deux compagnies viets : 175 tués, 9 prisonniers. Mais le B. E. P. avait perdu dans l'affaire 83 des siens. Parmi les tués, il y avait le lieutenant Bertrand qui commandait la 4^e compagnie. Il avait été frappé d'une balle en plein cœur.

A la nuit tombante, une brève cérémonie militaire eut lieu au cimetière de Diên Biên Phu. Langlais y prononça quelques mots d'adieux. Un détachement rendait les honneurs. Ce fut la dernière fois jusqu'à la fin de la bataille. Après, il n'y eut plus que la fosse commune.

Chaque jour, le bataillon devait intervenir, soit en bloc, soit par éléments pour reprendre des tranchées, ouvrir des cheminements pour les ravitailleurs, dégager les abords d'une position. Le 25 mars, les compagnies Luciani et Martin nettochèrent les tranchées qui encerclaient « Eliane 4 ». Le journaliste Péraud qui suivit l'action nota : « Attaque de la tranchée à la grenade... provoque un tir de grenades vietminh... tir de nos chars... atmosphère terrifiante ! Je crois avoir quelques très bonnes photos... moral excellent... »

Le 26, c'était au tour des compagnies Brandon et Bienvault de reprendre et de combler les tranchées qui enserraient « Huguette 6 ». Brandon s'était fait parachuter pour la seconde fois dans la cuvette le 23 mars. Avant de quitter Hanoi, « Nounours » était passé au 2^e Bureau pour savoir ce que l'on pensait de l'avenir. Le capitaine Ferrandi lui avait dit :

« Les carottes sont cuites ! Si tu dois encore te faire soigner, ici, fais-le. Bondis sur l'occasion. Si tu

veux retourner là-bas quand même, il est probable que tu ne reviendras pas... »

Ces propos engageants lui serrèrent le ventre. Il n'avait plus d'illusion lui non plus. Les carottes étaient cuites. Mais il ne pouvait se résoudre à laisser tomber ses légionnaires. Il partit dans un Dakota de ravitaillement. Pas question de se poser, bien entendu. L'avion, pris dans un violent tir de D. C. A., largua ses caisses d'assez haut. Brandon, le parachute au dos, essayait de déterminer une zone propice à son arrivée au sol, mais ce n'était pas facile dans ce gruyère plein de trous, zébré de boyaux, encombré d'obstacles et de barbelés.

« Où veux-tu que je te largue ? demanda le pilote quand l'avion fut vidé de ses colis. »

— A la verticale du bout de la piste. »

Le Dakota piqua alors vers le sol. Il décrivit une spirale et se mit brusquement à l'horizontale.

« Vas-y ! » hurla le largueur.

Brandon se jeta dans le vide en fermant les yeux. Le ciel et la terre étaient remplis d'explosions. Il se demanda comment il pourrait passer au travers. Un choc. Il était à terre, c'est-à-dire dans l'enfer, mais sain et sauf. Il courut jusqu'au P. C. du B. E. P. où Guiraud l'accueillit avec joie.

« Alors ? demanda Guiraud, avide de nouvelles. Qu'est-ce qu'on raconte à Hanoi. »

Nounours hésitait. Puis il songea que le commandant du B. E. P. était au-dessus des mensonges réservés aux médiocres. Il rapporta les propos de Ferlandi. Les traits de Guiraud s'altérèrent. Ce n'était plus la fatigue qui creusait ce visage énergique. Au fond des yeux, il y avait une lueur d'incrédulité.

« Tu rigoles, dit-il. Ils ne vont tout de même pas nous laisser tomber ! »

— Si. »

Brandon reprit sa compagnie le 26 mars. En trois

jours, elle avait changé trois fois de chef. Lecocq avait été tué. Fournié avait eu le cou transpercé par une balle. Cependant « Nounours » fut surpris par le moral du bataillon. Il s'attendait à trouver des hommes abattus et amers. Il trouva des artisans qui faisaient leur métier de leur mieux sans se soucier de stratégie. Ou sans en parler. Ils jugeaient les hommes. Ils ne jugeaient pas les situations. Le responsable, c'était de Castries. Il n'était pas dans le coup. On ne le voyait pas. Il vivait terré dans son abri. Langlais n'était peut-être pas un génie. Mais au moins, quand ça « camphrait », il était là. Présent, debout, le béret rouge vissé sur la tête, une bonne paire de grelots entre les jambes. Quant à Bigeard...

Bigeard devint le numéro un des guerriers de Diên Biên Phu, le 28 mars. La veille, à dix-neuf heures, Castries l'avait convoqué :

« Mon petit Bruno, lui avait-il dit, il faut que tu ailles me chercher cette D. C. A. viet à l'ouest. »

Il s'agissait de batteries installées dans les villages de Ban Ban et Ban Ong Pet, situés 2,500 kilomètres à l'ouest de « Claudine ». Pour accomplir sa mission, Bigeard disposait de trois bataillons parachutistes, les 6^e et 8^e B. P. C., le 1^{er} B. E. P. Montée de main de maître, avec appui de l'aviation et de l'artillerie, l'opération fut un extraordinaire succès. Surprise et désarroi chez les Viets qui ne croyaient pas les Français capables de réagir. Commandés par un patron comme Bigeard, les paras se dépassèrent. A trois heures de l'après-midi, les Viets se repliaient en désordre, laissant 400 des leurs sur le terrain, abandonnant deux canons de 57, cinq mitrailleuses lourdes antiaériennes, deux mitrailleuses de 12,7, deux lance-roquettes, 14 F. M. et plus de 1 000 armes individuelles.

Ce combat du 28 mars était une leçon d'importance considérable. Complètement surpris par cette offensive, les Viets n'avaient pu utiliser à plein leur artille-

rie, car leurs canons avaient des champs de tir limités. Dès qu'ils sortaient des champs de tir de l'armée viet, les fantassins français étaient meilleurs que les fantassins du Vietminh. C'était une certitude. Dans l'esprit de beaucoup d'officiers parachutistes, une conviction naquit : la seule chance de ne pas se faire écraser à Diên Biên Phu, si une aide extérieure très puissante n'arrivait pas, c'était de sortir de cette souricière. Y demeurer, c'était rester à la merci des canons et des mortiers viets, continuer à se faire saigner par les obus qui pleuvaient dans la cuvette.

La seconde grande offensive viet — la « bataille des Cinq Collines » — commença le 30 mars à dix-huit heures. En début d'après-midi, ce jour-là, Langlais avait décidé d'envoyer une compagnie du B. E. P. sur « Eliane 2 » pour renforcer les tirailleurs, qui lui semblaient peu sûrs. Guiraud avait désigné la 1^{re} compagnie que commandait le lieutenant Luciani, en remplacement de Verguet. Elle devait se mettre à la disposition du capitaine Nicolas, le patron des tirailleurs, et se porter sur la partie est et sud-est d'« Eliane 2 », face au mont Chauve. La section du lieutenant Rolin marchait en tête, suivie par celle du sous-lieutenant Dumont, avec laquelle se trouvaient Luciani et son commandement. Venait ensuite la section de l'adjudant Falsetti. Lemahieu fermait la marche.

A dix-huit heures, au moment où Rolin déboucha sur la plate-forme située au sud-est du piton et baptisée « les Champs-Élysées », une pluie d'obus s'abattit sur la position. Les tirailleurs commencèrent à refluer en créant une certaine confusion. Les légionnaires s'abritèrent comme ils purent, furieux de trouver des emplacements de combat insuffisamment creusés. Luciani monta jusqu'au sommet du piton, où la cave cimentée de l'ancienne résidence de l'administrateur

servait de P. C. aux tirailleurs. Il arriva au moment où Nicolas quittait cet emplacement soumis à un bombardement extrêmement violent, et descendait à mi-pente pour se mettre à l'abri. Le résultat ne se fit pas attendre. Pensant qu'on évacuait le piton, les tirailleurs qui en tenaient le sommet se mirent à descendre à leur tour.

« Schmidt, ordonna Luciani à un chef de groupe de la section Dumont, installe-toi autour du blockhaus avec ton groupe. Il faut empêcher les Viets d'y arriver. Compris ? »

19 h 45, les Viets montent à l'assaut des Cinq Collines : « Dominique 1, 2, 3 », « Eliane 1 et 2 ». La mêlée est générale, mais elle est, hélas ! très inégale. Sur « Dominique 1 », les Algériens résistent un quart d'heure. A dix-huit heures, ils sont pris de panique et s'enfuient. Sur « Dominique 2 », ils tiennent un peu mieux. Mais vers 20 heures, c'est fini. Ils lâchent pied. Sur « Eliane 4 », les paras de Bigeard assistent à cette débandade avec dégoût.

La perte de « Dominique 1 et 2 » ouvre aux Viets le chemin de « Dominique 3 ». Mais sur ce piton, les artilleurs accomplissent une prouesse. Ils pointent leurs canons en tir direct sur l'ennemi qui monte à l'assaut et stoppent les vagues de la 312^e division.

Les tirailleurs marocains qui tiennent les « Eliane » n'ont guère mieux tenu. C'est Botella et ses parachutistes vietnamiens qui contiennent la marée viet sur « Eliane 1 ». Sur les Champs-Élysées d'« Eliane 2 » et toute la partie du P. A. qui est face au mont Chauve, les tirailleurs perdent pied. Les légionnaires-parachutistes de Luciani qui n'ont même pas eu le temps de rejoindre ni de confectionner de bons emplacements de combat s'accrochent au sol. Chaque section s'agrippe là où elle se trouve : Rolin à gauche, Falsetti à droite, Lemahieu en retrait dans la tranchée d'accès. Dumont est vers le sommet avec Luciani. A

Schmidt, qui tient les abords du blockhaus, Luciani a dit :

« Toute l'existence du P. A. repose sur toi. Si les Viets parviennent au sommet, rien ne pourra plus les empêcher de dévaler les pentes. »

Les Viets s'acharnent justement sur le sommet. Mais Schmidt a compris. Ce qu'il accomplit alors avec une dizaine de légionnaires est digne des plus beaux faits d'armes. Il place ses hommes. Il va de l'un à l'autre en bondissant sous le feu. Il tire, balance des grenades.

Sur la contre-pente, Luciani, déchaîné, engueule Nicolas :

« Puisque vous n'êtes pas capable d'empêcher vos hommes de foutre le camp, je m'en charge ! »

Et joignant le geste à la parole, le lieutenant force sans ménagement les tirailleurs qui passent à proximité à se mettre dans des trous et à combattre. En quelques empoignades, Luciani remet de l'ordre. Il va de groupe en groupe. A vingt-deux heures, il est dans un trou avec trois hommes de son groupe de commandement qui ne le quittent pas d'une semelle.

« Restez-là, leur dit-il, je vais voir Schmidt et je reviens. »

Au moment précis où il bondit hors du trou, un obus explose à l'intérieur. Les trois hommes sont déchiquetés. Toutes les pentes est, sud-est et sud du P. A. sont enlevées. Schmidt a été tué. De son groupe, il ne reste qu'un caporal et six hommes qui tiennent toujours le sommet. Le sous-lieutenant Rolin est blessé. « Eliane 2 » est la clef de voûte du camp retranché. Si elle tombe, l'édifice s'écroulera. Les Viets domineront le centre du camp et le P. C. Toute résistance deviendra impossible. Langlais le sait. Il est breton. Coriace. Il demande à Guiraud d'envoyer d'autres renforts sur « Eliane 2 ».

C'est le tour de « Loulou ». Traversant la Nam Youm sous le feu de trois canons viets, les légion-

naires-parachutistes se glissent dans la boue collante jusqu'au pied d'« Eliane 2 ». Les sections ne peuvent pas vraiment s'étaler. Loulou les dirige successivement vers les Champs-Élysées sur lesquels les Viets ont pénétré. Pour les en déloger, il faut lutter mètre par mètre, à la grenade. Au P. M. Les cadavres s'entassent dans les trous et les tranchées, Viets et Français mélangés. Luciani et Loulou n'utilisent plus leurs postes radio : ils ont trop à faire pour aider leurs hommes, boucher les trous, remplacer les morts par les vivants, pousser les munitions qui s'épuisent. Les deux officiers n'ont même pas pu prendre contact. Ils vivent le combat. Ils sentent que « ça tient » ou que « ça lâche ». Luciani, près du sommet comprend que les Viets trouvent un os sur les Champs-Élysées. Il ne sait pas que cet os s'appelle Loulou.

Vingt-trois heures. De son P. C. où il suit intensément la bataille, Langlais lance appel sur appel. Le seul poste radio qui lui donnait des nouvelles d'« Eliane 2 », celui de Nicolas, ne répond plus. L'angoisse lui étreint le cœur. Ça y est. C'est fini. « Eliane 2 » est aux Viets, pense-t-il. Le camp retranché va tomber. Il n'y a plus qu'une solution pour empêcher l'ennemi de s'installer sur le sommet d'« Eliane 2 » : le matraquer à coups de canon. Langlais change de poste et, d'une voix tremblante, ordonne aux artilleurs de pointer leurs tubes sur « Eliane 2 » et d'ouvrir le feu.

« Halte au feu ! dit alors une voix très distinctement. Halte au feu ! Ici Bruno. « Eliane 2 » tient toujours. »

Bruno, c'est Bigeard. De son trou d'« Eliane 4 », il entend la radio de Nicolas. Avec une demi-douzaine de postes radio, il suit le combat. Et il arrive à savoir exactement où en sont les choses. Puisque « Eliane 2 » n'est pas tombée sous la première poussée gigantesque des Viets, c'est que la position peut tenir. Il faut l'aider. Bigeard devine que c'est cette po-

sition-là que l'ennemi veut prendre à tout prix. Bien qu'en première ligne, lui aussi, il n'hésite pas à utiliser ses propres réserves. Il envoie Trapp à la rescouste de Luciani, sur la gauche, c'est-à-dire sur la pente nord-ouest du P. A.

Toute la nuit, on se bat au corps à corps sur « Eliane 2 ». Plusieurs fois les légionnaires ont réclamé des munitions. Et ils ont vu arriver les hommes du capitaine Charnod portant des sacs et des caisses. Charnod, c'était l'un des premiers pilotes dont l'avion avait été détruit sur la piste d'envol. Il avait constitué un détachement avec les aviateurs bloqués à Diên Biên Phu et s'était mis à la disposition du 1^{er} B. E. P. Cette nouvelle section faisait partie de la famille. Elle était de tous les coups durs et s'était spécialisée dans le ravitaillement en munitions des unités. C'était un sale boulot. Et les aviateurs, remplis d'admiration pour les gars du B. E. P., devenaient eux-mêmes admirables. Il étaient increvables et souriants. Et ils se glissaient jusqu'aux emplacements où ça « camphrait » le plus. « Quand on se battait comme les légionnaires-paras, disaient-ils, on avait au moins le droit d'avoir des munitions. » Ils constituaient des stocks, ils amassaient, ils resquillaient. Ils faisaient aussi le coup de feu aux côtés des légionnaires. C'était une fraternité toute neuve et très chaude qui était née dans l'enfer.

Peu avant le petit jour du 31 mars, Guiraud envoie une autre compagnie sur « Eliane 2 ». C'est la 4. Le capitaine B... en a reçu le commandement depuis peu. Déjà, Guiraud s'était rendu compte que cet homme était très éprouvé par les tirs de harcèlement. Ce n'était pas un lâche, mais il « perdait les pédales ». Un jour, on avait même été surpris de le trouver dans une tranchée avec ses radios, dirigeant à distance sa compagnie, au lieu d'être avec elle. Dans d'autres circonstances, Guiraud l'aurait immédiatement relevé de

son commandement. Faute d'effectifs, il avait préféré l'indulgence.

Au pied d'« Eliane 2 », B... se met à hésiter. Il envoie une section dans une mauvaise direction. L'action traîne. Alors, Guiraud se tourne vers Domigo qui est à ses côtés, au P. C., appuyé sur sa canne. Norbert Domigo sent monter la colère et la honte : « sa » compagnie, l'ancienne compagnie de Cabiro, ne peut pas être inférieure aux autres.

« J'y vais, dit-il.

— Merci », répond Guiraud.

Tirant la jambe, Domigo remonte la colonne que forment ses hommes. Il arrive auprès de B...

« Je reprends le commandement », dit-il à B... qui, sans dire un mot, s'éloigne et rejoint le P. C.

Domigo retrouve Loulou près des Champs-Élysées. Étroitement imbriquées, les deux compagnies continuent à défendre la position pied à pied jusqu'à ce que le jour soit complètement levé. Trois officiers ont encore été mouchés : Fournié, Boisbouvier et Fullenvarth.

Dans la matinée, Guiraud reçoit mission de prendre à sa charge la défense d'« Eliane 2 ». Tout le bataillon est désormais sur la terrible position dont les Viets occupent encore une partie. Et il réussit à gagner du terrain. L'artillerie, l'aviation, les tirs directs des canons de 57 sans recul neutralisent enfin les positions de batterie que les Viets ont installées sur le mont Chauve. A quatorze heures trente, « Eliane 2 » tout entière est aux mains du B. E. P.

Les Viets se sont essouffés : l'heure des contre-attaques a sonné. D'« Eliane 4 », Bigeard dirige le 8^e Choc, le 6^e B.P.C. et le 5^e B.P.V.N. sur « Eliane 1 » et « Dominique 2 ». En cette journée du 31 mars 1954, tous les paras du camp retranché se sont transformés en démons. La terrible nuit qu'ils

ont vécue les a mis dans un état second. A quinze heures, tous les objectifs sont atteints.

Hanoi a promis des renforts dans la journée pour combler les pertes qui sont très lourdes. Sur les positions nouvellement reconquises, les paras les attendent. Ils ne sont plus assez nombreux pour prendre tout à leur charge. Mais rien ne vient. Langlais, Bigeard, Guiraud sont furieux. Ils ne comprennent rien à ce retard. Que foutent-ils, ces salauds d'Hanoi ?

A dix-huit heures, Bigeard ordonne à ses hommes de se replier en abandonnant les positions reconquises. Tous ces petits gars démolis pour rien ! Il en pleurerait.

Sur les P. A. évacués, on entend les hurlements de joie des Viets qui les réoccupent immédiatement. Le B. E. P., lui, est toujours sur « Eliane 2 ». Dès la tombée de la nuit, les Viets débouchent de derrière le mont Chauve. Il en vient de partout, des centaines, des milliers. Ils grouillent sur les pentes sud et sud-est d'« Eliane 2 » qu'ils commencent à gravir tandis que l'artillerie, les mortiers, les canons sans recul et les mitrailleuses lourdes installés sur le mont Chauve déclenchent sur l'ensemble de la position un déluge de fer. Les Viets déferlent sur les Champs-Élysées. Jamais, peut-être, la valeur du combattant individuel et du petit gradé n'a atteint un tel degré. Chacun improvise sur place, comme il peut. Avec son intuition, ses réflexes, son instinct. Souvent, les légionnaires se défendent par paquets de deux ou trois. Parfois, la vague viet va si vite qu'elle passe sur les hommes sans les détruire. Alors, ils se battent dans toutes les directions à la fois. Quand une contre-attaque fait refluer la vague, on les découvre au même endroit, solides au poste. L'impression d'ordre et de cohérence donnée par les comptes rendus officiels est fausse. C'est une mêlée inextricable. On se bat au corps à corps. A bout portant.

A minuit, les débris du bataillon tiennent toujours, mais ils ne peuvent que succomber sous le nombre si une contre-attaque n'est pas déclenchée de l'extérieur. Le bruit des chars se fait alors entendre dans le dos du B. E. P. Il insuffle aux combattants une nouvelle énergie. Plusieurs chars sont atteints par des obus, mais Hervouët qui les commande parvient avec son char de commandement *Bazeilles* sur les Champs-Élysées. Là, il est atteint d'une roquette et est immobilisé. Devant les mastodontes, les Viets ont reflué. Pas pour longtemps. A cinq heures du matin, une nouvelle unité toute fraîche se jette sur la colline. Une nouvelle fois, les Champs-Élysées sont investis. Mais le bataillon tient bon sur le reste de la position. « Eliane 2 » est encore coupée en deux.

Quand le jour se lève, ce 1^{er} avril, Guiraud s'efforce de dénombrer les pertes du 1^{er} B. E. P. C'est un travail qui n'est pas facile tant les unités sont enchevêtrées. Il arrive au bilan suivant : depuis le 30 mars, le bataillon a perdu sur « Eliane 2 » 40 tués, 189 blessés et 8 disparus. Cinq officiers sont hors de combat.

Jusqu'au 5 avril, le 1^{er} B. E. P. livre bataille sur « Eliane 2 ».

« Le vrai courage est dans la défense, expliqua plus tard Luciani. Il est bien plus facile de foncer en avant, d'attaquer. Attendre l'ennemi, tenir en le voyant avancer sur soi alors que la peur vous prend au ventre, ça c'est le courage ! »

Car ils avaient peur, les légionnaires-parachutistes. C'étaient des hommes. Comme les autres. Lentement, cette peur devint fatalisme et résignation. On va crever. C'est fini. Bon. On le sait. Alors, finir pour finir, autant le faire en beauté. Et la machine redémarrait cent fois, mille fois plus fort, accomplissant des actes d'héroïsme. Cela devenait insensé et merveilleux. Un mélange explosif de cauchemar et d'ivresse. Le manque de sommeil, le café, le maxiton s'ajoutaient

à l'orgueil. Etre les meilleurs, quitte à en claquer.

Ils n'en voulaient pas à ceux qui se battaient mal, les tirailleurs et les autres. Ils les comprenaient. Ce n'était pas leur faute. Tout le monde ne peut pas appartenir à l'aristocratie des guerriers. Et pour défendre son blason, il faut savoir mourir. Ce n'est pas à la portée de n'importe qui ! Tout le monde ne s'appelle pas Novak, Grimaud ou Romanzin.

Le sergent-chef Novak, on le retrouva un matin derrière une montagne de cadavres. A lui seul, il avait abattu des dizaines, peut-être des centaines de Viets. Sans doute attendait-il la dernière seconde pour tirer, car certains corps étaient tombés sur lui.

Grimaud, le Grimaud qui s'était promené chez les Viets et qui avait réussi à rejoindre Diên Biên Phu, finit par succomber sous le nombre, lui aussi. On le découvrit mort et à moitié enseveli.

Quant à Romanzin, c'était un monument ! 1,68 mètre, 115 kilos, une force herculéenne. Lorsqu'il frappait, ça faisait mal. Adjudant de compagnie de la 4, il avait inventé une punition originale : il administrait la fessée aux légionnaires. La chose peut paraître puérile ou anodine. Grave erreur. Il fallait huit jours au puni pour s'en remettre. La fessée était bien pire que la prison. Elle était redoutable et redoutée...

Romanzin était arrivé sur « Eliane 2 » avec un énorme sac.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'était inquiété Domingo après avoir vainement essayé de le soulever.

— Des grenades, mon lieutenant. »

Il devait y avoir là-dedans la dotation de toute une section... Quand, peu de temps après, Domingo lui demanda de tenir un passage avec quelques légionnaires, Romanzin s'installa, le sac à portée de main. C'était un coin particulièrement mauvais où les Viets se précipitaient les uns après les autres. Romanzin tint toute la nuit. Il prenait une grenade, la dégoupil-

lait. De sa main libre en prenait une autre. Arrachait la goupille avec ses dents. Puis il attendait. Quand il avait repéré un trou plein de Viets, il balançait ses grenades avec une précision incroyable. Il faisait mouche à tous les coups. Ensuite, trouvant la méthode trop lente, il tira un cadavre devant lui. Il dégoupilla une demi-douzaine de grenades et les coinça sous le corps. Quand la situation l'exigeait, il pouvait ainsi expédier de véritables rafales.

Au matin, un légionnaire aperçut Romanzin. Il était accroupi au bord d'une tranchée.

« Mon adjudant, appela le légionnaire, inquiet de le voir aussi mal abrité. Mon adjudant... »

Comme Romanzin ne répondait pas, le légionnaire s'approcha. L'adjudant était mort. Il avait le ventre défoncé et s'était vidé de son sang. Près de lui, le sac de grenades était vide.

Romanzin était bien trop lourd pour que l'on songe à transporter son corps. On le fit basculer au fond de la tranchée et on le recouvrit d'un peu de terre.

La liste des tués et des blessés s'allongeait. Les effectifs avaient tellement diminué qu'il fallut fusionner les compagnies deux par deux. La 2 avec la 3, c'est-à-dire Brandon avec Martin, la 1 avec la 4, Luciani avec Domingo.

Presque tous les officiers avaient été blessés. Guiraud avait dû être remplacé par Vieulès. Domingo et Martin atteints moins gravement purent rester sur le terrain. Quant à Luciani, il fut blessé à la tête et dut être évacué sur l'antenne de Grauwin. Langlais vint le voir. Il voulait lui serrer la main. Croyant nécessaire de le reconforter, il lui dit :

« Nous défilerons le 14 juillet à Paris.

— J'ai bien peur, répliqua Luciani, que ce ne soit plutôt sur la route de Tuyen Quang avec un bambou sur l'épaule ! »

LA DEUXIÈME MORT DU B. E. P.

LE 6 avril, une accalmie tomba sur Diên Biên Phu. Pour la seconde fois, Giap avait renoncé à enlever la position. Le morceau était encore trop gros à avaler. Dans les deux camps, les pertes étaient énormes. Les abords des « Eliane » et des « Huguette » étaient d'immenses charniers qui dégageaient une odeur pestilentielle. Il ne pouvait être question d'enterrer les cadavres qui se trouvaient entre les positions. Dans les points d'appui, on se contentait d'ébouler des portions de tranchée sur les corps.

Pour les assiégés, le grand problème était celui du ravitaillement en personnel et munitions. De Castries et Langlais avaient l'impression de s'adresser à un mur quand ils réclamaient du monde à Hanoi. Ils se foutaient des bonnes paroles et des mots d'encouragement. Ils réclamaient des bataillons, de bons bataillons, et avaient eu toutes les peines du monde à obtenir l'envoi du bataillon de Bréchignac qui avait tout de même fini par être largué les 3 et 4 avril. Quand ils apprirent que Cogny s'appêtait à leur envoyer le 1^{er} B. P. V. N. au lieu du 2^e B. E. P., ils entrèrent dans

une colère épouvantable. Ils envoyèrent un message comminatoire à Navarre en personne. Et, dans la nuit du 9 au 10 avril, la moitié du 2^e B. E. P. sautait sur la cuvette. Les frères arrivaient.

Puisque Giap se contentait de resserrer son dispositif pour asphyxier progressivement le camp sans lancer ses régiments à l'assaut, il fallait en profiter. Bigeard décida de reprendre « Eliane 1 ». Avec les paras il prouverait une fois encore que les fantassins français n'avaient rien à envier aux Viets quant à la valeur et quant à l'ardeur au combat.

L'affaire se déroula le 10 avril. Le B. E. P. appuyait de tous ses feux les paras du 6^e B.P.C. Après un combat acharné, « Eliane 1 » fut reprise à 14 heures. Mais les Viets contre-attaquèrent à 18 h 45. A 20 heures, la situation des deux compagnies qui tenaient la position devint dramatique. Les deux commandants de compagnie étaient blessés. De son P. C. d'« Eliane 4 », Bigeard lança un appel aux compagnies réservées des autres bataillons paras. Le 1^{er} B. E. P. fut le premier à répondre. Il envoyait immédiatement ce qui restait de la 2 et de la 3, cent hommes au total qui avaient fusionné sous les ordres de Brandon et Martin. Ces cent hommes suivirent les tranchées qui longeaient « Eliane 4 », puis s'étalèrent au pied d'« Eliane 1 ».

Loulou et Nounours étaient à quelques mètres l'un de l'autre. En arrière, le sergent-chef Hepekausen donna aux prisonniers (P. I. M.) qui faisaient office de servants le signal du déclenchement du feu. La première rafale d'obus de 81 s'abattit à cent mètres devant la ligne des légionnaires. Loulou et Nounours, en même temps, se redressèrent. Les hommes du B. E. P. commencèrent à gravir la pente.

*Contre les Viets, contre l'Ennemi,
Partout où le devoir fait signe...*

Loulou chantait ! Au milieu des rafales et des explosions, ce chant avait quelque chose d'irréel. Nous nous se surprit à suivre :

*Soldats de France, soldats du pays,
Nous remontons vers les lignes.*

Bientôt, le refrain tant de fois chanté à l'instruction ou au cours des dégagements, le refrain du 1^{er} B. E. P. s'éleva sur « Eliane 1 » :

*O légionnaires, le combat qui commence
Met dans nos âmes enthousiasme et vaillance.
Peuvent pleuvoir grenades et gravats,
Notre victoire en aura plus d'éclat.*

Quand ils arrivèrent au sommet du piton, malgré leur fatigue et leur essoufflement, les légionnaires chantaient à pleins poumons. Alors se produisit quelque chose d'unique dans l'histoire de la bataille de Diên Biên Phu, il y eut un instant de paix. Pendant quelques secondes, les Viets eux-mêmes semblèrent se demander d'où venait ce chant étrange. Des milliers d'hommes, les mains crispées sur leurs armes, écoutaient ces guerriers qui s'avançaient vers la mort en chantant.

Les bruits de la bataille reprirent très vite le dessus. Les mortiers de Hepekausen envoyaient obus sur obus, à une cadence folle. Bigeard fut obligé de lancer deux autres compagnies dans la fournaise. Elles appartenaient au 5^e B. P. V. N. Les petits Vietnamiens s'élançèrent à leur tour. Ils voulurent suivre l'exemple des légionnaires-parachutistes, mais ils n'avaient pas encore de chants de guerre à eux, et ils entonnèrent *La Marseillaise*.

A deux heures du matin, le 11 avril, « Eliane 1 » était à nouveau aux Français. Le B. E. P. et le

B. P. V. N. avaient encore perdu une centaine d'hommes. A contre-pente, Hepekausen continuait à tirer. Au petit matin, il disparaissait derrière une muraille de cartons d'emballages...

Près du sommet, l'ordonnance de Nounours, le légionnaire Lang, s'approcha de son chef à quatre pattes. Nounours était accroupi dans un bout de tranchée, les genoux au menton.

« Mon capitaine¹, demanda-t-il, j'ai le temps de faire du café ? »

Nounours éclata de rire. Celui-là, il n'en manquait jamais une ! A chaque instant, on pouvait recevoir des pruneaux sur le coin de la gueule et il voulait faire du café ! A la Légion, rien d'impossible. Nounours répliqua :

« Démerde-toi ! »

Comment Lang trouva-t-il un coin à l'abri, comment avait-il dégoté du café, un réchaud, de l'eau, du sucre ? Nul ne le saura jamais. Vingt minutes plus tard, il rampait vers son capitaine, un quart de jus bouillant au bout du bras.

« Hé ! mon capitaine ! » appela Lang.

Nounours se déplia un peu, tendit la main vers le quart. A ce moment précis, un coup de 57 sans recul arriva sur les deux hommes qui se retrouvèrent à plat ventre sous une couverture de terre. Par miracle, ils étaient indemnes. Le quart et son jus étaient à dix mètres de là.

« Ça va, Lang ? cria Nounours.

— Oui, oui, mon capitaine. »

Alors Nounours engueûla son ordonnance, et de belle manière. N'était-il pas assez con pour préparer

1. De nombreux cadres du 1^{er} B. E. P. furent nommés au grade supérieur, à titre exceptionnel, à Diên Biên Phu. Ils estimaient que ces promotions ne coûtaient pas bien cher au commandement puisque les chances étaient minces de porter un jour ces galons. Mais ils regrettaient surtout de n'avoir pas de quoi les arroser...

du café à un moment pareil ? Voulait-il absolument le faire bousiller ? Par quelle aberration, lui, le capitaine, avait-il choisi ce manche comme ordonnance ? Lang était très malheureux. Il songeait qu'il aurait mieux fait d'y passer cette nuit, quand le Viet avait failli lui tirer dessus.

Car, quelques heures plus tôt, Lang avait eu une sacrée trouille. Il fonçait avec tous les autres, quand, tombant dans un trou, il se trouva nez à nez avec un type. Sidéré, le type le regardait, la bouche ouverte. Quant à Lang, l'espace de quelques secondes, il se demanda si ce drôle de citoyen n'était pas un rallié. Et puis, au même moment, les deux hommes comprirent qu'ils n'étaient pas amis. Ils firent demi-tour et déta- lèrent chacun de leur côté...

Pour tenir « Eliane 1 », Bigeard envoya une compagnie « fraîche », la 7^e du 2^e B. E. P. A peine était-elle en route que son capitaine, Charles Delafond, fut tué. C'était le second fils que le général Delafond perdait au feu. L'autre était tombé sous les balles allemandes. Quand on lui apprit la mort de Charles, le général dit seulement :

« C'est normal. Je m'y attendais. »

Réflexion de père désabusé ? Non. C'était l'expression de ce patriotisme que les jeunes Français apprendraient si vite à reléguer au magasin des vertus périmées... Le capitaine Delafond fut remplacé sur-le-champ par le lieutenant Lecour-Grandmaison. Pendant vingt jours et vingt nuits, les hommes du 1^{er} R. C. P. et du 2^e B. E. P. allaient se succéder sur le piton et le conserver. Tour à tour, les unités y seront décimées, mais tiendront jusqu'au bout.

Pendant que se déroulaient les batailles des « Eliane », la lutte était chaude de l'autre côté du camp, sur le P. A. « Huguette 6 », le plus au nord, à l'extrémité de la piste. Pour le ravitailler, il fallut envoyer des P. I. M. escortés de parachutistes. Les deux

B. E. P. participèrent à ces convois plusieurs fois. C'étaient des « marches à la mort » sur un terrain plat battu sans interruption par les armes de l'ennemi. Les Viets avaient même réussi à installer dans l'épave d'un avion *Curtiss Commando* un nid de mitrailleuses qui faisaient des ravages parmi ceux qui se risquaient sur la piste.

Comme ces « ouvertures » coûtaient vraiment trop cher, de Castries décida d'abandonner « Huguette ». Le 17 avril, tout ce qui restait du 1^{er} B. E. P. participa à l'opération d'évacuation. Cela représentait trois minuscules compagnies que commandaient Martin, Brandon et le lieutenant de Stabenrath. Le détachement suivit la piste d'envol sous un meurtrier tir de mortier et essaya d'atteindre « Huguette 6 ». Mais les Viets semblaient bien décidés cette fois à ne pas céder la place. Ce fut le dernier combat du bataillon en tant que tel, et quel combat ! 250 légionnaires-parachutistes contre un millier de Viets ! Le B. E. P. y perdit une centaine des siens. « Loulou » Martin reçut cette nuit-là sa troisième blessure et fut obligé d'abandonner le combat. Les lieutenants Fournié, Roux et de Stabenrath furent également blessés. Brandon prit alors le commandement du groupement. Un tir d'obus de 81 s'abattit sur son petit groupe de commandement. Il fut projeté sur le sol avec son radio et s'en tira avec quelques éclats et une surdité de vingt-quatre heures. Le fidèle Duvernet, son adjudant de compagnie, n'eut pas autant de chance. Il fut criblé de morceaux de ferraille et mourut cette nuit-là. Il n'avait plus à craindre d'être défiguré avec sa « balle dans le cul »...

La même aventure se reproduisit pour « Huguette 1 » que deux sections de marche du 1^{er} B. E. P. tentèrent vainement de dégager. Le 23 avril, vers quatre heures du matin, « Huguette 1 » tombait aux mains de l'ennemi.

La chute d'« Huguette 1 » avait de si graves conséquences pour le camp retranché que de Castries décida de reconquérir la position. Bigeard confia la mission au commandant Liesenfelt, patron du 2^e B. E. P.

L'attaque démarra le 23 avril à deux heures de l'après-midi. Ce fut un désastre. Une série de contretemps, une mauvaise coordination des actions de la chasse, de l'artillerie et des troupes au sol, provoqua une catastrophe comme Diên Biên Phu n'en avait pas vécu sur le plan militaire depuis la chute des « Dominique ». Les légionnaires du 2^e B. E. P. donnèrent l'assaut en terrain plat dans des conditions impossibles. Les Viets, qui avaient été matraqués trop tôt et avaient disposé d'une demi-heure pour se ressaisir, les reçurent de belle manière. Les compagnies furent clouées au sol et il fallut renoncer à poursuivre l'offensive. Le décrochage fut aussi meurtrier que l'assaut. Sans avoir rien conquis, le bataillon le plus frais, le seul bataillon presque intact du camp retranché se retrouvait avec 150 hommes hors de combat. Il avait dû laisser sur le terrain 76 des siens. La 7^e compagnie, celle de Lecour-Grandmaison, avait été particulièrement éprouvée. Elle perdait 36 hommes, dont deux lieutenants, Ysquierdo et Mignotte, et trois sergents-chefs ! On vit, ce jour-là, se battre comme un lion le sergent-chef Coalan, le petit Breton de la compagnie para de Morin, qui redeviendra Coatalem au 1^{er} R. E. P. et qui prolongeait alors son second séjour pour la quatrième fois. Blessé douze jours plus tôt, il était reconnaissable aux pansements crasseux qui lui couvraient les épaules et une partie du visage.

Le 25 avril, à la suite de cette malheureuse affaire, les deux B. E. P. furent fusionnés et placés sous le commandement de Guiraud. La 1^{re} et la 4^e compagnie furent confiées au lieutenant de Stabenrath. Luciani la reprendrait dès que son état le permettrait.

La 2 et la 3 à Brandon. La 5 et la 7 (2^e B. E. P.) à Lecour-Grandmaison. La 6 et la 8 (2^e B. E. P.) à Pétré.

Le bataillon de marche de parachutistes de la Légion étrangère reçut pour mission de défendre ce qui restait des « Huguette », c'est-à-dire « Huguette 2, 3, 4 et 5 ». On regroupa les blessés qui pouvaient encore servir une arme au P. A. « Junon ».

Jour après jour, les Viets avaient amélioré leur nouvelle tactique d'asphyxie, ils grignotaient les positions françaises, poussant leurs tranchées jusqu'aux barbelés des points d'appui. En l'honneur du 30 avril, ils avaient apporté des hauts-parleurs jusque-là et s'étaient adressés aux légionnaires. Les Viets avaient terminé par ces mots : « Légionnaires, cessez le combat si vous ne voulez pas vous faire massacrer jusqu'au dernier comme à Camerone. » Des dizaines de voix avaient répondu « Merde ! », et un *Boudin* tonitruant avait éclaté.

Les Viets décidèrent d'en finir. Ils montèrent une grande attaque sur « Huguette 5 », qui démarra le 1^{er} mai. Il y avait huit jours que Luciani, Stabenrath et Boisbouvier tenaient la position. Ils étaient parvenus à empêcher les infiltrations ennemies. De fortes averses étaient tombées et avaient à moitié rempli les tranchées. Les hommes se battaient, l'eau jusqu'au ventre.

Ils avaient résisté dans ces conditions effroyables, mais ils ne purent s'opposer plus de quelques heures au déferlement du bataillon 227 du régiment 322 de Giap. A 2 h 30 du matin, sous une pluie battante, Guiraud envoya Brandon contre-attaquer. A 6 heures, il lança également des éléments du 2^e R. E. I. A 10 heures, « Huguette 5 » et ses abords étaient à nouveau entre les mains du B. E. P. qui avait perdu 88 hommes.

Hélas ! les Viets n'avaient pas de problèmes d'effectifs. Le soir même, à 20 h 15, un matraquage puissant

s'abattit sur le P.A. Les obus de 120 pulvérisaient tout. Puis, avec la soudaineté que connaissaient bien les assiégés de Diên Biên Phu, le monstrueux orchestre changea de ton. Les rafales rageuses et les petites explosions sèches des grenades remplacèrent les explosions sourdes et puissantes des mortiers. Les Viets attaquaient.

Luciani se précipita hors de son abri, suivi de Stabenrath, son adjoint, et de son radio, le caporal Grana. Les Viets suintaient de partout. Par petits paquets bondissants, ils franchissaient quelques mètres en tirant, expédiaient des volées de grenades et disparaissaient dans un trou, une tranchée. Les légionnaires tiraient de longues rafales sur les silhouettes, courbées en deux. Ils faisaient mouche souvent, mais quand ils avaient détruit un groupe, un autre surgissait aussitôt à sa place. C'était un ballet hallucinant. Les petits hommes en vert gagnaient du terrain. Ils étaient trop.

Déjà, Boisbouvier ne répondait plus à la radio. Le jeune lieutenant tenait avec sa section la corne la plus avancée du point d'appui. Dans une carcasse d'enfant fragile et sous un masque de fille timide, le petit officier de réserve s'était révélé un dur. Un vrai, avec le courage, le calme, le coup d'œil, l'efficacité. Une première fois, le 22 mars, il avait été mouché au même moment que Bertrand, son commandant de compagnie. Bertrand avait été tué sur le coup, lui, il avait un trou dans la cuisse droite. Boisbouvier s'était contenté d'un pansement compressif et avait poursuivi le combat. Le soir même, Rondy avait dû l'évacuer d'urgence à l'antenne chirurgicale de Grauwin. Il avait une grave hémorragie. Trois jours plus tard, il reprenait sa section. Le seconde fois, c'était sur « Eliane 2 ». Une explosion l'avait projeté sur le sol. Il était couvert de sang. Comme il ne bougeait plus, ses hommes l'avaient cru mort. Il fut transporté chez

Grauwin, inconscient. Le toubib l'examina. Il avait une dizaine d'impacts. Aucun n'était très grave. Quelques piqûres, un bon coup de rhum et le « petit » Boisbouvier était reparti se battre, couvert de pansements. Ses légionnaires aimaient sa jeunesse. Ils admiraient son caractère. C'était un peu leur grand frère.

Stabenrath se dirigea vers la section de Boisbouvier :

« Où est le lieutenant ? cria-t-il à un légionnaire.

— Par là », fit l'homme en indiquant la direction dans laquelle il s'apprêtait à lancer une grenade.

Boisbouvier et la plus grande partie de ses légionnaires avaient été submergés par les Viets qui continuaient de progresser. Stabenrath appela Luciani à la radio :

« Les Viets sont là, dit-il. Boisbouvier a disparu... »

Luciani écoutait. Il pressait contre son oreille le combiné de Grana qui, le poste radio soudé aux épaules, ne le quittait pas d'une semelle. Avec le bandeau crasseux qui lui barrait la figure, Luciani sortait tout droit d'un roman de Stevenson. Un pirate.

Invulnérable, Luciani, le Luciani d'« Eliane 2 » ? Grana le vit soudain vaciller dans la lueur d'une explosion. Il tenait le combiné, mais son corps s'inclina lentement vers la paroi du boyau et glissa contre elle. La tête du capitaine se pencha vers l'avant. Son casque tomba, roula sur le sol. Il s'écroula enfin, pressant toujours l'appareil contre son oreille. La voix de « Stab » lui parvenait distinctement :

« ... Boisbouvier... disparu... les Viets... »

Puis elle s'éloigna. « Stab » disait :

« ... Répondez... répondez... »

La voix s'éteignit dans le lointain. Grana s'était précipité. Il prit le combiné de la main de Luciani qui le serrait encore.

« Mon lieutenant ! cria-t-il, mon lieutenant ! Le capitaine est... »

Il hésita.

« ... Le capitaine a été touché. Il est tombé.

— J'arrive », répondit Stabenrath.

Grana s'aperçut alors qu'un liquide chaud lui coulait le long de la poitrine. Il était blessé lui aussi. Il ne savait pas exactement où. Il ne sentait rien.

Stabenrath arriva en même temps que les Viets. Il y en avait partout. Ça tirait dans tous les coins, de tous côtés. « Stab » n'hésita pas. Il n'hésitait jamais dans les coups durs. Il récupéra Grana et quelques légionnaires, et bondit hors de la tranchée avec son petit groupe, fonçant vers l'arrière du P. A. S'il y avait une chance, elle se trouvait là-bas, avec les quelques légionnaires qui étaient peut-être encore vivants.

Ah ! comme il était beau, le « Stab » ! Un démon, à la tête de son petit groupe, galopant entre les tranchées qu'il connaissait par cœur et entre les trous d'obus.

Une pensée lui traversa l'esprit : il avait de la chance ! Cent fois il aurait dû y rester. Cent fois. Et surtout le 18 avril, devant « Huguette 6 » quand une balle avait traversé son casque et éraflé son crâne... La chance ! Elle l'abandonna. Il s'effondra, la hanche et le ventre transpercés.

« Huguette 5 » sombrait dans l'agonie. Guiraud avait bien monté une contre-attaque avec Brandon et Domigo. Elle était partie de « Huguette 3 », mais s'était immédiatement heurtée aux Viets qui tenaient les tranchées creusées entre les deux points d'appui. Il n'y avait plus que de rares explosions de grenades sur « Huguette 5 » et des coups de feu isolés qui ponctuaient la fin de combats singuliers.

Grana se glissa vers Stabenrath qui pressait ses mains sur son ventre.

« Attendez, mon lieutenant, murmura-t-il. Je vais voir. »

Il écarta les mains de l'officier, déchira ses vêtements. « Stab » avait reçu une balle et plusieurs éclats. Grana lui mit un pansement individuel. De temps en temps, il jetait un coup d'œil circulaire. Par miracle les Viets ne les voyaient pas.

« Mon lieutenant, dit Grana tout bas, nous sommes à côté des barbelés. Agrippez-vous à moi, nous allons essayer de passer.

— Vas-y ! » répondit Stabenrath.

Les barbelés avaient 1,50 mètre de haut. Il n'était pas question de les franchir. Il fallait se glisser dessous.

Stabenrath s'accrocha d'abord à un bras du caporal, mais quand Grana se mit à ramper sous la première rangée de fil de fer, il dut lui saisir la cheville. Les deux hommes avançaient centimètre par centimètre. « Stab » serrait les dents. Chaque contraction musculaire lui déchirait le ventre. Sa jambe gauche pesait dix tonnes. Grana s'épuisait. Sa blessure saignait. Elle le faisait souffrir. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta.

« On n'y arrivera pas comme ça, mon lieutenant, dit-il. Je vais aller chercher de l'aide. »

Le caporal parvint à traverser le réseau de barbelés, puis, par l'un de ces hasards si particuliers à cette bataille de Diên Biên Phu, réussit à faire plusieurs centaines de mètres à travers les Viets. Quand les casques qu'il aperçut devant lui changèrent de forme, il sut qu'il arrivait chez les Français, et se fit reconnaître. C'était les légionnaires du B. E. P. commandés par Brandon. Il raconta son aventure.

« Je vais envoyer quelques gars chercher le « Stab », dit Brandon. Mais ils risquent de ne pas le trouver. »

Grana avait compris.

« Moi, je le trouverai, mon capitaine. »

Déjà les premières lueurs de l'aube effaçaient l'obscurité. Sous les barbelés, « Stab » continuait à lutter. En s'agrippant au sol, il parvenait à progresser. Il avait le ventre en feu. Mais il savait que l'arrivée du jour le perdrait définitivement. Cette seule idée lui redonnait assez d'énergie pour avancer de quelques mètres. Un bruit de voix lui parvint. Il tendit l'oreille. Ce n'était pas le son nasillard des Viets. Il appela :

« Par ici ! cria-t-il. Par ici... »

— C'est moi, Grana, mon lieutenant. »

Deux heures plus tard, épuisé mais vivant, Alain de Stabenrath était disposé sur la table qui servait de billard à Grauwin. Avant de se laisser endormir, il dit seulement :

« Je veux serrer la main de Grana. »

Le 2 mai, ce fut le tour d'« Huguette 4 ». La garnison était formée de tirailleurs et de légionnaires. Elle tint bon jusqu'au 4. Puis elle fut submergée. Une contre-attaque lancée par Guiraud avec des éléments épars réussit à progresser jusqu'aux abords de la position, mais elle fut stoppée par un tir d'arrêt de l'artillerie viet. Le 6 mai à dix heures du matin. Langlais convoqua les chefs de bataillon survivants pour revoir encore une fois le dispositif. Guiraud fut chargé de tenir les derniers lambeaux des « Huguette » avec les 160 légionnaires-parachutistes qui restaient sur la totalité des deux B. E. P. Les blessés qui pouvaient encore tenir une arme avaient été regroupés. Bouleversante phalange d'éclopés ! On pouvait voir un pourvoyeur servir une mitrailleuse avec le seul bras qui lui restait. Un tireur avait un énorme bandage autour du ventre qui saignait goutte à goutte.

Vers midi, on fit le recensement des hommes valides. Il était question de tenter une percée vers « Isabelle » pour rejoindre le Laos. Une grande excitation s'empara

des survivants. C'était un curieux remue-ménage. Les blessés qui entendaient parler de percée se levaient et suppliaient qu'on les emmène. Il en venait de toutes les petites infirmeries. Ils n'écoutaient plus personne. Ils voulaient partir. On assista à des scènes déchirantes. Des blessés se jetaient de leurs brancards et se mettaient à ramper. Un unijambiste prétendait qu'il pouvait suivre. Les infirmiers couraient dans tous les sens pour récupérer leurs hommes. Ceux, dont l'état ne permettait même pas d'envisager la fuite, pleuraient. Non parce qu'on les abandonnait, mais de honte d'être faits prisonniers.

C'est alors qu'un rugissement de fin de monde couvrit les bruits de bataille. Les « orgues de Staline » faisaient leur apparition dans la guerre d'Indochine.

A vingt-deux heures, le camp retranché subissait une nouvelle grande attaque. Cette fois, c'était les deux dernières « Eliane » qui étaient l'objectif de Giap. A vingt-trois heures, les « Eliane » appelèrent à l'aide. Guiraud expédia les dernières troupes dont il disposait pour aller au secours des camarades en difficulté. Lecour-Grandmaison et Fournié quittèrent « Huguette 2 » pour « Eliane 10 », tandis que Brandon démarrant d'« Huguette 3 » pour rejoindre « Eliane 4 ».

Au même moment — il était près de minuit —, les Viets attaquèrent à l'ouest « Claudine 5 » qui tint deux heures et finit par succomber sous le nombre. Les Viets n'étaient plus qu'à quelques centaines de mètres du P. C. de Castries.

« Eliane 2 » tomba à 4 h 10, le 7 mai 1954.

A 8 h 5, les Viets montèrent à l'assaut d'« Eliane 4 » et « Eliane 10 ». La poignée de légionnaires-parachutistes qui avaient réussi à parvenir jusque-là avec Lecour-Grandmaison, Brandon et Coalan, se battit jusqu'au bout, aux côtés de Bréchnignac, Clédic et Botella. A 9 heures, il n'y avait plus de munitions. Les Viets envahirent le reste du P. A.

A 15 heures, l'attaque viet s'amplifia à l'ouest et au nord tandis que les éléments de pointe venant de l'est traversaient la Nam Youm.

Quand Diên Biên Phu tomba, à 17 h 30, il n'y avait plus un seul légionnaire-parachutiste en état de se battre.

Derrière les collines couvertes de jungle, les Viets chantaient. Ils lançaient en l'air leurs casques de latanier. Ils se donnaient de grandes tapes dans le dos, ils riaient et gesticulaient comme des gamins. Brandon les regarda. Depuis sa capture, le matin, ils cherchaient à obtenir de lui des précisions sur les dernières résistances. Ils voulaient que lui, Nounours, leur serve de guide ! Soudain, cette allégresse... Brandon comprit tout de suite. Les Viets avaient gagné. C'était fini. Les derniers P. A. avaient été submergés. Diên Biên Phu était tombé. Il baissa la tête. Mais un officier viet, revenu vers lui en courant, lui arracha la carte qu'il tenait toujours dans les mains :

« Nous n'avons plus besoin de vous, cria-t-il avec un rictus au coin des lèvres, votre général s'est rendu. Vous êtes vaincu, vain-cu ! Vous entendez... vain-cu ! »

Et il éclata d'un rire mauvais en poussant brutalement l'officier vers un groupe de soldats auxquels il donna l'ordre de l'emmener. Sur son visage ravagé par la fatigue, Brandon sentait les larmes se frayer un passage à travers la crasse et une barbe de plusieurs jours. Il savait bien que le camp retranché finirait par tomber. Depuis des semaines, il ne se faisait plus d'illusions sur les chances qu'il avait d'être secouru de l'extérieur. Il aurait fallu un miracle. Et des miracles, à la guerre, il n'y en a pas souvent. Oui, il le savait, mais il refusait de toutes ses forces l'idée de la défaite. A présent, il la sentait. Elle était là. Totale. Ecrasante. Oppressante. Les petits hommes verts avaient vaincu les grands Européens. Ce déséquilibre

Le 15 et mes derniers jours de combat.
Mon camarade 2 attaqué d'ignar part
à chain le tu vis et violent, 120 et 105
Je par en puis de le ni bien que long
que 5^e fois je mis dans le drain et
je dois traverser la partie nue sous
un feu extrêmement violent. Nous
bondissons par petits sauts. Au 2^e bond
je mis l'épaule par belle à la poitrine, puis
par le dos - Mon camarade et celle de gain
en agent de me sortir de là y venant
et repartant. Je change de trou et un 105
tombe sur celui que j'ai quitté.
Par 2^e je mis resté là, ensuite à 1m
par des 105 qui vient par 6 - J'ai fini
J'ai en le moment de demurer on
j'appelais l'obus dans mon trou. J'étais
triqué sérieusement. On aller au drain
il fallait faire 50m, et moi deux seuls
on m'a donné le courage et la force de
le faire quand j'ai vu la lie refluer
en désordre. Que de mots autour de moi
Je me suis levé, j'ai marché et droit,
je suis tombé ds le drain, j'ai bouché
ma plaie soufflante avec mon pouce,
je me suis traîné à 4 pattes

DIÊN BIÊN PHU. — La poitrine défoncée par un éclat de mortier, le lieutenant Bonnel avait été empaqueté dans un plâtre qui lui couvrait la moitié du corps. Ce corset fut d'abord pour lui un fardeau insupportable qui lui bloquait la cage thoracique et l'empêchait de respirer, du moins en avait-il l'impression. Pourtant, Bonnel accepta peu à peu sa gênante carapace. Elle devint son compagnon fidèle, son coffre-fort. Il y dissimula des piastres, des objets personnels et ceux qu'on lui confiait : trois films de Pierre Schoendorffer, quelques pellicules de Camus. Il y dissimula surtout un carnet sur lequel il griffonnait ses pensées intimes. Et le jeune lieutenant parviendra à tenir son journal de captivité... un journal de confiance et de désespérance alternées, peut-être le seul qui fut jamais rapporté des camps viets.

physique ajoutait quelque chose de grotesque à la situation de prisonnier.

Brandon fut poussé en avant pendant trois heures, seul au milieu des Viets qui ne cessaient de hurler leur joie. Il marchait comme un automate, dans cet état second, commun, depuis deux mois, à tous les combattants de Diên Biên Phu. La piste s'élargit brusquement, Brandon déboucha dans une clairière. Un rayon de joie inonda son cœur : Bréchignac et Bottella étaient là, gardés par des *Bo-đoi*. Il ne vit pas tout de suite qu'on les avait attachés comme de vulgaires bandits. Il ne vit que leurs yeux, où luisait la fraternité du monde. Des yeux d'officiers vaincus, mais qui s'étaient battus jusqu'à la limite de leurs forces, qui avaient fait bien plus que leur devoir de Français, leur devoir d'hommes. Ils n'éprouvaient aucune honte pour eux-mêmes, mais une honte immense pour leur pays. Si leur honneur n'était pas atteint — ils en avaient instinctivement conscience —, l'honneur français était bafoué.

Brandon fut attaché à son tour. Peu à peu, le petit groupe se gonfla des officiers que les Viets amenaient individuellement ou par paquets de cinq ou six. Ils restaient silencieux. Ils se comptaient. Quand deux camarades se retrouvaient, de larges sourires éclairaient leur visage. En fin de journée, arriva un groupe plus important que les autres : les officiers supérieurs de l'état-major de Castries. Leur vue fit mal aux jeunes officiers qui ressentaient un sentiment partagé entre la solidarité et le mépris. Ils ignoraient encore comment les choses s'étaient déroulées au P. C. du général. Mais ils devinaient que la page d'histoire qui venait d'être écrite n'avait pas été tournée en beauté. Chacun avait l'impression que le général avait raté un je-ne-sais-quoi, un geste, une attitude, un mot, quelque chose qui manquerait définitivement à la bataille de Diên Biên Phu.

Seuls, dans le groupe formé par l'état-major, Bi-geard et Langlais se sentirent accueillis en frères. On savait qu'ils avaient tenté l'impossible et payé de leur personne : ils avaient droit à l'estime. Ils étaient de la cohorte des seigneurs. Langlais, qui, de toute la bataille, n'avait pas quitté son béret rouge, portait maintenant un chapeau de brousse. Son béret, il l'avait brûlé dans son abri avant le cessez-le-feu pour ne pas le laisser aux mains de l'ennemi. Brandon parvint à se faufiler à côté de lui.

« Pour le 14 juillet et le défilé, mon colonel, c'est raté, vous ne croyez pas ? »

Un sourire glissa dans les yeux du patron des paras, un sourire qui adoucit à peine ses traits décomposés par l'épuisement et la détresse. Il fouilla la poche supérieure de sa chemise, en tira une « Troupe » qu'il glissa entre les lèvres de « Nounours ».

« T'inquiète pas, mon vieux. On s'en sortira. Fume toujours celle-là en attendant le défilé. »

On sépara les officiers supérieurs des officiers subalternes. La longue marche vers les camps commençait.

A Diên Biên Phu, le 7 mai, une demi-heure après la fin des combats, les Viets avaient obligé les Français à sortir tous les blessés des abris sans tenir compte de leur état. Spectacle lamentable. Toute la misère du camp retranché s'étalait là, au grand jour. Les blessés étaient étiquetés, classés, séparés. Il y avait les « graves », les « moyens », les « légers ». Les « graves », destinés en principe à l'évacuation, furent transportés au camp des P. I. M.; les « moyens » près du dépôt de munitions. Quant aux « légers », ils restèrent à l'antenne.

Le lendemain, les « légers » et les « moyens » quittèrent la cuvette, à destination du Nord. Alain de Stabenrath se trouvait parmi eux. Son état général était pourtant inquiétant. Sur le brancard que portaient deux Sénégalais, il n'était plus qu'une pauvre

silhouette décharnée d'où émergeait un énorme plâtre.

Ordres et contrordres se succédèrent. On fit faire plusieurs kilomètres à « Stab » dans un sens, puis dans un autre. En fin de compte, « Loulou » et Guiraud, stupéfaits, virent arriver le malheureux au camp léger installé par les Viets à 20 kilomètres de Diên Biên Phu. Révolté, Guiraud demanda au chef de camp que cet officier soit renvoyé sur Diên Biên Phu. Il obtint gain de cause après de longues palabres.

« Stab » avait supporté ces quatre jours de brancardage avec résignation. Il était miné par la dysenterie. Quand on le glissa enfin sous le parachute qui servait de tente-hôpital à une quinzaine de grands blessés, un pauvre sourire illumina sa figure amaigrie. Il venait d'apercevoir à l'autre bout un jeune camarade du B. E. P., le lieutenant Roux, qui avait été blessé sur « Eliane 4 », la veille de la chute du camp.

Les blessés étaient tous immobilisés. Leurs brancards étaient rangés sur deux lignes. Ils se parlaient d'un brancard à l'autre. « Stab » raconta ce qu'il avait vu pendant sa pérégrination chez les Viets. Il avait été très impressionné par la puissance de leur armement.

« J'ai vu les « orgues de Staline », précisa-t-il. Je les ai comptés. Il y en avait quinze ! »

Les Viets faisaient uniformément aux blessés affaiblis des piqûres de sérum glucosé. « Stab » en reçut une, comme Roux, le 13 dans la matinée. En début d'après-midi, les conversations allaient bon train. Les Viets avaient promis la libération des blessés prisonniers. Chaque fois que la toile de la tente se soulevait pour laisser passer quelqu'un, un espoir naissait. Les transports allaient-ils commencer ? Vers quinze heures, « Stab » reçut une nouvelle injection de sérum, car il s'affaiblissait de plus en plus. Peu après, le légionnaire qui était allongé sur le brancard voisin dit :

« Le lieutenant est mort. »

Alain de Stabenrath, le héros d'« Huguette 5 », avait rendu son âme à Dieu discrètement, modestement. Le petit « Stab » faisait toujours les grandes choses avec modestie.

« Faites-moi passer ses objets personnels, dit Roux. Je les porterai à sa famille. »

On lui passa la montre-bracelet au moment où les Viets entraient pour enlever le corps. Roux regarda machinalement le cadran. Il était 15 h 45.

LES HORIZONS PERDUS

Le matin du 8 juillet 1954, un capitaine franchit la porte du P. C. DU 1^{er} B. E. P., à Haiphong. Taille élancée, hanches minces, il avait le pas long et élastique des félins. Les anciens reconnurent sa silhouette, son œil clair et son nez busqué qui avançait comme un bec. Car Hélie Denoix de Saint-Marc n'était pas un inconnu chez les légionnaires-parachutistes.

Il y avait deux mois que la place forte de Diên Biên Phu avait succombé, deux mois que les syllabes maudites résonnaient comme un glas dans le cœur des soldats. A la cité universitaire de Bach Mai, le lieutenant Chalony, commandant la base arrière du B. E. P., s'était retrouvé devant des monceaux d'affaires mortes, des paquetages, des cantines et des sacs marins qui s'empilaient comme des cadavres. Une poignée de gradés et légionnaires s'était regroupée autour des quelques officiers qui avaient été blessés à Diên Biên Phu suffisamment tôt pour bénéficier des dernières évacuations : Thibout, de Touchet, Molinier. Trois jeunes sous-lieutenants de réserve, volontaires pour servir en Indochine, Peyrat, Petit et Le Pen, avaient

apporté la réponse d'une certaine France aux questions que l'on se posait. Et l'on avait noté avec satisfaction que Jean-Marie Le Pen s'était engagé bien que pupille de la nation et dispensé d'obligations militaires. Le 28 juin, la base arrière du B. E. P. avait été transférée à Haiphong où elle se gonfla des renforts arrivés de métropole et d'Afrique du Nord. C'est là que le 1^{er} B. E. P. redevint progressivement une unité opérationnelle. C'est là qu'arriva, ce matin de juillet, le capitaine de Saint-Marc. Il n'avait que trente-deux ans, mais c'était déjà un homme d'expérience.

Dernier-né d'une famille de sept enfants, Bordelais par sa mère, Périgourdin par son père, Hélié est un petit garçon qui admire ses parents et aime sa province natale, mais qui se passionne pour l'histoire, en rêvant de grands espaces et de terres inconnues. En 1939, à dix-sept ans, il veut s'engager. Son père s'y oppose. Mais après la défaite de 1940 qui le marque à jamais, rien ni personne ne peut l'empêcher de lutter contre l'occupant. Les regards tournés vers de Gaulle, Londres, la France libre et ses combats, Hélié devient agent de liaison. Il emploie tout son temps libre à faire des trajets vers la frontière d'Espagne.

Candidat à Saint-Cyr, il fait la connaissance, en 1941, à l'école de Sainte-Geneviève-de-Versailles, d'un grand jeune homme aux yeux bleus appelé Morin. Morin, très réservé, ne parle presque pas. Mais son intelligence et sa facilité font l'admiration des uns et découragent les autres. Sa personnalité reste énigmatique.

Hélié de Saint-Marc décide, en 1943, de rejoindre la France combattante, via l'Espagne. Le 13 juillet, l'organisation des passages clandestins le prend en charge à Perpignan. Le transport commence bien. La camionnette dans laquelle les hommes sont entassés gravit allègrement les pentes qui mènent au col du Perthus. Peu avant minuit, elle s'engage sur un mauvais chemin. Il ne reste qu'une faible distance à parcourir avant

de mettre pied à terre quand des hommes armés lui barrent le chemin. La Gestapo ! Des S. S. cernent le véhicule. Saint-Marc et ses camarades sont arrêtés.

Pour le jeune candidat à Saint-Cyr, commence alors un terrible apprentissage de la vie qui va durer vingt-deux mois. Commencé dans les cachots de la citadelle de Perpignan, il se poursuit au camp de triage de Compiègne. C'est ensuite le transfert à Buchenwald dans un wagon où s'écrasent cent vingt déportés. Ce qu'endure alors Hélie de Saint-Marc, à vingt et un ans, est effroyable. Des hommes, des femmes et des enfants meurent d'étouffement et de soif. Leurs cadavres collés aux vivants glissent lentement vers le plancher du wagon où ils sont piétinés.

Saint-Marc, jeune bourgeois pétri de principes et de préjugés, avec des idées arrêtées sur l'humanité, les hiérarchies qui l'organisent, les bons, les mauvais, le bien et le mal, la vérité et l'erreur, réalise son ignorance. Il découvre la peur, la souffrance, la faim, les limites de la résistance humaine. Il apprend surtout à connaître les hommes tels qu'ils sont dans l'épreuve, sans leur vernis, parfois avec leur générosité, le plus souvent avec leur égoïsme et leur lâcheté.

Pour lui, c'est une remise en question de toutes ses certitudes. Au contact des souffrances et de l'injustice qu'il rencontre brusquement, sa foi chrétienne vacille. Il côtoie de jeunes communistes, admire leur tenue, leur solidarité. Le soir, assis auprès d'eux, il fait connaissance de cette phraséologie qu'il retrouvera si souvent plus tard, une phraséologie au-delà de laquelle il perçoit un idéalisme sincère.

Dans cette vaste société, strictement hiérarchisée, que constitue un camp de concentration allemand, les « droit commun » représentent la classe dirigeante incontestée. Les Français, arrivés les derniers, méprisés, occupent les rangs inférieurs. Ce sont les damnés de cet impitoyable monde concentrationnaire.

Pendant l'hiver 1943-1944, Hélié de Saint-Marc tombe malade. C'est grave. Très grave. Une forge souffle dans sa poitrine. Un médecin diagnostique une pleurésie purulente. A Buchenwald, ce genre de maladie ne pardonne pas. Mais Saint-Marc est déjà un homme si attachant que les camarades décident de le sauver. Ils prennent pour lui les plus grands risques, dérobent médicaments et nourriture. Une chaîne de solidarité se forme. Saint-Marc échappe à la mort.

La nouvelle du débarquement de Normandie apporte un peu d'espoir. Comme si l'extrémité du tunnel apparaissait enfin. Mais il reste encore un an à vivre en enfer ! Un jour, à l'arrivée d'un convoi de nouveaux déportés au « petit camp », Saint-Marc aperçoit une grande silhouette flottant dans une vieille défroque kaki. Un sourire narquois, un regard... c'est Morin ! Les deux amis ne peuvent échanger que quelques mots; ce sera leur seule entrevue.

Dans une usine souterraine, Saint-Marc travaille douze heures par jour à la foreuse pneumatique. Il s'agit de percer des galeries dans lesquelles seront installées des chaînes de montage de V I. Bruit, poussière, chiens policiers, lumières de projecteurs, nourriture dérisoire. Pire que le bagne. Les nouvelles des fronts sont mauvaises pour les Allemands. Ordre est donné d'accélérer la cadence. Les gardiens s'énervent. Les coups pleuvent. Le ravitaillement diminue, la mortalité augmente. Sans l'aide d'un Letton, camarade d'équipe, mineur de son métier, solide comme le roc, Saint-Marc ne pourrait supporter le rythme. Il vit pendant six mois côte à côte avec cet ami, militant communiste qui tente de l'endoctriner dans un jargon germano-polonais impossible.

En avril 1945, hébété, à bout de force, Hélié de Saint-Marc est libéré. Il pèse 42 kilos, il crache du sang, n'arrive plus à marcher. Il a d'immenses trous de mémoire. Pendant une semaine, Saint-Marc ne se

souvent même plus de son nom. Hospitalisé à Magdeburg dans un hôpital américain, il voit un jour, à travers un brouillard, une silhouette puissante se pencher vers lui. Il reconnaît son ami Letton.

« Adieu, Hélié !

— Où pars-tu ?

— Armée soviétique. »

Les deux hommes se serrent longuement la main, comme s'ils voulaient retenir quelque chose qui allait leur échapper. Puis le colosse s'éloigne, fait un geste et sort. Saint-Marc ne le reverra pas.

Au bout de longs mois, guéri et retapé, Hélié de Saint-Marc, sans l'ombre d'une hésitation, reprend la carrière des armes. Il passa d'abord deux mois au camp du Ruchard où il retrouve Morin et les anciens déportés. Après son temps d'école à Coëtquidan comme saint-cyrien et un stage à Auvours, il choisit la Légion. Il voulait subir au plus vite l'une des rares épreuves qu'il n'eût pas connues, celle du feu. En 1948, il débarqua en Extrême-Orient pour un premier séjour, au 3^e R. E. I.

Le lieutenant qui arrivait en Indochine ne voyait plus le monde avec les yeux d'un jeune homme de vingt-six ans. Certes, il rêvait d'action. C'était un « animal d'action ». Saint-Marc trouvait dans la Légion l'ordre militaire qu'il espérait. Mais il voulait comprendre, et ne croyait plus aux grandes simplifications qui permettent d'étiqueter les hommes et de classer les causes. Les épreuves de la déportation l'avaient rendu plus humain, plus nuancé.

Installé avec sa section à la frontière de Chine, à Ta Lung, Saint-Marc arma une quarantaine de partisans et prit contact avec les villageois. Tous lui posaient la même question :

« Resterez-vous ici ? » Pris de court, Saint-Marc ne savait que répondre. Il n'avait reçu aucune consigne. Aucune perspective d'avenir n'avait été fixée. Pourquoi les Français étaient-ils ici ?

En 1949, il reçut un ordre qui, pour la première fois, le fit sursauter. Une rame de camions vides arrivait à son poste de Ta Lung pour aider au repli de la garnison sur Dong Khe.

« Et la population ? demanda-t-il. Que devient-elle ?
— Une partie sera transportée jusqu'à Dong Khe. Les autres seront désarmés et laissés sur place. »

On évacua donc, dans une ambiance de panique et de honte. Les partisans se replièrent à marche forcée. Quatre jours après, Saint-Marc apprit par un fuyard le massacre de ceux qui avaient cru en lui et qu'il avait dû abandonner.

Pendant cette période, il eut l'occasion de voir à l'œuvre la compagnie para de Morin. Le désir lui vint de devenir, lui aussi, légionnaire-parachutiste.

En 1953, au terme de son second séjour, effectué cette fois au 2^e B. E. P., Saint-Marc quitta l'Indochine avec lassitude. Il savait très bien que la France n'était pas en mesure de dominer une situation qui lui échappait de plus en plus. Quand, affecté au 11^e bataillon de choc en métropole, il entendit les bruits de Diên Biên Phu, il se porta volontaire pour retourner en Indochine. Mais on ne put le faire partir à temps. Il n'arriva à Haiphong que le 8 juillet 1954, et entra au P. C. du 1^{er} B. E. P. pour prendre le commandement de ce qui en restait.

C'était l'époque pénible et déchirante qui précédait le cessez-le-feu, l'époque des derniers engagements. Ordre était donné de réduire progressivement le dispositif. Abandonner le delta signifiait abandonner des populations entières, notamment celles des évêchés que les Français avaient cherché à « compromettre » pendant des années et qui s'étaient rangées à leurs côtés les armes à la main. Le désespoir de ces êtres était bouleversant. C'était le début d'un exode lamentable vers la mer et vers le Sud. Les moyens mis à la

disposition des soldats pour évacuer les civils étaient ridiculement faibles. Cela ne pouvait que se terminer par un drame.

Le 20 juillet 1954, le feu cessa.

Quand on connut les clauses de l'accord, l'exode se transforma en une fuite éperdue. Le 1^{er} B. E. P. comptait encore des combattants vietnamiens. Et à proximité, était cantonné un bataillon de parachutistes vietnamiens. On osait à peine regarder ces anciens camarades de combat, originaires de la province qu'on allait livrer au Vietminh. Les uns désertèrent. On désarma les autres. Ils regardaient les soldats français sans rien dire. Ce qu'ils éprouvaient, c'était du mépris, peut-être de la haine.

Avant de quitter le Tonkin, le 1^{er} B. E. P., impuissant, assista à des scènes tragiques. Les civils s'entassaient sur les quais et sur les plages, se bousculaient pour se faire embarquer sur des chalands qui devaient les mener vers les bâtiments de la Marine nationale, mouillés au large. La crainte d'être laissés sur place rendait ces malheureux hystériques. On se battait au milieu du vacarme, des cris de femmes, des hurlements d'enfants.

Tout à coup, la foule comprit que les bateaux levaient l'ancre. Elle devint folle. Une sorte de vague la parcourut et elle se précipita dans la mer. Quelques hommes réussirent à se hisser dans les barques où des grappes de mains tentaient de s'accrocher. Beaucoup périrent noyés, beaucoup de femmes et d'enfants...

Le 26 août 1954, le bataillon, gonflé de nouveaux renforts, fut transféré à Hué, juste au sud de la ligne de démarcation, dans une région qui restait sous le contrôle du président Diem. Il parcourut la « Rue sans Joie », puis toute la zone côtière. On avait affecté au 1^{er} B. E. P. des officiers de Légion cavaliers : les capitaines Germain, Giese, Abraham. Ils apportaient avec eux une joie de vivre qui aida les hommes du ba-

taillon à surmonter la tristesse des dernières semaines.

La morosité n'était d'ailleurs pas de mise dans cet univers viril où les divertissements n'étaient pas toujours des jeux d'enfants de Marie. L'un d'eux se termina mal. Le sergent-chef M... se tira une balle dans la tête. On fit une enquête et l'on découvrit le pot aux roses.

La veille au soir, les sous-officiers avaient mené joyeuse vie. Quand l'euphorie atteignit son comble, l'un d'eux proposa une « course contre la montre ». Oh ! il ne s'agissait pas de battre les records des rois de la pédale ! Ou, du moins, s'agissait-il d'une pédale bien particulière, puisque l'épreuve consistait à foncer au bordel en tenue de combat, à se déshabiller dans les meilleurs délais, à chavirer promptement une pensionnaire de Mme Huguette, à tirer une salve dans les meilleurs délais et à se rhabiller aussi vite que possible. L'épreuve était, bien entendu, contrôlée et chronométrée.

La course démarra à vive allure. Mme Huguette trouvait bien que la chose manquait de sentiment, mais, tout compte fait, la cadence rapide faisait son affaire. Tout alla bien, et dans une ambiance de fête, quand on entendit la voix chantante d'une fille annamite qui s'esclaffait :

« C'est lui... Tout petit *quenai*... Pas pouvoir tirer le coup... »

L'affaire n'aurait été que drôle si M..., le sous-officier déficient, ne l'avait prise au tragique. Se crut-il déshonoré par la révélation de son impuissance ? Revenu dans sa chambre, il prit son pistolet et se fit sauter la cervelle.

Plus ancien que Saint-Marc, le capitaine Germain commandait le bataillon. Il rassembla les sous-officiers :

« Qui a organisé ce jeu stupide ? » leur demanda-t-il.

Un adjudant avança d'un pas. C'était un hercule, le képi légèrement incliné sur le côté, le regard perçant, la mâchoire carrée.

« Moi, mon capitaine.

— Eh bien, Degueldre, je vous félicite ! »

Roger Degueldre n'avait pas l'habitude de fuir ses responsabilités. Il n'était arrivé au B. E. P. que depuis quelques mois, le 4 septembre 1954, mais sa personnalité en faisait déjà un chef de file des sous-officiers. Une force de la nature, Roger Degueldre ! Haut, large, bien découplé. De la prestance et de l'autorité dans le geste, il se distinguait par le tonus qu'il manifestait en toutes circonstances. Il avait plongé à la Légion un jour de septembre 1945 pour des raisons que lui seul connaissait et qu'il ne jugeait pas utile de révéler. On racontait qu'il s'était engagé dans la Légion wallonne à l'âge de dix-sept ans, qu'il avait été F. T. P., qu'il était marié, qu'il avait perdu son père pendant l'occupation ou qu'il avait rompu avec sa famille. Lui laissait dire, en souriant, comme s'il considérait que cela n'avait pas ou plus d'importance, et comme si tous ces racontars soulignaient heureusement les traits énigmatiques du personnage qu'il était.

On savait seulement avec certitude qu'il avait fait à la Légion un début de carrière fulgurant au 1^{er} Etranger de cavalerie, brigadier deux mois après son engagement, maréchal des logis six mois plus tard. Un fameux combattant, on le savait aussi, qui s'était distingué à maintes reprises pendant son premier séjour de trois ans. Un jour de violent accrochage, il avait bondi dans un crabe en flammes, en avait extrait toutes les munitions de Piat qui risquaient d'exploser, puis, sous le feu de l'ennemi, était parvenu à le faire remorquer. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'imagination des jeunes sous-offs qui regardaient le grand adjudant avec admiration. Ils ne savaient pas que Degueldre avait sauvé deux fois la vie de son commandant. Ils l'apprendraient plus tard...

Survint un événement de routine qui, en fait, eut une importance considérable pour l'avenir du batail-

lon : l'arrivée d'un grand ancien, auréolé de prestige, le chef de bataillon Jeanpierre. Pour tous les officiers, sous-officiers et légionnaires-parachutistes, Jeanpierre était l'homme qui avait réussi, grâce à ses qualités de guerrier, à son sens du terrain et surtout à son énergie, à sortir une poignée de survivants de la tuerie de la R. C. 4. On connaissait mal les détails de ce drame. D'abord, bien sûr, parce que le commandement n'avait pas intérêt à ce que l'on épiluguât sur une tragédie dont il était entièrement responsable, mais aussi parce que Jeanpierre n'était pas homme à « raconter sa vie ». Et pourtant, cette vérité, cachée par le commandement, eût été profitable : on ne forme pas une armée en déguisant les défaites en victoires... Quoi qu'il en soit, le nom de Jeanpierre évoquait pour chacun les héroïques combats au cours desquels le B. E. P., en se sacrifiant pour les autres, avait été anéanti pour la première fois.

Coïncidence : Jeanpierre prit le commandement du 1^{er} B. E. P. le 1^{er} novembre 1954, à la Toussaint. Ce jour-là, la guerre d'Algérie commençait.

Le 8 février 1955, le 1^{er} B. E. P. embarqua au cap Saint-Jacques, à bord du *Pasteur*. Un grand silence tomba sur le navire quand les chaînes commencèrent à remonter les ancres. Les yeux fixés sur le rivage, les hommes du 1^{er} B. E. P. tentaient de fixer dans leur cœur les couleurs, les parfums et les images de cette terre qu'ils avaient tant aimée, dans laquelle ils avaient enterré tant de leurs. Jamais ils ne pourraient oublier ces hommes durs, fiers, secrets, ces compagnons à la fidélité sans faille. La honte se mêlait à la tristesse. Ils savaient qu'ils partaient en vaincus, malgré tant de sang versé et de sacrifices consentis.

Quand la côte basse de l'Indochine disparut dans le lointain, ils surent que ces horizons perdus hantaient à jamais leur mémoire.

Colonel chef de corps

LIEUTENANT-COLONEL
COMMANDANT EN SECONDE

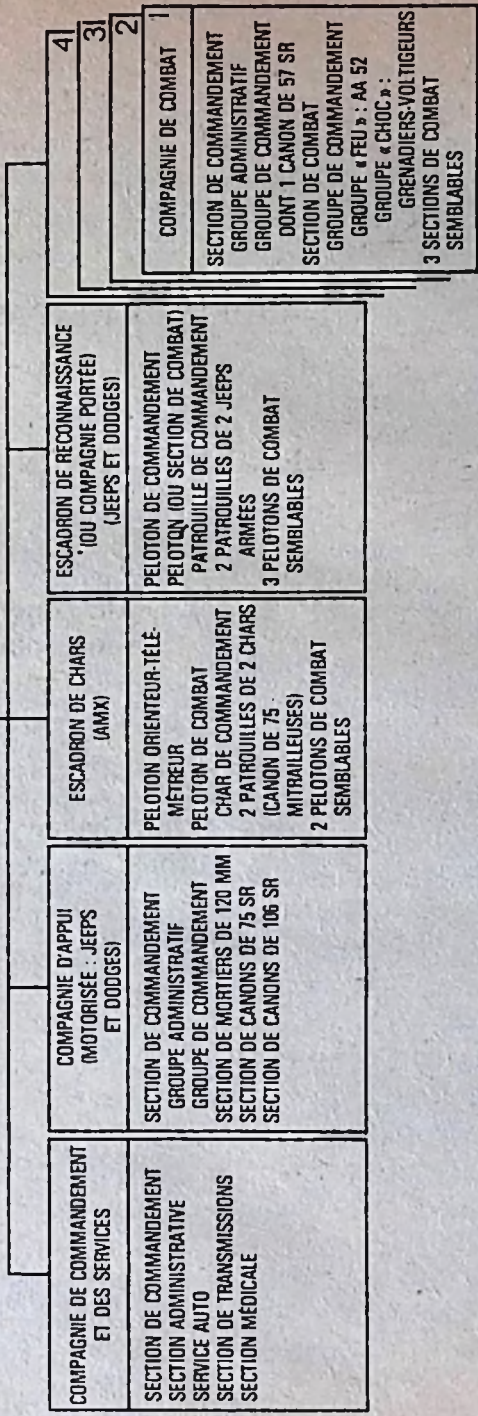
CAPITAINE « MAJOR »
ADMINISTRATION

ASSISTÉ DE OFFICIER DES EFFECTIFS
OFFICIER DU MATÉRIEL
OFFICIER TRÉSORIER

CHEFS DE BATAILLON
OU CAPITAINE ADJOINTS

OFFICIER DE
TRANSMISSIONS

MÉDECIN



RÉGIMENT (1955-1961)
1er R.E.P.

DEUXIEME PARTIE

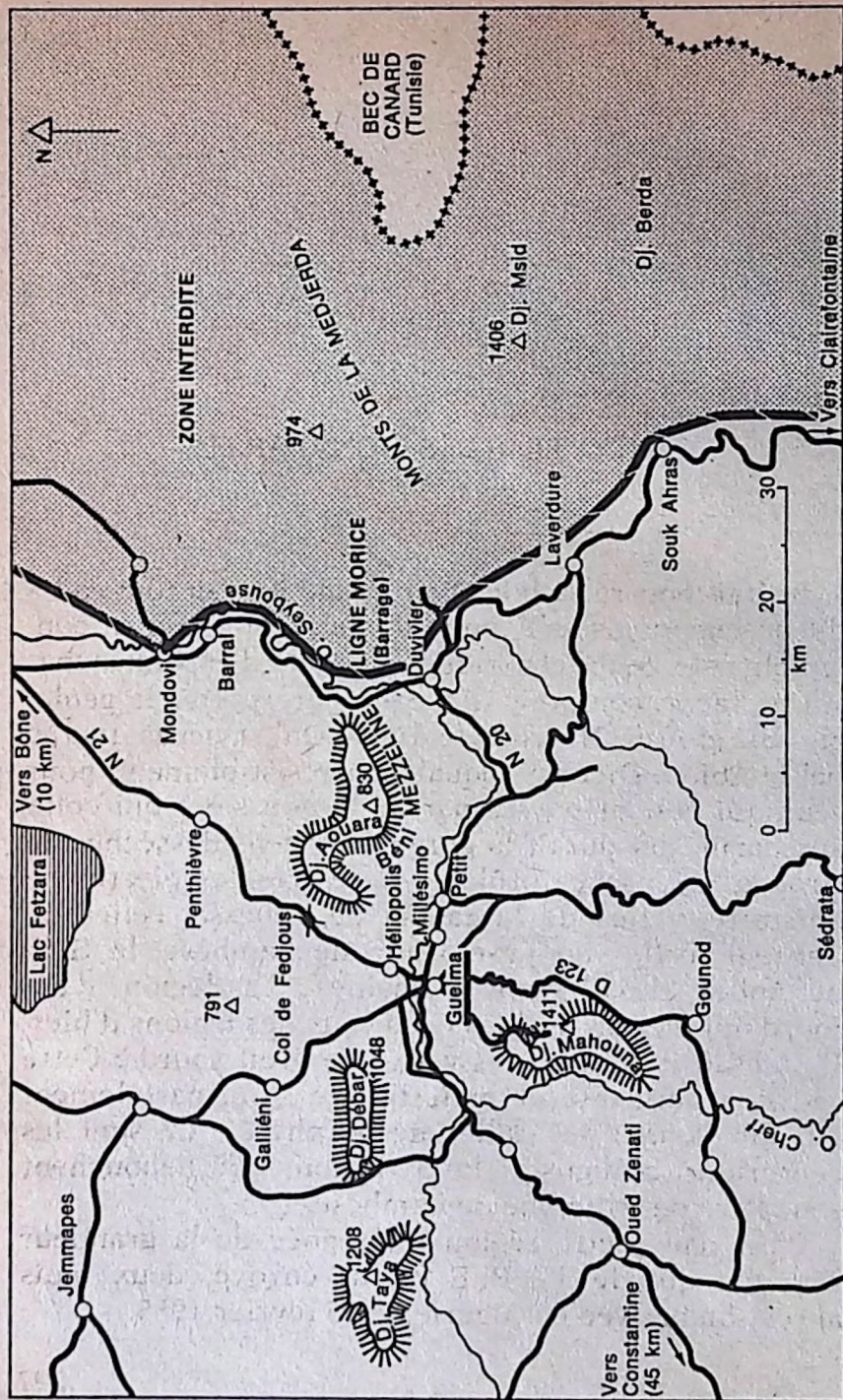
LE 1^{er} R. E. P. EN ALGERIE

« De quoi vous plaignez-vous ?
Je vous fabrique de la gloire... »

(Lieutenant-colonel JEANPIERRE,
Guelma, 1958.)

« Chaban vous admire... Delmas
vous envie ! »

(Jacques CHABAN-DELMAS,
Guelma, 1958.)



L'EGYPTE SANS BONAPARTE

« IL était bourré, le bon Dieu, quand il a fait tout ça ! » dit un légionnaire au capitaine de Saint-Marc, en contemplant le relief chaotique et désolé des Nemencha.

Une façon comme une autre d'interpréter la géologie. Bir el-Ater, Negrine, le djebel Onk, Ouenza, le djebel el-Abiod, Djeurf évoquaient irrésistiblement, pour ceux qui étaient passés par là, la poussière qui colle aux narines et durcit la gorge, les oueds desséchés, le sirocco, les roches brûlantes... les vieilles pierres de l'histoire, celles de la zaouïa de Tébessa, celles du Tabzent, celles du praetorium de Lambèse, la Sidi-bel-Abbès des légions romaines. La légion d'aujourd'hui mettait ses pas dans ceux des légions d'hier. Il suffisait de fermer les yeux : ce bruit sourd ? Cette cadence puissante et majestueuse ? Ce martèlement qui fait sonner les dalles de porphyre ? Ce sont les centurions d'Augusta, la 3^e légion, qui débouchent sous l'arc de triomphe de Lambèse.

C'est dans cette région imprégnée de la grandeur romaine que le 1^{er} B. E. P. fut envoyé, deux mois après son arrivée en Algérie, le 25 février 1955.

Le 1^{er} septembre 1955, le 1^{er} B. E. P. devint le 1^{er} R. E. P. Transformé en régiment, le bataillon gravissait un échelon dans la hiérarchie militaire. S'il perdait ainsi son glorieux fanion d'Indochine, il recevait, en échange, un drapeau, son drapeau, symbole auquel la tradition de l'armée française a, de tout temps, attaché un si grand prix. Le 1^{er} R. E. P. s'intégrait à la 10^e division parachutiste, commandée par le général Massu.

Quand l'hiver s'abattit sur Tébessa, le régiment y était encore implanté. Le froid, la neige, le vent glacial succédèrent à la chaleur torride avec une brutalité qui surprit ceux-là même que plus rien ne surprenait. La fatigue des hommes était immense.

Jeanpierre avait mené le bataillon d'une main ferme et sûre. Il lui avait imprimé sa marque. Avec lui, rien n'était laissé au hasard. Son exigence éliminait toute fantaisie. Il n'admettait pas que l'on pût servir au B. E. P. sans avoir le feu sacré. Son bataillon bien en main, il caressait l'espoir secret de figurer au tableau d'avancement pour le grade de lieutenant-colonel. S'il y était « accroché », il pourrait prétendre au commandement du « régiment ». Sinon, il devait s'effacer derrière un patron plus ancien. Le commandement n'exauça pas ses vœux : il ne fut pas au tableau. Le 6 février 1956, le 1^{er} R. E. P. reçut son premier chef de corps, le lieutenant-colonel Brothier.

Brothier et Jeanpierre étaient deux hommes profondément différents. L'équilibre entre les deux officiers ne se fit pas d'un seul coup ni sans grincements de dents. Il n'était pas simple d'allier la brutalité de Jeanpierre à la souplesse de Brothier, le souci du détail du premier au commandement par la confiance du second. Jeanpierre partageait la vie du légionnaire avec volupté. Il s'attachait à ne bénéficier d'aucun avantage matériel. « Le sac au dos, la gourde bien remplie », comme le dit la chanson, il vivait au ras

du sol, vérifiait la position d'un F. M., l'entretien d'un véhicule, les connaissances de tous. Il faisait de l'instruction permanente. Il ne passait sur rien.

Un jour, le lieutenant Bonelli avait fait une légère erreur topographique. Il avait rendu compte qu'il se trouvait en un point alors que Jeanpierre, à la jumelle, ne voyait personne à cet endroit. L'incident était minime. Il fut rapidement clos. Quinze jours plus tard, nouvelle opération dans ce secteur. Jeanpierre s'arrête personnellement sur le point en question, laisse passer tout le bataillon. Arrive Bonelli qui était en queue.

« Bonelli, la cote 736, c'est là, dit Jeanpierre en frappant le sol du talon. Au revoir. »

Plus il était dur avec lui-même, plus il se sentait en droit de l'être avec les autres. Il tirait d'une sorte d'ascèse la légitimité de son commandement. « Vous ne m'obéissez pas parce que j'ai quatre ficelles sur les épaules, mais parce que je suis le meilleur, le plus solide d'entre vous, parce que je connais le métier mieux que vous. »

Brothier, lui, se sentait plutôt de droit divin. « Je suis ce que je suis, mais j'ai cinq ficelles. Je suis le patron. Ceux que cette évidence chagrine peuvent aller traîner leurs bottes ailleurs. Je ne les retiens pas. » Brothier arrivait en souplesse. C'était son style. Il n'était pas de ceux qui veulent systématiquement faire passer leurs prédécesseurs pour des incapables. Il recevait toujours un commandement comme un honneur. C'était sa classe. Il connaissait les affres du tableau. Il savait que Jeanpierre en avait gros sur le cœur. La malchance de Jeanpierre avait été sa chance. Mais il souhaitait que chacun tirât le meilleur parti d'une situation qu'il n'avait pas choisie.

Ce fut difficile. Jeanpierre avait déjà ses habitudes. Il considérait déjà le R. E. P. comme sa chose. Brothier, un matin, convoqua son adjoint :

« Jeanpierre, lui dit-il, depuis ma prise de commandement, je me suis contenté d'observer et de vous laisser faire. Je comprends vos sentiments. Je sais que vous avez formé le B. E. P. à votre idée. Depuis mon arrivée, vous n'en avez fait qu'à votre tête. Cette situation ne peut plus durer. »

Jeanpierre se raidit. Il ne s'attendait pas à voir l'abîme ouvert aussi brutalement. Brothier poursuivit :

« Votre rêve est d'être un jour le patron du 1^{er} R. E. P. En bien, voici ce que je vous propose. Ou bien vous vous inclinez, vous jouez le jeu et nous formons équipe. Dans ce cas, je ferai tout pour que vous me succédiez. Ou bien, vous continuez sur la lancée actuelle. Alors, je vous en donne ma parole, le 1^{er} R. E. P. vous ne l'aurez jamais. Suis-je clair ?

— Très clair, mon colonel.

— Alors choisissez.

— J'ai choisi. »

Les deux hommes se serrèrent la main. L'alliance était scellée. Il allait en sortir la plus belle unité de l'armée française d'après-guerre.

Le 1^{er} août 1956, le R. E. P. était en opération lorsque Brothier reçut l'ordre de rentrer précipitamment à Alger. Il se présenta à Massu. Le commandant de la 10^e D. P. lui apprit qu'en fonction de la situation à Suez et dans le Moyen-Orient, la 10^e D. P. devait se préparer à intervenir.

La répartition des missions des régiments de la division allait dépendre de l'état physique de ses colonels. Sur les quatre commandants des régiments parachutistes deux étaient en mauvaise santé. Bigeard, à l'hôpital, soignait la blessure que lui avait faite un tueur du F. L. N. Brothier souffrait du ventre. Sa mauvaise blessure d'Indochine s'était rouverte. Massu trouva sur-le-champ la solution :

« Puisqu'il me faut un régiment amphibie, dit-il, ce

sera le 1^{er} R. E. P. Quant à Bigeard, je le tiendrai en réserve. »

S'ouvrit alors une période pendant laquelle le R. E. P. fit peau neuve. Ce fut une belle époque. Une explosion. Une conquête de l'Ouest. La Renaissance ! Avec son appétit et sa soif. Avec sa vitalité et sa joie de vivre. Entreprendre, bâtir, créer, organiser, instruire, perfectionner, voilà ce que portait le vent qui soufflait sur Zéralda. Grande époque où ressuscitaient des hommes que le drame d'Indochine avait meurtris. La page jaune, l'horrible page jaune, était tournée. Elle n'était ni oubliée ni reniée. La leçon avait porté. Elle contenait tant de passion, d'énergie, de force d'âme ! La volonté d'édifier enfin quelque chose de solide, les hommes du 1^{er} R.E.P. l'avaient puisée dans les rizières du delta, dans la jungle de la Haute Région, dans les calcaires de Coc Xa, dans la boue des tranchées de Diên Biên Phu, sur leurs brancards qui s'enfonçaient dans la brousse, dans la misère des camps viet-minh. Un régiment de survivants. Des noms qui résonnaient comme des coups de gong à l'appel de l'histoire. Mauthausen et Buchenwald : Saint-Marc... Morin... Jeanpierre. Bir-Hakeim : Abraham, le compagnon de la Libération. La R. C. 4 : Faulques... Jeanpierre... Loth... Ysquierdo... Dupoux... Diên Biên Phu : Martin... Glasser... Roux... Bonnel... Bonelli... L'Indochine de long en large : Brothier... Giese... Gamas... Le Braz... Robin... Hautechaud... Abraham... Bernard... Verguet...

C'était un régiment de célibataires. De joyeux drilles qui, deux ou trois fois par semaine, faisaient de la popote le lieu le plus survolté de toute l'Algérie. Ça dégagait sec ! Ça chauffait ! Il suffisait d'y voir arriver Gamas et Giese, moustaches tombantes ou horizontales, mais toujours britanniques, pour que la tension monte. On pouvait faire confiance à « la Brigade des *Guards* » !

Le célibat, c'est un état d'âme, l'état d'âme du sous-lieutenant qui sait impossible de faire son métier sans être totalement disponible. A l'état-major, il y avait trois vrais célibataires : Verguet, Loth, Morin. Tous trois séduisants. Tous trois aimables avec les femmes, mais affichant, chacun à sa manière, la plus grande indépendance vis-à-vis du beau sexe. Verguet était caustique et spirituel, capable de servir les pires méchancetés et les pires horreurs avec distinction.

Verguet attendait d'être entouré d'une demi-douzaine de jolies femmes pour raconter les histoires les plus scabreuses. Elles tournaient, en général, autour de ses expériences personnelles. Il expliquait comment, coincé dans un placard avec une jeune personne en blue-jeans, il s'était efforcé, avec succès, de l'émouvoir. Au moment où son auditoire, devenu très attentif, attendait impatiemment la suite, il confiait avec un clin d'œil gaillard :

« C'était la première fois que je mettais la main dans une braguette qui n'était pas la mienne ! »

Verguet, c'était Aramis. Insensible, calculateur, cynique. Rigoureux dans le service, sans la moindre trace de laisser-aller, il était aussi glacial d'apparence qu'acide et piquant dans ses réflexions. Un iceberg. Si on avait pu lui serrer la main, on l'aurait trouvée gelée. Mais il avait déclaré définitivement qu'une main était quelque chose de sale et que l'on ne pouvait jamais savoir où elle avait traîné. En conséquence, il n'en serrait jamais, ou en tout cas le moins possible. Les autres capitaines l'avaient imité. Le 1^{er} R. E. P. devint le seul régiment de l'armée française à adopter cette coutume anglo-saxonne. On imagine la surprise des hôtes du régiment, ignorant la chose ! Combien de bras restèrent ridiculement tendus ! Ce style original ne manquait pas d'allure. Mais il n'en fallut pas plus pour faire accuser le 1^{er} R. E. P. de morgue et d'insolence.

Verguet avait eu une enfance malheureuse. Il s'était enfermé dans une carapace et s'était créé un personnage. Avec Loth, il créa un couple. Ils jouaient une comédie perpétuelle qui devint l'un des piments de la vie du régiment.

« Mon cher Loth, appelait Verguet quand ils disposaient d'un moment de répit entre deux opérations, venez pour notre héliothérapie quotidienne... »

Ils discutaient bronzage comme deux vieilles filles discutent tricot. Et l'on surprenait dans le dialogue des phrases comme celle-ci :

« Moi, mon cher, je pratique aussi l'héliothérapie fessière... »

Loth, Daniel pour les dames, c'était le charme personifié. Toujours gentil et prévenant, offrant des fleurs, le compliment aux lèvres, feignant de s'intéresser aux enfants, de s'attendrir sur ces « chers petits », ces « chérubins », ces « anges ». Mais pour les anciens, Loth était bien autre chose : c'était le seigneur des camps viets. Car cet homme raffiné, cet hédoniste séduisant avait connu plus de quatre années de misère dans l'enfer vietminh. Quatre années sans hygiène et sans soin; une nourriture dérisoire, les corvées de sel harassantes, les moustiques, les fièvres, la dysenterie... Sa dimension, il l'avait prise quelques jours après sa capture dans l'affaire de la R. C. 4. A l'« hôpital » de That Khe où les Viets l'avaient transporté sur une civière, un légionnaire de sa compagnie, blessé lui aussi, lui avait murmuré :

« Mon lieutenant, prenez ma fiche de rapatriement et faites-vous évacuer à ma place. Je suis moins blessé que vous et les Viets rendront les simples légionnaires plus facilement que les officiers. »

Mais Loth n'avait pas eu la moindre hésitation :

« Tu n'y penses pas, mon cher. Tu tiens ta chance entre tes mains. Ne la néglige pas. Elle mérite, comme toi, le plus grand soin ! »

Quant à lui, il fut soigné par Wagner, un infirmier du B. E. P., l'infatigable, le brave, le précieux Wagner, qui, pour tout matériel, ne disposait que d'une lame de rasoir et d'un peu de poudre de sulfamides qu'il était parvenu à dérober. De son grabat, Loth assista au départ des libérés. Quand il vit passer Faulques moribond, il eut ce mot :

« Ces sous-développés ne savent pas vivre. Ils font des cadeaux qui ne sont pas bien coûteux... »

Là-bas, à 10 000 kilomètres de la France, dans un isolement total, sans visites ni colis, sans courrier, sans nouvelles, les prisonniers avaient le sentiment d'être abandonnés de tous et de pourrir dans l'oubli du monde entier. C'est alors que le jeune lieutenant Loth perdit ses illusions sur les hommes et leurs motivations.

« Quand on leur enlève leurs vêtements et leur nourriture, expliquait-il, on peut réellement juger ce qu'il reste des hommes. Eh bien, mon cher, j'affirme qu'il ne reste pas grand-chose ! »

Mais Loth n'était pas sévère pour les autres. Il prêchait l'indulgence. Pendant ces longues années, il avait seulement cherché à conserver sa dignité d'homme, la seule manière, disait-il, de respecter les lois de l'ordre militaire. Et il y était si bien parvenu qu'il avait acquis non seulement l'estime des autres, mais aussi leur admiration unanime.

Morin, éternellement rose et jofflu, était un timide comme on les aime. Disponible, pas encombrant, d'un calme inaltérable et d'une humeur toujours égale. Son début de carrière particulièrement brillant et son jeune âge en faisaient à coup sûr le plus beau parti du régiment.

A côté de ces célibataires authentiques, il y avait à l'état-major du régiment deux officiers qui ne l'étaient pas. Mariés, pères de famille, ils n'en tenaient systématiquement aucun compte. Le mariage était pour

eux tout à fait secondaire. Ils disaient : « Métier d'abord. » Rien ne devait s'interposer entre eux et le service. Surtout pas une femme ! Pour plus de sécurité, Allaire avait laissé la sienne à Aix-en-Provence. Protégé par la Méditerranée, barrière naturelle qu'il jugeait nécessaire, il jetait, du haut de son mètre quatre-vingts, un regard méprisant sur les officiers affligés de « bobonnes » et de « lardons ». Exprimé par un père de famille, un tel sentiment prenait du poids. Il contribuait à créer un style.

Jeanpierre, lui non plus, n'était pas du genre pousseur de landeaux. Il était de ces hommes qui font les enfants sans regarder à la dépense, mais confient volontiers leur progéniture à celle qu'ils ont daigné choisir parmi tant d'autres, et retournent faire la guerre.

C'est toujours une belle époque, celle qui voit naître un grand amour. En ce temps-là, naquit justement l'amour du régiment pour sa maison et pour son parc, son camp de Zéralda. Ce fut un coup de foudre, une passion qui le prit de la tête aux pieds, du colonel aux derniers des légionnaires.

Ce choix de Zéralda qui aurait des conséquences si graves pour le destin du 1^{er} R. E. P. ne s'était pas fait sans difficulté. On avait même très sérieusement songé à l'installer dans l'Oranais, à la base aéronavale de Thiersville... Le camp de Zéralda avait déjà une histoire. Après le débarquement des alliés, en 1942, il avait abrité des unités britanniques. Il avait ensuite recueilli les commandos de Staouéli avant qu'ils ne devinssent le Corps léger d'intervention employé en Extrême-Orient. Enfin, il était devenu un centre d'instruction d'infanterie.

Quand le B. E. P. y arriva, il avait piètre allure : quelques baraques de tôle rouillées et croulantes, des installations sanitaires désuètes. Pourtant la magnifi-

que allée centrale bordée d'eucalyptus qui gravissait la colline en pente douce et s'enfonçait dans la forêt de pins avait fait naître immédiatement dans les cœurs légionnaires des rêves de grandeur. Il suffisait de s'y mettre. C'était facile : la Légion s'y mettait toujours. Par instinct. Par tradition. On s'y mit donc avec allégresse. En quelques mois, le camp de Zéralda devint la fierté du régiment, pour son ordonnance et son aspect pimpant, pour ses bâtiments repeints et en partie refaits, pour ses avenues d'asphalte ourlées de rosiers, pour ses massifs de fleurs et ses parterres, pour ses pelouses de kikouïou abondamment arrosées. Plus tard, viendraient les grandes constructions. Les chefs de corps y laisseraient leurs empreintes respectives : le foyer des légionnaires de Jeanpierre, le mess des officiers de Brothier, la chapelle de Dufour. Ils choisissaient toujours des matériaux très beaux, prévus pour tenir un siècle.

Depuis Diên Biên Phu, l'occasion n'avait pas été donnée au 1^{er} B. E. P. transformé en « 1^{er} R. E. P. » de redevenir un « corps ». La guerre d'Algérie n'avait pas encore trouvé son rythme... L'assassinat du sergent-chef Walter, poignardé au marché de Khenchela, avait créé un malaise que les repréailles infligées, sous le coup de la colère, à la population par les légionnaires, avaient encore accentué.

La préparation de la campagne d'Egypte allait être l'occasion rêvée de dépouiller le vieil homme. Jusque-là, les moyens avaient été réduits. Conformément aux habitudes de l'armée française, on continuait à rafistoler le vieux matériel rapporté d'Indochine. Tout à coup, les moyens devinrent pléthoriques. Le traitement de faveur dont bénéficiait le régiment donna un coup de fouet à l'orgueil des cadres et des légionnaires.

On gonfla d'abord les effectifs du régiment de

10 p. 100 par rapport à la dotation normale. On vit les compagnies encadrées comme elles ne l'avaient jamais été, par cinq ou six officiers et une vingtaine de sous-officiers. Il suffisait de jeter un coup d'œil sur les poitrines des uns et des autres pour s'apercevoir que loin d'être des bleus, ces bérets verts avaient de nombreuses campagnes à leur actif.

Le 1^{er} R. E. P. possédait déjà un escadron de reconnaissance. Ce n'était pas suffisant. On lui confia un escadron de chars qui arriva du 2^e R. E. C., tout constitué et équipé d'engins *AMX*. Ensuite, pour le R. E. P. amphibie, on sortit des arsenaux les vieux L. V. T., les *Alligator*, que les Américains avaient utilisés pour leurs débarquements dans les îles du Pacifique. On les remit en état et on rechercha dans les unités de Légion tous ceux qui, chefs de bord, pilotes ou mécaniciens, étaient devenus en Indochine des spécialistes de ces engins. On en retrouva une quarantaine et on les confia au lieutenant de la Forest-Divonne pour former le peloton L. V. T. Avec ses deux escadrons et sa douzaine d'officiers de cavalerie, le 1^{er} R. E. P. devenait le plus curieux des régiments d'infanterie.

Quatre officiers seulement étaient dans le secret des dieux : Brothier, Jeanpierre, Verguet et Loth. Ils connaissaient les plans, les ordres. Avec l'intelligence méticuleuse qui le caractérisait, Verguet s'enfermait dans l'ancien P. C. C'était le saint des saints. Le cerveau. Là, il bâtissait l'opération et travaillait le minutage. Brothier et Loth passaient le plus clair de leur temps à l'état-major de la Force A, tandis que Jeanpierre et Morin organisaient l'entraînement. Et l'on pouvait leur faire confiance pour ne pas laisser chômer les gens !

Après plusieurs fausses alertes, l'opération « Amilcar » commença pour le 1^{er} R. E. P., le 31 octobre 1956.

Le *Jean-Bart* quitta Alger avec son plein charge-

ment d'hommes et de matériel. Le 4 novembre, après une traversée sans histoire, le croiseur entrait en rade de Limassol, à la pointe sud de Chypre. Là, les compagnies furent transbordées dans les L. S. T. et L. C. T. pour la seconde partie du voyage. Le convoi démarra à la nuit en direction des côtes égyptiennes.

Personne ne songea beaucoup à dormir dans la nuit du 5 au 6 novembre. Les nouvelles qui commençaient à parvenir sur les succès des parachutistes de la première vague, suscitaient l'enthousiasme. La propagande effrénée des Egyptiens et les discours du colonel Nasser avaient en effet atteint leur but. On se demandait ce que valait cette armée égyptienne. On prétendait qu'elle avait pour instructeurs des anciens de l'Afrika Korps et des officiers soviétiques. On la disait supérieurement armée, dotée d'une aviation ultra-moderne. On pensait que le Raïs avait su inculquer à ses cadres une foi fanatique. Personne ne savait au juste ce qu'il en était. La minute de vérité sonnait. Les hommes de la 10^e D. P. réalisaient tous l'importance de la démonstration qu'ils voulaient donner au monde.

A deux heures du matin, le 6, les légionnaires du 1^{er} R. E. P. descendirent dans les cales pour embarquer dans les *Alligator* de La Forest-Divonne. Dans le ventre du *Cheliff*, les officiers de la 1^{re} compagnie sentaient leur estomac se crispier. Ils avaient le redoutable honneur de s'élancer les premiers sur la plage de Port-Fouad. Ils venaient d'apprendre qu'en raison des bonnes nouvelles reçues, le commandement avait décidé de supprimer la préparation d'artillerie préliminaire. Les visages étaient tendus, sauf un, souriant et décontracté, celui du commandant de compagnie, le capitaine Martin... Il était là, bien sûr, « Loulou » ! Toujours à la tête de la même compagnie, toujours calme et confiant, toujours aurolé de ses exploits à Diên Biên Phu. Il n'en parlait pourtant pas. Il n'en

éprouvait ni le besoin ni l'envie. Jamais guerrier superbe ne fut plus discret. Lui qui avait commandé au feu dans les pires circonstances et dont jamais on n'avait contesté aucun ordre, il se repliait dans sa timidité. Mais les légionnaires connaissaient tous le passé de leur capitaine. Beaucoup d'anciens et de sous-officiers l'avaient vu à l'œuvre. Ils avaient confiance. Ils maîtrisaient facilement leur appréhension. Loulou était là. Brothier lui avait confié les deux journalistes envoyés par *Le Figaro*, Serge Bromberger et Jean-François Chauvel. Loulou dirigea les deux hommes sur la 1^{re} section que commandait le lieutenant Godot. Ils prirent place derrière lui dans son *Alligator*.

Sur la passerelle du L. S. T., appuyés côte à côte à la rambarde, Brothier et Jeanpierre regardaient le spectacle impressionnant de cette flotte qui, tous feux éteints, moteurs à plein régime, fonçait vers le Sud à vivre allure. Elle paraissait s'engouffrer dans le vaste chenal que les dragueurs de mines avaient nettoyé et balisé de part et d'autre avec des bouées lumineuses qui clignotaient dans la nuit. C'était un convoi fantôme.

Il était six heures précises et l'aube commençait à pointer quand, sur la droite, les vaisseaux britanniques ouvrirent le feu. Tous ensemble, dans un vacarme d'Apocalypse. Les obus écrasaient les plages de Port-Saïd. C'était la préparation d'artillerie que les Anglais n'avaient pas cru devoir annuler. Le silence de toute la partie gauche du convoi qui s'avancait vers Port-Fouad contrastait étrangement avec la fureur anglaise.

Le jour était complètement levé. Les yeux rivés à leurs jumelles, Brothier et Jeanpierre cherchaient à découvrir sur la côte, de plus en plus proche, des signes qui auraient permis de localiser l'adversaire et de déterminer ses points forts. En fond de tableau,

une énorme colonne de fumée noire au milieu des lueurs d'incendie s'étalait en couche épaisse sur le ciel livide.

Le *L. S. T. Cheliff* s'arrêta le premier. Les hommes de la « compagnie Loulou » entendirent les chaînes glisser avec fracas dans les écubiers. En même temps, la lumière du jour entra par les deux grandes portes qui s'ouvraient à l'avant du navire. Les moteurs des blindés amphibies emplirent alors le bateau d'un énorme boucan. Un ordre fut donné. *L'Alligator* de Godot avança et glissa dans l'eau. En quelques minutes, la mer se couvrit d'engins d'assaut d'où n'émergeaient que des casques et des canons d'armes pointés vers l'avant. Godot tenta de repérer son objectif, mais il était encore trop éloigné de la côte.

« Ça y est, pensa-t-il, ces cons de la « Royale » nous ont largués trop loin. Avec cette mer assez forte, ce sera miracle si nous nous en sortons sans prendre un bain. »

Dans le ciel, les escadres de chasseurs de l'armée de l'Air et de l'Aéronavale se livraient à un rodéo qui ajoutait encore au vacarme. Le grand cirque ! Peu à peu, les détails du rivage se précisaient. Godot découvrit le « Casino ». Il l'indiqua au pilote de *l'Alligator* qui piqua droit sur lui. Cette bâtisse d'un étage, en béton, n'avait rien d'élégant. Elle n'aurait pas tellement juré au milieu des ouvrages hitlériens du Mur de l'Atlantique.

Comme au cours des exercices tant de fois répétés, les *Alligator* de tête atteignirent la plage ensemble et la gravirent. Les légionnaires-parachutistes attendaient anxieusement l'explosion de la première mine, puis le déclenchement d'un feu nourri de l'ennemi dès que le premier fantassin aurait sauté à terre. Ils attendaient l'arme au poing, crispés, prêts à réagir et à bondir vers les couverts les plus proches, comme on le leur avait appris.

Rien ne se passa. Rien ! Pas une explosion. Pas une rafale. Pas le moindre coup de feu. Tous les objectifs furent atteints à l'heure prescrite, sans incident. Port-Fouad fut prise. Des armes et des équipements jonchaient le sol, armes tchécoslovaques et russes, toutes neuves, canons antichars avec leurs munitions, « orques de Staline » avec notice d'emploi en russe. Près de l'embarcadère, en face de l'Amirauté, les débris d'une colonne de véhicules fumaient encore. Une centaine de cadavres calcinés : voilà ce qui restait de la belle armée du Raïs ! Port-Fouad n'était plus qu'une ville abandonnée, aux rues désertes. Dans leur panique, les Egyptiens n'avaient même pas pris le temps de poser des mines ni de piéger quelques obus ou quelques grenades... La batterie côtière, que des avions avaient repérée à l'est de la ville et qui avait attiré particulièrement l'attention du commandement, datait de la seconde guerre mondiale. Et elle avait été démantelée !

A midi, le 1^{er} R. E. P., entièrement maître du terrain, attendait de nouveaux ordres.

De l'autre côté du canal, à l'ouest, les Anglais avaient des difficultés. L'escadron d'AMX de Hautechaud leur prêtait main-forte, mais le légionnaire-cavalier ne comprenait pas pourquoi ils n'avançaient pas. Il regrettait que quelques compagnies du R. E. P. ne fussent pas là pour leur montrer comment on se bat. Même les parachutistes britanniques semblaient timorés. Ils tiraillaient au hasard. Hautechaud avait l'impression qu'on perdait là un temps précieux. L'ennemi, s'il en avait envie, pourrait facilement se ressaisir.

De Port-Fouad où il avait établi son P. C. près de celui du 1^{er} R. E. P., Massu, en compagnie de Brothier et Jeanpierre, regardait les chasseurs-bombardiers piquer sur les bâtiments de l'Amirauté de Port-Saïd.

Tout l'après-midi, les Français au contact les uns des autres attendirent, l'arme au pied. Massu enrageait. Il suivait les opérations par la radio. Il savait bien qu'il n'y avait à Port-Saïd qu'un combat limité. Il se demandait pourquoi on ne l'engageait pas de l'autre côté du canal pour percer rapidement vers le Sud. Il demanda des ordres. Personne ne fut capable de lui en donner. L'état-major de l'opération « Amilcar » semblait frappé de paralysie.

Vers dix-huit heures, les commandants d'unité s'apprêtaient à prendre des dispositions pour la nuit, quand un ordre arriva enfin. Le 1^{er} R. E. P. devait passer sur la rive africaine du canal pour former un groupement avec un bataillon de chars *Centurion* britanniques et une compagnie de parachutistes anglais. Ce groupement progresserait dans la nuit en direction d'Ismaïlia, quatre-vingt kilomètres plus loin.

Les réservoirs de mazout continuaient à brûler. Les flammes éclairaient la nuit. Le R. E. P. embarqua dans les navires qui avaient réussi à franchir les barrages d'épaves et traversa le canal sans encombres. Dans Port-Saïd, les Anglais tiraillaient toujours.

Dans une grande salle de l'Usine des Eaux de Port-Saïd, un *briefing* réunit vers dix-neuf heures les états-majors français et anglais des troupes débarquées, et les chefs de corps. Le général Massu et le brigadier général Butler, commandant les parachutistes britanniques, mettaient au point la phase de l'opération qui devait permettre aux alliés de s'emparer de la rive ouest du canal, lorsqu'un officier de liaison pénétra dans la salle et vint chuchoter quelques mots à l'oreille de Butler qui se leva.

« Messieurs, dit-il, nous venons de recevoir l'ordre de cessez-le-feu ce soir, à minuit. »

Sous le portrait de Nasser en grand uniforme, dans une pièce de la station d'épuration des eaux, le pasteur et l'aumônier catholique dormaient serrés l'un

contre l'autre. Peut-être faisaient-ils des rêves œcuméniques sous l'œil noir du président musulman, des rêves entrecoupés d'explosions ? Une détonation plus forte les fit émerger ensemble de leur sac de couchage. Ils se dressèrent sur leur séant. Il faisait nuit noire.

« Que se passe-t-il ? demanda le père Delarue à la cantonade.

— C'est rien, répondit une voix. Ça doit être un obus égaré. »

L'aumônier jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 22 heures.

« Toujours pas d'ordre pour le R. E. P. ?

— Non, mon père. Rien.

— Alors dormons ! dit le pasteur. Demain, il fera jour... »

Les deux serviteurs de Dieu s'enfilèrent à nouveau dans leurs sacs, se tournèrent du même côté et sombrèrent dans le néant. Quand ils se réveillèrent, le matin du 7, le jour était déjà levé. Les légionnaires faisaient chauffer leur café. De petits groupes discutaient. Un caporal s'approcha :

« C'est fini, mon père.

— Qu'est-ce qui est fini ?

— La guerre !

— Hein ? » s'exclamèrent ensemble les deux aumôniers.

Ainsi apprirent-ils que, depuis minuit, la plus courte guerre de l'histoire avait pris fin. Les troupes britanniques n'avaient effectué que 37 kilomètres sans rencontrer de véritable résistance. Le R. E. P., quant à lui, avait dormi. Finis les grands rêves de chevauchées fantastiques vers El-Kantara, Ismaïlia et Le Caire. Dissipé l'espoir de voir le dictateur égyptien s'écrouler sous la honte de ses armées en déroute. Les « deux grands », l'Américain et le Soviétique, pour la première fois depuis la seconde guerre mondiale,

s'étaient entendus pour faire stopper la France et l'Angleterre.

Au 1^{er} R. E. P., tout le monde avait immédiatement compris. Du colonel au deuxième classe, on avait le sentiment, une fois de plus, d'une trahison de l'arrière. Déception d'autant plus amère que tous ceux qui se battaient en Algérie avaient apprécié la fermeté du gouvernement. C'était si nouveau, si exceptionnel, un gouvernement français capable d'affirmer tout haut ce que disaient tout bas tant d'officiers ! Continuer à se battre en Algérie en entretenant des rapports d'amitié avec tous ceux qui encourageaient la rébellion était tellement absurde !

Le canal sous les yeux, le R. E. P. immobile eut tout le loisir, deux mois durant, de cultiver des sentiments amers. Au cœur du problème du Moyen-Orient, entre Arabes et Israéliens, suivant de près les négociations entre Soviétiques et Américains, officiers et sous-officiers du R. E. P. discutaient politique pendant de longues heures. Massu, souvent accompagné de Maurice Schumann, conseiller diplomatique du commandement français, transportait sa rogne de popote en popote.

« Que j'ai été con ! répétait-il. J'aurais dû désobéir, le 6 au soir, et foncer sur Ismaïlia... »

Mais ce qui n'avait pas été fait n'avait pas été fait. Il ne restait plus qu'à attendre. Massu recevait à déjeuner. Il avait appris la présence au 1^{er} R. E. P., en tant que chef de la section de commandement de la 1^{re} compagnie, du lieutenant Jean-Marie le Pen, qui avait alors une position très originale. Elu député, il avait demandé et obtenu un congé spécial de l'Assemblée nationale pour servir en Algérie. Il voulait ainsi montrer que les représentants du peuple n'étaient pas seulement capables de voter des textes qui envoyaient les autres au feu. Ils étaient également capables de se battre. C'était la seconde fois que le bouillant député

portait le béret vert. Personne n'avait oublié qu'il était un ancien du 1^{er} B. E. P. en Indochine.

Massu l'invita à déjeuner, sous la tente qui lui servait de popote, en compagnie des officiers de son état-major. Maurice Schumann, présent ce jour-là, portait l'uniforme et arborait ses galons de chef de bataillon, bien qu'il fût là à titre civil.

Massu l'aimait bien. Il toussait seulement un peu, quand, pris par son sujet, l'ancien présentateur de la radio de Londres allait jusqu'à dire « nous » en évoquant les exploits des parachutistes.

Coupant court aux banalités qui alanguissaient la conversation, Massu capta l'attention générale :

« Savez-vous, messieurs, que j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer ? »

La fourchette en l'air, bouche ouverte, les convives, songeant à la reprise ardemment souhaitée de la marche sur Le Caire ou à un prochain départ pour l'Algérie, attendirent la suite.

« J'ai appris ce matin par M. le conseiller diplomatique ici présent que les Egyptiens étaient contents de nous. »

Massu s'interrompit quelques instants. Pour accentuer son effet, il avala lentement une bouchée de poulet et reprit :

« Ils trouvent que nous enterrons bien leurs morts. »

La nouvelle provoqua l'hilarité générale.

« Et savez-vous qui nous vaut cette gratitude ? poursuit le général. Le lieutenant Le Pen. N'est-ce pas, Le Pen ? »

Le Pen ne répondit pas tout de suite. Il se demandait si Massu se payait sa tête. Il avait effectivement été chargé d'enterrer des cadavres égyptiens. Il l'avait fait consciencieusement, avec l'aide de prisonniers. Il ne voyait là rien d'extraordinaire.

« Vous avez respecté leurs traditions religieuses, ex-

pliqua Massu. Ils en ont été touchés. Mais je voudrais savoir ce qui vous y a fait penser.

— Je suis breton, mon général. Je connais l'importance de ces choses-là. J'ai trouvé naturel de faire creuser une fosse en direction de La Mecque et de faire déchausser les cadavres.

— Bravo Le Pen ! Je vous félicite. Cette délicatesse vous honore. Certains officiers pourraient en prendre de la graine. »

En bout de table, le colonel du 2^e R. C. P. piqua le nez dans son assiette. Ses hommes, quand ils avaient reçu l'ordre d'inhumér les cadavres égyptiens, s'étaient contentés de les balancer dans le canal. Ils remontaient à la surface au bout de quelques jours. Il fallait aller les récupérer en bateau. Un légionnaire, qui pêchait tranquillement, en avait même attrapé un au bout de sa ligne.

Le Pen, tout en jouant au modeste, buvait du petit lait.

« D'ailleurs, c'est très simple, mon vieux, conclut Massu d'une voix de stentor. A compter d'aujourd'hui, vous enterrerez tous les cadavres. Vous serez le croque-mort de la division. »

Le R. E. P. était installé sur les deux rives du canal, entre Port-Fouad et El-Cap, c'est-à-dire jusqu'au fameux kilomètre 37. Une partie de ses éléments était revenue sur la rive est, car on avait parlé d'un redémarrage. Hélas ! rien n'arriva. Les alertes aériennes troublaient à peine l'ennui qui pesait de plus en plus sur les troupes. On prétendait qu'il s'agissait d'avions russes. On creusait alors des trous, d'une main molle, jusqu'à une quarantaine de centimètres, où l'eau affleurait.

Il n'y avait pas de pain. Il n'y avait pas de vin buvable, mais une mixture grecque infecte qui donnait l'impression d'avaler une râpe. Les légionnaires, par

petits coups de commandos, parfaitement irréguliers mais parfaitement exécutés sur les docks abandonnés, remplissaient leurs cachettes de bouteilles de bière, de gin et de whisky. Avec les dindes, les poulets et les jambonneaux qui auraient dû franchir le canal pour le *Christmas* du *Commonwealth*, mais finissaient là le voyage, l'ambiance s'anima. Pour distraire les hommes et les empêcher de prendre de l'embonpoint, on s'efforçait bien de faire du sport, d'organiser des jouets nautiques sur le canal. On organisait même des matches de foot avec les sujets de Sa Majesté britannique. Mais beaucoup préféraient la pêche à la ligne et le *farniente* qui ne favorisaient pas l'élimination de l'alcool.

L'arrivée des troupes de l'O. N. U., en casques bleus, provoqua une heureuse diversion. Les légionnaires se tinrent les côtes des heures entières en assistant au débarquement des Suédois avec leurs bicyclettes. Quand le détachement yougoslave des Casques bleus passa en camion devant la 1^{re} compagnie, le caporal Kesser se mit tout à coup à courir comme un fou derrière un camion. Il venait de reconnaître son frère. Depuis son départ de Yougoslavie, il n'avait aucune nouvelle de sa famille qui ignorait son engagement à la Légion.

Les légionnaires initièrent les soldats yougoslaves aux mystères du matériel américain, qu'ils ne connaissaient pas. Quant aux Colombiens, le canal de Suez les troublait moins que les problèmes posés par leur trop-plein de vitalité. Ces enfants du soleil n'avaient pas appris à remplacer le culte d'Aphrodite par celui du base-ball. Les volontaires boliviens, eux, étaient fort mécontents de leur sort. Leur solde, déjà dérisoire, était versée en bloc au « colonel » qui mettait presque tout dans sa poche. La révolte grondait dans les rangs, à tel point que tout le détachement, officiers en tête, envisageait sérieusement de s'engager à la Légion...

Si les relations entre Français et Britanniques étaient excellentes au niveau de la troupe, elles l'étaient moins à l'échelon supérieur, depuis que les Anglais s'étaient montrés si prudents. Il en découlait de multiples algarades avec les policiers militaires britanniques, qui venaient systématiquement chercher à la Légion les auteurs des quelques méfaits commis à Port-Saïd. Les légionnaires les expulsaient d'ailleurs aussi systématiquement.

La France et l'Égypte avaient évidemment rompu leurs relations diplomatiques. Le gouvernement français demanda à la Suisse de le représenter auprès du gouvernement égyptien. Le gouvernement helvétique accepta, à la condition qu'il n'y eût aucun sujet suisse engagé sur le « front d'Égypte ». On devait, par conséquent, retirer de ce « front » les légionnaires d'origine suisse.

Cette clause posait un problème. Il ne fallait pas confondre les vrais Suisses et les faux Suisses, citoyens français, belges, italiens ou allemands, qui avaient choisi cette nationalité de complaisance au moment de leur engagement. Les premiers, les vrais, n'étaient pas nombreux. Les autres, au contraire, pullulaient. Le 1^{er} R. E. P. ne pouvait pas se permettre de les retirer. Un tel trou dans ses effectifs l'eût complètement désorganisé. Les autorités suisses ne voulaient rien entendre. Un Suisse, disaient-elles, imperturbable, est un monsieur dont les papiers officiels portent la mention « Suisse ». Un point c'est tout.

Brothier sentait la moutarde lui monter au nez. Bien décidé à noyer le poisson une bonne fois, il convoqua le commandant de la C. C. S. :

« Vous allez demander à chaque commandant de compagnie de désigner une demi-douzaine de légionnaires « suisses ». Vous en constituerez un détachement d'une quarantaine au maximum que nous renverrons très ostensiblement sur Zéralda.

— De vrais Suisses, mon colonel, ou des faux ?

— Je m'en contrefous. Que les commandants de compagnie choisissent ceux auxquels ils tiennent le moins.

— Et ceux qui resteront ?

— Faites-en des Monégasques. »

Les engagements de Monégasques à la Légion datent de cette époque. Et s'il y a plus de Monégasques à la Légion qu'à Monaco, « c'est la faute aux Suisses ».

Coincés entre les Franco-Britanniques et les Egyptiens redevenus soudain courageux et agressifs, ayant en tout et pour tout six cartouches de fusil soigneusement empaquetées, les Casques bleus n'avaient pas une position confortable. Elle s'aggrava quand l'ordre de repli fut donné aux alliés suivant un plan minutieusement établi. Les observateurs de l'O. N. U. vinrent eux-mêmes en décider les étapes. Ils fixèrent la tranche journalière de recul à cinq cents mètres, sous le contrôle des officiers observateurs. Les légionnaires, finauds, avaient bien exigé que les Egyptiens reculassent aussi de cinq cents mètres. Mais leur demande ne fut pas entendue.

Quand le repli commença, la « compagnie Loulou » occupait les avant-postes du kilomètre 37. Elle avait balisé sa position extrême avec un drapeau tricolore. Ce drapeau devait matérialiser sur le terrain le recul des Français.

« Attendez, mon lieutenant, dit un sous-officier à Godot. Vous allez voir. On va les baiser.

— Comment ça ?

— Faites-moi confiance ! »

Le sous-officier attendit que la nuit fût noire. Escorté par un légionnaire, il se glissa près du drapeau, le détacha du poteau télégraphique sur lequel il était fixé et partit discrètement en direction du sud, en

prenant soin de bien se camoufler. Cinq cents mètres plus loin, il s'arrêta et fixa le drapeau à un poteau tout à fait semblable au précédent. Puis il revint.

« Voilà, mon lieutenant, c'est fait. Nous n'avons plus qu'à avancer jusque-là. Ils n'y verront que du feu. »

Quand, le lendemain, arriva l'ordre de reculer, la section obtempéra. Le drapeau fut de nouveau fixé sur le poteau où il était la veille. Les observateurs de l'O. N. U. s'en allèrent satisfaits. Le soir, à la tombée de la nuit, toute la section se porta volontaire pour recommencer l'opération. Godot désigna deux hommes. Quelques minutes plus tard, drapeau et section avaient repris leurs emplacements cinq cents mètres plus au sud. Le jour suivant, nouveau repli en présence d'un officier belge de l'O. N. U.

« C'est curieux, non ? dit-il avec son accent wallon. Le paysage a l'air toujours le même. »

Le soir, le drapeau repartit une fois encore vers le sud. Mais le lendemain, le même officier de l'O. N. U. éclata d'un rire énorme. Les légionnaires le regardèrent, interloqués.

« Ah ! dit le Belge, vous m'avez bien eu ! Mais moi, je vous possède. Venez voir ! »

Et il montra le signe qu'il avait tracé discrètement la veille sur le sol. Il y eut un silence. Le Belge, le doigt toujours pointé vers le sol, ne bougeait pas. Son visage était devenu inexpressif. Les légionnaires, tendus, imaginaient le pire, rapport à l'O. N. U., heurts avec les Casques bleus, complication des relations avec des alliés déjà difficiles. Le Belge, enfin, leva la tête.

« Cette fois, reprit-il, nous sommes quittes. Mais à présent, il faudra être sérieux. »

Ce recul quotidien n'en continua pas moins à exaspérer la 1^{re} compagnie, soutenue par tout le régiment. Elle monta un coup. Elle fit semblant, à l'heure fixée,

de quitter les lieux au grand complet. Mais elle laissa quelques hommes parfaitement camouflés. Ainsi, si les Egyptiens ne respectaient pas les clauses et suivaient le recul français de trop près, ils trouveraient à qui parler.

Le résultat ne se fit pas attendre. Le lieutenant Seitz « cravata » en beauté un capitaine égyptien et trois de ses hommes. Ravis de l'aubaine, Brothier et Massu élevèrent de vives protestations auprès de l'O. N. U. qui, bien obligée de constater la mauvaise foi égyptienne, accepta d'échanger le vaillant capitaine de Nasser contre un légionnaire de deuxième classe qui avait cru bon de désertre.

Ces incidents avaient rendu encore plus amers les cadres du R. E. P. Certains tentaient bien de penser à autre chose, comme Godot qui avait eu la bonne idée de glisser dans sa cantine la *Vie des hommes illustres* de Plutarque. Mais les bruits d'explosions venus de l'est, où les Israéliens faisaient sauter les dépôts de munitions avant de quitter les lieux, ravivaient les plaies. Les jeunes officiers enviaient les cadres de cette armée israélienne qui, enfant chéri de la nation, avait une mission claire et représentait effectivement le peuple tout entier.

Pour la première fois, peut-être, les officiers du 1^{er} R. E. P., conscients de leur valeur, mise en relief par l'incapacité anglaise, avaient eu collectivement de sombres pensées. Massu, hélas ! n'était pas Bonaparte. Mais Paris, en proie aux intrigues et aux factions, méritait bien de trouver son maître ! A la 1^{re} compagnie, on parla même de rejoindre en bloc, tous ensemble, l'armée israélienne. Peut-être aurait-elle su donner à ces hommes l'occasion tant espérée de gagner enfin une guerre !

LES SOLDATS-POLICIERS D'ALGER

LES légionnaires n'avaient jamais aimé ce travail-là. Les officiers non plus. Du boulot de flic. Et du boulot qu'il fallait faire à la place des flics parce qu'ils n'en étaient pas capables ou n'en avaient pas reçu l'ordre ! Encore pire que cette lamentable expédition de Suez !

Dans la nuit du 14 au 15 janvier 1957, les rames de camions avaient quitté Zéralda pour un départ en opération qui n'était pas comme les autres. On allait à Alger. Vingt-trois kilomètres. Pour « maintenir l'ordre ». Quelques anciens avaient en mémoire les événements de Tunisie en 1952. A l'époque, en parlant des légionnaires-parachutistes, la presse les avait gracieusement baptisés « les tueurs du cap Bon ». Brothier n'avait pas oublié ces gentilleses, pas plus que les désagréments personnels qui en avaient découlé. La discipline avait beau être légionnaire, c'est-à-dire draconienne, les cadres savaient trop bien le genre d'incidents qu'entraînaient ces opérations en ville. Les réclamations allaient pleuvoir. Elles seraient parfois justifiées. Pas toujours, loin de là...

Personne ne partait de gaieté de cœur pour Alger.

On préférerait la vraie guerre, franche, nette. Personne, au 1^{er} R. E. P. n'y allait donc d'enthousiasme, mais personne ne soupçonnait non plus à cette heure les conséquences extrêmement graves de ce qui commençait. Les cadres engageraient leur conscience et l'âme du régiment. C'était le début d'un engrenage tragique.

Les hommes du 1^{er} R. E. P. n'ignoraient pas que la situation dans l'agglomération algéroise était mauvaise. Ils se tenaient au courant par les moyens d'information ordinaires, et avaient des amis algérois. Certains avaient épousé des filles d'Alger. Ils en savaient peut-être un peu plus que les autres Français, mais n'en considéraient pas moins les choses d'assez loin. Ce n'était pas leur problème. Ils avaient choisi la Légion pour faire la guerre dans le djebel. Les villes, c'était l'affaire des policiers. Les officiers et sous-officiers du R. E. P. ne se faisaient aucune illusion sur leur incapacité face au maquis urbain. Mais ils n'imaginaient pas que le pouvoir leur dirait un jour, après la faillite de son administration et de sa police : « Messieurs, nous n'y sommes pas arrivés. A vous de jouer ! »

L'escalade de la violence se poursuivait, tandis que le R. E. P. et les autres régiments de la 10^e D. P. travaillaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre : interrogatoires, vérifications, exploitations, patrouilles, contrôles d'identité, recensement... Le 26 janvier, trois attentats détruisirent des cafés où se retrouvaient les jeunes étudiants et toute une population de femmes et d'enfants : *L'Otomatic*, *La Cafétéria* et *Le Coq hardi*. Bilan affreux. Une boucherie. Ces explosions atteignaient les paras au cœur : le F. L. N. leur lançait un défi ! « Vous ne nous trouverez pas. Même vous, les paras. Vous vous heurterez au mur de silence de la population. »

Les paras se jurèrent de gagner, et de gagner vite. Même ceux à qui l'emploi de la force pour obtenir

des renseignements faisait horreur furent alors convaincus que seule cette solution arrêterait le massacre. Ce 26 janvier, le F. L. N. avait fait jouer un dé clic dont il ignorait les répercussions. En massacrant des innocents sous leur nez, il avait tué les derniers scrupules des parachutistes. Beaucoup d'entre eux, qui s'étaient juré de ne jamais faire ce « sale boulot », s'y lancèrent à fond.

Quarante-huit heures après ces attentats, la grève générale donna l'occasion aux parachutistes de prouver que les choses allaient changer à Alger. La plaisanterie avait assez duré. Puisque le gouvernement, socialiste de surcroît, donnait l'ordre de briser la grève générale, elle le serait, et en beauté. C'était l'occasion unique de montrer à la population qu'elle ne devait pas être la chose du F. L. N. Les parachutistes savaient très bien que ces pauvres bougres d'épiciers ou de poinçonneurs de tickets obéissaient aux rebelles beaucoup plus par crainte que par amour. On allait leur démontrer qu'ils n'avaient pas à craindre le F. L. N.

Et la grève fut brisée. Dès le 2, les soldats allèrent chercher les écoliers chez eux pour les conduire en classe. Les entreprises avaient dû fournir à l'armée une liste de leurs employés. L'armée vint les prendre en camion. Certains chefs d'entreprise, peu confiants dans l'efficacité de l'action militaire, en avaient profité pour se mettre en vacances. Il fallut, eux aussi, les ramener à leurs bureaux. Les boutiques furent ouvertes de force. Encore fallait-il les ravitailler. Des commandos, largués dans la campagne, obligèrent les maraîchers à approvisionner la ville. Les militaires envahirent les usines laitières, surveillèrent les chantiers. En trois jours, la grève était enrayée. La cigarette prohibée réapparut aux lèvres des fumeurs, les terrasses des cafés désertées se repeuplèrent. Le F. L. N. avait échoué.

Mais il n'avait pas désarmé. Deux bombes dans les stades, le 10 février, firent une nouvelle hécatombe. Spectacle affreux. Du sang. Des chairs déchiquetées. Des membres sectionnés. Des débris humains. De quoi faire monter la haine dans les cœurs les plus charitables. On ne pouvait pardonner ça. Personne ne pouvait pardonner ça.

« Ah ! les fumiers !... Les fumiers !... »

Pour les capitaines du 1^{er} R. E. P., il n'y avait pas de dimanche. Ils n'y étaient pas au stade, eux. Ni au cinéma. Ils étaient enfermés dans des lieux souvent sordides avec leurs prisonniers. Ereintés. Tombant de sommeil. La fatigue qui écrasait les hommes, attachés là, devant eux, et qu'ils interrogeaient, les en rapprochait presque. De temps en temps, ils s'énermaient et secouaient ces têtes de mules.

« Alors ! Tu vas te décider à parler ? »

Ils ne s'amusaient pas. Ils n'éprouvaient aucune haine pour ces êtres. Mais ils détestaient leur silence. Ils voulaient réussir à leur arracher quelque chose. Cela n'était pas répréhensible. Ce n'était pas leur métier. Ils n'avaient pas choisi de le faire. La souffrance qu'ils imposaient aux assassins eux-mêmes ou à leurs complices n'avait aucune mesure avec la cruauté dont ceux-ci avaient fait preuve en assassinant froidement des innocents, des femmes et des enfants.

Peu à peu, à force de travail, d'application et de persévérance, les officiers découvrirent les techniques des tueurs du F. L. N. L'arme que devait utiliser le tueur était déposée chez un commerçant quelconque, qui la cachait. Un deuxième sbire venait la prendre, la passait à un troisième. C'était celui-là, le véritable tueur qui, une fois son ordre exécuté, remettait l'arme à un quatrième individu parfaitement ignorant de la chaîne initiale et de l'usage qu'on venait de faire

de cette arme. Le tueur, quant à lui, s'évanouissait dans la nature.

Les légionnaires découvrirent ainsi de vraies filières. Ils purent commencer à opérer. Ils ne s'y prirent pas comme de simples policiers. Ils restaient en « opérations ». D'où une atmosphère très particulière de combat qui leur rappelait bien plus les combats de grottes qu'ils avaient livrés dans les djebels que le travail de flic. Il fallait encercler le logement visé en grim pant sur le toit ou la terrasse, en bouchant toutes les issues possibles, les rues, les portes, les fenêtres. Tâche difficile. Beaucoup d'immeubles avec de multiples issues pouvaient être reliés par des portes dissimulées. Il fallait ensuite pénétrer dans les maisons et chercher les caches. Les parachutistes connaissaient bien des techniques de caches. Ils en découvrirent une infinité d'autres, des faux murs, des doubles plafonds, les couches de vieillards impotents...

Puis, les documents saisis et les interrogatoires étaient analysés, disséqués, recoupés. Les officiers voulaient comprendre l'organisation qu'ils avaient à combattre, comme ils avaient compris celle du bled. Ils trouvèrent des chaînons. Ils s'efforcèrent de les raccrocher les uns aux autres. En quelques semaines, ils y parvinrent. Non seulement, ils savaient comment fonctionnait la Zone autonome d'Alger, mais ils connaissaient une grande partie des noms qui s'inscrivaient au fur et à mesure dans les cases de l'organigramme. Chaque fois qu'ils trouvaient des photographies de leurs adversaires, ils les fixaient au mur. Ils vivaient ainsi avec leurs ennemis qui devenaient, au fil des jours, de vieilles connaissances.

Chaque commandant de compagnie était un officier de renseignements. Il rayait d'un coup de crayon rouge le nom de celui qui tombait. Et ça tombait dru. L'efficacité des « Léopards », des « Hommes lézards », des « Casquettes », des « Bérêts verts » comme on les

appelait indifféremment, était terrible, si terrible que la terreur changea de camp.

Les officiers entendaient les hurlements que les milieux progressistes se mettaient à pousser au nom des grands principes. Ils y restèrent sourds un bon moment. Et puis, un jour, ils en eurent assez. Quitte à supporter les injures, autant que ce soit pour quelque chose !

Michel Glasser enfila son survêtement vert et ses chaussettes. Il mit son ceinturon de toile auquel pendait son pistolet P. 08 et appela son adjoint :

« Le commando est-il prêt ? demanda-t-il.

— Il est prêt, mon capitaine. »

Trente ans, quelques doigts en moins, les dents noircies par la nicotine de ses éternels mégots, le commandant de la C. A. n'était pas du genre fonctionnaire. Engagé à dix-huit ans après avoir participé à la Résistance, il avait derrière lui un bilan de vieux soldat : la campagne d'Allemagne, deux séjours en Indochine, deux blessures, Diên Biên Phu sur « Isabelle » jusqu'à la fin, et une rosette qui n'avait pas été volée.

Glasser pensait qu'il devait avoir bonne mine dans cette tenue ! Décidément, la vie militaire ne cesserait de lui réserver des surprises. Il haussa les épaules avec résignation. Les emmerdements allaient commencer, c'était certain. Il n'appréciait pas du tout, mais pas du tout, le coup de téléphone qu'il avait reçu une heure plus tôt de la villa Sésini, P. C. du 1^{er} R. E. P. Bonnel, le Bonnel de Diên Biên Phu, l'homme au coffre-fort de plâtre, était à l'autre bout du fil :

« Allô, c'est toi, Glasser ?

— C'est moi.

— Nous venons d'avoir un renseignement excellent. Tiens-toi bien. Amar est chez toi !

— Quoi ?

— Oui, Amar est chez toi, dans le bâtiment où tu loges ! »

Glasser n'en revenait pas. Il logeait avec sa compagnie dans le 3^e sous-sol de la mairie d'Alger. On voulait tout simplement lui faire croire qu'Amar Ouzzegane, le conseiller politique F. L. N. de la Zone autonome d'Alger que tout le monde recherchait, se cachait à la mairie. C'était un peu gros.

« Notre renseignement est sûr, poursuit Bonnel : Amar est planqué dans l'appartement de fonction du maire. Il faut que tu essaies de le coiffer en souplesse. »

« En souplesse », tu parles, songeait Glasser. Il était évident qu'on ne pouvait pas demander un mandat de perquisition pour visiter l'appartement de Jacques Chevallier. Cette histoire-là allait faire du bruit dans Landerneau !

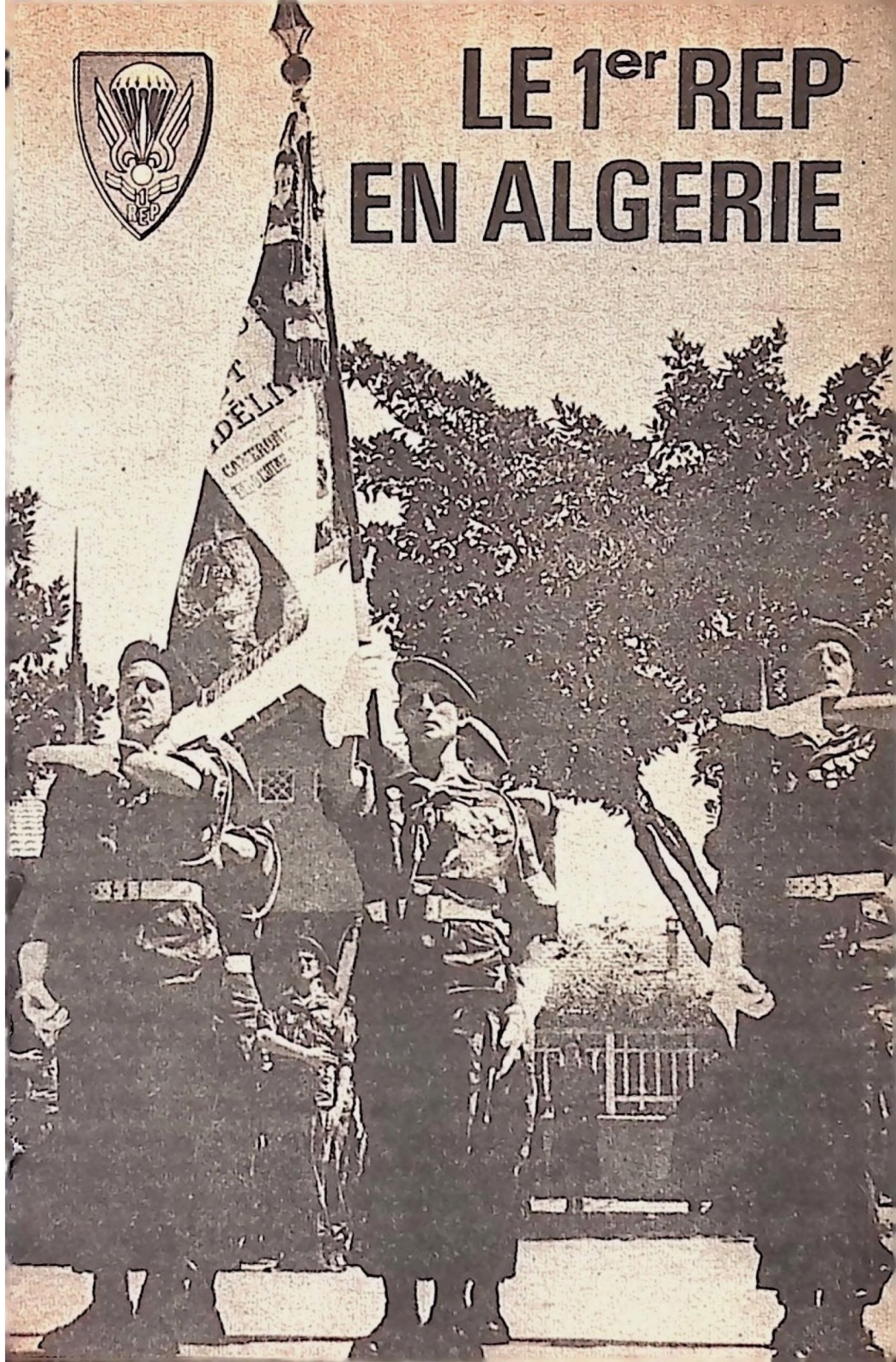
Glasser passa lentement devant l'adjudant Saigge et les cinq légionnaires-paras sélectionnés pour l'affaire. En survêtements, tête nue, chaussettes aux pieds, poignard sur la cuisse, ils constituaient une force de frappe sympathique. Les chaussettes chagrinaient bien un peu le capitaine qui n'aimait pas les tenues négligées. Mais enfin, efficacité avant tout. Glasser expliqua l'opération, insista sur le silence. Il écrasa son mégot.

« Suivez-moi ! » ordonna-t-il.

Il faisait nuit noire. Les hommes étaient des sportifs. Ils grimpèrent quatre à quatre l'escalier de la mairie. En haut, ils se trouvèrent devant une porte. Glasser essaya de l'ouvrir sans bruit. Peine perdue, elle était fermée à clef. Après un moment, il se décida à frapper. La porte s'ouvrit précautionneusement. Dans l'entrebâillement apparut un colosse noir qui braquait une énorme pétoire. L'adjudant Saigge lui décocha une manchette et l'étendit raide. Le nègre n'eut pas le temps de tirer. Il ne fit pas ouf ! Un se-



LE 1^{er} REP EN ALGERIE





Au dos.

Le 1^{er} septembre 1955, le 1^{er} BEP devient le 1^{er} REP (p. 298).
Porte-drapeau, lieutenant Bonelli.

A droite, maréchal des logis-chef Deckert. A gauche : sergent-
chef Augst.



Gastaud, au premier plan, le plus grand. Il rejoignait dans la mort son frère, lieutenant au 2^e REP (p. 451).

Durand-Ruel. Son peloton
détruisit le groupe du
chef rebelle Badari
(p. 371).



A droite, Loth. C'était le charme personnifié (p. 303).
De face, La Forest Divonne. A gauche, l'auteur.



Jacques Morin. Sa carrière brillante et son jeune âge en faisaient à coup sûr le plus beau parti du régiment (p. 304).



De gauche à droite : adjudant Filatof, capitaine Martin, lieutenant Bonnel. Les visages étaient tendus, sauf un, souriant et décontracté, celui du capitaine Martin. Il était là, bien sûr, « Loulou » ! (p. 308).



L'Alouette changea brusquement de régime (p. 442).



L'adjudant Tasnady. Tout le régiment appliquait sa méthode (p. 438).



Appuyé contre un rocher, la tête enfoncée dans le col relevé de son imperméable, Jeanpierre somnolait (p. 380).



Jeanpierre. Il avait hâte de voir le régiment faire ses preuves comme unité d'assaut (p. 375).



« Chaban vous admire et Delmas vous envie ! »
De gauche à droite en uniforme : général Vanuxem, Jeanpierre.
De gauche à droite en tenue camouflée, au premier plan :
Bésineau, Chevallereau, Glasser, Gamas. Au second plan :
Degueldre, Durand-Ruel, Labriffe.



Jeanpierre (main bandée). Il ne faisait confiance à personne pour développer une action qu'il avait engagée. Les pilotes avaient appris à le connaître et s'étaient accordés à son rythme. Un geste, une indication suffisaient (p. 441).



Saint-Marc. S'il était un homme pour comprendre les jeunes officiers, c'était bien lui. Il savait de quoi souffrait le régiment (p. 528). Admirable Saint-Marc ! Le dernier à être entré dans la rébellion, le dernier à en sortir (p. 557)



Dufour, le nouveau patron, ne manquait pas d'allure (p. 459).



Et puis, il y eut deux fois douze balles.
La première fois, c'était le 7 juin 1962 au Trou
d'Enfer pour tuer le sergent Dodevar (Albert
Dovecar de son vrai nom) (p. 566).



Degeldre décoré par Massu. De mémoire de Flamand, nul n'avait jamais abandonné une tâche commencée (p. 559).

cond garde du corps sortit de l'ombre. Les légionnaires lui bondirent dessus et le cravatèrent proprement. Le commando fouilla les lieux. Rien. Puis un légionnaire appela Glasser :

« Il y a ici une porte fermée, mon capitaine. »

Ils se mirent à plusieurs pour tenter de l'ouvrir. Sans succès. Glasser donna l'ordre de l'enfoncer. Les légionnaires s'élançèrent, épaule en avant. La porte ne broncha pas. Elle était certainement bloquée par des barres d'acier. Ils étaient tous devant en train de chercher une solution quand un cri horrifié les fit regarder vers la porte d'entrée. Un gardien de la mairie venait d'apparaître et de disparaître aussitôt. Croyant avoir affaire à des malfaiteurs, il descendait en trombe l'escalier. La police étant juste à côté de la mairie, Glasser ordonna un repli immédiat. Pour plus de sûreté, il embarqua le géant noir. Dix minutes plus tard, Glasser déposait son « colis » à la villa Sésini.

« Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse de ton nègre ? » demanda Bonnel.

Glasser avait déjà tourné les talons.

« Ça, mon vieux, je m'en fous. Moi, j'ai les flics au cul. Je file. Démerde-toi ! »

Le lendemain, la campagne contre le 1^{er} R. E. P. prit un départ foudroyant. Comme le maire d'Alger n'avait pas été confondu et puisque personne n'aurait jamais voulu croire qu'il hébergeait un conseiller politique du F. L. N., il lui était facile de jouer la vertu offensée. C'est ce qu'il fit. Et l'on s'aperçut vite que Jacques Chevallier n'était pas homme à s'embarquer sans biscuits...

Parmi les ordres qu'avaient donnés Massu, il y avait celui de ne pas cloisonner les régiments dans les secteurs qui leur étaient impartis. Chacun devait pouvoir exploiter les renseignements qu'il obtenait en suivant les filières, même si elles menaient chez le voisin.

C'était la preuve d'une grande souplesse d'esprit. Plus d'un commandant de secteur dans le djebel aurait pu en tirer profit...

Toutefois, le 1^{er} R. E. P. ne fut pas lancé dans la Casbah considérée depuis longtemps comme un fief du F. L. N. La partie d'Alger qui lui était confiée s'étendait du square Bresson — au pied de la Casbah — jusqu'aux limites de Hussein-Dey, faubourg située sur la Route Moutonnaire, à l'extrémité est de la ville. Elle comprenait les Tagarins, la Redoute, Belcourt, le Clos Salembier et le Ruisseau. Huit cents hommes pour trois cent mille ! Et quels quartiers ! Presque tous peuplés d'Européens, considérés jusque-là comme intouchables. Le régiment osa y toucher. Ce fut là l'origine de bien des ennuis.

L'un des premiers et des plus importants commença par un mauvais feuilleton. Une jeune étudiante métropolitaine, jolie fille de surcroît, réservait ses faveurs à un musulman, militant du F. L. N. Les amants commirent l'erreur de se laisser surprendre par une équipe du régiment qui en déduisit immédiatement que la fille était au courant de bien des choses. Elle s'appelait Nelly Forget. Elle parla, donna une filière qui menait à une certaine Denise Walbert et à la découverte de tracts qui étaient des appels au meurtre. Le F. L. N. condamnait à mort tous les commerçants qui refuseraient de faire la grève.

Le R. E. P. continua à tirer sur le fil en s'efforçant de ne pas le casser. Au bout, il y avait une machine à polycopier cachée dans la salle paroissiale de Hussein-Dey. Dans la nuit du 5 au 6 mars, une perquisition effectuée au presbytère et dans l'église ne donna rien. L'abbé Scotto se vanta d'avoir été averti à temps pour prévenir les intéressés. C'en était trop.

Un cas de conscience se posait brusquement aux officiers du régiment. Ils étaient chrétiens. Ils avaient

du respect pour l'Eglise et son clergé. Que devaient-ils faire ? Ils allèrent trouver le père Delarue, l'aumônier de la division :

« Vous n'avez pas le droit de fermer les yeux, leur répondit-il. La situation est trop grave. Chacun doit prendre ses responsabilités. Les prêtres comme les autres. »

Dès lors, le fil ténu grossit considérablement. Un prêtre, deux prêtres, bientôt huit s'entassèrent villa Sésini. L'un d'eux s'appelait Barthez. Il était le frère d'un officier de la Légion ! Ce n'était pas tout. Sur leur lancée, les enquêteurs découvrirent qu'une mallette contenant une forte somme d'argent et des documents importants avait été confiée à Mgr Duval, évêque d'Alger.

Brothier, le parpaillot, ne voulait pas y croire. Mais ses officiers étaient formels. Le colonel prit alors la décision d'aller lui-même à l'évêché. On verrait bien. Il allait proposer à l'évêque le marché suivant : ou bien, il lui remettait la précieuse valise et Brothier s'engageait à minimiser l'affaire des prêtres compromis. Ou bien, il refusait, et le scandale éclaterait dans toute son ampleur.

Escorté de deux lieutenants, Lesort et Bonnel, le colonel se rendit à l'évêché. Mgr Duval était à Rome, mais le chanoine qui reçut les trois officiers à sa place finit par admettre l'existence de la mallette. Sous la menace du scandale, il accepta de la remettre.

Le R. E. P. respecta ses engagements. L'abbé Barthez, dont l'action relevait des tribunaux de droit commun, fut le seul prêtre remis à la justice. Mais cela suffisait amplement à faire des titres à sensation dans les journaux du 22 mars : « L'abbé Barthez impliqué dans une affaire d'hébergement de terroristes », pouvait-on lire. Puis suivaient tous les détails. Il était en relation avec Daniel Timsit, artificier du F. L. N. Ce réseau comprenait Chafika Meslem, agent

de liaison entre le F. L. N., le P. C. A. et les libéraux; Denise Walbert; les époux Gautron, chez qui se tenaient les réunions entre les représentants du F. L. N. et ceux du P. C. A., et qui hébergeaient des tueurs... L'abbé, pour sa part, ne s'était pas contenté d'aider charitablement des hommes et des femmes en difficulté. Il avait hébergé la fameuse Raymonde Peschard¹ et il avait caché dans la cure une machine à photocopier utilisée par le F. L. N.

Cette affaire provoqua d'énormes remous, des remous divergents, cela va sans dire. Il n'est pas sûr que la complicité d'une partie du clergé d'Alger et de Mgr Duval avec les poseurs de bombes ait entraîné beaucoup de conversions chez les musulmans. Il est absolument certain, en revanche, qu'elle fit perdre à l'Eglise catholique bien des fidèles.

L'abbé Barthez n'avait pas été bousculé. Arguant de sa qualité de frère d'un capitaine de la Légion, il prenait même souvent ses repas au mess des officiers du R. E. P. Pourtant, le saint homme avait parlé.

« Après m'avoir quitté, expliqua-t-il, Raymonde Peschard a passé quarante-huit heures chez le professeur Malan. »

Sans doute le brave abbé pensait-il que le nom bien connu d'un collaborateur du professeur Mandouze impressionnerait les deux lieutenants qui l'écoutaient. Quelle erreur ! Les yeux bleus de Bonnel lancèrent des éclairs :

« On y va ? demanda-t-il à Lesort.

— On y va ! »

A sept heures du matin, le professeur Malan était amené villa Sesini sous bonne escorte. Pas plus fier qu'un autre.

« Messieurs, dit Malan, au lieu de vous fatiguer à

1. Raymonde Peschard avait placé une bombe dans un car de ramassage scolaire à Diar es-Saada.

me poser des questions, voulez-vous que j'écrive tout de suite ma déposition ? »

Les émotions avaient creusé l'appétit des deux jeunes officiers. Pendant que le professeur pondait sa confession, ils pouvaient avaler un bon casse-croûte. Ils acceptèrent. Il était environ huit heures quand le téléphone sonna. C'était le colonel. Il n'avait pas l'air content.

« Bonnel, on me dit que vous avez arrêté Malan. Est-ce exact ?

— Mais oui, mon colonel. L'abbé Barthez nous a dit que...

— Voulez-vous le libérer immédiatement. Vous m'entendez : im-mé-dia-te-ment !

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. »

L'affaire semblait prendre des dimensions étonnantes. Malan fut libéré. A onze heures, Massu et Brothier arrivaient ensemble villa Sésini.

« Vous m'avez fait une belle connerie, dit Massu à Bonnel. La prochaine fois vous demanderez l'autorisation de vos chefs avant d'agir. Vous ne vous rendez pas compte que la présidence du Conseil m'a immédiatement téléphoné. Il y a cet après-midi un vote à l'Assemblée nationale. Avec un coup comme ça, le M. R. P. retirerait son appui à Guy Mollet. »

Les deux lieutenants écoutaient l'algarade bouche bée. Ils se sentaient écœurés par les puissants du siècle. Quand on était l'ami d'Un tel ou d'Un tel, on pouvait se permettre de trahir tranquillement. Le patriotisme était décidément une notion fluctuante... Lesort et Bonnel se sentaient une grande sympathie pour les gars de la base, ceux qui ont des convictions peut-être un peu simples, mais sont prêts à les défendre jusqu'au bout. Faulques, auquel avait été confiées les fonctions d'officier de renseignements, était bien de leur avis. N'en déplaise aux messieurs du sommet,

ils continueraient leur travail, dans ces milieux-là comme ailleurs.

Le 1^{er} R. E. P. devint le spécialiste des milieux européens.

Parmi les officiers qui firent un passage éclair au 1^{er} R. E. P., il y eut le capitaine de B... Il commit la faute de rentrer à Zéralda sans autorisation.

« Nous sommes en opération, lui dit Jeanpierre. A Alger comme dans le djebel. Votre conduite est intolérable. Je demande votre mutation. »

Car le régiment était bien en opération. Jour et nuit. Tous les matins, un *briefing* rassemblait les commandants de compagnie à sept heures, villa Sékini. Il commençait invariablement par une discussion sur le cours du poireau que devait fixer Estoup, chargé du ravitaillement des halles.

Dès le 6 février, B... fut remplacé à la tête de la 3^e compagnie par Allaire. La bataille d'Alger ne faisait que commencer. Pour les parachutistes, elle démarrait avec rien ou pas grand-chose. On avait bien donné des listes de suspects aux officiers, mais les renseignements commençaient toujours par des formules byzantines : « Il y aurait... », « Il serait... » Très conscient des problèmes qui ne manqueraient pas de se poser si l'on voulait faire du travail sérieux, Allaire escorté de Chiron, son adjoint, se rendit chez un procureur. C'était un brave homme.

« Mes chers amis, leur dit-il, les renseignements que l'on vous a donnés sont certainement exacts. Ils ne sont pas exploités parce que les policiers ont peur. Vous seuls pouvez y arriver. Nos juges ne feront rien. La justice normale est dépassée... Je vous souhaite bonne chance. »

Allaire avait rapporté d'Indochine une solide expérience. Il envoya des patrouilles trainer leurs bottes de saut dans les quartiers de « La Redoute » et du

« Golf » dont il avait la charge, et avait glissé dans leurs rangs des hommes qui comprenaient l'arabe. Ce ne fut pas long. L'un de ces hommes surprit ce que disait un jeune homme à une femme arabe :

« Ferme tes volets ! Tu ne sais donc pas que c'est la grève ? »

La patrouille ramena au P.C. de la 3 le premier maillon d'une chaîne. C'était un maillon fragile. Il se révéla excellent. Il mena à toute une série de collecteurs de fonds, de cellules de propagande et de ravitaillement, et à une certaine Eliette Loup.

Allaire trouva son domicile et décida d'y établir une souricière. Pour ce travail délicat et nouveau, il choisit un vieux de la vieille, l'adjudant Sterley. Il lui adjoignit deux légionnaires.

« Et surtout, précisa le capitaine, ne bougez pas d'un poil. Bien entendu, ne fumez pas. »

L'adjudant haussa moralement les épaules. On le prenait pour un bleu. Il n'appréciait pas.

C'était un samedi. Il faisait beau. Sterley méditait depuis quatre bonnes heures dans un fauteuil. Qu'est-ce qu'elle pouvait bien trafiquer, cette *Mousmé* ? Les légionnaires étaient impassibles. Ils avaient l'habitude d'attendre. Ils se relayaient près des volets pour observer l'escalier par les fentes.

« Mon adjudant, on ne peut pas en griller une ? murmura l'un d'eux.

— Oui, répondit Sterley. Mais faites gaffe ! Qu'on ne vous voie pas ! »

Les légionnaires avaient l'habitude. Ils savaient depuis longtemps camoufler le bout rouge de la cigarette dans leur paume. Des heures passèrent encore. Un bruit de pas se fit entendre de l'escalier. Le guetteur fit un signe. Sterley jeta un coup d'œil par une fente. La fille arrivait. Près d'elle, se tenait un homme. « Bonne affaire, pensa l'adjudant, on va rigoler. »

Sterley continuait à observer. Les légionnaires s'étaient planqués de chaque côté de la porte. Tout d'un coup, il vit l'homme saisir brusquement le bras de la fille et la tirer en arrière. Son visage s'était tendu. Il regarda intensément les volets, puis, faisant demi-tour, il disparut à toute vitesse en entraînant sa compagne.

« Ça alors ! dit Sterley. C'est un peu fort ! »

Il bondit à la porte, jaillit à l'extérieur, regarda. De légères volutes de fumée bleue sortaient de la pièce par les fentes des volets.

Eliette Loup courait toujours. Allaire était furieux. Sterley manquait d'appétit. La compagnie rigolait.

Les traits de la fille s'étaient inscrits à jamais dans les yeux de l'adjudant. Cette garce, se jurait-il, ne l'emporterait pas au paradis. Les jours passaient. Sterley restait morose. Il revenait d'une liaison à Blida avec un Dodge de la compagnie lorsqu'il eut l'idée de passer par la route côtière. C'était un détour, mais il aimait la mer. Il regardait les femmes, ce qui n'était ni très original ni contraire à sa religion. Tout à coup, il pâlit. C'était elle !

« Halte ! cria-t-il au chauffeur. Demi-tour ! »

Quelques secondes plus tard, la fille vit le camion revenir, ralentir à sa hauteur. Elle comprit, se mit à courir. Sterley sauta en voltige. La salope, il l'aurait ! Après un cent mètres comme il n'en avait jamais fait, l'adjudant rattrapa sa proie. Il la ceintura.

« A nous deux, ma cocotte ! »

Quand il la remit à Allaire, celui-ci se tourna vers Chiron :

« Vous n'auriez pas une cigarette à offrir à l'adjudant Sterley ? »

— Inutile, mon capitaine, coupa Sterley. Je ne fume plus. »

Pour obtenir des renseignements, il fallait parfois

employer les grands moyens. Cela ne s'était fait ni d'un seul coup ni de gaieté de cœur. Au début, aucun officier n'était d'accord. Leurs réticences avaient été si apparentes, contrairement à ce que l'on a pu dire et écrire sur ce sujet, que Jeanpierre, qui remplaçait Brothier en permission, avait décidé d'intervenir. Pendant toute une nuit, il vint au stade assister aux interrogatoires menés par la 2^e compagnie. Il tenait à se rendre compte par lui-même des méthodes employées et de leur efficacité. Le lendemain, au *briefing* du matin, il rendit son verdict :

« Je vous donne mon accord. Je vous couvre. Continuez. Si quelques-uns d'entre vous ont des scrupules, qu'ils sachent seulement deux choses : *primo*, que je ne leur en voudrai pas; *secundo*, que leur attitude ne nuira pas à la suite de leur carrière. »

L'aval du déporté Jeanpierre était déterminant pour le régiment. On n'ignorait pas que l'un de ses anciens camarades de déportation lui avait rendu visite. Cet homme de gauche lui avait dit : « Souviens-toi. » Il avait même apporté des albums pour lui rafraîchir la mémoire. Jeanpierre ne l'avait pas chassé. Il l'avait écouté longtemps, puis il avait répondu :

« Oui ou non le F.L.N., commet-il les crimes les plus affreux ? Oui ou non s'attaque-t-il à une population sans défense, à des innocents ? Oui ou non mon devoir est-il de prévenir de nouveaux attentats ? C'est une question de conscience personnelle. Je laisserai à mes subordonnés la liberté du choix. Quant à moi, je continuerai ce travail parce que c'est mon devoir. »

Presque tous les officiers avaient fait la guerre contre les nazis. Ils s'étaient réellement battus contre eux. Saint-Marc, Jeanpierre, Morin, anciens déportés, bien sûr. Mais aussi Martin, ancien F. F. I., et Faulques, du maquis Pommies.

Quand certaine presse établissait des comparaisons avec les S. S., ils se contentaient de hausser les épaules.

les. Ils avaient tort. Ils ignoraient la puissance des moyens de propagande et de persuasion dont disposaient leurs ennemis. Ils savaient pourtant que le gouvernement français n'employait jamais ces moyens-là pour défendre ses soldats. Ils auraient dû se méfier...

Le père Delarue fit sauter les dernières réticences. Pour la 10^e D. P., il rédigea une note intitulée : « Réflexions d'un prêtre sur le terrorisme urbain », qu'il concluait par cette directive de conscience :

« ... On a le droit d'interroger efficacement — même si l'on sait que ce n'est pas un tueur — tout homme dont on est certain qu'il connaît les coupables, qu'il a été témoin d'un crime, qu'il a sciemment hébergé quelque bandit, s'il se refuse de révéler librement, spontanément ce qu'il sait. En se taisant — pour quelque motif que ce soit — il est coupable, complice des tueurs, responsable de la mort d'innocents pour délit de non-assistance à des personnes injustement menacées de mort. De ce seul fait, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même s'il ne parle qu'après avoir été efficacement convaincu qu'il devait le faire. »

L'action du 1^{er} R. E. P. à Alger dura trois mois. Depuis les bombes des deux stades du 10 février, le F. L. N. n'avait plus réussi à perpétrer d'autres attentats. Ben M'Hidi, l'un des cinq membres du C. C. E., avait été arrêté dès le 25 février. Les autres avaient dû quitter Alger pour échapper aux recherches. On apprit plus tard qu'ils avaient fui jusqu'en Tunisie pour poursuivre la lutte à l'abri d'une frontière. Djemila Bouhired qui avait posé plusieurs bombes et servait de secrétaire à Yacéf Saadi, le nouveau chef de la Zone, fut arrêtée le 9 avril. Elle portait une sacoche de documents du plus grand intérêt. On put, grâce à eux, connaître les directives les plus récentes du F. L. N. Ils prouvèrent aux parachutistes que l'organisation révolutionnaire d'Alger était pratiquement dé-

mantelée. Les réseaux d'artificiers étaient tombés les uns après les autres. Les poseurs de bombes avaient été neutralisés pour la plupart. Ne restaient dans la région algéroise que deux chefs redoutables : Yacef Saadi et son adjoint Amar Ali dit « Ali la Pointe », chef du « groupe choc » de la Z. A. A.

Le visage d'Alger avait changé. La population respirait. Une ville au bord de la révolte était devenue confiante. C'était un phénomène spectaculaire.

Quand les Bérets verts quittèrent Alger, le 15 avril 1957, ils étaient les enfants chéris des Algérois. Il fallut s'arracher aux petites amies qui débordaient de tendresse. Si les cœurs étaient lourds, il était grand temps de retourner dans le djebel pour regarnir les portefeuilles désespérément vides. Vivre en seigneur, d'accord. Mais ça coûtait cher !

« LA BANDE A LOULOU »

LE 1^{er} R. E. P. avait besoin d'air pur. On le laissa souffler quelques jours, le temps de préparer sa fête de Camerone. Elle eut, cette année-là, un éclat particulier, et le général Gilles vint avec Massu passer la journée au camp de Zéralda. Puis, la fête terminée, ordre fut donné de boucler les sacs et de distribuer vivres et munitions. Le R. E. P. repartait pour d'autres aventures.

Le régiment qui s'éloignait d'Alger n'était plus tout à fait le même. La guerre livrée pendant trois mois sur les pavés de la grande ville lui avait apporté une leçon et une expérience qui le différenciaient définitivement des autres unités de la Légion et le marqueraient jusqu'au bout. On l'avait obligé à aller au fond des choses. Il y était allé. Non seulement il avait découvert l'organisation rebelle dans ses plus infimes détails, mais, amené par ordre à pénétrer de vive force les consciences des adversaires de la France en Algérie, il avait compris la nature profonde de la révolution qu'ils voulaient faire. Les hommes politiques pouvaient maintenant raconter n'importe quelle sor-

nette pour expliquer les événements à leur manière, le 1^{er} R. E. P. savait à quoi s'en tenir. Il savait que la victoire ne dépendait pas seulement d'un rapport de forces. La seule chance de la France était d'accomplir elle-même cette révolution.

Avant de confier à des légionnaires une mission politico-policrière, on aurait dû se douter que cette mission réveillerait en eux des sentiments profonds. Quand la collusion des rebelles algériens et des communistes, français ou étrangers, devint une évidence, on aurait dû deviner que le jeune Hongrois, échappé de son pays pour ne pas être écrasé par les chars soviétiques, réagirait avec une passion qui dépasserait de beaucoup son métier de soldat, tout comme l'Allemand de l'Ouest élevé dans la sainte horreur du péril rouge.

Le commandement ne prévoyait jamais. Il n'avait pas pensé à Na San en faisant Diên Biên Phu. Comment aurait-on voulu qu'il songeât aux origines politiques de la Légion étrangère en lançant des légionnaires dans Alger ? Savait-il seulement que la Légion est une photo en négatif des événements politiques de l'Europe ? Un siècle plus tôt, le premier chant que les légionnaires chantaient en défilant commençait ainsi :

*Nobles proscrits, ennemis des tyrans
Réfugiés de tous les points du monde;
La liberté vous ouvre d'autres champs,
Où le canon d'un peuple libre gronde...*

On l'avait oublié, comme le reste...

La technique du renseignement et son exploitation acquise par le R. E. P. au moment où il quittait Alger lui donnaient un atout qu'il ne possédait pas avant. Chaque officier était devenu un officier de renseignements. Le régiment allait désormais livrer des com-

bats mixtes, militaire et policier. Cette ambivalence lui donna une efficacité remarquable, qui impressionna au plus haut point les rebelles. Ils redoutaient les Bérêts verts et cherchèrent à tout prix à leur échapper. Ils refusaient systématiquement le combat. Les compagnies arpentaient les djebels dans tous les sens sans jamais rien découvrir. On trouva une parade : les légionnaires-parachutistes du 1^{er} R. E. P. seraient vêtus de treillis ordinaires et coiffés de bérêts kakis. Ainsi commença l'opération « N. K. 3 ».

On savait que de nombreux rebelles avaient fui Alger. Ils s'étaient réfugiés dans le Nord-Algérois que l'on décida de nettoyer. Les compagnies s'abattirent sur le terrain. Chacune suivit son fil, affolant les fellagha. On dénicha de nombreuses caches et quelques rebelles.

Aucun incident n'avait marqué la matinée du 17 mai. La compagnie de « Loulou » Martin fouillait tranquillement les pentes sud du djebel Bou Zegza, lorsque la section de commandement mit la main sur un gamin d'une dizaine d'années.

« Alors, lui dit gentiment Loulou, on batifole ! Dis-moi un peu ce que tu trafiques ici.

— Je garde les moutons.

— Et tu restes toujours dans ce coin-là ? »

L'enfant hocha la tête d'un air affirmatif.

« Eh bien, tu dois savoir où sont les fellagha ?

— Non, m'sieur, j'ai rien vu. »

Le berger avait répondu un peu trop vite. Loulou savait qu'il mentait. Il ne lui fallut que dix minutes et quelques menaces pour obtenir un renseignement qui sembla trop beau pour être vrai.

« Ils sont passés hier. Ils étaient beaucoup.

— Combien ?

— Comme vous.

— Avec des moukkala ? »

L'enfant opina à nouveau de la tête en montrant les

fusils et les P. M. des légionnaires. Il expliqua qu'ils étaient tous armés comme ça. Martin convoqua le sous-lieutenant Dubost, commandant la 4^e section :

« Vous allez suivre le berger, dit-il. Ce qu'il raconte me semble un peu gros, mais faites attention tout de même. On ne sait jamais. »

La section se déploya et progressa en direction de l'est. Elle disparut aux yeux du reste de la compagnie. Une demi-heure s'écoula sans que rien ne vienne troubler le calme de la nature. Les légionnaires des autres sections mangeaient leurs rations ou dormaient, le dos calé contre un arbre ou un rocher. Brusquement, à treize heures, une fusillade intense se déclencha dans la direction de la section Dubost.

« Ah ! » dit seulement Loulou en s'approchant du haut-parleur qui grésillait.

Il attendit, sachant que le sous-lieutenant l'appellerait dès que possible. Cet appel ne tarda pas :

« Vert » de « Vert 4 », parlez ?

— Vert, j'écoute.

— De « Vert 4 », le renseignement était bon. Très bon même. Les fellouzes sont là. Dans les rochers que le gamin indiquait. Compris jusque-là ?

— Bien compris. Continuez.

— De « Vert 4 ». J'ai plusieurs blessés. Un instant... Il faut que je me déplace... »

Loulou profita de ce répit pour donner l'ordre au reste de la compagnie de faire mouvement vers le lieu de l'accrochage. Les tirs étaient toujours aussi nourris. Il y avait deux kilomètres à faire. Tout en se déplaçant, Loulou demandait à Dubost de lui donner des détails. Puis, s'arrêtant, il étudia sa carte.

« Mon capitaine, dit le second radio, « Paulette » demande ce qui se passe.

— Dis-lui que je suis occupé... »

Loulou ne semblait jamais pressé. Il restait calme. En considérant sa carte, il pensait que le berger avait

été bien inspiré de faire prendre à Dubost un itinéraire qui l'avait mené au-dessus des deux paquets de rochers tenus par les rebelles. En arrivant par le bas, la section se serait fait écraser par la katiba. Maintenant, il ne fallait pas laisser filer les fellouzes.

« Godot, dit-il au chef de la 1^{re} section, arrivé à sa hauteur, allez-y ! »

Le gros de la compagnie suivit à vive allure. A huit cents mètres du lieu de l'accrochage, la compagnie fit une courte halte. Elle voyait très nettement les rebelles installés sur deux lignes de rochers, à mi-pente, sur le flanc du Bou Zegza. Ils tiraient sans désespérer. Il était évident que ces militaires en kaki ne les impressionnaient pas. Ils étaient décidés à se battre, et à leur donner une leçon.

Loulou décida d'attaquer par le haut. Trois sections descendraient les lignes de rochers. Godot, lui, étageait ses légionnaires sur la pente pour fixer les fells et leur couper toute possibilité de fuite. Ses ordres donnés, Loulou gagna un terre-plein qui surplombait les rochers. Un fauteuil d'orchestre, aurait dit Bigeard.

« Mon capitaine, c'est encore « Paulette » qui demande des nouvelles », dit le radio.

Loulou prit le « bigo » :

« Paulette de Vert, voici ma situation. Nous avons accroché une bande importante... »

Il donna tous les détails techniques indispensables et conclut :

« ... Je m'occupe des rochers. Il faudrait seulement envoyer quelqu'un pour boucler vers l'est afin que personne ne puisse s'enfuir. »

De deux heures de l'après-midi à sept heures du soir, la 1^{re} compagnie se battit seule, à bout portant, contre un ennemi aussi nombreux. Sans un appui, sans autre aide qu'un ravitaillement en munitions et l'évacuation de ses blessés les plus graves. Le régiment demandait souvent des nouvelles. Loulou faisait

répondre que tout allait bien. Le reste du régiment se contenta de se rapprocher et de boucler le terrain à bonne distance. Mais ce n'était pas utile. Dubost, Seitz et Thomas entraînaient leurs hommes dans les éboulis avec tant de vigueur et d'adresse que les fellas ne pouvaient plus bouger. Peut-être l'ennemi avait-il compris qu'il n'avait pas affaire à une unité de sec-teur, mais à des légionnaires-parachutistes. Il était trop tard.

À la nuit tombante, le feu cessa. La katiba n'existait plus. Elle laissait sur le terrain 87 tués, 3 prisonniers, 1 F. M., 6 P. M., 59 fusils et 22 pistolets automatiques. La compagnie Martin perdait 5 tués et 19 blessés.

Le soir même, du haut du Bou Zegza, les hommes de la 1^{re} compagnie contemplaient avec une certaine ivresse un scintillement dans le lointain. C'était Alger illuminée. Mirage que ces lueurs. Ici, dans l'air pur de la nuit, on goûtait mieux la victoire que dans la villa Sésini, après un interrogatoire réussi.

Les autres compagnies se montrèrent un peu jalouse de ce succès. Elles avaient attendu des heures, en se tournant les pouces, que la 1^{re} compagnie daigne terminer sa guerre. Et, en souvenir de ce cavalier seul, le R. E. P. la baptisa sur-le-champ : « La bande à Loulou. »

L'opération « N. K. 3 » continuait. Le 19 mai, la 3^e compagnie fouillait les pentes rocheuses d'un ouéd, lorsque le capitaine Allaire fit remarquer à son ad-joint, le lieutenant Chiron, un cercle noir qui se déta-chait sur la paroi d'une falaise comme le centre d'une cible. C'était un trou. Enorme. Percé par une gigantesque mèche de chignole. On ne voyait que lui.

« Pour bien faire, dit Allaire, il faudrait jeter un coup d'œil là-dedans.

— Hum ! fit Chiron, ça n'a pas l'air facile d'accès. »

Le trou était situé à une cinquantaine de mètres du

pieu de la falaise. Pour y parvenir, il fallait se hisser d'environ quarante mètres le long d'un versant presque vertical, atteindre une banquette large d'une dizaine de mètres. Après quoi, il fallait encore escalader un à-pic de cinq à six mètres pour arriver à l'ouverture.

« Thouron pourrait tenter le coup, dit Chiron.

— D'accord. »

Thouron était un sous-lieutenant de réserve qui cherchait à « se faire activer », un quarteron d'Indochine superbe, baptisé « Chéri Toutou » en raison de ses succès féminins.

Sa section commença l'escalade au milieu de la matinée. De loin, on voyait les éclaireurs de pointe du sergent Henquez s'agripper aux anfractuosités, cherchant des points d'appui pour se hisser. Le P. M. en bandoulière, ils progressaient sous l'œil vigilant de leurs camarades, prêts à les couvrir en cas de mauvaise surprise. « *Achtung!* » entendait-on crier de temps en temps. Une pierre dévalait la pente en provoquant une avalanche dangereuse pour ceux d'en dessous.

Les premiers voltigeurs prirent pied sur la banquette, saisirent leurs armes et fouillèrent les éboulis. Bientôt on vit l'un d'eux s'approcher du bord de la plate-forme, se mettre de profil, se cambrer d'un geste sec, porter le canon de sa carabine à la bouche et mimer, en marquant le pas, les joueurs de cornemuse des régiments écossais avec la crosse pliante de son arme.

Une vague de rires souleva les légionnaires qui assistaient au spectacle.

« Ne fais pas le con, Henquez ! cria Thouron. Ce n'est pas le moment. »

Georges Henquez était le marrant de la 3^e compagnie. Un « ch'timi » blond, aux yeux bleus. Un sacré baroudeur que tout le monde admirait. Il avait lancé

son truc de cornemuse un jour de pleine bagarre, debout sur un rocher. Le canon aux lèvres, il avait imité le ronflement nasillard des binious. Depuis, au premier coup de feu, ses hommes lui réclamaient son numéro de sonneur.

Henquez arrêta la musique. Il fit signe au lieutenant qu'il pouvait les rejoindre avec d'autres groupes. Sur place, Thouron leva les yeux vers son objectif, une entrée de grotte circulaire de dix mètres de diamètre. Pour savoir si elle ne contenait rien de suspect, il n'y avait pas trente-six solutions. Thouron fit un geste : quatre éclaireurs attaquèrent la falaise à pic. Ils ne mirent pas longtemps, en s'aidant mutuellement, à franchir les derniers mètres. L'un d'eux resta sur le bord pour faire relais. Les autres disparurent.

Le regard tourné vers l'intérieur, le sergent Henquez attendit quelques minutes avec l'espoir que ses yeux s'accommoderaient. Mais le trou resta complètement noir. Pas la moindre lueur ne venait du fond de la caverne. Il dut allumer sa lampe-torche. Il savait qu'il devenait ainsi une cible de choix. Des rebelles cachés là ne le rateraient pas. Ce n'était pas la première fois qu'il prenait ce risque. Sa main ne tremblait pas.

« Ça va ? » cria Thouron au légionnaire relais.

— Ça va, mon lieutenant, mais ils y voient que dalle. Ils sont obligés de se servir de la lampe.

— Qu'ils fassent gaffe ! » répliqua Thouron qui s'en voulut tout de suite d'avoir proféré une évidence. Henquez et ses deux compagnons étaient d'excellents combattants.

Thouron était conscient de sa chance et de l'honneur qu'on lui avait fait en lui confiant le commandement de tels soldats. Il admirait ces éclaireurs de pointe, à la vie perpétuellement suspendue. Il suffisait qu'un rebelle mort de peur derrière son caillou ou

son buisson appuie instinctivement sur la détente de son vieux fusil de chasse pour qu'une décharge de chevrotines les atteigne en plein ventre. Ceux-là méritaient toutes les citations, même s'il ne se passait rien, pensait Thouron. A cause du courage dont ils faisaient preuve à chaque occasion. Et parce que ce petit jeu-là durait des années. Certains imbéciles prétendent que le courage n'est qu'un manque d'imagination. Ils devraient, un jour, prendre un P. M. et une lampe pour fouiller une grotte. Ils comprendraient mieux ce qu'est l'intrépidité.

« Comment ça se présente ? demanda Thouron.

— C'est une espèce de couloir qui s'enfonce tout droit dans la montagne », répondit le légionnaire.

Au bout d'un moment, n'y tenant plus, Thouron grimpa à son tour jusqu'à l'entrée de la grotte. Carabine en main, il avança de quelques mètres dans le noir. Il frissonnait un peu. Pas seulement de froid. Il attendait, l'épaule contre la paroi, quand des rafales et des explosions emplirent le silence oppressant de la caverne. Tout au fond, il aperçut des lueurs. Les balles sifflaient. Le grondement des grenades se répercutait dans cet endroit fermé et déchirait ses tympans.

Henquez réapparut. Il tirait le corps inerte d'un légionnaire. Le troisième tirait toujours.

« Il faut qu'il revienne, dit Thouron. Il va se faire descendre. »

Le sous-lieutenant se pencha sur le blessé. Il avait reçu une rafale en pleine poitrine. Il était mort.

« Sors-le ! ordonna-t-il à Henquez. Je vais chercher Zednick. »

Le jeune officier avait eu d'instinct le bon réflexe. Il n'avait pas réfléchi. Maintenant, il se trouvait seul avec sa carabine et sa trouille au milieu du couloir. De grosses gouttes de sueur coulaient du cuir de son béret. Dans sa précipitation, il n'avait pas pensé à

prendre la lampe. Il aurait pu au moins jeter un bref éclair de temps en temps pour voir ce qu'il y avait devant lui. Il s'en voulait d'avoir agi si vite. Cette équipée était stupide. Ce n'était pas sa place. Il s'arrêta, hésita à faire demi-tour. Impossible. On croirait qu'il se dégonflait.

« Zednick, appela-t-il. Zednick ! »

Pas de réponse. Zednick était un immense Teuton. A la gueule de sabreur. Il était encore trop loin.

Plus personne ne tirait à présent. Ce silence était inquiétant. Bien plus que le tintamarre. Thouron continua d'avancer. Un bruit de caillou qui roule, immédiatement suivi d'une fusillade intense, le surprit. Il se jeta au sol.

« Zednick ! Où es-tu ? »

— Là ! cria une voix. *Achtung !* Ils sont là !... »

La phrase fut coupée par des rafales. Thouron se redressa.

« Reviens, Zednick. *Schnell !* »

Une explosion plus forte que toutes les autres se produisit à deux pas de lui. Il fut aveuglé par la lueur et sentit un grand choc. Il vacilla et lâcha sa carabine. Il se sentait un peu ivre. Ses oreilles bourdonnaient. Il perçut une présence.

« Mon lieutenant, ça va ? »

C'était Zednick.

« Ça va, ça va, dit-il machinalement. Ma carabine... »

— Je l'ai. Accrochez-vous à moi ! On y va. »

Le légionnaire passa sa tête sous le bras du lieutenant. Avant de démarrer, il murmura :

« Attendez, je leur en envoie une. »

Il prit la dernière grenade qui pendait à ses bretelles de suspension, la dégoupilla et, de son bras libre, la lança de toutes ses forces.

« Vite ! » dit-il.

Ils s'élançèrent vers la sortie au moment précis où la grenade explosait.

Thouron hors de combat, Chiron prit l'affaire en main. Pendant qu'il organisait le siège, Allaire fit appel au Génie et au matériel spécial. L'emploi de grenades à fusil n'avait rien donné. Le boyau principal devait se terminer par des chambres. La nuit arriva. Il ne s'agissait pas de s'endormir. Vers minuit, les fel-lagha tentèrent en effet une sortie. Ils se heurtèrent à des tirs repérés et durent renoncer à passer. Ils étaient bel et bien coincés dans la souricière.

Au jour, Chiron décida d'en finir. On n'arriverait à rien en se contentant d'expédier des engins explosifs à distance. Il fallait y aller. Le lieutenant demanda des volontaires pour l'accompagner. Cinq légionnaires se présentèrent. Zednick était le premier. Le petit groupe se munit de masques, fit ample provision de grenades fumigènes et vomitives, et s'enfonça dans la terre. Chiron était en tête avec Zednick. Il portait un phare-projecteur puissant. A ses côtés, un légionnaire, le doigt sur la détente de son P. M., était prêt à ouvrir le feu.

Il fallut parcourir soixante mètres dans un vaste couloir presque rectiligne. Aucune réaction. Le faisceau lumineux balayait les parois. Il s'accrocha soudain à deux anfractuosités. Les débuts de boyaux secondaires ou des entrées de chambres. Quelques rafales éclatèrent. Le gibier était là. Cerné, mais bien vivant.

« J'y vais », dit Zednick.

Avant même la réponse de Chiron, il avait bondi. Quel merveilleux combattant ! Il utilisait la moindre aspérité pour s'abriter, lâchait une rafale, courait en zigzag, se collait au rocher, repartait, balançait une grenade. Parfois, on le voyait bondir dans le faisceau lumineux que Chiron déplaçait aussitôt. D'autres légionnaires voulurent foncer à leur tour. Chiron les stoppa. Tout seul, Zednick ferait l'affaire.

Et il fit l'affaire. Il arriva jusqu'aux entrées des chambres, y fut accueilli par des coups de feu, balança des

grenades, mitraille. Le silence retomba, pesant, énorme. Chiron ne voyait plus Zednick. Il se demandait s'il n'avait pas été touché. Mais une voix partit des entrailles de la terre.

« Oh ! mon lieutenant. Ils doivent tous être en compote là-dedans. »

Le projecteur éclaira une scène de carnage. Au milieu des morts, quelques blessés se traînaient en vomissant. La grotte de Tighert Ouassif avait tenu trente-six heures. Jeanpierre écouta avec la plus grande attention le compte rendu que lui fit Allaire. Il convoqua Zednick, qui se présenta quelques instants plus tard, la gueule plus carrée que jamais :

« Légionnaire Zednick, 3^e compagnie, 1^{re} section, mon colonel.

— Non, dit Jeanpierre en levant la tête vers le grand sabreur : « caporal Zednick », 3^e compagnie, 1^{re} section. »

Sur le djebel ou dans les entrailles de la montagne, le 1^{er} R. E. P. retrouvait le goût du combat au grand jour. Mais Alger, de nouveau, l'appelait. De nouveau, une guerre de l'ombre, plus sournoise que les affrontements dans la nuit d'une grotte...

LE TIERCÉ DU 1^{er} R. E. P.

TROIS grosses explosions ébranlèrent Alger : rue Hoche, rue Alfred-Lelluch et au carrefour de l'Agha. Trois lampadaires avaient explosé. Encore une fois, une boucherie ! Il était 18 h 30, le 3 juin 1957. C'était horrible. On releva sept morts et quatre-vingt-douze blessés, européens et musulmans. Les victimes étaient pour la plupart de condition modeste, de petits employés qui venaient de quitter leur bureau. Mais l'indignation atteignit son paroxysme quand on sut qu'un grand nombre d'enfants, sortis d'une école quelques instants auparavant, avaient été blessés. Trois avaient été tués sur le coup : ils avaient six, dix et quatorze ans. Beaucoup furent à jamais mutilés.

Le samedi suivant 8 juin, à 18 h 55, une énorme explosion fit sauter la salle de bal du casino de la Corniche, dans la banlieue d'Alger. Nouvelle hécatombe : huit morts, quatre-vingt-un blessés dont dix devaient être amputés. La plupart des victimes, des jeunes gens du faubourg populaire de Bab el-Oued, avaient entre dix-huit et vingt-cinq ans. Si les auteurs de cet attentat cherchaient à provoquer la haine, ils

avaient réussi. Alger était redevenue la ville de la peur. L'opinion publique, exaspérée, réclamait une protection efficace. Elle en avait assez. Elle ne pouvait pas compter sur Paris. Depuis le 21 mai, la France n'avait plus de gouvernement et cherchait vainement un président du Conseil...

Salan et Lacoste décidèrent de rappeler d'urgence les unités parachutistes. Il n'y avait pas d'autre solution. Seuls, les paras pouvaient lutter contre le terrorisme. Ils l'avaient prouvé. Les administrations spécialisées, incapables de faire leur métier, avaient abdicqué.

Quand le 1^{er} R. E. P. arriva à son tour dans la ville, le 1^{er} septembre, trois noms importants restaient sur l'organigramme de la Z. A. A. : celui de Yacef Saadi qui en était le chef et qui se dissimulait sous quantité de pseudonymes parmi lesquels « Reda », puis « Lee »; celui de son adjoint militaire, Amar Ali, dit « Ali la Pointe »; celui d'Abderrhamane ben Hamida, son adjoint politique, longtemps recherché sous le pseudonyme de « Salim » et qui se faisait alors appeler « El-Khiam ». Il n'était pas facile de démêler toutes ces identités. Mais les colonels et les capitaines paras étaient parvenus à un tel degré de pénétration de l'organisation du F. L. N., qu'ils jonglaient avec ces noms comme avec ceux d'amis intimes. La plupart connaissaient parfaitement les traits des chefs qu'ils recherchaient.

Ghandriche, arrêté par le 3^e R. P. C., fut pris en charge par le 1^{er} R. E. P. Allaire, l'officier de renseignements du R. E. P., s'efforça avec l'aide des lieutenants Estoup et Bonnel, d'en tirer parti. Ghandriche avait accepté de travailler pour les parachutistes en échange d'une double promesse : sa famille serait mise à l'abri et il recevrait un million d'anciens francs pour se rendre en Espagne. Il continua à échanger des messages avec les chefs de la Z. A. A. Pour correspondre avec Yacef Saadi, il passait tou-

jours par l'intermédiaire de sa femme Latifa. Des femmes secrètement ralliées portaient des messages à Latifa. Une étroite surveillance du domicile de celle-ci permit de découvrir que deux enfants venaient chercher les plis pour les porter chaque fois au même endroit : 4, rue Caton, ruelle de la Casbah.

Il était tentant de foncer 4, rue Caton, et de fouiller la maison de fond en comble. Mais on risquait de frapper à côté de la plaque et de laisser Yacef s'enfuir. Le chef de la Z. A. A. comprendrait alors que Ghandriche l'avait trahi. Ce dernier, brûlé, deviendrait inutile. Bigeard et Jeanpierre qui suivaient l'affaire de près décidèrent d'attendre, de chercher à en savoir plus.

Le temps passait. La tension montait. Les parachutistes craignaient de laisser filer le gros poisson qu'ils sentaient au bout de leur ligne, prise d'autant plus importante que Ghandriche, camouflé dans un appartement secret des paras, avait pris du galon. Yacef, après la mort de Kamel, lui avait fait savoir qu'il le prenait pour adjoint militaire. Le coup était tout de même énorme. Allaire craignait que Yacef ne finît par détecter la supercherie. Pour entretenir des relations normales entre le chef et son adjoint, on multipliait les courriers. On était arrivé à en avoir deux par jour !

En changeant de fonction, Ghandriche avait pris un nouveau pseudonyme. Il signait à présent « Safy », et demanda à Yacef de l'argent. Celui-ci lui fit parvenir deux millions. Il prétendit ensuite qu'il ne disposait plus que de quatre bombes. Il demandait des directives. Yacef lui envoya le plan détaillé de la fabrication des engins. Pendant ce temps, les filatures du jeune Mahmoud et d'une fillette de quatre ans qui venaient prendre les messages chez Latifa aboutissaient toujours au numéro 4 de la rue Caton.

Le lundi 23 septembre, on décida de passer à l'ac-

tion. A minuit, après avoir complètement bouclé le quartier, on foncerait 4, rue Caton, pour arrêter Yacef Saadi. Jeanpierre et Allaire doutaient encore. L'affaire leur semblait trop facile. Ils connaissaient trop bien leurs adversaires pour mésestimer leurs qualités. Yacef Saadi n'était pas un imbécile.

Il était 20 heures. Quatre heures avant l'heure H, deux gendarmes arrivèrent au P. C. du 1^{er} R. E. P. où se trouvaient les lieutenants Estoup et Bonnel.

« Nous vous amenons un rombier qui est tombé dans une souricière, dit un gendarme. Nous avons trouvé ceci sur lui. »

Le gendarme tendit un billet. C'était un bon de réparation pour une paire de lunettes. Il avait une particularité : il portait l'adresse d'un opticien de Tunis. Estoup et Bonnel eurent le même réflexe : faire vite. Quelque chose leur disait que l'homme arrêté n'était pas n'importe qui. Ils se rendirent immédiatement au domicile du suspect qui disait s'appeler Hadj Smaïl, et le fouillèrent à fond. Les résultats furent inespérés. Dans un matelas, ils trouvèrent des documents de la plus haute importance, en particulier un rapport sur la situation de la Z. A. A., un programme d'action pour les mois à venir et un laissez-passer signé d'un membre du cabinet du président du Conseil. De nombreuses lettres qui émanaient de personnalités politiques françaises ou leur étaient destinées prouvaient suffisamment qu'on venait de mettre la main sur un agent de liaison important. Estoup et Bonnel rendirent compte sur-le-champ à Jeanpierre.

Ils confièrent leur prisonnier à Ysquierdo.

« Commence à l'interroger rapidement, lui dirent-ils. Nous allons prévenir Allaire. »

Ysquierdo avait un don étonnant pour interroger les rebelles. Il se faisait terrifiant ou bonhomme au gré des circonstances. Il n'était pas plus violent qu'un autre, mais il avait la manière. Personne ne lui résis-

tait. Il ne mit pas longtemps à découvrir que « Hadj Smail » était en réalité Djamel, le responsable « Liaison-Renseignements » du chef de la Z. A. A., Yacéf Saadi lui-même.

Jeanpierre accourut au bain maure, lieu de l'interrogatoire. Les révélations de Djamel le passionnèrent. Lui et ses officiers pensaient n'avoir plus tellement de choses à découvrir sur l'organisation rebelle; quelques adresses tout au plus. Et voici qu'ils apprenaient que cet homme, qui aurait dû prendre incessamment l'avion pour Tunis, avait établi des contacts entre le gouvernement français et le chef des terroristes d'Alger. Il avait conduit une femme, une Européenne, auprès de Yacéf Saadi pour engager des pourparlers. Elle s'appelait Germaine Tillion. Les officiers du 1^{er} R. E. P., stupéfaits, croyaient rêver :

« Germaine Tillion, expliquait Djamel, est au contact du gouvernement par Louis Mangin qui fait partie du cabinet du président du Conseil, Bourgès-Maunoury. Elle a rencontré un grand nombre de personnalités, en particulier André Bouloche, le chef de cabinet de Bourgès-Maunoury.

— Qui encore ?

— Guy Mollet, René Pleven, le cardinal Feltin... »

Jeanpierre, ses officiers, le capitaine Chabanne, officier de renseignements de Bigeard, et le capitaine de la Bourdonnais, qui les avait rejoints, tous avaient l'impression d'être trahis en plein combat. Le gouvernement savait comment s'y prendre pour parvenir au cerveau des boucheries du casino de la Corniche et des trois lampadaires. Il n'avait rien fait pour le neutraliser ! Jeanpierre insista encore :

« Qui a-t-elle encore rencontré, cette bonne femme ? »

Djamel hésita un instant et finit par répondre :

« Le général de Gaulle... »

Les officiers se regardèrent. Un silence compact

pesa pendant quelques instants sur la salle. Des soldats pouvaient-ils concevoir qu'en plein combat des personnalités françaises s'abouchent avec l'ennemi ?

L'heure tournait. Il était une heure trente. Jeanpierre, le réaliste, n'avait pas l'habitude de se laisser mener sur des voies de garage. Il revint brusquement à des considérations plus prosaïques. La grande politique ne le concernait pas. L'opération de bouclage, en revanche, c'était son affaire. Il s'agissait de ne pas faire chou blanc. Par des questions précises, il montra à Djamal qu'il connaissait parfaitement, peut-être même mieux que lui, l'organigramme de la Z. A. A. Puis, avec le plus grand naturel, il posa la question à laquelle il voulait en venir depuis un moment :

« Tu as vu Yacéf, rue Caton ?

— Oui, trois heures avant d'être arrêté. »

Ceux qui assistaient à la scène avaient trop l'habitude des interrogatoires pour laisser percer la moindre impression. Mais leur attention se resserra. Djamal venait de leur donner confirmation de ce que l'on attendait depuis des semaines. Pas un muscle du visage de Jeanpierre n'avait bougé. Il continua :

« Au numéro 4 de la rue Caton ?

— Non, au 3. »

Les officiers de renseignements parachutistes savaient que depuis longtemps les numéros 3 et 4 de la rue Caton étaient en face l'un de l'autre. Et Chabanne, l'O.R. de Bigeard, avait recruté comme agent la femme qui habitait au 3, Fathia Bouhired. Quand il entendit que c'était là que Djamal avait rencontré Yacéf Saadi quelques heures plus tôt, il comprit qu'il s'était laissé berner. Fathia Bouhired jouait double jeu. Il n'en laissa rien paraître.

Jeanpierre poursuivit l'interrogatoire. Il obtint des précisions du plus grand intérêt. Oui, Yacéf possédait une cache au 3, rue Caton. Oui, il y restait certaines nuits. Djamal, poussé dans ses derniers retranche-

ments, décrivit l'emplacement probable de la cache. Jeanpierre en savait assez. Suivi des autres officiers, il quitta la pièce.

« Cette fois, dit Allaire, tout s'explique. Nos messages ne s'arrêtent pas au 4. Ils traversent la rue.

— Si c'est vrai, dit Chabanne, la veuve Bouhired m'a baisé !

— Possible, répliqua Jeanpierre. Ce qui est certain c'est que les numéros 3 et 4 de la rue Caton sont suspects. Et que nous avons une chance d'y trouver Yacéf.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, mon colonel ? demanda La Bourdonnais.

— On y va. On boucle l'ensemble et on fonce au 3. »

Jeanpierre donna ses ordres. La mission de « couvrir » la maison désignée et d'assurer le contrôle des terrasses revint à la compagnie d'Ysquierdo. L'escadron de chars et la compagnie portée assureraient le bouclage du quartier. A trois heures du matin, tous les éléments étaient à pied d'œuvre. Les légionnaires-parachutistes avaient l'habitude de progresser par les terrasses. Ils bondissaient comme des chats sans faire le moindre bruit. Quand ils dominèrent tout le haut de la rue Caton, ils le firent savoir au colonel. Quelques instants plus tard, Allaire frappait au numéro 3. Comme la porte ne s'ouvrait pas immédiatement, l'adjudant Tasnady la força d'un coup d'épaule. Il entra, suivi de quelques légionnaires, d'Allaire et de Jeanpierre. Ils trouvèrent Fathia Bouhired déjà levée. Elle jouait la surprise et l'innocence.

« Yacéf est ici », lui dit Jeanpierre.

Ses protestations n'eurent aucun effet sur les hommes du 1^{er} R. E. P. habitués à ne tomber que chez des gens irréprochables.

« Yacéf, dit Allaire d'une voix forte, en détachant ses mots. Nous savons que tu es là. Tu as été donné. C'est fini. Rends-toi ! »

Personne ne répondit. L'adjudant Tasnady, qui n'aurait pas attendu, prit la pioche que portait un légionnaire et, debout sur une marche de l'escalier, attaqua l'endroit présumé de la cache. Les coups ébranlaient la maison. Jeanpierre s'approcha de l'escalier qui menait au premier étage.

« Ecoute-moi bien, Yacef, dit-il. Je sais que tu es là. Je sais même que tu es malade, que tu as la grippe. D'ailleurs, écoute celui qui nous a renseignés. Tu le connais bien. »

Allaire poussa Djamal en avant.

« Parle-lui », ordonna-t-il.

Djamal marqua un temps et se décida :

« Yacef, c'est Djamal qui parle. Ils savent que tu es là. Je leur ai dit. »

Comme personne ne répondait, Allaire passa aux menaces. Il parla de faire sauter la cache. On n'entendit plus à nouveau que les coups de pioche de Tasnady. Jeanpierre était au pied de l'escalier, quand l'ouverture céda bruyamment.

« Attention, mon colonel ! » hurla un légionnaire.

Une grenade jaillit par la brèche et roula sur le plancher. Au même moment, une longue rafale résonna dans la pièce. Tasnady se jeta sur le côté et parvint à l'éviter. Chacun se précipita dans un recoin. Mais la grenade, en explosant, cribla d'éclats Jeanpierre et Tasnady. On les évacua aussitôt sur l'hôpital Maillot. Il était environ 3 h 40.

Au 1^{er} R. E. P. on avait l'habitude de ce genre de situation. S'emporter ne servait à rien. L'essentiel était de savoir qu'on tenait quelqu'un, et que ce quelqu'un avait toutes les chances d'être Yacef. Guiraud remplaça Jeanpierre. Allaire renouvela ses menaces : Si Yacef s'entêtait, on ferait tout sauter. De la fumée sortait de la cache. Là-haut ils devaient détruire des papiers. Les menaces se précisèrent. Et une voix de femme sortit du trou enfumé :

« Nous voulons parler au général Massu ! »

C'était enfin l'amorce du dialogue qu'espérait Alaire. Finies les menaces. Il se fit conciliant, refusa Massu, mais proposa le colonel Godard, qui arriva aussitôt. La femme de la cache posa des conditions. Godard promit que Yacef Saadi serait traité en prisonnier de guerre.

Les légionnaires commençaient à voir rouge. Ce dialogue les écoeurait. Ils préféraient le rebelle qui meurt dans son trou au « grand chef » qui finit par se rendre avec toutes les garanties. Sans la présence de Godard, la vie de Yacef n'aurait pas pesé bien lourd. Mais Godard le voulait vivant !

Au bout de deux heures de palabres, un P. M. atterrit sur le plancher. Yacef demanda une robe pour sa compagne qui était en sous-vêtements. On la lui passa. A six heures du matin, une échelle sortit lentement de l'entrée de la cache. Un homme la descendit.

Le « terrible » Yacef Saadi n'était qu'un petit bonhomme vêtu d'un pantalon de toile clair et d'un polo. L'œil noir, le cheveu court, la moustache à l'américaine et les manches retroussées, il ne payait pas de mine.

Tandis que Godard emmenait sous bonne escorte Yacef et Zohra Drif au P. C. du 1^{er} R. E. P. d'El-Biar, les légionnaires arboraient une moue de mépris. Ils n'aimaient pas les « armées » dont les soldats se font tuer et dont les généraux se rendent.

Yacef Saadi, traité avec le plus grand ménagement, se montra bavard. Ajoutées aux innombrables documents trouvés dans la cache, ses déclarations permirent de déterminer très exactement la situation du F. L. N. à la date de son arrestation. Tout y était : bilans, potentiel, intentions, état des pourparlers avec le gouvernement français. Mais à la grande surprise des officiers du 1^{er} R. E. P., Yacef, par vantardise ou pour se faire bien voir, donna les plus précieux renseigne-

ments sur les derniers de ses compagnons qui couraient encore. Ils apprirent par lui qu'« Ali la Pointe », son adjoint « militaire », se cachait au 4 de la rue Caton au moment où les paras le découvraient au 3 ! Ils eurent confirmation par lui de la présence permanente auprès d'Ali la Pointe d'une certaine Hassiba ben Bouali et de Petit Omar, un gamin. En racontant sa propre vie, Yacéf se rendait-il compte qu'il trahissait ses amis ? C'est peu probable. Mais sans lui, les événements ne se seraient pas précipités aussi vite.

Grâce à la collaboration de Djamal, le 1^{er} R. E. P. parvint assez rapidement à prendre contact par message avec Ali la Pointe, toujours par l'intermédiaire de sa femme Latifa. La surveillance de cette dernière permit de découvrir des allées et venues au numéro 5 de la rue des Abdéramés. Yacéf confirma la présence d'une cache à cet endroit.

Le 7 octobre, à vingt heures, Ali la Pointe était localisé. On pouvait tenter l'opération. Les compagnies furent mises en alerte. Elles reçurent les ordres à minuit. Dix minutes plus tard, la 2^e compagnie occupait l'immeuble suspect. Ysquierdo faisait grise mine. La veille, il avait fait fouiller cet immeuble-là de fond en comble. Toutefois, plus rien ne l'étonnait. Il savait très bien qu'on pouvait passer cent fois à proximité d'une cache sans la trouver si on ne connaissait pas sa position exacte. Allaire, accompagné de Bonnel, Ysquierdo et Estoup, pénétra au premier étage. Il se tourna vers Yacéf Saadi qu'il avait fait venir et auquel il avait promis la vie sauve pour ses compagnons s'ils consentaient à se rendre.

« Où est la cache ? » demanda-t-il.

Yacéf Saadi se dirigea vers une pièce et montra une partie d'un mur dissimulée par un divan. Allaire s'approcha, passa un doigt sur un enduit qui lui paraissait plus frais et fit ressortir les contours d'un panneau. Il se recula.

« Ali, dit-il, nous savons que tu es là. Sors ! Rends-toi ! »

Pas de réponse. Les sommations et les menaces ne firent rien non plus. Guiraud décida d'utiliser des artificiers pour faire sauter le panneau, sans prendre de risques inutiles. A six heures, les immeubles voisins ayant été évacués et de nouvelles sommations étant restées sans réponse, on alluma la mèche. L'explosion déchira le silence du petit matin. On avait calculé la charge pour faire sauter simplement une cloison. Pourtant, l'immeuble entier s'écroula. Par sympathie, le dernier dépôt de bombes qu'avait récupéré Ali venait d'exploser. Le numéro 7 de la rue des Abdérames fut touché lui aussi. Plusieurs légionnaires qui en occupaient la terrasse furent précipités dans le vide et s'en tirèrent avec quelques contusions. Quant à Ali la Pointe et ses compagnons, on dégagea leurs corps deux jours plus tard. L'assassin d'Amédée Froger, le chef du réseau de bombes avait entraîné dans la mort Petit Omar, un gamin courageux qui n'avait que douze ans. Ce fut son dernier forfait.

« Le tiercé du 1^{er} R. E. P. », voilà qui résumerait bien le bilan du régiment au cours de cette deuxième bataille d'Alger. Ses deux succès spectaculaires n'avaient pas ralenti son ardeur. Ghandriche, toujours manipulé par l'équipe d'Allaire, continuait à jouer son rôle d'adjoint militaire de la Z. A. A. Après les arrestations de Yacef Saadi et d'Ali la Pointe, il était logique qu'il cherchât à prendre contact avec le seul homme de l'état-major de la Zone qui courait encore : Abderramane ben Hamida longtemps appelé « Salim » et baptisé à présent « El-Khiam ». C'était l'adjoint politique.

Ghandriche, sous le pseudonyme de « Safy », lui fit parvenir un message. Il déplorait l'arrestation de Yacef et d'Ali, et lui demandait des nouvelles. L'autre répondit en réclamant de l'aide. Il ne savait plus où aller.

Allaire, Bonnel et Estoup décidèrent alors de jouer le grand jeu et de finir la bataille d'Alger en beauté.

« Proposons-lui de le planquer, dit Allaire.

— Et s'il accepte, enchaîna Estoup, nous le faisons mener directement au P. C. du régiment.

— Où nous faisons cacher tout le monde. Et qui retrouve-t-il ? poursuivit Bonnel.

— Yacef, le « Grand Frère » ! »

Les trois officiers éclatèrent de rire. L'idée de terminer l'affaire comme le plus classique des romans policiers les mettait en joie.

« Allez ! décida Allaire, on essaie. »

« Safy » rédigea un message. Il donna à « El-Khiam » son accord pour le planquer et lui fixa rendez-vous le 15 octobre dans un virage de la Rampe Valée. Il trouverait là une Peugeot 203 noire conduite par un frère. Sur le siège arrière, il y aurait une sœur brune. Par précaution, le service auto du 1^{er} R. E. P. avait trafiqué l'embrayage de la 203 afin de limiter sa vitesse. Sur l'itinéraire, on mit en place des bouchons discrets et bien armés pour empêcher la voiture de quitter la route prévue. Estoup et Bonnel empruntèrent une 4 CV anonyme et se mirent en surveillance.

A l'heure convenue, la 203 s'arrêta au lieu du rendez-vous. A l'arrière, on pouvait apercevoir la chevelure sombre d'Ourhia la Brune, une jeune musulmane qui travaillait avec les parachutistes. Presque aussitôt, deux hommes sortirent d'une ruelle, se dirigèrent vers la voiture et s'y engouffrèrent. La 203 démarra. Cent mètres plus bas, la 4 CV se mit en mouvement. Les deux véhicules prirent de la vitesse.

L'imprévisible, alors, se produisit. A la hauteur du premier carrefour un homme s'élança vers la 203.

« Arrête ! Arrête ! hurlait-il en gesticulant.

— Nom de Dieu, dit Bonnel, c'est Federici. Il n'a rien pigé à la manœuvre ! »

L'adjudant Federici qui était en bouchon n'avait en effet rien compris. Il courut derrière la voiture et sortit son arme. Au volant de la 4 CV, Estoup accéléra, puis, la tête passée par la fenêtre, il invectiva l'adjudant :

« Ta gueule, bon Dieu ! Ta gueule !... »

Dans le feu de l'action, Estoup ne regardait plus que l'adjudant. Il n'avait pas vu que, pris de panique, le frère conducteur de la 203 avait arrêté sa voiture. Il lui rentra dedans à bonne allure.

« Merde ! » dit seulement Bonnel.

Les deux véhicules imbriqués l'un dans l'autre au milieu de la Rampe Valée, le beau scénario s'effondrait piteusement. Il eût été un peu ridicule de voir arriver au P. C. d'El-Biar l'adjoint politique de la Z. A. A. traînant derrière lui la voiture de deux lieutenants du 1^{er} R. E. P. Il ne restait qu'à arrêter « El-Khiam » et son compagnon. Jamais, sans doute, arrestation ne fut faite d'aussi mauvais cœur.

Le vaguemestre du R. E. P. passa par là, tout à fait par hasard. Embarqué dans sa jeep, le chef F. L. N. tenta de s'évader. On le fit alors monter dans la 4 CV, décoincée entre-temps. Il arriva enfin au P. C. Où Yaccef l'attendait.

Estoup et Bonnel se remettaient à peine de leur déconfiture qu'on leur signala l'arrivée de la 203 et d'Ourhia la Brune qui voulait les voir. La fille était folle furieuse. Elle leur reprocha non seulement de l'avoir « mouillée » inutilement, mais surtout de ne pas lui avoir fait confiance. Comme elle n'était pour rien dans l'échec de la manœuvre, elle réclama son « fric ».

« Tu les auras, tes picaillons, dit Bonnel. Tu vas voir, c'est même le F. L. N. qui va payer... »

Il ouvrit la sacoche d' « El-Khiam » qui était restée dans la 203.

« Tu vois, dit-il, c'est pas compliqué. »

Il compta les billets. Il y avait deux millions ¹.

Grâce à mille précautions, le précieux Ghandriche-Safy n'était toujours pas brûlé. Il continua à expédier des messages et à en recevoir. En liaison avec les chefs de la wilaya 3, il leur demanda, vu la situation difficile de la Z. A. A., de bien vouloir lui rembourser l'argent qu'elle lui avait prêté. 64 millions furent ainsi soustraits au F. L. N. « Safy » demanda également à la wilaya 3 de lui prêter des hommes en armes parmi ceux qui s'étaient réfugiés dans le djebel pour fuir la répression des paras. On lui en envoya une vingtaine, armés de P. M., qu'il n'y eut qu'à cueillir discrètement.

Poussés par ces succès ignorés du public, mais tout à fait satisfaisants les officiers du 1^{er} R. E. P. tentèrent un coup encore plus gros, que justifiait la décapitation de la Zone. Ils composèrent un message, que « Safy » recopia, à l'intention de Belkacem Krim. Le seul rescapé de la Z. A. A. rendait compte de la situation lamentable de la Zone et du mauvais moral des maigres troupes qui lui restaient. Il disait à Krim qu'il était le seul homme capable de reprendre Alger en main. Il le suppliait de revenir.

A l'inverse de ce que craignaient les auteurs du message, la réponse ne se fit pas attendre. Elle était positive. Krim annonçait sa venue. C'était merveilleux.

Malheureusement, sans doute pour d'obscures raisons de haute politique, le gouvernement général décida de ne plus laisser Yacef Saadi au secret. Celui-ci s'empressa de faire connaître aux chefs du F. L. N. le ralliement de Ghandriche aux Français. « Safy » était définitivement brûlé. Et Krim ne revint pas à Alger.

INTERMEDE DANS LE DESERT

LE 24 novembre, Salan confiait au 1^{er} R. E. P. une mission qui, pour des légionnaires-parachutistes, semblait tout de même assez originale : « Neutraliser les cellules terroristes au Sahara, remonter les filières de propagandistes, découvrir et détruire les civils armés, les bandes s'il en existe, participer à la protection même de Hassi-Messaoud. »

Toujours heureux d'aller voir du pays et, dans le cas particulier, de découvrir ce fabuleux désert que la plupart ne connaissaient pas, les hommes du 1^{er} R. E. P. bouclèrent leurs sacs avec allégresse. Ils sentaient le besoin de se ragaillardir après trois mois de vie émoullente à proximité de leur base arrière. L'embourgeoisement les guettait. Les Algéroises se montraient de plus en plus tendres et compréhensives pour leurs héros aux bérets verts. Le célibat perdait du terrain, signe toujours néfaste chez les soldats. Jeanpierre tournait en rond. Il était temps de larguer les amarres. En route pour la Zone Est saharien !

Un désert, c'est un désert. Par définition, on n'y trouve pas grand-chose. Les distances entre les oasis

sont grandes. Pour couvrir le maximum de terrain, il est nécessaire de disperser les unités. Jeanpierre étala le régiment sur plus de trois cents kilomètres, de Hassi-Messaoud et Ouargla au sud, jusqu'à M'raïer, au nord. Le P. C. s'installa à Touggourt, au centre du dispositif, distribua les missions aux commandants de compagnie et attendit les comptes rendus et les bilans.

« Le désert, c'est le désert », constataient les commandants de compagnie. Décontractés, ils avaient adopté le rythme saharien et ne s'énervaient pas. Tous ces gens avaient l'air bien calmes. On ne voyait pas comment le F. L. N. aurait levé des armées dans ces oasis d'où l'on ne pouvait sortir qu'en traversant des dizaines de kilomètres de sable ! Les comptes rendus étaient donc rares et les bilans modestes. La patience de Jeanpierre atteignait ses limites, plus étroites, il faut le dire, que la moyenne, Cinq jours fut sans doute son record. Le cinquième jour, il explosa, bondit sur sa pointe Bic et pondit son instruction n° 1. C'était le 2 décembre 1957, 152 ans, jour pour jour, après la bataille d'Austerlitz.

« Il semble échapper à tous les commandants de compagnie que notre mission vise à obtenir un certain résultat avant une date donnée : assainir la région avant le 1^{er} janvier, date de la mise en route du pétrole vers la mer. Reste vingt-huit jours. Or, le ton des télégrammes ne correspond nullement au caractère impérieux et inéluctable de la mission : « R. A. S... activités de patrouilles... convoi de ravitaillement... etc. » Aucun compte rendu, aucune vue ne m'ont été donnés, bien que certaines unités soient implantées depuis le 27 novembre. Que se passe-t-il à Hassi-Messaoud ? Mystère. Situation, impression, intentions et vues d'avenir ? Autant de points d'interrogation. »

Jeanpierre avait pris Hassi-Messaoud dans son colli-

mateur. Il sentait que la compagnie Martin, à l'extrême limite du dispositif, était plus que jamais « la bande à Loulou » discrète et sympathique, à laquelle semblable isolement convenait parfaitement. Loulou savait que Jeanpierre avait horreur des gens qui parlent pour ne rien dire. Comme il n'avait rien à dire, il ne parlait pas. Il en profitait même un peu. Très relax, Loulou ne cherchait pas tellement les bombes dans les derricks. Comme partout où il passait, il était devenu la coqueluche de l'endroit. Les ingénieurs et les contremaîtres taillaient de longues bavettes avec ce guerrier si modeste et si attachant.

A l'imitation de son chef, la bande entretenait les meilleurs rapports du monde avec les pétroliers. Cette harmonie améliorait nettement l'ordinaire de la compagnie, mais pas l'humeur du colonel. Avec son flair particulièrement aiguë, Jeanpierre sentait que la mission antibombes dont il les avait chargés n'empêchait pas certains de ses officiers de dormir. Pour réveiller les énergies, il n'hésita pas à employer les grands mots : « La X^e région est derrière nous et l'enjeu est national », poursuivait-il. Puis il donnait l'ordre de faire preuve d'imagination : « En conclusion, chacun doit modifier son système et son optique. Actuellement et après cinq jours pour certains, il n'y a rien de fait, ce qui n'est pas tolérable. Enfin, la diplomatie envers des Sahariens qui sont tout de même de notre parti ne doit pas être un risque d'échec, d'autant que nous avons les pleins pouvoirs quel que soit le grade. »

Cette dernière phrase soulignait un aspect très particulier de l'aventure du 1^{er} R. E. P. au Sahara. L'arrivée du fameux régiment avait quelque peu bousculé la nature des choses. Si l'Algérie était celle de papa, les Territoires du Sud étaient ceux de son trisaïeul ! Les Sahariens vivaient à l'heure méhariste. Les anciens s'attendrissaient encore à la vue d'une fléchette

ou d'un morceau de poterie découvert à la lumière rasante de la tombée du jour. Certains partaient en permission vers le Sud pour rejoindre leur famille touareg au cœur du Tassili. Ils ne s'étaient pas réjouis lorsque le pétrole avait jailli. Tout ce qui ne portait pas *sarroual* et *naïls* leur paraissait suspect. Ils se considéraient comme des spécialistes irremplaçables et ne concevaient pas qu'il pût se passer sous leur nez des vilénies dont ils n'auraient pas vent. Que des militaires arrivent au pays de Laperrine et du P. de Foucauld avec des bottes de saut, des tenues camouflées et des bérets, qu'ils aient de surcroît la prétention d'y faire du travail sérieux, cela n'était pas concevable. Le sourire dont les Sahariens gratifiaient les parachutistes ne dissimulait pas une certaine condescendance. Au hasard de la conversation, ils leur rappelaient qu'il était encore possible de mourir de soif au Sahara, même en 1957, même quand on portait le brevet de parachutiste...

L'ironie des Sahariens se changea en étonnement, puis en stupeur, puis en effroi, quand les compagnies appliquèrent avec une conscience toute légionnaire la seconde instruction de Jeanpierre, diffusée dix jours après la première. Le colonel indiquait la méthode :

« Un village ¹ et son morceau de désert correspondant sont bloqués par terre et par air. Les mâles sont rasés et, de leur masse, sont extraits les individus recherchés. L'interrogatoire de ceux-ci doit permettre de pêcher dans celle-là tout ce qui est rebelle et de savoir où sont les caches... et ainsi de suite, en chaîne. »

Les cris des Sahariens, devant le traitement infligé à leurs administrés, s'évanouirent dans leur désert. Pour épargner leurs oreilles, les commandants de compagnie conservèrent les « mâles » ainsi parqués le moins longtemps possible, invoquant de hautes rai-

1. Le lieutenant-colonel Jeanpierre ne parlait jamais d'oasis... Ce n'était pas un poète !

sons morales, notamment les risques de viol des femmes dans des villages vidés de leurs hommes et la difficulté d'alimenter les détenus. Imperturbable, Jeanpierre répondit : « Ce qui prime est la mission et non la vertu des femmes et l'estomac de leurs maris. » D'ailleurs, pour couper court à tout prétexte fallacieux, le colonel ajoutait : « A l'avenir, j'interdis de libérer les raflés sans mon ordre. » Les Sahariens continuèrent à hurler et les capitaines se bouchèrent les oreilles.

L'obstination d'un colonel et le zèle de ses capitaines triomphèrent de l'aphorisme initial : le désert n'était pas le désert ! Car le 1^{er} R. E. P. trouva. Il trouva tant et si bien qu'il tua des rebelles et récupéra des armes, prouvant aux Sahariens leur aveuglement, au colonel son génie et au commandement qu'il avait eu raison de lui confier cette mission.

Le régiment trouva d'abord des filières. Jeanpierre avait fixé l'attitude à tenir en fonction de l'unité de distance au Sahara : cent kilomètres. « Muni de photos, de signalements et de renseignements, la rafle, le contrôle deviennent plus payants. Il faut alors être très mobile et se laisser guider uniquement par l'action policière. Il faut planter son P. C. dans le village que l'on traite, ne revenir ou ne laisser une permanence à son point de départ que si le renseignement le demande. »

Chiron, devenu capitaine et patron de la 3^e compagnie, suivit ainsi son fil. Parti de Ouargla, il se retrouva à Ghardaïa, deux cents kilomètres plus loin. D'un naturel prudent et raisonnable, il s'était présenté personnellement dans cet honorable « village » en képi et uniforme de cavalier de la Légion. Il ne voulait pas indisposer les autorités locales tout à fait prêtes, disait-on, à transformer en chair à pâté le premier « Béret vert » qui oserait déboucher. L'affaire se présentait sous les meilleurs auspices; Chiron obte-

nait des résultats substantiels. Mais mus par une intention qui se voulait certainement généreuse, quelques-uns de ses hommes commirent l'imprudence de pénétrer à leur tour dans Ghardaïa, en tenue camouflée et portant le béret vert. L'alerte fut donnée à une vitesse diabolique. La supercherie fut éventée. Il s'en fallut de peu que le 1^{er} R. E. P. ne perdît là un de ses plus vaillants capitaines. La filière était coupée, sans doute. Mais comme disait très justement l'ordonnance à son capitaine : « Mieux valait que ce fût la filière que votre paire de couilles ! »

Les filières menèrent à des cachettes. Elles menèrent même à des armes. Après quoi, l'incroyable se produisit. Le R. E. P. détecta la présence de deux bandes armées. En deux opérations menées avec la rapidité de l'éclair, des éléments portés et héliportés du régiment les anéantirent. Le 23 décembre 1957, les pelotons Durand-Ruel et Degueldre détruisirent le groupe du chef rébelle Badari, à proximité de Sidi-Okba. Roger Degueldre prouvait avec éclat que son accession à l'épaulette d'officier ne lui avait rien enlevé de son punch. Il était sous-lieutenant depuis le 1^{er} décembre.

Au total, le 1^{er} R. E. P., dans ce désert, avait tué 36 fellagha et saisi 66 armes quand sa mission prit fin, le 13 janvier 1958.

A l'extrémité sud dans les sables de Hassi-Messaoud, la bande à Loulou n'avait pas fait de miracles. Sensible à la féerie saharienne, elle préférait préparer dans le silence — et quel silence ! — le seul miracle qu'elle estimait digne d'elle et qui suscitait l'enthousiasme des légionnaires, celui de la Nativité. Dans les sections, on chantait les chants de Noël à quatre, cinq ou six voix. On stockait les vivres, on s'affairait autour des crèches pour le traditionnel concours. La marraine de la compagnie, Lulu Arpels — une des jolies femmes les plus en vue du Tout-Paris : un bijou, ce qui prouvait que la

bande à Loulou savait vivre —, avait promis de venir présider le jury. En un mot, les cœurs s'élevaient. On n'avait qu'une crainte : voir débarquer le colonel...

Il eut le bon goût de s'abstenir. Deux personnes qui ne cherchaient pas le bilan à tout prix et venaient seulement participer à la fête, Mme Arpels et Jean-Marie Le Pen, le remplacèrent.

L'arrivée de Le Pen était une surprise. Il avait repris son écharpe de député et vivait à Paris. Il était arrivé à Alger avec l'intention de passer Noël à Zéralda. Quand il avait appris la présence du régiment dans l'Est saharien, Le Pen avait seulement dit : « Qu'à cela ne tienne, j'y vais ! » Un arbre de Noël sous le bras droit, une caisse de cognac sous le gauche, il débarqua d'un avion des pétroliers. Ses anciens compagnons l'accueillirent à bras ouverts. La fête commença.

Le jury du concours des crèches avait fait le tour des sections. C'était admirable. Les légionnaires avaient tout mis dans leurs créations : de l'habileté, de l'imagination, une pointe d'humour par-ci, un brin de tendresse par-là. Parfois un détail innocent révélait que l'enfant ne meurt jamais tout à fait dans le cœur des hommes. Lulu Arpels avait senti monter au bord de ses beaux yeux un peu plus d'émotion qu'elle n'aurait voulu. Souvent, au moment précis où le jury arrivait devant une crèche, s'élevait un chant très grave. Tapis dans l'ombre et étroitement mêlés, les hommes de Dusseldorf, de Naples, de Barcelone et de « Panama » mêlaient étroitement leurs voix. Ce murmure s'harmonisait à la paix du désert.

Le jury délibéra. Puis, au cours du « pot » qui rassembla officiers et sous-officiers, la marraine se leva.

« Vous me mettez dans un grand embarras, dit-elle. Il est difficile de départager des concurrents aussi parfaits. Toutefois puisqu'il faut choisir, nous avons choisi... »

Et elle désigna la crèche qui l'avait emporté.

« Ah ! non, cria une voix. C'est impossible ! »

On crut d'abord à une plaisanterie. Les applaudissements crépitèrent pour saluer l'annonce du premier prix. Mais la voix cria de nouveau, plus forte, plus véhémente :

« Non, non et non ! C'est injuste ! C'est du favoritisme ! »

Au bout d'une table, l'adjudant T... s'était levé, rouge de colère, et continuait à crier. On comprit alors que c'était sérieux. Un silence stupéfait figea les assistants. La marraine, toute pâle, restait debout. Elle ne savait quelle contenance adopter. Elle avait déclenché un incident qui gâchait tout. Devant l'ampleur de son désarroi, Loulou la fit asseoir. Il sentait monter la colère. Pourtant, il se contint :

« Allons, ça suffit ! dit-il. Il fallait bien faire un choix... »

Mais T..., hors de lui, continuait à prendre à partie certains sous-officiers. Les jeunes lieutenants témoins de la scène étaient stupéfaits. Ils avaient de l'estime, de l'admiration pour ce magnifique soldat. Ils savaient tous comment il s'était battu à Diên Biên Phu sur « Dominique 2 ». Et voilà que, furieux de ne pas avoir gagné, il perdait son sang-froid pour un concours de crèche !

Le lendemain, l'adjudant T..., mis en route sur Zéralda, fut muté hors Légion. Pour la bande à Loulou, l'incident était grave. Pour Jeanpierre, il n'existait pas. Le 6 janvier 1958, à 13 h 30, 4 800 mètres cubes de pétrole en provenance d'Hassi-Messaoud emplissaient les réservoirs de Touggourt. Le pipe de 170 kilomètres n'avait pas sauté. C'était l'essentiel.

LES CENTURIONS A GUELMA

IL pleuvait sur le Sahara. Le désert n'était plus qu'une bouillie jaunâtre, une pâte craquelée et visqueuse d'où émergeaient déjà des myriades de petites tiges vertes. On aurait dit qu'elles se hâtaient de percer la croûte durcie par le soleil et polie par le vent, pour boire avec avidité cette humidité bénie qui leur rendait la vie. Brusquement gonflé, l'oued Djedi charriait une eau boueuse. Il jouait les torrents, sortait de son lit, inondait le reg et sautait les routes. De mince filet serpentant à travers les cailloux, il était devenu une force emballée, dangereuse qui tenait en respect le 1^{er} R. E. P. à trente kilomètres au sud de Biskra, le 19 janvier 1958.

Dans les jeeps débâchées, pare-brise à l'horizontale, les légionnaires de la compagnie portée ployaient le dos sous l'averse. En tête, le peloton Degueldre avait dû stopper. Le capitaine Bésineau avait bien tenté de passer quand même. Mais, engagé sur la route que franchissait le torrent furieux, son véhicule avait été déporté par le courant. Il avait dû faire marche arrière en toute hâte.

Le mouvement vers le nord que le régiment avait reçu l'ordre d'effectuer en direction de Guelma était provisoirement stoppé à la hauteur du petit village d'Oumache, à plus de trois cents kilomètres du but. Les hommes du régiment acceptaient ce contretemps avec le calme des vieilles troupes. L'essentiel, pour les commandants, était de bien fermer les portières de toile que le service auto avait confectionnées; pour les capitaines, c'était de s'enrouler dans leurs imperméables. Quant aux légionnaires, serrés les uns contre les autres, la tête penchée en avant, ils écoutaient les cataractes glisser sur leurs ponchos et ils attendaient que ça passe. Il en aurait fallu bien plus pour émousser leur moral. Le déluge ne les empêchait ni de caser la croûte, ni de fumer.

Seul de tout son régiment, Jeanpierre était impatient. Il se taisait, mais il y avait dans son regard une petite flamme qui en disait long. Elle ressemblait à cette lueur qui brille dans les yeux du sous-lieutenant brûlant de se mesurer aux événements. Le message qu'il avait dans la poche était responsable de cet état d'âme. Le 1^{er} R. E. P. était envoyé dans l'Est constantinois pour détruire les bandes rebelles venues de Tunisie. Il y avait plus de trois ans que Jeanpierre était revenu parmi ses légionnaires-parachutistes. Il n'avait jamais cessé de les instruire. Il les avait formés avec une passion, une persévérance qui n'avaient jamais fléchi, et était satisfait des succès remportés à leur tête pendant la bataille d'Alger. C'était insuffisant. Il avait hâte de voir le régiment faire ses preuves comme unité d'assaut, rôle auquel il l'avait préparé de longue date. Ce 19 janvier 1958 en apportait peut-être l'occasion.

La pluie tombait toujours. Impossible de prendre la route directe de Guelma. Il fallut faire un détour de deux cents kilomètres. Le 21 janvier, le gros du régiment arriva à l'entrée de la ville. Les

camions arrivés les premiers la quittaient déjà.
« Où allez-vous ? gueulèrent des légionnaires à leurs camarades.

— En opération, répondirent les autres.

— Eh ben, merde ! dit un légionnaire qui proclama tout haut ce que les autres pensaient tout bas, ça commence bien ! »

Quelques heures plus tard, « Jacky Vert » et « Jacky Orange », c'est-à-dire la 1^{re} compagnie et la compagnie portée se heurtèrent aux rebelles. Avant même de s'implanter à Guelma, le régiment perdait quatre des siens au combat. Trois légionnaires du peloton Durand-Ruel, Wolf, Manger et Saller ouvraient la liste des morts de Guelma. Pour le 1^{er} R. E. P., la bataille des frontières était commencée.

A l'abri de la frontière tunisienne, le F. L. N. redoublait d'activité. Il ne cessait de faire passer en Algérie renforts et armement. Ce que les Français gagnaient d'un côté, ils le perdaient de l'autre. Plaque tournante de la rébellion, la Tunisie hébergeait les chefs du F. L. N., leur servait à la fois de camp d'entraînement, de magasin d'armes, de munitions et de ravitaillement. On avait bien eu l'idée de matérialiser la frontière par un obstacle sérieux, le fameux barrage, la « ligne Morice ». Les rebelles perdaient du monde. Mais ils passaient quand même.

A la fin du mois de janvier 1958, le 1^{er} R. E. P. arriva.

En métropole, il y avait Romorantin ou Brive-la-Gaillarde; en Algérie, il y avait Guelma. C'était un peu le portrait robot de la sous-préfecture algérienne. Blottie dans une cuvette jalonnée de ruines romaines, à trois cents mètres d'altitude, elle était dominée de partout par des djebels élevés qui culminaient entre mille et quinze cents mètres et dont les noms harmo-

nieux ne disaient rien à personne. Il y avait au nord les djebels Taya, Débar, Aouara. Sur l'horizon sud, se découpait le plus haut de tous, le djebel Mahouna, avec ses 1 411 mètres.

Image de paix biblique, Guelma allait connaître la guerre. Le petit cimetière, prévu pour rassembler les familles qui s'éteignaient lentement, allait devoir s'agrandir. Car pour faire parvenir les renfort aux wilaya de l'intérieur, c'est cette région que les chefs de la rébellion avaient choisi de leur faire traverser.

Jeanpierre ne perdit pas de temps. Le premier accrochage du régiment, avant même son arrivée au complet à Guelma, lui avait fait froncer les sourcils : quatre légionnaires tués, deux blessés, un P. M. perdu pour deux rebelles abattus, c'était inconcevable. Le 23 janvier à quatorze heures, il convoqua les officiers de son état-major et les commandants de compagnie. Quelques heures avaient suffi pour transformer en P. C. la salle de l'école d'agriculture de Guelma. Morin, Verguet, Allaire n'avaient eu que quelques mots à prononcer pour que les légionnaires de la C. C. S. dressent des tables, assemblent et renseignent les cartes du secteur, les fixent sur des panneaux verticaux. Puis la manœuvre avait été décidée par le colonel, après discussion avec son état-major. L'opération avait été portée sur des calques. Les mouvements essentiels des unités y étaient indiqués en couleur. Chaque commandant de compagnie connaîtrait exactement, non seulement sa propre mission, mais celle des autres.

Quand les officiers arrivèrent au P. C. à quatorze heures, chacun reçut son lot de cartes et les calques. Des détails de cette sorte testent déjà la valeur d'un régiment. Il est simple de faire une conférence sur ces méthodes devant des élèves calés bien au chaud dans l'amphithéâtre d'une école militaire. Mais, obte-

nir ces réalisations immédiates à n'importe quel moment du jour ou de la nuit, quand les hommes viennent de faire des centaines de kilomètres, qu'il vente ou qu'il pleuve, qu'il fasse une chaleur caniculaire ou un froid à décourager un esquimau, demande une autre trempe.

Entouré des officiers du P. C. — le commandant Gallouët, les capitaines Morin, Verguet et Allaire —, Jeanpierre contempla son monde, ses commandants de compagnie : Martin, 1^{re}; Ysquierdo, 2^e; Chiron, 3^e; Gamas, 4^e; Glasser, compagnie d'appui; Bésineau, compagnie portée; Hautechaud, escadron. Il y avait un seul chef de bataillon, Lucien Gallouët, un vieux légionnaire dont la Légion entière connaissait la silhouette pour l'avoir aperçue sur toutes les diguettes d'Indochine et sur tous les champs de bataille. Les autres étaient capitaines. Le 1^{er} R. E. P., à cette époque, était un régiment de capitaines. Anciens ou jeunes. Largement confirmés ou étrennant leurs galons. Mais, contrairement aux régiments de parachutistes de la « régulière », les trois ficelles n'impliquaient ni intimité ni tutoiement. Au maintien, à l'allure, à la distance affichée d'un Verguet, à la glace d'un Morin, au sourire sarcastique d'un Allaire comme à la désinvolture souveraine d'un Loth, on sentait qu'ils avaient conscience de porter trois galons de poids et de qualité, sans aucune commune mesure avec ceux que portaient certains officiers.

Jeanpierre prit la parole. Il n'avait pas l'habitude de faire de longues phrases :

« Nous commençons cette nuit. De tous les renseignements obtenus, nous avons acquis la conviction que les fells sont en permanence dans la forêt de la Mahouna. C'est là que nous irons. »

Les officiers ne connaissaient pas encore le terrain. Ils avaient seulement déjà repéré ce djebel Mahouna au sud de la ville, le plus haut. D'ailleurs, avec Jean-

Pierre, ils s'y attendaient. Il commencerait par le plus dur. Question de mise dans l'ambiance ou de principe ? Peu importe; c'était fatal.

Les renseignements n'étaient pas très précis. Au Secteur, Allaire avait surtout appris que la région de Guelma était « pourrie ». Les rebelles, nombreux et puissamment armés, ne cherchaient pas à accrocher. Leur mission consistait essentiellement à faciliter le passage des katibas venus de Tunisie et rejoignant leurs zones de combat. De nombreuses sections locales, dites « d'acheminement », implantées dans les djebels des environs, avaient constitué des stocks de ravitaillement importants pour les unités de passage.

Ces sections locales avaient été recrutées sur place; leurs hommes connaissaient donc parfaitement le terrain. Ils servaient de guides à ceux qui franchissaient le barrage. Les troupes du secteur de Guelma ne parvenaient pas à les accrocher et à les fixer pour les détruire. Elles avaient seulement réussi à les tenir à distance de la ville, tout en sachant qu'elles jouissaient au sein de la population d'innombrables complicités.

A minuit, les rames de camions du G. T. 507 quittèrent Guelma. Elles prirent la route de Gounod qui, malgré sa qualification pompeuse de route nationale 123, n'était qu'une mauvaise route en lacet. Encore mal éveillés, les légionnaires se serraient les uns contre les autres pour avoir moins froid. Tous feux éteints, les camions ressemblaient à de gros cafards noirs et poussifs. Après une dizaine de kilomètres, les hommes débarquèrent. Essayer de surprendre les fells, c'était d'abord ça : un long convoi aveugle, se déplaçant lentement, pendant des heures entières, sur des chemins défoncés, frôlant ravins et précipices. Puis un débarquement dans l'obscurité et des marches épuisantes et interminables. Plus on cherchait la surprise et plus les déplacements devaient être longs.

Ce jour-là, Jeanpierre avait décidé de surprendre

les rebelles. Il s'agissait de grimper à plus de 1 400 mètres, en partant de 500. Les légionnaires-paras devaient donc escalader près de mille mètres avec armes et équipements, c'est-à-dire deux unités de feux, deux jours de vivres, mitrailleuses, mortiers de 81 et canons sans recul, dans une nuit rendue plus opaque par le brouillard, et dans le silence le plus absolu.

En tête du régiment, le sous-groupement « Blanc », aux ordres de Morin, se divisa en deux colonnes. La première, avec le P. C. « Blanc », se dirigea directement vers la cote 1 411, point culminant du djebel. La seconde, par une route qui longeait le pied du djebel, marcha d'abord plein sud avant de se hisser à son tour vers les hauts, en direction de la cote 1 283.

A sept heures trente, chaque unité avait atteint son objectif : du nord au sud, la crête était successivement occupée par l'escadron (1 411), la C. A. et le P. C. Morin (1 377), le commando vietnamien (1 249) et la 1^{re} compagnie (1 283). Le sous-groupement « Lilas » de Verguet se tenait plus au sud, tandis que la 2^e compagnie restait en réserve héliportée.

La neige se mit à tomber. Après une telle escalade, les hommes grelottaient. Tous les sommets étaient dans les nuages. Le jour n'éclaira qu'une purée de pois. On n'y voyait pas à plus de quelques mètres. Appuyé contre un rocher, la tête enfoncée dans le col relevé de son imperméable, Jeanpierre somnolait. Il attendait de donner l'ordre de commencer la fouille, tout en songeant vaguement que, par ce putain de temps, il ne faudrait compter, en cas d'accrochage, ni sur un appui aérien ni sur un héliportage.

A sept heures cinquante, les premières rafales secouèrent la montagne. Sur 1 377, la C. A. accrochait. Tout de suite, l'affaire parut sérieuse. Ceux du 1^{er} R. E. P., qui avaient fait la guerre contre les Allemands ou avec eux, reconnurent la cadence de tir si

particulière de la mitrailleuse M. G. 42. Pas de rafales, un crépitement. La présence de plusieurs M. G. dans les parages indiquait qu'il ne s'agissait pas d'un petit groupe rebelle, mais d'une ou de plusieurs unités régulières.

L'accrochage prit de l'ampleur. Il se développait vers le sud. Le commando vietnamien rendit compte qu'il était violemment pris à partie du kef Fernane vers lequel il se dirigeait et qu'il ne parvenait plus à gravir. Dans ces épais nuages, manœuvrer n'était guère facile. Morin, pourtant, s'y risqua. Il disposait de quatre unités. A l'escadron qui était au nord, il prescrivit de suivre la ligne de crête sud-est pour aller prêter main-forte à la C. A. de Glasser. A la 1^{re} compagnie de Martin, à plus de trois kilomètres au sud, il donna l'ordre de venir au plus vite appuyer l'action du commando vietnamien de l'adjudant-chef Masty-kars dont une section était en grande difficulté. Quand cet ordre lui fut donné, Loulou était déjà en route. Malgré la fatigue de la randonnée nocturne, malgré la densité du brouillard et la neige, il marchait au canon vers le nord, mû par cet instinct de guerrier si cher à Bonaparte.

Sur le kef Fernane et 1 377, le combat faisait rage. C'était une lutte entre des forces qui ne voulaient pas céder. Les M. G. des fells crépitaient. Les A. A. 52 des légionnaires-parachutistes ripostaient. Plus posément. Avec moins de hargne dans le ton. Mais avec l'autorité de ceux qui connaissent leur force et savent que, de toute façon, on finira par leur céder. Jusqu'à neuf heures du matin, les fells résistèrent sur place. Embusqués dans les amas rocheux, ils se croyaient invulnérables. Jusqu'à présent, personne ne s'était risqué à les en déloger. Mais devant l'insistance et la détermination de leurs assaillants, devant l'assaut irrésistible de l'escadron de Hautechaud — 613 —, notamment celui du peloton du lieutenant Amédée de La Forest-

Divonne, ils lâchèrent prise. Pour sa première intervention à pied, Hautechaud rappelait de façon brillante à ses pairs qu'il avait été fantassin avant d'être cavalier pendant son premier séjour en Extrême-Orient.

Les Fellagha essayèrent de se replier vers l'est. Malheureusement pour eux, le ciel se dégagea. Le vent se leva et s'agrippa aux nuages. Dans les trouées, les pentes apparaissaient de plus en plus fréquemment. Il n'en fallait pas plus à Jeanpierre pour exploiter la situation. Il n'hésita pas à renverser la manœuvre. L'opération était prévue à l'ouest de la Mahouna. Il fit hélicopter la compagnie d'Ysquierdo à l'est sur les versants de l'oued Oum Nesour, seul itinéraire de fuite possible pour les rebelles.

Dès dix heures du matin, Jeanpierre sentit que c'était gagné : la surprise avait joué. Les fellas n'avaient pas réussi à tenir, leur axe de fuite avait été découvert, le gros n'avait pu s'échapper. Des groupuscules étaient tout de même parvenus à s'enfuir vers le nord-est. Jeanpierre ordonna un nouvel hélicoptage. A treize heures trente, la 4^e compagnie fut enlevée. Le D. I. H. la posa à proximité de l'oued Hamma.

Le sous-groupement Verguet reçut à son tour des missions de fouille. Mais le P. C. savait d'ores et déjà qu'il ne devait plus y avoir grand-chose à trouver. Il avait reçu les premiers bilans des combats du matin. Les rebelles laissaient 75 des leurs sur le terrain, dont 67 tués. 6 mitrailleuses M. G., 1 F. M., 8 P. M. et 32 fusils étaient tombés entre les mains des légionnaires, chez qui il y avait seulement quatre tués et 23 blessés, dont le lieutenant de La Forest-Divonne.

Jamais une unité de l'armée française n'avait obtenu, en Algérie, un tel résultat au cours d'une seule opération.

Le 1^{er} R. E. P., qui avait escaladé pour la première

fois les pentes du djebel Mahouna le 24 janvier 1958, n'était déjà plus, sur le plan militaire, un régiment parachutiste comme les autres. Fidèle à sa méthode, Jeanpierre avait longuement médité sur ce qu'il appelait lui-même le « cuisant contact » que le R. E. P. avait eu six mois plus tôt, le 26 juillet 1957, dans l'Atlas blidéen.

L'opération « N. C. 15 » se déroulait dans le cadre de la 10^e D. P., à moins de cinquante kilomètres d'Alger, entre Tablat et Médéa. Le régiment avait reçu pour mission de fouiller une vaste portion de terrain montagneux. Aucun contact important n'avait eu lieu pendant la mise en place des unités. Les renseignements ne mentionnaient pas la présence, dans la région, d'unités rebelles décidées à se battre. Toute la matinée du 26 juillet et la première partie de l'après-midi s'étaient passées sans incident. La 3^e compagnie continuait de progresser comme les autres, sans ardeur exagérée, lorsque, vers seize heures, l'un des radios de Chiron attira l'attention de son patron :

« Regardez, mon capitaine, on voit des gens là-bas, sur la crête.

— Si on les voit, répliqua Chiron avec philosophie, c'est pas grave. »

Il observa la crête. Il décela, lui aussi, des mouvements suspects, et appela au « Bigo » ses 2^e et 3^e sections :

« Allez donc voir ce qui se passe là-bas », leur ordonna-t-il.

Avec des guerriers comme les sergents-chefs Pahl et Szegedy, il n'était pas nécessaire d'en dire davantage. Ils connaissaient leur métier. Chiron pouvait continuer à casser la croûte tranquillement. Ce qu'il fit. Pendant ce temps, les deux sections progressaient largement déployées. Les éclaireurs de tête arrivaient à une trentaine de mètres de la crête lorsque le feu se déclencha. Il n'en fallut pas plus pour fouetter le

sang des légionnaires. En un éclair, la compagnie secoua la torpeur qui l'avait envahie au cours de cette chaude journée d'été, et retrouva sa fougue. De l'épéron rocheux qu'il avait immédiatement rejoint, Chiron suivait le combat à la jumelle. La densité du feu le surprenait. Ses deux sections étaient clouées en contrebas de la crête, dans une position défavorable.

« Noir 4 » de « Noir », appela-t-il à la radio.

— « Noir 4 » écoute.

— Débordez par l'ouest. Largement. Rejoignez la crête et progressez vers l'est. »

« Noir 4 », un autre soldat de poids, l'adjudant Sterley, un ancien d'Indochine.

« Regardez, regardez, mon capitaine ! » cria le radio.

Le spectacle était en effet insolite. Ce n'étaient plus les légionnaires de Pahl et Szegedy qui progressaient, mais les rebelles qui, par petits bonds secs et rapides, gagnaient du terrain. Pahl et Szegedy avaient déjà signalé qu'ils avaient des tués et des blessés. La situation devenait critique. Chiron décida d'engager sa dernière section par la droite.

Quand il reçut l'ordre d'intervenir, le sous-lieutenant Duval sentit disparaître l'appréhension qui l'avait envahi dès les premières rafales. C'était son premier accrochage sérieux. Il voulait se montrer digne à la fois de ses légionnaires et de son père, le général Duval. Il lança un de ses groupes sur une crête secondaire qui montait du sud-est vers la crête principale, et commença à progresser directement derrière lui, suivi de son groupe de commandement et du reste de la section. Dès que le feu se déclencha sur eux, il se sentit devenir un autre homme. Finie la crainte de ne pas savoir comment se comporter. Au premier coup d'œil, il comprit que l'issue de cette affaire, si mal engagée, allait dépendre de sa détermination. S'il parvenait à s'accrocher à la crête princi-

pale et à se hisser sur le sommet, les fells se sentiraient tournés. S'il n'y parvenait pas, l'ennemi, dont on ne pouvait évaluer le nombre avec précision, anéantirait une bonne partie de la compagnie.

Chiron, qui avait engagé tous ses hommes, s'efforçait lui aussi de progresser. Partout les combats étaient violents. Il avait vu, dans ses jumelles, l'un de ses caporaux, grièvement blessé, ramper sur le sol en traînant son arme. Le radio de la 2^e section lui apprit que Pahl était tué. L'acharnement des rebelles le surprenait. Mais il fallait s'en sortir et s'en sortir tout seul. Le P. C. du régiment était bien trop éloigné pour pouvoir lui fournir les appuis dont il aurait eu un besoin immédiat. Et il lui était impossible de prendre contact avec une compagnie voisine. Il avait déjà bien assez à faire avec ses quatre sections.

« Noir 4 » de Noir, parlez.

— « Noir 4 » écoute.

— Allez-y, mon vieux, allez-y ! Je compte sur vous. »

Duval n'avait pas besoin de telles exhortations. Ses légionnaires avaient tout de suite vu en lui un chef. Précis. Ferme. Courageux. A son imitation, ils fonçaient, bondissaient, gagnaient du terrain. Ils parvinrent à mettre une arme automatique en batterie sur le flanc des groupes rebelles. Les fells comprirent soudain le danger. Pour Chiron, c'était gagné : il les obligeait à décrocher. Mais il ne put les empêcher de se replier en bon ordre vers le nord-est.

La compagnie compta ses morts : treize, dont un chef de section. Dix légionnaires étaient blessés. Les fellagha avaient même réussi à emporter dix armes : 9 P. M. et 1 F. M. C'était un bilan très lourd. Le 1^{er} R. E. P. découvrait à ses dépens les vertus combattives des rebelles algériens. Jeanpierre écrivit, quelques mois plus tard, ces lignes révélatrices : « J'ai senti là une cassure dans l'histoire de la guerre d'Algérie. Je

n'ai pas été le seul, et, depuis cette date, tous mes efforts ont porté sur la mise au point de la machine qu'est le régiment actuellement, et sur la façon de combattre le nouveau rebelle. »

Jeanpierre prit la « cassure » du 26 juillet au sérieux, avec cette passion froide et contenue qui le caractérisait. L'évolution de l'armée du F. L. N. l'intéressait. Il s'efforça de la suivre de très près et de s'y adapter. L'armée française ne se trouvait plus en face de « bandes » mal organisées, mal entraînées, mal armées, agissant au gré de l'imagination de chefs locaux; elle trouvait en face d'elle une armée hiérarchisée, aux chefs et aux soldats sérieusement instruits. Quant à l'armement, il avait fait de tels progrès qu'on pouvait à présent le considérer comme celui d'une infanterie moderne.

Dans une lettre adressée à Massu, en février 1958, il développa les enseignements qu'il avait tirés du coup dur de juillet et décrivit ses méthodes de formation du régiment : « Nous n'avons pas l'habitude de nous raconter, écrivait-il. Cependant, il faut savoir que nous avons poursuivi sans arrêt les exercices de combat avec tirs réels... Toute la journée et souvent la nuit, on entend tirer chez nous. Nos hommes, sauf les derniers renforts reçus ici, sont rompus à progresser et ramper sous la trajectoire de leur F. M. pour bondir finalement derrière l'éclatement de leur grenade, tout P. M. dehors. »

Cet entraînement était dangereux. En général, les chefs de corps s'abritaient derrière le règlement qui exigeait, dans l'emploi de munitions de guerre au cours d'exercices, d'innombrables mesures de précaution. Ils transformaient ainsi cette préparation à la guerre en aimables parties de campagne. Jeanpierre, au contraire, considérait le métier de fantassin comme le plus difficile de tous les métiers militaires,

celui qui nécessitait l'entraînement le plus intensif et le plus constant. C'était, pour lui, si important qu'il n'hésitait pas à se montrer dur, même brutal. Un exemple ? Au cours de l'un de ces exercices à tirs réels, un commandant de compagnie vint de toute urgence lui rendre compte qu'un de ses légionnaires était grièvement blessé. Jeanpierre l'interrompit sèchement.

« J'espère bien que vous n'avez pas arrêté l'exercice ! »

Ce n'était, chez lui, ni insensibilité ni sécheresse de cœur. Il savait que la guerre se faisait avec des morts et des blessés. Il en connaissait le poids, lui qui, en Indochine, avait vu disparaître le 1^{er} B. E. P. pour la première fois parce que le transport des blessés, sans compter les fautes du commandement supérieur, lui avait fait perdre ses meilleurs atouts : la mobilité et la souplesse. Dans ses initiatives, le commandant du 1^{er} R. E. P. était allé encore plus loin. Sa propre impuissance à aider Chiron lorsque sa compagnie avait été mise en difficulté l'avait beaucoup frappé. Il avait décidé d'articuler le régiment d'une façon originale, qui lui donnait une souplesse incomparable. Au lieu de conserver le commandement direct des sept compagnies, il avait créé deux petits états-majors tactiques auxquels il confiait le commandement de quelques compagnies, en fonction de la mission à remplir et de la configuration du terrain. Ces deux états-majors, réduits au personnel strictement indispensable, étaient les relais du colonel. Eux-mêmes, sur le terrain, avec les deux, trois ou quatre compagnies qu'ils faisaient manœuvrer, ils pouvaient juger sur place et donner à Jeanpierre les renseignements nécessaires à la poursuite de toute l'opération.

Pour conserver la plus grande souplesse, Jeanpierre s'était gardé d'affecter aux états-majors tactiques les

compagnies dont ils auraient conservé le commandement en permanence. Les sous-groupements n'existaient que pendant les opérations. Ainsi l'unité profonde du régiment n'était-elle pas rompue. Il n'y avait ni chapelles, ni exclusives, ni clans générateurs de jalousie et d'envie. Les sept compagnies tournaient au sein de ces états-majors, baptisés « Blanc » et « Lilas ». Il n'était pas rare qu'une compagnie commençât une opération aux ordres de « Blanc » pour la finir sous le commandement de « Lilas ». Souvent une compagnie, sa mission terminée, passait en réserve. Elle pouvait aussi bien, quelques heures plus tard, être hélicoptérée dans l'un ou l'autre sous-groupement. Quelle souplesse d'esprit et de réalisation !

Trois jours plus tard, le 28 janvier, Jeanpierre déclenchait une nouvelle opération : dans la forêt de Fedj Zézoua et du Koudiat Renadji, à sept kilomètres à l'est de Duvivier. Cette fois encore, les renseignements étaient imprécis; ce « serait » le lieu d'implantation d'une section locale d'acheminement; on « pourrait » y trouver des passagers en transit. Une centaine, peut-être cent cinquante... Tout cela était vague et ne signifiait pas grand-chose...

Le terrain était totalement différent de celui de la Mahouna. Il ne s'agissait plus de crêtes rocheuses et déchiquetées à haute altitude, mais d'un terrain aux dénivellations peu importantes, coupé d'oueds encaissés, couvert d'un maquis très dense. Doux à l'œil, si on le regardait de loin, il se révélait en fait semé d'embûches : des ravins et des éboulis où il était facile de se dissimuler et de fuir.

Les compagnies fouillèrent d'abord les deux oueds principaux sans rien découvrir. Verguet, qui commandait le sous-groupement « Lilas », donna alors à Glasser l'ordre de quitter ses emplacements du Koudiat Renadji et d'en fouiller les pentes en direction du nord. La première partie de l'opération se déroula

sans encombre, jusqu'au fond de l'oued Tassamelilet. Les deux sections de tête traversèrent l'oued et commencèrent à monter le versant opposé vers le point coté 298. A ce moment, la section de commandement, au fond de l'oued, fut violemment attaquée par des fells embusqués dans les rochers. Dans un terrain aussi couvert et raviné, le combat ne pouvait être que rapproché. Les légionnaires de la section de commandement firent face, au P. M. et à la grenade. Plusieurs tombèrent dès les premières rafales. Puis Glasser parvint à faire occuper 298 par la tête de sa compagnie. Mais tenir les hauts, dans un terrain comme celui-là, ne signifiait pas tenir les bas. Le reste de la C. A. continuait à se battre au corps à corps.

C'est alors que la souplesse de conception et de réalisation de Jeanpierre allait faire merveille. Ramené à vive allure, Gamas reçut pour mission de boucler l'oued en bas, c'est-à-dire à l'est. De l'autre côté, à l'ouest, Chiron se hâtait vers le lieu de l'accrochage. Ses légionnaires progressaient comme un rideau étanche pour ne laisser passer personne. A quinze heures, ils entraient au contact de l'ennemi. Et ils dégageaient la section de commandement de la C. A. dont un seul légionnaire était indemne.

Les trois compagnies refermaient enfin sur les rebelles une nasse qui se rétrécissait inéluctablement. Les fells qui tentaient de forcer le passage vers l'est heurtaient la compagnie Gamas. Ils tuèrent deux légionnaires et en blessèrent trois. Le sous-lieutenant Labriffe était mis hors de combat. Avant la tombée de la nuit, on pouvait faire les comptes : 54 fellagha hors de combat, dont 44 tués. Le régiment avait perdu sept tués et dix-sept blessés; vingt-cinq armes seulement avaient été récupérées, parmi lesquelles 1 F. M.

« Décidément, pensait Jeanpierre, nous avons affaire à des gens qui savent se battre. La méthode

n'est pas encore au point. Nous perdons encore trop de monde pour des résultats insuffisants... »

Une semaine était passée après l'arrivée du 1^{er} R. E. P. à Guelma. Aucun franchissement de frontière par les fells n'avait encore été signalé. Jeanpierre décida de fouiller *a priori* une zone où se réfugiaient ordinairement des éléments locaux. Son flair allait mener le R. E. P. vers les sommets.

Samedi 1^{er} février, 22 heures : les rames de camions, le nez au carrefour de la « Veuve », quittent Guelma. La mise en place doit être terminée pour six heures du matin. 23 heures : le petit haut-parleur qui permet à Jeanpierre d'entendre ses correspondants sans combiné se met à grésiller. Une voix anonyme demande à parler à « Jacky Autorité » de la part du commandant du secteur :

« Autorité écoute, répond le radio.

— On vient de signaler le franchissement du barrage par une forte bande rebelle au sud de Duviérier.

— Valeur du renseignement ? demande Jeanpierre.

— A 1.

— C'est bon. J'arrive. »

Jeanpierre donne immédiatement aux unités l'ordre de s'arrêter sur place. Suivi de son « 4 × 4 » radio, il fait demi-tour et revient à Guelma. C'est la première fois que le colonel est face à ce genre de situation. Il est anxieux de se mesurer à ce problème concret. Les traces laissées par les rebelles, apprend-il au P. C. du secteur, semblent indiquer que la bande a emprunté l'itinéraire de la forêt des Beni-Mezzeline. Elle doit donc progresser en direction de l'ouest-nord-ouest. On peut, grâce à la vitesse supposée de son déplacement, savoir approximativement sa position. Jeanpierre fait un cercle rouge sur le Plexiglas qui recouvre sa carte.

« Ils doivent être là, dit-il en regardant la zone que

délimite son coup de crayon : une bonne dizaine de kilomètres carrés ! »

Jeanpierre est de ceux qui ne lisent pas la carte mais la sentent. Il ne lit pas des taches vertes zébrées de rayures marron plus ou moins denses, mais des crêtes et des lignes de pente, des maquis de lentisques coupées de ravins, des collines molles ou abruptes que dévalent des oueds semés d'éboulis. Sa carte, il ne la voit pas, il la vit. En fantassin. Pendant qu'il l'observe, il est à la tête de la katiba qui, à marche forcée, cherche par la rapidité de son mouvement à échapper aux pièges que vont tendre les Français. Jeanpierre n'éprouve ni haine ni mépris pour ces hommes qui sont en train de jouer leur peau. Au contraire. Son rôle à lui, c'est de les empêcher de passer et de les détruire. A chacun son métier. A eux de passer. A lui de les en empêcher. C'est tout. Par où passerait-il, lui, Jeanpierre, s'il avait reçu l'ordre de traverser le barrage et de rejoindre une wilaya de l'intérieur ? Inconsciemment, il revit les heures épuisantes de la R. C. 4. Il pense, une fois de plus, qu'il n'a dû son salut qu'à la vitesse de sa marche.

« A leur place, songe-t-il, penché sur la carte, j'irais vite, très vite. Je marcherais à en crever. J'emprunterais l'itinéraire le plus facile pour gagner du temps, quitte à prendre des risques. Je considérerais que ma chance se joue la première nuit, et je foncerais. Le plus rapidement possible, pour aller le plus loin possible. »

Ainsi, parce qu'il imagine l'aventure et la marche forcée des rebelles, Jeanpierre réalise ses propres atouts. A la vitesse, il doit répondre par la vitesse. A la souplesse, par la souplesse. La carte majeure des rebelles, c'est le camouflage. Ils se savent des proies dès qu'on les débusque. Ils s'échappent, la plupart du temps, parce que les Français utilisent mal la supériorité de leurs armes : une plus grande mobilité, des

moyens plus importants, une puissance de feu supérieure.

Il ne faut pas longtemps à Jeanpierre pour décider sa nouvelle manœuvre. Le sous-groupement « Blanc » rejoindra la partie nord de la zone suspecte, « Lilas » la partie sud. Les éléments du 151^e R. I. M. et du 3^e R. T. S. se posteront en bordure du terrain de chasse. La mise en place commencera immédiatement pour être terminée avant l'aube. Elle se fera avec la plus grande discrétion, conformément aux habitudes prises par le 1^{er} R. E. P.

Au petit jour, temps froid, gris, couvert. D'épaisses brumes recouvrent le paysage. Pendant toute la matinée, les compagnies râtissent le terrain. Elles fouillent méticuleusement ces broussailles denses, difficilement pénétrables. En vain ! Pas une trace, pas un indice. Rien. A midi, après une nuit blanche de mise en place et cette pénible matinée de fouille, la lassitude gagne les hommes. La fatigue les ralentit. Le tonus diminue.

A son P. C., Jeanpierre est morose. Il se demande où cette bande importante a bien pu passer. Dans les haut-parleurs qui le tiennent en liaison avec ses unités, le colonel n'entend que le bruit de fond caractéristique. De temps à autre, un commandant de sous-groupement fait le point des positions qu'il occupe.

« Jacky de *Piper Alpha*¹, Jacky de *Piper Alpha*, répondez.

— *Piper* de Jacky, j'écoute, répond mécaniquement le radio du 1^{er} R. E. P.

— De *Piper*, j'ai observé un mouvement suspect sur 701... »

Dite avec le ton métallique et impersonnel des communications officielles, la petite phrase pique Jeanpierre au vif. Pendant que l'observateur aérien tourne

1. Indicatif de l'avion d'observation.

au-dessus du point suspect, le colonel et ses officiers cherchent déjà comment intervenir.

« Jacky Blanc de Jacky, ordonne-t-il à la radio, faites préparer l'hélicoptère de l'un de vos enfants.

— Jacky de Blanc, répond Morin, Vert est prêt. »

Il précise les coordonnées de la D. Z. sur laquelle « Vert » — la 1^{re} compagnie — pourra être enlevée. Quelques minutes ont passé. Le *Piper* confirme la présence de rebelles aux environs de la cote 701. Jean-pierre décide aussitôt d'intervenir. Il est treize heures.

Le terrain est à la fois couvert et raviné. Il offre aux rebelles de nombreuses possibilités de fuite. Ils n'ont pas occupé le haut du piton 701, comme l'auraient fait des débutants, mais se sont astucieusement glissé sur la pente sud entre le sommet principal et un piton rocheux qu'ils occupent. Dans cet ensellement, les fells se sentent en sécurité. L'aviation ne les atteindra pas et ils pourront soit livrer bataille dans de bonnes conditions, soit fuir aisément. Face à une unité ordinaire, ils auraient toutes leurs chances. Tenir quelques heures et filer à la faveur de la nuit. Ils n'ont pas devant eux une unité ordinaire ! Pour commencer, ils ont droit à la bande à Loulou.

Pendant que les aviateurs arrosent le piton, une curieuse procession traverse le ciel. Les « Bananes » arrivent, précédées de la bulle en Plexiglas de l'*Alouette*, joujou léger et frêle, à côté des gros engins disgracieux qui semblent tenir en l'air par miracle. La bulle s'ouvre imperceptiblement. Une main passe, lâche un objet cylindrique qui tombe dans les buissons, explose discrètement et dégage une fumée vert tendre. La « Banane » de tête se dirige aussitôt vers ce point. Elle descend au ras des broussailles qui frémissent sous le souffle de ses grandes pales. Elle se stabilise sans se poser, à un mètre du sol. Dominant le vacarme des moteurs qui doivent tourner à un grand régime pour maintenir le lourd appareil au-dessus du

sol, un cri claqué comme un fouet : Go ! Energique coup de pied au cul, aussi utile ici, à quelques mètres du sol, pour un homme sans parachute, que là-haut en plein ciel. Au premier « Go ! », les légionnaires de la bande à Loulou sautent un par un, sans la moindre hésitation, avec la fougue de gens qui vivent un des moments les plus dangereux du métier. Il suffirait d'une arme automatique ennemie pour les abattre tous, l'un après l'autre, pendant qu'ils passent par l'étroite porte. En s'éloignant des « Bananes », ils entendent les coups de feu et les rafales que les fells tirent dans leur direction. Riposte immédiate. Ils tirent, en cherchant des yeux l'abri le plus proche pour y bondir.

La section Godot est larguée la première, très près, à deux cents mètres du col où se terrent les rebelles. Elle doit aborder le pïton rocheux qui le domine. Aussitôt regroupée, elle commence sa manœuvre. L'ennemi ne s'est pas encore dévoilé. A cinquante mètres du pied du pïton, Godot s'arrête quelques secondes pour observer à la jumelle. Etonné de ne rien apercevoir, il abaisse ses jumelles et s'apprête à reprendre sa progression. Alors, le rebelle qui l'avait pris dans sa ligne de mire tire. Une balle au phosphore suffit. Elle frappe Godot à la main et explose dans sa cuisse.

Le lieutenant tombe. Il est dans un état second. L'impression d'avoir bu une demi-douzaine de whiskies ! Il voit sa section à découvert au pied du pïton. Pas un arbre. Pas un rocher. Les fells, se dit-il, vont l'achever. Il se trompe. La Légion est une des troupes dont l'énergie décuple à la vue d'un chef blessé ou tué. C'est la hargne, du courage. Une rage sacrée. Toutes les armes de la 1^{re} section ont ouvert le feu. Les légionnaires foncent. Les tireurs à l'A. A. 52 marchent et tirent, l'arme à la hanche, pendant que les vultigeurs profitent des moindres aspérités du terrain

pour se protéger, balancer des grenades et bondir après l'éclatement, en vidant leur chargeur de P. M.

Le reste de la bande à Loulou n'est pas resté inactif. Martin et ses chefs de section ont compris sur-le-champ qu'il faut occuper le piton rocheux pour empêcher les fells de poursuivre leurs tirs meurtriers sur « Vert 1 ».

« Vert 4 » de « Vert », appelle Loulou, parlez.

— « Vert 4 » écoute.

— « Vert 1 » est en mauvaise posture. Essayez de monter sur le piton... »

Loulou dit : « Monter sur le piton » avec le ton qu'il emploierait pour demander un petit service à un ami. Tout juste s'il n'ajoute pas : « Excusez-moi de vous déranger... » Il n'élève jamais le ton. Cette fois, il parle seulement un peu plus fort, pour couvrir le bruit de la fusillade.

« Vert 4 », c'est l'adjudant Stuwe, un Allemand. Le Teuton aux yeux gris, avec ce que cela signifie de dureté. Il est de petite taille — 1,60 mètre —, mais c'est une puissance au carré, une force de la nature. Il attrape en largeur ce qui lui manque en hauteur. Et il a de la gueule. Cet ancien sous-officier de la Kriegsmarine est devenu moniteur para. Comme beaucoup de parachutistes, il « roule des mécaniques », mais lui c'est pour de vrai. Il adore la moto. Tous les autres sous-officiers achètent des voitures. Lui a voulu une énorme B. M. W. De Zéralda à Alger — il a épousé une pied-noir —, on le voit passer à toute allure, le casque « Guéno » de moniteur para vissé sur le crâne, les mains puissantes sur le guidon, ses avant-bras découvrant de nombreux tatouages. C'est un roc. « Ici, pas de punition ! A la moindre connerie, la tête au carré ! » Voilà comment il accueille les légionnaires de sa section.

Stuwe rameute ses groupes. Equipes et pièces progressent par échelons successifs. L'adjudant est avec

les voltigeurs. Il arrive au pied du piton. Se retourne. Un geste. Les fusiliers se lèvent et avancent à leur tour.

Un F. M. rebelle ouvre le feu. Les balles soulèvent la poussière au pied d'un pourvoyeur. Après une seconde de saisissement, le légionnaire se met à courir de toutes ses forces vers un abri. Pas le moindre buisson. Les balles crépitent tout autour. Pour aller plus vite, le pourvoyeur jette son sac. Il arrive hors d'haleine. Près de Stuwe. L'adjudant sourit.

« Allez petit, retourne. Va chercher ton sac. »

Le légionnaire Dodevar¹ tremble encore. Mais il repart sur le glacis. Stuwe regarde le petit Autrichien² au visage d'enfant. Toute la section le regarde. Il crève de peur. Mais il revient avec son sac, en nage, la bouche sèche et le cœur prêt d'exploser.

« A l'assaut ! » gueule Stuwe.

« Vert 4 » se lance en avant. Un ouragan. Les fells cèdent. Ils abandonnent, là où passent Stuwe et ses hommes. Les légionnaires en profitent et, dans la foulée, se ruent jusqu'au sommet, d'où ils dominent aussitôt le terrain. Ils ont conquis ce que l'on appellera désormais « le piton Martin ».

Dès le déclenchement du feu, le 1^{er} R. E. P. a retrouvé sa fougue. Du colonel au dernier des pourvoyeurs, les esprits se sont mobilisés et tendus. Partout, dans chaque compagnie, chaque section, chaque groupe, on a attendu l'ordre de foncer vers le lieu de l'accrochage. Un kilomètre plus à l'ouest, la 2^e compagnie s'est arrêtée comme un seul homme. Les chefs de

1. Le légionnaire Dodevar, d'origine yougoslave (il est né le 19 juillet 1937 à Tezno), s'était engagé le 1^{er} avril 1957. Il deviendra célèbre quatre années plus tard, dans des circonstances tragiques, sous son véritable état civil : Albert Dovecar.

2. Tezno étant devenue ville autrichienne, Dodevar eut cette seconde nationalité.

section ont stoppé leur progression. Attentifs à la radio, ils regrettent que les fells ne soient pas cette fois-là, devant eux. Les légionnaires commentent l'accrochage :

« C'est une M. G...

— Mais non, c'est un F. M. ! »

Ysquierdo, trépigne. « Vieux Rouge » n'aime pas que les accrochages se déroulent en son absence. Le lieutenant Gillet, commandant la 4^e section, assiste, impuissant, aux manifestations d'humeur de son chef. Lui aussi, il est anxieux de savoir ce qui se passe. Mais les chances sont minces d'y aller : c'est « Blanc » qui accroche et la compagnie Ysquierdo appartient à « Lilas ».

« Rouge » de « Jacky », parlez.

— « Rouge », écoute.

— Vous êtes mis à la disposition de Blanc, portez-vous en direction de l'accrochage. »

Une flamme a brillé dans les yeux noirs d'Ysquierdo. Il jubile. Son ordre est bref :

« Dans l'ordre 1^{re}, 2^e, 3^e section, commandement et 4^e, en avant ! »

Pas besoin de commentaires. Tout en marchant, « Vieux Rouge » précise l'itinéraire à suivre à son chef de section de tête. La 2^e compagnie se sent des ailes. Dans ce terrain difficile, il ne lui faut pas un quart d'heure pour atteindre 701, la crête qui domine l'accrochage entre les fells et la bande à Loulou.

« Etalez-vous ! » ordonne Ysquierdo.

Sur 701, la 2^e compagnie prend contact avec l'escadron de chars du 1^{er} R. E. P. arrivé en même temps qu'elle. Oui ! « L'Escadron » ! Un escadron que Jeanpierre a transformé en compagnie de voltigeurs. Désormais, les légionnaires du cavalier Hautechaud marchent comme tous les autres, le P. M. au côté, la grenade à la main. Pour ces combats de fan-

tassins, le colonel ne veut pas utiliser de matériel lourd, encombrant et bruyant.

Le dispositif du R. E. P. se resserre autour de la position tenue par les rebelles. Il reste pourtant un trou entre la compagnie Ysquierdo et la compagnie Martin. Les fells pourraient l'utiliser pour s'enfuir. Ce trou, le lieutenant Gillet le voit : deux cents mètres de terrain broussailleux qui le séparent des éléments de pointe de la 1^{re} compagnie. Le jeune officier participe à une action aussi dure pour la première fois. Le vacarme des armes et des *T 6* qui tournent à basse altitude lui donne brusquement une assurance étonnante. L'action le saisit tout entier. Il faut y aller, il y va. Profitant des rafales tirées par les autres sections de sa compagnie, qui obligent les fells à baisser la tête, il infiltre ses hommes par petites colonnes jusqu'au pied des rochers. Les fells voient le danger. Ils réagissent. Ils veulent empêcher la nasse de se refermer. Les balles secouent les broussailles de longs frissons et hachent les brindilles. Les légionnaires rampent et bondissent. Gillet n'a pas besoin de pousser ses hommes. Chacun l'a compris, il faut atteindre l'angle mort, au pied de l'arête rocheuse tenue par les fells. Quand il y parvient, lui, Gillet, la joie le submerge. Sa section est complète. Pas un légionnaire atteint. Personne ne manque à l'appel. Jamais il n'aurait cru un tel résultat possible. Sous un feu aussi dense.

Maintenant, c'est une autre histoire. Il va falloir déloger les fellagha de cet amas rocheux haut d'une vingtaine de mètres, long d'une cinquantaine, amoncellement de cailloux semé de buissons et truffé de trous. Un véritable duel à la grenade et au P. M. s'engage. A quelques pas les uns des autres, les adversaires rendent coup pour coup. Il est quatre heures de l'après-midi. Les fells ne veulent plus lâcher pied. Ils veulent tenir jusqu'à la nuit. Mètre par mètre, rocher

après rocher, les hommes de Gillet gagnent du terrain. Les fells se font tuer sur place. Au fur et à mesure de leur progression, les légionnaires-paras découvrent des corps dans les anfractuosités. Ils récupèrent les armes que l'adjoint de Gillet stocke vers l'arrière. Ils prennent les munitions pour s'en servir et compléter les leurs qui s'épuisent.

Tout à coup, la section fléchit. Elle n'avance plus. Les voltigeurs ne peuvent plus amorcer le moindre mouvement sans déclencher un feu nourri de l'ennemi. A l'extrémité des rochers, une forte résistance les cloue au sol. Des éclats de pierre sautent un peu partout. Ce combat à bout portant a commencé depuis plus d'une heure. La section voisine, moins chanceuse, stoppée depuis le début devant des trous, a déjà plusieurs blessés. Gillet décide alors de se porter lui-même en avant avec une équipe de voltigeurs pour forcer la décision. Impossible. D'un trou dissimulé dans les buissons, plusieurs fells, armés de P. M., l'empêchent de bouger. Il n'est pas question, d'en bas, de lancer des grenades : elles retomberaient sur la section. Pour atteindre ce trou, il faut se hisser sur un rocher en lame de couteau qui domine la position rebelle. C'est la seule solution. Gillet fait signe à deux voltigeurs et se met à grimper. A plat ventre sur la roche étroite, les trois hommes progressent centimètre par centimètre. Le moindre faux mouvement les jetterait dans la zone battue par les fells. Mais ils parviennent à conserver leur équilibre et surplombent bientôt l'ouverture du trou. Ils dégoupillent des grenades, les balancent avec précision. L'effet est immédiat : le feu des rebelles cesse. Ceux qui n'ont pas été tués sur le coup reculent dans les rochers. La progression de la section reprend.

Les fells ont encore du mordant. Quelques-uns tentent d'avancer. « Ils sont complètement cinglés », pense Gillet. Mais il comprend brusquement : à

moins de deux mètres de lui, sous le cadavre d'un fell, apparaît le canon d'un F. M. Bren. Ils veulent le récupérer. Ce F. M. presque à portée de la main, c'est sacrément tentant ! Le premier F. M. de la section ! Il s'agit de ne pas le laisser filer.

« On y va, dit Gillet aux voltigeurs qui l'accompagnent. Toi, ajoute-t-il à l'intention du sergent qui est à ses côtés, tu le récupères. Nous, on grenade et on tire. »

Au signal du lieutenant, les légionnaires balancent tous ensemble une grenade. Quelques secondes. Une série d'explosions. Gillet, immédiatement imité par ses hommes, se lève et vide un chargeur de P. M. L'affaire n'a pas duré deux minutes. Profitant du tir de ses camarades, le sous-officier a plongé comme un gardien de but. Il a saisi le canon du F. M. à pleine main, à fait basculer le cadavre et a tiré l'arme de toutes ses forces pour la dégager. Puis il est revenu à toute vitesse se remettre à l'abri. « Rouge 4 » vient de conquérir son premier F. M.

Les dernières résistances sont liquidées une à une. Les ultimes rafales crépitent à dix-sept heures trente. Dans le calme impressionnant qui succède au vacarme, Gillet compte les armes que sa section a récupérées : 28, parmi lesquelles le F. M. Bren. Les légionnaires sont si absorbés par la contemplation de leur butin qu'ils n'ont pas prêté attention au petit hélicoptère qui s'est posé non loin de là, avant la fin du baroud.

« Alors, dit Jeanpierre, vous en avez combien ?

— Vingt-huit, mon colonel, bredouille Gillet qui ne s'attendait pas à cette visite.

— Et chez vous ?

— Effectif complet, mon colonel.

— Pas un blessé ?

— Pas un, mon colonel. »

Le visage de Jeanpierre s'éclaire d'un sourire qui

trahit une joie profonde. Il serre la main de son lieutenant.

« C'est bien », dit-il seulement.

Cependant, Jeanpierre est déçu. Une grosse partie de la bande rebelle s'est échappée. Dans le soir qui tombe, les légionnaires comptent les corps : 48 rebelles tués. Il en manque sans doute autant. Jeanpierre décide que les unités passeront la nuit sur place et poursuivront les recherches le lendemain. Passer la nuit sur place, pour le 1^{er} R. E. P., ne signifie pas s'enfoncer douillettement au fond des duvets et attendre le jour en dormant. Non, il faut — toute la nuit — interdire les chemins de fuite, se mettre en embuscade, tenir les fonds d'oueds, surveiller les crêtes... De nombreuses rafales déchirant régulièrement la nuit prouvent que le régiment fait son travail.

Dès l'aube, la fouille du terrain recommence. Au milieu de la matinée, le contact est repris à 4 kilomètres plein ouest. Vers midi, un prisonnier révèle que la bande venait de la Tunisie. Elle se trouvait presque entièrement aux environs de 652, dans la seconde zone d'accrochage. Jeanpierre concentre alors la plus grande partie de ses moyens autour de cette position. Une fois de plus, il prend ses décisions à une vitesse stupéfiante, héliportant les uns, rameutant les autres à marche forcée et utilisant pour boucler le compartiment de terrain suspect tout ce dont il dispose. *T 6*, *Corsaire*, *Mistral* fixent les rebelles qu'ils aperçoivent pour donner aux mâchoires de l'étau le temps de se refermer. Le duel de fantassins reprend dans des conditions aussi difficiles que la veille.

A midi, c'est au tour de la compagnie portée de Bé-sineau de tenir la vedette. Les sections sont étalées. Trois sections, trois lieutenants, trois cavaliers. Rodius à la crête et sur les hauts, Durand-Ruel à mi-pente, Deguedre au fond de l'oued. Ils foncent avec

la fougue chère à leur arme. Mais ils n'ont plus ni roues, ni chenilles, ni blindages, ni mitrailleuses lourdes, ni canons. Ils prennent l'affaire à cœur : il leur faut gagner la carte de fantassin.

La section de commandement est accrochée la première. Le légionnaire Sampietri est frappé en pleine tête au moment où il s'engage dans un buisson épais. Son chef de groupe, le sergent Katcherauskas, se précipite. Le voilà blessé à son tour. Deux courtes rafales ont suffi : deux hommes hors de combat.

« Luckmann et Less, gueule le sergent Kaiser. Avec moi ! On y va ! »

Kaiser avance prudemment. Il atteint Katcherauskas, le tire en arrière et le passe aux autres, comme un colis. Il continue à progresser. Un seul coup de feu. Il est atteint. Luckmann et Less veulent le secourir. Ils expédient des grenades, mitraillent en tous sens. Peine perdue. Ils gisent bientôt près de leur sergent, transpercés à leur tour.

Michel Bésineau est un homme bien élevé. Il jure pourtant comme un charretier. Les quelques salauds embusqués là viennent de lui descendre cinq hommes. C'est beaucoup. Il rameute les sections autour de la position des rebelles. Rodius arrive par le haut. Ses légionnaires s'infiltrèrent. Il se dresse pour donner un ordre. Une balle lui fracasse la mâchoire. Le chef Federici le remplace. Ce n'est pas un bleu. Il tente de repérer les tireurs ennemis. Impossible. Un mystère plane sur le maudit buisson. Il le fait matraquer au P. M. et à la grenade, puis lance le sergent Lanquish et le légionnaire Kusch. Le premier est tué net : une rafale en pleine poitrine, le second est blessé. Federici va au tapis. La comédie dure tout l'après-midi. Durand-Ruel y laissera quatre hommes. Lui-même recevra deux balles, une dans le bras, à l'aller, pendant qu'il rampe. Une dans le dos au retour.

La section Degueldre est engagée à son tour. Le

sous-lieutenant Degueldre sera le seul chef de section de la C. P. à passer au travers ce jour-là. Parce qu'il a plus de bouteille ou plus de chance. Ou parce qu'il connaît peut-être mieux que les autres l'importance, au combat, des exploits individuels.

Le sous-lieutenant pense aux quelques fellouzes qui tiennent la compagnie portée en échec. Ils finiront par mourir, c'est certain. Roger Degueldre va les traquer comme les autres, plus fort que les autres. C'est la loi de la guerre, une loi qui ne concerne pas les médiocres.

Devant la compagnie portée, il y avait cinq hommes. C'était peut-être les cinq qui méritaient le plus de vivre.

Le combat fait rage une bonne partie de la journée. Au soir on peut faire le bilan de toute l'opération : le 1^{er} R. E. P. a 8 tués et 25 blessés parmi lesquels trois chefs de section, Godot, Rodius et Durand-Ruel. Les fells ont laissé sur le terrain 81 tués et 2 prisonniers. Ils perdent 54 armes, dont 4 mitrailleuses et 1 F. M.

La première katiba que le régiment a pourchassée est anéantie.

LA MÉTHODE TASNADY

ALBERT DODEVAR était heureux. L'adjudant avait rassemblé la section. Il avait déclaré qu'il était temps de changer certains voltigeurs. Il avait désigné des anciens, puis, s'arrêtant devant lui, Dodevar, le « Bleu-Bite », il avait dit :

« Toi aussi, petit, tu feras l'affaire. »

Dodevar en avait rougi de plaisir. Il ne se formalisait pas d'être toujours appelé « petit » par l'adjudant à cause de son mètre soixante-cinq et de son visage imberbe que pas une ride ne creusait. Il venait d'être consacré devant tous les camarades. Voltigeur ! C'était quelque chose ! Il s'était immédiatement débarrassé de ces sacrés sacs-chargeurs qui le transformaient en brêle et il avait troqué son fusil contre un P. M. Dès la fin du rassemblement, il avait démonté complètement sa M. A. T. 49 et l'avait nettoyée avec amour. Elle devenait sa plus fidèle compagne. Il ne s'agissait pas qu'elle le lâche en route. L'adjudant l'avait bien dit : « Mort au con ! » Et le con, c'était le gars dont l'arme s'enrayait. A cette pensée, son ardeur avait redoublé et il avait vidé, essuyé et huilé tous ses

chargeurs un à un. Toutes les cartouches, une à une. Puis il avait enroulé le tout dans la meilleure de ses serviettes de toilette.

Il n'avait plus qu'à attendre la prochaine opération... A peine couché, alerte ! Ça y est ! On remet ça ! Les légionnaires grognaient. Pas moyen de dormir ! Y en a marre ! - Dodevar faisait semblant de râler lui aussi. Comme un ancien. En réalité, il ne parvenait pas à s'endormir, tellement il avait hâte d'être dans le bain. Il boucla son sac, enfonça son béret, prit sa M. A. T. Il était prêt.

C'était le 14 février. Un froid de canard. Une nuit glacée. Et ce satané brouillard qui poissait tout. Dodevar laissa monter les camarades qui préféraient s'entasser au fond du G. M. C. pour avoir moins froid. Il se retrouva presque au bord avec Bode, son meilleur copain.

« Quand je pense que j'ai baratiné le capitaine pour qu'il me laisse venir, rigola Bode. J'aurais mieux fait de m'étouffer. Je serais pas là à me les geler... »

Bode était au bureau de compagnie comme secrétaire. C'était souvent comme ça que les Français et les Belges faisaient la guerre à la Légion. Celui qui avait le malheur d'avoir un peu d'instruction et l'air pas trop stupide n'y coupait pas : direction le bureau et les paperasses. Alors, de temps en temps, on leur faisait la fleur d'une petite opération. Pour qu'ils s'en tirent au moins avec une « banane ¹ ».

Les camions roulaient en *black-out*. Pas la moindre lumière. Les conducteurs ne voyaient strictement rien. Les coups de frein se succédaient. Plus la vitesse était grande, plus ils étaient violents. Dans la caisse, c'était épuisant. Vingt, trente, quarante kilomètres ! Dans quel coin allait-on atterrir ? Bon Dieu ! Voilà qu'on

1. « Banane » : citation... La « Banane » est également un hélicoptère lourd.

revenait vers Guelma à présent ! Qu'est-ce qu'on pouvait bien fabriquer ? Morin et Verguet étaient les seuls à savoir que Jeanpierre cherchait à duper l'ennemi. La prochaine opération ne se déroulerait qu'à 15 kilomètres de Guelma, mais, pour tromper les indicateurs F. L. N. qui truffaient la ville, le colonel avait fait savoir qu'il montait un coup du côté de Mondovi-Penthièvre. Maintenant, les rames de véhicules revenaient, toujours en *black-out*. Pied à terre. Silence. Rapidité. Marche de nuit épuisante sous la pluie glacée qui s'était mise à tomber. On allait bien voir si la ruse avait été utile.

Dodevar se moquait bien de tout ça. Il avait les yeux rivés sur le dos d'Erwin. Il serrait la poignée-pistolet de sa M. A. T. Il était heureux.

A quatre pattes dans la boue, camouflé par la toile de tente que son ordonnance lui avait jetée sur la tête, Chiron alluma sa lampe de poche. Il promena le rond lumineux sur la carte plastifiée.

« Bordel de bordel ! jura-t-il, on est encore sur le pli ! »

Ça, c'était classique ! Ce n'était déjà pas facile de s'orienter dans ce four et par un temps pareil. Au moment le plus difficile, on tombait toujours sur le raccordement des cartes ou bien sur une pliure. Chiron avait à peine posé sa boussole sur la carte que son radio lui tapa sur l'épaule :

« Blanc vous appelle, mon capitaine.

— Passe-moi ça. »

La main du radio se glissa sous la toile. Chiron saisit le combiné.

« Jacky vient de recevoir un renseignement, expliqua Morin. Une bande a franchi le barrage, il y a une heure. Il se peut que son itinéraire passe par la zone prévue pour l'opération entreprise. Les ordres pour la mise en place sont maintenus. Bien reçu ?

— De « Noir », bien reçu.

- Avez-vous trouvé la piste de crête qui mène à 298 ?
- Je crois être dessus. Je vérifie.
- Reçu. Terminé. »

Ce Morin, pensa Chiron, il est tout de même inouï. Il parle comme s'il était assis dans son fauteuil, des chaussons aux pieds. Un flegme à faire crever tous les *Britishs* de jalousie... Chiron étudia sa carte. Il la photographiait. Il ne faisait jamais d'erreur de topographie. Cette précision était d'ailleurs une spécialité du R. E. P. Du travail d'orfèvre par n'importe quel temps.

La progression reprit. Elle dura toute la nuit. Progressivement, les silhouettes des légionnaires sortirent de l'obscurité. « Une procession de bossus », songea Chiron. Les ponchos que les légionnaires portaient au-dessus de leur sac en faisaient des être difformes. Avec le béret détrempé qui s'avachissait et l'arme pendue au cou par la bretelle, c'étaient des monstres à deux pattes. Ils étaient fourbus et courbés en deux sous le poids de leur barda. Soudain, les derniers éléments entendirent, à faible distance, sur leur gauche, un martèlement sourd de pas dans la boue.

« On dirait une colonne qui se déplace », dit le caporal Pereira.

Il s'écarta de la piste avec deux légionnaires. Trente secondes plus tard, il ne pouvait retenir une exclamation !

« Les fellouzes ! »

Une volée de balles salue ces cris. La fusillade éclate comme un feu de sarments secs. Elle se propage d'un bout à l'autre des deux colonnes, qui se déplacent parallèlement. Les fells cherchent à se replier vers l'ouest. Le R. E. P. réalise aussitôt qu'ils veulent rejoindre une crête déjà tenue par les leurs et sur laquelle progresse « Lilas », l'autre sous-groupement. A sept heures trente, la bagarre est générale. Trois résistances pourvues de nombreuses armes automatiques

se dévoilent. Hautechaud, le cavalier-fantassin, lance son escadron à pied sur la première, la cote 515, rocheuse et boisée. Il la balaie, la « souffle » comme une chandelle. Pas de prisonniers. Sous les cadavres, les légionnaires dégagent 2 mitrailleuses, des P.M., des fusils, une quinzaine d'armes.

Hautechaud dirige ses hommes vers la seconde résistance. Jeanpierre fait donner l'aviation sur la falaise rocheuse dans laquelle des rebelles sont solidement retranchés. *T 6, Mistral* et *Corsaire* se livrent à un *strafing* plus spectaculaire qu'efficace dans ce terrain chaotique. Les légionnaires admirent leur travail d'artistes. Frôlant les rochers à plus de 800 kilomètres à l'heure, les chasseurs placent leurs roquettes avec une précision remarquable. Après la dure mêlée dans laquelle il s'est trouvé jeté depuis le matin, l'escadron en profite pour souffler.

Dans son cockpit, le pilote d'un *Corsaire* tire des deux mains sur le manche. Il s'écrase sur le siège. L'avion vibre un peu dans la ressource et grimpe à la verticale droit vers le ciel. C'est son second passage. Les deux roquettes sont allées exploser un peu loin. Le pilote a bien vu les fells. La prochaine fois leur compte sera bon. Brusque virage à gauche. Descente. Nouveau virage. L'avion est parfaitement dans l'axe. Le sol approche à toute allure. Encore quelques fractions de seconde. Le pouce presse la manette. Coup parti. La roquette s'est détachée de l'appareil. Elle vole un court instant. Les légionnaires l'observent : sa trajectoire est bien courte... bien courte. Ça y est ! Trop court ! La roquette heurte la crête qu'occupe l'escadron. Elle explose. C'est un ravage ! Dix-neuf hommes déchiquetés. Presque toute la section de commandement ! L'adjudant Herrera est coupé en deux. Les légionnaires Abels et Kugel ont le crâne défoncé. Kumbartzki, les deux jambes arrachées. Tous les quatre meurent aussitôt. Le capitaine Hautechaud

est atteint aux jambes. Le médecin-capitaine Palu a la moitié d'un pied arrachée. Une première « Banane » arrivée en hâte évacue les blessés dont la vie semble le plus en danger. Avec elle, est accouru l'infatigable aumônier, le père Delarue, toujours présent là où l'on souffre le plus.

Il était entré un jour dans un bistrot de Guelma. Un légionnaire agrippé au bar, pour garder la position verticale, l'avait interpellé :

« Venez, mon père ! Venez ! J'arrose mā seconde citation. Je vous paie un coup. »

L'aumônier avait accepté avec son bon sourire.

« Dites, mon père, poursuit le légionnaire sur le ton de la confiance, chaque fois que vous êtes avec une compagnie, on peut être sûr qu'elle va en prendre plein la gueule. Comment vous expliquez ça ? Vous ne croyez pas que vous nous portez la poisse ?

— Mais non, mon vieux, avait répondu le père en riant, tu n'y es pas du tout. C'est bien plus simple que ça. Après chaque *briefing*, je vais trouver le colonel et je lui demande quels sont ceux qui ont les meilleures chances d'accrocher. Il me le dit. Je pars avec eux, voilà tout. »

Ce matin-là, le père Delarue était venu dès que possible sur les lieux de la catastrophe. Après le départ de la première « Banane » bondée de blessés, il s'étonna. On lui avait dit que le lieutenant Lesort avait les deux jambes coupées. Il ne l'avait pas vu dans la première fournée « Qu'est-ce que peuvent bien faire les brancardiers ? » se demandait-il anxieusement. Il chercha l'officier et le trouva sur une civière, à l'ombre d'un buisson. Il gisait, parfaitement conscient, les traits tirés par la souffrance. Il ne se plaignait pas. Le père jeta un regard vers ses moignons. Ils ne saignaient pas, comme s'ils avaient été cautérisés par l'explosion. A sa question muette, le jeune lieutenant répondit seulement :

« Ça va, Padre. A peu près... »

Des légionnaires l'entouraient, avec l'espoir de l'entendre demander quelque chose, pour pouvoir l'aider. Mais il ne demandait rien. L'aumônier ne savait quoi faire pour le soutenir. Le temps lui paraissait interminablement long. Sans doute Lesort songeait-il à sa malchance, lui qui, la veille seulement, avait été détaché à l'escadron. Mais ses pensées suivaient un autre cheminement. Avec un sourire ironique, il dit :

« Et voilà, on voulait être para ! »

A chaque bruit de moteur, l'aumônier scrutait le ciel. La « Banane » devait faire son plein de carburant avant de revenir. L'opération prendrait du temps.

« La voilà ! annonça soudain le père.

— C'est long ! » soupira Lesort.

Les légionnaires l'abritèrent de la tempête de vent soulevée par les pales et le transportèrent dans la « Banane ». Quand elle disparut derrière la crête, le père remit lentement son béret. Il se sentait las. Il n'avait jamais pu s'habituer aux souffrances de ceux qu'il aimait. « Oui, pensa-t-il, on voulait être para... »

Cent mètres plus bas, « Rouge » et « Bleu » livraient de furieux combats. L'affaire était loin d'être terminée. « Vert » aussi était en pleine explication avec les fells.

« La voltige, en avant ! » gueule Stuwe.

Dodevar regarde le caporal Kobes qui lui fait signe. Ce coup-ci, c'est la minute de vérité : à droite le caporal, à gauche Erwin, lui au milieu, face aux rochers et aux buissons qu'il faut fouiller en descendant le thalweg. Le caporal Kobes mâchonne un brin d'herbe. C'est un solide, celui-là. Dodevar l'observe à la dérobée. Il l'imité comme il peut. Kobes avance avec un sang-froid extraordinaire. Le cuir du béret au ras des yeux lui donne l'air terrible.

« *Achtung!* » hurle Kobes.

Au même instant, de longues rafales éclatent à droite de Dodevar. Il n'a rien vu. Il ne voit rien. Les balles sifflent. Dodevar contourne le buisson qui le sépare du caporal. Il entrevoit une silhouette à cinq mètres. Un fell. Dodevar tire. Au jugé. Bien trop tôt. C'est raté. Il transpire à grosses gouttes. Kobes n'est plus là. Où a-t-il disparu ? Il réapparaît brusquement de derrière un rocher, un fusil récupéré à la main.

« Un fusil de guerre, annonce-t-il en mâchonnant toujours. Le fell que j'ai eu, c'est un régulier. »

Dodevar avance jusqu'au rocher. Le propriétaire du fusil n'est pas beau à voir. Il a la tête en bouillie. Dodevar se sent pâlir un peu. Le tir reprend de plus belle. A gauche à présent. Tout près, Dodevar entend un cri. Il se précipite. Bode, son copain Bode, est étendu de tout son long, sur le dos. Il a reçu une balle dans la poitrine. Dodevar se penche, écarte la veste de combat du blessé. Une balle lui a défoncé le thorax.

« Infirmier ! Infirmier ! » crie Dodevar.

Bode est blanc. Il va mourir.

« Ma première opération, murmure-t-il. Pas de chance. »

Dodevar est un peu désemparé. Il ne sait pas quelle attitude adopter. Il répète bêtement : « T'en fais pas, mon vieux, t'en fais pas... »

« Dodevar, qu'est-ce que tu fous ? appelle Kobes. — J'arrive, caporal. »

Il reprend sa place. Il serre sa M. A. T. plus fort qu'avant. « Les salauds, songe-t-il en serrant les dents. Les salauds ! Ils vont me le payer ! » Il y a dans son regard un peu de haine.

Une partie des rebelles s'est repliée dans un énorme rocher calcaire, véritable fortification naturelle. Rien ne réussit à les déloger de ces anfractuosités. Pas plus les roquettes d'avion que les attaques en

piqué. Seule reste l'ultime solution : donner l'assaut. Sur un glacis de plusieurs centaines de mètres, sans le moindre abri.

« Bleu » de « Lilas », à vous de jouer.

— Bien reçu », répondit le capitaine Glasser à Verquet.

« C'est trop d'honneur », pense-t-il *in petto*. Il est onze heures trente, ce 14 février 1958. Il vient d'être hélicoptéré en toute hâte et se demande à présent comment aborder la position ennemie. Une question lui traverse l'esprit : A-t-il bien fait de voler le tour d'hélicoptage du capitaine Gamas en se regroupant plus rapidement... tout simplement parce qu'il écoutait le réseau radio du colonel sur un poste pirate ? Cette entourloupette ne va-t-elle pas lui porter malheur ?

Il n'est pas homme à s'arrêter longtemps sur ce genre de considération. Il observe le terrain, prend sa décision et passe aux actes. Il ne demandera l'appui de personne.

Il regroupe sept mitrailleuses A. 52 et une demi-douzaine de fusils lance-grenades. Ce sera sa base de feu. A chacune de ces armes, il donne lui-même un objectif. Il a repéré les nids de mitrailleuses ennemis et veut les neutraliser. Pendant cette mise en place, les deux sections désignées pour l'assaut se préparent. L'adjudant Théobald donne de la voix et de la canne. Un grand escogriffe cet Alsacien irascible. D'abord mal vu — un cadre blanc ! —, il s'est révélé dès les premiers accrochages comme un lion redoutable. Pour ses légionnaires, c'est un héros. Pour tout le régiment, c'est le « grand Théo ». Glasser le fait mettre sur la gauche. La droite est confiée à « petit bleu » qui commande la 2^e section, le lieutenant Hugues de Cacqueray-Valménier. Un grand nom sur une petite carcasse. De la branche et du courage que l'on se transmet de père en fils avec une belle régularité. Quant à la section Lemahieu, elle est tenue en réserve.

Les légionnaires vérifient les chargeurs de leurs P.M., et ont adopté un système ingénieux qui leur permet de changer de chargeur à toute vitesse : ils attachent ensemble deux chargeurs « tête-bêche ». Une fois le premier vidé, il suffit de le sortir de son logement et de le retourner pour introduire le second, immédiatement en état de fonctionner. A présent tout est prêt.

« Bleu 2 » de « Bleu », appelle Glasser à la radio.

— « Bleu 2 » écoute, répond Cacqueray.

— Quand vous serez prêt, faites un compte à rebours. Au zéro, je déclencherai le feu.

— De « Bleu 2 », bien compris. Je suis prêt. « Bleu 3 » aussi.

— Quand vous voudrez. Bonne chance !

— Je compte, dit Cacqueray après quelques secondes : 5... 4... 3... 2... 1... »

Un feu d'une intensité extraordinaire a submergé le zéro. Les sept mitrailleuses se sont mises à cracher ensemble. Au dessous, une quarantaine de démons jaillissent sur le glacis en hurlant. Ils courent sans tirer. A gauche, le grand Théo domine d'une tête tous ses hommes. Il fait de grands gestes pour les aligner. Quand ils parviennent à moins de cent mètres du calcaire, la base de feu cesse brusquement de tirer. Cacqueray prend le relais en tirant une longue rafale. Aussitôt la ligne de voltigeurs s'embrase. Parfaitement alignés, les légionnaires-paras se déplacent comme des avants de rugby. Ceux qui assistent à cette charge fantastique pâlisent, certains de voir s'effondrer des morceaux entiers de ce rideau humain. Deux hommes seulement s'écroulent. Les autres se jettent dans les rochers sans reprendre haleine. Commence alors le combat corps à corps. Un à un, les fells sont débusqués et abattus. L'agressivité des caporaux, chefs d'équipe, est stupéfiante. Czebresuk bondit au-dessus d'une anfractuosité où trois fells se sont embusqués.

Il les abat. Plus loin, le caporal Brakeva réduit une résistance à la grenade. Quant à Riga, la mauvaise tête de la compagnie, il lance ses voltigeurs vers le sommet et anéantit tout un groupe. Quand le combat cesse, une heure plus tard, la C. A. compte les armes récupérées : 2 mitrailleuses, 1 F. M., 9 P. M. et 24 fusils.

Le 1^{er} R. E. P. continuait à donner à la région les noms de ses commandants de compagnie. Après le piton « Martin », on parla désormais du rocher « Glasser ». En trois jours de combats, le régiment pouvait s'enorgueillir d'un nouveau bilan : 139 fells tués, trois prisonniers, 138 armes vinrent tapisser les murs du P. C. de l'école d'agriculture de Guelma, parmi lesquelles 10 mitrailleuses et 2 fusils mitrailleurs.

Sur le chemin de retour, Glasser, de sa jeep, avait aperçu un morceau de tissu qui flottait sur un camion. Il s'était approché. Bruno Riga, l'incorrigible, avait fixé sur un bâton un magnifique drapeau vert et blanc du F. L. N.

« D'où vient ce drapeau ? avait demandé Glasser.

— Je l'ai pris sur un fell, mon capitaine.

— Ce que tu prends sur les fells ne t'appartient pas, Riga. Ça appartient à la compagnie. »

Puis, s'apercevant que le caporal était ulcéré, il avait ajouté :

« Le jour où je quitterai la compagnie, je te le rendrai. Tu en feras ce que tu voudras. »

Quand ce jour-là arriva, Glasser décrocha le drapeau F. L. N. de son bureau, le fit soigneusement envelopper et convoqua Riga :

« Voici ton drapeau, Riga. Comme promis. »

Le caporal prit le colis, remercia et fit demi-tour. Arrivé à la porte, il fit à nouveau face à son chef.

« Mon capitaine... commença-t-il, gêné.

— Oui ?

— Mon capitaine, je ne croyais pas que vous tiendriez parole, alors...

— Alors, quoi ?

— Je vous le donne. »

La voiture ne roulait pas très vite. Le paysage s'étriquait tranquillement le long des vitres. Jamais on aurait pensé qu'il masquait tant de drames et de sang. Assis côte à côte, Jeanpierre et le père Delarue gardaient le silence. Ils revenaient de Bône où ils avaient accompagné au cimetière deux légionnaires, morts des suites de leurs blessures. Il n'y avait pas un mois que le 1^{er} R. E. P. se battait dans le secteur de Guelma. Il comptait vingt tués et plus de quarante blessés.

Le silence de Jeanpierre était pesant. Son visage ne reflétait pas la satisfaction du métier bien fait ou simplement la paix du devoir accompli. Il dissimulait une tempête. Le père n'osait interrompre cette méditation. Il regardait les oliviers dont le vert tendre et léger jetait un baume sur sa fatigue. Il songeait à Bode, le petit Bode de la 1^{re}, qui avait la poitrine ouverte et dont les bras pendaient de la civière. Le père l'avait porté dans l'hélicoptère qui l'évacuait. Il l'avait accompagné. Il était tout jeune et geignait comme un enfant. En plein vol, l'aumônier lui avait donné une dernière absolution et lui avait administré l'extrême-onction. Bode avait tenu un jour entier. Puis il était mort.

« Nous avons trop de pertes ! »

Le colonel venait de sortir de sa profonde méditation, faisant écho, sans le savoir, aux pensées du prêtre. Celui-ci le regarda. Il semblait en colère.

« Nos légionnaires sont incorrigibles, poursuivit Jeanpierre. Impossible de les obliger à se coucher. Ça peut tirer de tous les bords : ils restent debout et foncent... »

Le père écoutait cet homme dont la vie n'était

qu'une succession de combats remportés sur lui-même et sur les autres. Il était en colère contre ses légionnaires parce qu'il ne parvenait pas à les protéger contre eux-mêmes. Il leur avait enseigné le courage et le risque. Il avait prêché d'exemple. Le maître était dépassé par ses élèves. Dans cet univers d'hommes, on ne parlait jamais d'admiration. Chacun voulait être digne des autres. C'est cela qu'ils venaient tous chercher au combat, le colonel, ses officiers, ces hommes au passé étrange prêts à mourir seuls, dont personne ne viendrait jamais réclamer le corps. C'est cela qu'ils venaient chercher, mais c'était une escalade qui menait à la mort.

« Ils sont incorrigibles, répéta Jeanpierre.

— Mais rien ne leur résiste, ajouta l'aumônier.

— C'est vrai... Rien ne leur résiste ! »

Jamais le père Delarue n'avait entendu le colonel parler avec cette intonation dans la voix. « Il les admire, songea-t-il. Et il les aime ! »

« Quelle merde ! jura Tasnady. Il ne manquait plus que ça ! »

Tête baissée sous les rafales de neige, l'adjudant abordait la cote 1026. Avec cette neige, la Mahouna prenait un petit air alpin que des touristes auraient peut-être trouvé charmant, mais qui dégoûtait profondément les légionnaires. Au départ de Guelma, le ciel était pourtant bien dégagé. On aurait pu espérer du beau temps. Manque de pot. Entre 1200 et 1400 mètres, on allait en baver.

Le régiment cherchait une section locale qui, jusqu'à présent avait réussi à échapper aux recherches. Mis à part un bref accrochage de la 3^e compagnie, aucun incident n'avait troublé la journée. Tant mieux. Le temps était si mauvais qu'il n'aurait pu être question de manœuvrer par héliportage. Tout favorisait les fellouzes : les nuages, la neige, la pluie glacée, les

broussailles d'où émergeaient des rochers antipathiques.

A dix-huit heures trente, tout se déclencha. Sans doute les rebelles s'étaient-ils repliés et avaient-ils attendu la fin de la journée pour combattre, avec la certitude de profiter de la complicité de la nuit pour se dégager et s'enfuir. Malheureusement pour eux, ils avaient ouvert le feu sur Tasnady, qui n'était pas d'humeur à rigoler. Dès les premières rafales, l'adjudant se déchaîna. A la voix et au geste, il réaligna ses groupes. Devant, marchaient les voltigeurs armés de P. M. et de grenades. Juste derrière, venaient les équipes de fusiliers avec les F. M.

« Halte au feu ! hurla Tasnady. Préparez des grenades. »

Il attendit quelques secondes, puis commanda :

« Dépouillez !... Lancez !... »

Un rideau d'explosions jaillit, dix mètres en avant de la section.

« A mon signal, gueula Tasnady, vous avancez en tirant !

— En avant ! »

Les légionnaires-paras ouvrirent le feu tous ensemble. Chaque buisson reçut sa giclée. La vague continua d'avancer. Une grêle de plombs précédait les légionnaires, tuait l'ennemi, obligeait les plus chanceux à baisser la tête.

« Halte ! cria à nouveau l'adjudant. Préparez les grenades... Dégoupillez... Lancez... »

Le concert des P. M. et la marche reprirent. C'était hallucinant de précision. Une chorégraphie diabolique. Un ballet de mort.

Une demi-heure plus tard, le régiment fit ses comptes. Les rebelles laissaient sur le terrain 32 tués, 11 prisonniers, 3 mitrailleuses, 1 F. M., 3 P. M. et une quinzaine de fusils. Il n'y avait au R. E. P. qu'un tué et 5 blessés.

C'était la première fois, au régiment, que l'on employait systématiquement ce procédé. La « méthode Tasnady » était née. Elle allait permettre au régiment d'accroître son efficacité. Ses bilans dépassèrent bientôt les prévisions les plus optimistes. Malheur aux katiba qui recevraient désormais en Tunisie la mission de rejoindre l'intérieur, en traversant le secteur du 1^{er} R. E. P.

Ce malheur arriva, le 25 février 1958, à deux katiba qui franchirent le barrage en deux endroits différents, à hauteur du « Bec de Canard » de Ghardimaou et au sud de Duvivier. Elles firent liaison dans les Beni-Mezzeline à 4 heures du matin, le 26.

La bande à Loulou était éreintée. Il y avait trois jours et trois nuits qu'elle courait après les fells. Moller marchait comme un somnambule, titubant de fatigue, dormant à moitié, tête basse, les épaules sciées par le sac. Dans sa semi-inconscience, il revoyait la scène qu'il avait vécue deux jours plus tôt : l'escalade d'un djebel, les doigts gelés qui arrivent à peine à serrer l'acier de la M. A. T. Le crépitement de la M. G. les avait surpris à mi-pente. Son voisin était tombé, frappé en pleine poitrine. La colère avait emporté les autres, les jeunes. Lui, l'ancien, il en aurait fallu un peu plus pour l'énerver. Il se souvenait d' « Eliane 2 » avec Loulou, à Diên Biên Phu, et s'il s'était énervé pour si peu, il y a belle lurette qu'il serait devenu fou à lier. C'est pourtant lui, Moller, qui avait foncé droit devant lui en entraînant les jeunes. Sans attendre les ordres de l'adjutant. Ils l'avaient tous suivi en hurlant comme des loups à la curée, en rafalant et en balançant des grenades. Le nid avait été nettoyé. Sous les cinq fells étendus dans la neige, il y avait cinq armes, et la mitrailleuse ! Loulou l'avait félicité. Loulou... un sacré type... sans doute le seul homme qu'il aimait au monde... avec l'adjutant.

Les camions ! Enfin ! Moller se hissa avec les copains. En route pour Guelma. C'était trop beau. Un contrordre arriva. Halte. Demi-tour. Une bande avait été repérée par un *Piper*.

Affalés sur les banquettes, les légionnaires n'avaient même plus la force de grogner. Quand ils débarquèrent une demi-heure plus tard, le soleil était déjà haut dans le ciel où tournoyaient des *T6*, des *B26* et des *Corsaire*. A l'horizon, les « Bananes » déposaient leur chargement humain sur les crêtes environnantes. L'artillerie ouvrit le feu.

La bande à Loulou escalada rapidement une pente. Elle arriva sur une crête où claquaient des coups de feu. Devant elle, s'étendait une cuvette dont les bords étaient hérissés de Bérêts verts. Au fond, l'ennemi. C'était la première fois que le régiment en voyait tant à la fois. Ça grouillait. Les fells se rendaient compte qu'ils étaient encerclés. Ils se préparaient à vendre chèrement leur peau. Ça se mit à tirer de partout.

L'adjudant Stuwe, debout, observait le travail de l'aviation qui « strafait » et lâchait des bombes. Dodevar était tout près de lui. Un légionnaire s'approcha. Dans le vacarme, il s'adressa à Stuwe :

« Mon adjudant, un légionnaire mort ! »

Dans le bruit de la fusillade, l'adjudant ne s'était aperçu de rien. Il se rendit auprès du corps. Quand il le vit, il s'écria :

« Les salauds, ils m'ont pris Moller ! »

Désormais, ce combat était devenu pour l'adjudant une affaire personnelle. Moller était l'un des plus anciens de la section. Un baroudeur, un légionnaire que tout le monde aimait.

L'ordre d'avancer arrive. Les armes automatiques déversent des torrents de balles qui sifflent. Debout au coude à coude, les légionnaires s'élancent en hurlant vers le fond de la cuvette où se terrent les fells. Le spectacle est grandiose. L'objectif de la section

Stuwe est un rocher au fond de l'oued. La course continue, hallucinante. Les rafales partent, courtes, sèches, précises. Derrière chaque buisson, un fell. Certains meurent en se défendant avec désespoir, d'autres abandonnent leurs armes et lèvent les bras. Mais Moller est mort. Ses camarades lâchent des rafales en courant et ceux qui se rendaient s'abattent, brisés, comme des pantins désarticulés. Des légionnaires tombent, les grenades explosent. Une épaisse fumée s'élève. La bouche sèche, le cœur battant la charge, les hommes du 1^{er} R. E. P. poursuivent l'assaut dans un élan irrésistible. Les fells font les frais de leur colère. Ils paient leurs heures de marche, leurs souffrances, la mort des copains.

En tête, l'adjudant est magnifique. Soudain, il s'arrête, stoppe la section. Devant, une M. G. 42 fait son œuvre de destruction, elle cause trop de pertes. Il faut la réduire à l'impuissance. Vite.

« Kobes, dit l'adjudant, nous allons nous la payer avec ton équipe. Le reste de la section nous couvrira. »

Au signal de Stuwe, les six hommes se précipitent en hurlant. Les servants de la M. G., pris de panique, cessent de tirer l'espace d'un instant. C'est leur perte. Les légionnaires arrivent tous les six au bord du trou en même temps. Cinq fells sont morts. L'adjudant fait signe au reste de la section, qui arrive. Il passe son P. M. au radio et empoigne la mitrailleuse.

« En avant ! »

La section reprend sa course folle. Stuwe est en tête, mitrailleuse à la hanche. Il hache les buissons. Bientôt, la bande de munitions est vide. Il jette l'arme désormais inutile, et reprend son P. M. Au même moment, une grenade explose tout près. Il est touché, un éclat dans la jambe. Il fléchit le genou, se redresse, se retourne à demi pour donner l'ordre de

continuer la progression, quand une rafale le frappe dans le dos. Il s'écroule. Une voix hurle :

« L'adjudant est mort ! »

La réaction est immédiate. Une folie meurtrière s'empare de la section. Bouillant de colère, les légionnaires bondissent en avant. Tout ce qui bouge est impitoyablement balayé, criblé de balles. Le rocher devant eux n'est plus qu'à quelques mètres. Un F. M. crache la mort, mais rien ne saurait les arrêter. Ils ont perdu toute prudence. La position est investie. Les fells s'abattent les uns sur les autres, fauchés.

Dodevar reste là, près du rocher, hébété. Il revient sur ses pas. L'adjudant est étendu par terre, couché sur le dos. Son visage est paisible. Il semble dormir. Dodevar, Kobes et Erwin n'entendent plus rien. Ils déposent son corps doucement dans une toile de tente. Des larmes coulent sur leurs joues sales.

« Vert 4 » de « Vert », appelle le capitaine Martin.

Le caporal Kinna saisit le combiné.

« Prends le commandement, poursuit Loulou, et continue la fouille du terrain. J'arrive. »

Le caporal Kobes se met au garde-à-vous devant le corps de l'adjudant, que recouvre la toile.

« Adieu, mon adjudant ! »

Dodevar l'imité. Il rectifie la position à son tour. Mais pas un son ne parvient à franchir ses lèvres.

« Viens », lui dit Erwin en le tirant par le bras.

La section passa la nuit à l'endroit où était tombé Stuwe. Les hommes étaient silencieux. Malgré la fatigue, le sommeil les avait fuis. Le P. C. de la compagnie était à proximité. Ils apprirent que cinq prisonniers y étaient gardés. L'ordonnance de l'adjudant se leva sans un mot. Il prit sa M. A. T. et s'éloigna dans la nuit. Une longue rafale troua le silence. Les cinq fells étaient morts.

2 mars 1958. Les compagnies présentaient les armes. Elles étaient alignées sur l'avenue la plus large de Guelma. Le général s'avança, salua le drapeau du régiment, serra la main de Jeanpierre et passa lentement les légionnaires en revue. Il était ému, Vanuxem, ému et fier. Sans doute lorsqu'il avait fait épingle sur dix coussins la centaine de décorations qu'il allait remettre à ces hommes, qui ne les avaient pas volées, avait-il eu une pensée pour celui dont il avait été l'un des « maréchaux », ce de Lattre qui avait le sens du geste.

Au même instant, à 2 000 kilomètres de là, le sous-lieutenant Roger Degueldre traversait la place de la petite ville d'Avesnes dans le département du Nord. Les passants se retournaient sur cet homme puissant en tenue léopard et béret vert, auquel les bottes de saut de couleur fauve donnaient une démarche souple. Il paraissait glisser sur l'asphalte. Roger Degueldre se dirigea vers le tribunal, pénétra dans l'immeuble, sortit de sa poche sa croix de chevalier de la Légion d'honneur, la ficha dans sa veste camouflée. Puis il frappa à la porte du cabinet du juge.

« Entrez », dit une voix.

Degueldre poussa le battant. Son premier regard tomba sur la femme qui était assise sur une chaise, devant le bureau du juge. Sa femme ! Des rides, quelques boucles déjà grises. Comme elle avait vieilli ! Une date lui revint en mémoire : 21 avril 1945. Il y avait treize ans. Ce jour-là, il avait cédé à ses parents en épousant une femme qu'il n'aimait pas. Au bout de trois jours, il avait fui pour rejoindre Marie-José, la petite Parisienne dont il était amoureux fou. Jamais il n'avait revu sa femme. Pas une seule fois il ne lui avait donné signe de vie.

« Asseyez-vous », dit le juge.

La chaise émit un grincement. Degueldre se cala.

Pendant que le juge procédait aux premières formalités de cette séance de « conciliation », il songeait au rallye aérien qu'il venait d'effectuer depuis Guelma pour se retrouver devant cette femme qui voulait refaire sa vie et demandait le divorce. Soudain, son intérêt se fixa sur ce que disait l'homme de loi. Il lui reprochait d'avoir quitté le domicile conjugal depuis treize ans sans avoir reparu ni même envoyé la moindre lettre. Alors il se leva vivement :

« Mais, monsieur le juge, dit-il en feignant l'indignation, je suis parti pour faire la guerre. Regardez-moi, je fais toujours la guerre ! »

C'était vrai. Roger Degueudre faisait toujours la guerre. Et Mme Degueudre n'était pas Pénélope... La loi lui donna tort.

A Guelma, une trentaine d'officiers, de sous-officiers et soixante-dix légionnaires sortirent des rangs. Jean-pierre s'avança. Il se mit devant eux.

Le général prit un parchemin des mains de son officier d'ordonnance. Il le déroula et lut :

« Je félicite le lieutenant-colonel Jean-pierre, commandant le 1^{er} R. E. P. pour sa promotion à titre exceptionnel au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

« En cette circonstance, j'adresse l'expression de mon admiration au chef, aux officiers, aux sous-officiers et aux légionnaires du 1^{er} régiment étranger de parachutistes qui, par leur valeur militaire, leur esprit de sacrifice, leur incomparable ardeur au choc, leur volonté farouche de vaincre, ont causé à l'adversaire, en moins de cinq semaines, des pertes s'élevant à 600 tués et amassé un butin de 457 armes, dont 29 mitrailleuses et 13 fusils mitrailleurs, battant tous les records des combats d'Algérie et plaçant leur régiment au premier rang des troupes d'assaut de l'armée française.

« Je cite le 1^{er} régiment étranger de parachutistes

en exemple d'efficacité et d'honneur aux troupes de la Zone Est constantinois. »

« Exemple », le 1^{er} R. E. P. l'était devenu. Sa renommée était montée très haut et très vite. Elle avait dépassé la frontière militaire. Elle avait atteint les sphères gouvernementales où elle provoquait de vives réactions. On se demandait d'abord comment un seul millier de guerriers obtenait plus de résultats que tout le reste du Corps expéditionnaire, près de 500 000 hommes.

Jeanpierre devint une vedette. Son nom, à présent, égalait en renommée celui de Bigeard. Avec cette nuance qui a son prix : Jeanpierre ne faisait rien pour qu'il en fût ainsi. Il ne faisait que son métier, rien que son métier, avec la passion qui l'habitait depuis son plus jeune âge.

Les vedettes attirent du monde. Le 1^{er} R. E. P. en attira. Le 2 avril 1958, le ministre de la Défense nationale du moment, Jacques Chaban-Delmas, vint lui-même voir le régiment. Il arriva avec une escorte abondante d'officiers d'état-major spécialistes de la guerre sur plans. Il trouva devant lui, en Jeanpierre, un guerrier authentique, qui comme Bigeard n'était passé ni par Saint-Cyr ni par Polytechnique, mais qui avait appris à faire la guerre sur le tas et avait passé sa vie à la faire. Le programme prévoyait un exposé. Jeanpierre, qui ne laissait rien au hasard, l'avait entièrement rédigé avec ses officiers. Des cartes recouvraient de vastes panneaux. On avait dessiné des calques. Le ministre passa la parole au patron du 1^{er} R. E. P.

Jeanpierre attaqua. Sa voix était bien posée. Il parlait avec calme.

« En toutes circonstances, dit-il, rechercher le renseignement passionnément, par tous les moyens. Rechercher le renseignement précis dans le temps et dans l'espace. »

Quand Jeanpierre avait dit « par tous les moyens », certains officiers « classiques » qui accompagnaient Chaban-Delmas avaient tout de suite pensé à la bataille d'Alger, admiratifs pour leurs camarades qui avaient osé franchir le pas, mais heureux d'avoir su échapper à ce genre de situation qui peut si facilement briser une carrière. Le commandant du 1^{er} R. E. P. n'avait que faire des états d'âmes de ses pairs. Il poursuit son exposé :

« L'opération ainsi conçue, comment est-elle exécutée ? Par la surprise et la vitesse. La seconde procure souvent la première. C'est le cas des opérations déclenchées de jour, sur renseignement parvenant à l'improviste. Là, l'hélicoptère est roi. Autrement, seule une longue mise en place de nuit, feux éteints, puis à pied, donne quelque chance de surprendre totalement l'adversaire. »

Ces phrases pouvaient paraître simples aux auditeurs qui avaient peut-être connu dans le passé les longues marches nocturnes éreintantes, mais les avait certainement oubliées. Savaient-ils ce qu'il fallait d'endurance et de discipline à la troupe, de technique aux cadres, pour se déplacer pendant des nuits entières, alors qu'on ne pouvait consulter une carte que la tête enfouie sous une toile ? Le plus souvent, les officiers apprenaient leur itinéraire par cœur. Jamais une compagnie ne faisait la moindre erreur de topographie. Les exigences de Jeanpierre étaient terribles, dans ce domaine comme dans les autres. Il ne supportait pas qu'un officier d'infanterie ne sentît pas le terrain comme lui. Quand il parlait de « vitesse », ce n'était pas un mot en l'air. Il fallait réagir en toutes circonstances avec un instinct de chasseur et des réflexes de fauve.

Un jour, Chiron, l'un de ses commandants de compagnie préférés, avait été hélicoptéré en catastrophe sur un djebel couvert et chaotique. Les « Bananes »

avaient fait tant de tours et de détours que le capitaine avait quelque difficulté à fixer son emplacement exact. Une voix impatiente était sortie du haut-parleur.

« Noir » de « Jacky », où sont les fells ? »

C'était Jeanpierre en personne. Exaspéré, Chiron avait saisi le combiné :

« Jacky » de « Noir », comment voulez-vous que je le sache ? Je ne suis pas colonel. »

A peine avait-il lâché la pédale du combiné qu'un rugissement, surgi du haut-parleur, avait fait trembler les lentilles :

« Si, en tant que capitaine du 1^{er} R. E. P., vous n'êtes pas capable d'avoir les réflexes d'un colonel, vous n'avez rien à faire au régiment ! Terminé.

— Merde, avait bougonné Chiron, le « vieux » n'est pas content... »

Ce que disait Jeanpierre à Chaban-Delmas allait à l'inverse de ce qu'avaient dit les généraux Navarre et Cogne. Ils avaient, eux, misé sur l'artillerie et l'aviation pour détruire les Viets. Sans doute fut-ce la grande révélation qu'eut le colonel Piroth qui commandait l'artillerie de Diên Biên Phu, avant de dégouiller la grenade qui le tua.

Ces paroles étaient des paroles de fantassin. Aucune autorité militaire ne les avait prononcées pendant la guerre d'Indochine. Aucune autorité militaire ne les avait prononcées depuis le début de la guerre d'Algérie en 1954 !

L'auditoire était séduit par ce colonel qui parlait avec des mots aussi lourds que le plomb des balles qui giclaient dans les taillis. C'était du sang, de la souffrance, c'était la guerre. Sans maquillage ni fioritures. Jeanpierre, donnant en exemple la relation de deux combats, revivait l'action en homme d'action. Il avait entraîné dans les djebels ceux qui l'écoutaient

comme il entraînait ses commandants de compagnie et tous ses légionnaires.

Jeanpierre réalisait alors le rêve de sa vie. Le poids des ennemis tués et des armes saisies lui donnait enfin le droit de dire à la plus haute autorité militaire, au ministre en personne, ce qu'il pensait de l'armée française et de sa formation.

Chaban-Delmas remercia le colonel. Il s'adressa ensuite aux officiers du régiment pour les féliciter du magnifique travail accompli.

« Désormais, ajouta-t-il, les chefs et les unités qui les auront mérités recevront les moyens matériels nécessaires pour mener efficacement le combat. Le colonel Jeanpierre qui vous a si brillamment commandés, remportant des succès jamais égalés au cours de cette guerre, recevra le commandement d'un groupement opérationnel dont l'ossature sera votre régiment. Vous recevrez des moyens autonomes de transport qui vous permettront d'intervenir sur l'ensemble du territoire algérien. »

Le ministre évoqua ensuite la situation générale, affirmant une nouvelle fois la détermination de la France de rétablir la paix en Algérie afin que le développement économique de ces départements français pût être accéléré. Une fois encore, il souligna l'importance de cette bataille des frontières, qui était sur le point d'être remportée grâce au 1^{er} R. E. P. Puis, comme s'il ne pouvait retenir une bouffée de nostalgie devant ces hommes d'action, à l'honneur aujourd'hui, il termina par ces mots :

« Ah ! messieurs, sachez-le : Chaban vous admire et Delmas vous envie ! »

L'Alouette du colonel Jeanpierre

« REGARDEZ-MOI celui-là, dit Jeanpierre, vous trouvez qu'il a l'air d'un homme fatigué ? »

Chiron venait d'entrer au P. C. Morin et Verguet ne purent s'empêcher de rire. Ils venaient rendre compte au colonel de la fatigue du régiment. Et lui, en toute mauvaise foi, avait choisi pour démontrer le contraire le « cas » du 1^{er} R. E. P. : le teint plus fleuri que jamais, l'œil frais, Chiron respirait la santé. Plus il « crapahutait » et « pitonnait », meilleure était sa forme. A croire qu'il avait été désigné dès le berceau pour la vie rude. Il était de la même race que Jeanpierre : même gabarit, même démarche de paysan, puissant et increvable.

Le 1^{er} R. E. P. était pourtant fatigué. Au physique comme au moral. Quand le colonel avait appris à ses officiers que le retour à Zéralda serait reculé de deux mois, la nouvelle leur parut saumâtre. Le ministre les avait gavés de félicitations et de bonnes paroles. Il eût mieux fait de leur accorder quelques jours de repos. Une brève détente n'eût pas compromis le sort de l'Algérie.

Seul, Jeanpierre ne connaissait pas la fatigue. Il éprouvait un tel sentiment de plénitude dans son commandement qu'il n'avait qu'un désir : prolonger ces heures qui matérialisaient son rêve. Après des mois de mise au point, l'usine tournait à plein rendement. Et l'on songeait à briser la cadence ? Pas question.

Excédé, à la fin, par les grognements des commandants de compagnie, Jeanpierre leur avait suggéré de s'engager dans la Garde républicaine. Sur sa lancée, il avait eu ce mot sans réplique :

« Et puis, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous fabrique de la gloire ! »

La gloire, Dodevar n'en rêvait pas. Blotti entre un énorme rocher et un buisson sous sa toile de tente, il somnolait en grelottant. Pas possible de dormir cette nuit-là ! Les fells étaient encerclés. Ils allaient certainement tenter de passer. Toutes les deux heures, Erwin et Dodevar se relayaient. Les lucioles descendaient lentement sur la cuvette.

« Bobby, appela doucement Erwin, en tirant sur la toile de Dodevar, Bobby, viens vite ! »

Dodevar se glissa près d'Erwin.

« Ecoute... »

Les deux hommes étaient tendus. Ils n'entendaient plus rien. Puis, un léger bruissement de feuilles leur parvint. Les fells ! Aucun doute, ils arrivaient.

« Tu as prévenu le lieutenant ? chuchota Dodevar.

— Non, j'y vais. »

Le lieutenant Ponsolle avait remplacé Stuwe. Il avait pris Erwin pour ordonnance. Le lieutenant avait une « gueule de vache » qui n'avait pas immédiatement séduit les légionnaires. Mais au cours de son premier accrochage, il les avait conquis. C'était un solide. Ce Basque, champion de chistera et de tir au pistolet, pouvait succéder à l'adjudant.

Toute la section était à présent aux aguets, prête à

recevoir les fells. Ponsolle donna lui-même l'ordre d'ouvrir le feu à bout portant. D'un seul coup, l'oued s'embrasa. Les rebelles tombèrent ou s'enfuirent dans un raffut de branches cassées et de cailloux, au milieu des cris des blessés. Au petit jour, Ponsolle fit venir Erwin et Bobby. Il cherchait le contact radio et ne parvenait pas à l'avoir dans ce fond d'oued.

« Accompagnez-moi, leur dit-il, je vais m'avancer un peu. »

Les trois hommes quittèrent la position. Tout était tranquille. Quelques oiseaux voletaient à travers les branches. Bobby s'accroupit soudain. Erwin et Ponsolle l'imitèrent. Ils ne voyaient rien. Bobby leur fit signe de le rejoindre silencieusement. Trois fells, à une dizaine de mètres sur la gauche, pliés en deux, se déplaçaient avec précaution à l'abri des buissons.

Bobby et Erwin n'avaient pas besoin d'ordres. Ils se glissèrent comme des félins le long de l'oued, cherchèrent un endroit favorable pour en sortir, puis bondirent ensemble en tirant et en criant. Les trois fells s'écroulèrent. L'un d'eux portait un F. M.

« Bravo, dit Ponsolle. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut s'offrir une aussi belle pièce pour le petit déjeuner. »

C'était trop beau ! Toutes les compagnies avaient rejoint leurs cantonnements et l'on parlait d'un vrai repos... de deux jours. Les capitaines étaient à nouveau chez le colonel. La tuile. On remettait ça.

Cette fois, les indices étaient minces. Une musette et un chandail sur le bord d'une piste. La section Ponsolle était en tête, s'efforçant de suivre des traces. La marche commença. Tonetto se demandait à quoi pouvait servir son brevet para, puisqu'il marchait autant qu'un fantassin, sinon plus. Le légionnaire Tonetto Parmiani était un petit Milanais, voltigeur de pointe éblouissant. Quelques heures passèrent sans

histoire. Ce fut la pause casse-croûte. Dans le ciel, un hélicoptère s'approcha et les légionnaires eurent la surprise de voir deux gendarmes débarquer avec deux chiens.

La section garda un chien et son maître. La progression reprit. En tête, le chien reniflait, cherchait, hésitait. Brusquement, il entraîna son maître. Il avait trouvé la piste. La section avança rapidement vers une crête. Des coups de feu claquèrent. Le gendarme s'écroula, tué net. Le chien libéré s'élança en aboyant vers ceux qui avaient tué son patron et disparut. Les légionnaires bondirent jusqu'à la crête. Là, ils découvrirent une vaste plaine où plusieurs colonnes de H. L. L. s'enfuyaient. Sur le piton d'en face, des amis étaient bientôt héliportés. L'aviation intervint à son tour.

« Vert 4 » de « Vert ».

— « Vert 4 » écoute.

— Attention, les fells se sont regroupés. Ils remontent vers vous.

— Bien reçu. »

La bagarre éclata. Les fells remontaient en courant et en hurlant, mitraillant la crête. Légèrement en recul, les légionnaires attendaient à genoux. Quand l'ordre arriva, avec un ensemble parfait, la compagnie au coude à coude se leva, crachant de toutes ses armes. Les fells hésitèrent, s'arrêtèrent, puis, avec un empressement qui fit hurler les légionnaires de joie, ils firent demi-tour et détalèrent. Aussitôt, contre-attaque. Rapide. Dure. En face, le commando vietnamien s'élança, lui aussi, en poussant des cris aigus. Un fell se dressa, bras levés, devant Tonetto.

« Vive l'armée ! Vive l'armée ! » criait-il.

Tonetto l'empoigna et le désarma. Un peu plus loin, même scène. Deux fells se levèrent, les mains au ciel, en hurlant :

« Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! »

Mais derrière eux, un des leurs se dressa, épaula et les abattit tous les deux. L'avance se poursuivit ainsi longtemps. Puis le feu diminua d'intensité et cessa. La compagnie remonta vers son point de départ, en fouillant les cadavres.

« Nom de Dieu, cria bientôt Egon Deppermann, le copain de Parmiani, Tonetto, viens voir ! »

Un fell gisait sous un buisson, la gorge arrachée. Il baignait dans son sang. Dans une main, il tenait encore son P. M. Près de lui, le chien était étendu. Le poitrail défoncé, il gémissait doucement. Sa langue pendait et il relevait légèrement la tête pour regarder les deux hommes. Ses yeux brillaient.

« Va chercher l'infirmier », dit Tonetto Parmiani.

Il prit son pansement individuel et l'appliqua sur la plaie de l'animal qui saignait abondamment.

« Ça ira, mon vieux, ne t'en fais pas », dit Tonetto en lui caressant la tête.

Il prit son bidon, lui versa quelques gouttes dans la gueule. Le chien ferma les yeux. « Il est mort », pensa Tonetto. Mais l'animal respirait encore. L'infirmier lui fit des piqûres. Deppermann et Parmiani le portèrent jusqu'à l'hélicoptère venu pour enlever les morts et les blessés. Quand on hissa à bord le brancard sur lequel était le corps de son maître couvert d'une toile, il glissa le museau sur la civière.

Tonetto, ému, lui fit une caresse amicale. L'hélicoptère décolla.

« Au poil, dit Erwin, pour Camerone, c'est dans le sac ! »

Dodevar en était moins sûr. Erwin était bien gentil, mais il parlait comme un bleu. Il ne connaissait donc pas le colonel ? Ce n'était pas parce que l'on venait de se taper le « Débar » pour la seconde fois et que l'opération était terminée le 28 avril, que l'on fêterait tranquillement le 30 à Guelma. Le camion roulait à

bonne allure. Il ralentit, passa devant le petit cimetière où les quatre-vingts tombes fraîches faisaient une tache plus claire. Il eut un frisson. Il pensait au caporal.

C'était au cours du premier « Débar' ». Ils avaient mené un rude combat contre une katiba retranchée sur un piton. Il revoyait le lieutenant, pistolet au poing, se dressant le premier en criant : « En avant ! » Derrière chaque rocher, il y avait un fell. Quand le silence était retombé, le caporal leur avait donné l'ordre de fouiller les cadavres et de récupérer les armes. Au moment où Dodevar s'y attendait le moins, un coup de feu avait claqué, un seul, suivi d'un cri. Le caporal avait reçu la balle en pleine poitrine. Tout le monde s'était précipité sur le fell, qui avait été découpé à la M. A. T. Dodevar, lui, avait couru vers le caporal. Il l'avait pris aux épaules pendant qu'un légionnaire lui retirait sa veste. Le visage crispé par la douleur, il parlait encore :

« Je suis cuit, Boby. Donne-moi une cigarette. »

Dodevar lui avait allumé une cigarette et la lui avait glissée entre les lèvres. Le caporal avait aspiré deux bouffées, la cigarette était tombée. Ses bras avaient glissé doucement le long de son corps qui mollissait. Il eut une dernière inspiration très courte et sa tête se posa lentement contre la poitrine de Bobby. Il avait gardé le caporal serré contre lui quelques instants, lui avait fermé les yeux, puis, ne pouvant retenir ses larmes, il s'était éloigné en faisant semblant de fouiller le terrain.

29 avril, 7 h 30 du matin. Alerte immédiate pour toutes les compagnies. Sans rien dire, Erwin alla préparer les affaires du lieutenant.

« Tu vois, ricana Dodevar, tu aurais mieux fait de la fermer. Camerone, tu ne l'as pas dans le sac, tu l'as dans l'os ! »

Jeanpierre tenait son renseignement : un millier de

rebelles auraient tenté de passer en force le réseau électrifié. Il fallait s'y attendre : sur toutes les longueurs d'ondes de « La Voix des Arabes », le F. L. N. clamait depuis un mois qu'il préparait son offensive de printemps. La presse annonçait l'arrivée dans les ports du Maroc et de Tunisie de cargos de l'Est bourrés de matériel de guerre. Pour la montée des sèves, le Front promettait à ses fidèles une attaque généralisée du barrage. 10 000 combattants frais et bien armés viendraient gonfler de façon décisive le potentiel des wilaya de l'intérieur. Au fil des jours, l'offensive des dix mille était devenue celle des cinq mille puis des mille, chiffre moins spectaculaire, mais plus prudent.

Les chefs du F. L. N. connaissaient l'armée française. Ils savaient que la consommation de bière décuplait autour du 30 avril. On pouvait prévoir à cette date que toute la Légion étrangère serait bourrée comme une cantine et moins capable de réagir qu'une femme soûle. Ils en profiteraient donc pour passer ce jour-là. Deux bandes évaluées à 400 hommes avaient déjà réussi à franchir le barrage, à quelques kilomètres au sud-ouest de Souk-Ahras. Ce n'était pas le secteur du régiment. Mais l'importance de l'affaire justifiait l'alerte. Les camions partirent à vive allure pour Duvivier, où l'on attendit plus amples renseignements. A seize heures, rien de nouveau. Ordre fut donné de rejoindre Guelma. Les sourires resfleurent. On chantait dans les camions.

« Hein, dit Erwin, qui est-ce qui avait raison ? »

Quelques kilomètres avant l'entrée de la ville, un véhicule venant du P. C. provoqua un arrêt suspect. Les camions de la C. A. déboîtèrent et prirent la route de Millesimo. Le gros du 1^{er} R. E. P. rentra néanmoins à Guelma, mais dut rester à proximité des véhicules. « Mauvais, mauvais, ronchonnaient les légionnaires, ces salauds de fellouzes vont bien réussir à nous gê-

cher la fête... » A dix-sept heures trente, ça y était !
Un commandement claqua :

« Embarquez ! »

Quelques minutes plus tard, les camions du capitaine Cypres roulaient à plus de 80 kilomètres-heure en direction de Souk-Ahras. Au même moment, les « Bananes » décollaient de Millesimo. Elles emportaient la C. A., qui allait renforcer le 9^e R. C. P. durement accroché.

« Peuvent pas se démerder tout seuls, ceux-là ? murmuraient les légionnaires. Nous, quand ça pète, on ne va pas les chercher ! »

Le régiment passa toute la nuit, en interception, face à l'est, sur la route de Sedrata et dans l'oued Nekma. De part et d'autre, c'était le grand jeu ! Si les fells avaient décidé de mettre le paquet, Vanuxem avait confié à Jeanpierre le super-paquet. Camions-projecteurs, lucioles, artillerie, aviation, jamais le patron du R. E. P. n'avait eu tant de monde sous ses ordres. D'autant qu'on lui demandait de coiffer l'ensemble, y compris le 9^e R. C. P.

En conséquence, personne ne ferma l'œil. Les rebelles tentèrent en vain de percer la nasse où les enfermaient les Français d'un côté et le barrage de l'autre. Projecteurs et lucioles donnèrent à cette nuit du 29 au 30 un aspect fantasmagorique.

Et ce fut l'aube du 30 avril. Pour respecter la tradition, les légionnaires réclamèrent le jus à cor et à cri. Les sous-offs se démenèrent. Ils devaient, pour la seule fois dans l'année, servir les hommes. Ils se précipitèrent, firent chauffer les quarts sur de discrets feux de brindilles, entre deux pierres. Chaque légionnaire but sa gorgée symbolique.

Jeanpierre donna ses ordres : toutes les troupes rameutées boucleront le compartiment de terrain. Le R. E. P., quant à lui, marchera sur les fells. Début du mouvement : 6 heures.

5 compagnies étalées du nord au sud, marchent vers l'est. A Gamas revient le fond du thalweg. A sa gauche Bésineau, à sa droite Chiron, plus haut Ysquierdo et Martin appuyé sur la crête. A sept heures du matin, la compagnie Gamas accroche. Le feu éclate tout au fond de l'oued. C'est la section de Coatalem qui reçoit le premier choc. Le petit Breton réagit avec sa vivacité coutumière. La riposte est brutale. Elle donne le signal du combat général. Comme une traînée de poudre le feu se propage tout le long de la pente broussailleuse. Il démarre sur les côtés, de part et d'autre de la section Coatalem. Chez le lieutenant Degueldre qui est là, massif et puissant. Chez le lieutenant Bernard, l'ancien moniteur para béret bleu qui en a vu bien d'autres en Indochine, d'où il a rapporté la médaille militaire, et qui entraîne ses hommes avec le flegme d'un officier de Highlanders. En quelques instants, la bataille s'étend du fond de la vallée jusqu'aux crêtes. Les fells sont là. Partout.

Dans la tête des légionnaires, les première rafales, mêlées au souvenir du combat de Camerone, produisent une sorte d'ivresse. Ils sont dopés, électrisés. Sans se baisser, sans la moindre précaution, ils progressent en tirant. Les commandants de compagnie ont beau hurler. Rien n'y fait. C'est le raz de marée, le rouleau compresseur. Certains légionnaires crient : « Camerone ! ». D'autres chantent à tue-tête : « *Tiens voilà du boudin...* », avant de balancer leur grenade. De temps en temps, un commandement retentit. Les armes automatiques marquent un temps d'arrêt. Des dizaines de bras lancent en même temps des grenades. Un « hurra ! » gigantesque ponctue leur explosion, suivie d'un mitrillage. Debout, narquois, le béret vert rejeté en arrière, et l'arme à la hanche qui crache sans arrêt, les légionnaires sont heureux. Ils marchent, ils écrasent.

Près de Dodevar, un tireur au F.M. est blessé. Il

tombe. Dodevar saisit la pièce et reprend le tir, arrosant tout ce qui bouge devant lui. Quelques groupes rebelles tentent de fuir devant la vague qui déferle. Aucune importance. Ils sont rattrapés plus loin. Le piège de Jeanpierre est étanche. Pas moyen d'en sortir : la reddition ou la mort. Les fells ont choisi la mort. Le gros des katiba rebelles est anéanti. Reste à liquider les petits groupes de rescapés qui profitent des broussailles les plus épaisses pour se terrer, espérant ainsi échapper au massacre. Deux par deux, les légionnaires-paras se protègent et font équipe pour cet ultime nettoyage.

Un cri jaillit au milieu des rafales :

« Au couteau ! Au couteau ! »

Un groupe de légionnaires s'avance, le poignard à la main. Modernes gladiateurs, ils bondissent d'un buisson à l'autre en frappant de leur lame tous ceux qui leur tombent sous la main.

A la fin de cette mémorable journée du 30 avril 1958, les hommes du 1^{er} R. E. P. ne sont ivres que de poudre. Ils ont abattu 192 rebelles. Dans les camions s'entassent 6 mitrailleuses, 6 F. M., 37 P. M. et 75 fusils. Butin qui vaut quand même son pesant de décorations...

« Faites sortir des rangs les récipiendaires », ordonna le général Gilles.

Cent cinquante hommes du 1^{er} R. E. P. firent un pas en avant. Il faisait beau. L'air frais du petit matin charriait encore ces parfums d'Afrique légers et délicats, que le soleil transforme, vers l'heure de la méridienne, en odeurs un peu lourdes. Jamais la petite sous-préfecture constantinoise n'avait connu une telle animation. Jamais elle n'avait assisté à parade aussi brillante.

Dodevar s'était avancé avec ceux qui allaient être décorés. Il bombait le torse. Il était heureux. Juste

devant lui, se tenait un sous-officier dont il ne pouvait pas détacher les regards. Jeune. Trente ans à peine. C'était Tasnady, l'adjudant dont tout le régiment appliquait la méthode. Le général Gilles lui remit la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il avait été cité cinq fois après avoir eu sa médaille militaire ! Tasnady faisait partie de cette nouvelle génération d'adjudants que n'avait pas prévue Courteline : des adjudants de vingt-cinq ou trente ans qui n'ont jamais fait balayer une cour de caserne parce qu'ils ne savent pas ce qu'est une caserne; des adjudants plus jeunes d'esprit que leurs hommes, qui ne portent ni bedaine ni air bravache parce qu'ils n'ont pas de ventre et qu'ils sont braves.

Avec les nouveaux décorés, Dodevar rejoignit les jardins de l'école d'agriculture où le colonel offrait un pot. Pour la première fois depuis son engagement à la Légion, il se sentait intégré à la famille légionnaire de toutes ses fibres.

« Le but du légionnaire, dit Jeanpierre, avant de lever son verre, c'est l'aventure, l'aventure suprême du combat avec au bout, la victoire ou la mort... Ce qui compte pour lui, c'est l'action, le combat total qui lui donnera le sentiment d'être supérieur à tous ses semblables, à tout le commun des mortels. »

Dodevar écoutait ces mots que son colonel disait sans emphase, d'une voix posée, grave. Ils s'imprimaient en lui.

« Camerone 1863, répéta Jeanpierre, c'est la victoire ou la mort. »

Il se tut quelques instants avant d'ajouter :

« Le 1^{er} régiment étranger de parachutistes est dans la tradition. »

« La victoire ou la mort », songeait Bobby, la victoire ou la mort. Il revoyait Stuwe, son adjudant, le caporal et Bode, son meilleur copain.

« Eh ! Bobby, ça s'arrose ! » criaient les camarades.

Ils l'attendaient à la sortie du pot officiel et l'entraînèrent dans le premier bar.

« Patron ! cria Boby, en montrant la médaille accrochée à sa veste camouflée, une tournée pour tout le monde. C'est pour moi. J'arrose ça. »

Le patron était un vieux Pied-Noir. Il fit le tour de son comptoir, prit Dodevar par les épaules, l'embrassa.

« D'accord pour la tournée générale ! dit-il. Mais aujourd'hui, c'est Guelma qui paie. Les Bérêts verts peuvent boire à volonté ! »

Une acclamation accueillit ces paroles. Et la fête commença.

Le lieutenant Simonot était en tête. Il avait la responsabilité de diriger la colonne et de reconnaître le terrain. Le régiment affrontait les falaises du djebel Mermera de nuit et pour la première fois. Les courbes de niveau étudiées sur la carte avant le départ présageaient assez les difficultés de cette escalade. Cette opération n'était pourtant pas une grande affaire comme celle du 30 avril. Jeanpierre tentait seulement d'accrocher et de détruire deux sections locales que l'on disait basées dans le Mermera. Le renseignement était bon. L'opération n'aurait pas déplu au 1^{er} R. E. P. si les bruits du retour à Zéralda n'avaient été aussi insistants. C'était pour bientôt, disait-on. On ne se trompait pas...

Simonot se débattait dans le fouillis inextricable des broussailles. Il poussait ses éclaireurs en avant et sur les côtés pour déjouer une éventuelle embuscade. Ysquierdo, son commandant de compagnie, lui faisait confiance. C'était un chef de section de classe. Au milieu de la nuit, le lieutenant Gillet, en troisième position avec sa section, entendit parler arabe. D'abord sur la droite. Puis sur la gauche. Il rendit compte :

« Ça doit être une compagnie de tirailleurs qui

s'est paumée, répondit Ysquierdo. Continuez la progression. »

A l'heure prescrite, l'objectif était atteint. Les légionnaires les plus blasés s'émerveillèrent du lever de soleil qui embrasait les djebels. Sur les minuscules réchauds à alcool solidifié qui brûlait sans fumée, on se hâta de faire le café. La première gorgée fut le meilleur moment de la journée. Puis l'ordre vint : En avant pour la fouille. Le colonel avait choisi de commencer par les pentes nord. A mi-pente, la compagnie Glasser débusquait dans les broussailles un groupe rebelle. A la tête de deux sections, le lieutenant Bonelli régla rapidement l'affaire, mais eut l'épaule fracassée par une balle. A midi, le régiment déboucha dans la plaine.

« C'est bon, dit Jeanpierre, maintenant on fait le sud. »

Il donna aussitôt l'ordre d'hélicopter au sommet la 2^e compagnie et la C. A. Les deux unités redescendraient en fouillant les pentes sud. Ysquierdo et ses quatre chefs de section finissaient, toutes cartes déployées, de faire le point et d'étudier leur zone quand une longue rafale d'arme automatique fit voler à leurs pieds les rochers en éclats.

« Ecoutez, dit Ysquierdo. On dirait qu'ils gueulent quelque chose. »

Le petit groupe tendit l'oreille : les fellouzes, très sûrs d'eux, hurlaient des slogans à la gloire de l'Algérie indépendante et du F. L. N. Un légionnaire de la 3^e section était tombé. Simonot reçut l'ordre de manœuvrer la position avec deux sections. Mais il ne put partir bille en tête. Les rebelles, de plus en plus sûrs d'eux, se montraient agressifs. A la radio, Ysquierdo expliqua la situation à Jeanpierre.

« Bien compris, répondit le colonel. Continuez votre action, je vais me rendre compte par moi-même. »

C'était son habitude. Il voulait voir, sentir, flairer le

gibier lui-même. Il ne faisait confiance à personne pour développer une action qu'il avait engagée. Le moment de l'encerclement et de la mise en place du filet d'acier autour de l'ennemi débusqué lui appartenait. Quand les fells seraient coincés dans la nasse, il pourrait respirer et s'en remettre à ses commandants de sous-groupement. Mais pas avant. Pour le moment, c'était son affaire.

De son pas vif et énergique, le colonel Jeanpierre rejoint son instrument de travail : l'*Alouette* qui lui sert de P. C. volant. Le sergent-chef pilote et le mécanicien sont déjà à leurs postes. Le rotor tourne à vitesse réduite envoyant vers le sol un souffle juste assez puissant pour coucher les herbes. Jeanpierre se courbe en deux, serrant d'une main la carte plastifiée, plaquant de l'autre son béret sur sa tête pour qu'il ne s'envole pas. En quelques enjambées, il rejoint la cellule de l'appareil, dont on a enlevé les portières. Il grimpe à côté du pilote, attache la courroie de sécurité qui le relie au siège. Quand il relève les yeux, l'*Alouette* décolle déjà. Les pilotes du capitaine Vial ont appris à connaître Jeanpierre. Ils l'admirent profondément et se sont accordés à son rythme. Jeanpierre n'a pas besoin de leur dire de faire vite ni de leur demander de descendre au ras des pâquerettes pour observer. Ils sont rodés. Un geste, une indication suffisent. Ils font partie de la « boutique Jeanpierre », et en sont fiers.

La 2^e compagnie a entendu l'*Alouette* décoller. Gillet l'aperçoit qui remonte la vallée dont il tient les hauts avec sa section. L'appareil oblique légèrement vers le rebord oriental du thalweg. Jeanpierre, la carte étalée sur les genoux, le béret vert aplati par la lame flexible qui relie les écouteurs, est légèrement penché en avant. Il cherche à repérer l'ennemi dans le fouillis qu'il survole. Il n'aperçoit que quelques fumées, sans entendre les rafales que déclenche son passage.

A cent mètres à peine des positions de la 2^e compagnie, l'hélicoptère amorce un virage à droite. Le colonel a repéré cet amas de rochers où se terrent les rebelles. Il veut en avoir le cœur net. Il se dirige droit dessus. Une rafale éclate, sèche, brutale, soudaine. C'est le drame. Tous les légionnaires se dressent, le cœur battant. L'*Alouette* a changé brusquement de régime, comme si le pilote avait stoppé son moteur.

Gillet voit l'engin disparaître derrière les arbres. Une fraction de seconde, il espère que le pilote pourra finir son virage, qu'il parviendra à se mettre en autorotation pour aller se poser dans la vallée. Mais un grand fracas d'arbres cassés, à une centaine de mètres, lui apporte aussitôt la réponse : l'hélicoptère du colonel a été abattu.

La 2^e section, celle de Simonot, est la plus proche de l'endroit où est tombé l'appareil. Le lieutenant, livide, a seulement crié : « En avant ! » Les légionnaires l'ont suivi. Sans prendre de précautions. Immédiatement. A toute vitesse. Au moment précis où ils débouchent sur les débris de l'*Alouette*, Simonot n'a que le temps de hurler :

« Attention ! Les fells ! »

La section se rue vers l'appareil en faisant feu de toutes ses armes. Les fells s'enfuient. Simonot s'approche de l'*Alouette*, couchée sur le côté droit. Ecrasé contre le pilote, le colonel, sans connaissance, gît près du mécanicien. Quand Ysquierdo arrive, quelques instants plus tard, son infirmier ne peut plus rien pour lui. Les deux autres sont très grièvement atteints.

Alors, Ysquierdo prend le combiné de son poste radio :

« Jacky » de « Rouge ».

— « Jacky » écoute.

— « Soleil » est mort. »

« Soleil » est mort. » Les capitaines entendirent

ensemble les trois mots qui annonçaient la mort du colonel. Ce n'était pas possible ! L'inconcevable venait d'arriver. Le 1^{er} R. E. P., sans Jeanpierre, pouvait-il encore exister ?

Sur le djebel maudit, les combats continuèrent, violents, acharnés, impitoyables. Ils n'avaient plus le même caractère. Il s'agissait maintenant de vengeance. Blême de colère, Simonot avait foncé avec ses hommes. Il s'écroula, grièvement atteint. Gillet le remplaça. Les fells, grisés par leur succès, attaquaient; ils commençaient à contourner les deux sections pour les encercler. L'artillerie et la chasse se mirent de la partie. Glasser arriva avec sa compagnie. Les légionnaires allèrent à la curée jusqu'à la nuit tombante. Il n'y eut pas un seul prisonnier ce soir-là.

Morin avait pris le commandement du régiment. Il donna l'ordre de passer la nuit sur place. Les compagnies lui passèrent le *Bulletin de renseignements* quotidien. Il comportait un beau bilan. Mais qu'importait le bilan, à présent ? Le colonel ne le connaîtrait jamais. Alors, à quoi bon ? Les officiers, les sous-officiers, les légionnaires, tous découvraient la place que Jeanpierre occupait dans leur vie. Ils vaquaient à leurs occupations, ouvraient leurs boîtes de ration, nettoyaient leurs armes, recomptaient leurs munitions, établissaient les listes de quart. Par routine. Le cœur n'y était plus. Quelque chose était détruit en eux. Ils gardaient le silence. Une immense tristesse descendait avec la nuit. L'ombre du colonel planait sur le 1^{er} R. E. P. C'était le 28 mai 1958.

Un mois après Camerone, la foule envahit Guelma. Toute la population était là. Sur la chaussée de la rue Sadi-Carnot brillait encore, en-immenses lettres blanches, l'inscription que des mains anonymes avaient peinte : « Vive le colonel Jeanpierre et ses hommes. » Les acclamations qui avaient fait trembler les vitres

au passage du régiment, trente jours plus tôt, avaient fait place à un silence pesant. Les femmes portaient des fleurs. Des hommes pleuraient. Personne ne prêtait attention aux généraux, aux autorités civiles, aux détachements qui étaient venus honorer Jeanpierre. Lui seul comptait. On voulait voir le drapeau tricolore qui recouvrait son cercueil, gardé par huit officiers. Comme pour s'assurer par soi-même que la mort du colonel n'était pas un cauchemar, qu'elle était bien vraie.

Lorsque s'approcha de l'endroit où il reposait le martèlement lent et sourd du régiment en marche, la foule crut un instant que Jeanpierre était encore là pour voir passer ses hommes. Au son de *La Marche consulaire*, le 1^{er} R. E. P. avançait, drapeau en tête. Dans leurs tenues camouflées, déteintes par le soleil, la sueur et la pluie, les légionnaires défilaient, raidis et graves. Ils portaient la tête haute. Leurs visages étaient tendus. Des rangées de médailles brillaient sur leurs poitrines. Chacun se surpassait en l'honneur de son colonel.

Jamais le régiment n'avait été aussi beau, aussi puissant, aussi majestueux. Jamais Jeanpierre n'avait été aussi grand. Le champ d'honneur, quand même, existait encore...

MASSU POLITISE LES PARAS

IL n'était pas facile de combler le vide laissé à la tête du 1^{er} R. E. P. par la disparition de son chef. De nombreux candidats briguaient cette succession. Conscients d'être les véritables héritiers de celui qui les avait formés, les plus anciens officiers du régiment n'étaient pas prêts à obéir à n'importe qui. On aurait pu donner un galon de plus à un des jeunes chefs de bataillon du 1^{er} R. E. P., notamment à Morin qui aurait trouvé là l'occasion de poursuivre de façon éblouissante une carrière déjà remarquable. Morin avait trente-quatre ans. Unanimement apprécié, d'autorité naturelle indiscutée, militairement et intellectuellement très doué, il eût fait un excellent patron. La nomination d'un chef aussi jeune à la tête d'une unité que toute l'armée française prenait pour modèle eût été symbolique : l'armée prouverait ainsi sa volonté de rajeunissement, au moment où s'amorçait la révolution politique du 13 mai 1958. Oui, c'eût été une révolution ! Mais l'heure n'avait pas sonné. La France n'était pas prête à abandonner ses vieilles habitudes... Puisqu'on ne pouvait imposer un « intrus »

aux officiers du 1^{er} R. E. P. qui méritaient au moins quelques égards, puisqu'il n'était pas question non plus de bouculer les règles sacro-saintes de l'avancement et du temps de commandement, on chercha un homme de transition. On trouva, ou plutôt on retrouva Brothier ¹.

A défaut d'un maréchal d'Empire de trente-quatre ans, Brothier était bien l'homme de la situation, assez souple pour comprendre les humeurs des anciens, assez sentimental pour vibrer avec les légionnaires au souvenir du chef qu'ils avaient aimé, assez vif d'esprit pour écouter sans en avoir l'air les leçons de Jeanpierre, reçues à travers ses subordonnés. Brothier, c'était l'ancien ! Il n'avait pas fait la carrière de ces touristes militaires qui vagabondent d'une branche d'arme à l'autre au gré de leur ambition ou d'une épouse abusive. C'était un légionnaire. Il faisait partie de la maison. Peut-être même en deviendrait-il un jour le chef ?

Colonel plein depuis trois mois, Brothier reçut le 17 juin 1958, des mains de Massu, le drapeau du 1^{er} R. E. P. Quelques secondes avant de le lui remettre, debout devant le drapeau que lui tendait le lieutenant Planet, Massu enleva le crêpe noir de la hampe. Il y eut alors, sur la place d'armes du camp de Zéralda, un moment d'émotion. Émotion de même nature sans doute que celle des fidèles d'un vieux souverain, qui entendaient crier : « Le roi est mort. Vive le roi ! » La vie reprenait son cours.

Brothier, avec un art tout en nuance, poursuivit sur sa lancée l'œuvre de Jeanpierre. Dans l'ordre du jour qu'il adressa au 1^{er} R. E. P. à l'occasion de son retour, il le proclama : « ... Ma première pensée est

1. Le colonel Brothier avait été alerté par un télégramme envoyé par Verguet, descendu seul à Guelma, avant le régiment, pour lui demander de prendre le commandement du 1^{er} R. E. P., et de barrer Darmuzai dont ne voulaient pas les officiers. Le général Gardy leur reprocha plus tard de « choisir leurs colonels » !

pour celui dont nous gardons le souvenir dans nos cœurs. A sa suite, il vous a entraînés sur les chemins de votre plus grande gloire. Il a été trop longtemps notre compagnon de route pour que nous ne continuions pas, à sa cadence, sur ce chemin qu'il nous a tracé. » Formule habile. Pas de grandes modifications spectaculaires, pas d'innovations pour souligner l'apparition d'une nouvelle autorité, pas de jalousie rétrospective à l'évocation inévitable du prédécesseur qui entrait dans la légende. Brothier dominait tranquillement, sans l'ombre d'un complexe. Entre ses mains, le 1^{er} R. E. P. reprit goût à la vie. Il allait aussi reprendre goût au succès. Avec Jeanpierre, le régiment avait conquis de justes raisons d'être fier. Avec Brothier, il allait avoir l'occasion de le faire savoir.

Pendant les trois premiers mois, le 1^{er} R. E. P. s'implanta pour la troisième fois à Alger. Juillet, août, septembre 1958 : mois de chaleur estivale et politique. L'euphorie des journées de mai et juin diminuait. L'agitation des cœurs et des esprits faisait place à l'action raisonnée. L'armée se politisait. Puisqu'elle avait arbitré la partie et que certains de ses éléments, Massu en tête, étaient entrés sur ordre dans les comités de salut public, il était logique qu'elle s'intéressât de près à la situation.

Saint-Marc, qui accompagnait presque toujours Massu lors de ses inspections, le plus souvent inopinées, l'interrogeait parfois. Il lui avait exposé ses inquiétudes. Massu rétorquait en brandissant les directives de Lacoste, ministre responsable et socialiste. Il évoquait les assurances répétées du président du Conseil. Son honnêteté ne faisait aucun doute. Mais réalisait-il l'importance, la gravité des engagements que ses subordonnés prenaient, avec lui, sur ses ordres ? Réalisait-il qu'il ne serait plus possible, pour beaucoup, de revenir sur des promesses aussi solennelles et aussi catégoriques ?

Saint-Marc, chargé des relations publiques au cabinet de Massu, avait assisté, aux premières loges, aux événements de mai et juin 58. Il eut maintes fois l'occasion de raconter à ses camarades du R. E. P. comment ils s'étaient déroulés et ce qu'on pouvait en attendre. Les manifestations musulmanes, qui, dans l'Algérois, avaient été amorcées, mais s'étaient cependant déroulées sans pression, l'avaient profondément impressionné. Elles prouvaient une confiance certaine entre l'armée et les populations les plus déshéritées. Le travail sérieux réalisé depuis de longs mois donnait d'émouvants résultats.

« Un avenir français, mais aussi un avenir de progrès et d'émancipation se dessine, disait Saint-Marc. L'armée, hélas ! est bien lente à faire bloc ! »

Le 1^{er} R. E. P. se politisait par la force des choses. Le temps passait. Le 13 juillet 1958, le général de Gaulle avait annoncé la création d'un ensemble fédéral français; le 6 août, on apprit que le référendum constitutionnel aurait lieu le 28 septembre.

L'armée se jeta dans cette nouvelle bataille avec tous ses moyens, avec tout son cœur aussi. Massu, dans l'Algérois, se dépensa sans compter. Le 28 septembre, les résultats du référendum dépassèrent toutes les espérances.

Quand il quitta Alger, le 11 octobre 1958, pour aller en opération dans l'Oranie, le 1^{er} R. E. P. n'était plus tout à fait le régiment de Guelma. Sur ordre de ses chefs, il avait fait un acte politique qui engageait son avenir.

Le 11 octobre 1958, départ de Zéralda. 370 kilomètres de route vers l'ouest. Le 14 octobre, soixante rebelles hors de combat, autant d'armes récupérées parmi lesquelles une mitrailleuse et un fusil mitrailleur. Pour une rentrée, c'en était une ! Cela ne se passait plus à l'est de l'Algérie, mais tout à fait à

l'autre extrémité dans le secteur de Saïda, en Oranie.

La cote du régiment atteignit son zénith. Sa réputation n'était donc pas surfaite : sous d'autres cieus et sous un autre chef, il se montrait toujours aussi efficace. L'affaire avait pourtant eu un cadre bien différent de celui du barrage. Le régiment n'était plus autonome, en chasse libre, mais incorporé à une grande unité composée de cinq régiments, et mise pour la circonstance sous les ordres du général Gilles. C'était la première fois qu'on employait une telle méthode en Algérie. En engageant, d'un seul coup, sur une même zone, cinq régiments de réserve générale, le commandement voulait montrer sa volonté d'en finir une bonne foi avec les zones d'insécurité, dites « pourries ». Il fallait démontrer très vite que la pacification ne se limitait pas à l'Algérois, qu'elle s'étendait au contraire à toute l'Algérie. La rébellion, après son immense défaite psychologique de l'été 1958, relevait la tête. Il ne fallait pas lui en laisser le temps.

Pour le 1^{er} R. E. P., cette détermination se concrétisa, pendant les derniers mois de 1958, par des centaines de kilomètres en camion, des dizaines d'hélicoptages et le « ratissage » d'un nombre incalculable de kilomètres carrés. Quand il tombait sur les fells, il les anéantissait avec violence et rapidité. Mais l'immense P.C. du général Gilles était bien trop lourd pour une guerre pareille. On l'appelait d'ailleurs le « cirque Gilles » ! Qu'était devenue la mobilité du patron si chère à Jeanpierre ? Que restait-il de la promptitude du coup d'œil ? L'éléphant voulait écraser une puce. Les mêmes unités, aux ordres d'un Jeanpierre, eussent sans doute été beaucoup plus efficaces. Les chefs avaient feint d'écouter ses leçons. Ils ne les avaient pas entendues.

Pénible période. Le temps était épouvantable. La pluie incessante transformait les champs en bourbiers, les chemins en torrents. Le camp du R. E. P.,

installé sur l'aérodrome de Mascara, devint un véritable cloaque. Personne n'avait plus le moindre linge sec. Pluie, grêle et vent balayaient les hauts plateaux que le régiment parcourait en tous sens. Il neigeait quelquefois. Certaines nuits passées dans l'inconfort des véhicules éprouvaient davantage les hommes que de pénibles opérations. Ils se serraient les uns contre les autres dans les caisses des camions que les minces parois ne protégeaient pas du gel.

Les matins n'étaient guère triomphants. Il fallait la santé d'un régiment comme le 1^{er} R. E. P. pour rire de ces misères. Beaucoup de cadres en avaient vu bien d'autres ! Chacun cherchait le moyen de lutter contre les éléments. Le commandant Loth, par exemple, ne se séparait jamais d'une fiasque de whisky miraculeusement pleine en permanence. Un matin, après une nuit glaciale, Bonelli le vit sortir de derrière une murette. Loth ne se savait pas observé. Son béret vert enfoncé jusqu'aux yeux, il courbait les épaules sous le vent. Il plongea sa main dans la poche arrière de sa tenue de combat, en tira la fameuse fiasque, but une longue gorgée, la tête renversée vers le ciel. Il avait encore le flacon aux lèvres quand il aperçut Bonelli, qui le regardait ébahi. Avec un calme olympien, sans un geste pour enlever le béret qui le faisait ressembler à un clown, il déclara du ton mondain qu'il affectait dans les grandes occasions :

« Mon cher Bonelli, nous vivons comme des Cosaques ! »

Quarante jours durant, coupés d'incursions dans la région d'Aslou et l'Ouarsenis, le 1^{er} R. E. P., avec ses unités acolytes allait parcourir les monts du Daïa, ceux de Saïda et de Frenda, et ramener une sécurité dont on avait perdu le souvenir depuis longtemps. Puis, en décembre, le 1^{er} R. E. P. mit le cap sur la Zone Sud-Oranais, fief du 2^e régiment étranger d'infanterie, et installa son camp de toile à Moghrar Fou-

kiana, entre Aïn-Sefra et Colomb-Béchar. Il s'agissait cette fois d'épauler le 2^e Etranger pendant que se produirait vers le sud l'achèvement du barrage ouest.

A Noël, c'était le retour vers la base de Zéralda, mais ce retour était endeuillé par la mort accidentelle du lieutenant Gastaud, dont le camion, dérapant sur la chaussée rendue glissante par la pluie, bascula dans l'oued Sli, sur la route d'Orléansville. Gastaud rejoignait dans la mort son frère, lieutenant au 2^e R. E. P., tué quelques mois auparavant dans le Constantinois.

Le 22 décembre 1958, trois jours après sa prise de commandement des troupes d'Algérie, le général Challe signa sa première directive. De telles instructions passaient largement au-dessus des cadres subalternes des unités engagées sur le terrain. Ils avaient autre chose à faire qu'étudier la littérature stratégique. Pourtant, au bout de quelques semaines, le 1^{er} R. E. P. se rendit compte que quelque chose avait changé. Une impression dominait : « le patron » voulait gagner cette guerre. L'atmosphère rappela aux anciens d'Indochine l'arrivée de de Lattre en 1951. Pas dans la forme, bien sûr, ni dans le style. Challe n'avait aucun côté théâtral. Il était simple, discret. Mais une même volonté : gagner.

4 février 1959. Une fois de plus, il pleuvait. A torrents. Le 1^{er} R. E. P. roulait sans arrêt, indéfiniment, dans un paysage noyé. Il avait quitté Zéralda dans la matinée en direction de l'ouest. Avec le calme des vieilles troupes, officiers, sous-officiers et légionnaires se laissaient transporter par les camions du lieutenant Gorry sans même chercher à savoir où on allait, cette fois-ci, atterrir. Il y eut plusieurs contrordres dans la journée. Des feintes probablement. A minuit, les véhicules se rangèrent en formation sur un terrain vague, à l'ouest de Ténès. Plutôt que d'installer les

guitounes dans la boue, mieux valait attendre le jour dans les camions. On s'installa au mieux. Le régiment s'endormit. La première offensive Challe était commencée. C'était le jour J de l'opération « Oranie ».

Le secteur de Ténès était un secteur « pourri ». Le fellaga régnait et imposait sa loi. Il tenait la plage désertée de Ténès sous son feu. Le ravitaillement du sémaphore où l'armée de l'Air avait installé un radio-phare se faisait par convoi protégé, voué aux embuscades. Il ne se trouvait pourtant qu'à six kilomètres de la ville ! La route côtière était abandonnée, les ponts coupés. On ne l'empruntait qu'une fois par quinzaine pour ravitailler les villages de la côte : Pointe-Rouge, El-Marsa, Le Guelta. On avait ensuite décidé de les ravitailler par mer. Les gendarmes, enfermés dans leurs casernes, ne cultivaient même plus leurs jardins. La route Ténès-Orléansville, cordon ombilical du secteur, restait péniblement ouverte. Les villages de l'intérieur étaient des villages assiégés. Les liaisons étaient longues, lentes et pénibles. Les jours passaient lentement. Les malheureuses unités implantées occupaient le plus clair de leur temps à assurer leur subsistance. Seul, le commando vietnamien, retrouvé avec joie par le régiment, maintenait un peu de présence militaire dans ce renoncement général. C'était un secteur d'Algérie parmi tant d'autres... Ici régnait la katiba du terrible Menouar.

Le R. E. P. avait déjà eu affaire à lui quelques jours auparavant, le 27 janvier, alors qu'il participait sans conviction, dans l'Ouarsenis, à une opération qui semblait mal montée. A midi, le colonel Brothier avait appris par radio qu'un accrochage avait lieu non loin de là, dans le secteur de Ténès. Il avait demandé aussitôt l'autorisation d'intervenir et l'avait obtenue. Alors, avait commencé un véritable rallye.

Les compagnies se regroupèrent. Elles refirent à

toute allure, en sens inverse, les kilomètres de montagne qui les séparaient de leurs camions. Les rames du Gorry étaient déjà prêtes à partir, tête tournée vers le nord. La compagnie Chiron arriva la première. Elle embarqua et démarra. Il fallait faire vite. Toutes les consignes de sécurité furent levées. Plus de vitesse limite. Mille mètres de dénivelé en virages, soixante kilomètres à une rapidité folle. Orléansville fut traversée en trombe. Jamais sans doute unité du Train ne prit autant de risques sur la route que, ce jour-là, la compagnie Gorry du G. T. 507. Les conducteurs faisaient merveille. Ils savaient que le succès dépendait en grande partie de leur adresse au volant. D'ailleurs, que n'auraient-ils pas fait pour leurs copains, les Bérets verts ? Pendant que ceux-ci se bagarraient, ils veillaient sur leurs paquetages avec un soin jaloux. Et quand un légionnaire ne revenait pas du combat pour reprendre sa place dans leur camion, c'était bien souvent eux, les petits gars de Gorry, qui versaient les premières larmes.

Les chefs de voiture étaient tendus. Les légionnaires, un peu inquiets, regardaient défilier les arbres sans dire un mot. Les camions stoppèrent enfin. Un cri se répercuta :

« A terre ! »

Sur la route, près de Rabelais, les hélicoptères étaient là. Les hommes embarquèrent dans la foulée. La formation s'enleva et alla les déposer sur les hauteurs qui dominent le village de Paul-Robert et son vignoble réputé. A dix-sept heures, les deux premières compagnies héliportées qui, depuis le matin, avaient parcouru près de cent kilomètres en camion, une quinzaine à pied et vingt-cinq en hélicoptère, qui avaient grimpé jusqu'à la cote 1 000 pour redescendre dans la plaine et se faire hisser sur la cote 900, entamaient leur mouvement. Presque aussitôt, elles accrochèrent.

La fatigue s'envola immédiatement. On retrouva la cadence. Quarante minutes de lutte sèche et violente, une demi-heure de fouille du terrain. La nuit tomba sur le premier succès du R. E. P. dans le secteur de Ténès. La katiba Menouar, le maître invincible et redouté de la région, laissait trente hommes et leur armement sur le terrain. La nouvelle se colporta à travers les djebels. Dans les villages, tout le monde se réjouit. Les vigneronns de Paul-Robert, en signe de reconnaissance, offrirent aux légionnaires-parachutistes un tonneau de leur cru.

Le 1^{er} R. E. P. retrouva donc Menouar le 14 février. Le sous-groupement « Lilas », commandé par Verguet, eut la chance de le lever. Chiron, qui traversait une période particulièrement faste, en faisait partie. Là encore, la rapidité, le coup d'œil et la fougue des cadres du 1^{er} R. E. P. firent merveille. Le compartiment de terrain était pourtant bien grand pour trois compagnies. La compagnie Ysquierdo montait la vallée en venant de la mer. Devant elle, les fells s'enfuirent. Ils risquaient de passer entre les compagnies de Chiron et de Glasser qui tenaient les hauts, mais dont les effectifs ne permettaient pas de tenir toute la crête. Les rebelles marchaient justement en direction d'une série de petits cols non gardés. S'ils parvenaient à les franchir, ils pourraient basculer dans l'autre compartiment de terrain et disparaître.

« Allez-y ! » dit seulement Chiron à son chef de section de tête, l'adjudant Renaud.

Renaud avait longtemps sollicité comme une faveur son affectation dans une compagnie de combat. Il avait longtemps rêvé d'ordres aussi simples, de situations aussi critiques. Depuis longtemps, il voulait foncer. Il fonça. D'avion, on aurait pu voir les deux groupes ennemis se ruer l'un vers l'autre : la section Renaud dévalant la crête vers le premier col, la section fell grimpant à perdre haleine par le thalweg. Les adversaires s'entre-

choquèrent comme deux vagues, dans le crépitement des balles et l'explosion des grenades. Renaud, en tête, n'avait pas besoin d'exhorter ses légionnaires. Lui-même tomba de tout son long, bras en croix, transpercé, au milieu du col. Pour lui, c'était fini. Mais c'était aussi fini pour les fells. Aucun ne passa. Quand on fit les comptes, on dénombra trente-sept cadavres de rebelles, autant d'armes dont une mitrailleuse et deux fusils mitrailleurs. Mais on découvrit surtout le corps du chef redouté. Menouar était mort. A quelques pas de lui, gisait un être étrange. Quand on ouvrit, pour l'identifier, ses habits de guerrier, on constata que des liens comprimaient sa poitrine. C'était la femme de Menouar qui s'était déguisée en homme pour mieux se battre.

Le R. E. P. — le fait est notable — avait aussi ses « femmes de Menouar ». Elles étaient au nombre de trois, et toutes trois jeunes et jolies. Elles appartenaient au clan de ces épouses que les officiers du régiment avaient emmenées en Algérie, mais qui, à Zéralda ou à Alger, attendaient sagement en tricotant des layettes le retour des guerriers dont elles devaient assurer le repos. Trois d'entre ces Pénélopes avaient jugé que ce n'était pas suffisant. Sans aller jusqu'à imiter la femme de Menouar et à grimper sur les djebels, mitrailleuse à la main, à la suite de leur seigneur et maître — ce qui eût tout de même présenté quelques difficultés —, elles avaient fondé une organisation nettement contestataire : le « Comité », dont les principes avaient une forme mi-syllogistique (« Nos maris sont des héros », « Nous sommes dignes d'eux », « Nous sommes des héroïnes »), mi-antithétiques (« Ils nous veulent sérieuses, nous nous amusons »).

Ce fut précisément lors du séjour du R. E. P. à Ténès et de la poursuite des époux Menouar que le Comité effectua sa première grande opération, le

10 mars 1959. Le récit de cette escapade, fidèlement rapporté dans le Journal de marche du Comité, commence par une envolée lyrique : « Dans tes bras, mon Hercule, Je pressens de bien doux ébats, Doux ébats... doux ébats... » Le but de la manœuvre, on s'en doute, était que les Omphales du Comité retrouvent leurs Hercules en pleine opération. La chose était bien entendu strictement interdite, mais les maris visés ne se plaindraient nullement de respecter une règle qui n'avait pas encore été à moitié dénaturée : « Faites la guerre et aussi l'amour. »

Tout avait été prévu : le départ discret de la voiture à l'insu du commandant de la base arrière, pourtant grand ami de ces dames, l'infiltration dans le convoi de liaison du R. E. P. à Orléansville pour la traversée de la zone dangereuse, convoi dont le chef était un autre grand ami du « Comité », etc. Tout marcha à souhait jusqu'au retour, deux jours plus tard. Le colonel, furieux, aperçut la voiture du « Comité » au moment où elle s'infiltrait subrepticement dans le convoi. Pendant que leurs femmes rentraient à Zéralda, euphoriques et triomphantes, les trois maris, debout devant le colonel, supportaient impassiblement sa colère.

Il en aurait fallu bien plus pour arrêter les arden-tes initiatives des éléments féminins du 1^{er} R. E. P. L'exemple donné par le « Comité » fut suivi, avec plus ou moins de bonheur et d'intelligence. Du côté des succès, il faut noter les apparitions répétées, dans le sillage du régiment, d'une grande et élégante *fatma*, dont le *haïk* soigneusement fermé ne laissait passer qu'un regard vert. Jamais le colonel ne sut que la femme d'un de ses capitaines rendait ainsi visite à son mari, à la grande surprise des populations, peu habituées à voir une *fatma* voilée passer en trombe dans sa voiture, sur des routes parfois peu sûres.

Ces apparitions ne manquaient pas de charme. Le

viol répété des interdits du colonel pimentait fortement les nuits d'ivresse des officiers du régiment. Mais Brothier, pourtant moins insensible que Jean-pierre, allait bientôt faire la paix avec les membres du Comité et leur environnement. Il quittait le 1^{er} R. E. P. et céda la place à un colonel d'un caractère très différent : Henri Dufour.

LES MARECHAUX DE LA LÉGION

« OFFICIERS, sous-officiers, caporaux-chefs, caporaux et légionnaires du 1^{er} régiment de parachutistes, vous reconnaîtrez désormais pour votre chef le lieutenant-colonel Dufour, ici présent, et vous lui obéirez en tout ce qu'il vous commandera, pour le bien du service, l'exécution des règlements militaires et les intérêts de la Légion étrangère. »

Il était dix-sept heures, le 1^{er} mai 1959. Malgré sa petite taille, le général Gardy, inspecteur de la Légion, en imposait. Il s'adressait d'une voix forte au régiment, sur la place d'armes du camp de Zéralda. Les généraux, les officiers, le prince Napoléon, tous ceux qui connaissaient les règlements militaires relevèrent ce que la formule avait d'insolite : « Les intérêts de la Légion étrangère » avait remplacé « Le respect des lois ». On en fit la remarque à Gardy, qui répondit simplement :

« Oh ! vous savez, le respect des lois ! »

Gardy prit le drapeau des mains de Brothier et le donna à Dufour. Le destin du 1^{er} R. E. P. venait d'être scellé. Les roses, si chères à Jeanpierre, embaumaient.

Elles bordaient l'allée centrale sur toute sa longueur et resplendissaient sous le soleil du matin. Dufour jeta son premier commandement :

« 1^{er} R. E. P. pour le défilé, colonne par six, rangs ouverts... En avant... Marche ! »

La musique attaqua *Le Boudin*. Le régiment démarra d'un bloc. Seul, à dix pas devant le drapeau et sa garde, Dufour ouvrait la marche. Le nouveau patron ne manquait pas d'allure. Haute taille, épaules puissantes, regard direct et maintien rigide. Il portait fort bien la tenue camouflée. On oubliait qu'il était un parachutiste de vocation récente.

Henri Dufour était d'abord un légionnaire. Il avait opté pour la Légion à sa sortie de Saint-Cyr, en 1934, et avait été formé à la rude école de la vieille Légion. Régnait alors sur Bel-Abbès le célèbre colonel Maire, vrai mousquetaire, terribles moustaches noires en croc et mine de condottiere. Lorsque Dufour, plus mort que vif, se présenta dans son bureau, il remarqua comme tout un chacun l'énorme placard doré que constituaient sur sa manche les cinq galons circulaires larges d'un gros doigt. Devant le regard médusé du sous-lieutenant, le colonel avait jeté d'une voix dédaigneuse :

« Tu regardes mes galons. Tu les trouves immodestes. C'est que je les ai gagnés à la pointe de mon épée, moi, et non parce que papa-maman m'ont fait préparer Saint-Cyr ! »

Ça commençait bien ! Le colonel lui avait dit, ensuite, en le regardant sévèrement :

« Et j'espère que tu es là pour des années, non pas comme ces jeanfoutres qui viennent faire leur T. O. E.¹ à la Légion, y volent un rayon de gloire et retournent dans leurs chasseurs alpins, à moins qu'ils ne soient « rapieds », à courir comme des singes... »

1. Théâtre d'Opération Extérieur (désignait en particulier l'Indochine).

Le ton du guerrier immodeste s'était radouci :

« Et attention, mon petit ! A ton âge, on n'a pas l'habitude de boire. L'ivrognerie, même la seule accoutumance à l'alcool, son besoin, c'est horrible. Rappelle-toi ça toute ta vie. La muflée, le gros dégagement de temps à autre, oui. C'est sain. Ça décrasse. Ça purge. Boire pour boire, à longueur de journées, de mois, d'années, c'est dégueulasse. Ne sombre jamais là-dedans. »

Pendant toute sa carrière et ses seize ans de Légion, Dufour n'oubliera jamais la mise en garde du vieux colonel. Tout en admettant les « dégagements », il mènera une lutte impitoyable contre l'ivrognerie. Et, pendant les dix-huit mois que durera son commandement du 3^e bataillon du 5^e Etranger en Indochine, il parviendra à maintenir ses légionnaires en excellente forme, grâce au lait et aux jus de fruits, ce qui doit être salué comme un record unique dans les annales de la Légion...

Autre singularité surprenante pour un officier de la Légion. Dufour n'aimait pas Camerone. Il était sensible au sacrifice de ces hommes, mais quand il entendait certains chefs dire « On fera Camerone », il estimait que c'était la dernière ressource d'une pensée atrophiée. Il critiquait l'image déformée que l'on faisait du sacrifice du capitaine Danjou. Trop souvent, cela devenait le « J'y suis, j'y reste » qui incitait la Légion, de tendance déjà lourde, à se déplacer à pas comptés, toujours prête à former le carré.

A quarante-sept ans, Dufour était jeune de corps et d'esprit. Lorsque Gardy lui avait téléphoné à Baden-Baden pour lui offrir le commandement du R. E. P., il avait bondi de joie. Il s'était déjà porté volontaire trois fois pour les parachutistes, mais on l'avait trouvé trop âgé. Il pouvait enfin rejoindre l'élite de cette jeune Légion qu'il aimait, celle qui ne buvait plus !

Sa carrière était très équilibrée : une formation légionnaire de base comme sous-lieutenant, lieutenant et capitaine, beaucoup d'instruction, un peu d'état-major, la guerre en Tunisie avec le 3^e Etranger de marche, puis le R. M. L. E., l'armée d'Allemagne jusqu'en 1950 et, à nouveau, la Légion. Dufour se distingua en Indochine de 1951 à 1953. Sous ses dix-huit mois de commandement, le 3/5 gagna 2 palmes et la fourragère aux couleurs de la croix de guerre des T. O. E., que lui, Dufour, eut le droit de porter à titre personnel. Il en était très fier.

L'élève officier Dufour avait un sacré caractère. Il serait sorti major de Saint-Cyr s'il n'avait eu 75 points retirés à cause de ses humeurs. Il ne sera que 24^e. Avec les années, les choses ne s'arrangeront pas. Au contraire. Il sera muté d'office comme sous-lieutenant, comme chef de bataillon, comme colonel... Un général lui dira un jour : « J'ai rarement rencontré un officier aussi dur, et même brutal, que vous envers vos supérieurs ! »

Ce Camerone que le nouveau colonel n'aimait pas, le R. E. P. l'avait justement fêté la veille. A cette occasion, Massu avait été fait caporal honoraire du régiment, affecté à la 1^{re} compagnie. Le lieutenant Deguelde lui avait tendu le quart de pinard traditionnel. Il avait entonné *Le Boudin*. Le caporal Massu avait ensuite participé à la corvée de soupe, que commandait le sergent Dodevar, le plus jeune sous-officier de la compagnie.

Le soir, eut lieu un grand dégagement, d'autant plus fastueux que le 1^{er} R. E. P. inaugurait le mess construit par les légionnaires, sous la direction de cadres du régiment. Il était splendide. Ce grand bâtiment au milieu des pins comprenait deux ailes qui se coupaient à angle droit : le bar d'un côté, de l'autre une salle très vaste, parsemée de nombreuses petites

tables carrées, et prolongée par l'office et la cuisine. Une immense baie vitrée tendue de voilages donnait sur la terrasse où jaillissait un jet d'eau. De la verdure, du marbre, un bassin : cette popote était un îlot de fraîcheur qui incitait à la bonne vie. Dans une vitrine, des objets rappelaient cependant aux légionnaires qu'ils ne devaient pas oublier les réalités du siècle. Des drapeaux pris aux Viets et la cloche de la pagode de Diên Biên Phu évoquaient les deux premiers sacrifices du 1^{er} B. E. P. Un morceau de tôle prélevé sur l'*Alouette* dans laquelle Jeanpierre avait trouvé la mort évoquait cette guerre d'Algérie qui était loin d'être terminée.

Dans la nuit du 30 avril 59, les officiers du R. E. P. reprirent en chœur tous les chants légionnaires. La présence de Massu ne les empêcha pas de pousser la fameuse chanson des Frères Jacques, « tube » du régiment à l'époque, qui s'intitulait : *Le Général à vendre*. Frère Jacques ou pas, Massu voyait le 1^{er} R. E. P. pour la dernière fois.

La seconde offensive Challe, commencée le 18 avril 1959, avait pour objectif l'Ouarsenis algérois, le Montgorno, la Couronne autour d'Alger et les Braz. Le régiment installa sa base opérationnelle avancée dans un site idyllique à proximité de Cherchell. Mais, victime de sa réputation, il n'eut guère le loisir d'en profiter. On faisait appel à lui dès qu'une affaire semblait sérieuse. Quand il revenait à son campement de l'oued Bellah, c'était pour aller fouiller les sous-bois impénétrables de la forêt Affaine ou les monts du Dahra ! En deux mois, le R. E. P. neutralisa plus de 300 rebelles. Joli bilan, qui lui coûta une cinquantaine de tués et de blessés. C'est au cours de ces combats que fut tué Tasnady, près de Molière.

Dans son bureau de Bel-Abbès, le colonel Brothier, successeur du colonel Thomas à la tête de la maison

mère, signait le courrier, quand son chef d'état-major, le capitaine Busy-Debat, entra :

« Mon colonel, dit-il, nous recevons un message du 1^{er} R. E. P. L'adjudant Tasnady a été tué.

— Pardon ? questionna Brothier comme s'il avait mal entendu.

— Tasnady est mort, mon colonel.

— Ce n'est pas possible, murmura le colonel... pas possible... »

En moins d'une semaine, la scène s'était répétée trois fois. Trois fois, on avait frappé à sa porte pour lui annoncer la mort d'un adjudant. Trois fois, il s'agissait d'un guerrier. Tous trois avaient été tués au combat dans l'Ouarsenis. Tous trois avaient la médaille militaire et la Légion d'honneur. Tous trois étaient hongrois.

Engagé en 1946, Tasnady, depuis treize ans, semblait invulnérable. Deux séjours en Indochine, trois fois blessé, il avait traversé des périls sans commune mesure avec celui du 14 mai 1959. Un fell, mieux camouflé que les autres, eut pourtant raison de lui ce jour-là. Echappé par miracle à la fouille du terrain, il s'était caché dans un épais buisson. Quand la ligne de voltigeurs l'eut dépassé, il se redressa, aperçut un homme qui lui tournait le dos et donnait des ordres. Sans même prendre la peine d'épauler son fusil, il tira un seul coup de feu, presque à bout portant. Frappé à la nuque, l'homme s'écroula, mort. C'était Tasnady. Il avait trente-trois ans.

Brothier s'était levé. A travers la fenêtre de son bureau du premier étage, il regardait l'énorme boule d'onyx qui couronne le monument aux morts de la Légion. Les derniers rayons du soleil couchant s'accrochaient au globe et donnaient une teinte rougeâtre à l'or qui couvrait les pays où la Légion s'était battu depuis plus d'un siècle. « On dirait des taches de sang », songea le colonel. Il ne pouvait détacher ses

regards de ces traces vermeilles. Elles semblaient grandir, aller jusqu'aux pieds des quatre légionnaires de bronze qui montaient la garde.

Vasko, Szuts, Tasnady... Les trois noms martelaient les tempes du colonel. Ils venaient en tête d'une longue colonne où figuraient des milliers d'autres noms, ceux de légionnaires qu'il avait vus mourir en silence depuis vingt ans, dont les sacrifices n'émouvaient pas les foules. Pour les avoir longtemps connus et commandés, Brothier savait trop ce que la Légion devait aux meilleurs d'entre eux, les sous-officiers. Ils en constituaient l'ossature. Ils connaissaient parfaitement leur métier et le faisaient avec une conscience professionnelle qui surprenait plus d'un sous-lieutenant issu de Saint-Cyr. Sortant de sa méditation, le colonel se dirigea vers son bureau. Une flamme illuminait ses traits. Il appela Busy-Debat :

« Vasko, Szuts, Tasnady... Vous comprenez ? lui demanda Brothier dès qu'il fut entré. L'occasion nous est donnée de rendre hommage à travers eux à tous les sous-officiers. Il faut la saisir. Tous les trois symbolisent magnifiquement la nouvelle race d'adjudants de Légion issue des guerres d'Indochine et d'Algérie. Vous rendez-vous compte qu'ils sont hongrois tous les trois, engagés la même année et tués à quelques jours d'intervalle dans la même région d'Algérie ? »

Brothier s'était à nouveau levé, en proie à une exaltation dont il n'était pas coutumier. Il pensait à ces trois garçons qui n'avaient pas vingt ans à la fin de la seconde guerre mondiale et qui s'étaient retrouvés au cœur de cette Europe en ruines, sans patrie, sans raison de vivre. Ils ne se connaissaient pas. Leur fraternité commença du jour où chacun refusa de subir son destin et de vivre dans un pays asservi. La Légion étrangère leur ouvrit ses rangs. Ils cherchaient un refuge, ils trouvèrent une famille. Au départ, rien ne les distinguait des autres légionnaires. Peu à peu, ils se

hissèrent au premier rang. Ils étaient des hommes de guerre. Des adjudants de moins de trente ans, était-ce concevable dans l'armée française ? Des adjudants ayant encore la grâce et les vertus de la jeunesse ! Des combattants de race, des entraîneurs d'hommes, admirés par les jeunes officiers, écoutés par les chefs et vénérés de leurs légionnaires. Les maréchaux de la Légion étrangère ! Le colonel continua son monologue :

« Nous leur ferons des funérailles grandioses. Nous les enterrerons côte à côte. Ils auront tous les trois la rosette de la Légion d'honneur. Et nous mettrons toutes leurs décorations ensemble, dans un même cadre, au musée. »

Le vendredi 22 mai 1959; se déroula l'une des plus émouvantes cérémonies qu'ait connues la Légion. Escorté par une foule militaire et civile que précédaient seize adjudants-chefs et adjudants, tous décorés de la médaille militaire, Tasnady rejoignit ses deux frères hongrois à leur dernière demeure. Là, le colonel Brothier s'adressa une dernière fois aux trois hommes qui allaient être ensevelis dans la terre de Bel-Abbès :

« Tasnady, pour t'accompagner au long du dernier morceau de chemin qui te reste à parcourir, il y a tes camarades du 1^{er} régiment étranger de parachutistes et de Sidi-bel-Abbès et les représentants de la 10^e division parachutiste. Car chez eux aussi, on connaissait ton nom. Mais il y a aussi et surtout les deux grandes amitiés de Vasko et de Szuts qui t'ont précédé de si peu dans la mort. S'il me paraît inutile de citer vos campagnes, Extrême-Orient, Egypte, Afrique, j'aimerais tout de même qu'on sache qu'à vous trois vous totalisiez : 28 citations, 8 blessures, 3 médailles militaires à titre exceptionnel, 3 Légions d'honneur à titre exceptionnel. Et chacun d'entre vous avait à peine trente ans ! Et puis-je rappeler pour toi, Tasnady, qu'au mois d'août 1957, tu avais été blessé à côté du colonel Jeanpierre ?

« Tous trois qui avez tant combattu pour la France, vous êtes de la lignée de ces sous-officiers qui ont laissé un nom dans notre histoire : Blandan, le chasseur; Bobillot, le colonial; Mader, le légionnaire; Sentenac, le parachutiste. Dans son musée de Bel-Abbès, la Légion étrangère perpétuera vos noms et gardera votre souvenir. »

Un officier commanda :

« Présentez... Armes ! »

Puis l'air fut déchiré par deux notes lancinantes : le clairon sonnait *Aux Morts*.

A midi et demi, le 7 juillet 1959, les rames de camions franchirent une fois de plus la grande porte du camp de Zéralda. Direction : la Kabylie. Itinéraire bien connu du régiment : débordement d'Alger par le sud, traversée de Ménerville, puis les gorges de Palestro, de sinistre réputation, avant de longer la Grande Kabylie. Vers dix-huit heures trente, ordre vint de passer la nuit à Bechloul. On en saurait plus dans le courant de la nuit. C'était insolite...

Challe avait l'intention d'attaquer la Grande Kabylie. C'était sa troisième offensive. Il comptait y appliquer toutes ses réserves générales qui, gonflées d'unités nouvelles, formaient deux divisions parachutistes (10^e et 25^e D. P.) et une division d'infanterie composée de trois régiments de Légion.

Quand les commandants de compagnie apprirent, quelques heures plus tard, qu'il y avait en dernière minute changement de programme, que l'attaque ne se ferait pas dans la direction prévue, la Kabylie, mais dans les monts du Hodna, ils furent émerveillés. Cette ruse ne prouvait-elle pas que le commandant en chef, déterminé, n'hésitait pas à bousculer les habitudes d'une armée qui n'aimait pas les improvisations ? Le travail de l'état-major de Challe avait été bien fait. On distribua de nouvelles cartes. Chacun apprit ce

qu'il aurait à faire. Il ne restait plus qu'à prendre un peu de repos avant le nouveau départ, fixé à quatre heures trente. Dans la nuit, toutes les autres unités des réserves générales furent détournées de la même façon. Au petit jour, le massif du Hodna était encerclé. L'opération « Etincelle » commençait. Elle dura douze jours. La moitié des rebelles implantés dans cette zone furent mis hors de combat. On apprit plus tard que le général Challe n'avait pas eu l'intention de tromper l'adversaire par une ruse. Il avait seulement voulu exploiter des renseignements de dernière minute. Mais le résultat restait le même : la souplesse d'une armée dépend essentiellement de ses chefs. Tous les services avaient suivi. On avait surmonté toutes les difficultés. Décidément, Challe était un bon général. Les exécutants, à tous les échelons, commençaient à éprouver pour lui un sentiment plus fort que l'estime : presque de l'admiration.

« J'y vais. »

Les voltigeurs de la section regardaient sans mot dire le légionnaire Ténard enlever ses équipements de toile, les poser sur le sol dans un coin de la cour, échanger son fusil contre un P. M. dont il enleva la crosse métallique et s'approcher de l'angle de l'étable. Une dalle parfaitement ajustée avait été découverte sous la paille. Le prisonnier en montrant du doigt l'entrée de la cache avait simplement dit :

« C'est là ! »

Le problème consistait maintenant à en faire sortir les fells. A les faire sortir ou à les détruire. Problème souvent posé et toujours angoissant. Ténard s'avança vers le prisonnier. Il lui demanda de soulever la dalle. Elle pouvait être piégée. Devant le peu d'empressement du prisonnier, Ténard lui planta le canon de son arme dans les reins :

« Ouvre ça et dépêche-toi ! »

L'homme obéit. Un trou noir apparut. Ténard se pencha :

« Ça sent le fell là-dedans, dit-il.

— Grenade, ordonna le caporal.

— Non, caporal, répliqua Ténard; l'odeur de la grenade pique les yeux; ça gêne pour le travail et puis, ça risquerait de s'écrouler. »

Ténard — de son vrai nom Claude Tenne¹ — s'était spécialisé dans la fouille de caches et de grottes. Dangereuse spécialité qu'exerçaient dans chaque compagnie quelques voltigeurs d'élite. Ténard en était arrivé là par défi. Il voulait montrer à ses camarades et à ses chefs de quoi il était capable, lui qu'on avait relégué pendant des semaines au rôle de pourvoyeur. Cette équipée solitaire dans une cache habitée serait son premier titre de gloire : deux fells envoyés à tout jamais au royaume des ombres.

Des Ténard, il y en avait quelques-uns au 1^{er} R. E. P., qui allaient faire merveille au cours de cette guerre des grottes qui venait de commencer et que Challe baptisa l'opération « Jumelles ».

Le régiment pénétra le 22 juillet 1959 en Grande Kabylie, cette wilaya 3 dont Amirouche avait été si longtemps le chef redouté. Sa mort, quatre mois plus tôt, au cours d'une opération, avait porté un coup sensible au moral des djounouds. La Kabylie restait malgré tout un important bastion du F. L. N. « Jumelles » devait permettre de découvrir non seulement les réseaux de collecteurs et de ravitaillement des groupes armés, mais aussi des armureries, des écoles, des hôpitaux de campagne. Dans certains villages, les rebelles se sentaient tellement en sécurité qu'ils n'hésitaient pas à faire des cérémonies de « lever des couleurs », en présence des katiba rassemblées et des populations locales.

1. Il publia ses souvenirs sous le titre : *Mais le Diable marche avec nous* (Ed. de la Table Ronde).

On dit que les Kabyles ont l'esprit plus vif que les Arabes. On ne saurait, en tout cas, mettre en doute un fait : les ordres donnés aux katiba et aux sections locales avant le déclenchement de « Jumelles » parèrent admirablement au plan Challe. Les premiers résultats furent décevants. En face des légionnaires et des parachutistes, il n'y avait rien, du moins en apparence. Les consignes données par les chefs de la wilaya 3 : s'enfoncer dans les trous de l'immense fromage de Gruyère que constitue la Kabylie, étaient parfaitement appliquées.

Il ne fallut pas longtemps aux hommes du 1^{er} R. E. P. pour découvrir la tactique des rebelles. Quelques interrogatoires menés rondement par les commandants de compagnie suffirent à leur prouver que la Kabylie n'avait pas été miraculeusement évacuée de tous ses hommes valides. Ils étaient bien là, sous la terre. Les fourmis avaient disparu sous l'averse, mais elles étaient dans la fourmilière. Restait à les en faire sortir.

Chaque unité avait pour cela une technique particulière. Chacune avait ses spécialistes, mais tous avaient un point commun : l'appréhension qui les prenait au ventre chaque fois qu'ils enlevaient leurs équipements et s'apprêtaient à descendre ! Pourtant, ils aimaient cette chasse, avec ses risques. Ils retrouvaient dans les boyaux des montagnes kabyles l'exaltation et la noblesse des tournois du Moyen Age. Ils livraient sous terre des joutes cruelles et des duels à mort. Armés du pistolet et du poignard, ils avançaient en aveugles à la rencontre de l'adversaire, les nerfs à vif, l'angoisse au cœur. Qui tirerait le premier ? Ils retrouvaient les ruses des combats singuliers : le caillou adroitement lancé pour simuler l'attaque et faire ouvrir le feu par l'autre; le cri d'effroi poussé dans un angle que l'on quitte. Un jour, ce fut sa veste de combat que Ténard jeta dans un boyau et qu'il rapporta

criblée de balles. Les chances étaient égales de part et d'autre. Sport terrible, qui plaisait aux légionnaires-parachutistes.

Les capitaines ne voyaient pas les choses sous le même angle. Pour se rendre compte des dangers auxquels ils exposaient leurs hommes, plusieurs avaient tenu à descendre eux-mêmes dans des grottes. Ils avaient compris ce qui attirait certains légionnaires. Mais ils avaient quand même conclu qu'il fallait tout faire pour diminuer les risques. Les prisonniers, exigèrent-ils d'abord, iraient chercher leurs « frères ». Mais la méthode se révéla immédiatement mauvaise : ou le prisonnier remontait en disant qu'il n'y avait personne, ou il ne revenait pas et attendait la suite des événements avec les autres, à moins qu'il n'ait été considéré comme un traître et saigné promptement.

Puis on fit descendre un légionnaire pour accompagner le cobaye. Pour empêcher les tentatives de fuite, le légionnaire s'attachait au fell par une cordelette. Au moindre mouvement suspect, le légionnaire pouvait réagir. Certains fixaient la cordelette autour du cou de leur prisonnier par un nœud coulant. Il suffisait d'une traction pour lui enlever toute envie de fuir. Aussi perfectionnées qu'elles fussent, ces méthodes restaient insuffisantes et périlleuses. On se modernisa. Quand une grotte se révélait fortement occupée, on employait les grenades au chlore, qui dégagent un gaz jaunâtre d'une odeur nauséabonde et tenace. Dans une galerie verticale, il suffisait de laisser tomber les grenades qui explosaient au bout de quelques secondes. Le plus souvent les grottes étaient horizontales. Il fallait alors trouver des astuces pour expédier l'engin vers le fond. On fixait la grenade à l'extrémité d'une longue perche après avoir déverrouillé la goupille de sécurité mais sans la retirer. Une ficelle nouée à l'anneau de cette goupille permettait la mise à feu à distance et de l'extérieur. Une fois la grenade explo-

sée, le gaz se répandait dans les galeries. On avait une chance, au bout de quelques minutes, d'entendre des toux violentes, suivies de la sortie des fellagha crachant et vomissant. Mais, parfois, des courants d'air chassaient le gaz. Réfugiés dans les anfractuosités les plus difficiles à atteindre, les rebelles n'étaient pas incommodés. Avec de vieilles couvertures, les légionnaires tentaient d'obturer les multiples orifices, mais, le plus souvent, il était nécessaire d'entrer dans la grotte. Des volontaires pénétraient sous terre, protégés seulement par des lunettes de motocyclistes et un mouchoir humide sur le nez et la bouche. On finit tout de même par distribuer quelques masques à gaz.

Au cours des huit mois qu'il passa en Kabylie, le 1^{er} R. E. P. n'eut affaire à aucune katiba constituée. Il ne rencontra que des groupes d'une dizaine d'hommes. Mais, au total, il mit hors de combat 850 H. L. L., dont 612 tués, et saisit 804 armes. Combien de combats souterrains, d'efforts et d'angoisse avait-il fallu, en éliminant l'adversaire par petits groupes, pour obtenir un tel bilan ?

Ces huit mois de Grande Kabylie allaient beaucoup compter dans la vie du régiment. Le 19 août 1959, il reçut une mission de pacification dans le douar Illiten, étendue quelques semaines plus tard au douar Ilouloua ou Malou. Outre ses missions de combat, le 1^{er} R. E. P., comme les autres régiments parachutistes de la D. P., allait accomplir les tâches administratives que les fonctionnaires français ne pouvaient plus remplir depuis longtemps, ou qu'ils n'avaient jamais tenté de remplir. Chaque compagnie se trouva chargée de redonner vie à un groupe de villages kabyles qui, à son arrivée, ne comprenaient plus que des vieillards, des femmes et des enfants apeurés, tapis dans les recoins les plus sombres de leurs maisons, guettant le départ des Bérêts verts et des Casquettes pour

vaquer à leurs occupations. Ils ne faisaient qu'obéir aux consignes des chefs rebelles. La Kabylie vivait à l'heure F. L. N.

Après avoir fait la guerre et la police, les officiers du 1^{er} R. E. P. se mirent à faire des promesses, comme les autres troupes implantées sur tout le territoire algérien qui ne cessaient de répéter aux populations qu'elles devaient une fois pour toutes mettre leurs pendules à l'heure française.

Les résultats ne furent pas immédiats. L'ardeur aidant, les Kabyles, qui vivaient dans la terreur de toutes les répressions, commencèrent à reprendre confiance au bout de quelques semaines. La population demanda à être nourrie : elle le fut. Elle demanda des soins : elle en reçut. Et, pris au jeu de la paix comme ils l'étaient au jeu de la guerre, les légionnaires-parachutistes mirent tout leur zèle à recenser, administrer, organiser, ouvrir des marchés, contrôler les prix, créer des écoles et même rendre la justice quand éclataient des conflits. Ils apprirent aussi à jouer la comédie, une comédie que les bonnes âmes métropolitaines auraient sans doute jugée dramatique...

« Bon. Ça va maintenant. Au début, tes hommes nous ont bousculés. J'ai même bu l'eau. Le passé est le passé. Les morts sont morts. Il faut travailler pour l'avenir. Mais j'ai bu l'eau... »

Le colonel écoutait Mohand, le Kabyle. Ces phrases étaient le résultat de longs mois d'efforts patients et continus. Dufour avait d'abord été perplexe : les commandants de compagnie se plaignaient de ne trouver aucune collaboration chez les hommes. Il ne savait comment aborder le problème. Un harki, ancien fellagha, trouva la solution :

« Mon colonel, ils veulent bien, mais il faut sauver la face. Il faut qu'ils soient forcés. C'est nécessaire vis-à-vis des autres. Tout le monde saura parfaitement à quoi s'en tenir, mais les apparences seront sauvées.

— Et alors ?

— Il faut faire semblant de les torturer. Comme ça, ils ont une raison, ils se couvrent pour plus tard. On ne sait jamais... »

Une nourrice de vingt litres d'eau; un entonnoir; quelques cris. L'homme entravé faisait signe. Il voulait parler :

« Arrêtez ! Puisque vous me forcez, je vais tout vous dire. »

Le tour était joué. Tout le village approuvait l'attitude de son « martyr ». On pouvait commencer à travailler ensemble. La faim, la soif, le froid faisaient peu à peu sortir les loups du bois. Ils prenaient le risque de revenir vers la chaleur et la lumière de leurs villages. Parfois, les femmes leur portaient du ravitaillement dans leurs cachettes. Mais le régiment contrôlait la nuit comme il contrôlait le jour. Tant pis pour ceux qui menaient le double jeu en faisant profiter les rebelles des produits distribués par la France. Pas de pitié pour ces petites trahisons. La confiance ou la mort. Les légionnaires-parachutistes mettaient leur point d'honneur à mériter cette confiance. Tant qu'ils seraient là, les populations pouvaient dormir tranquilles.

Au début, l'hostilité fut grande. Lorsque Dufour arriva pour la première fois au village de Marania, avec la section qui devait y stationner, il fut copieusement injurié par des harpies qui déversèrent sur sa tête un torrent d'imprécations. Dans ce hameau, il n'y avait même pas le vieillard de service. Des femmes et des enfants. Mais quel concert ! Quelques jours après, l'atmosphère de Marania était transformée. On souriait au colonel. Les enfants escortaient les légionnaires qui vauquaient à leurs occupations.

Pour occuper la marmaille — elle était nombreuse —, Dufour décida d'ouvrir une école par village. Mais il avait un seul instituteur à sa disposition, l'aspi-

rant du détachement de liaison d'artillerie. Qu'à cela ne tienne : les légionnaires feraient la classe. Et l'on entendait des caporaux wurtembergeois enseigner le français aux petits Kabyles avec l'accent de Sigmaringen ! Ces écoles furent la source de bagarres homériques : elles avaient trop de succès ! Décision ayant été prise de ne « scolariser » que les garçons, les protestations véhémentes des mères de famille forcèrent le régiment à accepter les filles. Faute de locaux, il fallut fixer la barre à huit ans. Nouvelles émeutes féminines. Il fallut la baisser à six ans et tenir ferme...

La vie menée par le régiment de l'été 1959 au printemps 1960 suffit à détruire une légende : les parachutistes n'étaient pas des privilégiés. Ils ne disposaient pas de matériel, de ravitaillement et de moyens que les autres n'avaient pas. Implanté au cœur de cette région hostile, avec ses moyens organiques et quelques journées de rations conditionnées, le 1^{er} R. E. P. s'installa comme il put, au hasard des possibilités offertes par les villages. En été, quand il fallut escalader les pentes où s'accrochaient les bourgades, il souffrit de la chaleur torride. En hiver, les tempêtes de neige le coupèrent à plusieurs reprises du reste du monde. Il eut très froid. Ce qui ne l'empêcha pas de monter des embuscades de nuit ni de lancer des patrouilles pour interdire à l'ennemi de se ravitailler ou de s'enfuir. C'était une guerre d'un genre nouveau. C'était une guerre tout de même où l'on pouvait mourir. Si les pertes ne furent pas très nombreuses, elles furent de qualité. Surgis des broussailles ou embusqués dans des grottes aux ouvertures indécélables, les fells ouvraient le feu à bout portant. C'est avec des armes rudimentaires, fusils de chasse au canon scié ou vieux revolvers à barillet qu'ils abattirent quelques seigneurs de la guerre. Parfois, deux billes de plomb reliées par une chaînette constituaient d'effroyables chevrotines.

Augst, sergent-chef, médaille militaire, neuf cita-

tions, Légion d'honneur, mourut ainsi devant un trou. Pasteau, le jeune saint-cyrien, fut touché en plein front. La même salve tuait aussi le légionnaire Elmar. Dans la nuit du 25 au 26 décembre 1959, Lemahieu était abattu à son tour. Avec sa section, il devait investir le village d'Egreb. Il avait traversé Marania et s'apprêtait à le quitter, lorsqu'une rafale de P. M. tirée à faible distance l'atteignit de six projectiles.

Avec Lemahieu, la Légion perdait un de ses maréchaux. Légionnaire depuis 1947, après avoir servi trois ans dans la « régulière », il se fit breveter parachutiste en 1952. Depuis, il n'avait connu que le 1^{er} B. E. P. et le 1^{er} R. E. P., conquérant ses galons un à un. De la cuvée des Degueldre, des Tasnady, des Coatalem, c'était un joyeux luron aux cheveux blonds coupés ras, qui s'était battu partout et profitait des séjours de repos pour faire les quatre cents coups. Il avait pourtant l'air timide et rien dans son aspect ne pouvait révéler 15 années de service, 25 campagnes, 7 blessures, 11 citations, la médaille militaire et la Légion d'honneur. En juillet 1959, Dufour l'avait convoqué :

« Lemahieu, vous pouvez être nommé sous-lieutenant ¹. Vous êtes dans les conditions requises. Si vous le voulez, l'affaire est faite. Mais vous passerez dans un autre milieu. Il exigera de vous des nerfs et des freins. Réfléchissez. Réponse demain. »

Le lendemain, il était venu au P. C. A. son visage tendu. Dufour avait saisi que le débat n'avait pas dû être facile.

« J'ai compris et je suis d'accord, mon colonel, » dit-il.

Un mois plus tard, il recevait l'épaulette. Quatre mois après, il tombait. Il avait trente-trois ans. Lui aussi.

1. Réglementairement, les sous-officiers devenant officiers auraient dû être mutés dans un autre régiment. Le 1^{er} R. E. P. avait refusé de voir partir les promus. Ce fut le cas de Degueldre et de Coatalem.

LES BÉRETS VERTS FACE AUX PIEDS-NOIRS

IL était près de minuit, le 22 janvier 1960, lorsque toutes les compagnies du 1^{er} R. E. P. furent mises en alerte immédiate par le P. C. « Paulette ». Comme d'habitude, les ordres étaient laconiques. Il ne s'agissait pas d'une mise en place pour une opération classique, mais d'un départ possible pour Zéralda.

Ce qui se passait à Alger, personne au régiment ne le savait au juste. On ne connaissait la situation que dans ses grandes lignes, la tension qui ne cessait d'augmenter, l'exaspération de la population européenne. A cette époque, les cadres du R. E. P. suivaient l'évolution des événements d'aussi près que leur existence nomade le permettait. Depuis six mois, un certain nombre de faits étaient venus jeter un trouble croissant dans leurs esprits. Le décalage entre la situation militaire sur le terrain et la situation politique ne faisait que s'accroître. Tandis que la pacification gagnait du terrain et que le plan Challe se développait avec succès, les réticences du gouvernement, c'est-à-dire du général de Gaulle, concernant l'intégration de l'Algérie à la métropole ne faisaient que croître.

tre. C'était sensible. C'était visible. Cela allait devenir choquant.

Déjà, il était évident que les réformes entreprises par le gouvernement de Paris et son administration n'avaient pas l'ampleur que les cadres militaires souhaitaient. Ils attendaient une révolution, on leur servait une évolution, des réformes à la petite semaine. L'armée avait l'impression que quelqu'un lui « cassait le travail ». Elle s'en ouvrit hiérarchiquement jusqu'au sommet et les réponses à ses questions lui parvinrent le 30 août 1960. Elles lui étaient apportées par le chef de l'Etat en personne qui, grand amateur d'ambiance, choisit leur terrain d'opération pour s'adresser en soldat à ses soldats. La scène se déroula à Tizi-Hibel où tout ce qui commandait quelque chose en Kabylie avait été convoqué. Le chef de l'Etat descendit d'un hélicoptère, suivi du colonel de Bonneval, ancien de Dufour à Saint-Cyr. Les deux hommes eurent un aparté :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'autodétermination ? » demanda Dufour.

Bonneval sembla gêné.

« Les nécessités de la politique internationale, répondit-il.

— Ne vous foutez pas de moi ! s'écria Dufour. Vous savez bien que votre patron se moque éperdument de l'opinion des autres ! »

La discussion s'arrêta là. Les officiers se dirigèrent vers une salle de classe. Challe fit signe au colonel Cousteau qui commandait le 1^{er} régiment de Chasseurs-parachutistes et au patron du 1^{er} R. E. P. :

« Les commandants de secteur vont faire leur topo. Ensuite, tous les deux, vous direz comment vous travaillez. »

Les exposés des commandants de secteur furent en général anodins. Dufour prit enfin la parole. Il dit ses résultats et ses espoirs, montra que le régiment ne

trouvait plus devant lui que quelques brigands éperdus. Puis, fixant de Gaulle droit dans les yeux, il conclut en ces termes :

« Chaque matin, dans chaque village, nous envoyons les couleurs. La population n'est en aucune façon contrainte d'assister à la cérémonie. Il se trouve qu'elle est présente. L'officier ou le sous-officier qui commande fait un petit discours sur les événements. Et toujours, il termine sur cette phrase que j'ai imposée : « Je vous rappelle, au nom du général de Gaulle, président de la République, que vous êtes des Français à part entière. »

— Très bien, Dufour ! déclara le chef de l'Etat. Vous faites de l'excellent travail. Continuez ! »

Quand Challe eut brossé un tableau d'ensemble de la situation, de Gaulle prit la parole :

« Ce que j'ai entendu et vu ici, au cours de cette inspection, me donne pleine satisfaction. Je tiens à vous le dire. »

Après les fleurs, ce fut la péroraison.

Le ton était solennel. L'œil un peu glauque du général s'était allumé. Il parcourait la forêt de bérets et de casquettes qu'il dominait. Un courant passa. Les paroles qui allaient suivre seraient des paroles graves :

« Vous êtes l'armée de la France. Vous n'existez que par elle, à cause d'elle, pour elle et à son service. C'est votre raison d'être. Vous devez être cohérents, agissants et disciplinés. Chacun a des responsabilités à son échelon. Celui que je suis, à mon échelon, doit être obéi pour que la France vive. Je suis sûr que c'est ce que vous faites et je vous en remercie, messieurs. Vive la France ! »

Il n'avait fallu que quelques secondes à de Gaulle pour annuler tout le reste de son beau discours. Ces dernières phrases contenaient une sourde menace qui laissait présager des orages. Elles étaient insolites, car rien, jusque-là, ne pouvait laisser paraître une opposi-

tion de l'armée au gouvernement né du 13 mai. C'était pour les prononcer que de Gaulle était venu là. Rien que pour elles.

Les officiers étaient venus chercher un apaisement à leur inquiétude : le général leur apportait un trouble encore plus grand. Quelque chose se préparait dans l'ombre. Quelque chose que n'approuverait pas l'armée d'Algérie. Ces phrases sibyllines, bien dans la manière du général, auraient une lourde part de responsabilités dans la suite des événements.

Le premier orage éclata quinze jours plus tard, le 16 septembre 1959, sous la forme du discours radiotélévisé du chef de l'Etat sur l'autodétermination.

Pour un homme comme le commandant de Saint-Marc qui était à l'état-major de Challe, quelque chose était brisé. Sa confiance en de Gaulle était morte, comme était morte son espérance en l'avenir. Il avait le sentiment que sa carrière militaire ne serait qu'une perpétuelle défaite, qu'un perpétuel abus de confiance. C'est alors qu'il accepta la proposition d'un de ses anciens compagnons de Buchenwald. Il quitta l'armée pour entrer à la Compagnie générale d'Electricité et de Radio. Un Saint-Marc abandonnant son uniforme par découragement, n'était-ce pas un signe ?

A cet orage politique, succédèrent des averses presque quotidiennes. Il y eut les mutations successives des généraux du 13 mai. On apprit que le temps de séjour des officiers en Algérie serait limité et l'on vit affecter d'office en métropole des hommes comme le commandant Morin qui souhaitait ardemment rester avec l'armée combattante. On parla aussi de plus en plus du rôle européen de l'armée française, de sa modernisation, laissant entendre que la guerre d'Algérie n'était pas sa mission essentielle.

Et puis, il y eut le second orage qui prit sur-le-champ une allure politique : la mutation par mesure disciplinaire du général Massu, à la suite de déclarations in-

tempestives nettement opposées à la politique algérienne du général de Gaulle. Le commandant du corps d'armée d'Alger les avait faites dans des conditions particulièrement troubles au journaliste allemand Kemp-ski, chef des reportages de la *Suddeutsche Zeitung*, ancien parachutiste qui avait sauté en Crète en 1941. La nouvelle se répandit, le 22 janvier, dans toute l'Algérie. C'était un événement. Une bombe.

A quatre heures du matin, le samedi 23 janvier 1959, le 1^{er} R. E. P. reçut l'ordre de faire mouvement sur sa base arrière de Zéralda. Comme il ne pouvait abandonner à leur sort les populations kabyles qu'il contrôlait depuis de longs mois, chaque compagnie laissa sur place un élément susceptible d'assurer une présence en attendant une relève. Le mouvement commença à quatre heures trente. En fin d'après-midi, le régiment était regroupé au camp de Zéralda. Regroupé mais consigné. Car les nouvelles étaient alarmantes. On racontait qu'une grève générale, plus ou moins spontanée, avait paralysé Alger durant toute la journée de samedi. Le mot d'ordre avait couru dès qu'avait été annoncée la mutation de Massu.

Revenir à Zéralda, pour les cadres du R. E. P., c'était avant tout retrouver leur famille. Après une si longue absence, leur préoccupation majeure dans la soirée du 23 janvier fut de s'adonner aux délices de la vie bourgeoise qui commençaient par un bon bain et se terminaient, selon l'expression même du « Comité d'accueil », par des nuits d'ivresse. Cependant, la nuit d'ivresse fut fortement écourtée. A deux heures du matin, un planton apporta un message au colonel : le régiment devait se trouver en bas du boulevard Gallieni, à proximité du palais d'Eté, le dimanche 24 à quatre heures trente du matin. La mission du R. E. P. était simple : s'installer aux deux carrefours que forme la rue Franklin-Roosevelt avec le boulevard Gallieni d'une part, et le boulevard du Télémy d'au-

tre part, et arrêter les colonnes de manifestants qui chercheraient à gagner le centre de la ville.

Il faisait frisquet. La plupart des légionnaires-parachutistes avaient mis leur « moumoute », veste molletonnée qui était faite pour être portée sous la tenue camouflée et qui leur donnait des cages thoraciques impressionnantes. Quand les premières lueurs montèrent à l'est, les petits réchauds à alcool solidifié firent leur apparition sur les trottoirs. Les hommes du R. E. P. étaient en opération. En attendant la suite des événements, rien n'aurait pu les empêcher de boire un jus bouillant.

Cette matinée dominicale fut merveilleuse. La ville s'éveillait lentement sous le soleil. Etendue au bord de la mer, elle donnait une impression de langueur. Il fallait baisser les yeux vers les murs pour se souvenir de la fièvre qu'elle couvait. La courbe de sa température s'inscrivait en graffiti : « Vive Massu ! », « Vive Salan ! », « Tous Français de Dunkerque à Tamanrasset ! », « Vive Soustelle ! », « A bas de Gaulle ! »... Des papillons multicolores rappelaient les réunions qu'avaient tenues Georges Bidault le mois précédent. Il aurait suffi de relever les inscriptions qui couvraient les murs d'Alger pour écrire l'histoire des dernières années.

Jusqu'à huit heures trente, il ne se passa rien. Quelques habitants circulaient, surpris de tomber sur les parachutistes, puis heureux de retrouver « leurs » Bérêts verts. Beaucoup venaient demander des nouvelles d'un tel ou s'informer des dernières opérations. Les légionnaires posaient des questions d'un autre ordre : « Que se passe-t-il ? Des manifestations sont-elles prévues ? Qu'allez-vous faire ? »

Et les rumeurs commençaient à circuler : « Lagailarde s'est enfermé hier soir dans les Facultés avec des hommes et des armes... Il veut que le gouvernement déclare solennellement que l'Algérie restera

française. Il aurait juré de ne pas quitter les Facultés avant ça... »

Le ciel clair et lumineux, s'anima : un petit avion de tourisme surgissait au-dessus des toits, larguant des milliers de pétales blancs qui virevoltaient. L'appareil fit plusieurs cercles au-dessus de la ville, puis le bruit caractéristique d'une patrouille de chasse se fit entendre et le petit avion disparut.

Les cadres du régiment n'étaient pas mécontents d'apprendre grâce aux tracts venus du ciel que les civils voulaient manifester en faveur de leur ancien chef. Toutefois, les rumeurs concernant Lagailarde les inquiétaient. Ils connaissaient le bouillant député d'Alger et se méfiaient de ses initiatives, toujours courageuses, mais parfois peu réfléchies.

A dix heures trente, aucun mouvement particulier n'avait été signalé aux deux carrefours contrôlés par le R. E. P. Les habitants des banlieues devaient se diriger vers le centre de la ville par d'autres itinéraires. Le régiment reçut l'ordre de descendre la rue Franklin-Roosevelt jusqu'à la rue Michelet et de s'arrêter à la hauteur du parc Galland. Il resta là plusieurs heures, très loin du centre de la cité où l'on disait que la foule était massée. C'était, semblait-il, une manifestation semblable à toutes celles qu'Alger avait connues. La population criait une fois de plus son désir et sa volonté de rester française.

A dix-sept heures trente, un nouvel ordre parvint à Dufour par radio : aller en véhicule par le boulevard du Télémy jusqu'au carrefour du boulevard Saint-Saëns, puis descendre à pied ce boulevard en repoussant les manifestants. C'était un ordre clair. « Quand vous serez arrivés en bas du boulevard Saint-Saëns — c'est-à-dire à proximité du Tunnel des Facultés —, vous vous arrêterez. Vous reprendrez liaison avec le P. C. de la D. P. et vous recevrez le top pour continuer votre mission. » Repousser les manifestants vers

le cœur de la ville où ils étaient déjà si nombreux était une idée surprenante, mais un ordre se discutait-il ? Dix minutes plus tard, les légionnaires-parachutistes arrivaient en haut du boulevard Saint-Saëns.

« Tant qu'il n'y a pas de manifestants devant nous, dit Dufour, nous resterons dans les véhicules et roulerons lentement. Ensuite, nous verrons bien. »

Jeep du colonel en tête, la colonne de camions descendit alors le boulevard. Elle s'arrêta devant le consulat des Etats-Unis. Avant de donner l'ordre de débarquer, puisqu'il n'y avait encore aucun manifestant devant le R. E. P., Dufour voulait avoir des éclaircissements sur ce qui se passait au centre de la ville et sur la situation à laquelle il aurait à faire face. Il était 18 h 10. La réponse arriva d'elle-même, sous une forme tout à fait inattendue ! Ça tirait ! Oui, ça tirait au cœur d'Alger. Et les légionnaires pour lesquels les bruits des rafales et des explosions étaient familiers se regardèrent, éberlués. Jamais ils n'auraient imaginé qu'on en arriverait là. Ils ne savaient pas exactement ce qui se passait, mais ils avaient trop l'habitude des armes et du combat pour ne pas comprendre que l'accrochage était sérieux.

« Moteur en route, cria Dufour. En avant ! »

A deux cents mètres du Tunnel des Facultés, des civils se jetèrent au-devant de la jeep du colonel que les camions de la 1^{re} compagnie suivaient de près. Ils donnaient les signes de l'affolement le plus complet. Ils couraient et gesticulaient.

« Ils ont tiré ! hurlaient les uns. Ils les ont tués ! Il y a beaucoup de morts et de blessés. Venez vite ! Venez vite !

— N'y allez pas ! Ils vont vous tirer dessus, criaient les autres. Regardez ! »

Et ils montraient du doigt des hommes en armes qui circulaient sur la terrasse des Facultés qui domine le boulevard.

« J'y vais », dit le colonel.

Puis s'adressant au capitaine Forissier, médecin du régiment, et au commandant de la 1^{re} compagnie :

« Docteur, suivez-moi avec une ambulance. La 1^{re} compagnie nous donnera une section d'escorte. »

La section du lieutenant Favreau fut désignée et la petite colonne s'engouffra sous le Tunnel. Quand elle déboucha sur l'avenue Pasteur, au pied des grands escaliers qui mènent au Forum, c'était le carnage. Les gendarmes et les algérois se tiraient les uns sur les autres avec rage. L'arrivée soudaine des paras en bérets verts sur la principale ligne de feu provoqua un choc. Les rafales s'arrêtèrent brusquement. Il y eut encore quelques coups isolés, puis le feu cessa.

« Favreau, ordonna Dufour, étendez votre section le long de l'avenue ! »

Le médecin et les infirmiers du R. E. P. s'occupaient déjà des blessés. Le colonel fit demander par radio au P. C. de la 10^e D. P. toutes les ambulances disponibles. Puis il donna l'ordre à la 1^{re} compagnie de le rejoindre sur le Plateau des Glières. Il était 18 h 40. L'atmosphère était dramatique. A la panique succédait la stupeur. Comment en était-on arrivé à s'entretuer entre Français ? Quelque chose d'incroyable s'était passé, quelque chose d'irréversible entre ces forces gouvernementales qui représentaient la France et cette foule qui se voulait française. Mais la stupeur ne dura pas longtemps. Elle fit bientôt place à la haine. Se ressaisissant rapidement, les plus déchaînés des manifestants tendirent le poing en hurlant à la mort en direction des immeubles dans lesquels s'étaient réfugiés les gendarmes mobiles.

Colonne par un, son capitaine en tête, la 1^{re} compagnie se hâta de tendre un cordon sur le trottoir du boulevard Laferrière. Un colonel de gendarmerie, grand et massif, se démenait pour tenter de regrouper ses hommes. C'était le colonel Debrosse. Le képi sous

le bras, pour ne pas trop se faire remarquer, il se dirigea vers Dufour :

« Vous n'étiez pas à l'heure, dit-il. Vous deviez me couvrir sur ma droite.

— Navré de vous contredire, répliqua le commandant du 1^{er} R. E. P., j'ai strictement exécuté les ordres reçus. Il n'a jamais été question d'heure ferme. Et pour la couverture, vous repasserez.

— J'ai des morts et des blessés.

— J'en suis profondément touché. Cette affaire est stupide. On n'attaque pas des civils français comme des ennemis.

— Moi, j'ai exécuté les ordres.

— Je m'en doute, mais celui qui les a donnés est un imbécile et sans doute un criminel.

— Ce sont les civils qui ont tiré les premiers.

— Possible. Je n'ai aucun élément pour juger. »

Malgré cette altercation, Dufour accepta de faire intervenir son régiment pour dégager les gendarmes bloqués dans divers immeubles, notamment au numéro 65 de la rue d'Isly, au journal *Le Bled* et à la Grande Poste. Rue d'Isly, il fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour faire sortir les gendarmes, tant la colère des Algérois était intense.

A vingt heures trente, le calme était revenu aux abords du Plateau des Glières et des barricades tenues par les insurgés. Pour calmer les esprits, Dufour demanda que les gendarmes mobiles soient regroupés rue Berthezène, au-dessus du monument aux morts. Le 1^{er} R. E. P. prit position du Tunnel des Facultés jusqu'à la Grande Poste, tout le long de l'avenue Pasteur et du boulevard Laferrière. D'un côté, il était en liaison avec les gendarmes de Debrosse, de l'autre avec le 1^{er} R. C. P. de Broizat. Une fois de plus, à Alger comme à Guelma, il était au cœur du dispositif, en première ligne. Face à la grande barricade de la rue Charles-Péguy et du P. C. de Joseph Ortiz, il rece-

vait la mission la plus délicate : isoler du reste de la ville le Plateau des Glières, cette place si chère aux Algérois. Très vite, le régiment allait devenir le pivot, puis l'arbitre de la situation.

Pour éviter le retour d'incidents sanglants, certains officiers du R. E. P. avaient pris contact avec les insurgés et leurs chefs. D'un commun accord, ils avaient décidé de donner à tous leurs hommes l'ordre de ne pas approvisionner leurs armes, le moindre coup de feu involontaire pouvant provoquer un nouveau drame. A 23 h 15, la porte du P. C. du R. E. P. s'ouvrit sur un inconnu. Son entrée fit cesser les conversations des quelques officiers qui se trouvaient là. Cet inconnu portait la tenue de général et son képi s'ornait de quatre étoiles.

« Fixe ! ordonna le commandant Verguet.

— Qui est-ce ? murmura un capitaine en poussant son coude dans les côtes de son voisin.

— Inconnu... Il ne s'est pas présenté ! »

Ce général était le nouveau commandant du corps d'armée d'Alger, Crépin, le remplaçant de Massu. Il n'avait pas l'air bien redoutable, mais le fait d'avoir été mis en place par de Gaulle ne le rendait pas particulièrement sympathique.

Par la fenêtre du P. C. qui dominait le Plateau des Glières, les officiers regardaient ce tableau insolite et bouleversant. Derrière la barrière de pavés qu'ils avaient accumulés, les insurgés se chauffaient aux feux qu'ils avaient allumés. Les flammes lançaient des lueurs qui s'accrochaient aux canons des armes, aux boucles des ceinturons, aux morceaux de vitres brisées. Emouvant bivouac installé au centre d'une cité. Une image de guerre civile. Derrière les barricades, les hommes étaient anxieux. Peu habitués à la vie militaire, ils étaient impressionnés par la nuit, par le vacarme soudain que faisait un camion qui se déplaçait, par le claquement de la culasse d'une arme que l'on

manœuvrait, par tous ces bruits qui pouvaient signifier la préparation d'un assaut contre leurs positions. Au cours de cette nuit épuisante, les alertes furent nombreuses.

Tout s'apaisa avec les premières lueurs de l'aube, quand les hommes fraternisèrent autour des quarts de « jus » qui circulaient de main en main. Le jour, l'odeur de café chaud, le soleil qui se préparait à balayer les ombres, c'était le retour du bonheur et de la sérénité. C'était aussi l'assurance retrouvée, confirmée, que les hommes qui se faisaient face ne se feraient jamais la guerre. Une complicité naissait entre parachutistes et Algérois. Ils étaient du même côté des barricades morales et politiques que connaissait la France. Ils le sentaient profondément. Ils étaient solidaires les uns des autres. Un sentiment nouveau se faisait jour ce matin-là, un sentiment qui ne pourrait mourir qu'avec eux-mêmes ou avec la cause pour laquelle ils combattaient ensemble.

Les journées qui suivirent furent éprouvantes. Alger s'installait dans l'insurrection sous le regard bienveillant des légionnaires et des parachutistes. Occasion pour les cadres du 1^{er} R. E. P. de faire connaissance avec les leaders de l'Algérie française. Sur le fond, l'accord entre eux était total : il fallait obliger le gouvernement de Paris à modifier la politique choisie par de Gaulle, cette politique d'autodétermination qui menait fatalement à l'indépendance pure et simple, assortie de garanties qui ne seraient jamais respectées. Sur la forme, en revanche, les opinions divergeaient. Les bérets verts ne comprenaient pas où Ortiz et Lagailarde voulaient en venir. S'enfermer dans un réduit, c'était bien joli. Encore fallait-il savoir si l'on était capable de le tenir ou d'en sortir.

Le R. E. P. — Dufour le premier — était frappé par la connivence qui semblait lier les chefs des insurgés

aux autorités militaires. Il était évident que l'affrontement sanglant du dimanche n'avait pas été spontané. Des hommes avaient tiré les ficelles. Dans quel but ? Cela n'apparaissait pas clairement. Il était également certain que les même hommes incitaient Ortiz et La-gaillarde à tenir bon.

Dans la matinée du lundi 25 janvier, une colonne de manifestants se constitua rue d'Isly et se dirigea vers le Plateau des Glières. Elle déboucha sur la place en bon ordre et en silence. Devant, détaché, marchait un homme. Sa tête et l'un de ses bras étaient couverts de bandages. Il portait un drapeau tricolore dont la partie blanche était maculée d'une grande tache pourpre. Un léger rideau de légionnaires barrait la rue.

« Ecartez-vous ! » ordonna le capitaine à ses hommes.

Le barrage s'ouvrit devant le drapeau tricolore, deux fois rouge. La foule continua d'avancer sans un mot et se répandit sur le Plateau. Le général Gilles, inspecteur des troupes aéroportées, qui avait assisté à la scène, convoqua le commandant de compagnie du R. E. P. :

« Pourquoi laissez-vous passer ces gens ? demanda-t-il sèchement.

— Mon général, ils sont précédés d'un drapeau tricolore. Ils sont dignes et silencieux. Je ne vois pas pourquoi je m'opposerais au passage d'un drapeau tricolore !

— Bon ! bon ! répliqua-t-il, embarrassé, mais ce n'est pas une raison. Les ordres sont les ordres, maintenant il faut empêcher... »

Le reste fut absorbé par une immense ovation. Joseph Ortiz était apparu au balcon de son P.C. La place était noire de monde. Le *Chant des Africains* retentit. Toute la journée, des orateurs se succédèrent au micro d'Ortiz pour lire des messages de sympathie

qui venaient des quatre coins du pays ou pour lancer des harangues frénétiques. La grève était totale et la population tout entière se pressait au centre d'Alger pour voir ceux qu'elle considérait désormais comme ses héros. Elle venait les encourager, leur porter vivres et vêtements. Elle venait hurler sa volonté et son espoir de voir les barricades d'Alger transformer la politique algérienne de Paris.

Les cadres du R. E. P. ne connaissaient pas tous les éléments de l'affaire. Ils ne détenaient aucun secret. Néanmoins, ils avaient déjà un pressentiment : la partie était mal engagée et les chances inégales. D'un côté, une poignée de braves gens, sans moyens, comptant sur une armée qui leur glissait entre les mains, de l'autre un homme de caractère et l'Etat.

Pour tenter de comprendre où il voulait en venir, deux capitaines du R. E. P. rendirent visite à Pierre Lagailarde qu'ils connaissaient bien. Ils contournèrent le camp retranché et se présentèrent aux Facultés par la porte du haut. Ici, tout donnait une impression d'ordre et de discipline. Il y avait un poste de police, des sentinelles et des plantons. Aucune trace de laisser-aller. Et cela contrastait fort avec l'ambiance folklorique qui régnait au P. C. Ortiz. Les capitaines furent chaleureusement accueillis par le député d'Alger. Ils lui demandèrent des éclaircissements sur ses intentions, insistant sur le danger qu'il y avait à s'enfermer et sur la nécessité d'étendre le mouvement au reste de l'Algérie.

« D'accord, répondit Lagailarde. Il faut que le mouvement fasse tache d'huile, et je m'y emploie. J'ai de fréquents rapports avec l'extérieur, j'envoie des émissaires dans toutes les directions et je suis très satisfait de la tournure actuelle des événements. Oran va bouger. La Mitidja est ralliée. L'affaire se présente très bien. »

Les deux officiers furent surpris par l'assurance du

député. Ils craignaient que cette tactique séduisante ne fût bâtie sur des illusions.

« Ne pensez-vous pas qu'il faille accélérer la cadence ? demanda l'un d'eux. Ne pouvons-nous rien faire pour vous y aider ?

— Je ne suis pas pressé. Je procède méthodiquement et lorsque je disposerai de l'adhésion de la plus grande partie de l'arrière-pays, je pourrai discuter avec le pouvoir. Les conversations qui se déroulent chez Ortiz ne m'intéressent pas. C'est du folklore. J'ai le temps.

— Dans l'immédiat, reprit le plus ancien des capitaines, que pouvons-nous faire pour vous ?

— Me procurer des rations conditionnées, car il faut que je puisse tenir si je suis coupé du reste de la ville. »

Les officiers du R. E. P. s'en allèrent en hochant la tête. Ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre. Les insurgés couraient à l'échec.

Il était dix-neuf heures quand le général Gracieux, commandant la 10^e D. P., vint au P. C. du 1^{er} R. E. P. Il tenait à apporter lui-même une nouvelle d'importance : de hautes personnalités, peut-être le premier ministre Michel Debré, allaient venir à Alger. Le général voulait se rendre compte de l'atmosphère qui régnait à proximité du camp retranché, une atmosphère que l'on disait particulièrement détendue. Insurgés et parachutistes fraternisaient effectivement, partageant rations et cigarettes. On pouvait se demander si les barricades constituaient entre eux une séparation ou un trait d'union. La thèse présentée par les colonels parachutistes aux autorités était appuyée sur le fait que la prise du camp retranché coûterait trop cher en hommes. Ordre fut donné de « raidir le dispositif pour la nuit et pour la journée du 26 ». Il fallait prouver à Debré que les chefs militaires ne pactisaient pas avec les insurgés et que leur loyalisme ne

pouvait être suspecté. Ils se trouvaient arrêtés par des impératifs techniques et le souci de ne pas verser inutilement le sang. Thèse bien fragile, destinée à gagner du temps. Le gouvernement ne pouvait tolérer d'être tenu en échec par une poignée d'hommes. Il ne pouvait pas non plus se résoudre de gaieté de cœur à faire ouvrir le feu sur une population française. Dilemme... Les adversaires de la politique gaulliste espéraient que l'autorité du général de Gaulle sortirait amoindrie, sinon brisée, de l'épreuve.

Le dispositif fut donc raidi, la fraternisation arrêtée. Des officiers du R. E. P. allèrent expliquer aux insurgés les motifs de cette attitude. Mais le climat s'alourdit.

La radio s'en mêlait, à présent. Des reporters décrivaient avec force détails les préparatifs qui se déroulaient sous leurs yeux. Ils laissaient entendre qu'un assaut se préparait contre le réduit.

C'est dans ce climat de tension et de nervosité extrême que les colonels furent convoqués chez Challe. Une brochette de généraux était également là : Crépin, Gracieux, Toulouse, Gilles. Après un discours assez alambiqué du commandant en chef, chacun émit un avis sur la conduite à tenir. Il n'en sortait qu'une certitude : on ne tirerait pas sur les assiégés. Debré apparut, visage défait, flanqué du ministre des Armées, Guillaumat, et de Morin, secrétaire d'Etat aux Affaires algériennes. Le Premier ministre reçut les officiers, les uns après les autres, dans le bureau de Challe. Quand son tour arriva, Dufour se contenta de dire que les Algériens étaient profondément déçus par la politique du général et que l'on sentait un glissement vers on ne savait trop quel abandon.

« Paris ayant bien valu une messe, dit-il, l'Algérie vaut bien deux simples mots : « Algérie française. »

— Prenez note », dit Debré en se tournant vers Guillaumat.

Les audiences terminées, le premier ministre vint dans la salle de réunion où se trouvaient les colonels. Des quelques mots qu'il prononça, on ne pouvait tirer qu'une certitude : penser que Paris abandonnerait l'Algérie était un outrage...

Avant de quitter la pièce, il fit le tour de la table pour prendre congé des officiers. Georges de Boissieu refusa la main tendue.

Dufour dormait. A cinq heures du matin, le 26 janvier, on l'appela au téléphone. Il devait immédiatement partir à Paris pour voir de Gaulle. Départ de l'aérodrome militaire de Boufarik. Boissieu était du voyage.

Zéralda... Un costume civil... Boufarik... Le D. C. 3 du commandant en chef... Villacoublay. Il était quinze heures précises quand le président de la République dit à Bonneval :

« Faites entrer Dufour. »

De Gaulle vint accueillir son visiteur à la porte de son bureau.

« Tiens, dit-il, vous êtes en civil ?

— Pour voyager plus commodément, mon général. »

De Gaulle le fit asseoir et prit place derrière le bureau.

« Voyons, Dufour, racontez-moi ce qui s'est passé. »

Le colonel exposa le déroulement de l'affaire telle qu'il l'avait vue. Le général écoutait attentivement. Sans l'interrompre.

« Pour que tout rentre immédiatement dans l'ordre, conclut Dufour, il suffirait que vous prononciez deux mots, mon général : Algérie française.

— Bien, dit de Gaulle. Mais il y a tout de même eu des gendarmes tués et d'autres blessés. »

Il enchaîna en évoquant son plan d'autodétermination, et ajouta :

« Tous les musulmans qui s'assoient dans le fauteuil où vous êtes sont pour l'indépendance.

— Mon général, répliqua Dufour, je pourrais y faire asseoir neuf millions d'individus qui ne la veulent pas.

— Allons, Dufour, vous ne ferez jamais des Français de ces habitants des bidonvilles. Et d'abord, ils ne sont même pas chrétiens ! »

Le colonel parla de la population de souche européenne. De Gaulle l'interrompit :

« Vous écoutez ces gens d'Algérie, vous ? Des brailards ! Crier, c'est tout ce qu'ils savent faire : des Marseillais à la puissance 10 ! »

Avant de clore l'entretien, le chef de l'Etat rappela qu'il fallait trouver une solution à ce problème algérois.

« Je vous laisse le choix des moyens, dit-il; mais il faut en finir au plus vite. »

De Gaulle se leva, tendit la main au colonel et le raccompagna jusqu'à la porte de son bureau.

« Le général en sait assez, dit Bonneval quelques instants plus tard. Il ne recevra pas Boissieu ¹. »

Le lendemain, les deux colonels revenaient à Alger. Ils rendirent compte à Challe de leur mission :

« Je me suis heurté à un mur, dit Dufour. Rien à faire. Il ne fera pas le moindre pas en arrière ou de côté. »

Dans la journée de mardi, le régiment avait été relevé par le 14^e régiment de chasseurs-parachutistes pour prendre un peu de repos à Zéralda. Mais dès le lendemain, mercredi 27, il revint à Alger où il reprit ses anciennes positions. Le P. C. du régiment fut installé au premier étage du *Grill-room* qui domine le Plateau des Glières. L'attente reprit.

1. En fait, de Gaulle changea d'avis. Il convoqua de Boissieu vers six heures du soir.

Le jeudi 28 janvier fut marqué par un coup de théâtre : Delouvrier et Challe avaient quitté clandestinement Alger pour se réfugier à La Reghaia. Le général Gracieux, nommé commandant du Secteur Alger-Sahel en remplacement du colonel Fonde, devenait le chef tout-puissant de la capitale de l'Algérie. La ville était désormais aux mains des parachutistes.

La surprise fut totale. Fallait-il considérer la fuite des autorités comme une dérobade ou comme un moyen de conserver leur liberté d'action ? La réponse fut ambiguë. Elle prit la forme d'un discours fleuve que fit le délégué général à la Radio.

A peine la nouvelle de la fuite des autorités civiles et militaires était-elle parvenue qu'un homme arriva précipitamment au *Grill-room*. Cet homme angoissé, c'était Grima Johnson, vice-consul des Etats-Unis à Alger.

« C'est dramatique, dit-il à un capitaine du 1^{er} R. E. P., nous ne sommes plus protégés, le consul général et moi. Nous sommes avec nos familles à la merci de ceux qui s'en prennent aux Américains chaque fois qu'il y a une manifestation. Qu'allons-nous devenir ? J'avais l'intention d'essayer de rejoindre La Reghaia, qu'en pensez-vous ? »

La crainte du fonctionnaire américain était justifiée. Les Algérois n'approuvaient pas le rôle du gouvernement de Washington depuis le début du conflit algérien, et les accusations de colonialisme dont ils étaient l'objet dans la presse d'outre-Atlantique les faisaient fulminer. Chaque fois que la température montait à Alger, les vitres de la Maison des Etats-Unis volaient en éclats et les locaux étaient saccagés.

« Restez à Alger, répondit le capitaine. Le 1^{er} R. E. P. assurera votre protection. Je suis certain que le colonel Dufour donnera son accord. »

N'était-ce pas le moment de se montrer grand seigneur ? Protéger des ressortissants de la toute-

puissante Amérique n'est pas donné à tout le monde et ce ne fut pas sans un certain plaisir que le 1^{er} R. E. P. prit la responsabilité de la sécurité des consuls américains et de leurs familles.

Vingt-quatre heures après l'isolement d'Alger, le vendredi 29 janvier à vingt heures, le général de Gaulle s'adressa aux Français. Il faisait un long discours lui aussi, mais d'une autre facture ! C'était une réponse au délégué général. Bien plus qu'une réponse : un démenti. La grande compréhension du chef de l'Etat à laquelle on était en droit de s'attendre après les jérémiades de Delouvrier s'était bel et bien envolée. Pas une virgule n'était modifiée à la politique algérienne du gouvernement. Ce serait l'autodétermination des populations dont la France se contenterait d'entériner les décisions. Quant à l'ordre public, il devrait être rétabli par tous les moyens. C'était net. Ceux qui avaient rêvé de « faire pression » sur de Gaulle avaient perdu.

Alors le désespoir envahit le cœur des Algérois. Il venait de pleuvoir à verse. La nuit tombait. Devant la Grande Poste, des groupes discutaient âprement. On entourait des officiers de Béchères.

Hommes et femmes d'Alger apostrophaient les légionnaires-paras, les suppliaient, se jetaient à leurs pieds avec toute l'exaltation méditerranéenne. On entendait, au milieu des sanglots et des cris, les mots, les arguments que les officiers du R. E. P. connaissaient par cœur ou comprenaient sans peine : « Ils veulent rester français... » « L'armée nous lâche... » « Nous sommes des Français comme vous... » D'autres cris avaient un accent plus neuf, plus direct, plus troublant : « Prenez la ville... » « Parlez à la radio... » « Chassez ceux de La Reghaia... »

C'était pathétique. Une foule peut être pathétique. Et les guerriers du R. E. P. se sentaient proches de tous ces gens pour qui, au fond, ils se battaient aussi.

On discutait fiévreusement parmi les compagnies. Chefs de section, sous-officiers étaient appelés à donner leur avis. Que faire ? Si l'on ne savait que pas faire, comment savoir que faire ? Ces réunions brûlantes, où les moins gradés donnaient de la voix, avaient une curieuse allure de Soviets des soldats. Hélas pour ceux qui se sentaient déjà l'âme de commissaires du peuple, Alger n'avait pas faim !

Le commandant de compagnie le plus ancien du 1^{er} R. E. P. proposa à Dufour de franchir le Rubicon de la révolution :

« Mon colonel, dit-il, de Gaulle a maintenu ses positions et les événements se retournent contre nous. C'est l'épreuve de force. Nous avons encore une chance si nous réagissons immédiatement. Pour ma part, je suis prêt à passer derrière les barricades avec toute ma compagnie. Un autre commandant de compagnie est disposé à me suivre avec son unité. Si vous acceptez, je peux aussitôt, du balcon d'Ortiz, adresser un message à mes camarades de l'armée pour qu'ils choisissent. Notre intervention peut créer un choc psychologique.

— Non, répliqua le colonel. Nous avons marqué des points. Cette phase est terminée, nous ne pouvons rien en tirer de plus. Il faut savoir abandonner du terrain sans se laisser enfermer. Les barricades doivent tomber d'elles-mêmes maintenant. »

Le capitaine restait immobile, mâchoires serrées, comme un soldat au garde-à-vous. Mais ce n'était pas une marque de respect ni un signe d'obéissance à l'ordre. C'était autre chose. Il était devenu une pierre. Il écoutait sans les entendre — comme de Gaulle devant Dufour, justement — les pauvres arguments de l'abandon.

Les points marqués ? Mais ils étaient au compte de de Gaulle, bien évidemment ! Ne pas se laisser enfermer ? C'est la fuite en avant, tactique bien connue,

depuis longtemps. En somme, les partisans de l'Algérie française avaient presque remporté une victoire ? C'était dérisoire.

Le capitaine, cependant, ne dit rien, ne fit rien, non plus que ses camarades. Pouvait-il, à lui seul, pouvaient-ils à quelques-uns se montrer plus farouches partisans de l'Algérie française que tous les colonels qui, depuis six jours, dans l'ombre des barricades, menaient le combat ?

Il fallait renoncer. L'ordre régna au 1^{er} R. E. P.

C'était la fin. Le régiment allait vivre trois jours d'angoisse. Lorsqu'il se fut rendu compte que le reste de l'Algérie ne suivait pas, que l'armée s'indignait, que la métropole manifestait son appréhension, Dufour comprit qu'il fallait en finir. Par son prestige personnel, il devint l'arbitre de la situation. Secondé par Broizat, il allait tout faire pour que Lagaille et Ortiz renoncent à leur entreprise assez vite pour que le sang ne coule pas. Dufour savait que le 1^{er} R. E. P. serait relevé le lundi par des unités qui auraient moins de scrupules que les parachutistes de la 10^e D. P. envers les Algérois. Il fallait trouver la solution avant. Le P. C. du 1^{er} R. E. P. devint le centre nerveux d'Alger. De partout, on venait aux nouvelles.

Le samedi 30 janvier, au matin, Dufour et Broizat sommèrent Ortiz et Lagaille d'abandonner leur résistance devenue vaine. A quatorze heures trente, se voyant abandonné par ses derniers amis militaires, Lagaille fit au micro du P. C. Ortiz une déclaration : il rejetait l'ultimatum de Paris d'avoir à capituler sans condition, et il prenait l'engagement de mettre les compagnies opérationnelles du camp retranché à la disposition du commandement pour lutter contre le F. L. N.

Presque au même instant, le colonel Favreau, commandant le 5^e régiment étranger d'infanterie, diffusait

dans son régiment, qui était arrivé à Alger avec la 11^e division d'infanterie, des directives de maintien de l'ordre qui donnaient aux insurgés une idée de ce qui pourrait arriver.

Favreau rappelait que la Légion étrangère était venue la première sur la terre d'Afrique et qu' « elle n'avait de leçon de patriotisme à recevoir de personne ». Puis, il définissait les principes qui devraient guider l'attitude du 5^e R. E. I. :

« Honneur : on ne tire pas sur les Français.

« Fidélité : on exécute l'ordre reçu à n'importe quel prix.

« Valeur : sans objet.

« Discipline : impassibilité, calme, indifférence affectée, silence total, seul rompu par les commandements et les ordres. »

La contradiction entre les impératifs de l'Honneur et ceux de la Fidélité était flagrante, mais, grâce au ciel, la Légion n'eut pas à choisir. En évoquant la possibilité de mettre ses hommes à la disposition du commandement pour se battre contre les troupes du F.L.N., Lagailarde avait ouvert une porte que les chefs militaires s'empressèrent de franchir.

Les tractations entre Dufour et les chefs des insurgés allèrent bon train, cependant que l'ordre était donné aux compagnies qui encerclaient le camp retranché de durcir le « blocus ». Leur attitude de plus en plus ferme devait prouver aux insurgés que les instructions données par les colonels étaient prises au sérieux. Il fallait que les chefs de l'insurrection, impressionnés par la détermination de leurs amis parachutistes, finissent par céder.

Dimanche 31 janvier : pour le 1^{er} R. E. P., ce devait être le jour le plus long de la semaine des barricades. Entre ces barricades et la foule, le régiment serait le barrage. Stoïques, de pied ferme sinon de cœur ferme, les légionnaires-parachutistes contiendraient la

mer. Des gardes mobiles n'y auraient pas résisté. Eux si. Pour les Algérois, les Bérêts verts étaient encore porteurs d'espérance. Ils les aimaient. Les légionnaires ne seraient pas attaqués, seulement pressés, presque submergés.

Leurs poitrines n'y suffiraient pas. Dès le matin, une file ininterrompue de camions interdisait l'accès du Plateau des Glières. Les légionnaires s'y adossèrent. Et la foule s'amassa.

Puis elle s'élança. En vain. Le régiment tenait. Au milieu de la matinée, un manifestant réussit à pénétrer dans la cabine d'un G. M. C. Il desserra le frein. Le camion bougea. Une brèche était ouverte. La foule s'engouffra. Mais que pouvait-elle faire ? Rien. Les premiers rangs, avec exaltation, serraient la main des insurgés par-dessus les barricades. Ce fut tout. Le barrage se referma.

A onze heures, instant d'accalmie : les haut-parleurs du P. C. Ortiz retransmettaient la messe du dimanche. Puis, comme si une cathédrale se vidait, les abords du Plateau des Glières furent peu à peu désertés. La plupart des Algérois rentraient chez eux. Ceux qui restaient furent refoulés en dehors du no man's land. Et le R. E. P. renforça le barrage.

L'attente reprit. Et de nouveau, au début de l'après-midi, la foule revint, plus compacte, plus énervee. Devant le renforcement du dispositif, elle se sentait définitivement coupée de ceux qu'elle considérait comme ses héros. Elle s'inquiétait : cela signifiait-il que les légionnaires allaient donner l'assaut au camp retranché ?

Elle se rua, houle menaçante. Les légionnaires tinrent bon. Flux. Reflux. Coups. Cris. Ce n'était pas les légionnaires qui criaient, qui frappaient. Au coude à coude, ils baissaient la tête, rentraient la poitrine, ne bougeaient pas, ne disaient rien. Leur calme, face au déchaînement, était impressionnant.

Mais c'était miracle. Miracle que la mince muraille des hommes en tenue léopard retînt la population déchaînée. Les légionnaires étaient irrésistiblement poussés contre leurs camions. Ils s'arc-boutaient. Hommes contre foule. Et l'on voyait parfois la masse des camions osciller dangereusement, se renverser presque, retomber, se soulever de nouveau... La folie... Elle dura jusqu'à la nuit.

Au soir, les légionnaires étaient épuisés. Physiquement et moralement. Avec amertume, ils parlaient des combats contre les fellagha comme d'une délivrance. Non, ils n'étaient pas faits pour ce métier de gendarmes. Au *Grill-room*, régnait la même ambiance, triste et désabusée. Puisque la fin était maintenant inéluctable, les officiers voulaient que le camp retranché se vide pendant la nuit.

Arbitre infatigable, Dufour ne cessait de proposer des arrangements. Il sollicitait la générosité des autorités et la compréhension des insurgés. Il obtint que l'honneur soit sauf et que les hommes qui s'étaient dressés contre l'autorité d'Etat puissent aller se battre librement contre le F. L. N. Seuls les chefs, en particulier Lagaille et Ortiz, devaient s'expliquer devant la justice.

Il était huit heures du matin, lundi 1^{er} février, quand la nouvelle de la disparition d'Ortiz parvint au P. C. du 1^{er} R. E. P. Dans les Facultés, Lagaille et ses hommes tenaient encore. Ils parlaient de se faire sauter. Dufour réussit à les en dissuader. En contrepartie, ils pourraient quitter les barricades avec leurs armes, en rangs, drapeau en tête. Et ils seraient dirigés directement vers Zéralda où ils constitueraient un commando.

A onze heures trente, venant de la rue Charles-Péguy, apparurent les insurgés des Facultés. En tête, comme à la parade, marchait Pierre Lagaille, raide dans son uniforme léopard. Ses yeux ne cillèrent pas

quand, à son arrivée à hauteur du mât dressé dans le camp retranché, le drapeau fut amené, dans un geste aussi improvisé que symbolique. A l'extérieur de l'enceinte du camp, le capitaine de la 1^{re} compagnie du 1^{er} R. E. P. commanda :

« Présentez armes ! »

Lagaillarde sortit du camp, suivi de ses hommes qui marchaient au pas. Les barricades étaient tombées. Mais le 1^{er} R. E. P. n'allait jamais oublier la semaine dramatique qu'il venait de vivre au cœur du problème algérien. C'est peut-être ce jour-là, le 1^{er} février 1960, qu'il commença à se sentir, lui aussi, condamné à mort.

LE PASSAGE DE LA LIGNE

LE cœur n'y était plus. Et pourtant le 1^{er} R. E. P. continua à faire la guerre. De février à décembre 1960, il allait arpenter l'Algérie dans tous les sens. Ses déplacements le contraindraient même à créer une base opérationnelle avancée lui permettant d'échanger les effets usagés, les armes détériorées, et de remplacer de temps en temps les rations conditionnées de l'Intendance par des repas chauds. En dix mois, cette B. O. A. fut changée douze fois d'implantation, tandis que le régiment intervenait partout où les rebelles tentaient de relever la tête.

En moins d'une année, le 1^{er} R. E. P. courut d'un bout à l'autre de l'Algérie, accrochant les fellagha dans les deux Kabylies, dans les Aurès, dans le Hodna, lui portant de rudes coups dans l'Ouarsenis, l'interceptant dans la région de Bône et le poursuivant jusque dans ses camps d'entraînement de la frontière tunisienne. Le commandement traitait l'amertume et le désenchantement du 1^{er} R. E. P. comme on soigne un chagrin d'amour. Il fallait que le malade voyage, qu'il se change les idées, qu'il reste éloigné d'Alger le plus longtemps possible.

On pensait que l'action guérirait le R. E. P. Et l'on se trompait lourdement. Plus les légionnaires-parachutistes parcouraient l'Algérie, plus ils s'y attachaient. Ils la connaissaient si bien que, souvent, ils n'avaient plus besoin de déplier leurs cartes pour suivre les itinéraires et calculer les distances. Plus le temps passait, plus ils découvraient leur domaine, et plus ils se sentaient chez eux. En fouillant les djebels et en ratisant les thalwegs, ils accumulaient les raisons d'aimer ce pays et de le garder. La force qu'ils acquéraient ainsi avait une autre valeur que celle qui anime les comploteurs de salon. Leur façon de comploter, c'était de pourchasser les rebelles.

Dès la fin des barricades, le commandement s'était en effet soucié du moral du régiment. L'inspecteur de la Légion étrangère, le colonel Morel, était venu à Zéralda le 4 février, trois jours après la sortie de Lagailarde et le retour du régiment à sa base arrière. On le savait compagnon de la Libération et il passait, à tort ou à raison, pour un gaulliste inconditionnel. Dans ces conditions, il faisait partie de cette catégorie d'hommes avec lesquels tout dialogue était impossible. Les officiers du régiment pouvaient lui faire part de leurs convictions ou ne rien dire du tout. Cela n'avait aucune importance puisque le colonel n'avait que deux arguments à faire valoir : la discipline était la force principale de la Légion étrangère; le général de Gaulle faisait pour le mieux.

Bien entendu, tout se termina par un *Boudin*, à l'issue du repas de corps que présida le colonel inspecteur avant de prendre l'avion pour Paris afin d'aller rendre compte...

Il fallut deux mois aux chefs militaires pour établir la synthèse des conséquences morales de la semaine des barricades sur le moral des troupes. Car le 2 avril 1960, le 1^{er} R. E. P. eut la surprise de voir atterrir à son P.C., en pleine opération, le

ministre des Armées en personne, Pierre Messmer.

Et l'on entendit ce dialogue au pied de l'hélicoptère, des mots inutiles qui se perdaient sous le soleil, un curieux impromptu entre un ministre et un capitaine de la Légion dans le décor déchiqueté de la Petite Kabylie :

« Messieurs, vous savez que je suis un ancien légionnaire. Je suis heureux d'être parmi vous, car je vous connais, je vous estime et je vous aime...

— Monsieur le ministre, répliquait le capitaine après cette exhortation, l'officier de Légion que je suis est parfaitement satisfait de son sort. Notre régiment est une machine bien huilée et je crois que, tous ici, nous sommes d'accord sur ce point. En revanche, l'officier français que je suis également n'a aucun objet de satisfaction.

— Ah ! cela m'intéresse. Et pourquoi donc ?

— C'est simple, monsieur le ministre : nous savons que ce que nous faisons actuellement est inutile. Nous savons que la guerre est perdue et nous savons que le gouvernement estime inéluctable l'indépendance de l'Algérie...

— Comment pouvez-vous dire cela ! Je sais bien que vous avez été sensibilisés par ce qui s'est passé à Alger, mais rien ne justifie un tel pessimisme. Je peux vous rassurer et suis d'ailleurs venu pour cela. Notre pays, au cours de sa longue histoire, a connu bien des secousses, bien des drames. Il s'en est toujours sorti... Votre devoir est clair : vous devez avoir une confiance absolue dans le général de Gaulle, ce grand Français qui n'a œuvré durant son existence que pour le plus grand bien du pays... Votre rôle à vous, messieurs, est un rôle essentiel. Vous devez faire la guerre sur le terrain et la gagner ! Le rôle du gouvernement, c'est de s'occuper de la partie politique. Ah ! bien entendu, ce n'est pas un rôle facile, et il est possible que nous n'emportions pas un succès aussi éclatant.

tant sur le plan politique que sur le plan militaire...

— Si je vous comprends bien, monsieur le ministre, pour reprendre une phrase célèbre, vous nous demandez de gagner une bataille mais de perdre la guerre ? »

Le ministre dit oui, puis, se reprenant, non. Et, ignorant le capitaine, termina sur des visions d'héroïsme, de gloire et de Légion. Cet échange imprévu entre le représentant du gouvernement et celui du R. E. P. avait été un dialogue de sourds. Le soleil brillait sur la Petite Kabylie.

Quinze jours plus tard, à la mi-avril, le 1^{er} R. E. P. revint dans la région de Guelma et du barrage. Le ministre avait dit que le régiment devait faire la guerre et la gagner, et on l'envoyait à nouveau sur les lieux de ses exploits, hantés par l'ombre du colonel Jean-pierre. Était-ce un symbole ? On voulait qu'il se batte et qu'il gagne. Eh bien, il se battrait.

Le début de cette période fut décevant, les rebelles peu agressifs et insaisissables. Ils ne passaient pratiquement plus le barrage et le régiment se fatiguait en reconnaissances et patrouilles aussi vaines que décourageantes.

Pourtant, le 16 mai, une occasion allait être donnée au 1^{er} R. E. P. de faire le plus beau bilan de toute la guerre d'Algérie.

L'après-midi touchait à sa fin quand parvint le message « ops » : une unité du contingent venait d'être accrochée par des éléments de l'A. L. N. à proximité de la frontière tunisienne, et l'ordre d'intervention immédiate était donné au 1^{er} R. E. P. Déjà les hélicoptères bourdonnaient au-dessus du camp de base.

Rapides, sans un heurt, comme à la manœuvre, les légionnaires prirent place dans le ventre des « ventilateurs ». Il y avait trois compagnies, dont les pseudonymes opérationnels étaient « Vert », « Rouge » et

« Noir ». Les hommes étaient calmes, détendus. En volant par-dessus les massifs éclairés par un soleil rasant, ils ne disaient pas un mot. Ils reniflaient la guerre. Et certes, tandis que les gros hannetons chargés de leurs cargaisons de légionnaires allemands et d'officiers bretons filaient vers la zone frontrière, tous songeaient qu'ils aimaient mieux ça : le barrage plutôt que les barricades, l'odeur des lentisques à celle du goudron d'Alger, le silence des monts écrasés de chaleur aux cris des Algérois.

Ils descendirent, lourdement chargés, mais sautant comme des chats. Immédiatement, ce fut un regroupement éparpillé : la formation de combat. « Vert », « Rouge » et « Noir » se fondirent dans les buissons épais. Des trouées laissaient apercevoir au loin, une crête.

Là était la frontière entre l'Algérie et la Tunisie. Mais ici, dans cette broussaille griffue qui lacérait les treillis de combat, était l'ennemi, le fellagha. Se repliait-il vers la frontière, à l'abri de cette fiction ? Attaquait-il les légionnaires, empêtrés dans ce maquis épineux ? Ni l'un ni l'autre. Il hésitait, semblait-il, dans les ombres naissantes. Le soleil disparaissait derrière les crêtes ouest. Quelques coups de feu. Des fellagha invisibles et énervés. Puis plus rien. La nuit vint. Le silence. Mais ils étaient là. Ils devaient s'embusquer, pour faire cracher le feu en même temps que le jour.

Les trois compagnies du R. E. P. passèrent la nuit sur le terrain. La crête était encore loin, mais la Tunisie sentait bon. Sous les étoiles, le maquis embaumait.

Et ce fut l'aube. En quelques instants, les légionnaires étaient sur pied, l'arme au poing. Le silence était total, presque oppressant. Ces hommes de guerre devinaient l'ennemi. Sûrement, sicherlich, il avait profité de la nuit pour préparer leur accueil : son lieu de

repli, la crête, la frontière était si proche... Il était chez lui. A quelques centaines de mètres de la sécurité, il pouvait attendre les meilleurs guerriers de l'armée française, leur faire face...

« Vert », la 1^{re} compagnie, progressait en tête, prudemment, lentement, parmi les bouquets d'arbres rabougris, brûlés par le soleil, les taillis d'épineux, les bruyères odorantes qui cascadaient entre les rochers. Les légionnaires grimpaient en silence, éloignés les uns des autres. Chacun voyait à peine son voisin. Mais tous avaient l'habitude.

Les éclaireurs de « Vert » débouchèrent sur une clairière. Une sorte de cirque avec, çà et là, des rochers en gradins, et, tout autour, une muraille d'arbres et de taillis. L'endroit idéal pour jouer les gladiateurs, au milieu d'une foule au pouce baissé. Tendus à l'extrême, les hommes de tête allaient par bonds, suivant instinctivement les lisières. Rien. Le gros de la compagnie fit son apparition.

Alors le feu se déclencha. Considérable, assourdissant. Mais beaucoup trop hâtif, trop incertain. Les légionnaires avaient eu le temps de se mettre à couvert, et pas un n'était touché. Pourtant, en face, quelle puissance de feu ! Des pistolets mitrailleurs, des fusils mitrailleurs et même une mitrailleuse lourde, au puissant crépitement.

Le commandant de la 1^{re} compagnie jubilait. Ce n'était pas la foule du Plateau des Glières, mais, tout de même, ils étaient nombreux. Certainement plus d'une compagnie. Avec de la chance, on allait passer un bon moment. En avant !

Cet « En avant ! », en réalité, s'était adressé à deux sections de « Vert » qui, par la gauche et la droite de la clairière, sous le couvert des bois, tentaient de déborder l'adversaire. Le capitaine, resté sur place avec une section et sa section de commandement, fixait ceux d'en face, répondant au feu par le feu.

Mais, en quelques minutes, le feu d'en face cessa. Les rebelles décrochaient, sans laisser le temps aux deux sections de débordement de les prendre à revers. Un instant plus tard, ayant traversé la clairière en courant, le capitaine et ses hommes contemplaient les monceaux d'étuis. Là était la mitrailleuse, là un F.M.... Mais il n'y avait pas une seconde à perdre pour chercher autre chose. L'adversaire s'enfuyait. Il fallait le poursuivre. Jusque dans son sanctuaire ? On verrait bien.

Ordres donnés par radio, les deux sections du débordement foncèrent en tête, vers la crête, vers le sanctuaire. A une centaine de mètres du sommet, une grêle d'obus de mortiers tomba sur les légionnaires qui poursuivirent leur course, laissant quelques blessés sur le terrain. Cinquante mètres. Plus de mortier, et pour cause : l'adversaire, qui tenait la crête, ne pouvait raccourcir le tir des 81 millimètres. Plus de mortiers, mais des rafales d'armes automatiques, un jet ininterrompu de grenades. Les hommes de « Vert » se terraient, attendant les ordres.

Que faire ? Reculer, c'était retomber dans la zone battue par les mortiers. Avancer, donner l'assaut à cette crête d'où l'ennemi, bien à couvert, matraquait la compagnie, c'était attaquer la frontière, pénétrer en Tunisie, violer le sanctuaire. Le chef de bataillon qui assurait le commandement de l'opération n'hésita pas. A la radio, les ordres fusèrent :

« Allez-y, « Vert » ! « Rouge », à votre droite, fonce en même temps que vous. « Noir » assure la couverture. »

Les légionnaires-paras de « Vert » et de « Rouge » s'élançèrent. En quelques bonds, ils atteignirent la crête.

La Tunisie ! Le versant tunisien était beaucoup plus clairsemé et les légionnaires voyaient parfaitement les rebelles qui dévalaient la pente. Ils n'hésitèrent pas, ils foncèrent...



Les officiers du 1^{er} REP au Fort de l'Est.
De gauche à droite, au premier plan : Rubin de Cervens, Borel,
Bonelli, Ysquierdo, Catelotte, Durand-Ruel.
Au deuxième plan : Coiquaud; Bésineau, Adjudant X..., Estoup,
Carreté, d'Assignies.

Au dos.

La porte de la cellule d'un officier.

« Non, rien de rien. Non, je ne regrette rien ! »



10-15-35
GUCKESON
Francis
1922

« Rouge Autorité » de « Vert Autorité... »

Les commandants des deux compagnies du R. E. P. qui étaient entrés en territoire tunisien se faisaient part de leur découverte. Les poursuivants avaient traversé, à mi-pente bien camouflé, bien entretenu, un magnifique camp militaire de l'A. L. N. : de grandes tentes de campement pleines d'armement et de matériel, des abris enterrés, des aires de tir de mortiers, des blockhaus comportant des emplacements de mitrailleuses. Et pas un rebelle, pas une sentinelle. Ils fuyaient tous, là-bas, vers la plaine, innombrables petits bonshommes : au moins un bataillon. L'aubaine. L'aubaine et la Tunisie...

Les légionnaires pouvaient encore les intercepter, les prendre à revers. Pour cela, il fallait vite conquérir la crête perpendiculaire à la crête frontière. Du même coup, on prenait la batterie de mortiers de 81, située à mi-course. L'opération rêvée. Des résultats inespérés comme au temps du colonel Jeanpierre. De quoi oublier les éprouvantes journées d'Alger.

Stoppés dans leur élan, les légionnaires piaffaient. Ils ne comprenaient pas pourquoi le capitaine les avait arrêtés au beau milieu du camp de l'A. L. N. Tout ce temps perdu ! Alors que les rebelles qui couraient en désordre, on pouvait les avoir comme des lapins : cinquante, cent peut-être, et même plus au tapis !...

Le capitaine, lui, ne comprenait pas pourquoi les ordres tardaient. Chaque seconde comptait. Et le poste radio, après avoir signifié d'attendre, était muet... Ou plutôt, le capitaine comprenait trop bien. L'excitation du combat, l'énervement des chasseurs devant la proie qui passe lui donnaient l'excuse de s'entretenir d'illusions. Alger avait cassé les rêves. Guerroyer en Tunisie était un rêve.

Le poste grésilla. Les ordres tombaient comme des grêlons. Il fallait retourner immédiatement au point

de départ. Il fallait ratisser le terrain soigneusement. Du côté français, bien entendu. Sur le versant tunisien ? Pas question. Remonter rapidement, voilà ce qu'il fallait faire. Quoi ? Un hélicoptère pour récupérer le matériel de l'A. L. N. trouvé sur le versant tunisien ? Pas question. Laisser les choses et revenir. Tout de suite. Exécution.

Le capitaine haussa les épaules. Les lieutenants, qui avaient suivi à la radio ce décevant dialogue, haussèrent les épaules. Plus directs, certains légionnaires, qui avaient parfaitement compris, firent le geste immémorial et méditerranéen du coup de poing dans la saignée du bras. Vers qui étaient tournés ces « bras d'honneur » ? Vers les rebelles qui disparaissaient dans la plaine ? Vers les Français de l'autre côté du djebel ? Vers le dieu des causes absurdes ?

Et, délibérément, sans doute pour la première fois de sa carrière, le commandant de la 1^{er} compagnie ignora une partie des ordres. D'abord faire un grand tas, un immense tas de tout le matériel du camp de l'A. L. N., les tentes, les équipements, les munitions, tout. Y mettre le feu, avec rage. Et, quand s'élèverait la colonne de fumée, partir, rentrer colonne par un, comme au retour de l'exercice. En se gardant bien d'effectuer le ratisage, au reste fort pénible dans ce terrain touffu, lors de la descente du versant français. L'absurdité avait des limites.

Deux heures plus tard, les légionnaires-parachutistes retrouvaient les camions. Les visages étaient fermés. Le cœur n'y était plus.

LA COLÈRE DES LÉGIONS

15 novembre 1960. Drapés de tricolore, onze cercueils s'alignaient devant la chapelle de l'hôpital Maillot, à Alger. Revêtu de ses attributs sacerdotaux, le père Delarue officiait. Une assistance nombreuse et silencieuse suivait le service funèbre que l'aumônier de la 10^e D. P. célébrait pour les onze défunts : onze légionnaires du 1^{er} R. E. P. Cinq jours plus tôt, ils étaient tombés tout en haut d'un des plus hauts sommets de la terre d'Algérie.

L'affaire s'était passée dans les Aurès, le 10 novembre, entre Corneille et Batna. Depuis le matin, le régiment s'efforçait d'accrocher la katiba 111, forte de 125 hommes environ. En vain. Les fouilles n'avaient rien donné et l'on s'apprêtait à démonter l'opération lorsque, vers seize heures, la 1^{re} compagnie reçut l'ordre de se préparer à être hélicoptérée.

Le lieutenant Godot, qui remplaçait son commandant de compagnie en permission, n'obtint aucune précision sur la destination que la compagnie allait prendre. Il apprit seulement qu'elle allait être posée sur « l'emplacement de combat d'une katiba ». Cela ne signifiait pas grand-chose. Il y avait partout des

emplacements de combat de katiba. Puisque aucune préparation d'artillerie ou d'aviation n'était prévue, c'est vraisemblablement que le commandement ne croyait pas à la présence de fellagha.

A seize heures trente, les six premiers hélicoptères prirent lourdement leur vol. Ils s'élevèrent vers la montagne emportant une partie de la 2^e section du sergent-chef Reichert qui occupait trois appareils. Godot, ses radios et une partie de sa section de commandement avaient embarqué dans les trois suivants. Le lieutenant voulait être sur place dès la première rotation, afin de pouvoir faire le point et d'être en mesure de diriger au mieux les autres sections, dès leur héliportage.

Le D. I. H. prit de l'altitude, 1 000, 1 500, 2 000 mètres. Penché à l'emplacement de la porte de son hélicoptère qui était ouverte, Godot s'efforçait de se repérer, mais il n'en eut pas le temps. Le premier hélicoptère s'immobilisait déjà à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol et les 6 hommes sautaient à vive allure.

Le terrain choisi était une vaste clairière située à faible distance du sommet qui était couvert de forêt. Le largage avait lieu à une vingtaine de mètres de la lisière vers laquelle les légionnaires se ruaient dès qu'ils arrivaient au sol.

Trois appareils avaient déjà déversé leur chargement quand Godot s'élança à son tour vers le sol. C'est alors qu'une intense fusillade éclata. Sur les dix-huit hommes des trois premiers appareils qui fondaient vers la lisière, une quinzaine furent abattus sur-le-champ, à bout portant. Plusieurs rafales atteignirent le quatrième hélicoptère. Des hommes qui en descendaient tombèrent. L'ordonnance de Godot et un caporal-chef de la section de commandement furent fauchés en plein saut.

Rien n'aurait empêché la katiba d'anéantir les

trente-six hommes de la première rotation, rien, si Godot n'avait eu deux réflexes qui prouvaient sa valeur d'officier. Comprenant en un coup d'œil ce qui se passait, au milieu du vacarme des hélicoptères et des détonations, il poussa sa section de commandement vers le milieu de la clairière, en stoppant d'un ordre bref sa course vers la lisière. Aidé du sergent-chef Vinas qui, par miracle, était passé indemne à travers les balles, il étala largement la quinzaine d'hommes qui lui restait sur ce glacis nu comme la main. Chacun s'efforçait d'utiliser la moindre aspérité pour se protéger. Quant à lui, couché derrière le seul arbre de la clairière avec ses deux radios, il se hâta de prendre contact avec l'hélicoptère armé de mitrailleuses qui survolait le terrain, sans voir le drame qui se déroulait au-dessous de lui.

Avec un sang-froid que n'altéraient ni la fusillade ni les morceaux d'écorce qui voltigeaient autour de sa tête, Godot parvint à accrocher le « Mammouth ».

« Mammouth » de « Vert », demanda-t-il, tirez sur la lisière.

— « Vert » de « Mammouth », mais je ne vois rien.

— Tant pis ! Battez la lisière, les fells l'occupent. Tirez sans discontinuer pour les empêcher d'attaquer et pour les fixer. »

Les mitrailleuses de l'hélicoptère ouvrirent le feu sur la lisière. Il était temps, le tireur à l'A. A. 52 de la 2^e section venait de prendre une balle en pleine tête et Godot ne disposait plus d'aucune autre arme collective pour protéger ses hommes. Ceux qui restaient avec lui, une vingtaine en tout, étaient des radios, des pourvoyeurs, des infirmiers dont la valeur de choc n'était pas suffisante pour tenter une manœuvre.

Le « Mammouth » continuait à protéger la D. Z. Sans lui, les éléments de la 1^{re} compagnie qui restaient auraient été exterminés. Godot lui demanda de prévoir sa relève, car il était en vol depuis longtemps et,

à ce rythme de tir, il serait vite à court de munitions.

Cette situation dura plus d'une heure. La 3^e section de la compagnie, celle du lieutenant Guerlesquin, arriva enfin. Elle avait été héliportée à un kilomètre du lieu de l'accrochage.

Godot lui demanda de déborder l'ennemi par la droite en utilisant les couverts, mais quand elle arriva en vue des fells, elle fut prise à partie et stoppée. Deux légionnaires tués, plusieurs blessés. Il fallut renoncer.

En attendant ses autres sections, Godot fit donner l'artillerie, mais l'adversaire était trop près pour pouvoir être matraqué efficacement. L'aviation ne fut pas plus efficace.

Il était dix-huit heures trente. La nuit tombait déjà lorsque les deux dernières sections rejoignirent à leur tour. A ce moment, la violence du tir des rebelles redoubla. Puis, brusquement, le feu s'arrêta. Les fells décrochaient. La compagnie se précipita sur leurs traces, mais la nuit l'arrêta.

La 1^{re} compagnie s'était bien battue. Il est probable que d'autres soldats que des légionnaires auraient été anéantis. Cet accrochage se soldait pourtant par un cruel bilan. Il y avait onze morts, parmi lesquels le sergent-chef Reichert et le sergent Lacroix, et six blessés graves au 1^{er} R. E. P. qui avait en outre perdu une carabine et deux P. M. De leur côté, les fells laissaient neuf des leurs sur le terrain et deux fusils.

C'était une journée de novembre 1960, une journée que Godot n'oublierait pas. Le lieutenant très blond, très jeune, les yeux très bleus, visage aux traits volontaires, physionomie secrète, était l'officier le plus abondamment blessé et décoré de sa promotion. Moins de deux ans plus tard, le 3 août 1962, il serait condamné à vingt ans de détention criminelle.

Devant ces onze cercueils, le père Delarue se sentait

bouleversé. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il conduisait des légionnaires-parachutistes à leur dernière demeure. Il en avait, hélas ! pris la triste habitude depuis le début de cette guerre d'Algérie, voilà six ans. Il faisait son métier de prêtre et d'aumônier comme ces hommes avaient fait le leur. Le père Delarue savait que la mort d'un soldat sous les balles de l'ennemi est dans l'ordre des choses, et il ne reprochait à personne cette mort. Mais ce qui le mettait en rage, lui, le prêtre, c'était l'absurdité de cette mort si elle ne correspondait plus à un sacrifice exigé par la nation. Onze cadavres inutiles. Onze cadavres scandaleux.

Après le service religieux, les cercueils furent chargés dans six camions du 1^{er} R. E. P. Le convoi, qui comprenait les véhicules de tous ceux qui voulaient accompagner les légionnaires jusqu'au cimetière, quitta Alger par la route côtière et se dirigea à vitesse réduite vers Zéralda.

Une foule compacte s'était assemblée aux portes de la ville. Il y avait des Européens et des musulmans étroitement mêlés, des personnes de tous âges et de toutes conditions, unies par le chagrin et la reconnaissance. Ils s'étaient rassemblés là, autour de M. Guiss, le maire, pour rendre un dernier hommage à « leurs » Bérêts verts, qui étaient tombés pour eux. Tous affichaient un visage grave et, au fond de leurs yeux, on lisait la détresse. Cette mort n'était pas absurde, elle était révoltante.

Les camions s'arrêtèrent. Des légionnaires en grande tenue, épaulettes à franges et ceinture bleue, hissèrent les dépouilles de leurs frères d'armes sur leurs épaules et s'avancèrent sur la route. Ils défilèrent ainsi devant toute la population qui s'ouvrait devant eux en formant une double haie. Puis la multitude se joignit à l'enterrement des légionnaires. La mort donnait à ces « étrangers » une immense famille qu'ils ne connaîtraient pas.

Le cortège traversa la ville et arriva au cimetière. Il se dirigea vers le « carré légionnaire », offert par la municipalité au 1^{er} R. E. P; où les croix de bois blanches s'alignaient en grand nombre.

Côte à côte, onze fosses, dont la terre avait été fraîchement remuée, s'ouvraient. Devant chacune, on déposa un cercueil. Le peloton d'honneur des Képis blancs était aligné sur trois rangs, légionnaires immobiles et rigides dans leur garde-à-vous de statue.

En face, la foule écoutait, muette et attentive, les dernières prières du père Delarue. Des paroles simples lui venaient aux lèvres. Il disait :

« Vous étiez venus de tous les pays d'Europe où l'on aime encore la liberté pour donner la liberté à ce pays... La mort vous a frappés en pleine poitrine, en pleine face, comme des hommes, au moment où vous vous réjouissiez d'avoir enfin découvert un ennemi insaisissable jusque-là... »

Un vent faible agitait le drapeau du régiment. Des hommes pleuraient. Au-delà de ces morts, au-delà de ces sacrifices et de la douleur qu'ils représentaient, apparaissait la terrible incertitude, l'angoisse qui pesait sur cette multitude. Le père Delarue marqua un temps. L'émotion l'étreignait, lui aussi. Il avait du mal à achever son discours. Puis il se ressaisit et, d'une voix forte, il cria presque :

« Vous êtes tombés au moment où, s'il faut en croire les discours, nous ne savons plus pour quoi nous mourons ! Daigne le Seigneur vous accorder le repos de ceux qui l'ont mérité, la lumière éternelle, sa paix. »

« Nous ne savons plus ici pourquoi l'on meurt... » Ces paroles du père Delarue auraient un écho immédiat : il allait être banni d'Algérie et exclu des unités parachutistes.

Après l'aumônier, le chef du 1^{er} R. E. P. s'avança pour dire adieu à ses hommes. Il remercia la population européenne et musulmane d'être venue aussi

nombreuse pour accompagner ses légionnaires. Puis, comme le veulent le cérémonial militaire et la tradition, il s'adressa à eux pour la dernière fois. Dufour les appela par leurs noms, retraça les combats principaux auxquels ils avaient participé, salua leur courage. Puis il termina par ces mots qui reliaient si bien ces dépouilles à la foule qui l'écoutait :

« Il n'est pas possible que votre sacrifice demeure vain. Il n'est pas possible que nos compatriotes de la métropole n'entendent pas nos cris d'angoisse. »

Le temps pressait. Les émissaires venant de France poussaient à la roue. De Gaulle mis hors d'état d'agir en Algérie, disaient-ils, la prise du pouvoir à Paris serait facile.

Pour avoir les coudées franches, Dufour sollicita une permission qui lui fut accordée. Il demeura à Zéralda. Mais au bout de quelques jours, le commandant en chef le convoqua :

« Votre présence près d'Alger entretient une certaine effervescence dans la ville, lui dit Crépin. Elle donne de l'espoir aux Algérois.

— De l'espoir, mon général ?

— On connaît vos sentiments, Dufour. »

Crépin accepta que le colonel terminât sa permission dans le Sud. Mais Dufour n'avait aucune envie d'aller visiter les oasis sahariennes, il songeait à se rendre à Bel-Abbès, berceau de sa belle-famille. Il en profiterait pour sonder une nouvelle fois Brothier auquel Degueldre venait de rendre visite et qui était revenu pessimiste :

« Brothier ne marchera pas, avait-il déclaré. Il passe pour un grand activiste, mais il ne se mouillera pas quoi qu'il en dise. Il est nécessaire que vous alliez le voir; peut-être pourrez-vous le décider, mais j'en doute. »

Dufour fut accueilli avec réserve à Bel-Abbès. Il sentit qu'on avait mis les officiers en garde contre lui.

L'entretien qu'il eut avec Brothier confirma cette impression et le déçut. Le patron de la maison mère refusait de neutraliser de Gaulle à Aïn-Témouchent. Il fit part à nouveau de ses sentiments profondément « Algérie française », mais estimait que la Légion étrangère ne pourrait avoir une position en pointe dans une affaire intérieure française. Il fallait la tenir à l'écart des remous politiques. Dufour n'eut pas le temps de trouver une parade à ce mauvais coup du sort. On lui tendit un message : il devait immédiatement rejoindre son régiment pour en passer le commandement, et avoir quitté le sol algérien avant le vendredi 9 décembre, date de l'arrivée de De Gaulle à Oran. Il restait quatre jours.

Dufour arriva à Zéralda le 6 vers dix-huit heures. Il se rendit aussitôt à la villa du général Saint-Hillier, commandant la 10^e D. P. où il était convoqué. Le lieutenant-colonel Guiraud l'y accueillit :

« Mon colonel, lui dit-il, je n'ai intrigué en aucune manière pour prendre votre place. J'étais en stage à Philippeville. L'inspecteur de la Légion est venu me chercher, et me voilà. Navré que ce passage de commandement s'effectue dans de telles conditions.

— Ne vous excusez pas, Guiraud. Je sais que vous dites la vérité. Vous n'êtes pas en cause. Nous sommes pris dans des événements et nous ignorons ce qu'il adviendra. Quoi qu'il arrive, mon estime pour vous ne variera pas. »

Saint-Hillier apprit à Dufour qu'il avait une place retenue sur la *Caravelle* du jeudi après-midi pour Paris. En conséquence, ils devaient aller tous les trois en *Broussard* à El-Milia le lendemain, mercredi, à sept heures du matin, pour procéder à la passation réglementaire du commandement et à la remise du drapeau à Guiraud.

« Tu connais les motifs de mon éjection ? demanda Dufour à Saint-Hillier.

— Pas officiellement, mais je m'en doute. Comme toi, du reste.

— On ne m'a même pas donné mes huit jours... Suis-je considéré comme tellement nocif ?

— Il faut le croire. »

Il pleuvait à verse. Dufour enfonça son béret et courba le dos pour traverser le jardin et rejoindre sa voiture. Il aperçut des ombres qui le suivaient à travers les bosquets.

« As-tu remarqué ? demanda-t-il à Malchioli, son chauffeur, en s'engouffrant dans la jeep.

— Ce sont des légionnaires, mon colonel. Le lieutenant Degueldre n'avait pas confiance. Si vous n'étiez pas ressorti au bout de deux heures, il serait venu vous délivrer avec deux sections. »

Dans la jeep, Dufour prit sa décision : demain, il ne sera pas au terrain de Cheragas à sept heures. Le drapeau non plus. « Son » régiment saura qu'il ne le quitte pas de plein gré.

A dix heures du soir, il reprenait avec Degueldre le chemin d'Alger. En civil, cette fois. Jouhaud l'attendait, dans une villa d'El-Biar, entouré de plusieurs chefs d'organisations patriotiques.

Ils se mirent d'accord pour lancer l'affaire : les civils se lanceront dans la rue pour harceler les C. R. S., Dufour fera dire aux régiments de marcher sur Alger. Si possible, on s'emparera de de Gaulle.

Quand Jouhaud et Dufour furent seuls, le général baissa la voix :

« Je viens d'être l'objet d'une « approche » étonnante, lui dit-il. On me demande d'envisager la constitution d'un Gouvernement provisoire de l'Algérie française.

— D'où vient cette démarche, demanda Dufour.

— De Roger Frey. »

Dufour sursauta.

« C'est de la provocation, mon général. D'ailleurs, vous savez bien que tous ces domestiques n'ont pas voix au chapitre.

— Bien sûr, dit Jouhaud. Et je n'en tiens pas compte. Donc, résumons-nous, nous mettons la main sur Alger. Nous mobilisons les civils et fonçons sur de Gaulle, là où il sera, s'il est arrivé. »

Dufour rejoignit Zéralda sans encombre. Il alla prendre quelques heures de repos dans la chambre de Degueldre.

L'entrée du colonel dans la clandestinité réjouissait deux hommes : Degueldre et Coatalem. Pour les deux amis, cette décision était un premier pas vers une action généralisée de l'armée. Il fallait qu'elle produise une réaction en chaîne.

« Et le drapeau ? demanda tout à coup Degueldre. Godot a été spécialement envoyé ici pour l'emporter demain. Il ne faut pas que Saint-Hillier puisse le passer officiellement à Guiraud.

— Quoi faire ?

— Le récupérer et le cacher. »

Ce n'était pas si facile ! L'emblème était dans le bureau du colonel que gardait un planton.

« Pendant que j'occuperai le planton, décide Degueldre, tu t'introduiras dans le bureau. Pour ressortir, tu n'auras qu'à sauter par la fenêtre. »

L'opération n'offrit aucune difficulté.

Quand le colonel se réveilla, son premier regard tomba sur le drapeau qui était dans l'angle de sa chambre. Depuis une heure, le général Saint-Hillier et Guiraud se demandaient pourquoi Dufour n'était pas au rendez-vous de Cheragas...

En ce début décembre 1960, la situation, au régiment, était confuse. Unanimement hostiles à la politique algérienne du gouvernement — même s'ils n'en tiraient pas des conclusions identiques —, les com-

mandants de compagnie obéissaient de mauvais gré aux ordres qu'ils recevaient. A quoi pouvaient rimer ces opérations incessantes et meurtrières à l'heure où le pouvoir politique montrait qu'il voulait en finir à n'importe quel prix ? L'absurdité dépassait les bornes.

A Zéralda, on se passait une lettre. C'était une missive vieille de 2 000 ans. Le texte, rapporté par Suétone, était de Marcus Flavinius, centurion à la 2^e cohorte de la légion Augusta. Destiné à son cousin Tertellus, il avait été écrit en Numidie, ainsi que s'appelait l'Algérie à l'époque romaine :

« Si nous devons laisser nos os blanchis en vain sur les pistes du désert, alors que l'on prenne garde à la colère des légions ! »

Au 1^{er} R. E. P., ce qu'avait écrit Marcus Flavinius, ce qu'avaient dit le père Delarue et le colonel, chacun le pensait, chacun le murmurait. Il n'était pas juste que l'on sanctionnât ces deux hommes qui avaient eu le courage de dire bien haut ce que la plupart des officiers murmuraient.

Le 7 décembre 1960, les déceptions de Dufour allaient s'accumuler. Terré dans la villa de Moretti réservée aux célibataires du régiment, il attendait les réponses aux messages qu'il avait expédiés. Tous les colonels qui avaient donné leur accord de principe se récusèrent. L'un n'avait pas assez de camions, un autre était en opération. Le commandant du régiment de chars était parti consulter le maréchal Juin dont il avait été l'aide de camp... Un fiasco total, irrémédiable et catastrophique.

Le jeudi 8 décembre, un capitaine du 1^{er} R. E. P., en permission à Paris, arriva discrètement à Alger pour rencontrer Jouhaud. Lui aussi avait entendu parler de *clash* et il ne voulait pas rester éloigné de l'Algérie, au cas où se déclencherait une action antigouvernementale. Dès son arrivée, il prit contact avec Deguel-dre qui le mena auprès de Dufour :

« Alors, lui demanda le colonel, où en sont-ils à Paris ? »

« Ils », c'étaient tous ces amis, civils et militaires, qui se retrouvaient côte à côte pour défendre l'Algérie française.

« Ils pensent, répondit le capitaine, que le voyage de de Gaulle est la meilleure occasion qui puisse se présenter pour passer à l'action. Le « procès des Barriquades » a jeté le trouble dans l'opinion. Certains gaullistes s'interrogent. Cette occasion est sans doute la dernière avant le référendum. Si nous la laissons passer, le référendum donnera le coup de grâce à l'Algérie française.

— Sur qui comptent-ils pour agir ?

— Sur le général Jouhaud, sur vous-même et sur les colonels paras. »

Assis sur son lit, dans la pénombre de la pièce dont les volets étaient clos, Dufour était nerveux. Il se demandait si sa personne n'était pas la cause de l'échec. Peut-être lui prêtait-on des ambitions qu'il n'avait pas. Pourtant, on savait bien que Jouhaud était à la tête de l'affaire ! A la vérité, pensait Dufour, chacun compte sur le voisin pour démarrer le premier. Les officiers français sont peut-être des soldats courageux, ce ne sont pas des citoyens conscients de leurs devoirs. Ils veulent bien mourir, mais dans les règles. Ce sont des gendarmes incapables de sacrifier des positions personnelles pour le bien commun.

Le 1^{er} R. E. P., non plus, n'arrivait pas. Il avait pourtant fait répéter le message. Sans doute les compagnies étaient-elles engagées dans des opérations lointaines près du barrage tunisien...

Le 9 décembre 1960, à 9 h 45, la *Caravelle* du chef de l'Etat se posa à Zénata, dans l'Oranais. Accompagné de Joxe, Messmer, Terrenoire, des généraux Ely et Olié, de Gaulle prit immédiatement l'hélicoptère pour

se rendre à Aïn-Témouchent, première étape officielle. L'accueil y fut assez houleux.

Au même instant, les Pieds-Noirs s'élançaient dans les rues d'Alger pour manifester. Cette fois, il ne s'agissait pas de manifestation spontanée. Le harcèlement des gendarmes avait été soigneusement organisé par le Comité d'action de la branche clandestine du Front de l'Algérie française, le F. A. F.

Le capitaine qui avait rendu visite à Dufour passa une partie de l'après-midi au P. C. de ce Comité d'action. En liaison avec Degueldre, il attendait le retour du 1^{er} R. E. P. Plusieurs fois, les responsables du F. A. F. lui posèrent la question :

« Alors ? Que fait l'armée ? »

Il répondait qu'il ne pouvait qu'attendre l'arrivée du régiment et qu'il ignorait quelle serait l'attitude des autres régiments de parachutistes. Il répétait que l'armée en tant que telle n'avait rien promis et qu'il ne fallait s'attendre à aucun miracle.

Il était bien difficile de faire comprendre à ces hommes anxieux qu'il n'y avait pas de mouvement militaire réellement organisé. On ne pouvait plus compter que sur une prise de conscience simultanée d'un certain nombre de colonels dont on connaissait les opinions, mais qui étaient partagés sur les moyens à employer. Pour ces civils, l'armée constituait un tout, un ensemble homogène. Ils ignoraient ses dissensions internes, ou bien ils estimaient que l'armée suivrait ceux qui en étaient le fer de lance : les parachutistes et les légionnaires.

Pour Dufour, la soirée du 9 décembre fut longue. Devant l'échec patent de l'opération qu'il avait montée avec Jouhaud, il lui fallait prendre une décision. Que faire ? Dans la clandestinité ? Rien n'était encore prévu, organisé. Bien sûr, il pourrait subsister en Mitidja, mais sur quoi cela déboucherait-il puisque l'armée ne voulait rien faire ?

Finalement, sur le conseil de Jouhaud qui lui fit dire d'« essayer de s'en sortir comme il le pourra » et de son entourage, il fit téléphoner au général Crépin pour lui annoncer qu'il était chez lui. Là, il eut un moment de grande détresse, d'immense lassitude, de vraie douleur : la cause qu'il défendait semblait définitivement perdue.

10 décembre : à sept heures du matin, une voiture légère stoppa devant la barrière baissée du camp de Zéralda. Un légionnaire s'avança. Il aperçut un officier et rectifia la position :

« Je viens voir ton colonel, dit le visiteur. Ouvre-moi la barrière.

— Je regrette. J'ai reçu l'ordre de ne laisser entrer personne. »

L'officier descendit de la voiture.

« Mais enfin, tu ne vois pas que je suis officier général ?

— Je regrette, mon général. Mais c'est la même chose. »

Le général fit un pas. Le légionnaire fit un geste. Le chef de poste arriva à temps pour éviter un incident plus grave. Il alla téléphoner au colonel.

Quand Dufour arriva, le général faisait les cent pas derrière la barrière. C'était Simon, l'adjoint du général commandant le corps d'armée.

« Tes légionnaires m'ont empêché de pénétrer dans le camp, se plaignit-il. J'ai fait remarquer que j'étais général. Ils n'ont rien voulu savoir.

— Ont-ils été corrects à ton égard ?

— Oui. Mais tu as vu comme ils surveillaient mes pas ?

— Ils ont appliqué la consigne interdisant l'accès du camp à toute personne étrangère au régiment. Les temps sont troublés... Tu as vu, toi, les gendarmes qui encerclent le camp ?

— Bon, passons. Je suis chargé d'une mission en

quatre points : Un, m'assurer de ta présence. C'est fait. Deux, voir ton drapeau.

— Viens avec moi, dans mon bureau. »

Ils pénétrèrent dans le camp. Une section rendit les honneurs, visages figés, regards peu amènes.

« Le voilà », dit Dufour en montrant l'emblème du 1^{er} R. E. P, dans son cadre, avec ses quatre palmes et sa fourragère jaune.

« Bon. Trois : je t'annonce que tu es aux arrêts jusqu'à nouvel ordre. Le motif te sera communiqué ultérieurement. Quatre : tu prends cet après-midi un avion pour la France, d'où tu rejoindras ton affectation en Allemagne.

— Cet après-midi ? C'est bien court ?

— Oui. Ce sont les ordres.

— Très bien. »

Avec le commandant Morin, quelques officiers de la D. P. accompagnèrent le colonel Dufour à Maison-Blanche.

La dernière silhouette qu'il aperçut à travers le hublot de la *Caravelle*, au moment du décollage, était celle du commandant de Saint-Marc.

De Gaulle poursuivit son voyage. Tlemcen, Orléansville, Cherchell, Blida. Les manifestations redoublèrent de violence. A présent, le président de la République parlait d'Algérie algérienne dans tous ses discours. Pour les Européens, c'était intolérable.

Poussés par les gaullistes et le F. L. N., les musulmans descendirent dans la rue en brandissant le drapeau vert et blanc des rebelles. C'était la première fois que la ville se couvrait de ces emblèmes, et l'on pouvait se demander par quel miracle ils étaient si nombreux et si neufs. Certains portaient encore la marque des plis qu'ont les tissus longtemps enfermés dans des caisses.

Tandis que l'on apprenait l'arrivée aux portes d'Al-

ger de trois régiments parachutistes, le R. E. P. ne donnait toujours aucun signe de vie. La liaison était brutalement coupée. Le régiment ne viendrait sans doute plus.

C'est alors que la nouvelle du départ de Dufour pour la métropole vint frapper en plein cœur tous ceux qui comptaient sur lui. Que pouvait-on encore espérer si le colonel des Bérets verts renonçait à l'action ?

De nombreuses tentatives furent faites pour entraîner les autres régiments à s'emparer des points névralgiques de la capitale de l'Algérie, mais il fallut y renoncer. De Gaulle ne fut pas arrêté. Il quitta l'Algérie le mardi 13 décembre, écourtant ce voyage qui avait provoqué une tuerie à Alger. Dans le secret de ses pensées, ce sang frais était peut-être un fait positif, puisqu'il dira lui-même à ses ministres d'un air satisfait : « Mon voyage a provoqué une cristallisation. »

On y voyait effectivement plus clair : il y avait maintenant entre les deux communautés un fossé infranchissable.

« J'ai l'honneur de vous rendre compte de ce que le 7 janvier 1961 vers 16 h 30, le lieutenant-colonel Guiraud engagé au barrage et sous les ordres du général commandant la Z. N. E. C. (Zone Nord-Est constantinois) me rendait compte par téléphone qu'il n'était plus en mesure d'assurer son commandement : trois commandants de compagnie refusaient en effet de prendre part à une opération prévue pour le 8 janvier 1961 dans la vallée de l'oued Soudan. »

Par ce compte rendu secret, le général Saint-Hillier, commandant la 10^e D. P., apprenait au commandant en chef en Algérie l'événement tout à fait extraordinaire qui venait de se dérouler au 1^{er} R. E. P. Pour la première fois depuis le début des guerres d'Indochine et d'Algérie, des officiers parachutistes et légionnaires refusaient de partir en opération. Ils se mettaient en

grève ! C'était un beau scandale que le commandement prit au tragique.

« Après avoir rendu compte de cet incident au général commandant le corps d'armée de Constantine, écrivait Saint-Hillier, je me suis rendu au P. C. du 1^{er} R. E. P. Le lieutenant-colonel Guiraud, qui depuis un mois a pris le commandement du régiment, est fatigué physiquement (il urine du sang, m'a-t-il dit) et se montrait très déprimé des efforts qu'il était sans cesse obligé de faire pour se faire obéir.

« Au matin du 8 janvier, à sept heures, j'ai trouvé effectivement trois compagnies à leurs bivouacs dans la région de Lamy, l'une en tenue, les autres aux soins de propreté, leurs commandants de compagnie n'ayant pas donné d'ordres pour l'opération qui exigeait une mise en route à 5 h 30. »

Pour ces commandants de compagnie du R. E. P., c'était une façon de voter non ! Ce 8 janvier, avait lieu le référendum sur l'autodétermination de l'Algérie...

« J'ai convoqué les capitaines Simonot et Ponsolle ainsi que le lieutenant Godot, poursuivait Saint-Hillier. Les raisons de leur conduite, exposées dans un ordre assez décousu, faisaient ressortir une fatigue nerveuse consécutive sans doute à de trop longues campagnes ininterrompues en Extrême-Orient, puis en Algérie. En dehors de la rancœur qu'ils éprouvaient à être employés sur le barrage, dans un but que semblait justifier un manque de confiance dans le régiment, alors que tous les autres corps des deux D. P. se trouvaient en maintien de l'ordre dans les villes, ils faisaient largement état de l'évolution politique suivie en Algérie et de leur fatigue physique. »

Certes, ils étaient fatigués, ces hommes, mais pas physiquement ! C'était moralement qu'ils n'en pouvaient plus. Ils estimaient qu'ils n'avaient plus le droit de risquer la vie d'un seul homme pour une politique qui consistait à livrer l'Algérie au F. L. N. Ils

ne marchaient plus, au sens propre comme au figuré. Oui, ils se mettaient en grève !

Devant cette situation unique, la hiérarchie réagit de manière ambiguë. Comme le faisait le général Saint-Hillier, elle tenta d'expliquer cette attitude par une extrême fatigue, et se montra d'abord conciliante : elle « comprenait », elle « partageait certaines rancœurs », mais elle prêchait la fameuse unité de l'armée. Ses arguments ne convainquirent pas les officiers rétifs. Elle se mit alors en colère, menaça. Rien n'y fit.

Une pluie de sanctions s'abattit finalement sur les révoltés. On les transporta jusqu'à Bône. Ils furent mis aux arrêts et mutés. En tête, les capitaines Simonot et Ponsolle, les lieutenants Godot et de La Bigne.

Puis, la vague se poursuivit. Les chefs de bataillon Martin et Loth, le capitaine de La Forest-Divonne, le lieutenant Labriffe, le sous-lieutenant Barret furent mutés. Quant au lieutenant Degueldre, il était envoyé au 4^e régiment étranger d'infanterie, mais il refusa de rejoindre son nouveau corps. Le 25 janvier 1961, il entra dans la clandestinité.

Le même 8 janvier, jour du référendum, le général Saint-Hillier avait décidé d'envoyer le commandant de Saint-Marc, son sous-chef d'état-major, pour « aider le lieutenant-colonel Guiraud dans sa tâche ». C'est ainsi que l'on vit revenir au 1^{er} R. E. P. celui dont la fine et longue silhouette était si bien connue des légionnaires-parachutistes.

S'il était un homme pour comprendre les réactions des jeunes officiers, c'était bien lui, Saint-Marc ! Il n'avait pas besoin de se livrer à une « enquête ». Avant même de revenir, il savait de quoi souffrait le régiment, il connaissait toutes les questions que se posaient ses camarades. Lui aussi, il « comprenait », mais pas de la même façon que le haut commandement. Pour mesurer la douleur d'un autre, il faut

l'avoir ressentie. Saint-Marc souffrait. Il revenait dans la famille. Il reprenait sa place, comme le fils prodigue.

Les questions que se posaient les cadres du 1^{er} R. E. P. étaient toujours les mêmes : le drapeau du F. L. N. va-t-il flotter sur les départements français d'Algérie ? Après avoir été vaincu sur le terrain, le F. L. N. entrera-t-il en vainqueur dans Alger ? Que vont devenir les populations de souche européenne ? Et les populations de souche musulmane qui avaient cru aux promesses de l'armée ? L'armée sera-t-elle donc éternellement vaincue, éternellement parjure ?

Saint-Marc savait que les cadres du régiment n'en étaient pas pour autant acquis aux mouvements « activistes » qui bouillonnaient au sein de la population européenne. Ils étaient révoltés, écorchés vifs, mais bien trop marqués par leur formation militaire et la discipline propre à la Légion pour se jeter dans des activités politiques ou subversives.

Persuadés de l'importance de l'armée, seul ciment capable de souder les communautés et garante des promesses faites par la France, les officiers du R. E. P. souhaitaient une prise de position solennelle et globale de l'armée. Mais cette prise de position, autour de qui pouvait-elle se cristalliser ? Autour du commandant en chef, alors en place ? Certainement pas. Gambiez avait bien promis à ses troupes « la victoire de nos armes et de nos cœurs ». Il s'était incliné, lui aussi, devant les morts. Mais pour ce général, même les morts étaient devenus des mots.

Alors, autour de qui l'armée pouvait-elle se rassembler ? Le maréchal Juin ? Le général Salan ? Le général Jouhaud ? le général Challe ?

On parlait beaucoup du général Challe. Il avait laissé un souvenir. Il avait concrétisé sur le terrain, militairement, les avantages acquis politiquement et psychologiquement le 13 mai. Même si son action, à

l'époque des « Barricades », était discutée, son œuvre globale en Algérie était reconnue par tous comme un succès. Il n'était pas marqué politiquement : aux yeux de beaucoup, cela rehaussait son prestige.

Ainsi cheminaient les pensées au 1^{er} R. E. P. en ce début 1961. Mais l'ambiance était tendue, les conversations inquiètes. Chacun comprenait que des événements graves pouvaient éclater d'un jour à l'autre.

Pendant les mois de février et de mars 1961, le régiment n'en continua pas moins à « dropper le djebel ». Les katiba avaient éclaté, presque toutes, sous les coups des opérations du « plan Challe » que ses successeurs avaient poursuivi. Il ne restait plus que des petits groupes à pourchasser. Les compagnies faisaient leur métier consciencieusement, fouillant grottes et thalwegs, détruisant l'« Organisation politico-administrative » des rebelles partout où elles parvenaient à se saisir d'un maillon.

Les cadres gardaient un œil sur ce qui se passait à Alger. De temps en temps, ils avaient des nouvelles de Degueldre qui, dans sa clandestinité, conservait de nombreux contacts au régiment, ils recevaient des lettres des officiers mutés, leurs anciens camarades. Ils suivaient avec passion des aventures comme celle du capitaine Souète, des commandos de l'Air, qui avait refusé de rejoindre sa nouvelle affectation en métropole et pris le maquis dans la région d'Oran, avec trois de ses sous-officiers et une vingtaine d'hommes.

Dans cette ambiance, alors que l'on s'acheminait à grands pas vers l'autodétermination qui, pour tous ceux qui connaissaient le problème algérien, signifiait indépendance, arriva le message suivant du commandant en chef, destiné à tous les officiers et daté du 23 mars :

« Depuis six ans, l'armée française lutte pour libé-

rer les populations de l'emprise des hors-la-loi et ramener la paix en Algérie.

« Les bandes de l'extérieur ont été contenues hors des frontières et, à l'intérieur, la rébellion, en grande partie neutralisée et démantelée, est aux abois.

« Mais notre combat n'est pas terminé; il entre au contraire dans sa phase décisive. Pendant les jours qui vont venir, va maintenant se jouer le *forcing* qui doit faire reconnaître sans équivoque notre victoire et nous laisser partout les maîtres du terrain... »

« Signé : Gambiez »

A la lecture de ce texte, les officiers du 1^{er} R. E. P. se regardèrent, saisis. Dans d'autres circonstances et si le sujet avait été moins dramatique, ils auraient éclaté de rire. Ils n'ignoraient pas la solide réputation d'imbécillité acquise en France par le corps des officiers pris dans son ensemble. Mais tout de même, à ce point-là, cela devenait inconvenant ! Quelle piètre idée de ses subordonnés devait avoir ce général d'armée pour oser leur adresser un pareil « poulet », le 23 mars 1961 !

Comment ? Il osait non seulement demander un *forcing* et l'engagement de toutes les forces de ses officiers, mais il se permettait de parler de « grande œuvre nationale et humaine » ! A l'heure où tous ceux qui faisaient dans l'armée autre chose qu'une carrière se posaient les questions les plus graves, ce message était une insulte.

En le signant, le général Gambiez donnait une raison de plus et une raison majeure aux officiers, déjà tourmentés, de tourner le dos à des chefs qui se moquaient d'eux.

Dans moins d'un mois, le 1^{er} R. E. P. allait donner sa réponse.

LA TROISIÈME MORT

DE la villa, la vue était sublime. Une Méditerranée de carte postale, immobile et violemment colorée par un soleil vertical. Midi sur la ville blanche.

Située sur les hauts d'Alger, cette villa des Tagarins dominait la baie. Là-bas, sur une éminence, parmi les eucalyptus, se dressaient les murailles blanches du Fort-l'Empereur, édifié par Charles Quint... Mais l'heure n'était pas aux méditations historiques ni aux émotions touristiques. Et l'homme tourné vers ce merveilleux paysage n'était nullement enclin à la poésie, malgré un regard bleu, presque transparent. Il tirait méthodiquement sur une courte pipe recourbée. C'était le général Challe.

Le général Challe attendait le commandant de Saint-Marc.

Ce vendredi 21 avril, Challe était arrivé aux Tagarins, accompagné du colonel Broizat et du général Zeller. La veille, à 1 heure du matin, tous trois avaient atterri en secret à Blida, après avoir pris clandestinement l'avion en métropole, à l'aérodrome militaire de Creil. Et ils se retrouvaient à Alger, dans

cette villa où un petit état-major occulte préparait la conquête de la cité.

Pour l'essentiel, le plan prévoyait le mouvement d'une unité, la plus sûre : le 1^{er} régiment étranger de parachutistes. A eux seuls, les légionnaires prendraient la ville. Ils seraient toutefois aidés par une unité de parachutistes dont l'objectif était ce fort de Charles Quint où, gardées par le colonel de gendarmerie Debrosse, se tenaient les autorités civiles d'Alger qu'entouraient quelques poignées d'officiers supérieurs.

Le 1^{er} R. E. P. assurerait donc le gros du travail. La caserne Pélissier, où siégeait le corps d'armée d'Alger : objectif de la 1^{re} compagnie, dont le commandant était assisté par le capitaine Rubin de Cervens et le lieutenant Godot, et de la 2^e compagnie, aux ordres du lieutenant Oliviet Picot d'Assignies. Les émetteurs radio d'Ouled-Fayet : 3^e compagnie du capitaine Estoup. La Délégation générale : compagnie portée du lieutenant Durand-Ruel. L'école de police d'Hussein-Dey : la compagnie d'accompagnement, avec les capitaines Ponsolle et Carreté. La 4^e compagnie du capitaine Bonelli serait tenue en réserve.

Pas de problème. Sauf un, et de taille : le commandant du 1^{er} R. E. P. n'était pas encore inscrit sur l'organigramme. Il ignorait tout du projet, et l'état-major des putschistes ne savait pas quelle serait son attitude. Accepterait-il d'emmener son régiment sur les voies de la rébellion, en unité constituée ? Ou bien refuserait-il ?

On pouvait hésiter. Cet officier était sans doute le plus pur de tous. Mais cette pureté était comme une lame à double tranchant. Certes, elle le portait à la sympathie pour une telle entreprise, où l'honneur avait la signification de la victoire et l'apparence de la trahison. Elle le poussait également à la rigidité de la discipline, où l'honneur avait le goût de l'amertume

et les couleurs du devoir. Que jugerait, où pencherait cet officier ? Sur quel tranchant de la lame sa volonté s'appuierait-elle ? Se déchirerait-elle ?

C'était le commandant Hélie Denoix de Saint-Marc. Depuis trois jours, il assurait par intérim le commandement du 1^{er} R. E. P., en l'absence de Guiraud, en permission.

Quel choix serait celui de Saint-Marc ? Oui ? Alors, hiérarchiquement, uniformément, efficacement, le régiment se mettrait en marche vers Alger, aux ordres du général Challe. Non ? Alors les capitaines, qu'ils soient revenus en secret de la métropole où ils avaient été mutés ou qu'ils aient conservé le commandement de leur compagnie, se chargeraient individuellement d'entraîner leurs hommes. Quant à Saint-Marc, il serait consigné à Alger, sous la garde de ceux qu'il avait commandés.

Le plein succès de l'opération dépendait donc en grande partie de la réponse du commandant du 1^{er} R. E. P. Un refus aurait entraîné un flottement dans les mouvements du R. E. P. et, qui sait, des défections. Voilà où l'on en était à un peu plus de douze heures du déclenchement de l'affaire : on ne savait pas si l'unité fer de lance, sans laquelle rien ne pouvait être tenté, serait ou non commandée.

Vers onze heures, Challe avait envoyé le capitaine Bésineau au camp de Zéralda, où le R. E. P. était au repos. Le capitaine devait revenir avec le commandant.

A douze heures trente, la jeep stoppait devant la villa des Tagarins. Souplement, le grand officier en descendit. Sous le béret vert, le visage émacié, aux traits coupants, était impassible. Saint-Marc, très mince, très droit dans sa tenue léopard, entra. Challe le reçut immédiatement dans la pièce qui lui servait de bureau.

Tout à côté, quelques lieutenants et capitaines,

presque tous du R. E. P., presque tous déjà des clandestins. Il y avait là un bloc de silence et de force : Degueldre. Le lieutenant eut un maigre sourire :

« S'il refuse, dit-il, nous l'enfermons ici. »

Personne ne souleva d'objections. Tous attendaient, avec une certaine angoisse. Ce n'étaient pas tant les difficultés d'ordre technique qu'ils redoutaient si Saint-Marc refusait, mais une ombre morale sur leur entreprise. Par lui, le régiment serait soulevé comme un seul homme. Ce serait un drapeau. Sans lui, la rébellion individuelle des capitaines et des lieutenants n'aurait plus cet aspect de symbole. Il n'y avait peut-être qu'un Degueldre pour rester indifférent à la décision du commandant. Lui, très tranquillement, avait déjà passé le point de non-retour.

L'attente dura une heure. Challe parlait. Des mots simples et forts, qui n'étaient que l'écho de toutes les pensées de Saint-Marc. La fidélité aux populations, aux combattants, à la parole donnée... L'honneur... L'espoir, le dernier espoir... Le poids politique du succès de la révolte...

« Nous ne voulons ici que tenir les promesses du 13 mai, conclut le général. Ce ne sera ni un coup d'Etat fasciste ni une revanche raciste. Etes-vous des nôtres, cette nuit ? Il me faut tout de suite une réponse. »

Saint-Marc se leva, fit quelques pas, se retourna brusquement vers Challe : oui, il était prêt à se joindre au coup de force...

« A une condition, mon général : qu'il n'y ait, de notre part, aucune violence inutile, aucun règlement de compte. »

C'était aussi la condition que Challe avait mise à sa participation : sur ce point crucial, il rassura le commandant.

La porte s'ouvrit enfin. Saint-Marc était pâle. Il prit avec lui le capitaine commandant la 1^{re} compagnie et

l'emmena dans une pièce voisine. Le commandant le fixa droit dans les yeux et, d'un ton un peu solennel qui ne lui ressemblait pas, dit :

« J'ai décidé de répondre oui au général Challe. »

Pour le 1^{er} R. E. P., le sort en était jeté. Quelle que fût l'issue, il entrerait dans l'histoire comme un régiment mutiné.

Hélie Denoix de Saint-Marc fit comme d'habitude une entrée remarquée, et ces dames de la 10^e D. P., les dignes épouses des généraux et des colonels de l'état-major de la division, montrèrent un visage souriant : le commandant du R. E. P. était superbe dans son uniforme de sortie. Grand et svelte comme un jeune premier. L'air souriant, lui aussi, Saint-Marc s'inclina devant son hôte, le général Saint-Hillier qui, en cette soirée du 21 avril 1961, offrait un dîner.

« Mes respects, mon général. »

Pauvre général Saint-Hillier. S'il avait su, en cet instant même, quelle était la mesure des respects du commandant de Saint-Marc ! Pour donner le change, il avait été décidé, au cours de ce fiévreux après-midi des Tagarins, que Saint-Marc se rendrait au dîner de la 10^e D. P. Le capitaine Bésineau, que le général avait également invité, l'accompagnerait.

Tout en faisant des mondanités, le commandant se remémorait les décisions de l'après-midi. Le mouvement avait été minutieusement organisé, comme une véritable opération militaire. Tous les bâtiments que devaient occuper les compagnies ou les sections du R. E. P. avaient fait l'objet de notes détaillées concernant les horaires, les itinéraires, la configuration des lieux, le matériel nécessaire, la conduite à tenir. Afin d'éviter les erreurs possibles, on avait même prévu, pour guider les différents commandos, des civils algérois prêtés par les animateurs de l'activisme local. Ils devaient faciliter l'entrée du régiment à Alger.

L'entrée du régiment à Alger, pensait Saint-Marc à la table du général Saint-Hillier... Tout en jetant de discrets coups d'œil à sa montre, il suivait une conversation plutôt frivole où il était bien entendu question de ces stupides rumeurs de putsch. Les épouses des généraux, sans doute, frissonnaient : un putsch militaire. Au fond, c'était une révolte des fantômes que chaque officier, fût-il général, promenait dans son cœur depuis l'enterrement de l'Algérie française. Rien de sérieux, donc. Un rêve qui passe, comme dans le tableau d'Edouard Detaille. Tout le monde en parlait tellement que plus personne n'y croyait.

A ce moment, songeait Saint-Marc, Degueudre a emmené les officiers arrivés clandestinement de métropole à Zéralda-plage, à l'Hôtel des Sables d'Or. Pas question que ceux-ci se montrent au camp tout de suite. Il y a encore quelques officiers qui ne sont pas au courant, sans compter la majeure partie des sous-officiers, ni bien entendu la totalité des légionnaires. Dans quelques heures, plusieurs centaines de soldats vont entrer en rébellion, et ils n'en savent rien ! Miracle de la discipline, de la discipline jusque dans l'indiscipline ! *Legio patria nostra...*

Pour éviter d'attirer les soupçons, le contingent habituel de « permissions de spectacle » ou de permissions de nuit avait été accordé aux hommes. Il ne fallait pas oublier que, depuis les sanctions infligées au colonel Dufour et la mutation d'urgence de neuf officiers du R. E. P., c'était le régiment dans son ensemble qui se trouvait dans le collimateur. Les journaux avaient même écrit que le ministère des Armées envisageait sa dissolution !

Une nouvelle fois, Saint-Marc jeta un coup d'œil à sa montre. Dans peu de temps, avec Bésineau, il lui faudrait se lever et prendre congé de ses hôtes. Ce serait l'adieu de la jeune armée à l'armée des généraux. Un adieu peut-être définitif.

Le général Challe avait fixé l'heure H à deux heures du matin, moment où tous les objectifs devaient être atteints. En quelques instants, si tout se passait bien, le 1^{er} R. E. P. serait maître d'Alger. Sans effusion de sang. Mais à l'heure du dessert du général Saint-Hillier, l'ambiance de Zéralda n'était pas encore à l'imminence d'un putsch.

Au camp de Zéralda, la rumeur s'amplifiait : il se passait quelque chose. Une opération de maintien de l'ordre ? Des consignes avaient été données pour la perception de l'armement et des munitions. Comme cela se passait avant les départs en opération. Mais les camions du G. T. 507, qui transportaient habituellement les légionnaires du R. E. P., n'étaient pas là. Basés à Staouéli, ils arrivaient à Zéralda et se rangeaient dans la pinède. Souvent, c'était à la tombée du soir. Les légionnaires, dès qu'ils entendaient le ronronnement des moteurs, se disaient que, cette fois encore, la nuit serait courte.

Cette nuit du 21 avril ne s'annonçait pas comme les autres. D'abord, on venait d'y voir des fantômes ! Un Dodge bâché avait pénétré dans le camp et s'était arrêté devant les P. C. des compagnies. En additionnant les rumeurs, on alignait les revenants : les officiers mutés par mesure disciplinaire, comme le capitaine Ponsolle, les lieutenants de La Bigne, Labriffe et Godot... Le retour de ces ombres dans la nuit signifiait une aube extraordinaire.

L'incertitude ne dura pas. Au P. C. de la 1^{re} compagnie, le premier bâtiment à droite dans la grande avenue du camp, les choses allaient rondement et le voile se déchirait sans à-coups, comme un rideau qui s'ouvre. En silence, extrêmement attentifs mais négligeant de marquer leur stupéfaction — la classe ! —, les cadres de la compagnie, qui, pour la plupart, ignoraient tout l'instant d'avant, écoutaient les ordres incroyables :

« Notre objectif, disait le capitaine, est le corps d'armée d'Alger. Autrement dit, nous devons nous emparer de la caserne Pélissier. L'objectif doit être atteint à deux heures du matin. Et quoi qu'il arrive, exactement comme nous l'avons toujours fait dans les djebels, l'objectif sera atteint. Rien ne nous empêchera de remplir notre mission. »

Le capitaine marqua une pause et reprit :

« Je dis bien : rien ne nous empêchera de remplir notre mission. »

Du regard, il interrogea ses subordonnés. Instinctivement, ceux-ci s'étaient mis au garde-à-vous. L'un après l'autre, les chefs de section répondaient :

« Aucun problème, mon capitaine, la mission sera accomplie ! »

La mission se présentait mal. Saint-Marc, qui avait troqué son uniforme de fin drap kaki contre le treillis bariolé, convoquait une nouvelle fois les commandants de compagnie. A vingt-trois heures, déjà, à son retour de la 10^e D. P., il leur avait fait part de ses préoccupations. D'Alger à Zéralda, il avait remarqué un mouvement inhabituel de patrouilles de gendarmes. Les permissionnaires avaient confirmé la chose à leur retour au camp. Cette agitation était suspecte. A présent — il était minuit —, cela ne faisait plus de doute : l'alerte était donnée à Alger. Les derniers sous-officiers permissionnaires avaient croisé en chemin des blindés de la gendarmerie en position sur la route de Zéralda à Alger. Les gendarmes installaient des barrages.

Que faire ? Renoncer ? Pas question ! Le commandant ne remettait pas en cause la mission fixée au régiment. Il avait dit oui. Ce n'était pas un « oui mais » ni un « oui peut-être ». Le choix de Saint-Marc était irréversible. Encore fallait-il mener à bien la mission.

Changer l'itinéraire ? C'était peut-être la solution si l'on voulait éviter l'affrontement direct avec les gendarmes. A son P. C., le commandant de Saint-Marc étudiait la carte du Grand Alger.

Soudain, le lieutenant Godot, qui se tenait un peu en retrait, tira discrètement par la manche le commandant de la 1^{re} compagnie qui se retourna :

« Mon capitaine, murmura Godot, il ne faut pas changer le plan. Sinon, ça foirera ! »

Petite phrase anodine, que quelqu'un devait prononcer pour briser les hésitations, casser le destin contraire, emporter la décision. Le capitaine regarda Godot comme si le lieutenant avait trouvé la clé du succès. Voyons ! C'était évident !

« Mon commandant, dit-il à son tour, il ne faut rien changer. Si nous modifions les ordres, nous risquons de créer la confusion... Allons-y comme prévu ! Tant pis si... »

Le téléphone sonna, coupant des mots qui auraient pu être définitifs. Saint-Marc décrocha et, soudainement pâli, coiffant de sa main le micro du combiné, murmura à l'intention de ses officiers :

« C'est Gambiez ! »

La journée du 22 avril 1961 venait de commencer depuis quelques minutes, et le général commandant en chef les troupes françaises en Algérie appelait au téléphone le commandant du 1^{er} R. E. P. Il venait directement aux nouvelles. Le sommet de la hiérarchie, s'inclinant, sautait quantités d'échelons. Cinq étoiles à quatre galons. Cinq étoiles qui tremblotaient dans le firmament d'un ciel d'avril. Les quatre galons répondaient imperturbablement :

« Tout est parfaitement normal, mon général... Non, non, mon général, pas le moindre mouvement de véhicules... Non, mon général, rien de prévu... C'est entendu, mon général... Mes respects, mon général... »

Saint-Marc, menteur ! Le Rubicon, en même temps

que passait minuit, était véritablement franchi. Le commandant raccrocha lentement et répéta :

« C'était Gambiez ! »

Il avait l'air un peu abasourdi. L'étonnement d'avoir si aisément trahi la vérité ? Plutôt l'inquiétude. Alger, alors que rien n'était déclenché, était sur les dents. Gambiez, avec le ton d'un surveillant général se doutant que la classe va commencer à chahuter, avait interrogé le bon élève. Quelqu'un avait « cagardé ». On avait signalé des mouvements de camions entre Staouéli et Zéralda, c'est-à-dire entre le G. T. 507 et le 1^{er} R. E. P. Ce qui était parfaitement exact. Les G. M. C. du groupement de transport allaient arriver d'un instant à l'autre.

Que faire ? demandait Saint-Marc. Partir comme prévu, 1^{re} compagnie en tête, répondaient les officiers. Et dans les P. C. de compagnies, les capitaines concluaient l'ultime *briefing* : il faudrait peut-être utiliser les armes, mais ne tirer que sur l'ordre formel des officiers. Dans la fièvre du départ prochain, les belles résolutions du commandant de Saint-Marc et du général Challe s'effritaient au niveau des exécutants. Les légionnaires n'allaient quand même pas se faire hacher par les gendarmes sans riposter et donner leur mesure.

Légionnaires-parachutistes contre gendarmes mobiles. Du gâteau.

La 1^{re} compagnie était rassemblée.

« Présentez... Armes !

Les légionnaires regardaient avancer leur capitaine. Il sortait de l'ombre et arrivait sur le terre-plein éclairé, derrière le casernement. Ils ne l'avaient pas vu depuis cinq mois. Un beau jour, on leur avait annoncé qu'il était muté pour raison disciplinaire et il avait disparu. Après cette longue absence, il revenait en pleine nuit. C'était étrange. Le capitaine s'arrêta à dix pas de la compagnie et salua.

Il regarda ses légionnaires. Quelques têtes nouvelles. Beaucoup d'anciens dont les yeux brillaient; au premier rang, les sous-officiers qui esquissaient un sourire de fierté et de connivence. Le sergent Dodevar était là, paquet de nerfs noués par le sang-froid. Rolf Steiner aussi, dont les traits rudes et le regard bleu deviendraient célèbres dans le monde entier dix ans plus tard, après une épopée de colonel mercenaire. Le capitaine était ému par ces retrouvailles, bien plus qu'il ne le montrait...

« Nous allons à Alger, dit-il d'une voix forte. Le général Challe a décidé de reprendre le commandement en chef en Algérie... pour gagner cette guerre. »

Un frisson parcourut les rangs des légionnaires. Les hommes déjà tendus relevèrent la tête. Le silence atteignit une densité palpable. On ne voulait perdre le moindre mot de ce que disait le capitaine :

« Je suis revenu avec le général Challe. Les autres officiers mutés aussi. Nous avons juré de prendre Alger cette nuit. A deux heures du matin, tous les objectifs doivent être atteints. Le général Challe compte sur nous. »

D'un coup, tout devenait clair pour les légionnaires : la distribution de l'armement, les dotations de munitions, l'excitation des sous-officiers. C'était donc ça ! On allait enfin mettre de l'ordre dans cette pagaille. Le capitaine détacha ses mots :

« Le succès repose essentiellement sur le 1^{er} R. E. P. La compagnie sera en tête. Nous nous sommes engagés à passer. Nous passerons. »

L'enthousiasme embrasa les cœurs. Les dégoûtés, les désabusés des mois derniers faisaient place aux guerriers enivrés. Comme aux beaux jours de Guelma, au moment où tomba « Soleil », le colonel Jeanpierre, disparaissant à l'horizon dans toute la gloire et la majesté du R. E. P.

« Moteurs en route !

— En avant ! »

Dans la jeep de tête, l'ambiance était tendue, nerveuse. L'attitude de la colonne dépendait des deux capitaines qui se trouvaient à bord, Rubin de Cervens à l'arrière, et son prédécesseur à la tête de la 1^{re} compagnie sur le siège avant, près du chauffeur. Devrait-on forcer les barrages ? Parviendrait-on à Alger sans coup férir ? Faudrait-il ouvrir le feu si les gendarmes épaulaient leurs armes ? La 1^{re} compagnie, l'ancienne « bande à Loulou », était un outil d'une redoutable efficacité. Derrière, dans les camions, se trouvaient des hommes de guerre rompus à tous les combats, des machines parfaites, froides et brillantes comme l'acier poli du rouleau compresseur. Le convoi déferla. Symboliquement, au passage du petit dos-d'âne qui se trouvait à cent mètres du camp, ce fut comme une houle qui parcourait la longue colonne du R. E. P. Et puis, soudain, tout près, au premier carrefour, s'imposa la vision des lampes qui piquetaient la nuit : le premier barrage de gendarmes...

Stupéfaction et soulagement. Les deux capitaines de la jeep de tête se regardèrent. En agitant leurs lampes, les gendarmes avaient fait signe de passer. Le convoi du régiment révolté roulait maintenant sur la route nationale d'Alger. Rien au grand carrefour Guyotville-Cheragas. Puis, brusquement, deux ou trois kilomètres plus loin, se découpant nettement dans la lumière des phares, des barbelés, des hérissons garnis de pointes de fer, un groupe sombre de gendarmes.

« Freine, Sladeck ! »

La jeep stoppa à quelques mètres du barrage routier. Peu à peu, tout le convoi s'immobilisa. Derrière les véhicules de la 1^{re} compagnie, la jeep du commandant de Saint-Marc laissait tourner son moteur au ralenti. Une autre jeep arriva à sa hauteur. C'était De-gueldre. Le lieutenant avait un demi-sourire :

« Ne bougeons pas, mon commandant, dit-il. On va bien voir... »

Là-bas, devant le barrage, le capitaine du R. E. P. qui se trouvait à l'avant de la jeep sauta à terre. Un capitaine de gendarmerie s'approcha.

Dans la lueur des phares, les deux officiers s'affrontaient, le légionnaire et le gendarme, le treillis léopard et le treillis kaki. Deux hommes également pâles. Dialogue rapide :

« Où allez-vous ? »

— Mission à Alger.

— La circulation est interdite.

— Qu'est-ce que cela signifie ? »

Finalement, le gendarme accepta de demander par radio au corps d'armée d'Alger si le 1^{er} R. E. P. avait l'autorisation de passer :

« Suivez-moi en jeep. Mon poste radio est un peu plus loin, derrière le tournant. »

Passant des chicanes, la jeep des légionnaires suivit celle des gendarmes, qui disparut bientôt derrière le tournant. Le capitaine du R. E. P. eut une inspiration :

« Stop, Sladeck ! Vite, demi-tour ! »

La jeep revint à hauteur du barrage.

« Nous avons l'autorisation de passer ! » cria le capitaine aux gendarmes.

Docilement, ceux-ci écartèrent les barbelés et repoussèrent les hérissons. Le convoi s'ébranla, prenant tout de suite de la vitesse.

« Un peu trop facile ! s'exclama Rubin de Cervens. *Schnell*, Sladeck, *schnell* ! La prochaine fois, il faudra foncer. »

La prochaine fois, ce fut à peine un kilomètre plus loin. Une jeep était placée en travers de la route. Derrière, plusieurs rangées de hérissons. Devant, les poings sur les hanches, les jambes écartées, un capitaine de gendarmerie : le même.

Sladeck s'arrêta pile. Le coup de frein avait été si

brutal que Rubin de Cervens, projeté hors de la jeep, se retrouva sur la chaussée. Pas de mal. Mais les deux capitaines pouvaient houspiller le gendarme, feignant une violente colère. Comment ? On ne voulait pas les croire ? Que l'on vienne donc s'assurer de l'authenticité des ordres auprès du chef de l'unité, le commandant de Saint-Marc, qui se trouve au milieu du convoi !

Un peu hésitant, l'officier de gendarmerie acquiesça. Ses hommes, menaçants, étaient plaqués dans les fossés qui bordaient la route. Une double ligne de canons de mousquetons était braquée sur les véhicules du R. E. P.

Les deux capitaines avaient échangé un coup d'œil. Le premier, remontant la colonne, précédait l'officier de gendarmerie. Le second attendit trente secondes et s'approcha du G. M. C. de tête, où les légionnaires de la 1^{re} section que commandait Godot attendaient, silencieux, les événements. La bâche arrière était relevée.

« Allez ! fit le capitaine Rubin de Cervens. Débarquez ! Fichez-moi en l'air ce barrage ! »

Les hommes sautèrent doucement sur la chaussée. Au même instant, laissant pantois l'officier de gendarmerie, le premier capitaine fit demi-tour et courut vers la jeep. Déjà, le groupe de combat de la 1^{re} section avait poussé les hérissons sur les bas-côtés. Déjà, les légionnaires remontaient en voltige dans leur G. M. C. Déjà, Sladeck embrayait. La jeep démarra en trombe. Instinctivement, ses occupants rentraient la tête dans les épaules.

Les gendarmes ne tirèrent pas. Couchés dans les fossés, présentant les armes à l'horizontale, ils formaient une haie d'honneur, tandis que le 1^{er} régiment étranger de parachutistes roulait pleins phares vers son destin.

Jusqu'alors, le destin n'était pas contraire. La ri-

gueur militaire, qui avait présidé aux opérations à défaut de l'imagination politique, y trouvait son compte : quelques minutes avant deux heures du matin, le R. E. P. atteignait ses objectifs. Deux barrages avaient encore été franchis, le premier sans difficulté, le deuxième dans le mouvement, le G. M. C. de tête fonçant dans les rouleaux de barbelés et bousculant une jeep de gendarmes. Là encore, les représentants de l'ordre n'avaient pas fait usage de leurs armes. L'ordre changeait-il de camp ?

Encore fallait-il s'emparer de ces lieux où se dispensait l'autorité. Les véhicules de la 1^{re} et de la 2^e compagnie étaient rangés derrière la caserne Péli-sier. Immobile, les mains accrochées à ses bretelles de suspension, Saint-Marc contemplait les sombres bâtiments où brillaient — fait significatif — quelques lumières. Et, reprenant à son compte le fameux « De quoi s'agit-il ? » l'interrogation de Foch que l'on apprend dans les écoles de guerre, le commandant eut ce mot :

« Quoi faire ? »

Il s'adressait moins aux deux capitaines de la 1^{re} compagnie, debout à ses côtés, qu'au Sphinx de la nuit. Au pied du mur, le commandant réalisait l'énormité de la tâche, la réaction en chaîne. On commence par prendre — littéralement — la route d'Alger. Après, il faut prendre le corps d'armée d'Alger. Après, l'armée et Alger. Après... Le vertige était sans limite et méritait les interrogations premières.

« Quoi faire ? répétèrent les deux capitaines. Suivre le plan prévu ? Tenter le coup ? »

Le coup, éprouvé depuis Troie, consistait à s'introduire par la ruse chez l'ennemi et à ouvrir les murailles aux amis. A cet usage, le commandant de la 1^{re} compagnie avait pris à Zéralda une grande enveloppe remplie de papier blanc, mais portant le nom d'un officier du corps d'armée. Gauduin, l'adjudant-

chef responsable du secrétariat du régiment, pilier inamovible du 1^{er} B. E. P. et du 1^{er} R. E. P., y avait apposé une demi-douzaine de tampons rassurants. La ruse prendrait-elle ?

La jeep de Sladeck contourna le bâtiment et le capitaine se présenta à la grille d'entrée :

« L'officier de permanence ? » demanda-t-il en agitant l'enveloppe.

Le sous-officier du poste de police était perplexe et, après quelques instants d'hésitation, laissa entrer ce capitaine, en béret vert, qui insistait tellement.

« Je vous donne un homme qui va vous conduire là-haut, dans les bureaux. »

Là-haut, au deuxième étage, c'était l'agitation. Plusieurs bureaux étaient éclairés. Une porte s'ouvrit. Le capitaine se trouvait nez à nez avec un colonel rubicond, sans allusion au fleuve du même nom. L'officier supérieur regardait d'un air soupçonneux ce jeune capitaine des Bérêts verts qui lui racontait qu'il avait été convoqué au corps d'armée et que sa compagnie était à la disposition du général.

Il suffit de parler du loup. Soudainement, ayant surgi d'un bureau, catapulté par la colère, le général était là : Vénizet, commandant le corps d'armée d'Alger.

« Qu'est-ce que vous foutez là, à deux heures du matin ? »

Le général ne se contenait pas. Il gesticulait. Le capitaine conserva son calme. Il montra l'enveloppe.

« Mon général, j'ai été convoqué... commença-t-il.

— Foutez-moi le camp immédiatement ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qu'est-ce que c'est que tous ces camions qui viennent à Alger ? Retournez tout de suite à votre cantonnement, vous m'entendez ? Sinon, je vous fais tirer dedans !

— Bien, mon général.

— Et d'abord, qu'est-ce que c'est que cette enveloppe ? Donnez-moi ça ! »

Le général saisit l'enveloppe. D'un geste prompt, le capitaine la lui reprit. L'ébahissement, aussi, était général. Les quelques officiers du corps d'armée que le bruit avait attirés sur le palier contemplaient avec stupéfaction ce manquement intempestif à la hiérarchie.

« Mais... » faisait Vézinet.

Inutile, avait songé le capitaine, qu'il voie que cette fameuse enveloppe ne contient que du papier blanc. Et, preste, il avait tourné les talons. Il descendait l'escalier quatre à quatre, tandis que le général glapissait :

« Attrapez-le ! Attrapez-le ! »

Un colonel et un commandant se lancèrent à la poursuite du fuyard. La vitesse à dégringoler les marches étant inversement proportionnelle au nombre de galons, le capitaine était déjà devant le poste de police quand ses poursuivants atteignaient en soufflant le rez-de-chaussée. Il ralentit, prit un air calme et affairé, et cria :

« Ouvrez la grille ! Je suis pressé. »

La sentinelle ouvrit. Le capitaine avait un pied dehors quand il entendit !

« Fermez la grille ! Arrêtez-le ! »

Il bondit dans la jeep, et Sladeck démarra bruyamment.

« Alors ? demanda le capitaine Rubin de Cervens.

— Le cirque ! » fit l'autre.

Effectivement, le putsch commençait en bouffonnerie. A présent, il fallait y aller en force. La mission exploratoire du capitaine avait donné au moins ce résultat : on savait que tous les officiers du corps d'armée étaient réunis à la caserne Pélissier, et les missions individuelles de neutralisation à domicile devenaient inutiles.

Mais l'alerte était donnée. Partout, le grand bâtiment s'illuminait. Aux fenêtres, on voyait apparaître

des armes, tenues par des soldats du contingent, mal réveillés et mal préparés à ce genre de réveil.

Le général Vézinet avait sonné « la diane ¹ ».

Le bastion du général Vézinet était de carton-pâte et l'assaut lui-même n'avait été qu'un jeu. Sur les arrières de la caserne Péliissier, les légionnaires de la 2^e compagnie jouaient les monte-en-l'air en escaladant les garages. Devant, la 1^{re} compagnie avait profité de l'arrivée d'un capitaine, officier d'ordonnance du général Vézinet, pour s'engouffrer à sa suite par les grilles ouvertes.

A Godot, chef de la 1^{re} section, le deuxième étage, celui des chefs du corps d'armée. La balance était juste : une section de légionnaires-parachutistes pour une pléiade de généraux, colonels et commandants. Tout de suite, le lieutenant Godot, d'ailleurs impavide, s'aperçut qu'il faisait le poids. Il suffisait d'ouvrir la porte d'un bureau, de donner l'ordre de ne pas bouger aux officiers supérieurs qui s'y trouvaient, et de placer devant un légionnaire avec la mission de ne laisser sortir et entrer personne. Avec un légionnaire du R. E. P., la mission serait exécutée, fussent les récalcitrants être, eux aussi, exécutés. Mais il n'y eut pas de récalcitrants.

Si : le général Vézinet. Il occupait le dernier bureau. Godot y entra, suivi de Dodevar, qui balançait son pistolet mitrailleur. La colère de Vézinet n'était pas tombée. Sans un mot, mais avec un regard furieux, le général porta la main à son pistolet. Godot se précipita tandis que Dodevar pointait son P. M. Mais le lieutenant ceinturait le général. Courte lutte absurde que marqua, à défaut de coups, un échange de mots digne de passer à la postérité et qu'effectivement les journaux allaient reprendre, impatients

1. Batterie de tambour, sonnerie de clairon au point du jour, pour réveiller les soldats.

qu'ils étaient de trouver une dimension historique à ces journées :

« De mon temps, souffla le général Vézinet, les lieutenants n'arrêtaient pas les généraux !

— De votre temps, riposta Godot, les généraux ne trahissaient pas. »

Comme pour ponctuer cet aphorisme, Dodevar leva son pistolet mitrailleur qu'il tenait par le canon. Il avait repéré sur le mur la photo du général de Gaulle, dans un beau sous-verre. Manifestement, le président de la République, avec sa main posée sur la Constitution, ne disait rien qui vaille au sergent Dodevar. D'un coup de crosse de son P. M., il fracassa le portrait.

Plus tard, le portrait se vengerait.

Et, neutralisé, abattu mais toujours furibond, le général Vézinet fut poussé dans son fauteuil. Il y resta assis, dans l'attitude désolée des hommes que pétrifie l'événement, contemplant le portrait en miettes du Président de la République, méditant sur la dureté de ces temps où les deux ficelles arrêtaient les étoiles. Quelques heures plus tard, alors qu'il serait jeté fort irrespectueusement dans une 403 par un simple sous-lieutenant — une seule ficelle — qui avait mission de l'expédier hors d'Alger, le général aurait cet autre mot, autrement révélateur :

« Croyez-vous que je serai autorisé à garder mon appartement de fonction ? »

Pour le moment, en attendant Godard, ce colonel costaud qui avait la réputation méritée d'un Maigret de la guerre subversive et qui devait assumer la responsabilité du corps d'armée, la fonction du général Vézinet était remplie par le commandant de Saint-Marc. Ses légionnaires-parachutistes ratissaient la caserne Pélissier comme ils auraient fait d'un djebel. Ravis de faire enfin la guerre dans les escaliers, ils pacifiaient une caserne peuplée de secrétaires terrorisés et d'officiers dégonflés.

Le régiment était maître des lieux. Il n'y avait pas eu d'effusion de sang.

Toujours l'exception. Au même instant, à l'autre bout d'Alger, le sang coulait. Un homme, un seul, était tué par les Bérets verts, dans un combat douteux. L'unique militaire qui devait payer de sa vie sa fidélité aux ordres reçus, l'unique martyr de la légalité était un simple sous-officier : le sergent Brillant.

La 3^e compagnie s'était rangée devant les bâtiments de l'émetteur radio d'Alger, à Ouled-Fayet. Son chef, le capitaine Estoup, parlementait avec le chef de poste, un jeune sergent. Ce dernier se montrait intraitable. Les ordres étaient les ordres, personne ne devait entrer. Finalement, après d'épuisantes minutes, on trouva un compromis :

« D'accord, mon capitaine, vous entrez seul. Vous me suivez et nous irons téléphoner... »

Ni pour la ruse ni pour la force, le petit sergent n'était de taille. Mais son esprit Camerone personnel en ferait un soldat estimable, hélas dans la mort ! Il disparut dans le bâtiment central, accompagné d'Estoup à qui un mot avait suffi pour donner les consignes de l'action.

Fulgurants, les légionnaires d'Estoup maîtrisèrent les sentinelles du poste, que l'absence de leur chef laissait interdits. Ils ouvrirent les grilles. La compagnie s'engouffra. En quelques minutes, tous les effectifs disséminés dans les bureaux, les chambrées, les locaux techniques, étaient neutralisés.

Les insurgés tenaient Radio-Alger. France V redeviendrait Radio-France. Les ondes pourraient porter la parole et les visages d'une rébellion qui, du coup, devenait l'autorité. Mais il restait les transistors et la Voix de Paris qu'allaient capter, dirait Challe, tout un « magma d'embusqués » : le capitaine Estoup n'y pouvait rien.

Pour l'heure, il revenait compter les points, le chef de poste sur ses talons. D'un coup d'œil, le sergent Brillant comprit la situation, sa déconvenue, sa honte. Il blêmit, empoigna le chargeur du pistolet mitrailleur qu'il portait en sautoir, actionna le levier d'armement, visa...

Qu'est-ce qu'il visait, le petit sergent d'Ouled-Fayet ? Il était moins rapide qu'un Béret vert, moins habitué... Son cadavre dérisoire gisait dans la lumière crue des projecteurs braqués sur la grande antenne.

Pendant ce temps, les C. R. S. de l'école de police d'Hussein-Dey ne montraient pas la même détermination. Le capitaine Carreté et ses légionnaires de la C. A. les avaient trouvés très compréhensifs, du moins très prudents. Le principe de l'occupation des lieux par les militaires révoltés fut admis sans difficulté par les gradés des Compagnies républicaines de sécurité.

Pour sa part, enfin, la compagnie portée du lieutenant Durand-Ruel rencontrait sur son chemin un adversaire de taille, encore que celle-ci fût petite : le général Gambiez. Dans la lueur des phares de ses G. M. C., le jeune lieutenant aperçut un tableau fugitif, une touche de lumière rare traitée par un peintre de l'absurde qui n'aurait jamais sa place dans la célèbre galerie dont il était l'héritier. Durand-Ruel n'en croyait pas ses yeux : debout sur la route, dressé sur ses ergots, les bras en croix, le commandant en chef tentait d'arrêter les camions de la rébellion. Vision dadaïste...

Gambiez ne s'avoua pas vaincu par le passage inexorable des G. M. C. de Durand-Ruel. Les camions prenaient la direction de la Délégation générale ? Le général irait à la Délégation ! Il se mêla au convoi, sa jeep perdue entre les G. M. C., comme s'il faisait partie de ce mouvement séditieux qu'il s'efforçait de contrecarrer par la seule puissance de sa présence, de son verbe et de ses bras étendus.

Petit Christ sans noblesse, Peynet plus que Zurbaran, Dubout plus que Mantegna, Gambiez étendait une nouvelle fois ses bras en croix. Sur cette fameuse place du Forum, qu'éclairait la lueur fantomatique des réverbères de trois heures du matin, cette silhouette boudinée en uniforme de général était perdue entre les murs pâles du G. C. et la muraille ménaçante et bariolée des légionnaires de Durand-Ruel. « Nimbus » — ainsi appelait-on le général dans les coulisses du corps d'armée — était dans les nuages. Songeait-il vraiment que ses plaintives injonctions pouvaient arrêter l'assaut tranquille des Bérêts verts ? Papa, tes enfants ne t'obéissaient plus... Le général fut submergé. Saint-Hillier le suivrait dans ce purgatoire. Et la Délégation générale s'offrit mollement à ses vainqueurs. Ce 22 avril, dans la lumière froide de trois heures du matin, était un 13 mai spectral, fait de vide et de silence.

A 3 h 30, à son P. C. de la caserne Pélissier, le commandant de Saint-Marc avait reçu les rapports de ses commandants de compagnie. Toutes les missions étaient accomplies. Il pouvait envoyer à Challe son compte rendu d'exécution. Le R. E. P. tenait les points clés d'Alger. Le putsch avait réussi.

Le putsch avait échoué : dès les premières heures de cette première journée, les officiers du 1^{er} R. E. P. auraient pu s'en rendre compte. Ils avaient donné Alger à quelques généraux et colonels. Ceux-ci ne sauraient qu'en faire, ou n'en feraient rien de fort. Comment s'en débarrasser : ce serait vite une situation à la Ionesco.

Pourtant, on ne pouvait rêver opération plus brillante. Sans bruit, sans violence. A tel point que les civils endormis ignoraient les événements de la nuit. Il fallut le discours de Challe sur les ondes de France V pour qu'ils réalisent ce qui s'était passé. Alors éclata leur joie. L'espoir renaissait.

Ce ne fut qu'un feu de paille. Au fond, la « révolte militaire » comme la baptisera Challe, ne sera qu'un long week-end prolongé, un pont, comme on dit. Le 22 avril était un samedi. Le mardi 25 avril, tout serait terminé. Les bureaux reprendraient leurs paisibles activités et les rêveurs des djebels iraient se faire pendre ailleurs.

Les heures passant, le 1^{er} R. E. P. était employé à des tâches secondaires, des missions quasiment inutiles : des corvées de balayage, en quelque sorte. Ici, un « point névralgique » d'Alger encore à contrôler. Là, au G. G. ou au corps d'armée, la garde à assurer. Le régiment, ce fer de lance de la rébellion militaire, s'émoissait à ces besognes sans relief révolutionnaire. Ici, l'Amirauté, où il fallait montrer les dents pour ne pas avoir à mordre. Là, les studios de la R. T. F., boulevard Bru à occuper. Là encore, le central téléphonique Mustapha à surveiller...

C'est que le téléphone, où Challe était pendu, jouait le premier rôle. D'un bout à l'autre de l'Algérie, le général lançait le fil pour tenter de pêcher quelques ralliements de généraux. Pêche illusoire... Pendant ce temps, les civils activistes étaient systématiquement écartés. Quelques officiers du R. E. P., Degueldre en tête, se tenaient en contact avec eux. Dans ces conciliabules, les paroles sentaient le soufre :

« Mon capitaine, c'est à vous de jouer !

— Comment ça ?

— Salan vient d'arriver. Challe ne sert plus à rien. Neutralisez-le. Imposez Salan ! »

L'épreuve de ce dimanche allait connaître à 20 heures son point de crissement : de Gaulle parlait, stigmatisait le « quarteron » des généraux, ordonnait brutalement : « La mission générale des forces armées consiste d'abord à arrêter l'insurrection, puis à la briser, enfin à la liquider par tous les moyens voulus, y compris l'emploi des armes... »

Le contingent pouvait respirer : de l'autre côté de la Méditerranée, vers quoi tous aspiraient, il y avait un chef ! Déjà, dès le matin de ce dimanche de désenchantement, de jeunes soldats avaient bruyamment manifesté en faveur du chef de l'Etat, avec des cris d'inspiration classique : « La « Quille », bordel ! Vive de Gaulle ! Mort aux vaches ! »

Les vaches en question étaient d'abord les légionnaires-parachutistes. Les vaches au béret vert l'avaient durement senti, ce dimanche matin, à la caserne d'Orléans, cantonnement du 9^e Zouave. Une section du 1^{er} R. E. P. y avait été envoyée pour rétablir le calme, sinon l'ordre légionnaire.

Moments de tension. En bas, dans la cour de la caserne, les légionnaires, immenses Allemands et autres « Français par le sang versé », comprenant parfaitement les injures qui pleuvaient. En haut, à tous les étages, grappes braillardes aux fenêtres, le poing levé par-ci, par-là, le contingent. Hurlements contre silence. Joues mangées par la barbe contre visages nets et osseux. Calots de travers contre bérets verts en ligne. En somme, deux conceptions du monde, deux visions esthétiques différentes, deux rêves opposés.

Les zouaves sentirent la tension. Peu à peu, sans qu'aient bougé les légionnaires, les cris cessèrent, les insultes moururent sur les lèvres, les « vive de Gaulle ! » rentrèrent dans les chambrées. La fanfaronnade était tombée.

Impavides, devant des garnements immobiles et muets, furibonds et trouillards, les légionnaires neutralisèrent les zouaves en mettant l'armement en sûreté.

Diffusé par les transistors, le discours de de Gaulle fut comme le vent soufflant sur la mer. Ici et là, dans les cantonnements d'Alger, des vagues. Des jeunes soldats regonflés qui criaient leur haine des putschistes. Rien de sérieux, rien de solide. Il suffisait d'envoyer

une section de parachutistes. La seule vue des Bérets verts ou des Bérets rouges apaisait la tempête. Victoires purement symboliques. Le mouvement était pourri, la sédition sans attache. Ce n'était qu'une « drôle de guerre révolutionnaire », un Camerone des soldats purs et durs.

Camerone, le 1^{er} R. E. P. connaissait. D'ailleurs, la fête tombait le dimanche suivant, le 30 avril.

24 avril de la désolation, de l'incertitude, du désenchantement. Tandis que le général aviateur Challe entendait avec tristesse le bruit des avions — ses avions — qui décollaient vers la métropole, fuyant les félons, le 1^{er} R. E. P. continuait les corvées de peluche de la rébellion. Impuissants, les légionnaires restaient à leur poste. L'écheveau se déroulait entre leurs mains, à toute allure, et ils n'y pouvaient rien.

Et ce fut le 25 avril, la journée de la rupture, soudaine comme des sanglots qui surgissent après une tristesse trop longtemps contenue. Des pleurs de bonne femme, oui, c'était tout ce que méritaient ces journées aussi absurdes.

Dès le matin, les officiers du R. E. P. apprirent la nouvelle : le général Challe avait décidé de se rendre. Quoi, se rendre ? Oui, se rendre ! Le général met les pouces. Alors, c'était bien la peine...

Partout la débandade, partout la confusion. Cette partie de l'armée qui avait donné un accord hésitant aux chefs de la rébellion, qui avait cédé à la dialectique téléphonique de Maurice Challe ou qui s'était mollement inclinée devant les *missi dominici* des putschistes, cette armée des opportunistes se retournait précipitamment vers le pouvoir, lui donnant d'autant plus de gages qu'elle s'était engagée plus à fond. Cela n'allait bien loin ni dans un sens ni dans l'autre, il est vrai. Mais au début de l'après-midi, avec le groupement de commandos parachutistes du commandant

Robin — un ancien du 1^{er} R. E. P. ! —, il ne restait plus que deux régiments fidèles au général Challe, le 1^{er} régiment étranger de parachutistes et le 1^{er} régiment étranger de cavalerie. Les dernières heures de l'Algérie française militaire : égrenées par des étrangers... Il fallait que ce fût ainsi.

Challe remercia Saint-Marc : que le 1^{er} R. E. P. assure l'ordre à Alger, où le F. L. N. invisible n'en était pas moins menaçant, jusqu'au moment de passer la main aux forces gouvernementales. Ultime corvée. Le R. E. P. l'assumerait. Le R. E. P. irait jusqu'au bout, et à sa tête ce grand et mince officier qui ignorait tout des projets de la rébellion la veille de son déclenchement.

Comme il le dirait lui-même à son procès, c'est en pensant à ses camarades, à ses sous-officiers, à ses légionnaires tombés au champ d'honneur que, le 21 avril à treize heures trente, devant le général Challe, il avait « fait son libre choix ». Le général Challe lui avait dit « qu'il fallait terminer une victoire presque entièrement acquise, qu'il était venu pour cela ». Il lui avait dit « que nous devons rester fidèles à nos promesses, que nous devons rester fidèles aux combattants, aux populations européennes et musulmanes qui s'étaient engagées à nos côtés. Que nous devons sauver notre honneur. » Alors, il avait « suivi le général Challe »...

Admirable Saint-Marc ! Le dernier à être entré dans la rébellion, le dernier à en sortir. Pour l'instant, tandis que le commandant du R. E. P. recevait ses ultimes et dérisoires directives, l'un de ses capitaines houspillait dans un bureau voisin le colonel Georges de Boissieu, chef d'état-major de Challe. Le colonel baissait la tête :

« Il n'y a plus rien à faire...

— Si je peux aller voir Challe et lui tirer une balle dans la tête...

— Pourquoi ? »

Ce « pourquoi ? » n'était qu'un murmure. Pourquoi ou pourquoi pas. La tête de Challe dans le plateau de la balance ne pesait plus rien.

Au début de la soirée, toutes les têtes de la rébellion étaient réunies au Gouvernement général : c'était là que tout avait commencé, trois années plus tôt, c'était là que tout se terminerait. Mais le G. G. n'était plus qu'un navire en perdition. En bas, sur le Forum, une foule désordonnée assistait au naufrage. On entendait une cacophonie de *Marseillaise*.

Deux compagnies du R. E. P. gardaient le bâtiment. C. R. S. et gendarmes rôdaient aux alentours. Mais il n'y aurait pas de curée. 250 légionnaires tenaient en respect les centaines d'hommes des forces de l'ordre qui s'agitaient dans l'ombre.

Au cœur du G. G., dans le grand salon où s'attardaient les quatre généraux et les derniers colonels, l'atmosphère était curieusement pénible. Un peu comme une fin de soirée qui se languit, où personne n'ose se lever pour donner le signal du départ. Challe fumait sa pipe d'un air absent. Salan méditait, appuyé contre le bureau. Jouhaud et Zeller s'entretenaient à voix basse. Saint-Marc marchait de long en large, très droit dans sa tenue léopard, le béret vert très enfoncé sur le front. Lui-même avait réglé tout ce qui était en son pouvoir : le repli du régiment sur Zéralda. A présent, aux portes du G. G., le régiment attendait. Les Algérois attendaient. L'Algérie attendait. L'Elysée attendait. Tout le monde attendait la fin d'une mauvaise surprise-partie.

Le capitaine commandant la 1^{re} compagnie du 1^{er} R. E. P. entra. Il s'adressa à Challe :

« Mon général, vous avez décidé de vous rendre. Vous jugez que vous devez des comptes au chef de l'Etat. Cela ne nous regarde pas. Mais pour nous, le

combat continue. Nous avons perdu cette manche, mais nous pouvons encore gagner. Il ne faut pas que les officiers qui représentent une force aillent volontairement en prison et soient ainsi perdus pour le combat qu'il reste à livrer. »

Challe lança une bouffée de mots et de fumée :

« Peut-être, répondit-il. Mais pour moi, je me présente. »

Euphémisme...

« Quant aux autres, poursuivit le général Challe, qu'ils fassent ce que leur conscience leur ordonne de faire ! »

La conscience de Saint-Marc était de cristal. Le commandant cessa d'aller et venir en disant d'une voix douce :

« Moi, je suis responsable du 1^{er} R. E. P. Je prends la décision de me présenter aux autorités... Vous, ajouta-t-il en se tournant vers ses jeunes officiers, vous pouvez continuer. »

Fin dramatique d'un tournoi de bridge. Chacun abattait sa dernière carte. Le mort était l'Algérie française. Le lieutenant Degueldre grogna. Lui, on savait : il continuait. A Louvroil, dans le Nord où il était né, là où la Flandre franchit la Sambre et tend vers les Ardennes, de mémoire de Flamand, nul n'avait jamais abandonné une tâche commencée. De toute éternité, les gens de ce pays, mieux que des Picards ou des Bretons, montraient de l'obstination. Des légionnaires.

« Partons, dit Godot, une intonation de mépris dans la voix, partons ! Les gendarmes vont arriver... »

Les jeunes officiers quittèrent la pièce, laissant les généraux à leur destin, à leur choix. Brusquement, un autre capitaine du R. E. P., Yves Le Braz, se dressa devant le petit groupe. Il avait l'air de la statue du commandeur.

« Il faut abattre Challe, dit-il.

— Inutile. De Gaulle s'en chargera. »

C'était exactement ce que pensait le général Challe. Dans le grand salon, il disait :

« Ce qui m'ennuie, ce n'est pas d'être fusillé ! C'est d'être insulté par des chacals triomphants. Il va y avoir de durs moments à passer. »

Saint-Marc s'approcha, figure protectrice, masse de calme :

« Mon général, fit-il, d'une voix toujours douce, rentrez avec nous au cantonnement de Zéralda. Vous vous livrez demain matin. Chez moi, cela se passera proprement. »

Challe accepta. Ce sursis de quelques heures chez les Bérêts verts était toujours bon à prendre. Le triomphe des chacals pouvait attendre. Encore un instant, monsieur le bourreau...

Devant le Forum, la file des camions du R. E. P. s'était rangée. Les moteurs tournaient déjà. Dans les couloirs du G. G., la plupart des légionnaires dormaient, avec l'innocence des guerriers et des enfants.

Une ombre s'approcha d'un légionnaire endormi. C'était Godot, son pistolet à la main, sa tenue camouflée sous le bras. Il s'était changé, il avait mis des vêtements civils, un pantalon de toile, une chemisette. Comme ça, il avait l'air d'un gamin, lui, Godot, le plus brillant des chefs de section du 1^{er} régiment étranger de parachutistes.

Godot se pencha. Le légionnaire, autre gamin blond, ronflait la bouche ouverte. L'ex-lieutenant glissa sous son havresac le pistolet et la tenue camouflée. Puis il disparut dans l'obscurité. Les généraux, d'un ordre, venaient de plonger le G. G. dans la nuit.

Cette dernière nuit arrachée aux chacals, Challe l'avait passée à Zéralda, dans le bureau de Saint-Marc. Une dernière fois, le chef de la rébellion avait serré la main à ses pairs, le général Salan et le général Jou-

haud qui avaient quitté Zéralda. Destination : inconnue. Destinée : l'O. A. S. Encore une année...

Une dernière fois, dans le camp enfin silencieux, Challe et Saint-Marc avaient fait assaut de générosité et de mots :

« Saint-Marc, dit le général Challe, vous êtes jeune. Ceux qui se feront prendre vont payer cher. Moi-même, je serai sûrement fusillé. Vous avez fait tout ce que vous pouviez pour tenir votre serment. Allez-vous-en, pendant qu'il en est encore temps. Laissez-moi payer seul !

— Non, répondit Saint-Marc. J'ai entraîné mon régiment. Certains de mes officiers et de mes hommes vont être traduits en justice. Je ne les abandonnerai pas.

— C'est bien », fit Challe.

Avant de s'étendre sur le lit de camp dressé à son intention sous le drapeau du 1^{er} R. E. P. pour ce qu'il pensait être son dernier sommeil d'homme libre, le général écrivit une lettre. Il la remit au lieutenant Favreau, officier de sécurité du R. E. P.

« C'est pour ma femme », dit-il ¹.

Puis, persuadé qu'il n'en avait plus que pour quelques jours à vivre, il parla longuement au jeune officier. Il lui expliqua les raisons de son action, exposa ses idées sur l'avenir, sur la France, sur l'Europe :

« Nous pouvions faire une Europe formidable de Narvik à Tamanrasset, dit-il. C'était mon rêve. Un rêve réalisable en quelques années ! »

Challe était nostalgique. Il tendit la main à Favreau pour le congédier.

« Je souhaite que les générations suivantes trouvent une autre occasion aussi belle... »

A neuf heures du matin, le général se dirigea vers

1. Le lieutenant Favreau remit cette lettre à une hôtesse de l'Air qui promit de la remettre à Mme Challe. Jamais elle n'arriva à destination...

la voiture noire qui était venue le chercher au camp. Au moment d'y monter, il eut un sursaut comme s'il s'apprêtait à faire un geste impossible. Il fit demi-tour, arracha ses épaulettes étoilées et les tendit au lieutenant Favreau :

« Tiens, dit-il en jetant un regard méprisant au colonel qui était chargé de s'assurer de sa personne. Prends-les. Je préfère te les remettre plutôt que de les donner à ces messieurs. »

Il monta dans le véhicule qui démarra aussitôt.

Le camp fut consigné. Les officiers contenaient mal l'agitation de leurs hommes. Elle égalait leur accablement.

Le lendemain — c'était le 27 avril —, le camp était encerclé par les chars.

Un officier était de retour : le lieutenant-colonel Guiraud, commandant le régiment. Il avait échappé à l'engagement dans la rébellion. Lui revenait une amertume pire : dissoudre son propre régiment, liquider l'unité qu'il commandait, se rayer lui-même en rayant des contrôles le 1^{er} R. E. P. Absent de la révolte où s'étaient jetés tous ses hommes, il était devenu un étranger parmi ces étrangers.

Devant tous ses officiers réunis au P. C. de Zéralda, il dicta ses derniers ordres. *Briefing* d'une courte bataille administrative où se fondrait le régiment, où disparaîtraient tous les légionnaires.

Le lieutenant-colonel Guiraud poursuivait d'une voix neutre, égrenant sans commentaires les dernières journées à venir du Journal des marches du régiment.

Le 27 avril, le 1^{er} R. E. P. quittera Zéralda. Le 28, il arrivera à Thiersville, où s'accomplira 48 heures plus tard sa dissolution. Le régiment, dans sa totalité, sera affecté au 1^{er} Etranger. Après quoi, les éléments seront distribués entre toutes les unités de la Légion. Quant aux officiers, ils seront traités suivant leur

grade : commandant et capitaines seront déférés devant le Haut Tribunal militaire. Les lieutenants seront mis aux arrêts de forteresse. Il restera au camp un détachement d'une centaine d'hommes, sous-officiers et légionnaires. Le capitaine Caumont assurera le commandement de la place.

Le 29 avril, la moitié de ces effectifs embarquera à son tour à destination de Thiersville. Le lieutenant-colonel, commandant le régiment, rentrera de Bel-Abbès à Zéralda pour assister à la fin des formalités de liquidation.

Le 30 avril, journée de Camerone, journée fixée par les autorités pour la dissolution du régiment, les quarante hommes restants se rassembleront à dix heures du matin sur la place du camp. Ils présenteront les armes.

Le lieutenant Soum, qui sera rentré la veille de permission, lira alors le récit de Camerone, qui s'achèvera sur la minute de silence rituelle... Ce sera tout.

Ce ne fut pas, au moment du départ, une minute de silence, mais une heure, une heure et demie. Un drôle de silence, entrecoupé d'explosions et rompu de chansons, sur le fond sonore des G. M. C. démarrant et roulant. Ce 27 avril 1961, à dix-sept heures trente, le premier camion avait pris la route de l'Ouest, suivi de tout le convoi.

Un drôle de silence, un convoi funèbre et guerrier. Les explosions ? Avant de partir, les légionnaires avaient fait sauter le magasin d'équipements et le dépôt de munitions. L'air frais de la mer et des pinèdes se mélangeait d'odeurs de soufre, et le ciel se voilait de noir. Les chansons ? Cet air de Piaf, que le R. E. P. avait adopté et qui prenait ce jour-là toute sa résonance :

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal
Tout ça m'est bien égal.*

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
C'est payé, balayé, oublié
Je me fous du passé.*

Dans les camions, les hommes chantaient. Voix profondes et viriles, donnant un accent wagnérien à la plainte, aux cris d'Edith Piaf.

Le décor était pareillement théâtral. Tout Zéralda était là. Les habitants faisaient la haie, avec ce sens du tragique qu'ont naturellement les peuples du soleil, dans l'illustration de leurs deuils. Les hommes avaient les poings serrés, les visages graves. Les femmes, la tête disparaissant sous de grands fichus noirs, pleuraient, se lamentaient, prenaient le Ciel à témoin. Et elles jetaient des fleurs, des brassées de fleurs sous les roues des camions.

Le convoi du 1^{er} R. E. P. roulait sur un tapis de roses et de lilas, de pensées. Voie triomphale et triste. A dix-neuf heures, tout était terminé. Le dernier camion, la dernière chanson s'évanouissaient dans le lointain. Les officiers, à leur tour, montaient dans un autocar. Ils allaient se présenter aux autorités.

Et le camp fut désert.

Le convoi parvint à Orléansville. Sur les trottoirs, les C. R. S. et les gendarmes faisaient, eux aussi, la haie. Mais les armes pointées remplaçaient les fleurs de Zéralda. La première jeep, précédant le premier camion, apparut.

Ce fut alors une autre scène, autrement homérique. A l'arrière de la jeep, un grand sous-officier blond se

leva. Et tourné vers les gardes, il leur fit un grandiose bras d'honneur, frappant le poing dans la saignée du coude et hurlant :

« Tiens ! »

En écho, les légionnaires du camion s'étaient à leur tour dressés, parachevant l'injure, dans le même geste du bras tendu et criant :

« Fume ! »

« Tiens ! Fume ! » « Tiens ! Fume ! » Le cri se répétait à chaque camion, à chaque jeep. Sous l'injure, les gardes ne disaient rien, mais serraient les dents. Ils étaient l'ordre. Les légionnaires du 1^{er} R. E. P., à présent, étaient le désordre. Mais ils ne regrettaient rien. Ils le chantaient encore, à bord des camions roulant dans la nuit, vers le Sud :

*Avec mes souvenirs
J'ai allumé le feu
Mes chagrins, mes plaisirs
Je n'ai plus besoin d'eux
Balayés les amours
Avec leurs trémolos
Balayés pour toujours
Je repars à zéro.*

*Non, rien de rien
Non, je ne regrette rien
Ni le bien qu'on m'a fait, ni le mal
Tout ça m'est bien égal...*

ÉPILOGUE

LA fin de cette histoire ne sera pas grand-chose pour ceux qui ne regrettent rien : des bruits de médailles jetées dans les prétoires aux pieds des magistrats, des condamnations, des années de détention, des combats individuels, d'autres condamnations et... le temps qui passe.

Et puis, il y eut deux fois douze balles.

La première fois, c'était le 7 juin 1962 au Trou d'Enfer, dans la forêt de Marly. Les balles frappèrent Albert Dovecar; pour tuer le sergent Dodevar, la France lui avait redonné son nom.

Il mourut fièrement, la tête haute, pour la Légion et pour le 1^{er} R. E. P. Il n'était pas malheureux. Il allait rejoindre les deux hommes qu'il avait le plus admirés pendant sa courte vie : l'adjudant Stuwe et le colonel Jeanpierre.

La seconde fois, c'était le 6 juillet 1962.

En vertu d'une décision rendue par la Cour militaire de justice le 28 juin — entre-temps l'Algérie était devenue indépendante —, le lieutenant Roger Degueldre fut exécuté au fort d'Ivry. Ultime fusillade, ultime symbole, ultime tragédie : les fusils du peloton tremblaient ou visaient mal, et même la main

du gradé chargé du coup de grâce était peu sûre...

Le lieutenant fusillé mit d'interminables minutes à mourir. On dut l'achever six fois de suite... Au bout du compte, Degueldre mourait six fois pour la France.

Autour de son cou, il avait noué un foulard de la Légion. Dans la poche intérieure de sa vareuse, mal transpercée par les balles, il y avait la photo d'un bébé, son fils qu'il n'avait jamais vu. Il avait conçu cet enfant dans la clandestinité. Le bébé était venu au monde alors que le père se trouvait dans sa cellule de condamné à mort.

Dans cette cellule, Roger Degueldre avait écrit, sur un cahier d'écolier, ce texte :

« Après un certain procès qui s'est déroulé jeudi de la semaine dernière, Degueldre Roger a été transféré dans sa cellule de condamné à mort de Fresnes.

« Voici ce que disent les gens; moi qui connais D. R., l'ayant pratiqué pendant trente-sept ans, j'affirme que c'est faux. D. R. n'est pas ici. Le personnage enfermé à Fresnes s'appelle Jules (c'est du moins le nom que je lui ai donné.)

« Jules est bien différent de Roger. Depuis son arrivée, Jules ne fait que dormir, lire, boire et manger. Tout le monde est très gentil avec lui. On dirait un grand personnage qui sort de maladie après avoir frôlé la mort. Il est entré en convalescence, mais on doit le surveiller attentivement par crainte de rechute. Il faut aussi se soucier qu'il ne lui manque rien et, à cet effet, lui ouvrir souvent sa porte et lui demander s'il n'a besoin de rien. La nourriture riche et abondante est nécessaire à ce grand malade et on ne se fait pas faute de la lui donner. La nuit, il faut veiller sur ce pauvre Jules. Aussi met-on une ampoule bleue de façon à pouvoir guetter son sommeil, mais ne pas lui blesser les yeux.

« Le matin, on lui apporte son café jusque dans le

lit, puis on lui fait faire une petite promenade, toujours sous la surveillance attentive et attendrie d'un, ou de deux, même parfois de trois gardiens. Parmi ces gardiens, il y en a toujours qui sont armés, et c'est là un des points pour lesquels je dis que ce n'est pas R. D. qui est là, car Jules n'y fait même pas attention.

« Parfois, le directeur de la maison vient le voir et lui apporte un médicament. Il lui avait promis ce médicament tous les soirs afin qu'il s'endorme mieux, mais, en fait, jusqu'à ce jour, il n'est venu qu'une seule fois avec le médicament. Peut-être le docteur n'est pas d'accord ? Car il doit y avoir un docteur dans cette maison, mais Jules ne l'a pas encore vu. En revanche, l'aumônier est venu le voir hier. Très gentil et compréhensif, mais Jules est très méfiant vis-à-vis de ces gens-là. En cela, il ressemble à R. D.

« Tout le monde a, sur le passage de Jules, un sourire attristé plein de compréhension. Jules répond par un large sourire et une parole aimable, et il lui semble à chaque fois entendre un soupir de soulagement sortir des poitrines des gens qu'il rencontre.

« Ce soupir semble dire : « Ah ! il va mieux. » Et Jules est tout content de la bonne farce qu'il est en train de jouer. Parfois, mais rarement quand même, une peur bleue s'infiltré en Jules. Elle est vite rejetée, car cette peur est destinée à R. D. et Jules n'en veut pas. Voici le deuxième point qui me fait dire que ce n'est pas R. D. qui est ici, mais bien Jules.

« Jules est détaché de ce monde, il ne s'intéresse à rien. Tous les jours, la radio lui parle d'un certain Tour de France qui est, paraît-il, l'attrait de tous les Français. Mais Jules ne fait guère attention à ces bons-hommes qui font des kilomètres en suant et en fatiguant, alors que l'avion ou l'auto sont plus rapides ou plus reposants.

« La chambre de Jules est toute jaune, proprette et

nette, mais la porte et la fenêtre derrière laquelle se trouvent d'énormes barreaux et un grillage sont fermées en permanence. Diable ! On ne sait jamais ce qui peut se passer dans la tête d'un grand malade.

« Jules s'en f... éperdument et ne songe qu'à s'allonger sur son lit, pas très confortable car trop mou, et fumer, lire, manger, boire, dormir.

« Tous les jours après la promenade, on lui fait prendre une douche, toujours sous surveillance attentive et directe. Il passe là un bon moment, car il peut s'amuser à demander à l'un des gardiens de lui faire la douche chaude et froide alternativement, et on s'emploie à la satisfaire immédiatement.

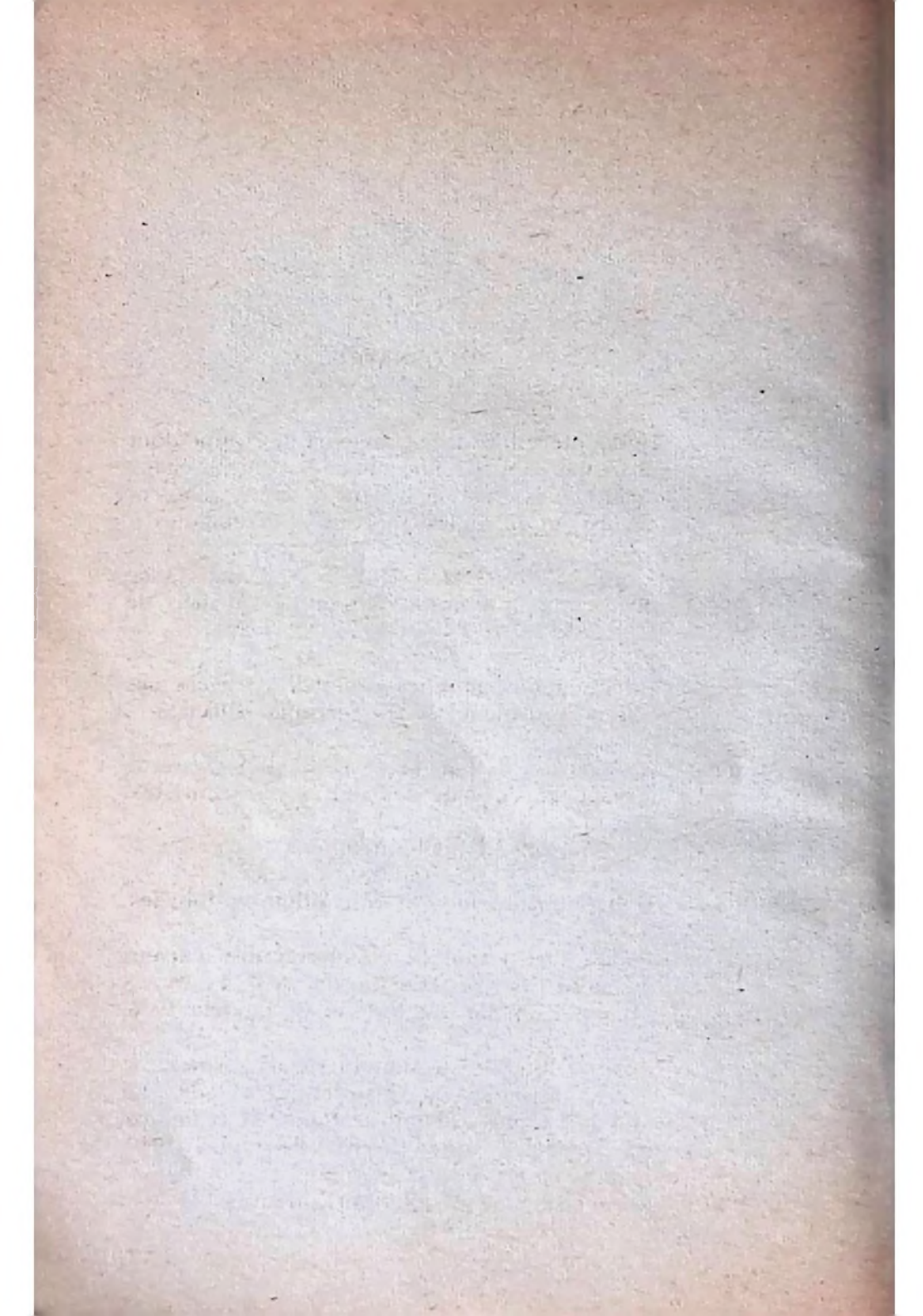
« Quand Jules sort de sa chambre, tout ce qui n'est pas gardien rentre et se camoufle. Personne n'a le droit de voir Jules, car c'est quelqu'un d'important.

« Je crois que j'ai tout dit sur Jules et de sa vie bien calme et si douce.

« Et R. D., me direz-vous, où est-il alors ? Que fait-il ? Que pense-t-il ?

« Ça c'est un secret que je connais bien, mais moi seul le connais. »

Ce secret, c'est celui d'un homme, et les hommes sont rares. Les familles, les patries, les civilisations, et même les régiments peuvent mourir. Ça va, ça vient, et rien de tout cela n'a vraiment d'importance. Mais voir mourir des hommes, c'est toujours dommage.



GLOSSAIRE

- Banane* Hélicoptère lourd de transport de troupe dont la forme rappelle une banane. Désigne également les décorations. D'un militaire souvent décoré, on dit qu'il est « couvert de bananes ».
- Broussard* Avion d'observation et de reconnaissance utilisé par l'Aviation légère de l'armée de terre (A. L. A. T.).
- Crapahuter* Effectuer des marches pénibles à travers des reliefs tourmentés, des terrains difficiles.
- D. Z.* Abréviation de l'anglais : *Drop zone*. Zone de largage et de saut des unités parachutistes.
- F. M.* Abréviation du fusil-mitrailleur.
- Mammoth* Hélicoptère armé de mitrailleuses lourdes.
- M. A. S.* Fusil. Abréviation de : Manufacture d'armes de Saint-Etienne. Désigne un fusil. Le M A S 36, par exemple, est le fusil de modèle 1936.
- M. A. T.* Abréviation de : Manufacture d'armes de Tulle. Désigne un pistolet-mitrailleur. La M A T 49, par exemple, est le P-M (vulgairement appelé « mitrailleuse ») de modèle 1949.
- P. M.* Abréviation de pistolet-mitrailleur.

Salle « ops » Abréviation de salle d'opérations.

H. L. L Hors-la-loi.

Camphrer Tirer de tous les côtés, recevoir des obus.
Sert à définir une situation de combat très dure.

D. I. H. Détachement d'intervention d'hélicoptères.

Paulette Nouvel indicatif radio du 1^{er} R. E. P.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE : *Le 1^{er} B. E. P. en Indochine.*

1. Le triomphe du sous-lieutenant de Chabot.	9
2. Baptême légionnaire en Haute Région.	33
3. Un chef de guerre de vingt-trois ans.	44
4. Le télémètre du lieutenant Laborde.	51
5. Le radeau de la rivière Noire.	65
6. Le marathon de Thaï Binh.	79
7. Le bordel de l'adjudant Stucklic.	85
8. Le piège de la R. C. 4.	94
9. La première mort du B. E. P.	106
10. L'agonie du commandant Segretain.	145
11. Le règne du « petit Pierre ».	165
12. La leçon oubliée de Na San.	184
13. Le coup au but de Que Son.	204
14. Cent douze jours autour de Diên Biên Phu.	213
15. Les nuits d'« Eliane ».	236
16. La deuxième mort du B. E. P.	264
17. Les horizons perdus.	284

DEUXIÈME PARTIE : *Le 1^{er} R. E. P. en Algérie.*

18. L'Égypte sans Bonaparte.	297
19. Les soldats-policiers d'Alger.	322
20. « La bande à Loulou ».	340
21. Le tiercé du 1 ^{er} R. E. P.	352
22. Intermède dans le désert.	366
23. Les centurions à Guelma.	374
24. La méthode Tasnady.	404
25. <i>L'Alouette</i> du colonel Jeanpierre.	428
26. Massu politise les paras.	445
27. Les maréchaux de la Légion.	458
28. Les Bérêts verts face aux Pieds-Noirs.	476
29. Le passage de la ligne.	502
30. La colère des légions.	511
31. La troisième mort.	532
Epilogue.	566
Glossaire.	571

« Composition réalisée en ordinateur par INFORMATYPE SERVICE »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

6, place d'Alleray · Paris.

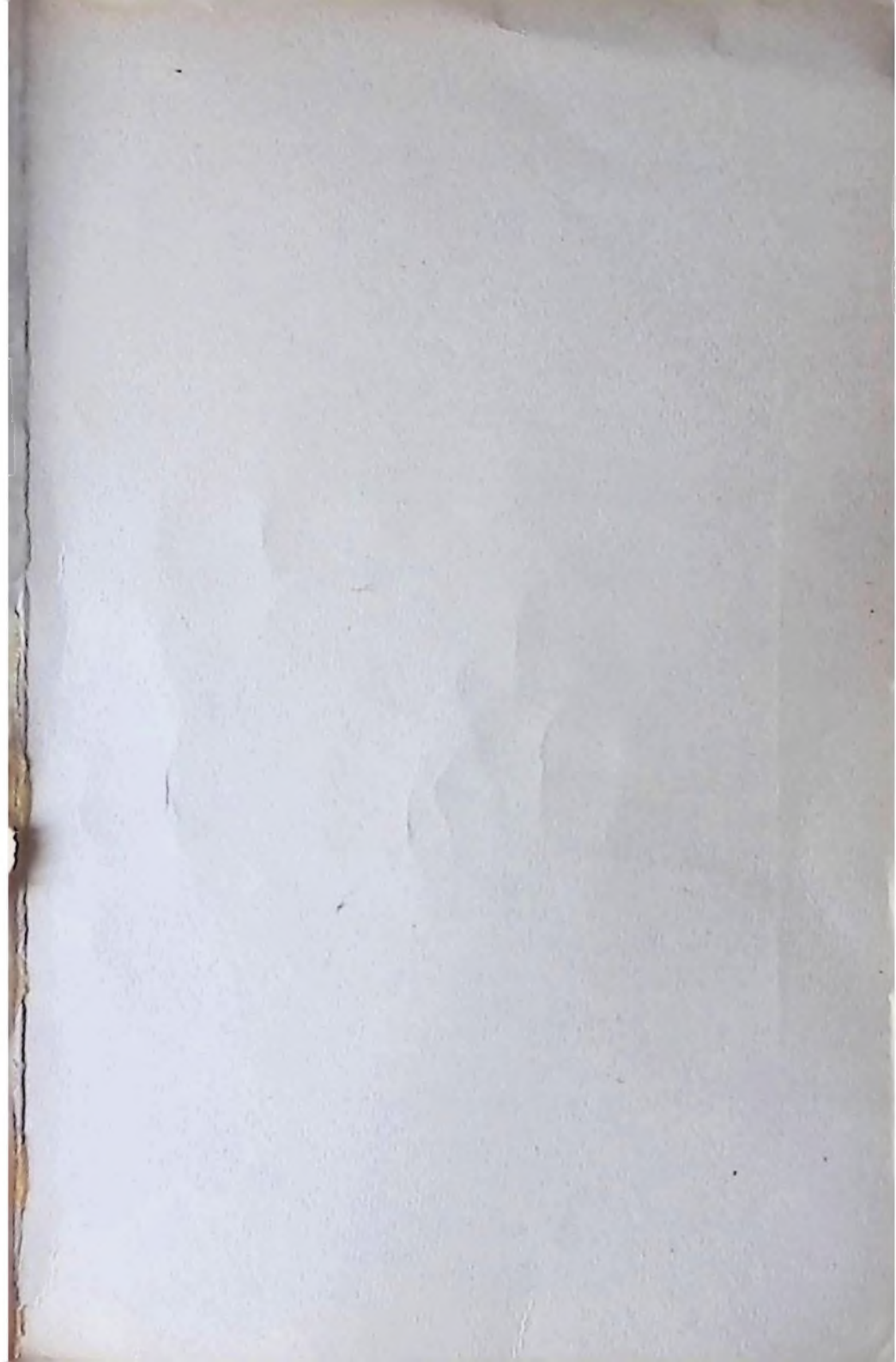
Usine de La Flèche, le 10-04-1974.

6801-5 · Dépôt légal n° 3498, 2^e trimestre 1974.

LE LIVRE DE POCHE · 22, avenue Pierre 1^{er} de Serbie · Paris.

30 · 81 · 3875 · 01

ISBN : 2 · 253 · 00068 · X





Un document : la première histoire de la plus glorieuse unité de l'armée française en Indochine et en Algérie. Un auteur : Pierre Sergent, lieutenant, puis capitaine, dans les rangs de ces bérêts verts, qui a participé en personne aux événements qu'il décrit et qui en a connu tous les acteurs. Une tragédie : cette unité de légionnaires-parachutistes a été anéantie trois fois. Deux fois en Indochine : 500 bérêts verts engagés dans la désastreuse affaire de Cao Bang, 470 morts et disparus ; et un millier à la pointe du combat à Diên Biên Phu, 600 tués, 400 blessés. Et ce troisième et dernier anéantissement en Algérie : après avoir gagné la guerre du djebel et celle d'Alger, le 1^{er} REP a été le fer de lance du putsch du 22 avril 1961. Huit jours après, le régiment était définitivement dissous.

« Non, je ne regrette rien » chantaient les légionnaires-parachutistes en quittant pour la dernière fois leur camp de Zéralda. Le célèbre refrain d'Edith Piaf les entraînait dans l'Histoire.